GEORGES RIGAULT

HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'INSTITUT DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

TOME IX

LA FIN DU XIXe SIÈCLE

★★★

L'EXPANSION LASALLIENNE EN AMÉRIQUE DE 1874 A 1904

PARIS
LIBRAIRIE PLON

HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'INSTITUT DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

TOME IX

LA FIN DU XIXe SIÈCLE

★ ★ ★

L'EXPANSION LASALLIENNE EN AMÉRIQUE
DE 1874 A 1904

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE :

Histoire générale de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes. Tome I. *L'Œuvre pédagogique et religieuse de saint Jean-Baptiste de La Salle.* In-8° avec un frontispice.

Tome II. *Les Disciples de saint Jean-Baptiste de La Salle dans la société du dix-huitième siècle. 1719-1789.* In-8° avec un frontispice.

Tome III. *La Révolution française.* In-8° avec un frontispice.

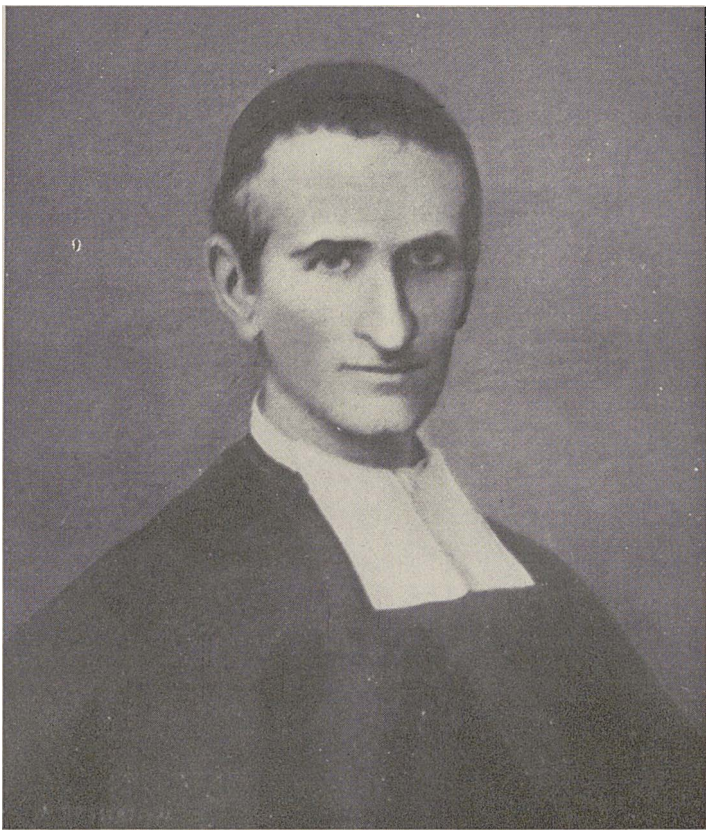
Tome IV. *L'Institut restauré. 1805-1830.* In-8° avec un frontispice.

Tome V. *L'ère du Frère Philippe. *Le généralat du Frère Anaclet. L'Institut en France au temps du Frère Philippe.* In-8° avec un frontispice.

Tome VI. *L'ère du Frère Philippe. **L'Institut parmi les Nations.* In-8° avec un frontispice.

Tome VII. *La fin du XIXe siècle. *Travaux et luttes des Lasalliens en France.* In-8° avec un frontispice.

Tome VIII. *La fin du XIXe siècle. **L'Institut en Europe et dans les pays de missions.* In-8° avec un frontispice.



FRÈRE MIGUEL

(FRANCISCO FEBRES CORDERO)

1854-1910

GEORGES RIGAULT

HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'INSTITUT DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

TOME IX

LA FIN DU XIXe SIÈCLE

★ ★ ★

L'EXPANSION LASALLIENNE EN AMÉRIQUE DE 1874 A 1904

Avec un frontispice



PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e

Copyright 1953 by Librairie Plon.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

INTRODUCTION

Ce tome neuvième et dernier de l'*Histoire générale de l'Institut* complète notre « trilogie » de la fin du dix-neuvième siècle. Nous disions naguère les travaux et les luttes des Lasalliens en France, de 1874 à 1904. C'était brosser un tableau en teintes sombres, puisqu'il s'agissait de narrer des persécutions et de décrire une suprême catastrophe. La clarté, néanmoins, s'épandait entre les ténèbres : splendeur des âmes saintes, des volontés courageuses, des nobles et féconds labeurs, des sacrifices agréables à Dieu, de tout ce qui prépare les résurrections.

Dans les pages consacrées ensuite à l'œuvre des Frères accomplie, durant la même période, en Italie, en Belgique, dans l'Europe centrale, en Angleterre, en Irlande, en Espagne, en Asie et en Afrique, la lumière allait croissante. Non que les forces du mal cessassent d'intervenir... Satan ne sera pas enchaîné avant que ne surgissent des cieux nouveaux, une terre nouvelle. Mais ses victoires restent précaires ; et il essuie, en mainte contrée, de retentissantes défaites.

Les chapitres du présent volume ne seront pas pour diminuer l'impression de confiance que laissaient, nous semble-t-il, les récits des activités romaines et piémontaises, des batailles et des triomphes des catholiques belges, de l'admirable ténacité des religieux allemands, de l'implantation de l'Institut dans « l'île des Saints » et dans la Péninsule ibérique, terre d'héroïsme. Nous verrons, au Canada et aux États-Unis, les progrès rapides, hardis et durables des établissements à la naissance desquels nous assistions au temps du Frère Anaclet et du Frère Philippe. Nous essaierons de guider le lecteur à travers la multiplicité des entreprises nouvelles.

Là-bas, c'est le rythme accéléré de la jeunesse, la course vers

des buts qui, au regard d'infatigables pionniers, ne paraissent jamais inaccessibles. Ce sont des initiatives que l'Ancien Monde inclinerait volontiers à juger prématurées, téméraires, déconcertantes. Et toutefois, c'est une résolution touchante d'accord fraternel et, en dépit des amours-propres froissés, de certaines espérances déçues lors d'une crise singulièrement pénible, c'est le maintien de l'unité spirituelle dans l'obéissance. Une énergie fidèle à la grâce domine et répare les échecs, une tranquille assurance mène au succès définitif.

On ne s'étonnera donc pas de la place très importante donnée à l'Amérique du Nord, en ce couronnement de notre travail. Les âmes et les visages retiennent l'attention, les réalisations valent toutes d'être étudiées, en cet immense continent où, sans crainte, l'humanité mesure ses puissances aux puissances du sol et des eaux.

Les fils de l'Europe — Anglo-Saxons, Français, Irlandais, Germains, Italiens et Slaves — ont déployé en ces lieux le génie de leurs races, rivalisé d'intelligence et d'audace en vue de résultats qu'ils n'eussent pas songé à obtenir entre les frontières étroites de leurs patries d'origine. De cette émulation et, en dernière analyse, de cette coordination des efforts est issue une société neuve, celle des citoyens de la libre Amérique.

Un processus analogue se vérifie dans les œuvres lasalliennes. L'Institut des Frères, sans renoncer à sa raison d'être, à ses caractères essentiels, a pris une physionomie originale à Montréal et à Québec comme à Ottawa et à Toronto, à New-York et à Baltimore comme à Saint-Louis et à San-Francisco. Le type acquiert tout son relief en quelques-uns des représentants de la Congrégation : un Frère Édouard de Marie, un Frère Symphorien, un Frère Stephen, un Frère Malachy Edward, au Canada ; un Frère Justin, un Frère Paulian, un Frère Anthony, un Frère Azarias, un Frère Potamian, un Frère Barnabas, un Frère Tobias, dans les districts de l'Union.

Bien entendu, chacun conserve ses traits individuels. Les différences sont fort nettes, on l'imagine, entre les Canadiens de souche française et les Américains d'ascendance irlandaise ou anglo-saxonne. Mais des conceptions de vie et des méthodes d'enseignement identiques s'ajoutent à la communauté de Règle pour créer la forme et l'esprit du Lasallien d'outre-Atlantique, entre le Saint-Laurent, les grands Lacs, les bouches du Mississipi et la côte californienne.

Ces religieux, de plus en plus connus et appréciés de leurs

compatriotes, voient leur influence grandir, leur système pédagogique produire d'heureuses transformations dans le milieu social. L'Église regarde les fils de saint Jean-Baptiste de La Salle comme d'indispensables auxiliaires ; elle se félicite des nombreuses et excellentes vocations de prêtres et de moines qui germent dans leurs écoles et leurs collèges. Les gouvernements et les administrations civiles ne minimisent pas l'estime que méritent ces maîtres, habiles dans l'art d'instruire, incomparables dans la science de l'éducation, de l'éveil ou du redressement des consciences.

Aujourd'hui, les gloires de ce passé demeurent bien vivantes. Et rien n'apparaît plus actuel que les leçons de sagesse humaine et divine toujours distribuées par les disciples de l'auteur de la *Conduite des Écoles* et des *Devoirs d'un chrétien.* Lors des fêtes du Centenaire lasallien aux États-Unis, le Président Harry Truman, adressant ses « cordiales félicitations » au Révérend Frère Eliphus Victor, Assistant du Supérieur général, s'exprimait en ces termes : « Les Frères furent des pionniers de l'éducation, leur nom est inséparable d'initiatives nombreuses en cette matière. C'est une tâche magnifique et de tout premier ordre que d'entraîner la jeunesse dans les voies de la vie chrétienne et du dévouement à la Cité. Maintenant, plus que jamais peut-être, le monde a besoin de revenir aux immuables principes de l'enseignement du Christ. Sans la force qui réside en la foi, nous n'arriverons pas à résoudre les problèmes qui se posent et chez nous et sur le plan des relations internationales (1). »

En d'autres pays du Nouveau Monde, chefs d'État ou Assemblées politiques ont fourni de semblables témoignages. Si dans les chapitres réservés à l'Amérique latine nous restons plus brefs que dans nos précédents développements, la chronologie est seule en cause : sauf dans la République équatorienne, où, d'ailleurs, sévissent des *pronunciamientos* lourds de menaces pour les écoles chrétiennes, nous nous trouvons en face de fondations relativement récentes ; l'histoire des commencements de la Congrégation au Chili, en Argentine, tient en quelques pages, se réduit presque aux noms des Frères Théobald et Théotime, Mateo et Ludolf, à Santiago et à Valparaiso, Jumaé-

(1) Lettre en date du 13 novembre 1947, citée dans les albums du Centenaire publiés par les districts de New-York, de Saint-Louis et de San-Francisco.

lien, Jadère, Létus-Damien à Buenos-Aires. La Colombie nous arrête un peu plus longuement, parce que la collaboration de Mgr Herrera et du Frère Largion-Jules et l'atmosphère favorable au catholicisme créée par Rafaël Nuñez ont singulièrement hâté l'épanouissement du germe planté en 1890. Toutefois, pour les bons ouvriers dont, auprès du Frère Jules, un Frère Jaquelbert apparaît le très édifiant modèle, l'heure des abondantes moissons viendra plus tard.

Des Français organisent et gouvernent les établissements de l'Amérique du Sud. Des équipes françaises en constitueront l'armature, encore pendant bien des années. Les victimes d'Émile Combes et de sa loi de 1904 viendront servir, splendidement, l'Église et leur patrie en toutes ces nations « latines », unies à Rome par leur profession de foi, tournées vers Paris à l'exemple de plusieurs de leurs chefs politiques, de leurs guides intellectuels et même religieux. Juste à la veille du grand exode provoqué par le sectarisme de la troisième République, les Frères poseront des jalons dans l'Amérique centrale : au Nicaragua, en 1903, sous les auspices du Frère Visiteur Jébert ; à Panama, l'année suivante, suprême étape de ce conquistador que fut le Languedocien Jules Mazens, le Frère Largion-Jules.

Le Frère Armin-Victor, le Frère Bernon-Marie sont, comme lui, de grandes figures de France et d'Institut sur les horizons des deux Océans et de la Cordillère des Andes. Cependant une lumière plus éthérée, plus surnaturelle, environne les traits d'un autre Lasallien : celui sous le patronage duquel nous placerons tous les établissements américains du Sud, du Centre et, pourquoi pas? du Nord ; le Frère Miguel, Francisco Febres Cordero, compatriote et ami de Garcia Moreno, petit-fils d'un général des guerres de l'Indépendance, le Frère Miguel, grammairien et écrivain réputé en toute contrée où se parle la langue castillane, membre de l'Académie de Quito, personnalité dont s'honore la République de l'Équateur ; mais surtout religieux admirable, un saint, osera-t-on dire sous la réserve du jugement que sa famille spirituelle et sa patrie, d'un commun accord, sollicitent du Saint-Siège. Puisque cet authentique représentant du Nouveau Monde s'achemine vers les sommets où rayonne saint Jean-Baptiste de La Salle, il nous a semblé que son image, à la fois austère et douce, son regard, limpide et profond, devaient saisir l'attention du lecteur, au seuil de nos derniers récits, de même que la physionomie, non moins

prenante, du Fondateur s'encadre à la première de nos pages (1). On trouvera, en place convenable, des renseignements d'ordre biographique, assez abondants et précis pour fixer l'intérêt sur cet esprit éminent, sur cette âme d'élu.

En même temps qu'il clôt une époque, le Frère Miguel préfigure, par sa vocation, par ses travaux, par sa conformité spirituelle avec les plus parfaits disciples de M. de La Salle, l'avenir de la Congrégation dans les districts hispano-américains. Il est le modèle proposé aux Frères qui enseignent aujourd'hui à Caracas, à Lima, à La Paz, comme dans les centres plus anciens, objets de nos études. Qu'un jour, il s'offre en introducteur aux historiens qui voudront connaître et décrire l'œuvre lasallienne du siècle présent parmi les races où se mêle au sang espagnol le sang des Incas !

Pour nous, l'édifice étant achevé, il ne reste plus qu'à indiquer la provenance des matériaux. A l'aide des archives de la Maison Généralice, nous pouvions déjà solidement bâtir. Les dossiers de la *Via Aurelia* nous ont fourni la correspondance des Supérieurs avec les autorités ecclésiastiques et civiles, les lettres et rapports des Frères Visiteurs, les notes, « journaux » et mémoires précieux des Frères Aimarus, Armin-Victor, Réticius, Herménégilde, les textes rassemblés par les soins du Frère américain Albeus-Jerom, enfin les Historiques d'un certain nombre de fondations. Les circulaires des Chefs de l'Institut, les notices nécrologiques des religieux ayant joué un rôle plus ou moins important au cours des années 1874 à 1904, la collection du *Bulletin des Écoles chrétiennes*, formaient une série d'imprimés complétant la documentation manuscrite.

Nous disposions en outre de bons ouvrages, tels que la biographie du Frère Miguel, rédigée par le Frère Paul-Joseph, celle du Frère Abban due à la plume du Frère Clair-Stanislas, les pages du Frère Symphorien-Louis consacrées au Canada, le mémorial publié à Bogota lors des « noces d'argent » de la Maison lasallienne en cette ville, et les récents articles que les Frères espagnols ont insérés dans leur revue *Información lasaliana* au sujet de l'Amérique du Sud.

(1) Le portrait du Frère Miguel est véridique, au contraire des images, de pure convention, qui veulent nous donner quelque idée du Frère Salomon et du Frère Bénilde, les deux Bienheureux de l'Institut. En ce qui concerne le Frère Mutien-Marie, cet autre Lasallien dont la Cause semble en très bonne voie, son humble visage, dessiné d'après nature en son attitude de fervente prière, a été popularisé par la dévotion de toute la Belgique.

Sur ce rayon de notre bibliothèque, deux gros volumes nous assuraient un trésor de renseignements : d'une part, celui qui s'intitule *l'Œuvre d'un siècle* et qui — nous le signalions déjà en nos cinquième et sixième tomes — donne, non sans une juste fierté, le bilan des Frères du Canada, en l'année du centenaire de la Congrégation à Montréal ; sous la haute direction du Frère Cyrille, cinquante-cinq religieux ont collaboré à cette imposante publication ; parmi lesquels le Frère Nivard-Anselme, aujourd'hui Assistant général, et le célèbre botaniste, Frère Marie-Victorin (1).

C'était non seulement les faits de l'histoire, mais encore les images du pays canadien et l'âme d'une race que nous pouvions saisir dans un tel recueil. Les remarques d'un Vattier, d'un Perrault, d'un Bilodeau, d'un Rumilly, nous procurèrent un supplément de lumière.

Que nous ayons abondamment puisé dans *l'Œuvre d'un siècle*, personne, sans doute, ne nous en saura mauvais gré. De même, on comprendra que notre chapitre relatif aux États-Unis soit, en mainte page, une traduction ou une adaptation du *The Christian Brothers in the United States* du Frère Angelus-Gabriel. Ce travail, considérable et consciencieux, facilitait singulièrement notre propre labeur. Et il méritait d'être présenté, au moins par notre truchement, au public français.

Nous disons — au début du chapitre II de notre première partie — la raison d'être et les éléments d'information du livre américain, dont les albums des districts de New-York, Baltimore, Saint-Louis, Nouvelle-Orléans et San-Francisco, constituent les agréables annexes. D'autres apports nous sont venus — subsidiairement — des ouvrages de Georges Weill, d'Edmond Préclin, de Fernand Mourret et de l'article signé Albert Snowden dans le *Dictionnaire de Pédagogie* de Ferdinand Buisson.

En ce qui concerne les événements politiques, sociaux et religieux de l'Amérique latine, nous n'avons pas hésité à nous servir d'un volume désormais introuvable, pour lequel l'auteur, un très cher ami, requit jadis de nous un petit concours : l'*Histoire de l'Amérique espagnole*, de Jean-Toussaint Bertrand, préfacée par Victor-André Belaunde, professeur à l'Université de Lima, et publiée aux Éditions Spes, en 1929. Nous avions de sérieux motifs de croire à la véracité, à la sagesse des juge-

(1) Décédé le 15 juillet 1944.

ments formulés, et de ne pas les laisser tomber dans un définitif oubli.

A tous les auxiliaires, proches ou lointains, de notre tâche nous adressons nos remerciements. Nous sollicitons l'indulgence pour les erreurs qui se sont glissées, pour les lacunes qui se constatent, dans les quelque cinq mille pages que nous avons écrites.

L'hommage de notre reconnaissance demeure plus que jamais acquis aux Supérieurs généraux très regrettés et de sainte mémoire, les Très Honorés Frères Junien-Victor et Athanase-Émile, qui ont rendu possible, par une bienveillance aussi éclairée que généreuse, l'exécution d'un projet envisagé déjà antérieurement par le Très Honoré Frère Adrien.

Qu'il nous soit permis de joindre à ces noms celui, pareillement vénéré, du Très Cher Frère Assistant Gordien-Désiré, dont l'affection prit, en notre faveur, toutes les initiatives nécessaires.

Les prières des fils de saint Jean-Baptiste de La Salle ont soutenu nos forces, depuis seize ans. Elles s'uniront, je le pense, à notre *Deo gratias!*

G. R.

PREMIÈRE PARTIE

L'AMÉRIQUE DU NORD

CHAPITRE PREMIER

LE CANADA

Aire d'établissement des Frères dans le « Dominion ». Progrès de l'Institut en ce pays; sources et importance de son recrutement. Part considérable de la province de Québec. Aperçu des œuvres lasalliennes : leurs caractères. Éducation des milieux populaires. Orientation pratique des études. Culture du patriotisme. L'enseignement de l'anglais. Nécessité d'une initiation scientifique. Ouvrages publiés par les Frères du Canada. — Les rapports de la Congrégation avec l'Église et avec l'État. Encouragements et éloges de l'épiscopat. Mgr Fabre; Mgr Bruchési. Reconnaissance légale de l'Institut dans la province de Québec. Bill de 1876. Insuccès des démarches à Ottawa pour une « incorporation » fédérale; décision négative de la Cour suprême. Rôle des Commissions scolaires. — Les chefs de l'Institut au Canada : les Frères Assistants Patrick, Aimarus, Réticius. Les Frères Visiteurs durant le dernier quart du dix-neuvième siècle. Le Frère Armin-Victor, Visiteur-provincial. Le Frère Albanius. Physionomie et action du Frère Réticius, au temps de son obédience de Provincial. Les Frères Christian of Mary, Flamian, Gémel-Martyr. Augustin Bélanger; Frère Édouard-de-Marie, haute figure canadienne. — Le « berceau de l'Institut » au Canada; les écoles de Montréal : l'école Saint-Laurent. Le Frère inspecteur Stanislas. L'école Saint-Patrice et le Frère James. Saint-Ann's school et le Frère Arnold. Sainte-Brigide, Saint-Henri des Tanneries. L'Académie de l'Archevêché; ses notes caractéristiques. L'école Plessis : l'un de ses élèves, Rodrigue Villeneuve. L'école de la Pointe Saint-Charles. Sainte-Cunégonde et le Frère Modératus. Saint-Édouard, au faubourg de Maisonneuve. — Les groupes de formation à Montréal; le noviciat lasallien de la rue Côté; le juvénat dans la maison Laframboise. Transfert de 1887 : le Mont-de-La-Salle à Maisonneuve. Le Frère Adelbertus, directeur général du nouvel établissement : ses derniers jours. Visages de guides de la jeunesse religieuse : les Frères Palladius, Jerom, Modestus-Alban. Les grandes heures du Mont-de-La-Salle : guérison miraculeuse du Frère Néthelme. Triduum de 1900. — Un grand collège canadien : Mont-Saint-Louis. Le Frère André, premier directeur. La vie religieuse des élèves. Le cours commercial. Les années mémorables du Frère Symphorien-Louis. Les auxiliaires du maître-éducateur. — L'Académie commerciale de Québec : caractère de l'enseignement donné dans cette fondation. Les successeurs du Frère Aphraates; le Frère Eugène-Abel, le Frère Stephen. Le Cercle De La Salle. Transfert de l'Académie en 1890. Trio de professeurs : le Frère Mamertus-André, le Frère Neil, le Frère Lucien.

Les écoles québecoises : Saint-Jean, Saint-Patrice, Saint-Roch, Saint-Sauveur. — Les établissements de la Province ; tournée aux pays du Saint-Laurent : les Trois-Rivières ; Saint-Thomas de Montmagny ; Beauharnois ; Sorel ; Yamachiche et le Frère Salustien ; l'Islet et le Frère Sixtus ; Saint-Jean de Dorchester ; Sainte-Marie de Beauce, chère aux Bilodeau ; le collège de Longueuil et le Frère Tertullien ; Chambly, où le Frère Abban fut directeur. Les fondations postérieures à 1874 : Lachine, la Baie-du-Febvre, Saint-Grégoire, la Rivière-du-Loup, Nicolet ; Mgr Labelle, curé de Saint-Jérôme et la « colonisation » dans la province de Québec. Derniers établissements avant 1904 : Saint-Ferdinand, Saint-Paul de Varennes. — Les provinces maritimes : difficultés et périls de la situation des Frères en ces contrées ; le rapport du Frère Armin-Victor, du 30 novembre 1875. Disparition des établissements d'Halifax ; de l'école de Saint-John ; de celle de Charlottetown ; du collège de Chatham. Sympathies suscitées et regrets laissés par les Frères. Éloge du Frère Narcisse-Denis par Mgr Mac Carty. ancien archevêque d'Halifax. — Les maisons lasalliennes d'Ottawa ; la première école, sur la paroisse Notre-Dame. Les autres centres d'enseignement ; l'école Sainte-Anne et le Frère Cantien. Saint-Jean-Baptiste, paroisse dominicaine. Années orageuses ; la poussée de laïcisme. Fermeture des écoles en 1895. Le retour de 1899 : l'Académie De la Salle-Coup d'œil sur le vingtième siècle. Hull et son collège Notre-Dame. — Les Frères à Toronto. Rattachement éphémère au district de New-York (1875-1876). Un noviciat pour les Frères de langue anglaise (1880-1883) ; la prise d'habit de William Culliton. Le district de Toronto est créé en 1888 ; son premier Visiteur, le Frère Tobias Josephus ; le second chef : le Frère Malachy Edward, sa physionomie, sa carrière. Suppression du district en 1896. Les établissements de la province : *De La Salle Institute* ; le Frère Odo Baldwin, directeur. Ecoles de Kingston, de Hamilton, de St-Catharines. Le *Saint-John's Industrial school* de Toronto : ses buts, ses organisateurs, ses résultats. — Conclusion : les apports de l'année 1904.

Canadien depuis 1837, l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes, dans le dernier quart du dix-neuvième siècle, est véritablement incorporé au peuple des rives du Saint-Laurent. Débordant même la province de Québec, il prend pied dans les pays de langue anglaise, il touche aux extrémités septentrionales du lac Ontario. C'est, à vol d'oiseau, sur environ mille kilomètres qu'il dissémine ses établissements. Il se propose de travailler partout où on l'appellera, sur le vaste territoire du « Dominion ». Toutefois, il reste plus spécialement lié aux familles et aux « paroisses » d'origine française, en plein milieu catholique. Le clergé s'adresse aux Supérieurs lasalliens pour la direction des écoles ; la clientèle, ainsi que le recrutement de la Congrégation, se trouve assurée par les nombreux fils des Canadiens français.

Le développement de l'œuvre pédagogique suit, en son rythme, l'accroissement de la population. Avec quelle rapidité

montent les chiffres des statistiques, on le sait par tous les livres d'histoire ou de géographie relatifs à cette région, si étonnante, si attachante, de l'Amérique du Nord, qui se nomma jadis la Nouvelle-France. Un rude climat, un sol fertile, un fleuve magnifique, d'autres voies d'eau menant, comme lui et à partir de ses bords, jusqu'aux profondeurs du continent, des espaces quasi infinis à explorer, à défricher, une faune et une flore abondantes : tels furent les dons de la Providence aux pionniers venus de l'ancien monde. Pour les mettre en valeur, malgré des obstacles et des dangers de toute nature, il fallait un singulier courage. Les compagnons de Samuel de Champlain et leurs descendants le puisèrent dans leur foi chrétienne. Exténuants labeurs, rigueurs des saisons, cruautés des Indiens, vicissitudes et tristes lendemains des guerres, souffrances, dénuements, totales immolations, terrifiants et sublimes martyres achevèrent de forger la race vaillante. Séparé de l'antique patrie, en butte à la défiance, aux vexations, voire aux plus violentes injustices de la nation désormais suzeraine, sans secours et sans apport de l'extérieur, le petit groupe humain de Québec, des Trois-Rivières, de Montréal multiplia ses foyers, ses berceaux, étendit son domaine. Après avoir fortifié son emprise de part et d'autre du Saint-Laurent, il essaima vers le nord et vers l'ouest. Il garda ses traditions, ses mœurs, sa langue, il continua la « colonisation » des terres incultes, distançant, par de promptes initiatives, l'effort acharné de ses concurrents.

Avant 1900, la province de Québec comptera déjà dix diocèses, un vicariat apostolique, une préfecture apostolique, avec 878 paroisses ou missions (1). Dans les grandes et les moyennes cités, qui, évidemment, s'ouvrent, plus que les villages, aux Canadiens britanniques et à toute l'immigration européenne, l'élément français — qui mériterait bien la qualification d' « autochtone » — l'emporte encore de beaucoup (2).

(1) Georges VATTIER, *Esquisse historique de la colonisation de la province de Québec*, Paris, Champion, 1928, préface de J. E. PERRAULT, ministre de la colonisation, p. 8. En 1927, il y aura 15 diocèses, 1 vicariat apostolique, 1 305 paroisses ou missions.

(2) Après tous les afflux étrangers, la population franco-canadienne de la ville de Montréal, en 1921, restera supérieure de plus du double à la population anglaise (390 000 contre 148 000) et l'emportera encore de 161830 unités sur le bloc britannique et immigré. Québec n'accusera la présence que de 9 800 étrangers sur 95 000 habitants. Trois-Rivières dénombre 20 citadins de langue française pour un de langue anglaise (*Ibid.*, p. 114.)

Cette vitalité qui, des 60 000 âmes de 1763, s'achemine, aux dernières années du siècle suivant, vers le deuxième million, a besoin d'une armature intellectuelle et morale, aussi bien que religieuse. Les prêtres, les professeurs, les instituteurs ne manqueront pas. Universités et collèges vont former une élite dirigeante, en ces temps où l'affranchissement politique est acquis de manière définitive. Et, jusque dans les campagnes, on verra disparaître ce complexe d'infériorité où l'entière absence d'instruction retenait cultivateurs, bûcherons et trappeurs.

L'Église catholique, par sa hiérarchie sacerdotale et par ses milices enseignantes, se place en tête du mouvement. Nous avons, en d'autres pages, conté l'intervention, si heureuse, des Sulpiciens auprès des chefs de la Société lasallienne, les Frères Anaclet et Philippe (1). Nous avons noté le rôle joué, en certaines circonstances, par les Oblats de Marie Immaculée (2). Plusieurs Congrégations, dont les fondateurs se sont généralement inspirés de saint Jean-Baptiste de La Salle, trouvèrent aisément, au Canada, l'emploi de leur zèle : entre 1847 et 1872, les Clercs de Saint-Viateur, les Religieux de Sainte-Croix, les Frères de la Charité, les Frères du Sacré-Cœur avaient commencé leurs travaux. Les Petits Frères de Marie surviendront en 1885, les Frères de l'Instruction chrétienne en 1886, les Frères de Saint-Gabriel en 1888 (3).

De telles émulations ne contrarient nullement les progrès de ceux qui furent les précurseurs et qui demeurent les frères aînés. En 1873, 240 Lasalliens, répartis en 26 communautés, gouvernaient 11 180 élèves. Quatre ans plus tard, le nombre des écoliers dépassait 12 000. En 1880, il existait 32 communautés, pour 307 Frères ; en 1897, 34, avec 500 religieux. L'on comptait alors 15 238 élèves. Cette clientèle, en 1902, tendait vers le chiffre de 17 000 ; elle réclamait les services de 525 Frères, constitués en 39 communautés (4). De 1874 à 1904, les Supérieurs autorisèrent l'ouverture de 42 nouveaux établissements (5) dont quelques-uns, il est vrai, disparurent plus ou moins vite, mais non sans avoir produit leurs effets bienfaisants.

(1) *Histoire générale*, IV, pp. 198 à 208. — VI, pp. 249 et suivantes.
(2) *Ibid.*, VI, pp. 268 et 274.
(3) *L'Œuvre d'un siècle* (Centenaire des Frères des Écoles chrétiennes au Canada) Montréal, 1937, p. 224.
(4) *Ibid.*, pp. 215, 510, 565 et 566.
(5) *Ibid.*, p. 519.

Si quelques Frères étaient envoyés de France (1), le Canada devait fournir la majeure partie du personnel enseignant. Les vocations germèrent, dès l'époque héroïque du Frère Aidant. Elles ne furent pas toutes solides ; l'inconstance est naturelle à l'homme ; déceptions et dégoûts peuvent suivre des enthousiasmes superficiels et les attraits de la nouveauté. Il faudra, pour obtenir une assez large stabilité, que l'Institut soit très bien connu, très profondément enraciné dans le milieu américain. Alors seront moins difficilement surmontées les tentations, conjurées les défaillances. Le Frère Herménégilde (2), rassemblant une intéressante documentation sur les maisons d'outre-Atlantique, constatait que, du 1er novembre 1838 au 29 octobre 1885, 1567 postulants avaient été admis au grand-noviciat de Montréal : 24 y formaient le groupe des sujets en formation, à la date où l'enquêteur arrêtait ses calculs. Des 1 543 autres, 208 étaient décédés, 96 au Canada, 112 aux États-Unis ; 414 continuaient leur vie religieuse, soit sur le territoire du Dominion (281), soit dans l'un des districts au-delà des frontières. Le total des « sortis » allait donc à 921 ; 262 de ces défections, volontaires ou nécessaires, ayant eu lieu aux États-Unis qui, d'ailleurs, fournissaient primitivement au noviciat de Montréal une partie de ses postulants (3).

En 1877, on dénombrait, au Canada, 45 novices et 24 juvénistes ou petits-novices. La courbe fléchit ensuite très sensiblement, puisque au mois de mars 1880 le district ne met plus en ligne que 26 novices et 18 juvénistes. Mais elle se relèvera peu à peu, pour atteindre, en 1897, les chiffres 41, d'une part, 52, de l'autre. Et, en 1902, si l'afflux des novices n'augmente pas, plus de 100 adolescents remplissent la maison du petit-noviciat (4).

La province de Québec est la grande pourvoyeuse. Une statistique établie en 1937 et portant sur l'ensemble du premier siècle des Lasalliens dans la Confédération canadienne, est —

(1) Il en vint 32 de 1837 à 1874, 22 de 1875 à 1904 (*Œuvre d'un siècle*, p. 173.) C'est après 1904, lors de la persécution franc-maçonne, que les districts de Paris, du Puy, de Caen, et surtout celui de Besançon, dirigèrent vers le Canada leurs sujets décidés à ne pas perdre leur habit religieux. Les communautés canadiennes accueillirent ainsi plus de 200 Français (*Ibid.*, pp. 175-176.)

(2) Voir, sur le Frère Herménégilde, *Index* des tomes VI et VIII de l'*Histoire générale*.

(3) Archives de la Maison Généralice, dossier HBv.

(4) *Œuvre d'un siècle*, pp. 510, 565-566.

quoique trop récente au point de vue où nous restons placés — largement suggestive : sur 2 141 Frères qui ont vécu dans la Congrégation entre l'arrivée des hôtes du Sulpicien Quiblier et la célébration du Centenaire, 1511 appartenaient au bas Canada, domaine incontesté de la race et de la langue françaises. L'Ontario, les provinces de l'Ouest, les provinces maritimes et Terre-Neuve n'en présentent, en bloc, que 119. Les États-Unis en donnèrent 43 ; un Brésilien complète l'apport du Nouveau Monde.

Le reste est venu d'Europe : 286 Français (n'oublions pas que la statistique est postérieure à 1904), 142 Irlandais, 31 Allemands, 8 de diverses nations (1). Vaillantes équipes qui ont contribué à maintenir dans les communautés un profond esprit religieux, l'intelligence et l'amour de la Règle, les sollicitudes apostoliques, l'ardeur aux études.

Donc, l'élément de formation latine, gallo-romaine, prédomine. On risquerait d'en douter, à la lecture des noms imposés aux Frères durant une soixantaine d'années. Le 28 juin 1842, le Frère Assistant Nicolas avait écrit à Québec : « Vous donnerez à vos novices des noms de saints avec l'idiome anglais, afin que nous ne les confondions pas avec les noms français sur nos registres (2). » Raison bien administrative, qui semblait méconnaître, assez fâcheusement, l'importance de la question linguistique et ne se souciait guère de froisser les susceptibilités les plus légitimes... L'obéissance fit accepter la peine. Les Canadiens de souche française ne changèrent point d'âme ; et ils ont fini par reprendre des noms en accord avec leur visage, leur langage et leurs sentiments (3).

Ce sont eux, principalement, qui, à l'exemple des évangélisateurs franciscains et jésuites du dix-septième siècle, à l'exemple du P. Marquette, cousin de Jean-Baptiste de La Salle, ont remonté le cours du Saint-Laurent, le cours de la rivière Ottawa, emporté leur léger bagage, avec leur crucifix et leur Nouveau Testament, jusqu'au bord des Grands Lacs. Ce sont eux qui, aux États-Unis, aux Antilles, en Irlande, plus tard en Extrême-Orient (4), travaillèrent, prièrent, se dévouèrent, selon les méthodes et selon l'idéal du saint chanoine de Reims, leur bien-aimé Père.

(1) *Œuvre d'un siècle*, p. 530.
(2) *Ibid.*, p. 567.
(3) Dans la pratique, les noms furent promptement francisés.
(4) *Œuvre d'un siècle*, p. 224.

Mais partout ils ont collaboré loyalement avec leurs Frères de toutes nationalités. Au service de Dieu et de l'enfance, sous n'importe quel climat, n'importe quelle latitude, sous la robe noire ou dans l'habit de clergyman ; Anglo-Saxons, s'il était nécessaire, en leur allure et en leur enseignement ; et, avec la même abnégation, Cinghalais à Ceylan, Chinois à Hong-Kong ou en Mandchourie, Japonais à Sendaï. Dans le passé, l'un d'eux, le Frère Abban — François-Xavier Gendreau, natif de Saint-Thomas de Montmagny — fut le type admirable de l'éducateur et du missionnaire, docile aux ordres des Supérieurs, prêt aux adaptations les plus diverses, aux détachements et aux séparations les plus cruelles, jusqu'à l'heure de la mort (1).

Aù Canada, les Lasalliens, quelle que soit leur origine, ont réalisé, d'un commun effort, une œuvre de puissante envergure. Écoles primaires, pensionnats, « académies », cours industriels, cours commerciaux, cours universitaire, ils pratiquent là-bas la pédagogie la plus moderne et distribuent l'enseignement à tous les degrés. Nous signalerons bientôt ceux de leurs établissements qui se fondèrent avant 1904.

Il convient d'abord d'en préciser les caractères essentiels. L'Institut a été créé pour « procurer l'avantage d'une éducation chrétienne aux fils des artisans et des pauvres ». On n'a pas oublié là-bas cette déclaration et ce commandement du Saint, auteur de la Règle. Les Frères Aidant, Adelbertus, Euverte et Rombaud se sont chargés d'orienter en droit sens leurs disciples, leurs successeurs. Ces Lasalliens des anciennes générations se trouvaient en face d'une tâche difficile, qui réclamait inflexible énergie et inébranlable patience. Un observateur averti, un juge très compétent, apprécie leurs activités en ces termes : « Les Frères des Écoles chrétiennes ont dressé à Montréal, suivant des méthodes apportées de France, les cadres de l'éducation de la classe populaire. Ces milieux étaient alors d'une rudesse et d'une grossièreté... qui justifiaient l'emploi de procédés qu'aujourd'hui l'on bannit avec raison. Ce n'est que petit à petit que ces masses d'enfants acceptèrent la discipline des Écoles chrétiennes, adoucirent leurs mœurs et constituèrent, dans nos deux villes de Montréal et de Québec, une population ouvrière remarquablement saine, qui nous permit de bénéficier, même au moment crucial de l'industrialisation

(1) Voir *Histoire générale*, VI, pp. 234 à 241, VIII pp. 270 à 276 ; 500-501 et 540 et le *Brother Abban* du Frère CLAIR-STANISLAS, Rome 1950.

à outrance — et jusqu'à l'irruption du flot d'immigrants de l'Europe centrale — d'une paix sociale qui faisait l'admiration des étrangers (1). »

Éducateurs du grand nombre, recevant des familles — pour la plupart, peu aisées, de condition et d'ambitions modestes — le soin de préparer les jeunes gens à une existence laborieuse, les Frères, comme leur Fondateur, se sont montrés de sages réalistes. « Ils n'ont pas aspiré à donner au siècle ses penseurs les plus profonds, » écrit M. Ernest Bilodeau, bibliothécaire-adjoint du Parlement d'Ottawa. « Plutôt s'inquiètent-ils de fournir au peuple canadien ceux qui font circuler dans ses veines le fluide de la vie quotidienne. » Ils commencent par inculquer à leurs élèves les principes du christianisme, « à base d'honneur, de droiture, d'intégrité. » A ces consciences bien modelées, ils offrent des moyens d'action. En même temps, il approvisionnent les intelligences des notions indispensables et d'un « outillage approprié ». Leur formule pourrait être : Une vie bonne et utile, nourrie de pensée chrétienne (2).

Ils enseignent l'histoire de manière à fortifier le patriotisme de leurs auditeurs, à garder unis au fond des cœurs l'amour de l'Église catholique et la fierté du passé de la race. Le sympathique érudit que nous avons cité il y a un instant évoque avec bonheur une leçon de ses maîtres d'autrefois : A les entendre, « il semblait que la première moisson, dans la Nouvelle-France, mûrissait encore sous les yeux émus de Louis Hébert et de M. de Champlain... Au loin, au bas du rocher sourcilleux où, plus tard, tonnerait le canon de Frontenac, Mgr de Montmorency-Laval s'embarquait dans un fragile canot, avec deux guides au teint cuivré, pour sa visite pastorale en quelque bourgade (3)... »

Il est un article du programme scolaire au sujet duquel Ernest Bilodeau exprime des regrets ou, du moins, atténue ses approbations. Vers 1900, les Frères « enseignaient, dit-il, la langue anglaise avec une calme détermination de la bien enseigner, rien de plus. Le système pouvait donner lieu à quelques inquiétudes... Peut-être ne se préoccupaient-ils pas assez du danger d'affaiblissement national (4) ».

(1) Frère MARIE-VICTORIN (Conrad Kirouac) *Un Siècle de rayonnement lasallien au Canada*, introduction au volume l'*Œuvre d'un siècle*, p. 34.
(2) *Œuvre d'un siècle*, p. 218.
(3) *Œuvre d'un siècle*, pp. 218-219.
(4) *Œuvre d'un siècle*, pp. 217-218. Les Frères venus de France ne com-

Mais le vigilant Canadien s'empresse d'ajouter que, depuis, les « sentinelles » judicieusement choisies par les chefs de la Congrégation connaissent et remplissent leur devoir. Nous oserons penser nous-mêmes que sans manquer d'exalter le sentiment national, d' « entretenir la chaleur de l'âme française » — et c'était bien la flamme qui se manifestait dans les classes d'histoire ou de littérature — sans reculer d'un pouce devant le monde anglo-saxon, les Lasalliens se sont rendu compte de maintes nécessités économiques, politiques et sociales : le bataillon carré des Français du Saint-Laurent et ses avant-postes de l'Ouest ne pouvaient rester toujours en formation de combat, vivre repliés, hérissés, solitaires, au sein de la Confédération.

Il leur importait, en revanche, de s'affirmer, sur tous les terrains, à égalité avec leurs concitoyens. De belles victoires morales avaient été gagnées ; de hautes valeurs, dans l'ordre intellectuel et dans la direction des affaires publiques, s'étaient révélées. Restait aux Franco-Canadiens à s'ouvrir le domaine des sciences. Il y a vingt-cinq ans, un écrivain français, Georges Vattier — que nos parents d'outre-Atlantique tenaient pour un « bon observateur » — notait, sans crainte d'être démenti : « Il faut reconnaître qu'en matière scientifique les descendants des colonisateurs de la Nouvelle-France n'ont pas fait preuve, jusqu'ici, de brillantes dispositions... Fort probablement, cela va changer (1). » Et l'homme qui allait, avec tant de hardiesse et de vigueur, provoquer un « changement », l'illustre botaniste qui surgissait à l'horizon, en la personne du Frère Marie-Victorin, s'exprimait en termes à peine moins voilés : « Le jeune peuple canadien-français n'a, certes, jamais été indifférent aux progrès réalisés par ses aînés ; mais ses efforts se sont surtout exercés dans le domaine particulier de la survivance nationale et religieuse et dans celui de l'organisation sociale et économique. Ceux qui nous ont précédés ont visé à l'essentiel et paré au plus pressé. Ils nous ont conquis, péniblement et de haute lutte, une cohésion et une armature morale dont nous sommes fiers. Mais l'heure n'est-elle pas venue de tourner les yeux vers les vastes champs du savoir (2)? »

prirent pas aussitôt qu'une certaine « anglicisation » risquait d'être le résultat de l'enseignement intensif de la langue britannique.

(1) G. Vattier, *Essai sur la mentalité canadienne-française*, cité par Robert Rumilly dans l'ouvrage *le Frère Marie-Victorin et son temps*, Montréal, 1947, p. 137.

(2) Article de la Revue trimestrielle canadienne (mars 1924) pour pré-

Un demi-siècle plus tôt, les Lasalliens n'eussent pas claironné si catégorique et vibrant appel. Ils se proposaient seulement de fournir à leurs écoliers une bibliothèque d'études, des séries d'ouvrages complétant et facilitant le travail de classe. Le Frère Aphraates, directeur de l' « Académie commerciale » de Québec, continuait à lancer ses publications de doctrine religieuse, d'histoire, de mathématiques ; son « arithmétique commerciale », imprimée en 1870, arrivait à la quatrième édition dès 1872. Jusqu'en 1906, on la rééditera, en anglais et en français. Avec la géographie et la langue anglaise, l'histoire est aussi l'une des spécialités du Frère Adelbertus. Le Frère Symphorien-Louis s'y adonnera lui-même en plus de ses travaux philosophiques ou littéraires. Quant à l'œuvre maîtresse du Frère Stanislas, *Histoire du Canada*, elle sera très favorablement accueillie en 1883 et connaîtra de longs succès. Parmi les Frères auteurs, on rencontre encore, entre 1874 et 1904, les Frères Orestus et Rabertus, qui s'occupent de l'enseignement du plain-chant, les Frères Armin-Victor et Réticius, bons guides en matière de style, le Frère Éphrem, géographe. De 1894 à 1930 seront en usage les *Lessons in English* du Frère Tobias Josephus. Plus largement, dans les milieux américains et britanniques, où s'écoula presque toute son existence, le Frère Noah, membre de la famille très distinguée des Curran, de Montréal, se tailla réputation de professeur et d'écrivain. On lui doit, outre d'excellents manuels de littérature, deux *Vies du Bienheureux de La Salle* et une traduction anglaise de la *Conduite des Écoles* (1).

***

Le Visiteur Provincial, Frère Armin-Victor, rendant compte de sa mission au Très Honoré Frère Irlide, déclare en un rapport du 30 novembre 1875 : « Notre enseignement est partout goûté au Canada, et les Frères universellement estimés. Les lettres des évêques de la province de Québec et celle de M. le Supérieur de Saint-Sulpice... sont très flatteuses et constituent, ce me semble, des documents précieux (2). »

senter l'A. C. F. A. S. (Association canadienne française pour l'avancement des sciences (in RUMILLY, pp. 121-122).

(1) *Œuvre d'un siècle*, pp. 525-526 et p. 206.

(2) Archives de la Maison Généralice dossier ID h[1].

Éloges et bénédictions épiscopales se renouvelleront souvent. En 1878, le même Frère Armin-Victor, ayant sollicité approbation pour le juvénat, reçoit ce beau témoignage de tous les chefs des diocèses de la province de Québec : « Nous sommes heureux de vous dire que, de tout cœur, nous bénissons les efforts tentés pour favoriser le développement, dans notre pays, de votre si utile Congrégation. Nous avons appris, avec un bonheur particulier, la prospérité de vos noviciats et, notamment, du noviciat préparatoire ouvert aux jeunes gens de quatorze à seize ans... Chaque jour, nous constatons les fruits que porte l'éducation donnée dans vos écoles, dont nous verrons avec plaisir augmenter le nombre. C'est pourquoi nous souhaitons que les membres du clergé emploient leurs sollicitudes à découvrir et à fortifier les vocations à votre pieux Institut. C'est un des plus grands services qu'ils puissent rendre à l'Église et à la société civile (1). »

Suivaient les signatures de l'archevêque de Québec, Mgr Taschereau ; de l'évêque des Trois-Rivières, Mgr Laflèche ; de l'évêque de Rimouski, Mgr Langevin ; de l'évêque de Montréal, Mgr Fabre ; de l'évêque de Sherbrooke, Mgr Racine ; de l'évêque d'Ottawa, Mgr Duhamel ; de l'évêque de Saint-Hyacinthe, Mgr Moreau.

Le 20 octobre 1880, 8 prélats étaient réunis à Québec pour assister aux fêtes du deuxième centenaire de l'Institut lasallien. Pareilles manifestations de sympathie marqueront les triduums qui, de mai à décembre 1888, se succéderont à Toronto, Trois-Rivières, Montréal, Ottawa, Nicolet et dans la capitale provinciale, en l'honneur du Fondateur des Frères élevé sur les autels par Léon XIII. Des mandements retraçant l'œuvre et les vertus du nouveau Bienheureux, exprimant la gratitude canadienne à l'égard de ses fils, serviront de préfaces aux cérémonies (2). « Quel bien à faire dans cette admirable vocation de Frère ! dit alors Mgr Fabre. O vous, jeunes hommes qui n'êtes point pour le monde, voyez si elle ne répondrait pas aux vues de la divine Providence à votre sujet. Elle a le gage de magnifiques promesses (3). »

Montréal, devenu siège d'un archevêché, aura pour pasteur, en 1897, Mgr Paul Bruchési. Après avoir commencé ses études

(1) *Œuvre d'un siècle*, p. 103.
(2) *Ibid.*, pp. 510 et 511.
(3) *Ibid.*, pp. 98-99.

sous la conduite des Frères, le jeune prêtre obtenait, à Rome, les diplômes de docteur en philosophie et de docteur en théologie. Il professait ensuite à l'Université Laval, de Québec, où sa science du dogme et sa parole claire et précise retenaient l'âme des auditeurs. La joie de tout un peuple accueillit l'élu du Saint-Siège ; elle fut particulièrement vive chez ses anciens maîtres et ses anciens condisciples de l'école Saint-Joseph de Montréal. Mgr Bruchési ne cessa de la justifier tant par ses qualités éminentes que par ses gestes d'affection. Il voulut bénir lui-même la plupart des maisons de la Congrégation ; il se plut à s'adresser aux Frères, durant les jours de la retraite annuelle, en des exhortations édifiantes et charmantes. Dans sa cathédrale, il dédia une chapelle à Jean-Baptiste de La Salle canonisé ; commandant, pour l'orner, une réplique du tableau du peintre italien Gagliardi, il y introduisit un visage qui ne se trouvait pas dans l'œuvre originale : lui-même, en premier communiant. Délicat hommage aux Lasalliens... « C'est à eux que nous devons ce qu'il y a de meilleur dans notre vie, » expliquait-il aux enfants de l'école Saint-Jérôme (1).

Assurés de l'appui de l'Église, les religieux enseignants pouvaient-ils compter sur la bienveillance des autorités civiles? Toute certitude paraissait acquise à cet égard dans les administrations et dans les assemblées où dominait l'élément catholique. Ailleurs même, on pouvait parfois s'attendre à quelque libéralisme ; et c'est ainsi que dans la Nouvelle-Écosse, à Halifax, et dans l'Ontario, à Toronto, les établissements des Frères devaient sans trop de peine se voir accorder la personnalité juridique (2). Mais les défiances protestantes demeuraient en éveil. On courait le risque de s'y heurter.

Dans la province de Québec, la voie était dégagée d'obstacles. Lorsque le Frère Armin-Victor, avec l'agrément des Supérieurs de Paris, sollicita, en 1875, du gouvernement provincial « l'incorporation » de l'Institut, il fut aidé, en ses démarches, par le sénateur François-Xavier Trudel, qui se chargea de la rédaction du « bill ». Mgr Ignace Bourget, encore à cette époque évêque de Montréal, Mgr Laflèche, Mgr Taschereau et le Supérieur du Séminaire sulpicien,

(1) *Œuvre d'un siècle*, p. 99. — Et Frère Symphorien-Louis, *les Frères des Écoles chrétiennes au Canada*, 1837-1900, Montréal, 1921, p. 91.

(2) Archives de la Maison Généralice, dossier ID h[1], rapports du Frère Armin-Victor, du 3 octobre 1875 et du 17 janvier 1876.

M. Baile, intervinrent avec empressement (1). Le bill fut présenté aux législateurs par Gédéon Ouimet, député du comté du Lac-des-Deux-Montagnes. En conséquence du vote du 24 septembre 1875, et au nom de la reine Victoria, il eut force de loi le 24 février 1876 (2).

Nous en transcrivons le texte : « Attendu que les Révérends Frères Victor-Nicolas Vigneulles, en religion Frère Armin-Victor, Visiteur pour le Canada, Jean Routhier, en religion Frère Flamian, directeur de la maison principale de Montréal, Pierre-Louis Lesage, en religion Frère Adelbertus, directeur de la communauté des anciens à Montréal, Joseph Panneton, en religion Frère Christian of Mary, directeur du noviciat de Montréal, et Jean-François Dubois, en religion Frère Aphraates, directeur de la maison principale de Québec, ont par leur requête représenté que l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes a pour but l'éducation chrétienne de la jeunesse et diverses œuvres de charité chrétienne, et qu'il dirige actuellement des maisons d'éducation dans les principales villes de cette province ; attendu que ledit Institut veut donner à son enseignement des développements plus étendus, améliorer les conditions matérielles de ses maisons d'éducation et en établir de nouvelles, destinées à donner un enseignement supérieur en matière de commerce, d'industrie et d'agriculture, et qu'il a demandé le pouvoir de former une corporation jouissant des droits civils et politiques ;

« A ces causes, Sa Majesté, par et de l'avis et consentement de la législature de Québec, décrète ce qui suit :

« 1° Les pétitionnaires et les Frères des Écoles chrétiennes, et ceux qui leur seront agrégés légitimement par la suite, sont constitués corps politique et formeront une corporation sous le nom de « Frères des Écoles chrétiennes, avec tous les droits « civils et politiques, privilèges, immunités et pouvoirs ordi- « naires des corporations » ;

« 2° Le droit de propriété, par achat, donation, legs... leur est reconnu, « pourvu que les biens immeubles n'excèdent pas, « en valeur annuelle, la somme de 20 000 piastres au-delà de la

(1) C'est à leurs attestations très favorables que le Frère Armin-Victor fait allusion dans son rapport du 30 novembre 1875, cité plus haut. — Cf. Frère SYMPHORIEN-LOUIS, *op. cit.* pp. 167 à 173.

(2) *Ibid.* et *Œuvre d'un siècle*, p. 509.

« valeur de ceux qui sont occupés pour les fins de ladite cor-
« poration (1) ; »

« 3° Ladite corporation aura un sceau commun (2)...

« 4° Le Frère Visiteur pour le Canada, le Frère directeur de la maison principale de Montréal, le Frère directeur du noviciat de Montréal et le Frère directeur de la maison principale de Québec formeront à toujours le Conseil d'administration... »

Dès lors, l'Institut jouit, dans tout le bas Canada, du plus complet droit de cité. Que ses représentants soient nés dans le pays, comme le Frère Christian, qui est de Yamachiche, et le Frère Flamian, originaire de Saint-Elzéar, dans la « Beauce » québécoise, ou bien qu'étant Français, tels le Frère Armin-Victor, le Frère Adelbertus et le Frère Aphraates, ils aient reçu de leur Maison Mère délégation pour les districts américains, le gouvernement de la province considère la « corporation », en son ensemble, comme une entité nationale, dont il agrée l'existence, les travaux et les programmes d'action.

C'était là une sérieuse garantie d'avenir. Le Frère Armin-Victor eût souhaité l'élargir, en obtenant, à Ottawa, l'incorporation fédérale. Il s'y employa dans le temps même où le bill de Québec allait être promulgué.

La genèse — et le résultat négatif — de l'opération se trouvent exposés dans son rapport daté de Montréal, 27 avril 1876 (3). Conseillé par Mgr Bourget — dont le fécond épiscopat touche à sa fin — le Frère Visiteur a préparé le dossier à introduire devant le Parlement de la Confédération. De la rue Oudinot, le consentement du Supérieur général a été envoyé, le 3 février 1876. Et le Frère Armin a déposé sa requête, insérée, en temps normal, dans la *Gazette officielle*. Aussitôt, levée de boucliers. « Les journaux protestants, écrit au Frère Irlide le délégué de la Congrégation, se sont mis en campagne. Le *Witness* de Montréal a dit que « le serpent ultramontain s'agitait pour enlacer de ses replis les sept provinces de la Puissance ».

(1) En marge de l'imprimé, aux Archives de la Maison Généralice, dossier ID h[1], cette explication manuscrite : « C'est-à-dire 100 000 francs de revenu annuel, non nécessaire à l'entretien de nos propriétés et à l'entretien de nos œuvres. »

(2) Explication marginale manuscrite : « Le sceau est formé des armes d'Irlande, d'Angleterre, de Québec et de Montréal, avec un second écusson d'azur orné d'une étoile d'or. En bas, la légende : *Corporation des Frères des Écoles chrétiennes* En haut, la croix, l'ancre et le cœur avec cette devise: *Fides, Spes, Caritas.* »

(3) Archives de la Maison Généralice, dossier ID h[1].

Une objection pouvait surgir, sur le plan juridique : la Constitution de 1867 ne semblait-elle pas réserver aux législatures locales toutes mesures concernant la personnalité civile, les droits de propriété, l'organisation scolaire? On espérait toutefois, en interprétant les textes, parvenir à soumettre l'affaire aux deux Chambres d'Ottawa.

L'homme politique dont les bons offices furent tout d'abord sollicités se nommait M. Cauchon. Son fils avait été l'élève des Frères de Québec. On crut pouvoir attendre du père un zèle amical. Il promit de s'occuper du bill ; il en parla au ministre de la Justice, M. Blake. Mais celui-ci s'étant montré nettement défavorable, M. Cauchon ne bougea plus.

« Présentez d'abord le bill au Sénat, » suggéra le secrétaire de cette Assemblée, M. Lemoyne. Un sénateur, M. Bureau, assurait qu'un texte obtenu en 1872 par une société missionnaire de l'Église wesleyenne avait créé un précédent susceptible d'être invoqué.

Dès le 28 février, le *Witness* publiait une pétition des principaux protestants de Montréal suppliant le Parlement et le lord-gouverneur non seulement de rejeter la demande des Frères, mais de prendre les moyens de leur interdire le sol du Canada !

Le 10 mars, cependant, un catholique d'excellent renom, le sénateur Bellerose, présentait à ses collègues le projet de loi. En première lecture, la majorité des voix se prononça pour un examen ultérieur, après modifications de certains articles.

Le Frère Armin-Victor fut appelé devant la Commission compétente, où M. Bellerose plaida chaleureusement la cause de l'Institut. Et le Sénat fut saisi derechef, le 4 avril. En raison des controverses relatives à la Constitution, l'Assemblée décida de s'en remettre au jugement de la Cour suprême. Huit jours après, trois membres de ce haut Tribunal opinaient pour l'inconstitutionnalité du projet de bill ; un quatrième rédigeait un mémoire dans le sens opposé. Le verdict émis déboutait les Frères. Il n'y avait plus à insister.

Ce sondage laissait prévoir, pour des temps plus ou moins proches, quelques embarras, quelques assauts, de la part d'adversaires qui — à demi vainqueurs — ne désarmeraient point. Les Lasalliens auront à lutter, à souffrir, dans la capitale fédérale.

Avec les Commissions scolaires, organismes officiels aux-

quels l'administration des écoles canadiennes est confiée (1), les rapports des Frères seraient d'ordinaire très bons, et, du moins au dix-neuvième siècle, parfois difficiles (2). Les commissaires, désignés par de larges catégories de contribuables, reflètent l'état d'esprit de leurs électeurs. Assez indépendants à l'égard des pouvoirs publics, jouissant d'une haute considération et souvent appelés à parcourir les étapes d'une carrière politique, ils entendent imposer leurs vues, orienter en certaines directions l'avenir des établissements. Leur sagesse et leur bienveillance n'ont pas, généralement, à être suspectées. Leurs croyances se trouvent d'accord avec celles des milieux pédagogiques avec lesquels ils travaillent. Mais ils tiennent les cordons de la bourse : c'est là un moyen d'action et de pression fort efficace. Et le calcul du payeur peut arrêter le beau projet d'un maître éducateur. Les points de vue diffèrent. Des solutions sont dictées par l'intérêt, qui, apparemment, semblent inspirées de motifs supérieurs. On le vit à Montréal, en 1893. Les Frères, débordés par l'affluence des écoliers, étaient obligés — en cette grande ville comme en beaucoup d'autres endroits — de s'adjoindre des professeurs laïques. Ceux-ci ne pouvaient se contenter du modeste salaire des religieux. Le Frère directeur Flamian pria la Commission d'aviser. La réponse fut qu' « à partir du 1er septembre 1894, les Commissaires ne toléreraient plus de laïcs enseignant dans les écoles dirigées par les Congréganistes (3) ». Des conceptions moins mesquines devaient finir, d'ailleurs, par prévaloir. Le Canada, pris dans son ensemble, ne cesse pas d'être, pour l'Institut lasallien, une terre de liberté, de paix, de solides promesses et de riches moissons.

***

Les labours ont lieu sous le contrôle de Chefs au regard vigilant. Trois Assistants seront successivement les hauts délégués du Supérieur général dans le Dominion nord-américain. le Frère Patrick, au temps des Très Honorés Frères Jean-Olympe et Irlide ; le Frère Aimarus, de 1884 à 1893, presque durant tout

(1) Voir *Histoire générale* VI, pp. 259-260.

(2) De nos jours, les relations des Frères et des Commissaires s'attestent toutes cordiales. Au surplus, tout ce paragraphe doit être envisagé par rapport au temps passé.

(3) *Œuvre d'un siècle*, p. 145.

le généralat du Frère Joseph ; le Frère Réticius, ensuite, et jusqu'à la fin des années du Frère Gabriel-Marie.

Le premier, Irlandais de naissance, a grandi au Canada, où sa famille avait émigré, est entré au noviciat de Montréal, est devenu le secrétaire du célèbre Frère Facile et, sous les auspices de celui-ci, a joué le rôle le plus brillant aux États-Unis, jusqu'au moment où le Chapitre général de 1873 l'élut pour succéder, dans le Conseil du Frère Philippe, au « Père des Frères d'Amérique (1) ». C'est un homme instruit, une claire intelligence, une volonté entreprenante et tenace. Au mois d'août 1874, il revient, comme Assistant, vers cette contrée du Saint-Laurent où s'acclimata son enfance, où se nourrit son âme très religieuse. Il donne à ses anciens confrères de vifs encouragements ; sous son impulsion, les études progressent, de nouveaux établissements sont fondés. Mais les astreignantes occupations du « Régime », les fatigues de très longs voyages minent ce tempérament jadis si robuste, creusent ce visage énergique et plein. En 1884, alors que le Frère Patrick dépasse à peine la soixantaine, il lui faut songer à un demi-repos.

Le Frère Aimarus, son collègue depuis 1875 dans les fonctions d'Assistant, le remplace outre-mer. De grands talents administratifs, de remarquables aptitudes pour les langues étrangères ont conduit Jules-Édouard Gaussuin, le Picard de Bray-sur-Somme, le jeune professeur lasallien du Havre et de Passy, en Angleterre, en Tunisie, en Algérie. Outre l'anglais, il parle l'allemand, l'italien, l'espagnol et l'arabe. Il a cinquante-quatre ans lorsqu'il joint le Canada aux vastes provinces dont il se trouve déjà chargé. Sa haute taille, ses manières distinguées, son teint coloré sous une abondante chevelure neigeuse, ses paroles mesurées et lentes retiennent l'attention. Son jugement est sûr, sa doctrine réconfortante, son cœur excellent sous les froides apparences. Les Canadiens accueilleront, en mars 1888, leur Supérieur achevant le tour du monde. Ayant visité les maisons de l'Institut dans l'Afrique du Nord, la Palestine, les Indes, la Birmanie, la Chine, et touché enfin au Japon, il s'est embarqué à Tokio pour l'Amérique. L'asthme et une affection cardiaque ne lui permettront plus de renouveler pareil exploit. On le reverra pourtant dans le Nouveau Monde. Mais, s'il garde, jusqu'à sa mort en 1906, sa situation très importante dans

(1) Voir, pour la carrière du Frère Patrick (John-Patrick Murphy) *Histoire générale*, VI, pp. 298-299, 305 à 328.

les conseils de l'Institut, il a renoncé, treize années auparavant, à présider au développement de l'œuvre canadienne (1).

Quant à son successeur, le Frère Réticius, dont nous avons, en d'autres pages, tracé la silhouette et le *curriculum vitæ* (2), il fut, en Amérique comme en Europe, un chef au caractère vigoureux et impérieux. Il a marqué de son empreinte des centaines de disciples. Au Canada, il a disposé de nombreux jours de présence, de nombreuses heures de correspondance, pour diriger la vie religieuse, intellectuelle, pédagogique, de ses subordonnés, voire de tout leur entourage familial et national. Cette influence s'étant d'abord, et plus profondément peut-être, exercée au cours d'une mission de Visiteur, nous nous réservons de l'étudier un peu plus loin, à propos des activités qu'eurent à déployer les divers administrateurs du district.

Les Frères Aidant, Facile, Turibe et Liguori avaient l'un après l'autre gouverné, de 1837 à 1868. Quand le Frère Liguori partit pour l'Angleterre (3), laissant à Montréal le souvenir d'une belle âme et d'un cœur ardent, le Frère canadien Hoséa devint Visiteur. Né au Château-Richer en 1833, il était le cadet des trois fils Gagnon qui appartinrent à l'Institut (4). Antérieurement maître des novices du district de New-York, il retournera aux États-Unis, en qualité de procureur à San-Francisco, après avoir dirigé ses compatriotes lasalliens pendant sept années. Il ne manquait ni de bon sens ni d'expérience ; et sa bonne humeur, son endurance, sa philosophie avisée et sereine étaient fort appréciées. Son énergie, cependant, ne secondait pas assez un zèle indéniable. Il le sentait lui-même et, lors du Chapitre général de 1875, il demanda au Frère Irlide de le relever de ses fonctions (5).

Le Régime décida d'envoyer en Amérique un *missus dominicus* investi de hauts pouvoirs. Il fit choix d'un homme jeune encore, demeuré jusque-là en sous-ordre, mais dont le carac-

(1) *Œuvre d'un siècle*, p. 112. Frère SYMPHORIEN-LOUIS *op., cit.*, pp. 49-50. — Voir aussi *Histoire générale*, VI, pp. 233 à 239, 459 à 475, et VII, p. 41.

(2) *Histoire générale*, VII, pp. 45 à 47 et 115 à 118. — Cf. *Œuvre d'un siècle*, p. 113.

(3) Voir *Histoire générale*, VI, pp. 235 et 244.

(4) Les deux autres furent le Frère Jérôme (Honoré Gagnon) et le Frère Chrysostome (Charles Gagnon). Voir l'*Index* du tome VI.

(5) *Œuvre d'un siècle*, pp. 120-121. — Le Frère Hoséa passa les cinquante-trois dernières années de sa vie à San-Francisco. Il s'y éteignit en 1928, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans.

tère et l'intelligence avaient déjà conquis l'estime des Supérieurs. Victor Vigneulles — le Frère Armin-Victor — était un Lorrain du pays messin ; né à Pournoy, dans le département de la Moselle, en 1837, et fils d'un agriculteur, il a reçu, au foyer paternel, une excellente éducation. Il possède la distinction et la finesse du parfait gentilhomme. Physiquement et moralement, il rassemble tous les dons : visage sympathique, aux traits réguliers, au front noble, au regard profond ; taille avantageuse ; esprit agréable et vif ; large et solide instruction ; psychologie clairvoyante, jugement net et sûr ; de la promptitude à concevoir, de la persévérance à exécuter. Une lumière et une force ; malheureusement, l'enveloppe est fragile. La lame usera vite le fourreau.

Les Frères des Écoles chrétiennes n'eurent point l'enfant comme élève. Et, à dix-huit ans, Victor ne se pensait pas tout proche d'une entrée dans leur Congrégation. Il préparait, à Saint-Nicolas-du-Port, le concours d'agent-voyer. Un entretien avec son père, a-t-il écrit lui-même, se place à l'origine de sa vocation. M. Vigneulles, certes sans avoir prévu l'effet de ses paroles, eut l'occasion de dire ce qu'étaient les Frères, si connus et si respectés à Metz. Le jeune chrétien se prit à méditer sur la vie religieuse ; et ses réflexions finirent par le conduire, en avril 1856, au noviciat de Beauregard. Dès le 23 février 1857, il occupait une chaire de professeur au pensionnat voisin. Avec ses collègues et ses écoliers, le Frère Armin émigra de Thionville à Longuyon, après la guerre de 1870. Dans le poste de sous-directeur, il s'attirait tout éloge et toute confiance. C'est là que vint le surprendre sa nomination de Visiteur-provincial (1).

Il fut au Canada vers la fin de l'été de 1875. Le 30 novembre, il condensait, dans un rapport au Supérieur général, ses impressions des premiers mois. Émanant d'un religieux austère, accoutumé au cadre, à l'atmosphère, aux usages de la vie lasallienne en France, les remarques ne péchaient point par excès d'indulgence. « Je ne dissimulerai pas, déclarait l'enquêteur, les difficultés que je crois devoir rencontrer dans le dessein de maintenir ou de rétablir la régularité... Il y a une réforme à accomplir, la chose est indispensable. » La rigueur du climat

(1) Archives de la Maison Généralice, autobiographie du Frère Armin-Victor. — Frère SYMPHORIEN-LOUIS, *op. cit.*, pp. 100-101. — *Œuvre d'un siècle*, pp. 116 et 509.

justifiait quelques accommodements. Le Très Honoré Frère Philippe avait mandé au Frère Aidant, le 25 avril 1839 : « C'est à vous à pourvoir, selon les besoins, à ce qui regarde le vestiaire des Frères et leurs autres nécessités. Faites-le sans gêne et sans scrupule, suivant votre âme et conscience, comme vous pensez que je vous l'accorderais si vous étiez ici. » ...Sans gêne et sans scrupule : le Frère Armin-Victor craignait que ces mots, trop bien retenus, n'eussent provoqué « le relâchement ».

Néanmoins, ses conclusions excluaient tout pessimisme : après avoir souligné « l'universelle estime » dont jouissaient les Frères (1), elles se formulaient ainsi : « Je rencontrerai beaucoup de bonne volonté. La bénédiction divine est sur nous, visiblement (2). »

Le rapide succès obtenu au Parlement de Québec pour la reconnaissance légale de l'Institut avait déjà réconforté les âmes et autorisé les meilleurs espoirs. Le Frère provincial se montrait prudent autant qu'énergique et habile. Le Conseil de l'Instruction publique le conviait à ses délibérations. L'épiscopat, le clergé paroissial, de même que les milieux politiques, le tenaient pour une personnalité digne des plus grands égards. Dans les maisons de formation et dans les communautés, le travail entrepris par le représentant du Régime donnait les résultats attendus.

La mission du Frère Armin-Victor ne se bornait pas aux rives du Saint-Laurent. Elle devait le conduire, à travers les immensités de l'Amérique, jusqu'au Chili. C'était besogne surhumaine : il l'assuma intégralement. Mais il ruina, en trois années, sa peu robuste constitution. Après avoir failli essuyer un naufrage en son retour par mer de Valparaiso à Guayaquil, en 1878, il rentra, exténué, au Canada. Pour aider au rétablissement d'une santé si précieuse, le Frère Irlide le rappela en France. Le malade y reprit quelques forces, s'y dépensa au service de la Congrégation tant qu'il lui resta un souffle de vie. Il expirait en 1883, à l'âge de quarante-quatre ans.

Le Frère Albanius — Stanislas Gillet — le suppléait depuis 1877 à Montréal, avec le titre de Visiteur auxiliaire. En fait, il administra, seul, le district durant un triennat. C'était un maître en matière pédagogique, catéchistique, administrative.

(1) Voir ci-dessus p. 13.
(2) Archives de la Maison Généralice, ID h[1].

La France avait cédé à l'Angleterre, puis aux pays d'Outre-Atlantique, cet ancien professeur de Nancy et de Sedan, à la puissante physionomie soulignée par une barbe de missionnaire. Lui aussi, il avait le culte de la Règle et le prêchait au cours de ses visites canoniques. Jadis novice à Paris, en la Maison Saint-Joseph de la rue Plumet (1), il y avait été pénétré de l'esprit du « Vénérable de La Salle » : à bon droit il jugeait qu'à ne pas se modeler sur le Fondateur un Institut religieux perd sa raison d'être (2).

L'obédience du Frère Albanius ne valait, à vrai dire, que pour un intérim. Ce Visiteur s'efface, en 1880, devant le Frère Réticius, nouveau Provincial, chargé tant des communautés canadiennes que des maisons de formation de toute l'Amérique du Nord. Un Franco-Canadien d'adoption, écrivain distingué, M. Robert Rumilly, a défini en ces termes Louis Gonnet, le Bourguignon délégué aux gens de Montréal et de Québec : « Religieux d'une réelle valeur, qui a beaucoup développé l'Institut des Frères dans le district ; mais homme absolu, vivement engagé dans les polémiques de son temps sur les sujets d'instruction publique et qui tranche suivant les principes, sans beaucoup peser les tempéraments, les circonstances (3)... »

Le rapport initial du Frère Réticius au Frère Irlide, en date du 30 octobre 1880 (4), donnera une idée de sa manière abrupte. Il y parle sans ambages de ses « relations tendues avec le département de l'Instruction publique » où se développe l'offensive laïque des « Chauveau, Archambault, Ouimet ». D'autre part, il expose, avec la plus rude franchise, toutes les déficiences qu'il a constatées en maint établissement de la Congrégation : mauvaises situations financières, conséquences de gestions trop audacieuses ; insuffisances intellectuelles et pédagogiques, que, d'ailleurs, il ne généralise pas, exceptant, nommément, de ses condamnations les académies de Québec, de Montréal, d'Ottawa, les collèges commerciaux des Trois-Rivières, de Yamachiche, de Kingston ; rivalités nationales entre Frères canadiens, irlandais et français ; défaut de sérieux, de gravité, de

(1) La future « rue Oudinot ».

(2) *Œuvre d'un siècle*, p. 121. — Le Frère Albanius, frappé de paralysie en 1887, ne mourra que dix ans plus tard, ayant supporté son douloureux état avec une résignation admirable.

(3) Rumilly, *op. cit.*, pp. 34-35.

(4) Archives de la Maison Généralice, ID.h[1].

sens surnaturel, et jusqu'aux misères des chutes et des désertions...

Ah ! certes, il ne s'aveugle pas sur les tristes tendances des êtres marqués de la tache originelle ! Sans illusions, et assurément très rigide, il sait bien toutefois éviter la pire injustice. S'il proclame qu'il y eut naguère des « désastres », il ne désespère aucunement de l'avenir : il compte sur « un nombre relativement considérable d'excellents sujets, qui pourront être le levain dans la masse ».

Lançant des brochures de combat, publiant des articles dans les journaux, il prend figure d'âpre lutteur. Il lui faut défendre l'enseignement congréganiste vilipendé, mettre les familles en garde contre une certaine indifférence religieuse, réclamer le droit d'utiliser les manuels scolaires rédigés sous son contrôle.

Qu'il ne ménage pas les personnes, qu'il ne tienne pas la balance égale entre les partis politiques d'un pays dont il n'est pas, à proprement parler, le citoyen, qu'il néglige les contingences et rejette les compromis, c'est évident et c'est, sans doute, parfois regrettable. Le Frère Réticius est tout d'une pièce ; nous le constations au moment où nous étudiions son rôle en France ; nous nous en apercevrons encore quand viendront les jours des grandes controverses aux États-Unis. Mais cette intransigeance atteint souvent son but ; elle vaut à ce réalisateur hardi et tenace, avec de décisives victoires, des hommages, des fidélités, des admirations nombreuses. Nous avons cité, en un précédent volume, la lettre de Gédéon Désilets, rédacteur au *Journal des Trois-Rivières* (1).

Au mois d'octobre 1886, le Supérieur général rappelle le Frère Réticius à Paris. On s'inquiète, au Canada, des motifs de cette décision. Mgr Duhamel, archevêque d'Ottawa, écrit au Très Honoré Frère Joseph : « J'ai appris que le Cher Frère Réticius partait demain [14 octobre] pour la France... Ce départ qui me paraît précipité me fait craindre que des accusations n'aient été portées contre lui. Je le crains d'autant plus que je connais des personnages ne manquant pas d'influence qui le voudraient loin du Canada, parce que précisément on le sait capable de déjouer les ruses de ceux qui voudraient laïciser les écoles de plus en plus. Le Cher Frère a, autant que

(1) *Histoire générale*, VII, p. 46. On en trouvera une transcription plus ample dans l'*Œuvre d'un siècle*, p. 113. Cf. en notre tome VII tout le portrait du Frère Réticius et le récit de ses activités en France.

je puis en juger, fait beaucoup pour votre admirable Institut en ce pays. Il s'est acquis la réputation d'un homme supérieur. Il jouit de la confiance de ceux qui sont reconnus ici aimer Dieu et l'Église par-dessus tout (1). »

Et le prélat déclarait nettement : « J'entretiens l'espoir qu'il nous reviendra bientôt. » Même requête, le 16 octobre, de la part de l'évêque des Trois-Rivières, Mgr Laflèche.

Un groupe de Lasalliens — et non des moindres, composé des Frères Albanius, Symphorien-Louis, Narcissus-Denis, Probatus, Alphonse et Flamian — se résout à intervenir. Sa lettre collective, rédigée à Montréal le 24 octobre (2), met en lumière tout le bien produit par les réformes et le gouvernement du Provincial : la régularité restaurée, la piété en honneur, les études en progrès, et jusqu'aux finances, équilibrées. Les subordonnés respectent et aiment le Chef. La plupart des attaques auxquelles celui-ci fut en butte sont venues de l'extérieur : le Frère Réticius s'est aliéné deux puissances : les membres du département de l'Instruction publique et les Messieurs de la Compagnie de Saint-Sulpice. Sa clairvoyance, son indépendance, son inflexible volonté lui ont suscité d'aussi grands adversaires.

Un témoignage, pareillement favorable, du Frère Christian of Mary, est envoyé, le même jour, de Baltimore à la rue Oudinot (3). Et de la part d'amis de l'Institut, le Dr Desjardins, l'abbé Luc Désilets, il se produit encore d'autres attestations.

Le Supérieur général adresse, en novembre, des réponses à ces diverses personnalités : « Il ne s'agit pas d'une disgrâce. On reconnaît tout le mérite du Provincial. On ne laissera pas ses œuvres en suspens. Dans la nouvelle résidence qu'on va lui assigner — aux États-Unis — il pourra s'occuper de toute l'Amérique du Nord. »

Néanmoins, cet éloignement de Montréal n'allait pas sans motifs. Et les lignes destinées par le Frère Joseph à éclairer la religion de Mgr Laflèche montraient que la vivacité de certaines polémiques avait paru inopportune et fâcheuse aux principaux responsables de la Congrégation (4).

Donc, en l'automne de 1886, le Frère Réticius, tout en conservant son titre de Provincial, devient Visiteur du district de

(1) Archives de la Maison Généralice, ID h[1], lettre du 13 octobre 1886.
(2) Archives de la Maison Généralice, ID h[1].
(3) *Ibid.*
(4) Archives de la Maison Généralice, ID h[1].

Baltimore. Il rentre en France deux ans après et en 1891 il est élu Assistant. Il mène de front son travail au Régime et la direction du second-noviciat. Le poids des grandes charges n'effraie pas son courage. A partir de 1893, il reprend la haute main sur les affaires canadiennes. Chaque année, jusqu'en 1912, il traversera l'Atlantique pour examiner de près l'état des questions, pour s'entretenir individuellement avec ses Frères. Sa bonté paternelle, profonde sous les rudes apparences, lui vaut l'attachement des cœurs. Novices et petits-novices s'émeuvent, lorsqu'il les quitte, lorsqu'il est malade. En face des problèmes de la politique et de l'éducation, son attitude ne varie point : il pose les principes immuables, il proteste, il combat, il maintient. La guerre de 1914, qui le trouve en Belgique, le sépare de ses enfants du Nouveau-Monde. Il meurt douloureusement éprouvé, semi-captif, le 11 avril 1916, à la veille de ses quatre-vingts ans (1).

En son lieu et place — et, les derniers, sous ses auspices — les Frères Christian of Mary, Alphonsis, Tobias Josephus, Flamian, Edward of Mary, Gémel-Martyr, Malachy Edward, Bernard-Louis, Regis-François, Orestus, Sigebert, ont, plus ou moins longtemps, veillé ou collaboré à l'administration des établissements. Nous ne pouvons nous arrêter près de chacun d'eux. Il faut, parmi les principaux d'avant 1904, nommer le Frère Christian qui, en 1886 Visiteur à Baltimore, reçut l'ordre de permuter avec le Frère Réticius. C'est un Canadien de Yamachiche et ses compatriotes l'appellent le Frère Chrétien. Membre d'une belle et nombreuse famille de ce qui fut la « Nouvelle-France », et, onze années durant, maître des novices à Montréal, bien de sa race en sa physionomie accueillante et en sa chaude piété, il s' « américanisera » par obéissance et il laissera, aux États-Unis spécialement, une mémoire comblée de bénédictions (2). Le Frère Flamian — ou Flamien — Jean Routhier s'est, lui aussi, dévoué des deux côtés de la frontière : directeur à New-York, maître des novices, comme son prédécesseur, à Montréal, directeur à Ottawa, plus tard aux Trois-Rivières, vers la fin de sa carrière à San-Francisco. Partout, gardien austère de la Règle et des traditions ; et partout, scrupuleusement adapté à son emploi (3).

(1) Frère SYMPHORIEN-LOUIS, p. 164. — *Œuvre d'un siècle*, p. 113.
(2) *Ibid.*, p. 121.
(3) *Œuvre d'un siècle*, p. 122.

Esquissons encore les traits du Frère Gémel, lui simple Visiteur auxiliaire, de 1894 à 1909. Un bon sourire se dessine sur les lèvres, illumine les yeux de « Jean Audibert ». Ce robuste Auvergnat est entré au noviciat de Clermont-Ferrand à l'âge de dix-huit ans, en 1869 ; instituteur-missionnaire en l'île de la Réunion, il a été incorporé ensuite dans le district de Quimper pour recouvrer une santé momentanément compromise ; ressaisi en 1890 par un désir d'apostolat lointain, il vouait, dès lors, au Canada son ardeur au travail, ses talents de pédagogue, son habileté financière. « Grand serviteur de l'Institut, » dira de l'octogénaire décédé en 1930 le Très Honoré Frère Adrien (1).

Le Frère Gémel-Martyr seconda le Frère Edward of Mary, sur lequel nous finirons de parcourir cette galerie de portraits. Laissons de côté le nom anglais du registre officiel... Et dans le Frère Édouard-de-Marie saluons Augustin Bélanger, fils de Thomas, maître d'école au village canadien de l'Islet, petit-fils des seigneurs — plus nobles que riches — de Bon-Secours, descendant de François, qui vint de Fouques en Normandie à Québec, l'an de grâce 1637. Les Bélanger ont fourni à l'Église nombre d'évêques, de prêtres et de religieux. Augustin, dont l'une des sœurs deviendra Provinciale et Assistante générale de la Congrégation de Notre-Dame, a confié très tôt à son père ses attraits vers le sacerdoce. Les Lasalliens ayant accepté de diriger les classes de l'Islet, il suit leurs leçons et sa vocation s'oriente vers leur Institut. Il est novice à Montréal en 1854. Il professe en cette ville, puis à New-York. Le Frère Facile le ramène au Canada et, en 1861, nomme ce jeune homme de vingt-quatre ans à un poste de choix : « Faute d'autres, lui dit-il, vous serez le directeur du noviciat. » La boutade, dans le style familier à l'Assistant d'Amérique, recèle un sentiment de parfaite estime. Pendant un quart de siècle, le Frère Édouard formera les jeunes générations lasalliennes, soit à Montréal, soit à New-York, avec une prudence et une délicatesse qui restent mémorables. C'est un homme de puissante vie intérieure, de conscience lumineuse. Il se plaît et réussit à guider les âmes. Et cette direction spirituelle, dans la limite où l'Église la lui accorde, il la gardera auprès des Frères, il en fera toujours sa part préférée, quand lui incomberont des responsabilités de toute sorte.

(1) *Œuvre d'un siècle*, p. 122.

Le voici, en 1889, Visiteur provincial pour les États-Unis et le Canada. En 1896, sans abandonner son rôle d'inspecteur et de promoteur des noviciats et petits-noviciats, il y joint l'obédience de Visiteur du district de Montréal et cumulera les deux fonctions jusqu'en 1908, puis conservera seulement la première de 1908 à 1923. Les voyages lui étaient pénibles : or, en un temps où l'on ne connaissait ni la rapidité ni le confort de l'époque actuelle, le Frère Édouard-de-Marie s'en allait du Saint-Laurent au golfe du Mexique. En outre, siégeant aux Chapitres généraux, il dut souvent traverser l'Atlantique. Et son frêle organisme, assujetti à un régime sévère, plié à toutes les contraintes de la Règle, résista magnifiquement. Haute et rayonnante figure du Passé canadien, le vieillard vénérable, après des jours emplis de prières, s'éteignit le 2 juin 1930, en sa quatre-vingt-onzième année (1).

***

Nous avons essayé de découvrir les horizons, de saisir les ensembles, de fixer quelques lignes essentielles, quelques caractères dominants. Nous descendons désormais aux détails. Cette nouvelle enquête, non moins nécessaire, nous révélera sans doute d'intéressants aspects de l'œuvre pédagogique et religieuse, et bien souvent encore d'attachants visages de maîtres.

Prenons pour point de départ ce « berceau de l'Institut au Canada » que fut, à Montréal, l'ancien château de Maricourt. Il convient de s'y attarder un instant, car les Frères du dix-neuvième siècle ont enraciné ici leur existence dans un sol historique, ont poussé en profondeur des assises qui rejoignent les temps de saint Jean-Baptiste de La Salle. Le 10 avril 1655 — quatre ans après la naissance du noble Rémois — M. de Maisonneuve, le vaillant capitaine, gouverneur et défenseur de « Ville-Marie », cédait à Jean Desroches un terrain de quelques arpents, au-delà des fortifications parallèles à la petite rivière Saint-Martin. Le fils de ce Desroches vendit le domaine, en 1693, à Paul Le Moyne de Maricourt, quatrième des onze fils de Charles Le Moyne, famille de héros, dont le plus illustre est connu sous le nom d'Iberville. Paul Le

(1) Choix de Notices nécrologiques, I, pp. 186 à 213. — *Œuvre d'un siècle*, pp. 116-117.

Moyne, outre la métairie qu'il aménagea sur la propriété agrandie, se construisit une belle maison de pierre ; tout ce fief fut baptisé *Près-de-Ville*. Et là furent introduits, en 1701, les délégués iroquois venus pour conclure la paix. Ainsi vibraient dans l'atmosphère les échos d'une glorieuse épopée (1)...

M. de Maricourt mourut dès 1704. Quatre-vingts ans plus tard, après maintes ventes et partages, l'immeuble, avec un étroit lopin de terre, échut à Gabriel Côté, riche négociant en fourrures, lequel comptait parmi ses ancêtres un Abraham Martin qui laissa son prénom à la plaine fameuse des environs de Québec. En 1827, la veuve de Gabriel, pieuse personne, instituait en la maison de Près-de-Ville la Société des Dames de Charité. Son décès survint en 1837. Et, le 4 octobre 1839, ses héritiers vendaient le château de Maricourt au Supérieur de Saint-Sulpice. En décembre, M. Quiblier y logea les Frères.

Aussitôt commença, sur le terrain libre, la construction de l'école Saint-Laurent ; bâtiment tout en pierre de taille, achevé dès novembre 1840, et qu'en 1860 on montrera, non sans fierté, au prince de Galles Albert-Édouard (2).

L'habitation de la communauté s'était accrue, en 1845, d'un édifice en pareils matériaux. Frères et novices trouvent, rue Côté, le cadre de leurs travaux et de leurs pieux exercices. Mais les recrues se multipliant, l'espace finit par manquer. Messieurs de Saint-Sulpice vont pourvoir aux besoins en 1873 ; ils paient la dépense d'un nouvel immeuble, haut de quatre étages, à l'angle des rues Côté et Lagauchetière. Après quoi, le personnel religieux sera réparti en trois groupes bien distincts : le noviciat ; la communauté de Saint-Laurent, qui comprend tous les Frères employés aux écoles ; la communauté de la Sainte-Famille pour les Frères auxiliaires et la Procure. Enfin, l'année 1883 voit l'école Saint-Laurent surélevée d'un étage, où tient l'une des plus vastes salles du Montréal de cette époque. Les livres de prix, offerts par les Sulpiciens, se distribuent désormais en ce lieu.

Le noviciat ayant été transféré, en 1887, hors de la ville, on logea, rue Lagauchetière, l'école Saint-Patrice. Telle organisation subsistait encore en 1903.

(1) Ch. DE LA RONCIÈRE, *Une Épopée canadienne* (Paris, Grasset, 1930) p. 129. — *Œuvre d'un siècle*, p. 71.

(2) *Ibid.*, p. 73.

Ainsi, l'historique demeure, aux premières années du vingtième siècle, continuait à s'ouvrir à de jeunes existences, en même temps qu'à fournir asile aux maîtres lasalliens et à plusieurs des services généraux de la Congrégation (1).

Saint-Laurent gardait pour directeur, en 1874, le pionnier des jours anciens, son organisateur de 1837, l'infatigable Frère Adelbertus (2). De 1875 à 1904, neuf Lasalliens se succéderont à la tête de l'école, parmi lesquels le Frère Gédéon-Marie, auparavant si apprécié de l'évêque et de la population des Trois-Rivières (3), et les futurs Visiteurs, Frère Flamian et Frère Alphonsis. Auprès d'eux il faut ranger ce jeune inspecteur des écoles de Montréal, Arthur Bayard — le Frère Stanislas — « un saint doublé d'un savant »; brillant élève, professeur capable d'enseigner les mathématiques, les sciences naturelles, aussi bien que l'histoire, la littérature et la philosophie; musicien, dessinateur, et sociologue. Les concours interscolaires qu'il institue vers 1884 eurent grand succès. Mais, surmené, il fut victime de la tuberculose. Il mourut le 19 férier 1886, âgé de trente-deux ans, dans une campagne du district de Baltimore, où les Supérieurs l'avaient envoyé au repos. « Rarement trouve-t-on autant de talents dans un homme, dit le prêtre américain qui prononça l'éloge funèbre; et pourtant vous l'avez vu passer modeste, sans affectation. Il vécut en vrai disciple de Jésus-Christ, en véritable enfant de M. de La Salle. Comme celui-ci, il laisse sur terre une odeur de sainteté (4)... »

Presque contemporaine de Saint-Laurent, l'école Saint-Patrice, destinée aux Irlandais, a ses classes matériellement jumelées avec celles de l'établissement primitif, dans un périmètre commun. Les Lasalliens y ont inauguré, en 1841, leur enseignement anglais, en faveur des pauvres exilés que la famine chassait de la patrie martyre. L'exemple des maîtres attirera les disciples dans la Congrégation. Plus d'une centaine de sujets, nés dans la verte Érin, entreront au noviciat de Montréal et resteront, jusqu'à la mort, fidèles à leurs engage-

(1) *Œuvre d'un siècle*, p. 74. — En 1930, Messieurs de Saint-Sulpice ont vendu la propriété. En 1934, les vénérables murs « s'écroulaient lamentablement sous la pioche des démolisseurs ». *(Ibid.)* Conséquence des fiévreuses transformations d'une cité, d'un pays, en ce siècle où les hommes, dans la guerre et dans la paix, s'acharnent à détruire leur passé.

(2) Voir *Histoire générale*, tome IV, pp. 204 à 207 et tome VI, pp. 250 à 253.

(3) Tome VI, p. 275.

(4) *Œuvre d'un siècle*, p. 154.

ments religieux. Après le Frère Tobias Stephen qui, en 1887, présida au transfert de la rue Vitré à la rue Lagauchetière, le Frère James resta de longues années le chef de la maison ; il s'identifia vraiment avec elle et, dans les dix classes qui fonctionnèrent sous son impulsion énergique, prépara des chrétiens convaincus (1).

Saint-Ann's School, deuxième école de langue anglaise ouverte par les Frères au Canada, était à l'origine, en 1843, un simple « quartier ». Son personnel enseignant forma communauté en 1876. Le populaire Frère Arnold obtint, des catholiques de la paroisse, les fonds nécessaires à la construction d'une résidence. L'excellente instruction donnée aux enfants avait été mise en vedette par des examens publics. Et de jeunes ouvriers, en des cours du soir, venaient apprendre le français, l'anglais, les mathématiques, le dessin (2).

Poursuivant nos pérégrinations à travers Montréal, nous rencontrons, dans son étroit enclos et sous ses toitures inclinées que recouvre la neige des grands hivers canadiens, la vieille école « Sainte-Brigide ». Elle est pauvre, au milieu d'un pauvre faubourg ; jusqu'en 1880, sa chapelle sert d'église aux gens des alentours (3). Les Sulpiciens ont cessé de la subventionner en 1877. Ç'a été, momentanément, la fermeture. Mais un pasteur entreprenant, intrépide, M. James Lonergan, est arrivé. Il bâtit deux églises ; il sauvera l'école. Il plaide la cause des Frères devant les commissaires qui prennent désormais le contrôle de l'établissement. Il réclame des allocations suffisantes et la subdivision de classes surpeuplées : « Mes Frères n'en peuvent plus ; je ne veux pas qu'on les tue ! » Pour remplacer les bâtiments vétustes, il rêve d'un édifice grandiose. En 1895, au cinquantième anniversaire de la fondation lasallienne à Sainte-Brigide, maîtres et élèves pénètrent dans le « palais scolaire » de la rue Maisonneuve : quinze classes aux aménagements modernes ; et, pour la communauté, une agréable résidence (4).

A Saint-Henri des Tanneries, où les Lasalliens furent demandés en 1872 par le curé Lapierre, une ancienne chapelle au clocheton villageois leur a tout d'abord servi de local. Au bout de cinq ans, ils ont pris possession d'un immeuble à deux

(1) *Œuvre d'un siècle*, p. 299.
(2) *Œuvre d'un siècle*, pp. 409-410.
(3) Voir *Histoire générale*, VI, p. 274.
(4) *Œuvre d'un siècle*, p. 395.

étages surmontés de mansardes. Gîte provisoire des religieux en ce grenier. Plus tard, constructions nouvelles où l'on ne se contente plus de la brique légère. Saint-Henri, qualifié collège dans le langage courant, distribuera l'enseignement primaire supérieur (1).

Voilà des fondations qui disent les accords entre le clergé canadien et l'Institut. L'épiscopat, nous l'avons vu, estime particulièrement l'œuvre de M. de La Salle. Certain contrat passé en 1873 fournira une preuve évidente des sentiments réciproques des hauts pasteurs et des Frères. Ceux-ci, à cette date, souscrivent, envers Mgr Bourget et Mgr Fabre, l'engagement de mettre, chaque jour, 20 enfants de chœur à la disposition de la cathédrale. En retour, les prélats concèdent, rue Sainte-Marguerite, un local où une modeste école, patronnée par eux, deviendra bientôt l' « Académie de l'Archevêché ». Les élèves appartiennent à de très bonnes familles, paient des rétributions assez fortes et suivent un programme, intelligemment conçu, d'études commerciales. Ils sont, avec joie et fierté, au service des autels, pour les messes quotidiennes, pour les offices les plus solennels. Des centaines d'hommes distingués, éminents, de Montréal et des environs, se souviennent d'avoir revêtu la soutanelle et l'aube des enfants de chœur, plusieurs pendant six ou sept ans. Sans nul préjudice pour leurs études, ils vivaient dans une atmosphère de vrai bonheur, de douce et confiante intimité. « Les cérémonies catholiques ne sont-elles pas un avant-goût du ciel? » disait une fois au Frère directeur du sanctuaire un protestant converti, au sortir de la cathédrale où les jeunes clercs avaient évolué à merveille. Telle mission en présence de Dieu accentuait, dans les âmes, la marque de l'éducation chrétienne. Mgr Bruchési, évoquant les visages et les leçons de quelques maîtres de jadis, ajoutait : « Mgr Fabre et tous ses prêtres ne cessaient de bénir le séjour des Frères à l'Archevêché. La présence d'un Frère Denis, d'un Frère Mark, intensifiait l'esprit d'ordre et de régularité (2). »

Il va de soi que des vocations sacerdotales germent sous l'influence de si vifs rayonnements. On les compte nombreuses en tous les collèges et petites écoles. La plus illustre est celle de Rodrigue Villeneuve, évêque de Gravelbourg, archevêque

(1) *Œuvre d'un siècle*, p. 316.
(2) *Œuvre d'un siècle*, pp. 500 à 592.

de Québec, primat du Canada, cardinal de la sainte Église romaine (1). Elle put éclore sur les bancs de l'école Plessis, en la paroisse du Sacré-Cœur.

La fondation de ce centre scolaire remontait à l'année 1878. Alors, les commissaires des écoles catholiques de Montréal construisaient, en divers points de la cité grandissante, les bâtiments indispensables. Ils destinaient celui de Plessis, comme les autres, à des maîtres laïcs. Le curé du lieu, M. Arsène-Pierre Dubuc, dont la belle tête encadrée de longs cheveux blancs rappelait assez bien les prélats du règne de Louis XVI — et dont le cœur était d'or — multiplia les démarches afin qu'on accordât la préférence aux Congréganistes. Une négociation entamée avec le Frère Armin-Victor aboutit à l'envoi de 7 Lasalliens sous la conduite du Frère Austin. Le maire de Montréal, Sévère Ricard, visita l'école en décembre 1879. Le surintendant de l'Instruction publique, Gédéon Ouimet, présida la distribution des prix la même année. Tous deux exprimèrent leur satisfaction. L'ardeur au travail était splendide. Au concours des bourses pour l'enseignement secondaire, des élèves de Plessis, maintes fois, se classèrent premiers. C'est de la sorte que le jeune Villeneuve, de condition modeste, poursuivit ses études (2).

Aux temps des Frères Visiteurs Réticius, Christian, Flamian, la liste des écoles montréalaises confiées aux disciples de Jean-Baptiste de La Salle va s'allonger encore. Sollicités par l'abbé John Salmon, curé de la paroisse Saint-Gabriel, quatre d'entre eux s'installent, le 28 août 1886, dans le quartier industriel de la Pointe Saint-Charles. Quatre autres, en 1887, sont préposés à l'école Sainte-Cunégonde, qui, transférée au siècle suivant dans un nouveau local, se nommera l'école d'Iberville. Le premier directeur, Frère Modératus — Dominique Lescaut né à Verchères en 1855 — témoigne d'une activité dévorante « qui fait mentir son nom ». Il ne se « modère », en effet, ni dans ses exigences à l'égard de lui-même, ni dans ses énergies apostoliques. On l'a qualifié d' « excitateur ». Il mérite bien cette appellation, lorsqu'il commente avec force les vérités qui doivent gouverner la vie ; lorsque, renversant les abris où se terre la mollesse, il réclame de ses élèves la marche en avant,

(1) Décédé il y a quelques années.

(2) *Œuvre d'un siècle*, pp. 401 à 403. — Archives de la Maison Généralice dossier HB v.

l'élan qui jaillit d'une décision personnelle et que l'âpre volonté ne doit cesser de soutenir.

Au faubourg de Maisonneuve, en 1890 calme région environnée de bosquets, les Frères Quintilien et Nabor commencent les classes, avec 75 écoliers, dans le sous-sol de l'humble chapelle paroissiale. M. Lepailleur, le curé d'alors, a su prévoir l'avenir prospère de ces larges espaces où Montréal, aujourd'hui, déploie ses élégances. Les jeunes Frères du scolasticat, que nous allons voir fixés dans le voisinage, viennent, dès 1891, s'entraîner à l'enseignement à « Saint-Édouard ». Tel est, à l'origine, le nom de l'école, maintenant dédiée au souvenir de Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve (1).

***

Les écoles qui se sont présentées à nous le long du chemin, celles auprès desquelles nous ne pourrons faire halte, et d'autres qui nous attendent un peu plus loin, c'est l'Institut en mouvement, comme un fleuve dont un voyageur remonte le cours. Pour en mieux observer le sens, pour en évaluer la puissance, il importe de remonter aux sources. Ce qui nous est possible, sans quitter Montréal. Le noviciat, régulièrement ouvert en 1842, occupe depuis 1873 le premier étage du vaste bâtiment édifié à l'angle des rues Côté et Lagauchetière. Il a pour directeur le Frère Christian auquel succédera en 1881, après les courts intérims des Frères Sigebert et Odéric, le sévère et dynamique Frère Flamian. En pareilles mains, les traditions apportées de France par les Frères Rombaud et Pastoris (2) ne risquent pas de se perdre.

Des « petits-novices » s'y verront initiés à partir de 1876. Huit jeunes garçons, sous la conduite du Frère Bertulien, prennent place dans la vieille « maison Laframboise », l'un des immeubles annexés au domaine de Près-de-Ville. Deux seulement de ces premières recrues persévéreront, portant avec honneur les noms de Frère Éphrem et de Frère Jude. Mais ces vocations, germées sous la bénédiction de Mgr Bourget, sous les auspices du Frère provincial Armin-Victor, préludent à de beaux épanouissements. En 1880, les juvénistes sont au

(1) *Œuvre d'un siècle*, pp. 158, 321, 412, 414-415. — Et *Bulletin des Écoles chrétiennes*, nº d'octobre 1913, p. 327.

(2) Le Frère Rombaud fut maître des novices de 1842 à 1847 ; le Frère Pastoris, de 1849 à 1858.

nombre de 18 et reçoivent l'impulsion du Frère Symphorien-Louis, un noble et généreux esprit que nous apprendrons à connaître (1). Sept années, il se dévoue à la formation religieuse et intellectuelle de cette élite d'adolescents. Puis les Supérieurs ayant provoqué la création d'un scolasticat, il est choisi pour diriger, de concert avec le Frère Modestus-Alban, son auxiliaire, les études des futurs pédagogues.

Deux mois après — octobre 1887 — scolastiques, novices et juvénistes émigrent hors du berceau de l'Institut. Leurs récitations de classe, leurs prières, leurs chants remplissent les salles et le sanctuaire d'un nouvel et beaucoup plus vaste enclos. La Congrégation s'est rendue propriétaire, au cours de 1885, de 60 arpents dans le quartier de Maisonneuve. Un édifice en pierre, de 70 mètres de long, de 20 mètres en profondeur, se construit entre un bois de pins et un bois d'ormes ; des massifs fleuris l'entoureront ; un potager, une ferme lui procureront l'abondance des biens terrestres. On respire un air pur, sur les hauteurs d'Hochelaga. Et de cette position dominante, on voit, au lointain, les flots majestueux du Saint-Laurent. Tel est le site du « Mont-de-La-Salle ». Le nom du Fondateur des Frères se trouve lié, dès l'installation des disciples, au charme et à la splendeur de l'endroit (2).

Au jour de l'inauguration, 8 novembre 1887, on fête le cinquantième anniversaire de l'arrivée des Lasalliens au Canada. L'un des quatre de 1837, le Frère Adelbertus, est présent : septuagénaire assez robuste encore, aux yeux vifs, à la moue expressive, dans un visage ridé de Normand rustique. On l'invite à parler : il conte, de manière savoureuse, les incidents du grand voyage sur le navire *Louis-Philippe* et les débuts sur la terre américaine (3). Il ne vieillit point dans l'oisiveté. Jusqu'en 1872, il gouverna la communauté de Saint-Laurent. Délégué au Chapitre général de 1874, il revit la France après une absence de trente-sept ans. Au retour, il reçut l'obédience de directeur des Anciens, dans la maison de la rue Côté ; l'emploi lui laissant quelques loisirs, il fut heureux d'offrir ses services à l'école voisine : il se retrouva catéchiste, religieux éducateur, pour préparer à la Première Communion les enfants à

(1) *Œuvre d'un siècle*, p. 227. — Frère SYMPHORIEN-LOUIS, *op. cit.*, pp. 97-98.

(2) Frère SYMPHORIEN-LOUIS, pp. 129 et suivantes. — R. RUMILLY, *op. cit.*, p. 9. — *Œuvre d'un siècle*, p. 228.

(3) Voir *Histoire générale*, V, pp. 204-205.

la mémoire défaillante ou à l'intelligence tardive. Il remplaça le maître des novices appelé en Europe. Il présida des retraites.

Et le voici nommé directeur général du Mont-de-La-Salle ! A lui, le soin d'organiser les services de la maison. Il s'en charge avec le zèle, la délicatesse, le désintéressement, l'humilité, qui le caractérisent. Et, durant les soirs d'automne, quand le ciel est clair, il se repose en rappelant aux scolastiques les noms des constellations... Mais la fatigue des journées pèse trop lourd ; l'usure des forces s'accentue rapidement. Une fièvre, d'abord bénigne, abat ce corps miné par le travail et la pénitence. Le Frère Adelbertus s'éteint doucement, le 2 mars 1889. Ses funérailles donnèrent lieu à une grandiose manifestation de sympathies : la nef très large et les galeries de l'église Notre-Dame s'emplirent de la foule qui s'était jointe à 5 000 élèves des Frères et à de nombreux prêtres. L'archevêque, Mgr Fabre, présent au chœur, voulut dire lui-même les prières de l'absoute. Le cimetière de la Côte-des-Neiges recueillit les restes du Patriarche des Lasalliens du Canada. On se résolut, dix ans après, à une translation bien justifiée : ce fut au Mont-de-La-Salle que la dépouille mortelle, ensevelie sous la croix, convia aux méditations les fidélités reconnaissantes (1).

Parmi les successeurs du Frère Adelbertus au poste de directeur général, nul ne l'imita mieux que le Frère Palladius, homme de bonté sereine, de constante et calme activité. Il fut, tout d'abord, maître des novices, de 1889 à 1900. Son zèle et sa droiture l'avaient signalé à l'attention des Supérieurs. Enfant, Romuald Ouimet, natif de l'aimable cité de Saint-Jérôme, montrait un franc visage, rayonnant de douceur et de grâce ingénue. Religieux, il attire les âmes au Christ par une vertu à la fois virile et souriante.

Au juvénat, le directeur est, jusqu'en 1893, un Américain des États-Unis, le Frère Jerom, George Fisher, né à Rochester en 1856. Élevé sur les bancs des Écoles chrétiennes à Toronto, puis muni du diplôme de maître ès arts qu'il obtint à New-York, il entrait au noviciat de Montréal en 1874. Sur ses soixante années de professorat, six seulement appartiennent aux petits-novices ; mais elles résument l'ensemble. A former des intelli-

(1) *Œuvre d'un siècle*, pp. 69-70 et pp. 228-229. En 1918, un second transfert s'imposa, dans le cimetière de la nouvelle Maison provinciale de Laval-des-Rapides.

gences et des consciences spécialement destinées au service de Dieu et des âmes, le Frère Jerom, ce modèle de dignité, de gravité, de fermeté, ce gentleman sous l'habit monastique, a mis toute sa science et tout son cœur.

Dans les souvenirs des scolastiques présents au Mont-de-La-Salle aux alentours de 1900, la physionomie en plein relief demeure celle du Frère Modestus-Alban. Pédagogue expérimenté, religieux solide, professeur aux connaissances variées, Joseph Perron, de Chambly, réalisa l'idéal du directeur de scolasticat. Il sut préparer ses normaliens à l'enseignement, aussi bien que les exercer aux combats contre leurs défauts, que les guider vers la perfection morale. Sous ses ordres, tout effort semble moins ardu. Une atmosphère de cordialité, un esprit de famille, règnent dans l'établissement. Le maître, dont les entretiens sont impatiemment attendus, possède l'art d'intensifier les énergies (1).

Ce sont là quelques aspects de l'existence des Frères au Mont-de-La-Salle. Toute la maison, à chaque heure, prie et travaille au rythme de la Règle. Certains jours, elle vibre plus fortement : joies fraternelles, lors des prises d'habit et des professions religieuses ; allégresses des fêtes de l'Église ; légitimes contentements des yeux, des oreilles, de l'âme, dans la magnificence des lumières et des harmonies.

Le plus merveilleux bonheur advint le 4 mai 1889, jour où, pour la première fois, le Mont-de-La-Salle célébrait la fête du Bienheureux, son patron (2). Une neuvaine s'achevait, que toutes les commuautés avaient commencée le 25 avril, en vue d'obtenir du Ciel, par l'intercession du Fondateur de l'Institut, la guérison d'un paralytique abandonné par les médecins, le Frère Néthelme. Le malade, aussitôt qu'il eut reçu l'Hostie sainte, posa ses béquilles devant l'autel et retourna sans aide à sa place. Puis, la messe dite, il s'avança, d'un pas assuré, vers la relique exposée à la vénération des assistants. Et, quand il eut gravi le long escalier conduisant à la salle commune, l'on constata que ses jambes, auparavant couvertes de plaies affreuses, étaient saines.

Miracle éclatant, dont s'assurèrent et Mgr Fabre, qui arrivait sur ces entrefaites, pour officier pontificalement, et le médecin des Frères. Miracle que Rome reconnut authentique, qu'elle

(1) *Œuvre d'un siècle*, pp. 231 et 156-157.
(2) *Histoire générale*, VII, pp. 484 à 486.

retint pour donner à la cause de canonisation son issue triomphale.

Aussi imagine-t-on aisément ce que put être, en 1900, le triduum d'action de grâces, avec les messes solennelles et les panégyriques à la gloire du saint. Une chapelle définitive avait été aménagée, l'année précédente, dans l'aile adjointe au bâtiment principal. Là se déroulèrent les cérémonies. Quand la nuit vint, l'immense façade de la maison s'illumina : les images qui se dessinaient en traits de feu racontaient l'histoire de la Congrégation depuis les humbles origines de Reims jusqu'à l'apothéose du Fondateur (1).

***

En instruisant les fils du peuple, les Lasalliens remplissaient leur mission primordiale. Mais ils ne restaient pas moins dans la ligne de leur Père quand ils distribuaient dans leurs grands établissements — pensionnats ou collèges — un enseignement secondaire particulièrement adapté aux besoins des classes moyennes et des jeunes gens dont les pensées se tournent vers le commerce ou l'industrie. Saint-Yon, dans le lointain passé, avait fourni le modèle, imité, au cours du dix-huitième siècle, par Marseille, Maréville, Saint-Omer, Angers..., renouvelé, à partir des généralats des Frères Anaclet et Philippe, à Béziers puis en la célèbre maison de la rue Raynouard, à Passy. Pour le progrès intellectuel et moral du Canada, sous l'égide de la foi catholique, une pareille fondation s'imposait. Le Frère Armin-Victor était homme à la concevoir et à l'entreprendre. Il en méditait le plan, au moment où sa santé défaillante obligea le Supérieur général à le rappeler en France. Au Frère Réticius, approuvé par le Régime, il fut donné de mener l'œuvre à bien. Il conclut l'achat d'un large terrain, rue Sherbrooke, sur la butte nommée mont Saint-Louis. Les travaux, rapide-

(1) *Œuvre d'un siècle*, pp. 229-230. — Vers 1910, le faubourg de Maisonneuve était devenu une ville qui s'apprêtait à encercler la maison provinciale des Frères. C'était la fin des jours paisibles qu'assurait naguère la solitude. Comme on parlait dès lors, à Montréal, de la création d'un vaste parc public à cet endroit, toute la propriété put être cédée à la municipalité dans des conditions avantageuses, en 1913. Les Frères achetèrent, à Laval-des-Rapides, un autre domaine qui, devenu le nouveau Mont-de-La-Salle, reçut, en 1917, les groupes de formation.

ment conduits, permirent l'ouverture des classes, au mois de septembre 1888. Le corps principal et la chapelle furent alors édifiés. La salle des fêtes ne s'éleva qu'en 1903 et l'aile droite en 1907.

Sur l'emplacement compris entre les rues Sherbrooke, Sanguinet, Ontario, Hôtel-de-Ville, le collège du Mont-Saint-Louis étage ses cours en amphithéâtre, offre ses parterres, ses ombrages reposants, où s'amortissent les bruits de la cité. Entre ses murs, tout se range harmonieusement, commodément : classes et laboratoires, bibliothèques et musée, réfectoires et gymnase, dortoirs et infirmerie ; la chapelle, claire, spacieuse et riche, s'orne de fresques et de statues, s'emplit des ondes du grand orgue. Sur la terrasse d'une coupole, on jouit du plus magnifique horizon vers le mont Royal et la vallée où s'étale le fleuve (1).

A l'origine, la communauté se composa de 16 religieux, sous la direction du Frère André. Né au temps où l'Institut venait se mettre au service du Canada, Louis Laberge, du bourg de Sainte-Martine, fut, à Beauharnois, l'élève du Frère Adelbertus, avant de recevoir, pieux et studieux novice, les leçons de l'austère Frère Pastoris. Il resta seize ans à Ottawa, directeur très sage de l'école Notre-Dame. Destiné à ouvrir le collège du Mont-Saint-Louis, on l'envoya se renseigner à Passy et à Reims. A son retour, il prépara les programmes d'études, la répartition du travail des maîtres, les règlements de discipline, les prospectus pour le public. Cependant, il résigna ses fonctions au bout de la première année scolaire, pour prendre en charge l'école Sainte-Brigide. En cet humble milieu des classes paroissiales, le bon Frère André se sentait à l'aise et fournissait son plein rendement (2).

Il n'en avait pas moins su ménager un bon départ à l'œuvre nouvelle. Le 12 mars 1889, Mgr Fabre honorant de sa présence le Mont-Saint-Louis, une brillante séance fut organisée. Comme à Québec précédemment, Fréchette, Lemay et Legendre, trois poètes de talent, anciens élèves des Frères de Lévis, donnèrent leur concours. Louis-Honoré Fréchette déclama les strophes qu'il avait composées à la gloire du Bienheureux de La Salle

(1) Archives de la Maison Généralice, dossier HB v. — *Bulletin des Écoles chrétiennes*, nº de juillet 1908, pp. 225-226. — *Œuvre d'un siècle*, pp. 261-262.

(2) Archives de la Maison Généralice, dossier HB v. — *Œuvre d'un siècle* pp. 157 et 270.

et dédiées au Frère Herménégilde, son inoubliable professeur (1).

Dès les commencements, l'orientation religieuse de la jeunesse se trouvait dessinée avec vigueur. Les Lasalliens pouvaient s'appuyer sur le dévouement d'un aumônier, l'abbé Louis-Candide Thérien, dont le ministère se prolongea jusqu'en 1904. Congrégations du Sacré-Cœur et de la Très Sainte Vierge, retraites de rentrée scolaire et retraites de fin d'études, pèlerinages à Notre-Dame de Bon-Secours et à l'Oratoire Saint-Joseph proposent aux âmes, en des heures de recueillement, des méthodes et une substance de vie surnaturelle (2).

Il ne s'agit pas, d'ailleurs, d'une éducation pour contemplatifs. En créant le collège, on a visé des buts pratiques. Ils ne seront aucunement négligés. Le cours commercial doit au Frère Méthode-Cyrille sa haute valeur et ses succès. Aux leçons de français, d'anglais, d'arithmétique, de comptabilité, de dactylographie et de sténographie s'ajoutent des notions d'économie politique et de philosophie, des programmes d'algèbre, de géométrie, de physique, de chimie, de sciences naturelles, d'histoire et de géographie (3).

Est-ce à dire qu'on exclut la culture humaniste? Pour le prétendre, il ne faudrait pas se souvenir du Frère Symphorien-Louis. L'ancien directeur du juvénat et du scolasticat est nommé professeur au collège en 1890. Il le dirigera de 1893 à 1914 et, durant ces vingt et une années il en fondera définitivement la réputation. « Imagination vive, intelligence apte à saisir les nuances, sensibilité délicate, » Stanislas Roberge est un artiste et un penseur. En 1850, il eut pour berceau, en amont de Québec, l'île d'Orléans, dont le charme a toujours fait vibrer sa lyre. « Blonde île, joyau des flots d'azur, » ainsi la célèbre le poète, avec des mots caressants. La patrie canadienne tout entière l'enthousiasme : fervent musicien autant que passionné de beau langage et de beaux rythmes, il est l'auteur d'une ode symphonique magnifiant « la découverte » du Saint-Laurent. Il a écrit, outre son *Histoire des Frères au Canada*, des drames qui mettent en scène les héros nationaux et, sous forme de manuels scolaires, maintes pages de même inspiration. Une pareille piété filiale lui a dicté un poème sur le Fondateur de son Institut. Et Lasallien très dévot à la Mère de Dieu, il a

(1) Archives de la Maison Généralice, HB v. — *Histoire générale*, VI, pp. 263-264.
(2) *Œuvre d'un siècle*, pp. 265-266.
(3) *Ibid.*

chanté Marie en lui consacrant la « Couronne des mystères du Rosaire ».

Aux élèves et aux Frères il enseigne et l'histoire et la philosophie. Directeur de l'établissement, chef de la communauté, sous ces deux aspects il se montre également généreux, compréhensif, paternel. Son visage aux yeux un peu rêveurs, au très fin sourire, au large front dénudé, captive la sympathie. Les visiteurs de marque, prélats, gouverneurs, ministres, se plaisent aux entretiens de cet homme si distingué et si cordial.

Chez ses disciples, piété, travail, discipline forment synthèse. Une élite se prépare non seulement aux joutes littéraires, mais à l'apostolat social en l' « Académie Saint-Louis », qu'en 1891 organisa le « maître de grand-classe », l'éminent Frère Eugénius, et dont le secrétaire, en 1900, fut Rodrigue Villeneuve (1).

Depuis 1897, les élèves finissant leurs études subissaient, pour obtenir le diplôme utile ou indispensable à leur carrière, un examen public devant un jury de hautes compétences, étrangères au collège. Le directeur de l'École polytechnique de Montréal, M. Balète, qui fut l'un des examinateurs, se félicitait de trouver au Mont-Saint-Louis des candidats pour son établissement. « J'ai été frappé de l'excellence de cet examen, écrira-t-il au Frère Symphorien en 1902 ; il a été pour moi une révélation. Je souhaite que votre enseignement soit mieux connu, afin que les uns en profitent et que les autres s'en inspirent... Depuis que vous vous êtes assigné pour but la préparation à l'École polytechnique, nous avons gagné à cette orientation nouvelle des sujets qui comptent parmi nos meilleurs (2). »

On se doute bien que le Frère Symphorien-Louis fut admirablement secondé. A vingt-quatre ans, le Frère Eugénius (Henri Toupin né à Champlain en 1867) se montrait capable de gouverner et de sérieusement instruire une classe de grands garçons. Sa conscience professionnelle, ses clairs et logiques exposés, ses raisonnables moyens d'émulation lui assuraient une autorité considérable. Dès ses débuts, il possédait le « fluide impératif ». Regard direct sous le verre des lunettes, lèvres minces, traits réguliers, sans empâtement, c'est une physionomie singulièrement intelligente, un type de parfait professeur.

(1) Archives de la Maison Généralice, HB v. — *Œuvre d'un siècle*, pp. 152, 160, 184, 270, 271.

(2) Archives de la Maison Généralice, HB v.

Son confrère Antoine Chouinard, en religion Frère Martinus-Alfred, a reçu en dons le goût du beau et un joli talent de dessinateur. Toute sa vie, après le noviciat, s'écoulera au Mont-Saint-Louis, où il enseignera son art, où il emploiera son crayon à l'illustration des livres classiques. Il écrira, en outre, pour la *Revue canadienne*, des séries d'articles sur la musique et sur la littérature. Soucieux de développer, parmi son entourage, la culture générale, on le verra dresser et mettre à exécution un programme de conférences historiques, littéraires, scientifiques. « C'était un porte-flambeau, » dira un chroniqueur. Et cette lumière que le Frère Martinus dirigeait sur tant de belles œuvres humaines, il la tenait sans le moindre orgueil, avec une simplicité aimable et paisible.

Autre silhouette... Le Frère Vincent, le préfet de la division des « petits », de 1890 à 1910. « Un homme d'ordre, un cœur de père. » Prévoyant, méthodique, ponctuel, afin que tout se passe, pour ses enfants, dans une joie sans à-coups. L'un d'eux, après bien des années, lui écrit : « Il est des instants où j'ai la nostalgie de votre voix, de votre regard, de vos beaux cheveux blancs... » Le portrait de ce Canadien aux yeux profonds et doux fait comprendre l'évocation teintée de mélancolie. Aux disciples d'autrefois il rappelait leurs innocents bonheurs (1).

Il faudrait encore citer les Frères Neil, Rabertus, Éphrem, Martin, Orestus, Romuald-Hoséa, John, Marius-Anselme..., contemporains et auxiliaires du Frère Symphorien-Louis (2). Chacun de ces noms peut susciter des pensées de gratitude dans le cœur des « anciens » du collège, ingénieurs, professeurs, avocats, architectes, médecins, négociants, industriels, membres du clergé séculier ou régulier... Le témoignage du cardinal Villeneuve vaudra pour le grand nombre des bénéficiaires de l'éducation donnée en cette *Alma Mater* du Mont-Saint-Louis ; l'archevêque-primat se plaisait à proclamer ce qu'il devait aux maîtres éducateurs rassemblés sous le *signum Fidei :* « des connaissances humaines — une orientation de l'esprit — le goût du labeur et celui des joies de l'intelligence — et de vraies habitudes religieuses (3). »

(1) *Œuvre d'un siècle*, pp. 152 à 154.
(2) *Ibid.*, p. 272.
(3) RUMILLY, p. 226.

***

Si Montréal peut s'enorgueillir, à bon droit, d'un collège conçu sur le plan de Saint-Yon et qui tient, au Canada, le rôle de Passy en France, Québec possède l'Académie commerciale, fondée en 1862 par le Frère Aphraates (1). L'œuvre n'eut pas en ses débuts, l'envergure immédiatement puissante que prendra la création de Mont-Saint-Louis. Néanmoins, à une prospérité croissante correspondront d'intéressants développements d'ordre matériel et d'ordre intellectuel. En 1874, le Frère Aphraates obtint du gouvernement une subvention de 2 500 dollars pour l'installation d'un cabinet de physique, d'un laboratoire de chimie et d'une salle de dessin. Durant quelques années, les cours scientifiques, organisés à la suite de cette libéralité officielle, furent donnés par le chapelain de la communauté, Mgr Laflamme, qui, en ces matières, était le professeur le plus réputé de la ville. Puis un Frère se trouva en mesure d'assumer la charge.

Le dessin, en cette « Académie », fut enseigné avec un succès au moins égal à celui des sciences et des langues. A l'Exposition universelle de Paris, en 1878, les beaux travaux envoyés de Québec méritaient une médaille d'or. L'année suivante, le marquis de Lorne, gouverneur général du Canada, décernait au plus habile artiste instruit chez les Frères une récompense pareillement flatteuse.

Tant d'heureux précédents aboutirent à la fondation du *De La Salle Penman's Club*, groupe de dessinateurs et de calligraphes, qui, très remarqués aux Expositions de Londres et de Chicago, y remportèrent les premiers prix.

Il eût été surprenant que le Frère Aphraates ne cultivât point les âmes plus soigneusement encore que les talents. Une Congrégation de la Très Sainte Vierge rassemblait, sous la conduite de l'aumônier, les plus consciencieux et les plus fervents des élèves. En décembre 1883, le cardinal Taschereau l'érigeait canoniquement, à la demande de l'abbé Labrecque, actif associé des éducateurs congréganistes et futur évêque de Chicoutimi.

Quand les Supérieurs disposent du chef de l'établissement pour l'utiliser tour à tour en Angleterre, en Irlande, aux États-Unis, en France (2), l'avenir est largement ouvert. Le nouveau

(4) Voir *Histoire générale*, VI, pp. 272-273.

(2) Où il mourra le 3 mai 1901, rue Oudinot, âgé de soixante-dix-neuf ans — En 1881, le Frère Aphraates avait proposé au Régime l'organisation d'une

directeur de l'Académie commerciale, Frère Eugène-Abel — Français comme son prédécesseur — est lui aussi homme d'initiative. Mais son administration reste de durée assez courte. Dès octobre 1888, il devient Visiteur aux Indes. Au cours de ses quatre années, il a présidé à la formation d'une association de piété, la « Garde d'honneur du Sacré-Cœur », requérant des participants un sérieux engagement moral ; et il a vu et encouragé la transformation du *De La Salle Penman's Club* en Cercle De La Salle, inauguré au mois de décembre 1885. Des cours de perfectionnement très appréciés, des conférences, des séances littéraires et musicales y sont donnés devant un public choisi. Ce cercle de jeunesse s'impose à l'attention dans la capitale du Canada français : des notabilités politiques répondent à ses invitations ; des célébrités du monde des arts n'hésitent pas à lui prêter leur concours.

L'inspirateur principal se nomme le Frère Stephen. Et c'est lui que la Congrégation lasallienne, d'accord avec l'autorité ecclésiastique, désigne pour prendre en mains les destins de l'Académie. Jusqu'alors, le vénérable abbé Auclair, sous les auspices duquel l'œuvre était devenue viable, se réservait, avec mainte responsabilité financière, droit de regard et d'intervention. Il meurt au mois de novembre 1888. Son successeur en la paroisse Notre-Dame, Mgr Faguy, remet aux Frères tous les pouvoirs, sans aucunement les priver de ses sollicitudes et de ses libéralités (1).

De cette autonomie, le Frère Stephen usera au mieux des intérêts de la maison. Thomas Lessard, de Saint-Joseph de Beauce, né en 1849, est, à cette époque, dans toute la force de l'âge. Depuis onze ans qu'il collabore de très près avec les Frères Aphraates et Abel, il a fourni ses preuves de pédagogue et d'organisateur. Il va se révéler fin diplomate. L'œil vif, la parole facile, le geste aisé, l'allure et le maintien d'un « grand seigneur », il impressionne favorablement et se fait écouter. C'est ainsi qu'il conduit au terme une délicate négociation. Les bâtiments de la rue Elgin, où l'Académie commerciale était

« École polytechnique » à Québec. Le refus auquel il se heurta le chagrina quelque peu. On semble, à Paris, « avoir eu peur d'un mot, » écrivait-il au T. H. Frère Irlide. Or, il ne s'agissait que de créer un cours complet de sciences. Les termes « ronflants » dont volontiers l'on use en Amérique ne doivent pas alarmer la modestie de la Congrégation, ajoutait la lettre du 1er avril 1881. (Archives de la Maison Généralice, ID h.)

(1) *Œuvre d'un siècle*, pp. 279-280.

logée depuis 1865, ne suffisaient plus. Le Frère Stephen souhaitait construire ailleurs, et de toutes pièces, un édifice de vastes dimensions. Or, en plein centre de la ville haute, le gouvernement provincial détenait un domaine qui avait jadis été compris sur la liste des biens de la Compagnie de Jésus. Une partie du terrain restait à vendre. Et quelques anglicans, appartenant à l'association Saint-Andrew's, la revendiquaient. L'habile et souple Lasallien entreprit des démarches auprès des membres du Parlement du bas Canada. Il gagna bientôt la sympathie, la confiance des plus influents ; tout spécialement, il rencontra un partenaire animé de la bienveillance la plus amicale en la personne du premier ministre, Honoré Mercier.

Celui-ci écrivait au Frère Stephen, le 23 novembre 1889 : « Cher et Révérend Frère, j'ai soumis votre demande d'acheter le reliquat du terrain de l'ancien collège des Jésuites... Le gouvernement est prêt à la cession, moyennant 15 000 dollars comptant... J'espère que vous ne trouverez pas cette somme trop élevée et que vous allez doter la ville de la magnifique institution dont vous avez conçu le projet. Le gouvernement serait enchanté, ainsi que les citoyens de Québec, d'apprendre que deux édifices, aussi importants que le vôtre et celui de l'Hôtel de Ville, vont être bâtis à cet endroit (1)... »

En définitive, un rabais de 5 000 dollars fut consenti aux Frères ; l'acte de vente porta la date du 14 mars 1890 (2). Le Frère Stephen put opérer le transfert de l'Académie avant d'aller prendre, pour deux ans, la direction du Mont-Saint-Louis ; à la suite d'une grave hémoptysie en 1893, les médecins lui ordonnèrent le repos dans la chaleur des contrées méridionales. Il séjourna sur les côtes de Provence et en Algérie. La fin de sa carrière, de 1908 à 1929, s'écoulera en Californie, au collège Sainte-Marie d'Oakland (3).

De cette sympathique figure, aux traits un peu creusés par la maladie, Québec et Montréal gardaient le souvenir. Le Frère Stephen avait, ici et là, brillamment gouverné. Non content de se montrer administrateur de premier ordre et d'utiliser ses hautes relations au profit de ses établissements, il s'était ingénié à mettre au point le programme d'études. Bien avant de s'enfoncer vers les lointains pays de l'Océan Pacifique, il s'était

(1) Archives de la Maison Généralice, ID h. — Cf. Frère Symphorien-Louis, pp. 208 à 211, et *Œuvre d'un siècle*, pp. 280-281.
(2) Archives de la Maison Généralice, ID h.
(3) *Œuvre d'un siècle*, p. 160.

déjà rendu aux États-Unis, afin d'en rapporter à ses élèves des renseignements sur les meilleurs systèmes de comptabilité (1).

Les buts pratiques de l'Académie commerciale ne créaient pas obstacle aux visées les plus nobles de l'intelligence. Lorsqu'en 1900 Conrad Kirouac, le futur Frère Marie-Victorin, vint suivre les cours des Lasalliens de Québec, il trouva près d'eux les moyens de développer ses aptitudes, pour les lettres comme pour les sciences. « A cette époque, dit son biographe, la maison comptait trois professeurs hors de pair : le Frère Lucien, le Frère Neil et le Frère André, autodidactes qui s'étaient constitué un fonds de culture étonnant, encyclopédies vivantes qui rayonnaient d'un enthousiasme contagieux (2). »

Le Frère Mamertus-André, Joseph Charbonneau, était directeur depuis 1897. Treize ans plus tôt, il arrivait à l'Académie, tout jeune maître. Infatigable en ses labeurs personnels, énergique et dévoué en ses tâches d'éducateur, il excellait à former, par son exemple et par ses conseils, des âmes viriles, prêtes aux combats de ce monde.

Henri Ouellette, d'une vieille famille de Montréal, est devenu le Frère Neil en 1880 ; il avait trente-cinq ans au moment où le jeune Kirouac écoutait ses leçons. « Distinction innée, conversation brillante, pleine d'aperçus et tout imprégnée de surnaturel... Grand religieux, » cœur dont jaillissaient « la lumière et la joie » : ce sont les termes qui, à son propos, se présentent sous la plume de Robert Rumilly (3). Le Frère Neil, partout où il enseignera, suscitera la vénération. Nous n'avons pu que le saluer au passage, durant notre visite au Mont-Saint-Louis. Offrons-lui maintenant l'hommage qu'il mérite. Il a composé des manuels scolaires, il a donné de savantes et charmantes conférences, il a fait du théâtre avec succès. Mais surtout il s'employa, d'une manière admirable, à éveiller les vocations. L'avenir de l'Église catholique au Canada le préoccupait : multiplier les prêtres, les moines, les apôtres, semblait œuvre urgente à ce disciple du Christ ; pour lui, tout l'intérêt de la vie se concentrait sur le service de Dieu et du prochain. A cette fin, il mit tout en œuvre : prières et sacrifices, comme instructions catéchistiques, sollicitudes vigilantes, exhortations éloquentes (4).

(1) *Ibid.*, p. 281.
(2) RUMILLY, p. 5.
(3) *Ibid.*, p. 6.
(4) *Œuvre d'un siècle*, p. 155.

Le Frère Théodosius-Lucien, Auguste Serres, originaire de Saint-Édouard de Napierville, se range en ce trio de maîtres principalement au titre de fondateur du cercle littéraire Crémazie. Sous le vocable du poète patriote, les jeunes « anciens » de l'Académie, à partir de 1896, travaillèrent à perfectionner leur langage, à cultiver leur esprit, à répandre les idées saines, les idées-forces de la civilisation latine et chrétienne. Ils s'assurèrent souvent la présence de célébrités canadiennes, Louis Fréchette, Pamphile Lemay, Arthur Buies, Edmond Rousseau, Mgr Camille Roy... En 1906, ils devaient s'affilier à l'A. C. J. C., cette sœur spirituelle de l'Association catholique de la Jeunesse française (1).

Québec, la ville de Samuel de Champlain, Québec, le « rocher » de la foi, demeurait pour les Lasalliens une cité ouverte à leur action pédagogique auprès des petits et des humbles. Ils y tenaient originairement école aux Glacis, au faubourg Saint-Jean, au cap Diamant, à la paroisse Saint-Roch, au quartier Saint-Sauveur (2). Les épreuves ne leur manquèrent point : elles tournèrent en bénédictions.

Le 8 juin 1881, l'un de ces formidables incendies qui souvent réduisirent en cendres les maisons de bois de la Nouvelle-France, se déclarait au faubourg Saint-Jean. Tout le quartier fut ravagé ; l'église et l'école disparurent ; 1 500 familles se trouvèrent sans abri. Les classes, toutefois, ne chômèrent pas longtemps. Réinstallées d'abord, tant bien que mal, dans les locaux du marché Montcalm, elles occupaient, un an plus tard, l'immeuble édifié par les soins du curé François-Xavier Plamondon. Au début, les offices paroissiaux se déroulèrent entre les cloisons d'une salle où les Frères instruisaient ensuite leurs écoliers. La réorganisation s'achevait en 1888 ; alors le Frère Paulian-Basile inaugurait une activité directoriale qui ne s'arrêtera que par sa mort, le 19 juillet 1904. Recommandant le défunt aux prières, le pasteur de l'église Saint-Jean-Baptiste, M. Demers, dit à l'assemblée des fidèles : « Vous vous rappellerez son zèle prudent et éclairé, sa grande piété, son caractère conciliant, et sa grande modestie... »

Les inspecteurs des écoles du bas Canada n'avaient pas été moins élogieux dans leurs rapports officiels. L'un d'eux signalait, en 1896, « le savoir-faire » des maîtres, « l'amour du

(1) *Œuvre d'un siècle*, p. 281.
(2) Voir *Histoire générale*, VI, pp. 262-263 et 274-275.

travail et l'observance de la discipline » chez les élèves (1).

C'était d'ailleurs, au témoignage du même, « une course au progrès » entre les établissements scolaires de Québec. « Saint-Jean-Baptiste ne se laissait pas ravir la palme » ; mais ses émules avaient droit aux louanges.

Saint-Patrice, aménagé en 1884, avait réuni, dans une imposante bâtisse, les enfants de langue anglaise précédemment distribués entre les Glacis et le cap Diamant. Les cinq classes totalisaient 336 garçons, Irlandais à peu près tous. Elles fonctionnèrent, jusqu'en décembre 1887, sous l'autorité du Frère Martin-John, Thomas O'Brien, un fils d'Érin, aimé de ses compatriotes, dont il partageait et les profondes croyances et l'idéal national. Après son décès subit, en pleine église, un soir d'hiver, il eut pour successeurs le Frère Oswald of Jesus, puis le Frère Osmund William (Jeremiah Kenna et John Duggan) tous deux natifs de Montréal, et Celtes gaéliques, eux aussi (2).

« La bonne vieille paroisse Saint-Roch » — jadis étendue sur les trois circonscriptions Jacques-Cartier, Limoilou et Stadacona — ne jouissait, avant 1887, que d'une seule école lasallienne, construite par un saint prêtre, M. Charest. La population s'accroissant, un deuxième centre d'enseignement fut créé, qui reçut le nom de Saint-Roch, tandis que l'établissement primitif passait sous le vocable du Sacré-Cœur. Le Frère Jérôme sera le chef de la communauté qui fournit des Frères à l'une et l'autre maison (3). Le 4 septembre 1887, le cardinal Taschereau bénit le nouveau Saint-Roch, au milieu d'un concours de 15 000 de ses diocésains. Le lendemain, 600 garçons envahissaient les classes (4).

Quant à Saint-Sauveur, fondé en 1865 à la requête des Oblats de Marie Immaculée, l'énergie du R. P. Durocher l'avait relevé du désastre de 1866. Un local spacieux remplaçait l'immeuble détruit par le feu. Vers 1890, cependant, il fallut songer à un transfert de la communauté pressée par l'afflux des écoliers. Les RR. PP. Grenier et Drouet ordonnèrent la construction de la résidence affectée aux professeurs. Ceux-ci entrèrent en jouissance au mois de septembre 1892. Leur chapelle fut déclarée la plus belle de tout Québec. Si ardentes y furent les prières, si puissant l'Esprit qui gouvernait les consciences et

(1) *Œuvre d'un siècle*, pp. 337 à 340.
(2) *Œuvre d'un siècle*, p. 302.
(3) *Ibid.*, p. 334.
(4) *Ibid.*, p. 455.

les volontés, que plusieurs dizaines de prêtres séculiers et réguliers (parmi lesquels une majorité d'Oblats de la Congrégation de Mgr de Mazenod) plusieurs dizaines de Frères, ou des Écoles chrétiennes, ou d'autres sociétés religieuses, sont sortis des mains des instituteurs québecois patronnés par de vaillants missionnaires (1).

***

Achevé le tour des deux métropoles des Canadiens français, il nous reste à parcourir les territoires dont elles sont, aujourd'hui dans l'Institut des Frères, et les chefs-lieux et les cités patronymiques. Toutes les écoles dont il va être question appartiennent à la province de Québec et leur fondation est de beaucoup antérieure à la division de la circonscription lasallienne en deux districts. En conséquence, nous ne suivrons d'autre ordre, pour les passer en revue, que celui de l'histoire, de la chronologie. Elles prendront place, en ce paragraphe, selon leur ancienneté.

Les citoyens des Trois-Rivières se préparèrent, en 1894, à célébrer le cinquantenaire de l'école Sainte-Ursule (2). Les fêtes, qui ne purent avoir lieu qu'en mai 1895, rappelèrent les noms des Frères Gélisaire, Remez, Camélien, Jacques-Marie, Gédéon, qui avaient jeté les bases et consolidé les remparts de l'œuvre. Celle-ci demeura un centre vivant d'éducation chrétienne sous les Frères Eugène-Abel, Alphonsis, Palladius, Victorien. En 1896, le Frère Flamien en prit la direction, au lendemain de ses travaux de Visiteur. Il occupa le poste jusqu'en 1904, avec beaucoup de distinction. Le rôle des religieux enseignants croissait en importance, avec l'extension et la prospérité du pays. Dès 1899, la communauté se composait de 20 Frères. A l'antique Sainte-Ursule s'adjoignaient les groupes scolaires de Saint-Philippe et de Notre-Dame. Six cent soixante-seize élèves fréquentaient les classes. Les jours étaient proches où, tout d'abord, une section de l'École des Arts serait officiellement établie à Sainte-Ursule, puis un immeuble vaste, bien outillé, de plan tout moderne, mis à la disposition de l'Institut par les commissaires d'école pour l'ouverture de « l'Académie De-La-Salle » (3).

(1) *Œuvre d'un siècle*, p. 452. Le Frère Marie-Victorin fréquenta, en son enfance, l'école Saint-Sauveur (RUMILLY, p. 3).

(2) Voir *Histoire générale*, VI, pp. 257 et 275.

(3) *Œuvre d'un siècle*, pp. 85 à 87 et 286 à 293.

Et voici, destiné à de plus courts bonheurs, l'établissement de Saint-Thomas de Montmagny. Il existait depuis 1849, dans une petite ville des bords du Saint-Laurent, à 30 milles (1) en aval de Québec. Fertile région, sur la rive droite du fleuve : le paysan franco-canadien, qui n'épargne pas sa peine, la cultive soigneusement. Réaliste, il garde ses attaches au sol; mais, très chrétien, c'est dans sa foi qu'il puise courage et patience. Les Frères ont cueilli à Saint-Thomas de belles vocations missionnaires, en premier lieu celle du Frère Abban. Les Gendreau étaient de la forte race qui joignait à un solide jugement, à tout le bon sens terrien, le désintéressement, l'amour de Dieu, l'obéissance à la grâce. D'autres leur ressemblaient; trente années, les maîtres lasalliens, d'accord avec de telles familles, travailleront avec fruit. De retentissants succès scolaires, en 1875 et 1876, couronneront ce laborieux passé, et légitimeraient des promesses d'avenir. Malheureusement, les autorités locales se montrent économes à l'excès. Elles ne consentent aux instituteurs que des traitements de famine; encore ne les leur versent-elles qu'à regret et parfois de manière incomplète. Le bâtiment des classes est peu propre à sa destination : ancien et incommode, on l'a surnommé « l'arche ». Les Frères demandent un local convenable : les commissaires ajournent toute décision (2). Quoiqu'il en coûte aux maîtres d'abandonner des enfants studieux, dociles et tout pénétrés de principes chrétiens, le Frère Visiteur ordonne, en 1880, le départ de la communauté.

Même suppression, l'année suivante, à Beauharnois, où l'école lasallienne avait pareillement commencé en 1849. Le Frère Adelbertus, premier directeur, s'y était montré, comme partout, un consciencieux pédagogue, un saint homme. Son impulsion devait produire des effets durables. En 1861, Beauharnois comptait 7 Frères gouvernant 275 élèves. C'était un vrai collège, avec toutes les branches d'instruction nécessaires à de futurs commerçants ou industriels. Mais vers 1880 un inspecteur rédigea un rapport défavorable : l'anglais, à son gré, n'était pas sérieusement enseigné. L'enquête, conduite par Mgr Larocque, auxiliaire de Montréal, rendit justice aux professeurs. Les commissaires persistant à réclamer un changement

(1) Quarante-huit kilomètres.

(2) *Œuvre d'un siècle*, p. 492. — Frère CLAIR-STANISLAS, *Brother Abban*, p. 11.

parmi les Frères, la mésentente s'aggrava. Des réparations considérables s'imposaient dans l'immeuble : l'autorité civile, mécontente des refus des Supérieurs, déclara qu'elle n'accorderait aucun crédit. Les Lasalliens se retirèrent. En 1885, les Clercs de Saint-Viateur vinrent les remplacer (1).

La ville de Sorel confia ses garçons aux Frères des Écoles chrétiennes de 1849 à 1868, puis de 1869 à 1886. La question du latin provoqua l'interruption momentanée, au temps du curé Millier. Elle fut soulevée de nouveau, lorsque les commissaires voulurent réunir sous une même direction le primaire et le classique. Les religieux de la Congrégation de Sainte-Croix acceptèrent l'arrangement auquel les Frères, selon leur Règle, ne pouvaient se prêter. Le 22 février 1886, la Commission donna aux maîtres qui allaient s'éloigner un *satisfecit* accompagné de regrets (2).

Sortons des ensevelissements pour contempler des activités rayonnantes à Yamachiche, sur les bords du lac Saint-Pierre (3). Le pensionnat Sainte-Anne, incendié en 1872, s'est relevé plus grand. Le 17 novembre 1887, le curé de la paroisse, M. Dorion, bénit solennellement la chapelle des Frères, en présence du Frère Visiteur Chrétien, enfant de la paroisse. L'apostolat du Frère Salustien, de 1868 à 1880, et de ses successeurs à la tête de la maison, a produit un large épanouissement de vie religieuse. La parole de l'aimable et calme directeur savait atteindre les âmes : « Ses *réflexions* quotidiennes nous captivaient, » a dit l'un de ses écoliers. Beaucoup prirent le chemin des séminaires et des noviciats. En 1892, on comptait plus de 35 prêtres et 28 Frères des Écoles chrétiennes ayant appartenu aux classes de Sainte-Anne (4).

Les cours d'hydrographie, d'arpentage et de télégraphie avaient placé l'école de l'Islet au premier rang des établissements de ce genre dans la province. L'initiateur fut ici le Frère Sixtus, Samuel Laberge, de Saint-Thomas de Montmagny : un « travailleur acharné », en même temps qu'un bel artiste au visage avenant et fin. C'est conscient des nécessités locales qu'il organisa ses leçons à l'Islet vers 1874 et les continua brillamment durant les quinze années de son enseignement

(1) *Œuvre d'un siècle*, pp. 492-493.
(2) *Œuvre d'un siècle*, p. 490.
(3) Voir *Histoire générale*, VI, p. 267.
(4) Archives de la Maison Généralice, HB v. — *Œuvre d'un siècle*, pp. 372 à 374.

sous les auspices du Frère directeur Chrysostome. Des jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans complétaient leurs études auprès de lui et devenaient d'excellents techniciens. Le Frère Sixtus cultivait et les sciences et la musique ; mais il prônait la piété avant tout. Son rude et illustre élève, le capitaine Bernier, explorateur des mers arctiques, écrivait, en 1903 : « Je me suis toujours souvenu des principes puisés au collège de l'Islet. » Au bord de son navire, une statuette de Marie Immaculée figurait avec honneur (1).

Éphémère de 1855 à 1857, l'école de Saint-Jean de Dorchester (2) ressuscita en 1868, compta parmi ses membres un Gendreau, le Frère Cyprien, homonyme, sinon parent, du Frère Abban, et lui aussi dirigé vers les missions d'Extrême-Orient. Le jeune Papineau, futur évêque de Joliette, servit comme enfant de chœur à Saint-Jean, au temps du Frère Odéric. Ces noms et ces souvenirs n'empêchèrent pas, en 1902, la dispersion de la communauté, à la suite de difficultés inhérentes à la situation et au milieu (3).

M. Ernest Bilodeau, qui se rattache, par ses origines familiales, à Sainte-Marie de Beauce, eût souhaité qu'un Charles Péguy décrivît, en strophes au puissant relief et à la saveur paysanne, « le charme du collège des Frères, encadré de grands arbres, au bord de la Chaudière, en ce village empreint de toute la vie rustique et saine qui est propre à cette région, » à cette « Nouvelle-Beauce », comme disaient les premiers colons (4). En 1885, l'aïeul de l'écrivain était intervenu efficacement pour sauver l'œuvre des Lasalliens. Il y avait trente ans que le Frère Facile s'était mis d'accord avec le curé, M. Proulx, aux fins d'ouvrir, avec trois maîtres, une école paroissiale comportant un internat. La maison s'offrait alors sous un aspect bien modeste : simple construction en bois, à deux étages. Une petite annexe et un terrain s'y ajoutaient, au cours des années. Le Frère Jérôme, directeur de 1861 à 1876, avait largement contribué à la popularité de la maison, tant par son habileté professionnelle que par son heureux caractère.

(1) *Œuvre d'un siècle*, pp. 153 et 498. Cf. *Histoire générale*, VI, p. 267.

(2) Nommé plus tard Saint-Jean d'Iberville, puis, de nos jours, Saint-Jean de Québec.

(3) *Œuvre d'un siècle*, p. 491.

(4) E. Bilodeau, *Pensées d'un ancien à quarante ans de distance*, in *Œuvre d'un siècle*, p. 217. — Voir, sur la Beauce canadienne et les commencements de l'école Sainte-Marie, *Histoire générale*, VI, p. 268.

Cependant, l'hostilité d'un personnage influent faillit tout perdre. Les Frères étaient à la veille d'un douloureux départ quand M. F. Bilodeau, septuagénaire courageux, convoqua les notables de l'endroit à la sacristie, leur lut une pétition, qui se couvrit de 350 signatures, et l'adressa au Frère provincial Réticius. Il obtint gain de cause. Les Frères non seulement se maintiendront sur place, mais conquerront un nouveau prestige.

Le curé Chaperon laisse, par testament, une somme qui doit être employée à la construction d'un grand collège. Mgr Feuiltault, recueillant la charge de la paroisse, assemble les habitants et, le projet exposé, les décide à contracter un emprunt de 13 000 dollars. Sur le chantier, l'on travaille à un rythme accéléré ; au printemps de 1898, le collège est debout : façade en granit, de style sévère ; haut portique plein-cintre, surmonté de la statue monumentale du Bienheureux Fondateur de la Congrégation, entre deux tourelles de château fort. Voilà l'édifice qui frappera les regards d'Ernest Bilodeau. Trois cents anciens de Sainte-Marie, appelés par le Frère Timothée, admirèrent le solide ouvrage. Mgr Feuiltault le bénit, en la fête de l'Immaculée Conception (1).

En face de Montréal, sur la rive droite du Saint-Laurent, les Lasalliens s'étaient installés à Longueuil en 1867. Ils y occupaient l'ancien noviciat des Oblats de Marie Immaculée, où jadis s'étaient formés le P. Guigues, le P. Taché, le P. Dandurand... Un collège avait trouvé asile en cette demeure, sur les instances du curé Louis-Moïse Brossard ; de 1855 à 1866, les Clercs de Saint-Viateur y avaient instruit les enfants du village et un certain nombre de pensionnaires. Des discussions financières ayant entraîné la retraite des disciples de M. Querbes, les commissaires passèrent contrat avec le Frère Visiteur Liguori. La bonne renommée de l'établissement ne fit que s'étendre. Il s'y donnait, vers la fin du dix-neuvième siècle, un enseignement mi-commercial, mi-secondaire. En 1896, le directeur se nomma le Frère Tertullien. Il devait gouverner Longueuil jusqu'en 1914 et présider à l'entière translation de la communauté et des élèves dans l'immeuble édifié chemin Chambly et placé sous la garde du Sacré-Cœur.

Au jour de 1873 où Élie Nadeau avait quitté sa Beauce canadienne pour le noviciat de Montréal, ses camarades avaient

(1) *Œuvre d'un siècle*, pp. 363 à 366.

déclaré : « Nous pensions bien qu'il ne resterait pas dans le monde. » Préfet de la division des moyens au Mont-Saint-Louis, le Frère Tertullien était pour les professeurs un conseiller précieux, pour les parents des élèves un mandataire, un substitut, qui inspirait pleine confiance. Il ne fut pas moins aimé, et il fut plus vénéré encore, à Longueuil. « Il ressemble à saint Joseph, » assurait-on. Une barbe épaisse, un front légèrement dégarni, une physionomie douce et sereine pouvaient, en effet, rappeler l'aspect que l'iconographie traditionnelle prête au père adoptif du Sauveur... Mais les discours habituels de l'excellent Frère suggéraient, postulaient ce rapprochement. Tous les progrès, tous les succès, toutes les joies, escomptées ou inattendues, le Frère directeur affirmait que Longueuil les devait à saint Joseph. Comment n'eût-on pas pris plaisir à confondre le bienfaiteur céleste et le si vertueux et si charitable bénéficiaire (1)?

Les années 1871 à 1882 ont vu les Lasalliens du Canada chargés d'instruire les enfants de Chambly. Cette localité, sise à quelque 30 kilomètres à l'est de Montréal, prenait alors de l'importance, parce qu'elle commandait un croisement de routes, et vers Québec et vers les États-Unis. Un projet de voie ferrée semblait devoir augmenter encore son trafic. L'arrivée des Frères survenait donc au bon moment ; le curé se montrait disposé à consentir en leur faveur de gros sacrifices pécuniaires ; les autorités municipales estimaient que ces pédagogues remarquables contribueraient à l'essor du pays.

Les Supérieurs de l'Institut désignèrent, pour cette entreprise, un homme qui ne pouvait décevoir les plus vives espérances : le Frère Abban. Rappelé d'Angleterre, il regagnait Québec au mois d'août 1871. En novembre, il se présentait à Chambly.

L'immeuble scolaire existait déjà. Les pierres d'un ancien collège classique avaient servi à sa construction ; et quelques maîtres laïcs y avaient provisoirement donné des leçons. Un article du journal *Minerva*, du 15 décembre 1871, décrit ainsi les lieux : « Au point de vue du confort, l'édifice ne laisse rien

(1) *Œuvre d'un siècle*, pp. 158-159 et 351 à 353. C'est à Longueuil qu'au sortir de l'infirmerie du Mont-de-La-Salle, le Frère Marie-Victorin, convalescent, sera envoyé, vers la fin de l'année 1904. C'est là qu'il prendra la conduite de ce *Cercle La-Salle*, qui participe, en ces temps, à l'élan de l'A. C. J. C., au grand mouvement catholique et national des jeunes Canadiens-Français. (RUMILLY, pp. 19 et 29 à 32.)

à désirer. Vaste et parfaitement divisé, il retient l'attention à la fois par son élégance et par sa simplicité. » La feuille montréalaise ajoute que « 4 Frères enseignent dans les classes. Les langues anglaise et française, les mathématiques, la tenue des livres de commerce, les opérations de banque, en un mot toutes les notions pratiques sont inscrites au programme et soigneusement inculquées aux jeunes élèves ».

Selon tous les témoignages, l'école eut grand succès. Elle avait réuni 115 enfants dès les premiers jours. La clientèle ne cessa d'augmenter ; elle se composa, en grande partie, de fils de familles établies de l'autre côté de la frontière, dans le Maine, le New-Hampshire, le Vermont tout proches. Il en résulta que l'anglais devint la langue principale.

L'influence personnelle du Frère directeur se révéla très forte. L'un des anciens élèves écrivait, bien des années après, que lui et ses camarades attendaient avec impatience la leçon de catéchisme du Frère Abban et que la vie sainte du maître faisait mûrir dans les âmes le fruit de ses conseils. Les vocations religieuses germèrent ; plusieurs protestants se convertirent.

Le curé de Chambly, malheureusement, ne s'entendit pas avec ce pédagogue de si exceptionnelle valeur. Et les Supérieurs durent envisager la mutation du Frère, au bout de quatre années. On vit alors 300 citoyens proclamer leur chaleureuse estime à l'égard du chef de l'école et signer une pétition requérant son maintien. Ce fut vainement. On songeait à un abandon en 1880. Il se décida deux ans plus tard. Des professeurs séculiers revinrent à Chambly jusqu'en 1886, date à laquelle les Frères du Vénérable Jean-Marie de La Mennais acceptèrent de reprendre l'œuvre des Lasalliens (1).

Des fondations qui remontent à l'ère du Frère Philippe, nous passons aux établissements créés de 1874 à 1904. Ils ne sont guère moins variés, non moins dignes d'intérêt ; la plupart subsistent encore.

Le 4 septembre 1876, les Frères Maximinien, Marcel, Polycarpe et Salvator ouvraient leurs classes dans la localité de Lachine, qui, sous son nom curieusement exotique, se préparait

(1) Frère CLAIR-STANISLAS, *op. cit.*, pp. 69 à 71. — *Œuvre d'un siècle* p. 491. — Dans le même temps que Chambly, la Côte-des-Neiges, où les Frères des Écoles chrétiennes étaient venus en 1864, les vit partir à cause du manque de ressources. Les Frères de la Congrégation de Sainte-Croix les avaient précédés en ce lieu et finirent, après un nouvel essai, par se consolider au poste (*Ibid.*, pp. 496-497.)

à devenir un grand centre industriel, aux portes de Montréal. Un contrat en bonne et due forme venait d'être signé par les représentants de l'Institut, devant Me Léon Forest, notaire. Il garantissait aux « Lachinois » les services des religieux enseignants. Études primaires, études commerciales, cours de dessin et de chant, chorale bientôt renommée, classes du soir pour adultes, de toutes ces façons s'accomplirent les promesses de la Congrégation ; les curés de la paroisse s'en réjouirent. Celui qui avait accueilli les nouveaux maîtres, « le bon chanoine Piché, » les entoura de continuelles sollicitudes, jusqu'à sa mort en juillet 1900. L'école (ou l' « Académie ») porte aujourd'hui le nom de ce grand bienfaiteur (1).

Zèle pastoral aussi généreux se rencontre à la Baie-du-Febvre, en un joli site fluvial, à mi-chemin entre Montréal et Québec. Écrivant au Frère Assistant Patrick le 15 novembre 1877, le Frère Théodulf (Charles Lanctôt) exposait comment le curé de la Baie avait travaillé en faveur de l'école récemment fondée : « La lettre d'affiliation que vous avez daigné nous expédier pour M. Paradis vient de nous arriver. Je ne saurais, tant en mon nom qu'en celui de notre nouvelle et petite communauté, vous en témoigner assez notre vive reconnaissance... Ce dévoué Monsieur ne s'est pas contenté de sacrifier environ 10 000 piastres, dont 4 000 de la Fabrique et 6 000 de son patrimoine, pour l'achat et l'aménagement d'une vaste propriété, afin d'assurer pour toujours à notre établissement les conditions les plus avantageuses, les plus certaines et les plus indépendantes. Il souscrit encore pour une nouvelle somme, afin d'aider à agrandir notre maison (2)... »

Les ouailles de M. Didier Paradis méritaient bien une part d'éloges. Les longues et pénibles corvées, exécutées bénévolement par ces braves gens, avaient amené tous les matériaux de construction à pied d'œuvre. Le Frère Théodulf, directeur, par deux fois, de l'école, sut, au moyen d'un rude labeur auprès de la jeunesse, remercier de la plus large manière le prêtre et les paroissiens (3).

Dans la même région, près du petit lac Saint-Paul, sur la rive sud du Saint-Laurent, des Acadiens s'établirent vers 1758, après la cruelle déportation que l'Angleterre infligea aux habi-

(1) *Œuvre d'un siècle*, pp. 343 à 347.
(2) Archives de la Maison Généralice, HB v.
(3) *Œuvre d'un siècle*, p. 478.

tants de la presqu'île transformée par les dominateurs en « Nouvelle-Écosse ». Les exilés fondèrent le village de Saint-Grégoire, autour duquel recommença leur activité de laboureurs. Demeuré chrétien et rural à l'exemple de ses ancêtres, le peuple de Saint-Grégoire vivait, en 1879, sous la houlette de l'abbé Joseph-Élie Panneton. Celui-ci obtint du Frère Albanius les instituteurs que l'abbé Harper, avant lui, souhaitait déjà. Une maison d'école et de communauté s'éleva parmi les feuillages. En 1887, elle s'enrichit d'une chapelle, que bénit l'évêque de Nicolet, Mgr Gravel. Les familles qui confiaient aux Frères leurs enfants ne se refusèrent pas à l'offrande essentielle : Dieu, par de nombreuses vocations, fut, à Saint-Grégoire, le premier servi (1).

Nous reviendrons dans un instant au lac Saint-Paul. Il faut d'abord excursionner vers le nord-est, descendre l'estuaire du Saint-Laurent jusqu'au confluent du Saguenay pour rejoindre, sur la rive d'en face, un point de rassemblement humain qui se nomme, au dix-neuvième siècle, Fraserville. Le seigneur du lieu, l'honorable Fraser, a fait don du terrain nécessaire à une école. Cinq Lasalliens, qui venaient de fermer leurs classes de Sorel, se sont présentés, le 1er juillet 1886, au curé François-Xavier-Ludger Blais. Le 6 septembre, plus de 200 enfants demandent leur inscription : une soixantaine doivent attendre l'envoi d'un professeur supplémentaire. La fondation est parachevée en 1887. Le titre d'académie, décerné à l'école Saint-Patrice, en 1892, par le Conseil de l'Instruction publique, récompense le progrès des études sous la conduite du Frère Victorien. C'est aujourd'hui l'un des trois établissements lasalliens de la « Rivière-du-Loup (2) ».

Une terre des Acadiens nous rappelle : Nicolet, dont Saint-Grégoire était jadis une dépendance administrative. La ville porte le nom d'un explorateur venu de France en Amérique au dix-septième siècle et qui découvrit le Wisconsin et le Michigan occidental. Un gros peloton d'Acadiens dispersés se fixa, il y a quelque deux cents ans, sur le sol qu'il planta de

(1) Archives de la Maison Généralice, HB v. — *Œuvre d'un siècle*, pp. 475 à 478. En 1937, on comptait parmi les anciens élèves de l'établissement 21 prêtres séculiers, 10 autres dans les Ordres et Congrégations religieuses et 28 Frères de divers Instituts. Le Frère Assistant Mandellus (Joseph Bourque) — premier Canadien ayant appartenu au Conseil suprême de la Société lasallienne — était originaire de Saint-Grégoire et d'ascendance acadienne.

(2) *Œuvre d'un siècle*, p. 464.

grands pins. En 1784, M. Brassard, le saint curé de ces pieux catholiques, les pourvut d'une église. Il voulut ensuite doter sa paroisse d'une école gratuite. On n'en connaissait pas alors dans les campagnes ; les familles qui souhaitaient un peu d'instruction pour leurs garçons hébergeaient, une fois ou deux par mois, des maîtres ambulants.

M. Brassard mourut avant de pouvoir réaliser son projet. Mais ses exécuteurs testamentaires ouvrirent l'école en 1801, dans la maison du défunt. Des classes latines s'y ajoutèrent bientôt. Et de 1807 à 1831 l'édifice agrandi servit de séminaire. Néanmoins, par respect pour les volontés du donateur, on conserva le cours élémentaire.

En 1885, Nicolet — jusque-là compris dans le diocèse des Trois-Rivières — fut érigé en évêché. Mgr Elphège Gravel, premier titulaire, invita les Lasalliens à organiser une école selon leurs méthodes. Il se fit céder par le séminaire tout l'immeuble Brassard, libérant, en revanche, de toute charge scolaire les anciens possesseurs du « vieux collège ». Par-delà quatre-vingts ans, les Frères allaient accomplir les intentions du pasteur des Acadiens.

Ils arrivèrent à la mi-septembre 1887. Mgr Gravel, en voyage *ad limina*, leur adressa de Rome sa bénédiction. La communauté se composait des Frères Sigebert, directeur, Régis, Salomon, Mamilien, Rainfroy, Cyprien et Dominique. Ce dernier se trouvait encore à Nicolet en 1950 ; vétéran plein de jours et de mérites, il avait compilé, en d'abondantes notes, l'histoire cinquantenaire de « l'Académie commerciale ». Quant au Frère Régis, il succéda au Frère Sigebert dès 1890 et resta vingt-trois ans le chef de la maison. Sage administrateur, infatigable professeur, supérieur très bon et très aimé, Philippe Routhier, né en 1859 à Saint-Elzéar de Beauce, décédé à Montréal en 1925, laisse une mémoire chère à tous ses disciples : prêtres qu'il achemina vers le sacerdoce, Frères qu'il gagna et conserva à l'Institut (1).

(1) Frère SYMPHORIEN-LOUIS, *op. cit.*, pp. 247-249. — *Œuvre d'un siècle*, pp. 375 à 378. Parmi les Lasalliens originaires de Nicolet, il convient de signaler Philippe Héroux, Frère Nazaire, musicien remarquable, Borromée Perrault, Frère Marius-Anselme, Visiteur auxiliaire du district de Montréal, et surtout Joseph-Adolphe Hardy-Châtillon, fils d'artiste, lui-même belle intelligence et âme exquise, modèle de ses camarades d'école et qui sous le nom de Frère Théophanius-Léo, occupera des postes importants dans le district de Montréal, avant de succéder, en 1923, au Frère Édouard-de-Marie dans la haute charge de Visiteur général de l'Amérique du Nord (*Ibid.*, pp. 117-118.)

D'autres horizons se découvrent à Saint-Jérôme ; un autre chapitre de l'histoire du Canada y fut écrit. Au siècle dernier, des riverains du Saint-Laurent commencèrent à s'éloigner du fleuve pour « coloniser » les terres vacantes. La paroisse de Saint-Jérôme, constituée en 1832, eut pour curé à partir de 1868 un homme très clairvoyant et très entreprenant, Mgr Antoine Labelle, qui encouragea ses compatriotes à essaimer à travers le Dominion, pour ne pas risquer un encerclement, tant des Anglo-Saxons que des immigrés de l'Europe centrale. Grâce à son action persévérante, aux concours et aux ressources qu'il se procura, la région au nord de Terrebonne fut défrichée ; une quarantaine de paroisses y surgirent en moins de vingt ans (1). L'impulsion ainsi donnée produira de longs et puissants effets.

Saint-Jérôme prendra, de notre temps, une extension considérable et l'on surnommera cette ville quasi toute neuve « la Reine du Nord ». Il y a soixante ans, ce n'était qu'un bourg qui grossissait autour d'une papeterie et d'une scierie, avec des magasins où s'approvisionnaient les villages des environs. Les hommes s'en allaient aux chantiers durant l'hiver ; l'été, ils pratiquaient « la drave » sur la rivière. Les garçons, élevés au milieu de cette population fruste, n'étaient pas toujours faciles à mater (2).

Le curé Labelle voulait un collège commercial, dont il remettrait la direction à des religieux. Il s'adressa, en 1872, aux Clercs de Saint-Viateur, qui, faute de sujets disponibles, répondirent négativement. Les Clercs de Sainte-Croix purent alors se charger de l'institution : ils la gérèrent dix-huit ans, non sans succès. Peu après la mort de Mgr Labelle, en 1891, un incendie détruisit les bâtiments édifiés en 1874. Les professeurs congréganistes quittèrent Saint-Jérôme.

Tandis qu'un vicaire, aidé de quelques laïcs, s'efforçait de maintenir les classes en des abris temporaires, le nouveau curé, M. Lafortune, s'engageait en des négociations avec les Frères des Écoles chrétiennes. Il dut patienter. Enfin, le 16 août 1896, 8 Lasalliens franchissaient le seuil de l'édifice rebâti. Le Frère directeur Maximinien rédigea les programmes, se montra capable d'organiser la mise en train. Le Frère Palasis lui succéda en 1900 : il gouverna son petit monde de pension-

(1) Frère SYMPHORIEN-LOUIS, pp. 88-89. — Cf. livre, cité plus haut, de Georges VATTIER, sur « la colonisation de la province de Québec ».

(2) RUMILLY, p. 13.

naires et d'externes, « avec autorité et enthousiasme. » Ce fut à Saint-Jérôme qu'en 1903 le Frère Marie-Victorin, s'adonnant à la botanique dans les libres espaces offerts à sa santé défaillante, commença tout jeune professeur, sa belle carrière de savant (1).

Avec Saint-Ferdinand, dans le Mégantic, et Saint-Paul de Varennes, nous terminerons la liste des maisons ouvertes dans le district antérieurement à 1904.

En septembre 1898, le Frère Albert et ses compagnons se chargeaient de l'école Saint-Ferdinand, où ils venaient remplacer les Frères de la Charité. Le curé, M. Gagné, se dépensa très généreusement pour cet établissement, son œuvre de prédilection. Le feu hélas ! la dévasta de fond en comble en 1902. L'un des maîtres, Michel Fréchette, le Frère Pastoris-Justien, s'exposant avec bravoure durant ces heures tragiques, mourut des suites de son dévouement, et fut inhumé sur place. Le patrimoine de M. Gagné, les libéralités de M. Joseph Perrault et d'autres bienfaiteurs permirent une assez prompte reconstruction. Le collège, rebâti au commencement de 1904, et très heureusement situé, offrait, chaque année, pendant les vacances, l'hospitalité à des Frères fatigués ou malades, qui jouissaient du repos près des rives d'un lac enchanteur (2).

Le Varennes canadien se trouve aux bords du Saint-Laurent, légèrement en aval de l'agglomération montréalaise. Mgr Désautels, l'un de ses curés, y avait fondé en 1854 un « lycée » dont le corps professoral était ecclésiastique. L'institution, depuis 1882, se nommait « collège commercial ». Elle déclinait beaucoup quand Mgr Paul Bruchési pria les Frères de s'en charger. Six religieux, conduits par le Frère Olippius, prirent possession des lieux le 18 août 1899. En l'honneur de l'archevêque de Montréal, la maison devint « le collège Saint-Paul ». Avec l'aide, spirituelle et temporelle, du chanoine Régis Bonin, alors curé de la paroisse, les Lasalliens, sans bruit, travaillèrent à la formation d'une jeunesse chrétienne, dans l'atmosphère de piété confiante qu'ils savent si bien créer (3).

(1) *Œuvre d'un siècle*, pp. 356 à 360. — RUMILLY, pp. 13 à 16. — Le Cher Frère Assistant Nivard-Anselme est un ancien écolier de Saint-Jérôme qui fait grand honneur à ses maîtres !

(2) *Œuvre d'un siècle*, pp. 497-498. Le collège Saint-Ferdinand fut fermé en août 1932, les commissaires d'école ne pouvant plus satisfaire à leurs engagements financiers. Il a été rouvert depuis.

(3) *Œuvre d'un siècle*, pp. 361 à 363.

***

Autant la Province de Québec se montra, sauf rares exceptions, favorable au développement de l'Institut, autant le milieu, bien différent, des « Provinces maritimes » — Nouvelle-Écosse, île du Prince-Édouard, Nouveau Brunswick — a, en peu d'années, brisé l'effort des Lasalliens. Langue, mœurs, confession religieuse, rien ne rappelle ici la région franco-canadienne. Les vieux noms d'Acadie, d'île Royale et d'île Saint-Jean ont disparu depuis que la France, en 1714, après la dure, l'épuisante guerre de la Succession d'Espagne, s'est vue contrainte de céder aux Anglais ces bastions avancés de son empire d'Amérique. Les Acadiens une fois chassés de leurs demeures, refoulés vers le Saint-Laurent, vers le Mississipi (1), des colons anglo-saxons devinrent les maîtres du sol. Et, avec eux, le protestantisme prédomina. Halifax, Yarmouth, Annapolis, Charlottetown, Frederictown, Chatham, Bathurst, la carte géographique ne rappelle plus aujourd'hui que les dynasties et les personnages illustres de la Grande-Bretagne du dix-huitième siècle. Et ce n'est que vers la fin du dix-neuvième — entre 1874 et 1887 — que les Provinces maritimes ont consenti à s'agréger définitivement au Dominion.

Cependant, une minorité catholique s'était formée en ces parages. Elle sentait le besoin d'éducateurs pour les jeunes générations. C'est ce qui explique l'arrivée des Frères dans la ville d'Halifax en 1865, à Saint-John (Nouveau-Brunswick) en 1868, à Charlottetown (île du Prince-Édouard) en 1870. La faiblesse numérique et l'isolement de ces communautés causaient maintes appréhensions aux Supérieurs. Le Frère Armin-Victor, en son grand rapport du 30 novembre 1875, exposa, sans ambages, les périls de la situation : les irrégularités se multipliaient ; des maîtres congréganistes, en vue d'obtenir des subventions officielles, s'aventuraient à passer des examens pour lesquels une suffisante préparation leur manquait ; ils essayaient de conquérir, malgré tout, le diplôme, au moyen de procédés blâmables. De plus, étant trop peu nombreux, ils

(1) Voir LAUVRIÈRE, *la Tragédie d'un peuple*, Paris, Bossard, 1923. — Le « grand dérangement » — ainsi les Acadiens nommèrent-ils cette barbare déportation — a inspiré, on le sait, à Longfellow son poème *Évangéline*.

se permettaient d'employer, sans la moindre autorisation, des femmes dans l'enseignement (1).

L'avenir apparaissait bien compromis. Et le malheur voulait que la hiérarchie ecclésiastique inclinât à contrecarrer l'action des Chefs de l'Institut. L'archevêque d'Halifax avait demandé à Rome les pouvoirs nécessaires pour dispenser de ses vœux un Frère Moor of Jesus, qui ambitionnait le sacerdoce. Le Frère Armin-Victor se rendit chez le prélat, en avril 1876, et lui présenta respectueusement ses objections. La réponse de Sa Grâce fut catégorique : « Je prendrai de vos Frères pour en faire des prêtres tant que le pape m'en donnera ; et je ferai dans vos communautés ce qu'il me plaira. Si vous n'êtes pas content, vous pouvez emmener vos Frères avec vous ; je suis prêt à les remplacer (2). » Le Frère Provincial n'hésita pas : il ferma immédiatement les deux écoles que tenaient ses subordonnés.

A Saint-John, des embarras financiers incitaient l'évêque, Mgr Sweeney, à s'adresser aux commissaires d'écoles pour que ceux-ci prissent en charge l'entretien des bâtiments et les traitements des instituteurs religieux. Or, il était inutile d'envisager un acquiescement si les Frères restaient démunis du diplôme. En second lieu, la législation scolaire n'admettant pas l'enseignement confessionnel, on risquait fort de se heurter aux plus sévères exigences de la part des administrateurs protestants.

Aussi le Frère Armin écrivait-il à Mgr Sweeney, le 2 avril 1876, qu'il « ne pouvait accepter, pour les écoles des Frères à Saint-John, le règlement des écoles publiques ». Ou la « Corporation catholique » assumerait les dépenses de l'établissement, ou l'Institut retirerait les maîtres.

Précisant les points de vue à l'intention du Régime siégeant à Paris, le Provincial joignait au dossier cette note très explicite et très franche : « Il s'agit, tout d'abord, des examens : j'estime que les Frères ne sont pas en mesure de les passer. D'ailleurs, le diplôme ne serait valable que dans la circonscription de Saint-John ; les diplômés, par conséquent, deviendraient inamovibles, contrairement à nos Règles. D'autre part, l'école des Frères se transformant en école publique, il y aurait, sauf tolérance précaire, à envisager la disparition des images pieuses,

(1) Archives de la Maison Généralice, dossier ID h[1].

(2) Archives de la Maison Généralice, HB v., notes du Frère HERMÉNÉGILDE.

la suppression des prières, du catéchisme et des livres de l'Institut (1). »

C'était prévoir juste. L'évêque, à l'issue des négociations qu'il avait engagées, reçut des commissaires un avis clairement signifié :

1° Les maîtres n'enseigneraient pas la religion pendant les classes.

2° Ils enlèveraient des murs de la classe le crucifix et les images des saints.

3° Ils n'utiliseraient que les manuels protestants.

4° Les commissaires, seuls, pourraient procéder aux mutations des instituteurs.

5° Les Congréganistes ne seraient autorisés à conserver leur poste qu'après avoir satisfait à l'examen de capacité devant le Conseil de l'Instruction publique.

Ces conditions, évidemment, ne pouvaient dans leur ensemble qu'être rejetées. Mgr Sweeney s'en rendit bien compte. Le 16 mars 1877, il manda au Frère Albanius, suppléant du Frère Armin-Victor, de rappeler sans délai tout le personnel de la communauté. Le Frère accourut à Saint-John : « Mon peuple et moi-même, lui dit le prélat, nous sommes trop pauvres pour subvenir aux besoins des écoles catholiques. » Au cours des années précédentes, un legs de 8 000 dollars, provenant du Révérend chanoine Dumphy, et destiné à l'établissement lasallien, avait servi à d'autres fins (2)...

Il fallait donc partir. Et le triste épilogue se renouvela, en 1878, à Charlottetown. Ici, toutes les causes de disparition jouèrent, semble-t-il, en même temps : rigueurs draconiennes du *Board of Education;* détresse matérielle ; ingérences abusives du pasteur diocésain. Sur l'ordre de l'évêque de la petite capitale de l'île du Prince-Édouard, les Frères avaient subi les examens d'État. Ensuite, Mgr Mac Intyre s'était trouvé à même de s'opposer aux mutations des professeurs. Pour couronnement de ses entreprises, il avait décidé le Frère Directeur Roméus à se préparer aux Ordres sacrés.

Une suprême tentative d'adaptation à la contrée avait lieu à Chatham, dans le Nouveau-Brunswick, depuis 1876. Elle semblait réussir. Une catastrophe même ne l'avait pas

(1) Archives de la Maison Généralice, dossier ID h.
(2) *Œuvre d'un siècle*, p. 492.
(3) *Ibid.*

arrêtée : en effet, après le terrible incendie de février 1878, qui anéantit la cathédrale, le palais épiscopal et l'établissement des Frères, l'évêque, Mgr Rogers, insista pour que les classes ne fussent pas interrompues. On répartit maîtres et élèves entre divers locaux. Puis, un collège de belles dimensions s'édifia, dans un site superbe. La communauté comprenait, outre le corps professoral de l'institution, un groupe de Frères affecté à l'école primaire Saint-Patrice. Tout à coup, en 1880, ce fut la rupture, la fermeture, le départ, pour des causes qui n'ont pas été élucidées, mais qu'on devine analogues à celles qui provoquèrent la fin des autres œuvres (1).

Pourtant, les Frères des Écoles chrétiennes avaient conquis bien des sympathies et laissaient de vifs regrets parmi les habitants des Provinces maritimes. Lorsqu'ils avaient quitté Saint-John, les citoyens leur avaient offert des cadeaux ; plusieurs avaient tenu à les accompagner au long des premières étapes du voyage et s'étaient séparés d'eux en pleurant. A Charlottetown, une délégation s'était rendue, dès 1875, auprès du Frère Armin-Victor, résolu à supprimer aussitôt l'école ; et cette démarche avait obtenu un sursis de trois ans (2).

Le nom du Frère Malachy-Edward — James Murphy — restait en vénération dans l'île du Prince-Édouard, un quart de siècle après le séjour de ce religieux, d'origine irlandaise, devenu plus tard Visiteur du district de Toronto. Il avait enseigné à Charlottetown de 1874 à 1878 ; et, astreint à se présenter devant le jury d'instruction publique, il avait soutenu l'épreuve victorieusement. Beaucoup de ses anciens élèves occupaient de hauts postes dans le clergé ou dans le gouvernement : ils aimaient se souvenir du maître à la physionomie ouverte et noble, jeune homme de vingt ans à l'époque où ils écoutaient ses leçons (3).

Un peu plus âgé, non moins pourvu de talent et d'influence, le Frère Narcissus Denis avait résidé, de 1868 à 1878, au collège Saint-Mary's d'Halifax. Il se nommait dans le monde James Ling ; né à Kinsey, dans la province de Québec, il appartenait à une famille qui s'honora de donner un grand-vicaire au diocèse des Trois-Rivières et une moniale à la Congrégation de Notre-Dame. Le plus grand éloge qu'on puisse lire du Frère

(1) *Œuvre d'un siècle*, p. 492.
(2) *Ibid.*
(3) Notice nécrologique du Fr. Malachy Edward, 1908. — *Œuvre d'un siècle*, pp. 122-123.

Denis est sorti de la plume d'un ancien archevêque d'Halifax, Mgr Mac Carthy ; nous le citerons *in extenso*, non seulement à titre de glorieuse épitaphe sur un tombeau, mais comme un témoignage à produire en justice, comme un hommage de reconnaissance, voire de réparation à l'égard de l'Institut pour l'œuvre jadis accomplie dans les Provinces maritimes.

« Le Frère Denis fut mon maître pendant plusieurs années. J'exprime seulement une partie de la vérité en disant que les pauvres vertus que je possède, je les dois à l'éducation qu'il me donna. Pour lui, le but de la classe n'était pas le simple enrichissement intellectuel de l'élève, mais bien la culture de la volonté et cet entraînement viril au gouvernement de soi-même, si essentiel pour faire face aux graves obligations de la vie.

« Je n'ai point connu d'homme possédant, comme le Frère Denis, l'art de nous faire lutter avec constance contre nos défauts, de développer les talents naturels qui dormaient en nous, et d'abreuver nos jeunes esprits à des sources toujours saines. Nul médecin ne s'est montré plus soucieux de préserver les corps de la contagion que ne l'était notre professeur d'interdire l'entrée de la classe à tout ce qui aurait pu fausser dans nos esprits la notion de la vie, rabaisser l'idéal, amoindrir l'autorité ou diminuer la foi. Puisse Dieu accorder à mon vénéré maître l'éternelle paix (1) ! »

***

Les maisons lasalliennes d'Ottawa sont comprises dans le district de Montréal (2). La capitale de la Confédération groupant Anglo-Saxons et Canadiens français et constituant non seulement le point de jonction entre Ontario et Québec mais le lien entre toutes les provinces, nous avons préféré lui réserver une place à part. Nous rattacherons aux pages qui la concernent

(1) *Œuvre d'un siècle*, p. 158.

(2) Le Frère Assistant Aimarus écrit, en juillet 1890, dans ses *Éphémérides* (manuscrit conservé aux Archives de la Maison Généralice) : « Ottawa, visite à Mgr Duhamel, archevêque. A aucun prix, il ne veut entendre parler de rattacher nos maisons d'Ottawa au district de Toronto. Les évêques anglais lui font la guerre, il veut la soutenir sur toute la ligne... Sa province est française, une bonne partie de son diocèse est de la province de Québec. Le Saint-Siège a décidé que sa province ecclésiastique serait rattachée aux provinces françaises du bas Canada et il tient essentiellement à ce qu'il en soit de même pour toutes ses communautés religieuses. »

l'établissement de Hull, agglomération où les Canadiens français se trouvent en très forte majorité, et qu'il est difficile toutefois de ne pas considérer, géographiquement, comme une sorte de ville-sœur d'Ottawa, de l'autre côté de la rivière qui a donné son nom à l'ancienne « Bytown (1) ».

Les Frères furent appelés dans la capitale par Mgr Guigues dès 1864 (2). L'évêque missionnaire avait mis à la disposition des commissaires d'école un terrain, sis rue Murray, où s'éleva un bâtiment d'un seul étage, extrêmement simple de lignes et sobre d'ornements. Les 600 écoliers des nouveaux professeurs en remplirent les 5 classes, si complètement qu'il fallut, au bout de six années, se transporter ailleurs. En janvier 1871, l'école de la paroisse Notre-Dame, toujours conduite par le Frère Andrew, s'installait à l'angle des rues Sussex et de l'Église, dans l'ancien édifice du collège d'Ottawa. Deux classes payantes, dites « classes académiques », furent adjointes à l'école gratuite en 1873. Elles comportèrent, notamment, un cours de dessin très estimé, qu'organisa le Frère Paulinus. Et les programmes d'études visèrent, de plus en plus, la préparation des jeunes gens au commerce. Le Frère Mathias-Gordien — Antoine Lapointe, de Yamachiche, l'un des maîtres les plus actifs de cette lointaine époque — succéda en 1880 au Frère Andrew. Puis, en 1889, vint le Frère Flamien. C'était aux lendemains de la béatification du Fondateur de l'Institut : l'école Notre-Dame s'appela désormais l'école La Salle (3).

Cinq autres centres d'enseignement se constituaient au cours de la même période : Sainte-Anne et Saint-Patrick (1877), Saint-Jean-Baptiste (1887), Garneau, Saint-Joseph et Sainte-Brigide (1888) (4). M. Alleau, curé de Sainte-Anne, obtint trois Frères des Écoles chrétiennes moins de quatre ans après la fondation de sa paroisse. Les classes se trouvèrent bientôt trop exiguës. L'école Dufferin, achetée aux protestants par la Commission scolaire, servit à une réinstallation. L'institution paroissiale sera mise, un jour, sous le vocable de Jean de Brébeuf : ainsi Ottawa entendra souvent redire le nom glorieux du saint Jésuite, évangélisateur des Hurons, martyr des Iroquois.

En 1886, le groupe des maîtres de Sainte-Anne, récemment

(1) Voir *Histoire générale*, VI, pp. 276-277.
(2) Voir *Histoire générale*, VI, pp. 277 à 279.
(3) *Œuvre d'un siècle*, pp. 90-91.
(4) *Ibid.*, pp. 90-91 et p. 495 ; Frère SYMPHORIEN-LOUIS, pp. 260 à 262.

érigé en communauté, reçoit pour chef le Frère Cantien, François-Xavier Boucher, fils de la Beauce canadienne. C'est un apôtre de la dévotion au Sacré-Cœur. L'association qu'il crée pour les plus chrétiens de ses anciens élèves se place sous la protection de ce nom de l'amour divin. Elle se donne des principes, des buts, un règlement inspirés de ceux de l'association parisienne de Saint-Benoît-Joseph-Labre. La sévérité du Frère Cantien s'unit à la plus affectueuse sollicitude à l'égard de ses fidèles disciples. Il les suit à travers la vie, il leur épargne les chutes, ou il les en relève. Au cinquantième anniversaire de sa profession religieuse, ils accourront autour du vieillard qui, à demi-paralysé, achève ses jours dans la maison de retraite du district (1).

L'école Garneau, de langue française, et l'école Saint-Joseph, de langue anglaise, restèrent dans la dépendance de la communauté de la rue Sussex. Saint-Patrick's et Saint-Brigid's, pareillement britanniques, eurent leur autonomie en 1889. Le Frère Malachy Edward dirigea l'un des établissements, le Frère Michael, Patrick O'Hanlan, son compatriote, gouverna l'autre (2).

Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa se fonda sous les auspices de l'Ordre de Saint-Dominique, auquel était confié le ministère paroissial. Le R. P. Gonthier, curé en 1887, accueillit quatre Lasalliens dans la résidence construite aux frais de ses ouailles. Le Frère Symphronien, Siméon Perrault, qui devait mourir en 1893, dans la force de l'âge, fut le premier directeur, pieux, zélé, organisateur très compétent des chants liturgiques. Ses écoliers, comme lui-même, appartenaient — pour le plus grand nombre — à des familles d'origine française (3).

Ainsi, vers 1890, se consolidait l'œuvre des Frères en la capitale du Canada. Ce fut dans le même temps que l'orage monta aux horizons politiques. L'un des jeunes États de la Confédération, le Manitoba, qui, au voisinage des États-Unis et autour de ses lacs Manitoba et Winnipeg, commençait à se peupler, devait nécessairement se préoccuper de l'instruction des enfants de ses pionniers. Son gouvernement crut bon d'adopter un régime scolaire qui ne tenait pas compte des divergences confessionnelles. Cet éclectisme, sinon cet indiffé-

(1) *Œuvre d'un siècle*, pp. 153 et 431 à 434.
(2) *Œuvre d'un siècle*, p. 495.
(3) *Ibid.*, p. 436.

rentisme religieux, souleva les protestations de l'épiscopat. La question apparaissait grave : le Manitoba trouverait sans aucun doute des approbateurs et des imitateurs ; d'une manière générale, les positions du catholicisme pouvaient subir des assauts et s'ouvrir par des brèches. Le pape Léon XIII envoya au Canada Mgr Merry del Val, en qualité de délégué apostolique et avec mission d'étudier le problème. En dernière analyse, la législation du Manitoba sera condamnée en décembre 1897 par l'encyclique *Affari vos*, où le Souverain Pontife rappela les fastes de l'Église canadienne et l'indomptable foi du peuple de Québec. Mgr Bruchési, à ce moment devenu archevêque de Montréal, s'employa, de sage et très efficace manière, à la pacification. Des retouches furent apportées à la loi dangereuse (1).

L'agitation, cependant, avait — au cours de la période précédente — produit maints remous dans les sphères gouvernementales. Les controverses surexcitant les esprits, une poussée de laïcisme s'était manifesté à Ottawa. Les capacités pédagogiques des religieux et la valeur de l'enseignement qu'ils distribuaient étaient remises en doute. Un journaliste du nom de Moffet visa particulièrement les Frères : ses articles, publiés par *le Temps*, provoquèrent toute une polémique. Le chanoine Plantin et le R. P. Gonthier se chargèrent de la défense des accusés, dans les feuilles *le Canada* et *le Spectateur*.

Si vigoureux que fût leur plaidoyer, il n'empêcha point plusieurs membres du Conseil de l'Instruction publique de s'élever contre les privilèges accordés aux Congréganistes enseignants. Le brevet qui servait de titre aux instituteurs civils devait, à les entendre, être également exigé des maîtres en habit religieux. Les Frères des Ecoles chrétiennes, ainsi que les membres d'autres sociétés, fournirent des mémoires justificatifs. Appuyés par deux personnalités politiques, MM. Eugène Crépeau et Thomas Chapais, ils parvinrent, en septembre 1893, à faire écarter le projet (2).

La paix ne fut pourtant pas rétablie. Une campagne de presse recommença, au début de 1895. Elle prit un tour si odieux que les anciens élèves de l'Institut dénoncèrent publiquement la mauvaise foi des insulteurs. Critiques et calomnies ne laissèrent pas d'être opérantes. Le gouvernement de la province d'On-

(1) Fernand MOURRET, *Histoire de l'Église*, tome IX, pp. 353-354.
(2) *Œuvre d'un siècle*, p. 511.

tario décida qu'une commission mènerait enquête dans les écoles d'Ottawa. Une intervention de l'évêque, Mgr Duhamel, n'eut d'autre résultat que de provoquer un changement de personnes parmi les commissaires. Les conclusions des enquêteurs furent nettement défavorables.

Dès lors, les événements se précipitèrent. Pour renouveler les contrats avec l'Institut lasallien, les autorités civiles entendirent soumettre les Frères à tous les règlements du département de l'Instruction publique. Choix des manuels et des programmes, mutations des instituteurs, fixation des traitements, tout fut l'objet de stipulations rigoureuses. Les Supérieurs ne pouvaient céder que dans la mesure où seraient respectés leurs droits de commandement et de contrôle, la liberté de l'enseignement chrétien, les nécessités vitales de chaque communauté d'école. Un incident acheva de démontrer qu'il fallait s'attendre à de fréquents ennuis : les Frères chargés de l'école Garneau se virent refuser l'accès des classes par l'agent de la Commission officielle, en septembre 1895. Le Frère Visiteur Flamien jugea que l'heure était venue des intransigeances salutaires. Après en avoir référé à la Maison Mère de Paris, il annonça le retrait de tous ses subordonnés d'Ottawa pour le 1er octobre.

Les Lasalliens s'éloignèrent, en effet, de la capitale, vivement regrettés de la population catholique, escortés jusqu'à la gare par un grand nombre d'amis et d'élèves (1).

Leur absence dura quatre ans. Malgré la bonne volonté, la conscience et le savoir tant des Sœurs Grises de la Croix que des instituteurs et institutrices laïques appelés à s'occuper des garçons de la ville, Mgr Duhamel et ses diocésains insistaient auprès du nouveau Provincial, le Frère Édouard-de-Marie, pour qu'il renouât les liens rompus. L'accord fut réalisé sur les bases suivantes : achat, par l'Institut, des bâtiments de l'ancienne école Notre-Dame, qui appartenait alors à la Commission administrative ; ouverture d'un établissement libre, dégagé de toute espèce de sujétion officielle. Ultérieurement, on examinerait l'opportunité des ententes avec les pouvoirs publics en vue de la reprise en charge de certaines écoles.

Et, en 1899, l'Académie De La Salle s'inaugura, rue Sussex. Académie bilingue, dont la fondation répondait aux besoins

(1) *Œuvre d'un siècle*, pp. 91-92 et 512. — Notice nécrologique du Frère Flamien, 1911. — Notice nécrologique du Frère Edward of Mary, 1930.

locaux. Auparavant, les cours secondaires et commerciaux ne se donnaient qu'en anglais, à l'Université. Le Frère Philadelphus, premier directeur, et ses auxiliaires — parmi lesquels se distinguait le Frère Parthéus — dressèrent un programme visant à la culture générale, sans préparation directe aux diplômes. Sciences et lettres modernes en constituaient les éléments ; de plus, était créée une section commerciale. Trois cents élèves ne tardèrent pas à s'inscrire (1).

En 1902, les écoles Brébeuf et Saint-Jean-Baptiste retrouvèrent, avec les Frères, leur vieille réputation. A Brébeuf, le Frère Térentien remit en honneur les associations de piété, poussa les études, accrut considérablement la clientèle scolaire (2). Les dominicains de la paroisse Saint-Jean-Baptiste se réjouirent fort d'être de nouveau assurés d'une coopération précieuse. Le R. P. Rouleau, prieur du couvent et futur cardinal-archevêque de Québec, vint bénir la chapelle des Lasalliens. Il leur donna pour chapelain le P. Arpin, dont l'apostolat porta d'excellents fruits (3). L'école Garneau revivra, momentanément, en 1906. Mais la fermeture des classes de langue anglaise, à Saint-Patrick's, Saint-Brigid's, Saint-Joseph's restera définitive (4).

A partir de 1904, et pour de longues années, les Frères d'Ottawa auront encore à lutter, à la fois contre les adversaires de l'enseignement congréganiste et contre les ennemis, plus acharnés, de la langue française. Soutenus énergiquement par l'épiscopat, en la personne du cardinal Bégin et de plusieurs autres prélats, non moins épaulés par les plus remarquables et les plus ardents Canadiens français de l'époque, ils obtiendront, pour le bien des âmes et la paix des esprits, les satisfactions essentielles (5).

Hull, sous son nom anglo-saxon, va demeurer un centre de culture française et catholique (6). Les Lasalliens l'y aideront, à côté des oblats de Marie Immaculée. L'un de ceux-ci, un apôtre héroïque, le P. Reboul, a bâti la première église de la

(1) *Œuvre d'un siècle*, p. 294.
(2) *Ibid.*, p. 434.
(3) *Ibid.*, p. 436.
(4) *Ibid.*, p. 495.
(5) *Ibid.*, pp. 427 à 430.
(6) En 1921, sur 24 117 habitants, Hull comptait 21 918 Canadiens français, 1 830 Canadiens anglais, 369 étrangers de diverses origines (VATTIER, p. 114).

ville ; et Mgr Guigues a béni l'édifice en 1870. Aussitôt l'on s'est préoccupé de l'éducation de la jeunesse : les Sœurs Grises de la Croix ont ouvert des classes pour les filles. Le P. Reboul a jeté les bases d'un collège de garçons. Le P. Cauvin, tandis qu'il préside la commission scolaire, s'adresse aux Frères enseignants. Le Frère Visiteur Albanius lui envoie Antoine Lapointe, le Frère Mathias-Gordien, un directeur de vingt-sept ans, qui à partir du 6 septembre 1878 se mettra en besogne avec son équipe de trois compagnons. Les Pères Oblats fournissent la maison et le mobilier. Les efforts des écoliers répondent aux sollicitudes du clergé, au dévouement des maîtres ; dociles et travailleurs, ils méritent que le Frère Assistant Patrick, en 1879, leur accorde la préférence sur « tous les élèves qu'il a rencontrés ». Ils étaient déjà 250 quand Mgr Duhamel a inauguré l'établissement. En 1890, leur affluence exigera la construction d'une aile de dimensions imposantes. Le terrible incendie qui ravagea toute la cité dix ans après n'épargna point le collège Notre-Dame parmi les 3 500 maisons réduites en cendres. Provisoirement, les Frères durent se disperser. La renaissance ne tarda point : le 7 janvier 1901, 750 élèves se pressaient dans 13 classes. Sortie, plus vaste, de ses ruines, l'œuvre lasallienne continuait à recevoir des encouragements, à bénéficier de maint service spirituel et temporel de la part des religieux chargés de la paroisse : un P. Valiquette, qui soignait les Frères en son presbytère, au moment d'une épidémie ; un P. Bourassa, un P. Bonhomme. Et un autre disciple de Mgr de Mazenod, le P. Provost, ancien missionnaire des peuplades indiennes, exerçait auprès de la communauté du collège les fonctions d'aumônier durant vingt-cinq ans (1).

***

Avec le lointain Toronto nous sommes en pleine région de langue anglaise. Un évêque français, Mgr de Charbonnel, a gouverné jadis les catholiques aux rives du lac Ontario ; c'est lui qui, par zèle pastoral et en dehors de toute question d'ordre politique, a négocié, en 1850, la venue des Frères (2). Canadiens français, ou enfants de l'Irlande, les maîtres religieux préposés aux écoles de la ville épiscopale, rue Richmond, rue William,

(1) *Œuvre d'un siècle*, pp. 329-330.
(2) *Histoire générale*, VI, p. 266.

rue Bathurst, ont enseigné, discipliné, catéchisé leurs élèves selon les besoins et les vœux d'un milieu tout autre que celui de Montréal et de Québec. En 1868 arrivait à Toronto le Frère Arnold of Jesus, William Fruin, un Celte émigré, alors âgé de trente-six ans. Il créa, sous le vocable du Fondateur de l'Institut, une florissante école de commerce. Le décennat de ce grand organisateur et constructeur provoqua le définitif essor de la pédagogie lasallienne dans la contrée.

Cependant, un problème se pose, que l'on ne résoudra point sans hésitations, sans tergiversations : ne convient-il pas de ranger les communautés de l'Ontario sous une autorité différente de celle qui préside aux destinées des établissements du Québec? Le chef du diocèse, Mgr Lynch, a indiqué, en octobre 1873, la voie où il faut s'engager, en proposant l'essai d'un noviciat des Frères à Toronto (1). Sur cette base un nouveau district pourrait se constituer, dont les ressortissants « parleraient la même langue, partageraient les mêmes sentiments que leurs concitoyens (2). »

Ce progrès vers l'autonomie ne paraît pas encore réalisable à cette époque. Mais pour tenir compte des avis du prélat, les Supérieurs opèrent un sectionnement : le Frère Assistant Patrick annonce, le 11 janvier 1875, que les Lasalliens de Toronto, ainsi que leurs collègues installés depuis 1853 à Kingston (3), seront désormais rattachés au district de New-York. C'était le moyen, pensait-on, de pacifier les esprits et de faciliter le recrutement. Mais c'était, d'autre part, élever une barrière, tracer une sorte de frontière à l'intérieur du Canada, risquer, par conséquent, de nourrir les antagonismes de race. Et voilà pourquoi, sans doute, dès la fin de l'année suivante, Montréal se réannexait les établissements du grand lac (4).

Mgr Lynch revint alors à la charge pour obtenir la fondation d'un noviciat. Le Frère Réticius, nouveau Provincial, étant venu à Toronto en avril 1880, donna son assentiment au projet d'acquisition d'un immeuble, rue Sumach. Dès le mois d'août, le Frère irlandais Michael inaugurait ses fonctions de maître des novices. Un postulant, William Culliton, prit l'habit le 15 décembre. L'archevêque voulut que la cérémonie fût très solennelle, dans le cadre de la chapelle du collège De La Salle :

(1) *Histoire générale*, VI, p. 279.
(2) Lettre de l'archevêque Lynch, 28 octobre 1873.
(3) *Histoire générale*, VI, p. 266.
(4) *Œuvre d'un siècle*, p. 509.

après la messe chantée par un vicaire général, Mgr Rooney, le jeune William s'approcha de la sainte Table ; Mgr Lynch vint lui porter la communion. Puis il lui imposa, avec la robe noire et le rabat, le nom de Tobias Stephen que le bon Frère honora au cours d'une très longue carrière : né en 1859 à Milancton, dans l'Ontario, il mourra, sexagénaire, à Montréal en 1924. Parmi les dix sujets agréés ultérieurement, sept persévéreront dans leur vocation.

Les catholiques de la province avaient, par leurs subsides, assez largement contribué à l'essor de l'institution. Aussi, mécontentements et ressentiments explosèrent-ils quand, au bout de trois ans, le noviciat fut fermé. L'ordre émanait du Frère Réticius, qui avait fini par estimer que les résultats ne justifiaient pas la dépense et la peine de l'entreprise. Le 20 septembre 1883, les quatre novices restés dans la maison se rendaient à Montréal.

En désespoir de cause, l'archevêque de Toronto songea de nouveau à un rattachement aux communautés des États-Unis. Il écrivit en ce sens au Supérieur général. Le Très Honoré Frère Joseph, en 1885, répondit simplement que les futurs religieux de langue anglaise se trouvaient rassemblés en section spéciale, au noviciat montréalais (1).

La situation se prolongea, peu satisfaisante, incertaine, jusqu'au mois de juin 1888. A cette date, le Frère Assistant Aimarus décida le Régime de la Congrégation à ériger en district les quatre communautés de l'Ontario dont l'anglais demeurait la langue véhiculaire : à savoir les deux de Toronto, celle de Kingston et — dernière fondée, en 1876 — celle de Saint-Catharine's : au total, un personnel, enseignant et administratif, de 33 Lasalliens. Les 9 postulants ou novices furent transférés à New-York, où le Frère Visiteur Justin les accueillit avec bonté et générosité. Puis, à l'automne de 1890, ces Canadiens de langue britannique retraversèrent la frontière ; le 27 décembre, un noviciat s'ouvrit pour eux à Toronto, Duke Street. Un juvénat y fut immédiatement adjoint ; et un scolasticat compléta la maison de formation, au mois d'août 1891 (2).

Le Visiteur préposé dès le premier moment à la circonscription se nommait le Frère Tobias Josephus. James O'Reilly

(1) Archives de la Maison Généralice, dossier HB v., notes du Frère Herménégilde. — *Œuvre d'un siècle*, p. 89.
(2) *Œuvre d'un siècle*, pp. 308, 511.

était né, fils d'instituteur, dans le bourg canadien de Sainte-Catherine de Portneuf. Il enseigna quelques années dans le Nouveau-Brunswick, si bon maître de classe, si bon conseiller de ses anciens élèves, que, bien après la disparition de l'école lasallienne de Saint-John, l'esprit chrétien de la population s'alimentait encore du souvenir du Frère Tobias. Celui-ci n'était pas moins avantageusement connu à Toronto, où il avait dirigé *de La Salle Institute*, puis inspecté les divers établissements de sa Congrégation. Nous avons déjà signalé ses travaux de grammairien (1). Il gouvernera le district de 1888 à 1894, jusqu'à son départ pour les États-Unis, où nous le retrouverons (2).

Le Frère Malachy Edward, ancien professeur à Charlottetown (3), lui succède au poste de commandement. Il faut, en ce lieu, un homme calme et habile. Les difficultés se présentent nombreuses dans un pays où confluent les races, où s'opposent les croyances. Le Frère Visiteur possède la clairvoyance, le tact et la ténacité indispensables. Il connaît bien le monde où il doit évoluer. En sa ville natale de Scott, où n'existait pas d'école catholique, il a fréquenté l'école interconfessionnelle, puis un cours supérieur protestant. C'est au sortir de tels établissements qu'ayant fortifié dans l'épreuve son caractère et sa foi, il devint, à Toronto, l'élève de de La Salle Institute. Sollicité, un instant, par le sacerdoce, il s'est résolu, après mûres réflexions, à entrer, en 1872, au noviciat des Frères. Il a joint, tout de suite, à une piété et à une régularité exemplaires la plus belle ardeur au travail. Bien asseoir la réputation de l'enseignement religieux, là principalement où les défiances et les menaces peuvent l'ébranler, lui paraît une excellente apologétique. Ainsi, s'est-il comporté, maître de haute valeur, dans les provinces maritimes ; ainsi a-t-il poursuivi son œuvre, instituteur à l'école Saint-Patrick de Toronto, sous-directeur de de La Salle Institute, directeur à Kingston, directeur à Ottawa. En 1892, les Supérieurs l'appelaient à former les scolastiques, espoir du jeune district de langue anglaise. Et deux ans plus tard, après l'avoir préparé aux grandes responsabilités au moyen des exercices du Second-Noviciat, ils lui remettaient le soin de veiller au salut des Frères et des

(1) Ci-dessus, p. 12.
(2) *Œuvre d'un siècle*, p. 122.
(3) Voir ci-dessus, p. 64.

maisons de sa province d'origine. Il triompha des obstacles, il évita les traquenards. Au lendemain de sa mort, les commissaires des écoles catholiques déclareront que, si les Frères ont pu se maintenir à Toronto, le Frère Malachy Edward s'est révélé le principal artisan du succès. « Il a été l'instrument de Dieu, ajouteront-ils, dans le développement de l'œuvre bienfaisante. L'Église et ses fidèles ont contracté envers lui une large dette de gratitude (1). »

Jusqu'à sa dernière maladie — trop tôt survenue, à la suite des fatigues d'un voyage en Europe pour le Chapitre général de 1907 — le Frère Malachy demeura chargé du contrôle et de l'orientation des établissements de langue anglaise non seulement dans l'Ontario, mais dans l'ensemble du Dominion canadien. C'est qu'en 1896 une volonté de concentration administrative et financière provoqua, une fois de plus, la suppression du district particulier de Toronto. Les trois groupes de formation — juvénat, noviciat, scolasticat — furent versés dans ceux de Maisonneuve (2).

Tant de vicissitudes se retrouvaient dans la situation même des écoles lasalliennes. Dès 1881, de La Salle Institute manquait succomber sous le poids d'un budget en déséquilibre ; l'immeuble était mis en vente et la « Corporation épiscopale » le rachetait, à un prix quasi dérisoire. Le collège, passant alors sous la juridiction des commissaires, se rangeait dans la catégorie des *High Schools*. On y organisa un cours de commerce, on y pratiqua, à partir de 1891, la dactylographie. Ces tentatives n'allèrent pas sans critiques de la part du département de l'Éducation ; mais elles valurent aux maîtres l'appui des hommes d'affaires. Plusieurs anciens élèves, se taillant dans l'existence un rôle de premier plan, contribuaient au renom de leur *Alma Mater :* ainsi W. Kennedy, qui deviendra ministre. D'autres acquéraient de plus hauts mérites et récompensaient, de la meilleure façon, le dévouement de leurs pédagogues, en se consacrant à Dieu (3).

De La Salle Institute, aussi bien que les autres établissements catholiques de Toronto, rencontrèrent un animateur en

(1) Choix de Notices nécrologiques, III, pp. 290 à 305. — *Œuvre d'un siècle*, pp. 122-123.

(2) *Œuvre d'un siècle*, pp. 308, 512. — Le district fut rétabli en juillet 1914 Et depuis 1922, il englobe les communautés de langue anglaise de Montréal et de Québec.

(3) *Œuvre d'un siècle*, pp. 89, 304 à 306.

la personne du Frère Odo Baldwin. Au physique, Edward Kelly, né à Québec en 1851, était d'une corpulence qu'accentuait sa petite taille. Cette disgrâce ne put compromettre son prestige, tant l'âme était noble et l'esprit actif, subtil et souple. Directeur du collège, inspecteur des écoles, il compta parmi ses disciples trois évêques, une cinquantaine de prêtres et la plupart des chefs du mouvement catholique, au début du présent siècle, dans le diocèse haut canadien. L'éducateur se doublait chez lui d'un musicien et d'un linguiste. Spécialiste en littérature anglaise, il connaissait en outre le français, le latin, l'espagnol et le gaélique. Les mathématiques ne le prenaient pas au dépourvu ; il enseignait la géométrie de manière si originale que les élèves se passionnaient pour cette science. Fin psychologue, il était consulté par Mgr Lynch pour le choix des meilleurs auxiliaires du clergé à placer aux leviers de commande dans le travail d'organisation religieuse et sociale (1).

Aux années 1890, les maisons de l'Ontario ressentirent le contre-coup des agitations politico-scolaires de la capitale (2). Le malaise régnant ne tourna pas à la débandade. Les « écoles séparées », bien défendues par Mgr Walsh, le R. P. Fallon, le Dr Teefy, résistèrent aux attaques. Installés depuis 1881 à l'angle des rues King et Bathurst, transférés en 1891 au square Macdonald, les Frères de la communauté Saint-Mary's continuèrent à desservir les divers centres d'enseignement (3).

Les suppressions qui s'opérèrent ailleurs semblent bien s'être décidées sur l'initiative des Chefs de la Congrégation. L'école de Kingston fut fermée en 1893 parce que le Frère Assistant Réticius se refusait à autoriser l'usage des manuels de la province et la présentation des élèves aux examens officiels. Dans le passé, au temps de l'épiscopat de Mgr Horan, l'institution avait subi d'assez cruels mécomptes. Mais le Frère Arnold avait tenu bon et, en définitive, gagné la cause des méthodes lasalliennes. Après la démission et le décès de l'évêque, le Frère Halward, homme de Dieu, religieux de parfaite dignité, s'était dévoué à Kingston, de 1876 à 1890. Il organisait, au mois de juillet 1889, les fêtes en l'honneur de Mgr Clearey, promu archevêque. Le prélat remerciait et félicitait les Frères du haut

(1) *Œuvre d'un siècle*, pp. 154-155.
(2) Voir ci-dessus, pp. 67 à 69.
(3) *Œuvre d'un siècle*, p. 312.

de la chaire. Depuis un demi-siècle, travaux, épreuves, éloges ne sont plus qu'un souvenir (1).

En 1896 disparut le *High School* de Hamilton. Œuvre éphémère. Elle commençait en 1891 sous le patronage de Mgr Dowling et de son grand-vicaire Mgr Mac Evay, qui deviendra archevêque de Toronto. L'enseignement des Lasalliens était apprécié des familles, bien que, sur les instructions des Supérieurs, il restât étranger aux préoccupations d'examens universitaires. L'évêque prescrivit la création d'une classe spéciale pour les jeunes gens qui se destinaient à la prêtrise : les leçons de latin étaient données par le R. P. Côté. Cette présence de l'humanisme classique suscita peut-être quelque réaction au centre de l'Institut. On prit occasion d'une pénurie de personnel pour mettre fin au fonctionnement de l'école (2).

Saint-Catharine's, qui possédait une communauté de Frères depuis 1876, la perdit en 1897. Le travail accompli au cours de ces dix-neuf ans n'avait pourtant pas été infructueux. Un directeur longtemps en place, le Frère Presidius of Mary, Jacques Allain, plus tard maître des novices en Irlande, avait animé ses élèves d'un vif esprit religieux, institué parmi eux une association du Sacré-Cœur. En cette maison naquirent des vocations religieuses, notamment celle d'un futur Assistant, le Frère Romuald-Hoséa. Les curés, M. Mulligan, fondateur de l'école, M. Harris, constructeur de la résidence des Frères, encourageaient l'apostolat et les études. Sous le gouvernement du Frère Sulpicius, un cours commercial s'ouvrit, le seul que pussent fréquenter les garçons de la ville. Malgré tant de racines enfoncées dans le sol, malgré une floraison prometteuse, l'arbre ne fut pas épargné (3).

Ces brusques trépas, au lendemain des épanouissements, laisseraient des incertitudes sur la faculté d'adaptation de l'Institut en pays britannique, si le *Saint-John's Industrial School* de Toronto ne connaissait là-bas les succès remarquables

(1) *Ibid.*, pp. 494-495.

(2) *Œuvre d'un siècle*, p. 495. — Les Frères revinrent à Hamilton en 1921 ; la nomination d'un prêtre à la tête de l'établissement ne tarda point à rendre leur position difficile. En 1924, ils quittèrent de nouveau la ville (sise à la pointe occidentale du lac Ontario).

(3) *Œuvre d'un siècle*, p. 496. — Un autre bourg anglo-saxon, Renfrew, a vu les Lasalliens à l'ouvrage, de 1890 à 1896, sous les auspices de ses pasteurs, M. Rougier, puis M. Ryan (futur évêque de Pembroke). Le départ des Frères — dont les causes nous sont inconnues — causa une grande peine au clergé et à la population. *Ibid.*

et durables des établissements de même nature existant et aux États-Unis et en Angleterre. Il s'agit, en effet, de l'une de ces « écoles de réforme » que les Frères, intelligents héritiers des méthodes autrefois pratiquées par leurs aînés à Saint-Yon, à Maréville, dirigent avec un sens aigu de la psychologie enfantine et avec une confiance très grande dans les ressources de la nature transformée par la grâce.

Saint-John's School élève, aujourd'hui encore, mais dans la cité envahissante, sa façade festonnée de verdures, ses vastes dépendances encadrées de jardins. Selon le système anglais, les *boys* y sont traités en fils de famille, dressés — et redressés — non certes sans vigueur, mais avec le respect des personnalités, des légitimes autonomies, au moyen d'appels à la conscience, au sentiment de l'honneur, aux énergies profondes. Ils s'adonnent largement aux sports, participent aux démonstrations locales et provinciales, s'y posent en fameux champions. Corps et âmes, ils sont attentivement observés, exercés, soignés. Leur vie religieuse se développe, jusqu'à devenir intense. Quant à leurs études, tout d'abord élémentaires, elles atteignent progressivement le plan de l'enseignement des *High Schools*. Bien entendu, l'on ne saurait se borner à meubler leur esprit ; il faut les pourvoir d'un métier. Dès l'origine de la fondation, menuiserie, cordonnerie, couture, buanderie, jardinage se sont ajoutés aux travaux scolaires. Au sortir d'apprentissage, les adolescents — réintégrés dans leurs familles, si elles sont honnêtes, ou, à défaut, confiés à tel ou tel foyer recommandable — trouvent place dans l'industrie, l'artisanat, l'agriculture.

Ainsi, avec l'extension et le perfectionnement nécessaires, se comporte l'œuvre depuis cinquante-cinq ans. Elle doit ses commencements au zèle d'un ancien archevêque de Toronto, Mgr John Walsh.

Une école avait été instituée en 1860, à Penetanguishene, pour l'enfance abandonnée du haut Canada. Le gouvernement de l'Ontario s'était chargé de l'entretenir. Mais les conditions matérielles et les résultats moraux laissaient si fort à désirer que vers 1885 de nombreux citoyens se résolurent à organiser eux-mêmes un meilleur centre de rééducation. Le *Victoria Industrial School*, placé sous le patronage de la reine, ouvrit ses portes en 1886. Les délinquants, protestants ou catholiques, y furent conduits. Ce mélange des confessions religieuses présentait de graves inconvénients. C'est pour y remédier que

Mgr Walsh voulut grouper dans un asile béni par l'Église les enfants de sa juridiction et leurs camarades qui viendraient d'autres diocèses.

Le domaine de M. Mac Laughlin fut acheté. Les constructions, dont la dépense incomba tout entière à la « Corporation épiscopale », s'élevèrent à partir de 1893 (1). Le R. P. Lafontaine, premier chapelain de l'établissement, reçut en même temps la mission de directeur général, puis fut remplacé dans cette double tâche par le Révérend William Hart. Les Frères des Écoles chrétiennes venaient alors en sous-ordre, pour la discipline et l'enseignement. Un médecin — qui fut, quarante années durant, le Dr Brown — veillait à la santé physique. Un membre des Conférences Saint-Vincent de Paul amenait les délinquants dont la justice ou la police confiait le sort à l'*Industrial School* Saint-John's. Il se nommait M. Hynes. Un troisième laïc, non moins dévoué, M. William O'Connor, s'occupait du placement des garçons et inspectait les foyers qui les accueillait, une fois terminée leur rééducation.

Le premier élève, envoyé à Saint-John's par un magistrat de Toronto, arriva le 10 décembre 1895. Le 7 mars 1896, 15 adolescents catholiques passaient du *Victoria* au nouvel établissement. Les débuts furent pénibles ; un vent de révolte courait. Plus ou moins chenapans, plus ou moins vicieux, les pensionnaires manifestaient leur répugnance contre tout ordre et tout travail. Peu à peu, les bons maîtres domptèrent les rébellions et conquirent les cœurs. La maison, où régna l'esprit de famille, ne fut plus regardée comme une geôle.

Le chef de la communauté lasallienne était un Irlandais d'une cinquantaine d'années, John Gallagher, nommé dans l'Institut Frère Orbanus Martyr. En 1897, le Révérend Hart s'étant retiré, il prit en mains les rênes de l'administration et les garda pendant les dix années suivantes. Quand il mourut, à Montréal, en 1907, le Frère Abnis of Mary le remplaça. Comme son prédécesseur, le Frère Abnis — Patrick Mac Auliffe — sut gouverner et fut bien secondé. Le Frère Orbanus avait rencontré dans le Révérend chapelain C. Dodsworth un collaborateur précieux, indispensable. L'accord spirituel et pédagogique se maintint entre directeur et aumônier pour le plus grand bien

(1) La partie sud de la maison actuelle, comprenant la chapelle, les réfectoires, les dortoirs et les classes, date de 1899-1900. A la demande de Mgr Denis O'Connor, successeur de Mgr Walsh, le gouvernement provincial assuma la moitié des frais, qui atteignirent le chiffre de 15 000 dollars.

des âmes. Avec la confiance des autorités ecclésiastiques, le rôle des Lasalliens ne cessa de s'élargir, à l'intérieur de Saint-John's, et leur influence de s'accentuer, sur leurs anciens pupilles rendus à la vie sociale (1).

***

Au côté d'un clergé, canadien-français ou irlandais, les Frères des Écoles chrétiennes, issus des mêmes groupes nationaux, s'étaient efforcés, non sans maintes souffrances, non sans échecs partiels, de consolider, d'étendre les positions du catholicisme, de prolonger, ou de reprendre, jusque dans le haut Canada, les conquêtes apostoliques inaugurées d'abord au dix-septième siècle autour de Québec et de « Ville-Marie ». Quels que fussent les rivalités de races et les mutuels malentendus, tous les fils de saint Jean-Baptiste de La Salle avaient porté leur pierre à l'œuvre commune, partout dans la vallée du Saint-Laurent et, en amont, jusqu'aux grands lacs. L'édifice, commencé depuis près de soixante-dix ans, reposait sur d'inébranlables assises et poussait déjà haut ses murs et leurs contreforts. On entrait dans l'année 1904. De l'Ancien-Monde allaient venir les équipes qui aideraient à compléter la puissante architecture, à lui fournir un couronnement tout conforme aux intentions du saint Fondateur, aux souhaits des disciples fidèles. Le 20 février, 72 jeunes religieux, conduits par leurs formateurs, les Frères Régis-François, Ribert-de-Jésus, Rembert, Renobert-Jules, s'embarquaient au Havre, pour sauvegarder, en Amérique, la liberté de leur vocation. Au mois de mai, des scolastiques de Paris et du Puy suivraient le mouvement, avec le Frère Abre-de-Jésus comme guide. Juillet et septembre amenèrent d'autres contingents. Et en 1905, 1906, 1907, les expatriations continuèrent, définitives pour beaucoup ; les Frères français payèrent ainsi, d'un long et magnifique service, la fraternelle hospitalité, la sécurité morale, les riches expériences humaines et religieuses que leur ménagèrent le peuple et les communautés canadiennes (2).

(1) *Œuvre d'un siècle*, pp. 386 à 388. — Notice nécrologique du Frère Orbanus-Martyr, 1907.

(2) *Œuvre d'un siècle*, pp. 175-176, article du Frère ABRE-DE-JÉSUS qui, depuis 1904, instruisit à Montréal non seulement les sujets venus de France mais, par centaines, les scolastiques canadiens.

CHAPITRE II

LES ÉTATS-UNIS

Vues sur les États-Unis à la fin du dix-neuvième siècle. Le peuplement ; les forces directrices ; la politique. Un homme représentatif : Théodore Roosevelt. Progrès du catholicisme. L'émigration irlandaise. Total des catholiques en 1876 ; en 1900. Caractères du catholicisme américain. Origine de ses adhérents. L'apport germanique, notamment dans le *Middle West*.

Organisation de l'enseignement aux États-Unis. Fonctionnaires de l'Instruction publique. Degrés de la culture intellectuelle, depuis les jardins d'enfants jusqu'aux Universités. Attitude des catholiques : comment ils usent de la liberté. Importance des *elementary schools*. Dangers des écoles publiques pour la foi. Décisions des Conciles américains. Recherche d'un concordat scolaire. La mission de Mgr Satolli. La lettre de Léon XIII, du 31 mai 1893.

L'Institut des Frères des Écoles chrétiennes dans l'Union. Le Frère Assistant Patrick ; son successeur, le Frère Clementian. — Les *leaders* lasalliens dans les districts : le Frère Paulian, le Frère Justin, le Frère Christian of Mary, le Frère Quintinian. — Autres Frères Visiteurs : les Frères Rumwald, Edward, Bettelin. Le groupe des Visiteurs après 1898 : les Frères Donatian-Joseph, Gerardus, Benignus Austin, Theodorus. Visages de Frères canadiens, de Frères allemands.

Le district de New-York. Vue rétrospective sur le passé du catholicisme aux rives de l'Hudson ; Mgr Hughes, champion de l'enseignement chrétien. Les recrues lasalliennes et leurs demeures successives, de 1861 à 1903 : Second Street, Saint-Joseph's Woods à Westchester, Amawalk : novices, petits-novices, scolastiques, et leurs maîtres. — Les écoles paroissiales : œuvre des Frères en ce domaine ; établissements dans la Cité de New-York, Saint-Patrick's, Saint-James'... ; dans l'État de New-York, à Brooklyn, à Yonkers, à Newburgh... ; dans le reste du district (Michigan et Nouvelle-Angleterre). Les directives du cardinal Farley en 1902. — Les *Boys Weljare Institutions :* le *Catholic Protectory* de New-York ; son « réalisateur », le Frère Teliow. Un autre directeur en renom : le Frère Leontine. Évolution des procédés pédagogiques : le Frère Barnabas, *boyologist*. L'Orphelinat Sainte-Marie à Troy ; le *Saint-Vincent's Asylum*, d'Albany ; le *Saint-Vincent's Protectorate*, d'Utica ; le *Home Saint-Patrick*, d'Halifax. — L'enseignement secondaire : son extension ; sa place dans la pédagogie des Frères aux États-Unis. *De La Salle Institute* à New-York ; le Frère Anthony. *La Salle Academy*, à Second Street, *Saint-James' Academy* à Brooklyn. L'Académie du Sacré-Cœur, à Westchester. Établissements de Tray, d'Albany, d'Utica, de Buffalo, de Détroit, de Providence, de

Manchester, de Waltham. — L'enseignement supérieur : Manhattan College. Sa clientèle et son aspect vers 1880. Un patriarche : le Frère John Chrysostom. Des professeurs et des chefs illustres : les Frères Benezet Thomas, Anthony, Jaspar, Noah, Chrysostom. Un précurseur : le Frère Cesarius Paulian. Le « Dr Michel O'Reilly », Frère Potamian.

Le district de Baltimore ; sa création en 1878. Brève histoire du Maryland et rappel du passé lasallien en cette contrée. Le noviciat primitif de Calvert Hall. Son recommencement avec le Frère Visiteur Christian of Mary. Transfert des novices du district dans le domaine d'Ammendale en 1880. Le Frère directeur Alician. Le petit-noviciat et le scolasticat. — Écoles élémentaires : à Baltimore ; dans l'État de New-Jersey ; en Pennsylvanie. Un visage de maître religieux dans l'enseignement primaire : le Frère Léonard. Institutions pour l'enfance malheureuse : l'orphelinat Saint-Vincent de Baltimore ; *Saint-Francis Industrial School*, à Eddington, et la famille Drexel. Mère Catherine, apôtre des Indiens et des Noirs. Fondation de *Saint-Emma's Industrial and Agricultural School* par le général Morrell et sa femme, Louise Drexel. Mgr Patrick Ryan, promoteur des œuvres en son archidiocèse de Philadelphie : le *Protectory* construit à Fatland. — *Institutes* et *Colleges*. Le vieux Calvert Hall de Baltimore ; son transfert en 1891. Rock Hill College : ses grands jours. L'enseignement et les ouvrages du Frère Azarias. La Salle College, à Philadelphie. Une lettre du Très Honoré Frère Irlide à Mgr Wood. « Bouvier Mansion. » Les Frères dans la capitale fédérale. Rôle et physionomie du Frère Tobias, son œuvre à Washington : Saint-John's College. Un discours de Mgr Keane.

Marche vers l'Ouest. Le district de Saint-Louis. Établissements lasalliens au chef-lieu : écoles paroissiales ; maisons d'enseignement secondaire et supérieur. *Christian Brothers College*. Les plans du Frère James. Le colossal édifice de Côte-Brillante. Le poids et la liquidation des dettes. Quelques professeurs : les Frères Constantius, Barbas, Bernardine Peter. Le Frère Directeur Emery-Ildefonsus. Autres institutions dans l'État du Missouri : à Saint-Joseph, à Kansas City. Le futur cardinal Glennon. — Maisons de formation : le premier noviciat, Cerre Street, à Saint-Louis. Les novices à Carondelet (1866-1886). Glencoe : origine et vicissitudes de ce domaine ; le *Catholic Protectorate*, sa destruction par le feu. Les jeunes sujets du district remplacent les enfants du *Catholic Orphan Board*. Le Frère Gerardus, directeur du noviciat et du scolasticat ; le Frère Jovitus, directeur des petits-novices. — Les établissements du district de Saint-Louis dans l'Ohio, le Wisconsin, l'Iowa. Deux grands bastions septentrionaux de la Congrégation : Chicago et Saint-Paul du Minnesota. L'incendie de 1871 à Chicago : survivance de l'école Saint-Patrick. Le Frère Adjutor, créateur de La Salle Institute. L'archevêque Patrick Feehan ; l'école professionnelle Sainte-Marie à Feehanville. L'Exposition de Chicago en 1893. John Ireland, archevêque de Saint-Paul. Création du diocèse au temps de Mgr Joseph Cretin. Rôle du P. Ireland auprès des Lasalliens. Les Écoles chrétiennes à Saint-Paul. *Cretin School* à partir de 1889. Halte au Tennessee : le collège des Frères à Memphis et le Frère Maurelian. — Les Frères en Louisiane : lendemains de la guerre et des épidémies. Fermeture des établissements en 1875. La seule survivance : l'Académie Saint-Joseph. Sa fin en 1900. Aperçu de la renaissance actuelle. Le Frère Botulph et ses auxiliaires au Nouveau-Mexique : Santa Fe, Bernalillo, Las Vegas.

Le district de San-Francisco. L'archevêque Joseph Alemany, fondateur de Saint-Mary's College. Le noviciat lasallien de Californie à Oakland, à

Martinez. Le collège Sainte-Marie de San-Francisco ; ses programmes ; son transfert à Oakland. Le collège du Sacré-Cœur, sa construction en 1872-1873 ; ses maîtres. L'école des Frères à Sacramento. Établissements d'enseignement primaire sur la côte de l'océan Pacifique. Le collège Saint-Michel à Portland, dans l'Oregon.

Résumé de l'histoire d'un demi-siècle. « La question du latin : » elle appartient aujourd'hui tout entière au passé. Pourquoi elle souleva tant de controverses et provoqua tant de malentendus. Situation intellectuelle et pédagogique des Lasalliens aux États-Unis. Le retour à la Règle toujours voulu par les Supérieurs majeurs. Mission du Frère Armin-Victor. Réquisitoire du Frère Réticius. Arrêté du Chapitre de 1882. Ligne de conduite du Très Honoré Frère Joseph, de 1884 à 1894. Le Frère Évariste-Abel et l'arrêté capitulaire de 1894. Requête de l'archevêque d'Halifax à Rome, en 1895 ; décision de la Sacrée Congrégation de la Propagande. La démarche des quatre archevêques. Décret pontifical du 25 juin 1895. — Le problème n'est pas encore résolu. Intervention des huit prélats lors du Chapitre de 1897. Vote quasi unanime des Capitulants à l'encontre de l'enseignement du latin. Arrêté du 2 avril 1897 ; circulaire du Très Honoré Frère Gabriel-Marie, le 26 avril. Mission, aux États-Unis, des Frères Assistants Aimarus et Madir-Joseph (mars à juin 1898) ; leurs entretiens avec les membres de l'épiscopat. Audiences du cardinal Gibbons, de l'archevêque de Saint-Louis, de l'archevêque de la Nouvelle-Orléans, de l'archevêque de San-Francisco. Conclusions de l'enquête. Suprême conversation du Frère Aimarus et du Frère Justin. — Rescrit de la Sacrée Congrégation du 20 juin 1898. Circulaire du Supérieur général, du 19 juillet. Exil des Frères Justin et Paulian. Le Frère Imier-de-Jésus devient Visiteur provincial aux États-Unis ; il est à la hauteur de sa tâche difficile. Agitation dans les communautés américaines ; attitude de l'épiscopat, favorable à l'enseignement du latin ; mission confiée par les archevêques à Mgr Byrne, évêque de Nashville. Échange de « mémoires » avant le jugement du Saint-Siège. « Plébiscite » dans les districts. Déclarations de Mgr Riordan, archevêque de San-Francisco. — Lettre du cardinal Ledochowski transmettant au cardinal Gibbons la décision de la Sacrée Congrégation de la Propagande, datée du 11 décembre 1899 et sanctionnée par Léon XIII le 6 janvier 1900. Circulaire du Supérieur général, du 18 janvier. Effet produit en Amérique. Renouvellement complet du haut personnel des districts. Triomphe de l'obéissance. Fêtes de la canonisation de saint Jean-Baptiste de La Salle. Circulaire du 11 avril 1901. Tristesses, et définitive sérénité.

Où, dans l'histoire de l'expansion lasallienne parmi les peuples, pourrions-nous trouver matière plus dense, énergies plus puissantes et plus variées, que dans les collections de textes, dans les séries d'événements, se rapportant aux labeurs des Frères des Écoles chrétiennes depuis la côte atlantique jusqu'au-delà des Montagnes Rocheuses et de la Sierra Nevada, sur les rives de l'Ohio et du lac Michigan, du Mississipi et du Missouri, dans les espaces du Far-West (1)? Les maîtres reli-

(1) Le centenaire de l'arrivée des Frères aux États-Unis a suscité la publication d'un ouvrage considérable : *The Christian Brothers in the United States*,

gieux, là-bas, participent aux hardiesses et vont au rythme accéléré de leurs concitoyens. D'un bout à l'autre de l'immense territoire, les entreprises se multiplient ; il leur advient de crouler : mais elles resurgissent, toutes renouvelées, plus colossales. « Au pays de la vie intense », le développement à peu près ininterrompu est de règle. On commence par bâtir sur sol vierge ; si le feu, l'eau, une secousse sismique détruisent l'œuvre humaine, les ruines sont vite déblayées. La construction neuve empêche de regretter l'ancienne. Celle-ci, d'ailleurs, même épargnée par la fureur des éléments, aurait peu de chances de vieillir. La génération qui ne l'a pas édifiée la juge insuffisante et la jette bas. Ou bien, le site qui l'entourait, le quartier de ville dont elle constituait une pièce importante, ont changé de caractère : un paysage agreste a disparu ; un centre d'habitations bourgeoises est devenu un triste faubourg ; l'axe du monde des affaires ou de l'existence studieuse s'est brusquement déplacé. On replie sa tente, on abandonne le terrain. Les étendues ne manquent pas pour creuser les fondations des cités.

La fin du dix-neuvième siècle sera, pour l'Institut comme pour l'Église catholique, pour la société politique, pour les masses de population et les grandes individualités dans l'Amérique du Nord, une période de rapide croissance, de prise bien nette de conscience, d'heureuse adaptation, et, malgré les crises inévitables, les déceptions, les déchets, de juvénile confiance en l'avenir.

Entre 1880 et 1900, on enregistre aux États-Unis une augmentation de 26 millions d'habitants, chiffre supérieur à celui du peuple entier de la Fédération en 1850. L'immigration, bien plus encore que la natalité, produit ce résultat. Parmi les nouveaux venus, les uns s'entassent dans les grandes villes manufacturières de l'Est ; les autres se dirigent vers l'Ouest, en quête

1848-1948, A Century of Catholic Education, fruit de recherches collectives, mises au point et utilisées par le Frère ANGELUS-GABRIEL (New-York, *The Declan X. Mc Mullen Company*). En outre, chacun des districts américains (New-York, Baltimore, Saint-Louis, New-Orleans-Santa-Fe, San-Francisco) a présenté une vue d'ensemble de son histoire en des textes abondamment illustrés. L'album le plus complet, édité à Winona (Minnesota) par le Frère HUBERT-GÉRARD, porte ce titre : *Mississipi Vista, The Brothers of the Christian Schools in the Mid-West 1849-1949*. Nous sommes largement redevable aux auteurs de ces travaux pour le présent chapitre, élaboré aussi à l'aide de la documentation romaine de la Maison Généralice.

des terres inoccupées, qui s'offrent nombreuses (1). Humanité mouvante, fruste et diverse, qu'il s'agit de fixer, de civiliser, d'unifier.

La tâche est difficile, surtout dans l'ordre moral. On peut, toutefois, s'essayer à l'éducation des âmes et des intelligences moins malaisément qu'aux jours où chevaux et chariots s'en allaient en caravanes vers les étendues indéfinies. Cette époque est sur le point de se clore. Les « territoires » s'organisent, qui bientôt prendront rang d' « États ». Il ne reste plus guère de terres sans limites. Celles qui donnaient toute promesse à la culture, à l'exploitation rémunératrice, sont colonisées. Mais le besoin d'expansion subsiste, après le ralentissement de la conquête du sol ; il cherche à se satisfaire sur d'autres plans : l'industrie va réaliser des prodiges ; le capitalisme va triompher, excitant la cupidité de l'or, la soif des jouissances matérielles ; favorisant l'orgueil national, qui se traduit en impérialisme peu soucieux de justice et prêt à la guerre. En face des « milliardaires » et de leurs *trusts*, le *common man*, l'ouvrier, qui peine à vivre, sort de l'isolement pour poser, par les syndicats, ses revendications sociales (2).

L'administration, livrée aux rivalités et aux ambitions des partis politiques, est trop souvent inférieure à son rôle. Quelle suite obtenir dans les programmes et les actes, quels désintéressements attendre, lorsqu'une saute de vent électoral suffit à balayer, comme feuilles mortes, tout le personnel en place? Une ligue se crée « pour la réforme du service civil ». Elle demande, au moins pour les fonctionnaires fédéraux, en échange d'examens sérieux, des garanties de stabilité et d'avancement. Sur 120 000 appartenant à cette catégorie, il n'en est que 14 000 à jouir d'un pareil statut en 1885. Pour que la compétence professionnelle se voie honorée, il faudra l'appui du haut enseignement, l'influence, toujours grandissante, des Universités, qui préparent des cadres à la nation (3).

Un homme, particulièrement représentatif, s'efforce de purifier l'atmosphère, d'insuffler à ses compatriotes un idéalisme dont, cependant, ni la volonté de puissance ni l'orgueil de la vie ne seront exclus : il se nomme Théodore Roosevelt et descend d'une antique famille hollandaise, les Martensz van Roo-

(1) Georges WEILL, *Histoire des Etats-Unis de 1787 à 1917*, Paris, Alcan, 1919, p. 166.
(2) Edmond PRÉCLIN, *Histoire des Etats-Unis*, Paris, Colin, 1937, p. 186.
(3) WEILL, *op. cit.*, pp. 169-170.

sevelt, souche d'aristocrates à New-York. Il est éloquent, clairvoyant, intrépide. Après de brillantes études, il s'est lancé dans l'arène politique. Il a lutté contre le maquignonnage des votes et des consciences. Il a su déployer un courage d'un autre genre, payer de sa personne autant que de sa fortune, durant la guerre de 1898 contre l'Espagne, en organisant, à Cuba, le régiment des *rough riders*, des « rudes cavaliers ». Très populaire, il est élu gouverneur de l'État de New-York. Son action vigoureuse inquiète les politiciens, pêcheurs en eau trouble ; ils entendent la paralyser en acheminant Roosevelt vers un poste surtout honorifique, celui de vice-président des États-Unis. La mort du président MacKinley, assassiné à Buffalo par un anarchiste en septembre 1901, déjoue cette combinaison. Théodore Roosevelt, dès lors Chef de l'Union, affirme ses principes, dirige à son gré l'opinion publique, engage les Américains dans une voie d'activités redoublées, d'interventions retentissantes, de décisions aux conséquences lointaines (1).

En ce monde ardent et complexe le catholicisme accentue sa présence. La marée montante de l'immigration n'a cessé, durant un demi-siècle, de lui apporter des forces. On évaluait à 1 071 800 le total des fidèles de l'Église romaine disséminés, en 1844, au milieu des protestants de dénominations multiples. Entre 1845 et 1855, plus de 1 200 000 Irlandais sont venus chercher le pain et la liberté sur les rives occidentales de l'Atlantique ; installant leurs foyers, accroissant leurs familles, ils ont, race prolifique, considérablement modifié, en une décade, les positions précédentes. Il fallut créer de nouvelles paroisses, de nouveaux diocèses, ouvrir de nombreuses écoles : tâche urgente, tâche formidable. La foi de ces milliers d'immigrants se trouvait en péril, si l'on ne pourvoyait aux besoins de leurs âmes, tandis que, progressivement, s'opérait, facilitée par une langue commune, leur fusion avec le milieu anglo-saxon. Sans le concours du clergé séculier et régulier, et des congrégations enseignantes, les générations nées sur le sol de la nouvelle patrie, et vite « américanisées », risquaient, plus encore que les premiers arrivants, d'oublier la religion de leur baptême (2).

Jamais relâchée, la vigilance des pasteurs sauva le troupeau. Elle se procura du dehors, bien mieux, elle forma sur place, les auxiliaires dont elle avait besoin, les futurs dépositaires des

(1) WEILL, pp. 177-178. — PRÉCLIN, p. 200.
(2) ANGELUS-GABRIEL, *op. cit.*, p. 135.

grâces et des pouvoirs du sacerdoce. Ainsi le nombre des prêtres ne resta pas trop fâcheusement disproportionné à l'afflux des fidèles. En 1876, sur une population globale de 44 060 000 habitants on comptait 7 067 000 catholiques ; 66 évêques ou archevêques les gouvernaient, 5 054 ecclésiastiques exerçaient, sous cette hiérarchie, leur ministère. En 1900, le chiffre des habitants s'élevant à 72 millions, les 10 129 600 catholiques en représentent presque le septième ; ils sont soumis à un épiscopat de 93 membres, aidé de 11 636 prêtres (1). La statistique devient encore plus frappante si l'on met en balance les accroissements du catholicisme et la vitalité du protestantisme. Les « communiants protestants » — c'est-à-dire l'élite vraiment croyante et pratiquante — sont totalisés à 18 millions, quand s'achève le dix-neuvième siècle (2).

L'obéissance au Saint-Siège va de pair, chez les Américains, avec des convictions profondes, une charité généreuse, une activité jaillissante et que, parfois, en Europe, on juge débordante. Mais un cardinal Gibbons, aux vues sages, au regard tourné vers l'avenir, se porte garant de l'orthodoxie des « Chevaliers du Travail », du mouvement *Progress and Poperty*. Un P. Hecker, un Ireland, qui sont hommes d'avant-garde, planent au-dessus des soupçons et des accusations de certains esprits timorés (3).

L'excellent travail, d'abord accompli au bénéfice de l'immigration irlandaise, se poursuivit parmi les diverses nationalités de religion catholique : Canadiens français, qui sont passés par centaines de milliers au-delà des frontières du Dominion (4), Allemands, Italiens, Autrichiens, Hongrois, Slaves du sud. L'apostolat dans les milieux germaniques mérite particulière-

(1) F. MOURRET, *Histoire de l'Église*, tome IX, p. 353.
(2) PRÉCLIN, *op. cit.*, p. 178.
(3) *Ibid.*, p. 179.
(4) Notamment dans la « Nouvelle-Angleterre » (Maine, New-Hampshire, Massachusetts, Rhode-Island). Il y a, présentement, 4 millions de Franco-Américains dans le Nord-Est ; à Manchester, dans le New-Hampshire, 70 pour 100 de la population s'expriment en langue française ; et plus de 30 pour 100 à Détroit, « capitale de l'automobile, » aux confins de l'État du Michigan et du Canada.

D'autre part, il ne faut pas oublier que, sur les rives du Mississipi, et dans toute l'ancienne Louisiane, subsistent « des lambeaux de vieille France », des familles aux noms français, et qui se souviennent de leurs ancêtres, réfugiés acadiens, ou créoles venus des Antilles, voire soldats de Rochambeau ou proscrits du temps de la Révolution et du premier Empire. (Article de Hervé LAVENIR, dans la revue *Rapports France-États-Unis*, nº de janvier 1951.)

ment de retenir les regards. Franciscains, capucins, rédemptoristes, lazaristes l'assumèrent avec sollicitude ; et les disciples de saint Jean-Baptiste de La Salle s'y associèrent en mainte paroisse.

L'immigration allemande aux États-Unis avait commencé dès 1828. Elle s'accéléra — surtout après les révolutions de 1848 — au point de surpasser à ce moment l'exode des affamés d'Irlande. Sur les 1 200 000 Germains débarqués dans les ports de l'Est avant 1856, beaucoup, c'est évident, n'appartenaient pas à l'Église. Luthériens et calvinistes ralliaient leurs coreligionnaires. Les réfugiés politiques ne se rattachaient pas toujours à une confession déterminée. Mais une minorité catholique se révélait de solide texture, de belle cohésion ; elle devait fournir — nous le constaterons bientôt — des vocations de choix. Elle fit l'objet de la bienveillance et des encouragements du clergé. Des paroisses allemandes, doublées d'écoles, se constituèrent à New-York, à Baltimore, à Detroit.

Cependant, à l'inverse des Irlandais, qui se cantonnaient volontiers dans les grandes villes maritimes, les émigrés des bords du Rhin et de l'Elbe se sentaient attirés par les régions du *Middle West*, par les vallées de l'Ohio, de l'Illinois, du Mississipi, du Minnesota. Ils devenaient fermiers sur les terres riches en moissons. Le premier évêque de Saint-Paul, le rude et entreprenant Mgr Joseph Cretin, un Français du pays de Gex, témoigna du plus vif intérêt pour cette colonisation. Lui-même, il appela en son diocèse beaucoup de ces pionniers. Fondant de légitimes espoirs sur leur foi robuste et leur honnêteté foncière, il leur bâtit des églises, il assura l'instruction de leurs enfants. Ainsi grâce au discernement et aux œuvres d'une âme très apostolique, se formèrent, dans les États voisins des grands lacs, des noyaux de chrétienté (1).

***

Pour éviter à ces germes de vie l'étouffement, l'anéantissement, il fallait maintenir autour d'eux une atmosphère respirable, des éléments nourriciers. L'organisation de l'enseignement aux États-Unis, telle qu'elle se présente durant la seconde moitié du siècle, permettra-t-elle aux catholiques soit d'utiliser les

(1) ANGELUS-GABRIEL, *op. cit.*, pp. 185 à 189. — Et Fr. HUBERT-GÉRARD *op. cit.*, p. 181.

établissements scolaires déjà créés, soit d'en fonder de meilleurs, de plus conformes à leurs désirs (1)?

L'instruction publique n'est pas, en principe, du ressort des autorités fédérales. Le « commissaire » qui, à Washington, est le chef du « bureau national d'Éducation » — simple section du ministère de l'Intérieur — ne dirige ni ne contrôle aucune école. Les services que l'on attend de ce fonctionnaire et de ses employés consistent dans la publication de rapports bourrés de renseignements et de statistiques, dans l'acquisition d'ouvrages de toute espèce, destinés à augmenter le fonds de la bibliothèque nationale d'éducation.

Chacun des États de l'Union organise à sa guise et détermine les attributions de ses « surintendants de l'instruction publique », « commissaires à l'éducation, » ou de ses « comités » directeurs. Le *superintendent* ou le *commissioner of schools* provient généralement d'une élection populaire. Dans l'État de New-York, l'homme qui occupe ce poste jouit d'une puissance analogue à celle du ministre de l'Instruction publique dans le système français. On voit donc quelles défiances il peut susciter, s'il est le mandataire de certains sectarismes.

Il en va de même du surintendant scolaire dans les villes, représentant direct et agent exécutif du *board of education* urbain. On exige de lui, au moins théoriquement, et des qualités administratives et une compétence de pédagogue. Il exerce, sur les établissements de sa circonscription, un pouvoir considérable, beaucoup plus large que celui d'un inspecteur d'Académie. Ses décisions, en matière d'enseignement comme pour les problèmes d'ordre financier, sont, en bien des cas, définitives, qu'il s'agisse d'écoles primaires, d'écoles normales, de collèges secondaires.

Les divers degrés de culture intellectuelle s'échelonnent depuis les institutions pour le premier âge jusqu'aux Universités. Les « jardins d'enfants » se sont multipliés en Amérique depuis qu'en 1867 Mme Peabody a importé d'Allemagne la méthode Frœbel. Des jeunes filles et des femmes, initiées à ce travail de formation, y accueillent les petits élèves, non pour une simple « garderie », mais en vue d'exercer leurs facultés d'observation et d'effort inventif.

(1) Les paragraphes suivants ont été rédigés au moyen de l'article qu'Albert Snowden a fourni au *Dictionnaire de Pédagogie* de Ferdinand Buisson, éd. 1911, pp. 578 à 581.

L'institutrice est de même préposée, assez généralement, aux leçons du cours primaire, tant pour les garçons que pour les filles. Aussi bien, dans les écoles normales — qui sont « mixtes » — l'élément féminin l'emporte-t-il de beaucoup sur l'élément masculin. Un homme ne sera pas, d'ordinaire, employé dans une classe urbaine du premier degré. En revanche, il pourra s'y trouver appelé en qualité d'inspecteur, de directeur. Ce sont des fonctions qu'il remplira sans être nécessairement passé par l'École normale. Ses études au collège auront suffi à l'y préparer.

L'*elementary school* conduit à l'école secondaire, *high school*, où la culture s'élargit et se diversifie. On peut noter souvent la coexistence de trois, quatre ou cinq cours, répondant aux préférences de la clientèle : latin-grec, langues modernes, sciences, commerce, voire pratique organisée du travail manuel. L'instruction technique se répand dès avant 1900.

Mais, pour obtenir le grade de bachelier, il faut — au lendemain des années de *high school* — passer au « collège » et y parcourir un nouveau cycle d'études, d'une habituelle durée de quatre ans. Le collège se trouve, le plus souvent, « incorporé » à quelque Université, sans cesser néanmoins de constituer un organisme distinct. Parfois même, il fonctionne dans une autre localité que la ville universitaire. Il délivre des diplômes officiellement reconnus. Et des cours spéciaux — d'enseignement supérieur ou, comme d'aucuns les appellent, d' « université réelle » — mettent les candidats en mesure d'affronter les épreuves d'où sortiront les « maîtres ès arts » et les « docteurs en philosophie ou ès sciences ». De l'*elementary school* au suprême laurier, le chemin sera long : dix-huit à vingt années, en moyenne.

Au mouvement de ce mécanisme intellectuel, les catholiques ne s'opposent en aucune façon. Ils en adaptent les rouages à leurs propres créations. La liberté d'enseignement résulte, en effet, de l'absence de dispositions contraires dans l'ensemble des lois. Au début de cette histoire, nous avons relaté la naissance des premiers établissements congréganistes, les humbles fondations, puis les rapides progrès, jusqu'à l'organisation des grands centres d'éducation chrétienne (1). Manhattan College, Rock-Hill, les maisons de Saint-Louis, de San-Francisco, ont brillamment conquis leur prestige académique. Et nous sommes loin d'avoir épuisé pareil sujet.

(1) *Histoire générale*, VI, Deuxième Partie, chapitre II.

Cependant, les écoles primaires libres ont constitué la préoccupation initiale des évêques et des religieux fondateurs. Elles demeureront, au regard du clergé, une obligation inéluctable, de tout premier plan. A telles enseignes que, le siècle finissant, les écoles dites paroissiales ou confessionnelles existeront dans un grand nombre d'agglomérations. Il en surgira non seulement autour des églises catholiques, mais en milieux anglicans, luthériens, schismatiques... Les trois cinquièmes relèveront de l'épiscopat en communion avec le Saint-Siège (1).

Les plus anciennes datent de la période coloniale. Missionnaires dans le Nouveau-Monde, les Franciscains, les Capucins et les Jésuites ont bien vu que la religion, une fois prêchée, postulait l'éducation de la jeunesse pour se maintenir; les Sulpiciens ont apporté ensuite leur concours. Des prêtres, pionniers individuels, ont travaillé à la même œuvre dans le champ de leur apostolat. Avec les Dubourg, les Eccleston, les Hughes, les Kenrick, les Blanç, les Cretin, les Lamy, les Alemany, la hiérarchie ecclésiastique instituée par Rome a poursuivi, harmonisé et amplifié ces entreprises (2).

En février 1849 le journal *The Catholic Observer* publiait, sous le titre « Appel de la jeunesse catholique des États-Unis à la charité des catholiques, ses frères », une douloureuse analyse de la situation faite aux « papistes » dans les écoles publiques, les *common schools :* « En ces écoles — déclaraient les enfants par le truchement du journaliste — les livres que nous lisons, les instructions que nous recevons nous proposent pour idéal l'homme respectable, moral, travailleur, économe, mais non le chrétien qui veut gagner le ciel... Vous-mêmes, nos aînés, vous pouvez constater combien, malgré vos prières et vos sages conseils, ceux qui sortent de tels établissements se montrent peu fervents, profondément imbus de l'esprit du siècle, quand ils ne vont pas jusqu'à l'infidélité complète. Le mal n'est pas uniquement causé par le défaut d'instruction et d'éducation religieuses. Il y a, en outre, le découragement de ne jamais entendre un mot qui nous exhorte à bien garder notre foi; et toutes les railleries humiliantes à l'adresse des *Irish*, des *Paddies* (3); et le mépris manifesté pour notre religion, qu'on proclame fausse, pour notre race, qui est « plongée dans l'obs-

(1) SNOWDEN, *op. cit.*, p. 580.
(2) ANGELUS-GABRIEL p. 46.
(3) *Paddy*, c'est le sobriquet donné aux Irlandais, qui portent si souvent le nom de Patrick.

curantisme », ignare », « bête de somme des prêtres »; pour notre pauvreté, conséquence — paraît-il — de notre catholicisme (1) ! »

Promptement, la question est passée du terrain de la polémique sur le plan de la discipline ecclésiastique, sinon de la théologie morale. Le premier concile plénier de Baltimore, en 1852, exhorta les évêques à envisager la création d'une école auprès de chaque église et, s'il le fallait, à pourvoir à son maintien par un prélèvement sur les revenus paroissiaux. Le concile de 1866 recommande le choix de maîtres appartenant aux Congrégations enseignantes (2).

Mais voici qu'en 1874 intervient, à New-York, une loi qui rend l'instruction obligatoire, *the compulsory education Act.* Le monde politique semble disposé à en tirer pour corollaire un amalgame des écoles paroissiales avec les *common schools.* L'opinion s'intéresse au problème. Alors, entrant en lice, le Frère Paulian, Visiteur du district, rappelle, dans un article inséré au *New-York Star*, le principe fondamental : Jamais les catholiques n'abandonneront à des mains maladroites ou suspectes l'éducation religieuse de leurs enfants. Quant aux Frères, s'ils continuent à diriger des écoles, ce sera sous la condition expresse de ne pas renoncer à leur raison d'être : la formation chrétienne de la jeunesse (3).

La liberté garde ses droits. Les Pères du troisième concile de Baltimore qui, en 1883, élaborent une magnifique législation, bien adaptée à leur époque et à leur pays, ont accordé aux écoles la même attention qu'aux séminaires, aux Ordres religieux, au ministère pastoral... Ils décrètent que, dans un délai de deux ans, une école catholique doit être établie en toute paroisse qui n'en possède pas encore, sauf obstacle que l'évêque du lieu appréciera (4).

Néanmoins, à mesure que s'affermit la position du catholicisme aux États-Unis, les craintes à l'égard du prosélytisme de l'hérésie semblent s'atténuer, la confiance progresse dans les rapports entre l'Église et le gouvernement. A l'occasion du jubilé sacerdotal de Léon XIII, les délégués officiels du président Grover Cleveland remettent au pape un exemplaire,

(1) Cité par le Frère ANGELUS-GABRIEL, p. 137.
(2) *Ibid.*, p. 47.
(3) Articles du *The New-York Star*, janvier, février, mars 1875. —Archives de la Maison Généralice, papiers du Frère ALBEUS-JEROM.
(4) F. MOURRET, *op. cit.*, p. 348 et ANGELUS-GABRIEL, p. 47.

richement relié, de la Constitution fédérale. Le Souverain Pontife, en acceptant le cadeau, prononce ces paroles : « L'archevêque de Philadelphie m'assure que l'on jouit chez vous de la liberté, dans le vrai sens du mot, garantie par cette Constitution dont vous m'offrez le texte... Chez vous, la religion est libre d'étendre toujours davantage les limites du christianisme et l'Église de développer sa bienfaisante action. Votre pays a devant lui un avenir plein d'espérance, votre gouvernement est fort et le caractère de votre président excite mon admiration (1). »

C'est dans ce « climat » nouveau qu'en 1891 Mgr Ireland, promu depuis trois ans archevêque de Saint-Paul, crut pouvoir signer avec les autorités civiles du Minnesota une sorte de concordat scolaire. On s'inquiétait des infériorités professionnelles de plusieurs maîtres de l'enseignement libre. On désirait, d'autre part, bénéficier de l'aide financière des commissaires et des surintendants. La solution apparaissait de fournir et des garanties d'ordre pédagogique et des promesses de soumission aux règlements publics, en échange des avantages d'une incorporation. Le contrat stipula que « pendant le temps des classes » tout instituteur se conformerait à la neutralité prescrite par le *School Board*. Cette neutralité serait bienveillante, puisque les éducateurs religieux conservaient leurs postes, que leur enseignement catéchistique se poursuivrait à des heures déterminées, qu'enfin les emblèmes pieux, officiellement qualifiés d' « objets d'art », demeureraient dans les classes et, comme auparavant, seraient vénérés par les écoliers (2).

Le geste du prélat souleva des protestations. La controverse fut si vive et s'étendit si loin que Léon XIII, pour la dirimer, envoya aux États-Unis, en qualité de délégué du Saint-Siège, le Révérendissime François Satolli, archevêque titulaire de Lépante.

Les archevêques américains réunis à New-York en novembre 1892 entendirent lecture des conclusions de l'enquêteur. Elles se formulaient ainsi :

I. — Qu'avec tout le zèle possible on pourvoie soit à établir des écoles catholiques, lorsqu'elles manquent, soit à accroître, perfectionner, améliorer celles qui existent, afin qu'elles puissent

(1) F. Mourret, p. 347.
(2) *Ibid.*, p. 349.

égaler les écoles publiques en ce qui concerne l'enseignement et les études.

II. — S'il n'existe aucune école catholique à portée des familles, ou si l'école en activité ne peut donner aux élèves une éducation convenable et en rapport avec leur condition sociale, il est permis, en conscience, de fréquenter les écoles publiques, pourvu que le danger de perversion soit écarté à l'aide de moyens opportuns et de précautions convenables : ce que règlera la sagesse des évêques.

III. — On laisse à l'examen et au jugement de ceux-ci le soin de décider si, en quelque endroit de leur diocèse, on peut fonder et maintenir une école paroissiale non inférieure aux écoles publiques.

IV. — Pour assurer le bon état et le progrès des écoles catholiques, il semble qu'on doive prendre souci de recruter des maîtres qui non seulement auront prouvé leur capacité devant la commission diocésaine, dont ils auront reçu un témoignage de satisfaction, mais encore auront, après un examen, conquis le diplôme de maître d'enseignement devant la commission civile des études. Il s'agit, en effet, de ne point paraître négliger sans raison les prescriptions de l'autorité publique ; il importe, en outre, de concilier aux écoles catholiques l'estime générale et de leur gagner l'entière confiance des familles (1).

Mgr Satolli, en ses déclarations, se référait aux décrets du troisième concile de Baltimore. Et la réunion épiscopale de New-York enregistra l'accord. Il se trouva néanmoins, dans le clergé et parmi les fidèles, beaucoup de gens pour en critiquer les termes : selon ces esprits pessimistes, on cédait du terrain, on sacrifiait l'enseignement congréganiste, en adoptant les idées périlleuses de l'archevêque de Saint-Paul.

La discussion fut close par une lettre de Léon XIII au cardinal Gibbons, en date du 31 mai 1893 : le pape se refusait à porter contre les *common schools* une condamnation absolue ; il maintenait qu'en certains cas les enfants pouvaient être autorisés à en suivre les classes. Mais il insistait très fortement sur l'obligation de créer des écoles catholiques de plus en plus nombreuses (2).

L'évêque recteur de l'Université catholique de Washington, Mgr John Keane, commenta l'épître pontificale dans un dis-

(1) Archives de la Maison Généralice, dossier ID h.
(2) F. MOURRET, *op. cit.*, pp. 349-350.

cours qui fut ensuite publié en brochure. Léon XIII, dit-il, a voulu dissiper les malentendus : notre peuple et nos prêtres prenaient si vivement à cœur la noble cause de l'éducation chrétienne qu'ayant mal interprété le sens des paroles de l'homme illustre envoyé par Rome aux États-Unis, ils avaient craint que cette cause n'en souffrît. En réalité, Mgr Satolli avait exposé les vraies intentions du Souverain Pontife. « L'éducation chrétienne était l'espérance de l'avenir. La sollicitude essentielle et l'intérêt primordial du peuple fidèle devaient rester la fondation, la multiplication, le perfectionnement des écoles où la foi de l'Église, professée par les maîtres, était enseignée sans réserves. » Ainsi s'exprimait le délégué apostolique, exactement dans le sens et avec les mots des Pères du concile (1).

***

Aux premiers rangs des pédagogues les plus actifs et les plus appréciés se placent les fils de M. de La Salle. Un jour, Mgr Ireland a proclamé : « L'actuel apostolat de l'Église, je le vois surtout aux mains de nos professeurs chrétiens ; et je regarde les Frères comme la plus importante des équipes du catholicisme pour l'accomplissement de sa mission divine (2). »

L'Institut, dans l'Amérique du Nord, n'est plus une Société d'origine étrangère et de mince étoffe. États-Unis et Canada offrent, en 1873, un bloc de 76 communautés, composées de presque 900 religieux. La Règle du Fondateur, les traditions conservées par ses disciples depuis tantôt deux siècles ont nourri puissamment le germe transplanté. C'est ce que souligne le Dr Burns en son ouvrage sur le développement de l'école catholique (3). « Un facteur aisément discernable dans la croissance de la Congrégation, c'est la solidité de son organisation et la vitalité de son esprit. L'Institut des Frères des Écoles chrétiennes arrive en Amérique non seulement constitué de toutes pièces, mais avec une expérience de plus de cent cinquante ans. Il est prêt à faire face à toutes les contingences. Il lui faut prendre de larges initiatives ; mais pour fonder de nouveaux établissements, pour former de nouvelles provinces, pour as-

(1) Archives de la Maison Généralice ID i[3].
(2) Cité par le Frère ANGELUS-GABRIEL, p. 231.
(3) *Growth and Development of the Catholic school System*, p 112, cité par ANGELUS-GABRIEL, p. 167.

sumer les tâches quotidiennes, il se reporte à sa Loi primordiale : les grandes lignes de l'œuvre y sont déjà tracées. Et les pionniers lasalliens, venus de l'Ancien-Monde, gardaient en leur âme tous les enseignements d'une longue et féconde histoire. »

De 1874 à 1904, les Frères maintiennent ou commencent des écoles de divers degrés — classes paroissiales, *High Schools*, Académies, grands collèges — et aussi maisons de rééducation, *Protectorys*, *Industrial Schools*, en 27 États de l'Union et dans le district fédéral de Columbia. New-York, la Pennsylvanie, le Maryland restent leurs positions principales sur la côte atlantique. Ils s'étendent, à grands pas, vers l'Ouest, dans le Michigan, le Minnesota, l'Illinois, le Missouri. S'ils ont dû, avec un vif chagrin, presque complètement abandonner la Louisiane, ils continuent leur labeur au Nouveau-Mexique et, de l'autre côté des monts, ils augmentent leur emprise en Californie, ils se dirigent vers le jeune État de Washington et vers l'Oregon. New-York, Baltimore, Saint-Louis et San-Francisco sont leurs quatre capitales.

Avant de les y trouver en action, regardons le chef qui, de Paris, les gouverne. Ce n'est plus le célèbre Frère Facile, « Père des Frères d'Amérique » (1). Démissionnaire, en 1873, de son poste d'Assistant, il est décédé en 1877, trois ans après ce dernier voyage dans le Nouveau-Monde où ses fils lui manifestèrent leur reconnaissance et leur affection. Toujours attachés à sa mémoire, ils devaient obtenir du Supérieur général, en 1886, l'autorisation de ramener ses restes sur la terre qui avait été ici-bas sa patrie d'adoption. Ils lui bâtirent un mausolée dans les jardins du noviciat d'Amawalk (2).

De 1873 à 1891, les États-Unis ont pour représentant et garant dans les Conseils de l'Institut le Frère Patrick. Le nom de John-Patrick Murphy nous est déjà familier. Nous avons suivi au Canada le jeune Irlandais du comté de Tipperary, émigré à Ottawa, présenté par son père, un soir de 1844, au

(1) Voir *Histoire générale*, VI, pp. 295-296.

(2) Quand les Lasalliens durent quitter ce domaine, à la suite d'expropriation, la dépouille du Patriarche fut réinhumée à New-York, Heaven Cemetery. Un vitrail de la chapelle de Saint-Joseph's Normal Institute, à Barrytown, représente le Frère Facile au côté de saint Jean-Baptiste de La Salle : le Fondateur de l'Institut met sous la protection de la sainte Famille des enfants de toutes nations ; et les yeux du Frère Facile se fixent sur les jeunes Américains, collégiens, écoliers et novices, qu'il a si profondément aimés *in Christo*. (ANGELUS-GABRIEL, p. 123.)

noviciat lasallien de Montréal (1), et neuf années professeur dans les écoles des bords du Saint-Laurent. Nous l'avons vu présider brillamment au destin des collèges de Saint-Louis du Missouri et de Manhattan. A la fin de cette période, il a succédé au Frère Ambrose comme Visiteur du district américain. Il est élu Assistant par le Chapitre général, qui, peu avant la mort du Très Honoré Frère Philippe, clôt les jours de gloire de ce long règne. La Congrégation, désormais répandue par tout l'univers, se dispose à devenir supra-nationale : le Frère Patrick, substitué au Frère Facile, sera le premier Assistant non Français. Yeux expressifs et traits accentués dans le large ovale du visage, membres puissants, fortes épaules, il donne, au physique, l'impression de ce que l'on peut attendre de sa personnalité morale : beaucoup d'intelligence, beaucoup d'énergie, une robustesse qui semble prête à porter, avec le poids du jour et de la chaleur, tous les soucis de l'administration. Effectivement, il possède les talents de l'organisateur, joints à un rare discernement des esprits, aux dons de Sagesse et de Conseil ; il sait, en particulier, découvrir et fortifier les vocations religieuses.

A cet égard, étant Directeur et Visiteur, il a joué un rôle magnifique auprès des archevêques Hughes, Kenrick et Alemany. Il a compris tous les besoins de l'Église aux États-Unis, sur le plan du ministère sacerdotal comme en matière d'éducation. Disciple d'un fondateur qui entendait instruire en premier lieu et de préférence les enfants des artisans et des pauvres, il s'est vivement intéressé aux écoles paroissiales ; leur développement, c'était, en son programme, la plus certaine extension du Royaume de Dieu.

Homme de foi et de zèle, tout pénétré des principes de son Institut, il appela aux exercices du second-noviciat bon nombre de ses Frères américains, ceux notamment qu'il voulait mettre à la tête des grandes communautés ou des maisons de formation.

En 1885, il introduisit l'usage des « Grands Exercices » de saint Ignace pour les Frères qui se préparaient à l'engagement des vœux perpétuels. Il ordonna de traduire en anglais les livres fondamentaux de la Congrégation : la *Méthode d'Oraison*,

(1) Agenouillé devant l'autel avec son fils, M. Murphy avait ainsi prié : *O Almighty God, you have given me this son, I now give him back to you, to be dedicated to your service for ever!* (*Œuvre d'un siècle*, p. 112.)

Voir sur le Frère Patrick ci-dessus chapitre 1er p. 19. et *Histoire générale* VI, pp. 198-199, 305 à 328.

le *Recueil de différents petits traités*, la *Conduite des Écoles*, les *Douze Vertus d'un bon Maître*. Avec rigueur il insistait sur la fidélité aux règles d'enseignement de saint Jean-Baptiste de La Salle, sur la double nécessité de l'étude et de la prière. Les faiblesses spirituelles, les découragements, les dégoûts trouvaient en lui un médecin attentif et très habile. L'activité qu'il déploya — et qui demeure en exemple admiré — finit par briser ses forces. Après une attaque de paralysie, la mort le terrassa le 25 avril 1891, parmi les vieillards de la maison de retraite de Fleury-Meudon. Il allait atteindre sa soixante et onzième année. « Nous eûmes, écrivit le Très Honoré Frère Joseph, la douloureuse consolation d'être témoin de son agonie et d'aider par nos prières et nos exhortations, son âme à passer de ce monde à Dieu (1). »

La Commission capitulaire choisit pour successeur au Frère Patrick, le 16 novembre 1891, un autre Lasallien des États-Unis, mais celui-ci d'origine allemande. Le Frère Clementian, Pierre Muth, était né à Alzenau, en Bavière. Dès sa plus tendre enfance, ses parents émigraient en Amérique. Catholiques fervents, travailleurs intelligents et honnêtes, ils conquirent l'estime de leurs nouveaux concitoyens. Pierre fréquenta l'école Saint-Alphonse tenue par les Frères à Baltimore. Il avait douze ans lorsqu'en mars 1852 le Vénérable John Neumann, rédemptoriste, quatrième évêque de Philadelphie, récemment sacré, visita les classes. Depuis 1836, ce saint religieux, Bavarois lui aussi, exerçait un très fructueux apostolat au milieu des immigrés de langue allemande qui avaient élu domicile dans les États voisins de l'Atlantique. S'adressant aux garçons de la grand-classe, il leur dit : « Mes enfants, vous avez de très justes motifs de remercier Dieu de vous avoir conduits dans une école catholique telle que la vôtre et confiés à des maîtres chrétiens tels que les disciples du Vénérable de La Salle. Vous vous imaginez peut-être qu'une vie de Frère, c'est très ordinaire, qu'un travail de Frère, ce n'est guère important. Laissez-moi vous apprendre ce que j'en pense. Si notre Saint-Père le pape me le permettait, volontiers je renoncerais à ma besogne d'évêque, je me dépouillerais de mes vêtements épiscopaux pour prendre l'habit des Frères et me dévouer, pendant le reste de mes jours à l'éducation chrétienne de la jeunesse. »

(1) ANGELUS-GABRIEL, pp. 174 à 176. — *Œuvre d'un siècle*, p. 112.

Quatre élèves entendirent l'émouvant appel. Pierre Muth fut l'un d'eux, entra au noviciat de Montréal et, le 24 juin 1854, revêtit la robe noire avec le rabat. Jeune maître à Montréal, à Brooklyn, à New-York (Second Street), il ouvrit en 1861 — directeur de vingt et un ans — Saint-Mary's School à Yonkers, la plus ancienne école paroissiale encore subsistante que les Lasalliens aient gouvernée aux États-Unis. Il appartint ensuite à l'Académie d'Utica, au Protectory de Westchester, au corps professoral de Manhattan College et du collège La Salle à Philadelphie, jusqu'à sa nomination comme Visiteur en Angleterre-Irlande. Une obédience de même sorte le ramenait en 1890 à New-York. Pour peu de temps, puisqu'il prenait place au Régime l'année suivante. Outre les districts américains, il se voyait chargé de l'Inde et des îles Britanniques.

Son nom religieux était en harmonie avec son caractère. Toute bénignité, toute affabilité, toute douceur, le Frère Clementian formait assurément contraste avec un Frère Facile voire avec un Frère Patrick. « Il a toujours vécu très simple et presque caché, écrira son biographe. Ses préférences allaient à la vie silencieuse... Son humilité avait un charme attirant. Ceux qui ont connu ce Supérieur si bon et si modeste gardent à sa mémoire une sympathie fidèle. » Aucune œuvre extraordinaire ne marqua ses vingt ans de haute administration. Démissionnaire, à cause de son état maladif, en 1911, il mourut en Belgique, le 2 décembre 1912 (1).

***

A un échelon moins élevé dans la hiérarchie, nous rencontrons des hommes d'une valeur égale, peut-être plus incontestable encore, et d'une tout autre trempe : des profils vigoureux, des âmes entreprenantes et dominatrices. Les Lasalliens des États-Unis, en parlant d'un Frère Paulian, d'un Frère Justin, d'un Frère Quintinian, d'un Frère Christian of Mary, disent : *The Giants of old*, « les géants d'autrefois (2). » Esquissons la physionomie de ces Visiteurs des districts d'Outre-Atlantique et de quelques-uns de leurs collègues, qui méritent de ne pas être oubliés.

(1) Notice nécrologique, 1913. — Frère ANGELUS-GABRIEL, pp. 231 et 554 à 556.

(2) ANGELUS-GABRIEL, p. 138.

Le premier se présente le Frère Paulian, qui, en 1873, succéda au Frère Patrick dans la charge de Visiteur de toutes les maisons situées *on the Atlantic seaboard*... et même bien au-delà, de l'autre côté de la chaîne des Alleghanys.

C'est un Irlandais... Connaissant son tempérament, on ne s'en étonnera point. Patrick Fanning naquit en 1831 près de Thurles, dans le comté de Tipperary. Il eut pour compagnon d'enfance Patrick-John Ryan, qui deviendra, en 1884, archevêque de Philadelphie. Les deux amis vinrent ensemble aux rives du Mississipi, l'an 1852. Ryan se dirigea vers le séminaire ; Fanning entra au noviciat des Frères, en la ville de Saint-Louis. Il reçut son nom religieux de Paulian le 8 septembre. Il enseigna durant plusieurs années dans les écoles du Missouri. Professeur à New-York à partir de 1860, il contribua largement à la renommée de Manhattan College. En 1867, la « présidence » de l'établissement lui était dévolue. Il la conserva quand les responsabilités de Visiteur lui incombèrent. Il agrandit Manhattan, y édifia une bibliothèque, s'occupa très diligemment de la publication de textes classiques, mit en train le premier juvénat des États-Unis.

Dans l'administration de son immense district, il n'eut que momentanément des auxiliaires : en 1874 et 1875, le Frère Rumwald, Jean-Pierre Lentz, un Luxembourgeois ; en. 1878, le Frère Lothaire, Antoine Combes, ce Français que l'Extrême-Orient, son dur champ d'action, avait rompu de fatigue. Judicieusement, le Frère Paulian provoqua la division de la province : les établissements situés au sud de l'Hudson River constituèrent le nouveau district de Baltimore, dont nous dirons bientôt les chefs. New-York gardait encore son dynamique Provincial pendant quelques mois. En octobre 1879, Saint-Louis recouvrait Patrick Fanning, après une absence de dix-neuf ans. Une période d'égale durée commençait, durant laquelle le Frère Paulian donnera l'impulsion à tous les collèges et écoles de l'Ouest, et sera quatre fois délégué aux Chapitres généraux. De l'éclipse qui se produisit en 1898 nous apprendrons, en temps opportun, les causes. Elle n'obscurcit pas les vertus du religieux. Quand il mourra en 1913, douze ans après son retour en son cher Saint-Louis, on pourra louer non seulement son esprit de décision, son optimisme foncier, sa science administrative, mais aussi la délicatesse et la bonté de son cœur, sa force d'âme, et surtout son sentiment du devoir. Mgr Ireland, apprenant sa fin, s'écriera : « Toute l'Église d'Amérique perd

en lui un noble soldat ! » Le Frère Paulian fut un soldat qui ne répugna point aux batailles mais qui, maîtrisant sa volonté propre, comprit la nécessité de la discipline et pratiqua l'obéissance (1).

Figure encore plus puissamment modelée que celle du Frère Justin (2). Le front apparaît large et beau sous les cheveux aux mèches souples ; le nez se retrousse, humant le vent de la mer ou de la plaine ; la bouche volontaire, obstinée, est comme une barre entre les joues glabres. On se sent, à n'en pas douter une minute, en présence d'une personnalité impérieuse, conquérante : et si l'on regarde l'homme dans les yeux, une lumière claire et vive achève de vous subjuguer.

L'un de ses anciens élèves, Mgr John Chidwick, qui fut un héroïque aumônier de la marine, évoquait de la sorte l'allure et l'âme de son éducateur : « Une activité et un ascendant étonnants, corps et intelligence pareillement énergiques ; une probité spirituelle d'un sérieux, d'une intensité admirables, et de contours absolument nets ; de l'enthousiasme, de la gaieté, de l'optimisme, du dévouement à pleins bords ; en matière de discipline, beaucoup de rigidité peut-être ; mais en toute occasion, tout au long de la vie, une telle fidélité, une telle générosité, un cœur si chaud, une loyauté si entière !... Pas d'ami qu'il abandonnât, pas de bonne cause qu'il cessât de défendre. L'intérêt et l'affection d'un père pour chacun des garçons confiés à ses soins (3). »

On imagine l'influence exercée par ce Chef. Elle irradia durant plus d'un demi-siècle. Stephen Mac Mahon était dans sa vingtième année quand il se présenta au noviciat de Montréal. Né à Galway en Irlande le 21 janvier 1834, élevé par un oncle, professeur excellent, il avait émigré à New-York avec sa famille en 1848. L'adolescent s'était déjà donné le règlement d'existence d'un religieux. Le dimanche, on le voyait catéchiser ses petits compatriotes en la paroisse Saint-James. Marque de

(1) Archives de la Maison Généralice, dossier ID i 4. — Notice nécrologique du Frère Paulian, 1913. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 501 et 600 à 603. — Petit détail : c'est sur l'initiative du Frère Paulian que les Lasalliens, aux États-Unis, ont adopté le col spécial et le plastron noir qui, sous le costume séculier, les distinguent du clergé.

(2) Dans les documents européens, Stephen Mac Mahon est nommé le Frère Justian. Et c'est ainsi que nous le désignons dans nos précédents volumes (tomes VI et VIII). Mais les Lasalliens d'Amérique ne l'appelant jamais que Justin, nous croyons devoir les imiter en ces pages qui relatent leur histoire.

(3) Cité par le Frère ANGELUS-GABRIEL, pp. 460-461.

vocation. Aussi bien le Frère Justin aimera-t-il toujours enseigner la doctrine chrétienne et ses leçons catéchistiques continueront-elles avec succès quand il dirigera de grands collèges.

Il débute dans le professorat en 1854, à Baltimore, passe à Montréal et à Québec, dirige Assumption Academy, à Utica. Nous ne reviendrons pas sur son rôle à San-Francisco (1). Lorsque les Supérieurs le rappellent de Californie en 1879, Mgr Alemany, son archevêque, mande au Frère Assistant Patrick : « Je sais trop bien le prix de l'obéissance religieuse pour m'opposer à ce départ. Mais je dois déclarer qu'en m'enlevant le Frère Justin vous m'avez — ou peu s'en faut — coupé la main droite (2). »

La mutation s'expliquait : il fallait dignement remplacer le Frère Paulian, à New-York. Sauf une interruption assez brève — de 1890 à 1892, pour organiser, en Irlande, le *Training College* de Waterford (3) — le Frère Justin sera près de vingt ans le Visiteur éminent du district américain de l'Est. Il y fondera 29 établissements. En relation d'amitié avec Mgr Spalding et Mgr Gibbons, apprécié du clergé, avantageusement connu, aussi, dans les milieux politiques, il put, à mainte reprise, intervenir efficacement pour la défense des intérêts de l'Église. Par ses conseils et ses démarches furent écartés des projets de lois qui menaçaient les institutions du catholicisme, notamment sur le terrain scolaire. Toujours éducateur aux larges vues, il incita au travail intellectuel et les jeunes gens et les maîtres. Plus encore, il contribua au maintien, à l'approfondissement de la spiritualité parmi les religieux de son obédience : lors des retraites annuelles, et des récollections de Noël et de Pâques, il s'appliquait à nourrir les Frères de sa propre piété, très virile ; fréquemment, on l'entendait affirmer, dans ses conférences : « Un Frère n'est pas digne de sa vocation, s'il n'est pas un saint ou s'il ne s'efforce de le devenir. » Ses auditeurs demeuraient pénétrés de ses exhortations ardentes (4).

Aux heures douloureuses dont nous parlerons plus tard — exil en France, puis en Angleterre — succédera la paix

(1) Voir *Histoire générale*, VI, pp. 326 à 328.

(2) ANGELUS-GABRIEL, pp. 458-459. — Cf. Notice nécrologique du Frère Justin, 1912.

(3) Voir *Histoire générale*, VIII, pp. 289 à 294.

(4) Archives de la Maison Généralice, dossier ID h. — Notice nécrologique, 1912. — Frère ANGELUS-GABRIEL, pp. 458 à 462 et 580-581.

de la vieillesse, dans le collège lasallien de Saint-Louis. Le 28 février 1912, l'âme du vieux lutteur retournera vers Dieu. Sa dépouille terrestre sera ensevelie au cimetière de New-York. Sur cette tombe, peuvent fleurir les méditations avec les prières : ne convient-il pas qu'une grave et pieuse jeunesse écoute ici les enseignements d'une foi « celtique », d'une filiale affection à l'égard de saint Jean-Baptiste de La Salle, d'une obéissance méritoire, d'une pleine confiance en Dieu (1)?

Avec le Frère Christian et le Frère Quintinian, nous abordons ce district de Baltimore qui rappelle l'humble prélude de la Congrégation parmi les descendants des pionniers britanniques. Le premier est ce Frère Chrétien — Joseph Panneton, de Yamachiche — que nous avons, sous son nom français, entrevu au Canada (2). Il a dû se séparer de ses novices de Montréal, qu'il dirigeait depuis 1867, pour devenir le premier Visiteur de la circonscription créée en 1878. Finances et administration, tout, en ce domaine, restait à organiser. Le jeune Chef se montra fort habile ; dès l'enfance, dans les rudes labeurs de la ferme paternelle, au contact des réalités quotidiennes, il avait déployé son énergie. Il rassembla des ressources, il acheta, il bâtit. Intendant fidèle, il sut en même temps agir en bon religieux. Promptement, il gagna la confiance affectueuse des Frères et du clergé. On le regretta quand, nommé Visiteur de Montréal en 1886, il regagna sa patrie. Les États-Unis le revirent, cinq ans plus tard, Visiteur auxiliaire à New-York. Et, de 1896 à février 1900, il gouverna pour la deuxième fois Baltimore. Démis de ses fonctions lors de la crise du latin et envoyé en résidence provisoire à Bruxelles, le Frère Christian of Mary, calme sexagénaire à barbe blanche, continua de bien servir son Institut. A San-Francisco, quelque temps, puis de 1902 à 1912 à New-York, il s'acquitta des tâches ingrates de procureur, sans autre récompense terrestre que celle du devoir accompli, des résultats obtenus (3).

En 1886, le Frère Réticius, jusqu'alors Provincial pour toute l'Amérique du Nord, avait paru dans le Maryland (4). Ses deux années de Visiteur de Baltimore ne furent qu'un intermède en cette existence chargée de responsabilités et d'hon-

(1) ANGELUS-GABRIEL, p. 463.
(2) Voir ci-dessus, pp. 15-16 et 26.
(3) Notice nécrologique du Frère Christian of Mary, 1912. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 562-563.
(4) Voir ci-dessus, pp. 23 à 26.

neurs. La France ne tarda guère à le redemander. Un Irlandais, disciple et ami du Frère Justin, recueillit, à la tête du district, la succession du Frère Christian.

Thomas Meade, le Frère Quintinian, comptait, à cette époque, quarante-cinq ans d'âge, vingt-huit ans de vie religieuse. Élève de l'école paroissiale de l'Annonciation, en la Cité de New-York, il s'était décidé, en 1860, à rejoindre ses maîtres dans la Congrégation lasallienne. La résolution lui avait coûté : car elle entraînait un départ pour le Canada, l'obligation d'apprendre la langue française, d'adopter des coutumes étrangères, et la perspective de quelques souffrances sous un climat rigoureux. Le jeune homme, en passant outre, fournissait déjà la preuve de son très ferme caractère.

Il était, en effet, de ceux qui ne plient pas. Ses subordonnés l'appelleront *the iron man*. Raide prestance, froid visage, regard impérieux, métallique, on le croirait volontiers non seulement inflexible, mais insensible. Assurément, c'est un autoritaire. Ni dans le gouvernement des hommes, ni dans sa propre conduite, il ne badine avec le devoir. Le Frère Justin apprécia cette franche énergie lorsqu'il eut le Frère Quintinian sous ses ordres, à Utica. Et le Frère Assistant Patrick, ayant expérimenté les capacités de Thomas Meade en divers postes, le manda, en 1882, à Paris, pour l'employer à son service, en qualité de secrétaire. Apprentissage d'administrateur, s'ajoutant aux compétences pédagogiques.

Le Frère Quintinian revenait aux États-Unis en 1884, comme Visiteur auxiliaire du district de New-York. Il était transféré à Baltimore en 1888 ; cette fois, il occupait le premier rang. Après un intérim de directeur dans le Minnesota, il collabore de nouveau, sur les rives de l'Hudson, avec le Frère Justin. Il faudra la crise de 1899 pour séparer, bien malgré eux, le Chef et son adjoint.

Cet « homme de fer » devait connaître de cruelles épreuves. Il les subit courageusement, religieusement, allant jusqu'au bout du sacrifice, dans un esprit d'obéissance. Juste et impartial en ses décisions administratives, il accepta d'être lui-même frappé de sévères sanctions. Ceux qui l'approchaient savaient bien qu'il ne manquait pas de cœur. Il se dépensait en sollicitudes et pour les Frères courbés sous le poids de l'âge et pour les jeunes, victimes des fatigues de l'enseignement. Sa paternelle tendresse se manifestait spécialement à l'endroit des enfants les plus déshérités, les orphelins et les dévoyés du

Catholic Protectory. Rapatrié de Belgique et de France en 1902, il aura la consolation de gouverner, douze années durant à Philadelphie, un établissement du même genre que celui de New-York (1).

***

Nous n'avons pas épuisé la liste des bons maîtres d'œuvre. A Baltimore, entre le Frère Quintinian et le Frère Christian, travailla le Frère Rumwald, jadis auxiliaire du Visiteur de New-York. Il n'aimait pas qu'une besogne s'exécutât négligemment, incomplètement. Il n'en jouissait pas moins d'une saine popularité parmi ses administrés, ayant beaucoup d'esprit, beaucoup de bienveillance et les meilleures intentions. Il mourut le 2 juin 1896, dans l'exercice de sa charge (2).

Le district de Saint-Louis se rappelait son passage, aux années 1875 à 1878. Le Frère Rumwald avait été précédé là-bas par un Canadien français, Narcisse-Dominique Regaud, le Frère Edward, qui, tout jeune, gouvernait déjà des communautés importantes, fondait l'école de Saint-Jean d'Iberville en sa province natale, recevait une obédience pour Troy, aux États-Unis et, à l'âge de trente-quatre ans, était nommé Visiteur. Ce religieux de solide qualité, que Baltimore connut aussi, fut destiné par les Supérieurs à une lointaine mission : appelé à Paris en 1877, il traversa la France pour s'en aller vers l'île Maurice (3)... On l'employa, au collège de Curepipe, comme professeur d'anglais. Les travaux obscurs convenaient à son humilité ; et sa charité s'ingéniait à rendre à ses confrères les services les plus variés. Il expira, miné par la fièvre, à 3 000 lieues de son Canada, le 31 août 1898 (4).

A San-Francisco, en 1879, le Frère Justin fut remplacé par son frère consanguin, John Mac Mahon, dont la naissance en Irlande, le 8 février 1830, était de quatre années antérieure à la sienne. John et Stephen avaient la même piété : l'aîné, comme le cadet, s'était, en sa jeunesse, mis à la disposition des prêtres de la paroisse Saint-James, à New-York, en qualité de catéchiste. Mais ce fut Stephen qui finit par conquérir John à l'Institut. En la veillée de Noël 1857, l'Irlandais de vingt-sept ans prenait le nom de Frère Bettelin. Sa carrière eut pour

(1) ANGELUS-GABRIEL, pp. 564 à 566.
(2) *Ibid.*, p. 566.
(3) Voir *Histoire générale*, VIII, p. 594.
(4) *Œuvre d'un siècle*, pp. 196-197. — ANGELUS-GABRIEL, p. 599.

étapes Rochester, Baltimore, New-York, Toronto, Saint-Louis. Ramené au Maryland, il présidait au collège de Rock-Hill, quand on lui assigna, en Californie, le poste si splendidement inauguré par son frère.

Les deux natures formaient contraste. Le Frère Bettelin, long, traînant les jambes, efflanqué, est du type disgracieux à la Lincoln : en apparence, un fruste bûcheron. Il parle peu, il garde un flegme qui fatigue et déconcerte. Il ne possède, en aucune façon, cette richesse intellectuelle et cette vibrante humanité qui gagnaient les esprits et les cœurs au Frère Justin. Cependant, de telles déficiences ne nuisent ni à son jugement, fort avisé, ni à son habileté dans le maniement des hommes et des affaires. Il s'entend si parfaitement à donner aux talents d'autrui le rendement le plus sûr qu'on lui appliquerait volontiers le proverbe anglais : « La meule ne coupe point, mais elle aiguise le couteau. » Le Frère Bettelin a su préparer aux communautés des États-Unis beaucoup de directeurs très capables, aux collèges, des maîtres de valeur. En 1900, il rentrera, désormais sans commandement, dans le district de New-York. Il y vivra jusqu'en 1920, nonagénaire qui aura vu disparaître tous ses contemporains (1).

Au seuil du vingtième siècle, les *leaders* des Frères américains sont changés. Le Frère Donatian Joseph succède au Frère Justin, le Frère Gerardus au Frère Paulian, le Frère Benignus Austin au Frère Christian, le Frère Theodorus au Frère Bettelin. Il ne sera possible de bien comprendre l'histoire de cette période qu'une fois déroulées les perspectives des vingt-cinq années précédentes. Nous nous contenterons donc ici de courtes notices sur les Visiteurs nouveaux.

Le Frère Donatian, Patrick Kenny, appartenait à une génération insérée, dès son enfance, dans les cadres sociaux et religieux de l'Amérique du Nord ; il était natif de Cleveland, dans l'Ohio, entrait, en 1875, au noviciat lasallien de Westchester. Il dépassait la quarantaine et s'était montré l'homme du devoir et de la régularité en chacune de ses obédiences lorsque, de la direction de la communauté de Second Street, à New-York, il fut promu à la tête du district (2).

William Dwyer, le Frère Gerardus, de quelques mois plus jeune, mais novice à Westchester dès 1872, après avoir été

(1) ANGELUS-GABRIEL, pp. 227-228.
(2) ANGELUS-GABRIEL, pp. 582 à 584.

l'élève des Frères à Syracuse, allait parcourir, dans l'Institut, une carrière fort belle et fort longue, ayant pour destin de ne mourir qu'en 1946, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Il passa par le professorat ; il exerça, un temps assez long, des fonctions administratives. Néanmoins son œuvre essentielle, et la plus conforme à son tempérament, il l'a réalisée dans les maisons de formation. D'une édifiante piété, d'une fidélité très stricte à ses obligations religieuses, il répondait de tous points à la définition du maître des novices. Ses conférences spirituelles étaient admirablement appropriées à ses auditoires, lumineuses, attachantes, convaincantes (1).

A Baltimore, le Frère Benignus Austin est installé le 20 février 1900 par le Frère Assistant Clementian. Il se nommait dans le monde Thomas Mac Geehan et, né à Philadelphie en 1857, il avait fréquenté l'école des Frères, sur la paroisse de la cathédrale. « Le grand Frère Austin » — ainsi l'appelaient ses élèves — était par excellence un maître d'école : les bons sujets de sa classe obtenaient toujours les premiers rangs dans les concours. Comme administrateur, il ne déploya pas moins de zèle et de talent. Supérieur du district, il se considéra comme un père de famille ; affectueusement délicat, il savait réconforter ses Frères, ranimer parmi eux, à l'occasion, l'esprit de paix et de concorde (2).

Pour San-Francisco, le Régime désigna un Canadien français, le Frère Theodorus-de-Milan, Théophile Marcoux, né à Saint-Elzéar dans la province de Québec, en 1846. Ce religieux, qui, durant quinze ans, avait enseigné à Ottawa, à Montréal, à Saint-Thomas de Montmagny, était transféré en 1879 dans le district de New-York. Sa compétence particulière le fixait dans les petits-noviciats, noviciats et scolasticats. Il n'en sortit

(1) *Ibid.*, pp. 603-604. Le Frère Gerardus s'était trouvé en rapports très directs avec les principaux Lasalliens de la grande période des fondations. Et même il avait eu l'occasion de rencontrer, en 1873, cet ancien Frère Antonin que Mgr Dubourg en 1819, avait préposé comme instituteur à Sainte-Geneviève du Missouri et qui, un demi-siècle après, pieux séculier ayant gardé mémoire de son passé monastique, s'employait comme sacristain dans une église (La *French Church of Our Lady of Lourdes*, à Buffalo) *(a)*. Écrivain alerte — ses « chroniques du noviciat » le prouvent — le Frère Gerardus, s'il en avait eu le loisir aurait pu laisser une intéressante et vivante narration du premier siècle de l'Institut aux États-Unis.

(2) ANGELUS-GABRIEL, pp. 567 à 569.

(a) ANGELUS-GABRIEL, p. 49 à 56. — Cf. *Histoire générale*, IV, p. 430 à 433.

qu'en raison des événements, pour donner la preuve d'une obéissance sans réserves. Après un décennat de Visiteur, non pas, certes, infructueux mais dépourvu d'éclat, il se retrouva dans New-York, cette fois chargé de la procure, au côté de son compatriote et ami, le Frère provincial Édouard-de-Marie (1).

Voilà les hommes qui, par le choix des Supérieurs majeurs, et — on peut l'affirmer de la plupart — à cause de leurs qualités remarquables et de la haute estime de leurs confrères, émergent de la foule. Bien d'autres, on n'en saurait douter, se manifesteront à nos regards : « Présidents » de collèges, directeurs d'écoles, professeurs, instituteurs, religieux très fidèles à leur vocation et pédagogues de talent. Dans l'élite que constituent, en 1898, les 963 Lasalliens des 93 communautés des États-Unis, ainsi que dans les maisons de formation où 85 petits-novices, 79 novices, 31 scolastiques donnent des promesses d'avenir (2), les personnalités en exercice ou en puissance ne manquent point. Il en est de toute origine sociale ou nationale. La masse des Irlandais s'offre, impressionnante. Il nous adviendra d'en détacher encore quelques visages. Partageant avec ce premier groupe mainte besogne et mainte responsabilité, il reste de nombreux Canadiens envoyés dans les districts de New-York, de Baltimore, de Saint-Louis et de San-Francisco, après achèvement de leur noviciat à Montréal. Aux noms de Joseph Panneton et de Théophile Marcoux ajoutons immédiatement ceux, non moins français, de Xavier Beauchamp, d'Anthony Gelinas, de Joseph Lavoie, de Théophile Pépin, de Félix Pellerin. Devenus les Frères Bartholomew, Victurnian, Domnan, Paphylinus, Fabrician, l'un se mettra au service des orphelins, l'autre travaillera humblement dans les noviciats, le troisième passera un demi-siècle dans les classes, le quatrième acquerra réputation de professeur d'éloquence, le dernier enseignera la philosophie à Manhattan College (3).

Enfin, l'on ne doit pas négliger l'apport germanique, de si bon poids, de solide et précieux métal : un Jean Schiesser — Frère Bonitus — et un Nicolas Lauer — Frère Luke of Mary, deux musiciens ; un Mathias Adam — Frère Carthagh — saint religieux, inspirateur de vocations sacerdotales ; un Johann

(1) *Œuvre d'un siècle*, p. 205. — ANGELUS-GABRIEL, p. 610.
(2) Chiffres fournis par la notice nécrologique du Très Honoré Frère Imier-de-Jésus, p. 83.
(3) ANGELUS-GABRIEL, pp. 168-169.

Diefenbach, le jovial Frère Damian ; un Joseph Würfel, ce Frère Noah qui, dans les écoles paroissiales et les High Schools de Philadelphie et de Baltimore, alimenta si vigoureusement les ardeurs studieuses et la flamme de la foi. Et comment ne pas mentionner les quatre fils de la famille Schneider, de Niederzissen au diocèse de Koblenz, Michaël, Johann, Peter et Josef, arrivés en Amérique avec leurs parents, lesquels en 1851 s'installèrent auprès du lac Huron? Trois entrèrent, presque aussitôt, en religion à Montréal ; le plus âgé suivit plus tard l'exemple des cadets. On les connut sous les noms de Frères Ammian, Dosas, Botthian et Botulph. Peter Schneider, le Frère Botthian, fut, quelque temps, éducateur missionnaire à Singapore. De retour, il passa par l'Allemagne et y recruta pour son Institut de pieux jeunes gens. Il occupa ensuite divers postes de confiance aux États-Unis. Quant à Josef, le Frère Botulph, nous l'avons jadis admiré, s'enfonçant dans les solitudes du Nouveau-Mexique et créant là-bas, en 1870, le collège de Santa-Fe. Nous l'y reverrons encore (1).

***

Les principaux ouvriers de l'éducation chrétienne ne se sont pas, d'ordinaire, cantonnés dans un établissement ni même dans une région particulière de l'Amérique du Nord. Et c'est pourquoi, en leur compagnie, un rapide voyage nous a conduits à travers les cités et les plaines. Il faut maintenant recommencer plus méthodiquement l'étude sur place.

Des quatre districts de l'Institut qui demeureront en activité aux États-Unis après 1874, le plus ancien, le plus développé a pour chef-lieu New-York. Il comprend, outre tout l'État qui porte le nom de la grande ville, le Michigan, la Nouvelle-Angleterre ; dans quelques années, il franchira la frontière canadienne pour s'annexer Halifax, capitale de la Nouvelle-

(1) ANGELUS-GABRIEL, pp. 189-190. — *Histoire générale*, VI, pp. 328-329. — L'album *Mississipi Vista* donne, en 3e appendice (pp. 272 à 279), une liste des Frères du district de Saint-Louis décédés dans l'Institut entre 1853 et 1948. Elle comprend 16 Français, 37 Allemands, 52 Canadiens, 145 Irlandais de naissance. A ceux-ci on pourrait ajouter bon nombre des 85 Lasalliens nés aux États-Unis. Quelques « divers » — Belge, Suisse, Polonais, Anglais, Tchèques, Mexicain, Luxembourgeois, Brésilien — complètent le nécrologe.

Écosse. Jusqu'en 1878, il garde Baltimore sous sa dépendance, avec le Maryland, la Pennsylvanie et Washington.

C'est un sol riche d'histoire. C'est un sol sacré, où l'Église catholique, en dépit des obstacles, a planté ses racines. Saint Isaac Jogues, échappé aux cruautés iroquoises, y a entendu les confessions de quelques fidèles en 1643 (1). Longtemps après, un Jésuite allemand, le P. Steinmayer, célèbre la messe dans un grenier de Water Street. Quand les 13 colonies anglaises se seront séparées de la métropole, le culte romain ne discontinuera plus ; il a lieu à la fois dans le salon du ministre d'Espagne et dans une boutique de charpentier. Un consul français, Hector Saint-John de Crèvecœur, assure l'existence légale de la communauté catholique de New-York ; et son collègue portugais, José Roiz Silva, s'inscrit au nombre des administrateurs de cette Société officiellement reconnue. Le 5 octobre 1785, est posée la première pierre de Saint-Peter's Church. Une collecte opérée parmi les Mexicains couvre en partie les frais de construction. Charles III, roi d'Espagne, y contribue par une libéralité de 10 000 dollars : le jour de sa fête onomastique, 4 novembre 1786, l'église est inaugurée ; un Capucin irlandais, le P. Nugent, offre, en cette solennité, le Saint-Sacrifice (2).

Deux évêques, Mgr Connolly, Mgr Dubois, travaillent successivement à l'instauration de modestes écoles. Le Sulpicien français Claude Dubois, cette si noble physionomie épiscopale, a rêvé de confier à des Frères l'enseignement de ses jeunes diocésains. N'espérant pas obtenir l'expatriation des disciples de M. de La Salle, il accepte, en 1828, les services d'un petit groupe d'Irlandais, James Boylan et ses compagnons, « Frères de la Charité en la Cité de New-York pour l'éducation des pauvres (3). »

Essai peu durable. Simple préfiguration. L'instrument de la Providence créatrice apparaîtra en 1838, réalisera l'œuvre en 1848. Ce sera Mgr John Hughes. Nous n'avons pas à redire comment le Frère Philippe accueillit sa requête, lui envoya les Frères Stylien, Andronis, Albien et Pastoris (4). Mais quelques précisions sur la personnalité du premier archevêque

(1) Rappelons qu'à cette date New-York était encore la « Nouvelle-Amsterdam ».

(2) ANGELUS-GABRIEL, p. 91.

(3) ANGELUS-GABRIEL, pp. 94-95.

(4) *Histoire générale*, VI, pp. 290 à 295. Il faut lire, p. 291 *Albien* et non *Alban*.

de New-York aideront à mieux saisir pourquoi sa mémoire reste en bénédiction et tient une si grande place dans l'histoire de l'Institut lasallien.

John Hughes était né en Irlande le 24 juin 1797, en cette fête de la Nativité de saint Jean-Baptiste toujours célébrée avec éclat dans les communautés lasalliennes. Rapprochement non, sans doute, auréolé de mystère, mais du moins suggestif, entre le Fondateur des Frères, lui aussi placé sous le patronage du précurseur, et le futur prélat. La comparaison pour les années d'enfance et de jeunesse, ne saurait aller beaucoup plus loin. L'Irlandais connut des jours de misère qui l'empêchèrent de se préparer au sacerdoce. Émigré en Amérique, il dut s'employer comme aide maçon, comme aide jardinier, afin de payer les frais de ses études. M. Dubois — dont il deviendra le successeur sur le siège épiscopal — l'accueillit au collège Saint-Mary's et lui ouvrit définitivement les voies vers les Ordres sacrés.

Tel est le *self-made man*, le vaillant Celte, le prêtre et l'évêque digne de ses modèles des âges apostoliques, l'esprit clairvoyant, qui, par ses exhortations et ses initiatives, détermina l'essor de l'enseignement catholique à New-York. « Allons ! disait-il à ses ouailles, construisez vos propres écoles ; affirmez vos croyances et vos droits au moyen de ces pierres que vous surmonterez de la Croix ! Convainquez vos adversaires en préparant pour la République les citoyens les mieux élevés, les plus consciencieux, les plus loyaux ; et le jour viendra où l'on vous rendra justice (1). »

Mgr Hughes appela, en 1841, les Dames du Sacré-Cœur pour diriger l'éducation des jeunes filles ; en 1846, les Sœurs de la Miséricorde, de Dublin, pour s'occuper des orphelines et des abandonnées. Il ouvrit un grand séminaire à Fordham ; il confia aux jésuites son collège Saint-Jean-Baptiste (2). L'organisation de l'établissement lasallien compléta ce solide ensemble.

Vingt-cinq ans plus tard, la cause du catholicisme était réellement gagnée. New-York garantissait aux Frères une sécurité si absolue que, déjà depuis 1861, ils y abritaient leurs novices. Une dizaine d'années, Montréal avait accueilli les postulants d'outre-frontière. Solution provisoire, et bien évi-

(1) ANGELUS-GABRIEL, pp. 96-97.
(2) *Ibid.*, pp. 98-99.

demment défavorable à la persévérance des jeunes Américains. Le Frère Facile aménagea l'immeuble nº 46 Second Street, dans le voisinage immédiat de la principale communauté des Frères d'école. Auprès des 24 novices, amenés du Canada par le Frère Hoséa, et de leurs compagnons entrés à leur suite dans la maison de New-York, le Frère Édouard-de-Marie commença, en qualité de sous-directeur, sa longue carrière de maître de la jeunesse religieuse. Obéissance et piété fleurirent.

« Old Second Street », cependant, sis en pleine ville, ne pouvait convenir à la santé de ces adolescents, pour la plupart élevés en Irlande et habitués à une existence champêtre. En 1871, le Frère Patrick acheta 80 acres de terrain (1) à 12 milles au nord de Second Street, dans la partie du village de Westchester aujourd'hui connue sous le nom de Clason Point. Là, en 1794, Dominique Lynch, un riche marchand, un catholique de la paroisse Saint-Pierre, avait eu sa maison de campagne, qu'il appelait « Holywoods » — les Bois Sacrés. De grands souvenirs, à cause de lui, s'attachaient au domaine : car Lynch avait été l'un des signataires du mémoire présenté par les catholiques au Congrès des États-Unis en vue d'obtenir la liberté du culte ; et, selon une tradition constante, la pièce d'honneur de la propriété avait servi de chapelle pour la première messe célébrée dans la circonscription de Westchester.

Avec les Frères, Holywoods redevenait lieu de prières. Saint Joseph en sera déclaré Patron. Le 1er mai 1871, les novices dirent adieu à leur vieille demeure, prirent le tramway pour Harlem Bridge et firent à pied le restant du chemin, à travers le quartier de Bronx. Quand ils touchèrent au seuil de leur *home* nouveau, en face des eaux de Long Island, ils entonnèrent l'*Ave maris stella.*

Un bâtiment de briques, à trois étages, s'édifia, l'année suivante, en annexe à la maison primitive, robuste construction de pierre. La chapelle fut bénite le 9 novembre 1873. « Saint-Joseph's Woods » — ainsi, dès lors, se transforma le nom du domaine — reçut du Frère Azarie (Alexandre Vignon), horticulteur français, son décor floral, l'un des plus beaux de la région.

Le Frère Assistant regrettait que l'éloignement de New-York privât les jeunes Frères du contact avec les écoles paroissiales où ils s'exerçaient naguère à la pratique de la classe. Afin

(1) L'acre = 40 ares 46.

d'obvier à cette déficience, il fut convenu que, chaque jour, un groupe de novices se rendrait au *Catholic Protectory* (1), sis à 2 milles de la maison de formation, et y continuerait ses *experiments* pédagogiques (2).

Les vocations s'épanouirent en cette calme retraite. On comptait cinquante prises d'habit dès 1872. Le Frère Jasper arriva d'Irlande, en 1874, avec 28 recrues. L'année suivante, 75 candidats revêtirent la robe des Lasalliens. Le cardinal-archevêque Mac Closkey exhortait son clergé à « préparer et encourager » les acheminements vers le noviciat, l'œuvre des Frères étant, déclarait-il, « éminemment précieuse (3). »

Un juvénat — le premier, sans doute, créé par une Congrégation religieuse aux États-Unis — s'ouvrit à Saint-Joseph's Woods, le 26 août 1878, pour 15 garçons de moins de seize ans. Le Frère Theodorus of Milan en reçut la conduite (4).

L'avenir apparaissait heureusement engagé. Mais il était dit que novices et petits-novices auraient peine à trouver demeure permanente. Des marais encerclaient la propriété de Westchester ; les fièvres et les épidémies sortaient de ces eaux stagnantes, débilitant les organismes des futurs professeurs. Le Frère Patrick et le Frère Justin se mirent en quête d'une région plus saine. Ils se proposèrent, en outre, de tenir leurs fils spirituels à l'écart des bruits, des fatigues et des risques d'une cité qui poussait loin autour d'elle ses redoutables tentacules (5).

On leur indiqua, en 1882, une ancienne fabrique située plus haut, dans le même comté. La présence d'un moulin jadis construit par un certain Bedell justifiait la désignation populaire : *Bedell's Mill.* Un ruisseau, élargi par un barrage et, au-delà, se précipitant en grondante cascade, coulait entre les vertes collines. Ce site agreste plut au Frère Justin, qui toutefois interrogea le vendeur sur les possibles méfaits des moustiques et de la malaria. Devant toutes les assurances qu'on lui prodigua, il signa le contrat d'acquisition de 130 acres, pour 15 000 dollars.

On dut procéder à de multiples réparations, à des adapta-

(1) Sur le *Catholic Protectory* voir *Histoire générale*, VI, pp. 319 à 321.
(2) ANGELUS-GABRIEL, pp. 323, 511 à 513.
(3) Lettre pastorale du 17 avril 1877, citée par le Frère ANGELUS-GABRIEL, p. 514.
(4) Album du district de New-York *A Century of Service*, pp. 148-149.
(5) *Ibid.*, p. 154.

tions, à des agrandissements ; on construisit un pont sur le Muscoot River. Et le 7 mai 1883, 19 petits-novices, guidés par les Frères Theodorus et Gerardus, descendirent du train à la station d'Amawalk. Les 31 novices du Frère Edward of Mary se présentèrent le lendemain.

Ce transfert était bien hâtif. Le mobilier manquait encore. En attendant les voitures qui déménageaient Saint-Joseph's Woods, la jeunesse coucha sur le plancher. Les repas, préparés dans un hôtel, furent servis sur des tables de fortune. Les toilettes matinales s'accommodèrent du ruisseau.

Puis, on vécut en paix. Le juvénat possédait son installation particulière dans la charmante vallée. Les Frères Charles-Alfred, Albeus Jerom, Adalrick Vincent, Adonas Edward s'appliquèrent successivement à former leurs petits-novices. En 1886, le nombre de ces enfants s'était considérablement augmenté : il dépassait la cinquantaine. Leur bâtiment ne pouvant plus suffire, on les logea dans la maison récemment organisée pour les retraites des Frères (1).

Les sollicitudes du Frère Edward of Mary restèrent acquises aux novices jusqu'en 1889, date à laquelle il fut promu Visiteur provincial (2). Encore cette situation éminente ne le sépara-t-elle point entièrement de son cher troupeau, puisqu'elle lui conférait mission de veiller sur lui, de même que sur les autres groupes formés à la vie religieuse dans les districts du Canada et des États-Unis. Une évangélique douceur caractérisait son gouvernement des âmes. Les vertus qu'il prêchait, c'était, avec la docilité, la droiture, le recueillement, la dévotion. Il aimait, aux grandes fêtes, rassembler ses fils autour de la « grotte de Notre-Dame de Lourdes (3) » pour chanter avec eux des hymnes en l'honneur de la Très Sainte Vierge. Son cœur paternel savait comprendre et consoler. Jadis, entrant, à l'âge de quinze ans, au noviciat de Montréal, Augustin Bélanger avait éprouvé la nostalgie du foyer familial ; les pensées décourageantes l'avaient assailli. Lors donc qu'il voyait quelqu'un des novices, et particulièrement un Irlandais, en proie à la tristesse des complets dépaysements, il allait à lui et trouvait les mots qui guérissent.

En septembre 1883, un scolasticat commençait à fonctionner

(1) Album de New-York, p. 149. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 514 à 517.
(2) Voir ci-dessus pp. 27-28. — Cf. ANGELUS-GABRIEL, pp. 525-526.
(3) Construite à Amawalk en 1885.

dans les locaux d'Amawalk. Les Supérieurs avaient choisi, pour lui donner la décisive impulsion, le Frère Bénézet-Thomas. L'Irlande nous a fourni déjà l'occasion de connaître la haute valeur de Roderick Kane, ingénieur civil en son pays, ensuite à San-Francisco, très humble Frère au noviciat californien, avant de briller parmi les professeurs et les directeurs des États-Unis, avant de couronner sa réputation de grand éducateur, de grand religieux, au La Salle Training College de Waterford (1). Ses travaux de maître en pédagogie au bénéfice des scolastiques d'Amawalk se placent entre sa présidence de Saint-Mary's de San-Francisco et celle qui lui fut dévolue à Manhattan, en 1885.

Il conseille, en leurs débuts , 16 étudiants. Jusqu'en 1900 les Lasalliens de New-York ne seront jamais astreints à un programme uniforme et bien défini. Ils se préparent, d'une façon toute personnelle, au diplôme d'instituteur, qui, dans les limites de l'État en cause, confère officiellement le droit d'enseigner pour une période décennale, avec faculté de prolongation au moyen du renouvellement du titre. Ce premier parchemin conquis, les jeunes maîtres se présentent, s'ils le désirent, aux examens universitaires dont la sanction se traduit par un certificat du même ordre que le brevet supérieur français. A cette fin, plusieurs années d'études s'imposent ; un cours de pédagogie s'ajoute aux nombreuses spécialités. Mais, qu'ils soient ou non passés par le scolasticat, les Frères ne peuvent alors que se livrer à un travail surérogatoire, en communauté, après les heures de classe. Le Frère Visiteur et le Frère Inspecteur du district contrôlent leur degré d'instruction. Pour faciliter l'effort et encourager l'émulation, des cours de vacances auront lieu, dont les initiateurs demeureront en rapport, durant l'année scolaire, avec les participants. L'Université de New-York délivre les titres, valables pour toute la vie (2).

Le scolasticat d'Amawalk sera interrompu en 1900, reprendra vie en mars 1903, sera fermé de nouveau dès le mois de sep-

(1) *Histoire générale*, VIII, pp. 292-293. — Cf. ANGELUS-GABRIEL, pp. 557-558. Le Frère Bénézet-Thomas sera élu en 1911 Assistant du Très Honoré Frère Gabriel-Marie.

(2) *Bulletin des Ecoles chrétiennes*, nº de juillet 1935, pp. 267 à 269. Il existe actuellement quatre grands scolasticats aux États-Unis ; l'un d'eux fonctionne auprès de l'Université catholique de Washington et répond aux besoins des districts de Baltimore et de New-York (Album de New-York, p. 147.)

tembre suivant. A l'origine de ces vicissitudes il n'est rien d'autre que des embarras et des ennuis d'ordre matériel, dont il faut accuser le *Croton Water System*. New-York avait besoin d'eau potable : l'administration urbaine s'empara des vallées du Croton et du Muscoot, construisit barrages et réservoirs pour l'approvisionnement. Et le fléau du paludisme s'abattit sur la région.

Les groupes de jeunesse durent être évacués, de 1896 à 1899, sur un immeuble que l'archidiocèse mit à la disposition du Frère Visiteur, dans la ville de Troy. Ils revinrent *at home* quand la situation, à Amawalk, fut nettement meilleure. Mais ils ne jouirent pas longtemps de la tranquillité à peu près reconquise. New-York décida d'exproprier tous les riverains du Croton et de son affluent. Le 3 septembre 1903, des ouvriers commencèrent à démolir un vieux bâtiment à proximité du scolasticat. Le contremaître notifia aux Frères que le noviciat serait jeté bas le lendemain. Le directeur des scolastiques, Frère Baldwin Peter, qui était éloquent et bon juriste, se précipita au County Court House, afin d'obtenir des délais. Le bouillant Frère Julian, directeur de la communauté, s'apprêtait à se défendre à main armée contre les entreprises des vandales du *Water Departement*, quand son confrère, courant à perdre haleine, apporta l'ordre officiel de surseoir à la dévastation...

Pendant les deux semaines de répit, un arrangement fut conclu avec le district de Baltimore pour l'hospitalisation des novices et des juvénistes dans le domaine lasallien d'Ammendale. Les futurs religieux new-yorkais restèrent chez leurs voisins du Maryland jusqu'en décembre 1906 (1).

***

C'était pour l'instruction chrétienne des fils du peuple que les disciples de Jean-Baptiste de La Salle, conformément à leur essentielle vocation, avaient accepté de travailler aux États-Unis. Aussi longtemps, aussi largement qu'ils le purent, ils se vouèrent à cette tâche. Voilà pourquoi nous mettrons d'abord en lumière ces « écoles paroissiales » où des milliers d'Américains apprirent à fond, outre les éléments des connais-

(1) Ils furent alors transférés à Pocantico Hills, propriété située à 25 milles au nord de la cité de New-York. Ils ont quitté cette sixième demeure en 1930, pour s'installer, plus grandement, à Barrytown. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 517 à 524. Cf. *Bulletin des Écoles chrétiennes*, nº de mars 1908, pp. 100 à 102.

sances humaines, les vérités dogmatiques, les principes de la morale religieuse, et reçurent la grâce de persévérer dans la foi. Les Frères ont formé, pour le plus grand bien du Nouveau-Monde, des citoyens consciencieux comme le souhaitait Mgr Hughes, des pères de famille qui ont transmis à leurs enfants un héritage de fidélité à l'Église, avec des convictions fermes et le sens du devoir social (1).

Catéchistes avant tout, ils ont exercé mission d'évangélisateurs même en dehors de leurs classes. Dès 1849, ils prenaient en charge une « école du dimanche » à New-York : 90 garçons, assujettis à divers labeurs durant la semaine, suivaient ces leçons dominicales, entassés dans un réduit dépendant de la cathédrale. Le Frère John Chrysostom, cette sympathique personnalité de l'âge héroïque (2), leur donnait son enseignement deux fois dans la journée, les conduisait à la grand-messe et aux vêpres, les préparait soigneusement à la Première Communion et à la Confirmation. Pareil dévouement au service des enfants élevés dans les écoles publiques s'est perpétué au cours du dix-neuvième siècle, voire dans les débuts du vingtième. Les jeunes Italiens s'en sont trouvés parmi les principaux bénéficiaires. La Mère François-Xavier Cabrini, canonisée par Pie XII, se félicita de l'aide qu'en ses activités charitables et pédagogiques, elle obtint, très généreusement, du Frère Eliphus Victor (3).

Les Lasalliens ont déployé des activités magistrales dans l'œuvre fondamentale de l'éducation des masses. Ainsi parle Mgr Keane, archevêque de Dubuque. Et il commente cette assertion de la façon suivante : « Dieu s'est servi d'autres ouvriers pour élever les puissants bastions et les hautes tourelles du vaste ensemble scolaire. Mais pour poser les assises, dresser les murs, rendre solidaires tous les éléments de l'édifice, je ne connais personne qui s'égale aux Frères des Écoles chrétiennes, à moins qu'on ne leur compare ces innombrables équipes de saintes et héroïques femmes qui assument aujourd'hui, dans notre pays, les plus dures et les plus délicates entreprises de l'enseignement chrétien (4). »

A l'époque contemporaine, en effet, les religieuses des Congré-

(1) ANGELUS-GABRIEL, p. 233.
(2) Voir *Histoire générale*, VI, pp. 292 à 295.
(3) ANGELUS-GABRIEL, p. 140. Il s'agit ici du Frère Visiteur décédé en 1913 (John Mac Connell).
(4) Cité par ANGELUS-GABRIEL, p. 121.

gations enseignantes et leurs auxiliaires se substitueront progressivement aux instituteurs dans les classes élémentaires. Cette évolution ne se dessinait pas encore il y a trois quarts de siècle. Vers 1875, les bâtiments de Second Street, à New-York, formaient le quartier général des Frères professeurs d'*Academy*, maîtres d'école dans les paroisses. Ils s'y groupaient autour de leur Frère Visiteur, de l'Inspecteur chargé du contrôle des établissements primaires, du Procureur qui, à la tête du *La Salle Bureau*, dirigeait la publication des livres d'Institut.

Les Lasalliens dépendant de 6 églises paroissiales logeaient, en ce temps-là, dans le vieil immeuble et en sortaient, chaque jour, vers Saint-Mary's, Saint-Nicholas', Saint-Patrick's, Saint-Brigid's, Saint-Joseph's, Our Lady of Sorrows... Plus tard, se joindront à eux leurs confrères du Saint-Rédempteur, école fondée en 1888, de l'Épiphanie, établissement ouvert en 1900.

Saint-Mary's School existait déjà bien avant l'installation des Frères aux États-Unis. Le P. Starrs, curé de la paroisse catholique en 1850, les pria d'en accepter la direction. On y dénombrait 900 écoliers dès 1863.

Saint-Nicholas', confié aux Lasalliens en 1866, était fréquenté par les fils d'Allemands, ainsi que « Notre-Dame des Sept Douleurs », où les Frères ne restèrent que de 1877 à 1879.

L'école paroissiale Saint-Patrick's les garda, en revanche plus de quatre-vingts ans (1849-1933). Les Frères Gregory, Vincent et Ignatius l'avaient commencée, à la requête de Mgr Hughes, dont l'église Saint-Patrick était la cathédrale. Parmi les élèves de leurs successeurs dans les classes de « Mulberry Street », Mgr Michael Lavelle demeura l'un des plus fidèles et l'un des plus chers à ses anciens maîtres. Devenu leur pasteur, au lieu même où avait débuté son éducation, il mena, près de cinquante années durant, un apostolat splendide. « Prêtre tout en or » — pour reprendre une expression chère à saint John Fisher — sa longue vie sacerdotale fut comme un résumé de l'histoire du catholicisme dans l'État de New-York. Affilié à la Congrégation de saint Jean-Baptiste de La Salle, Mgr Lavelle apparaît le type accompli de ces membres du clergé américain qui, ayant dû leur formation première aux Frères des Écoles chrétiennes, vouèrent à ceux-ci une profonde reconnaissance et tinrent à honneur de les épauler vigoureusement (1).

(1) Frère CLAIR-STANISLAS, *op. cit.*, pp. 78 à 80. — Album du district de New-York, p. 62. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 141, 183 à 188.

Sans nous arrêter aux autres groupes scolaires rattachés à la communauté de Second Street (1), visitons Saint-James', très ancien centre, sur la troisième paroisse catholique établie dans la Cité de New-York. L'école fonctionnait dans les soubassements de l'église, en 1836. Pas encore de Lasalliens à cette date, évidemment. Douze ans après, on rencontrait à Saint-James' Stephen Mac Mahon, le futur Frère Justin, s'exerçant à la pédagogie chrétienne auprès de ses jeunes camarades (2). En mai 1854, le P. Mac Kenna, le curé, achète un vieux sanctuaire, *The Mariner's Church*, et l'aménage pour les classes. Les Frères Chronian et Botthian arrivent l'année suivante. Un nouveau bâtiment est construit en 1868. Il abrite d'excellents maîtres, de remarquables disciples. De 1885 à 1907, le Frère Arcadius Walter sera ici au premier plan ; il comptera au nombre de ses écoliers Mgr Cusack, évêque d'Albany, et le célèbre Alfred Smith, gouverneur de l'État de New-York, ce catholique qui brigua la présidence de la République américaine.

« Al. Smith » raconte, en ses Mémoires : « Je devins élève à l'école paroissiale Saint-James à l'automne de 1880, quand j'avais sept ans. J'y fus instruit par les Frères. Quand j'étais enfant de chœur à l'église Saint-James en 1883 et 1884, c'était la première paroisse catholique de New-York, sans excepter la cathédrale elle-même. L'on y comptait 16 000 pratiquants. L'école était la plus vaste de la ville et se classait en tête de toutes les écoles paroissiales (3)... »

Le nombre de celles-ci augmentera encore sous les auspices du Frère Visiteur Justin : en 1880, les Lasalliens s'établissent à la 14e Rue, sous le vocable de l'Immaculée Conception ; en 1885 aux « Saints Innocents » ; la même année, à Saint-Alphonse. Au temps du Frère Donatian Joseph s'ouvriront les écoles de Saint-François-Xavier, en 1900, de la Sainte Trinité, en 1903 (4).

Nous n'avons pas, d'ailleurs, épuisé la liste. Il serait difficile, et fastidieux, de noter tous les quartiers de la grande ville où des membres de la Congrégation furent appelés à enseigner,

(1) Saint-Brigid's était aux mains des Frères depuis 1858. Ils y eurent pour élève Michel O'Reilly, que nous retrouverons, brillant professeur, dans leurs rangs. Saint-Joseph's School, située sur une paroisse qui s'organisa dès 1829, accueillit les Lasalliens en 1855.

(2) Voir ci-dessus, pp. 101-102.

(3) Cité par ANGELUS-GABRIEL, p. 145.

(4) *Ibid.*, pp. 630-631.

soit momentanément, soit pendant des périodes assez longues, soit par intermittence.

Hors de la Cité de New-York, nous les rencontrons à Brooklyn, où le P. Mac Donough, curé de Saint-James, obtenait leurs services dès 1851 (1) ; à Yonkers, cet ancien campement indien, devenu grosse agglomération après la création des chemins de fer. Ils y débutaient en 1861, aux jours fiévreux de la guerre de Sécession. Le jeune Frère Clementian, futur Assistant des Supérieurs généraux Joseph et Gabriel-Marie, recevait la charge de la nouvelle création. Plus tard, en 1877, les Lasalliens se retirèrent. Mais ce ne fut qu'une courte interruption. Rappelés par le curé, le P. Corley, qui agrandit l'établissement et construisit une résidence pour la communauté, ils poursuivront à Yonkers leur œuvre modeste et féconde jusqu'en plein vingtième siècle (2).

Ils sont à Albany, à Buffalo, quelques années à Kingston ; à Syracuse, à Troy, à Utica, ils maintiendront, plus ou moins longtemps, leurs classes élémentaires, à côté d'un plus large enseignement. Leur école paroissiale de Newburgh subsiste depuis soixante-quatre ans. Le Frère Stephen of Jesus s'y présentait, avec deux collègues, le 31 décembre 1885, à la requête du Révérend Joseph Mooney, doyen du comté d'Orange. Les habitants se montraient empressés en leurs accueils. Et lors des fêtes de 1900, après la canonisation de saint Jean-Baptiste de La Salle, les sympathies se manifestèrent, plus chaudes et plus amples encore, à l'égard des disciples de l'admirable Éducateur (3).

Le district s'étendant bien au-delà des limites de l'État de New-York, il faut que nous poussions des pointes, d'abord à l'ouest, jusqu'à Detroit dans le Michigan, puis au nord-est, vers les régions de la Nouvelle-Angleterre.

Les Frères appelés par l'évêque français Paul Lefèvre, étaient citoyens de Detroit depuis 1851 et y dirigeaient des écoles paroissiales et de petites « académies », lorsque les crises financières consécutives à la guerre civile amenèrent la graduelle disparition de leurs établissements. La dernière communauté demeurée sur place, s'apprêtait, en 1877, à regagner, par le lac Érié, le chef-lieu de la province lasallienne. Le Révé-

(1) *Ibid.*, pp. 150 à 152.
(2) Album de New-York, p. 133. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 153 à 155.
(3) Album cité, pp. 82-83. — ANGELUS-GABRIEL, p. 199.

rend John Friedland, recteur de la paroisse Saint-Joseph, supplia le Frère Carthagh et ses quatre confrères de ne pas abandonner la jeunesse chrétienne : et il leur offrit, à des conditions satisfaisantes, la direction des classes qu'il avait créées. Ce geste eut les plus heureuses répercussions, puisque les maîtres congréganistes, depuis bientôt quinze lustres, engrangent de belles moissons d'âmes sur le territoire paroissial (1).

Les États de la Nouvelle-Angleterre ne sont pas restés fermés aux entreprises des religieux enseignants. Mais des 14 écoles que les Frères y ouvrirent, 5 seulement ont survécu.

Le Massachusetts, où Boston était érigé en évêché en 1808, sous la crosse de Mgr de Cheverus, voyait sa population catholique augmenter rapidement au cours du siècle. Ses centres manufacturiers attiraient les immigrants, Irlandais en premier lieu, et, à la suite de leur flot, Canadiens français, Italiens, Polonais, Portugais. Cependant, quelque intolérance locale gêna le développement de l'enseignement catholique. Les Frères n'arrivèrent qu'en 1881, à Chicopee, pour recevoir, des mains du P. Healey, l'école paroissiale du Saint-Nom-de-Jésus. Le P. Timothée Brosnahan, curé de l'église Sainte-Marie, leur confia en 1891, ses enfants de Waltham ; six professeurs lui furent envoyés, sous la conduite du Frère Noah, Francis Curran. En 1892 et 1895, deux établissements, destinés surtout à la clientèle franco-canadienne, s'organisaient à Fall-River : Notre-Dame de Lourdes et Sainte-Anne. Vers la même époque, Mgr Arthur Teeling amenait les Lasalliens à Lynn (2).

Dans Hartford, au Connecticut, l'école paroissiale Saint-Patrick's dura de 1866 à 1885 et se doubla d'une académie. « Un éclat du tempérament irlandais provoqua la fin de l'œuvre, » note l'historiographe des Frères d'Amérique. Et il conte ainsi l'événement, qui, selon lui, ne saurait surprendre les gens habitués à la psychologie celte : La retraite de trente jours s'ouvrant à Amawalk le 4 juillet, le Frère Justin ordonna qu'elle fût suivie par tous les directeurs de communautés. En conséquence, le Frère chargé de la maison de Hartford demanda au curé de Saint-Patrick l'autorisation de mettre les élèves en vacances, le 2 juillet au soir. Immédiatement cet ultimatum lui fut signifié : « Si vous finissez les classes avant 4 heures de l'après-midi, le 3, vous n'aurez pas besoin de revenir ici. » Le

(1) Album de New-York, pp. 100 à 103. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 356-357.
(2) ANGELUS-GABRIEL, pp. 192 à 194.

directeur, fort embarrassé, écrivit au Frère Justin, lequel répondit par télégramme : « Fermez à midi, le 3. » Perdre une demi-journée ! Le curé jugea préférable de se priver des services que les Lasalliens rendaient à sa paroisse depuis dix-neuf ans (1)...

Fountain Street School, Saint-Teresa's, Tyler, ces trois écoles paroissiales fonctionnèrent jadis dans la cité de Providence, capitale du minuscule Rhode Island. Bangor, dans le Maine, ne retint les Frères entre ses murs que de 1896 à 1903. Le New-Hampshire, au contraire, leur fut hospitalier à Dover pendant trente-huit ans ; il les garde encore à Manchester, dont l'évêque, Mgr Denis Bradley, prit l'initiative de recourir à leur zèle en 1886, pour la paroisse de sa cathédrale. Quant au Vermont, à peine les connut-il : la fondation d'un établissement à Burlington, en 1891, se soutint péniblement, faute de ressources, puis croula en 1896 (2).

Au total, New-York et sa vaste banlieue offrent à l'Institut le terrain le plus favorable. Le développement des écoles populaires ne s'y arrête point, après 1900. Il est, pour une bonne part, l'effet des sollicitudes pastorales du cardinal-archevêque John Farley. Intronisé en 1902, le nouveau chef de l'archidiocèse statua que chaque paroisse dépourvue d'école chrétienne devrait se mettre aussitôt en mesure de sortir de cette situation déficiente. Puis, lors de la création d'un centre d'activité religieuse, il exigea que l'école fût construite en même temps que l'église. La rigoureuse application de ce principe détermina le plan original d'édifices où se juxtaposèrent le culte et l'éducation. Les curés se virent obligés de chercher des instituteurs. Ils recoururent, le plus souvent, aux Lasalliens. Et c'est ainsi que, pendant les années où le Frère Donatian Joseph présidait aux destins de la Province, 11 000 garçons, simultanément, bénéficiaient de l'instruction gratuite dans les écoles chrétiennes (3).

***

Protection des orphelins, sauvetage des abandonnés, redressement et relèvement de l'enfance coupable, toutes ces grandes

(1) ANGELUS-GABRIEL, p. 196.
(2) *Ibid.*, p. 197.
(3) *Ibid.*, pp. 582-583.

et hardies entreprises qui, pour les continuateurs de saint Jean-Baptiste de La Salle, se rattachent si directement à leur vocation religieuse et pédagogique, l'Amérique les nomme *Boy Welfare Institutions*, les œuvres pour « le bien-être » des petits déshérités. La première entièrement organisée, mise au point par les Frères, est ce *Catholic Protectory* de New-York, que l'accord de l'archevêque Hughes, du Frère Patrick, du Dr Silliman Ives et de plusieurs autres personnalités a fait surgir du sol en 1863 (1). L'établissement a trouvé, depuis 1866, l'espace indispensable sur les 114 acres du village de Westchester. Il est célèbre dans le Nouveau-Monde, voire dans l'Ancien. Lors de l'Exposition de Londres en 1884, les journaux anglais déclarent que les plus remarquables échantillons d'ameublement, de tissage, de cordonnerie, de ganterie, d'imprimerie, de galvanoplastie, ont été fournis par le Protectory new-yorkais. Le guide officiel distribué aux visiteurs souligne également les magnifiques résultats réalisés par la patience et le talent des éducateurs de pauvres garçons appartenant aux milieux les plus misérables (2). Progrès et succès iront de pair. Dans le « bâtiment industriel » édifié en 1890, on admirera les magazines sortis des presses des jeunes typographes. La fanfare, l'orchestre et la chorale des pupilles de l'Institut participent aux solennités publiques ; le président Théodore Roosevelt se plaira à entendre, à Washington, ces excellents musiciens. L'entraînement militaire et sportif complétera la formation physique, ne sera pas inutile à l'effort moral des adolescences bien dirigées.

L'honneur d'une pédagogie si habile et de tant de prodigieux réveils spirituels ne peut être disputé à un Frère Teliow, à un Frère Leontine. Bernard Fackledei — le Frère Teliow — mérite bien le titre sinon de fondateur (qu'il faut, semble-t-il, réserver au Dr Ives), du moins de vrai « réalisateur » du Catholic Protectory. Il a sauvé l'institution en des jours difficiles, s'est ingénié à en préciser les buts, les moyens, les programmes. Non seulement à New-York, mais ailleurs aux États-Unis, et dans l'Amérique du Sud, cet Allemand transplanté a, de toute son énergie, de toute son intelligence, servi la cause de l'infortune et du repentir.

Venu en immigration à Cincinnati, Fackledei entra au noviciat lasallien de Saint-Louis en 1851. Après avoir gouverné

(1) Voir *Histoire générale*, VI, pp. 319 à 321.
(2) Angelus-Gabriel, p. 242.

les écoles de Saint-Pierre, de Saint-Michel et de Sainte-Anne, à Philadelphie, il succéda au Frère Leo dans la direction du Protectory en septembre 1863. Il occupera le poste quatorze années. Il passera ensuite à Quito : la République équatorienne, qui avait eu déjà recours à ses compétences, le charge en 1877 d'ouvrir un établissement du même genre que celui de Westchester (1). Appelé ensuite à Paris, envoyé de là en Californie, le Frère Teliow reprend ses tâches de spécialiste à Feehanville, dans l'Illinois, à Glencoe, dans le Missouri, à Eddington, en Pennsylvanie. Il meurt à Ammendale, dans le district de Baltimore, le 21 septembre 1900. Le Conseil d'Administration du Catholic Protectory entend que la dépouille du maître éducateur lui soit rendue. Le Frère Teliow repose au cimetière voisin de l'église Saint-Raymond, près de son grand collaborateur, le Dr Silliman Ives (2).

Il laisse le souvenir d'une infatigable activité, d'un savoir-faire jamais à court, d'un courage qui affronte et brise tous les obstacles. Il s'était parfois trouvé en face d'hommes beaucoup moins compréhensifs que le Dr Ives : l'égoïsme des uns, l'apathie des autres avaient soulevé ses vifs courroux. Il avait gémi du manque d'hygiène, de la précarité des subsides, de l'insuffisance du personnel ; il avait lutté contre les épidémies, les incendies, les désordres, déjoué les tentatives criminelles de plusieurs subalternes. Il avait vaincu la haine, conquis le respect, transformé les âmes (3).

Le Frère Leontine est son successeur le plus en renom. Des milliers et des milliers d'enfants reçoivent de l'Irlandais Thomas Goulden les leçons de discipline chrétienne entre l'année 1882 et l'année 1904. Ils sortent de ses mains renouvelés, remodelés, et, en sus, capables de gagner leur vie. Le Frère Leontine gouverne, le Frère Leontine bâtit. On lui doit la vaste et belle chapelle dédiée à saint Louis de Gonzague, une salle très spacieuse de récréation, plusieurs ateliers d'apprentissage, une installation d'électricité, un matériel moderne pour la gymnastique. Il donne tous ses soins et à la préparation militaire et aux sociétés musicales (4).

Mais les idées et les procédés évoluent. Le *congregate system*,

(1) Voir ci-dessous, pp. 235-236.
(2) Décédé bien auparavant, le 13 octobre 1867.
(3) ANGELUS-GABRIEL, pp. 245 à 247.
(4) Notice nécrologique du Frère Léontine, 1904. — ANGELUS-GABRIEL, p. 247.

qui rassemblait dans le même temps et au même lieu jusqu'à 2 800 enfants, encourt mainte critique. On recherche plus de souplesse, on réclame plus d'esprit familial, plus d'appels aux initiatives individuelles, de meilleures adaptations aux tempéraments, aux âges, aux dispositions intellectuelles et morales, dans l'éducation des orphelins, dans la rééducation des délinquants. Le lois, d'ailleurs, deviennent rigoureuses en ce qui concerne l'emploi de la main-d'œuvre enfantine, la vente des produits des *Boy Welfare Institutions.* Il faut donc s'orienter vers l'avenir. Ce sera, en particulier, la résolution du Frère Barnabas, Edward Mac Donald, qui appartint à la Congrégation lasallienne de 1885 — date de son admission au noviciat d'Amawalk — jusqu'à son décès en 1929. En un temps où il s'occupait de recruter des vocations pour l'Institut, il était, au surplus, préposé au placement des pupilles du Protectory. Puis, en 1894, Mgr Corrigan, son archevêque, lui donna l'inspection des œuvres diocésaines pour l'enfance.

Enquêtes et expériences conduisirent le Frère Barnabas à la création d'un organisme au fonctionnement régulier, pour le choix ainsi que pour la surveillance des foyers accueillant soit les petits garçons soit les apprentis. Ce genre d'activité s'étendit naturellement à la maison de Westchester. Et, en 1902, l'entreprenant religieux ouvrit, dans la cité de New-York, le *Saint-Philip's Home*, destiné aux anciens élèves du Protectory. Ils y étaient logés, nourris, blanchis, moyennant une très faible rétribution ; ils y trouvaient aide et appui pour leur travail, pour leur conscience, et de saines distractions aux heures de loisir. Le Frère Barnabas et ses adjoints connaissaient les patrons qui employaient, en atelier, en magasin, en boutique, les jeunes gens répartis selon leurs aptitudes et leurs goûts. Ainsi demeuraient entourés de sages conseils, d'affectueuses sollicitudes ceux des pupilles qui répugnaient à l'existence campagnarde.

Le plein air et les travaux des champs n'en restaient pas moins préférables. Et le Frère Barnabas agit fortement pour incliner la jeunesse en ce sens (1). Il fut le promoteur du « cottage system » qui substitue à un bloc de constructions des pavillons nombreux offrant abri, parmi les jardins, à des groupes de

(1) En 1906, il organisera l'École d'Agriculture de Lincolndale, qui, en 1938, après la fermeture du vieux Protectory, sera, sous le nom de Lincoln Hall, la Maison de rééducation modèle.

pensionnaires. Auprès de ces derniers, le bon éducateur persévérera en son rôle : leur indiquant les voies les meilleures, leur suggérant les nobles pensées. Parfois hélas ! douloureusement déçu...

« Je reste, disait-il, dans la ligne de saint Jean-Baptiste de La Salle, dont je veux être le fils très fidèle. Tout ce que j'ai entrepris, notre Père en a donné le premier exemple à Saint-Yon. » *Boyology*, science de la psychologie enfantine et juvénile : c'était le terme familier au Frère Barnabas pour définir l'œuvre de sa vie. Pareille science ne se nourrissait pas uniquement d'observations, d'inductions, d'expérimentations : elle cherchait secours dans la prière ; elle mobilisait le plus religieux dévouement. « Je ne sais — déclarait l'un des admirateurs de notre « boyologiste » — qui a inventé le nom de *Christian Brother :* mais, dans ma pensée, Frère Barnabas résumait merveilleusement tout ce que peuvent signifier ces deux mots (1). »

L'histoire du Protectory de New-York, la physionomie de ses animateurs méritaient de retenir assez longuement notre attention. Cependant, on serait mal fondé à croire que rien de semblable n'a existé dans le même district. Des *Boy Welfare Institutions*, il en a surgi à Troy, à Albany, à Utica ; et les deux premières sont nettement plus anciennes que l'œuvre du Dr Ives et du Frère Telliow ; la troisième la précède de quelques mois. Enfin, on peut en signaler une quatrième, plus récente, à Halifax, dans cette Nouvelle-Écosse qui, après avoir découragé les Lasalliens du Canada (2), va, précisément pour de pauvres enfants de son peuple catholique, s'ouvrir à l'équipe confraternelle des États-Unis. Si nous ne plaçons qu'en retrait ces établissements, nous ne prétendons pas qu'ils soient négligeables. Mais aucun n'a connu le puissant développement et les activités variées de l'institution principale.

A Troy, en 1852, se propageait une épidémie de choléra. Les décès se multiplièrent ; beaucoup d'enfants restèrent orphelins. Le P. Havermans, curé de la paroisse Sainte-Marie, fut pris de compassion : il recueillit 40 de ces infortunés et les confia aux Frères chargés, depuis un an, de l'Académie Saint-Joseph sous la direction du Frère John of Mary (3). Les nouveaux venus

(1) ANGELUS-GABRIEL, pp. 249 à 252 et 257-258. — Album de New-York, pp. 136-137.

(2) Voir ci-dessus, pp. 61 à 65.

(3) Sur le Frère John of Mary, William Eldridge, l'un des premiers novices de l'Institut aux États-Unis, voir *Histoire générale*, VI, p. 289.

furent logés dans le bâtiment scolaire. Le Canadien français Grégoire Dépin — Frère Jérémie-de-Jésus — s'occupa de leur bien-être et de leur instruction. Or leur nombre augmentait à mesure que le fléau étendait ses ravages. La construction d'un immeuble spécial s'imposa : un dimanche d'août 1853, la communauté et les paroissiens assistèrent à la pose de la première pierre du *Saint-Mary's Orphan Asylum*.

Cet orphelinat troyen, qui en 1864 requérait de la charité privée l'entretien de 153 enfants, un autre Canadien, « un saint homme de Dieu, » Antoine Rousseau, le Frère Polycarpe, le gouverna plusieurs années. Le 5 mai 1866, un incendie survint : la bâtisse fut réduite en cendres. Sept semaines plus tard, Mgr Conroy, évêque d'Albany, procédait à la bénédiction du terrain où s'élèvera le nouvel Asile, « destiné à recevoir les orphelins et les abandonnés, sans distinction de race ou de religion. » En 1876, une reconnaissance officielle plaçait l'établissement sous le contrôle du *Public School Board* de la cité (1).

La fondation dont saint Vincent de Paul est le patron en la ville d'Albany naquit, comme celle de Troy, en un temps de calamité publique. Le choléra s'abattait sur la région durant les années 1850. L'évêque du diocèse, Mgr John Mac Closkey, futur archevêque de New-York, demanda au Frère Facile d'imiter, en faveur des jeunes garçons, l'exemple des Filles de la Charité qui, installées à Albany depuis 1829, ouvraient largement leurs portes aux petites orphelines (2). Passant outre aux difficultés, le Frère Provincial envoya trois des siens, en 1854. Sur une terre sise à un mille de la cathédrale, on bâtit de quoi loger 60 boys. Le Frère Jérémie-de-Jésus ayant déjà fourni, non loin, les preuves de sa bonté paternelle et de son abnégation, la charge du nouveau refuge lui incomba. Il eut pour successeurs les Frères Urban, Victurnian, Amphian of Mary. Tous eurent à lutter, eurent à souffrir. L'histoire du *Saint-Vincent's Male Orphan Asylum*, durant un demi-siècle, tient le record de la pauvreté la plus cruelle, des peines et des malheurs les plus capables de décourager des âmes moins bien trempées, moins dociles à la Providence, que Grégoire

(1) Album de New-York, p. 142. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 259 à 262. — L'établissement de Troy porte maintenant le nom de Hillside School.

(2) Il s'agit ici des *Sisters of Charity* fondées à Emmitsburg (Maryland) par Anne-Elizabeth Seton au début du dix-neuvième siècle. Mrs. Seton, convertie au catholicisme en 1805, fut conseillée et encouragée dans son œuvre par Mgr Dubourg.

Dépin, Michael Kelly, Antoine Gélinas, Patrick Lavill, dignes fils, irlandais ou canadiens, de M. de La Salle. Le bâtiment était rustique ; l'eau potable faisait défaut ; les ressources ne provenaient guère que de l'aumône. Pendant la guerre de Sécession, les Frères et leurs pupilles, sous-alimentés, presque aux abois, passèrent par de terribles moments. Le directorat du Frère Amphian, commencé en 1868 au lendemain de cette crise, achevé cinquante et un ans plus tard, en 1919, marqua — au prix des héroïques efforts du Chef — le début puis la consolidation des progrès. Quêtant de porte en porte, l'humble et tenace religieux parvint à réunir les fonds nécessaires pour édifier un ensemble comportant chapelle, réfectoire, cuisine, boulangerie, dortoirs. Tout s'achevait le 15 mai 1900, à la veille de la canonisation du Fondateur de l'Institut (1).

Saint-Vincent's Protectorate, à Utica, se présente sous un aspect semblable. Ici encore, les Sœurs de Charité étaient venues les premières : le P. Quarter les appelait, dès 1834, au gouvernement d'un orphelinat féminin, fondé et entretenu par la généreuse famille Devereux, bien connue dans l'État de New-York pour ses activités catholiques. L'œuvre similaire manquait pour les garçons : et ceux-ci risquaient fort de perdre leur foi dans les asiles protestants ou non confessionnels. Le Dr Burke, président de la Société de Saint-Vincent de Paul (2), proposa de recourir aux Frères des Écoles chrétiennes. Et les paroissiens de l'église Saint-Jean d'Utica s'entendirent avec le Frère Justin, qui dirigeait alors *Assumption Academy*, dans la même ville. Six orphelins furent, d'abord, accueillis, au sein de l'école existante, confiés aux sollicitudes du Frère Élisée, le Canadien français Godefroy Roy, natif de Dorchester. C'était en mai 1862. Huit ans après, le Frère Clementian, qui succédait au Frère Justin comme directeur de l'académie, transféra dans l'immeuble de Rutgers Street la troupe enfantine, en voie d'accroissement rapide. Mais la situation financière causait maint ennui : les autorités locales se bornaient à de dérisoires versements ; les administrateurs de l'œuvre ne savaient pas comment couvrir les dépenses qu'avaient entraînées l'achat du terrain, la construction des bâtiments. En dépit des priva-

(1) Album de New-York, pp. 140-141. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 262 à 266. — L'auteur de l'album dit du Frère Amphian : « Il était charitable comme saint Vincent de Paul, humble comme saint François d'Assise, zélé comme saint J.-B. de La Salle... »

(2) Et père de Mgr Burke, qui fut évêque d'Albany.

tions auxquelles les Frères étaient condamnés, les dettes s'accumulaient effroyablement. Au mois d'avril 1876, le Frère Visiteur Paulian rappela ses subordonnés. En leur absence, la propriété, vendue aux enchères publiques, fut adjugée à Mgr Mac Neirny, évêque d'Albany. Le prélat invita les Lasalliens à revenir, et, en janvier 1877, leur remit la gestion de l'établissement. Les soucis matériels persistèrent longtemps encore. On radouba, cependant, la maison, pièce à pièce. On construisit même une chapelle. Mgr Mac Neirny vendit le domaine, en 1885, à Manhattan College. Un Frère Directeur habile en affaires, Patrick Dugan — Frère Adelberian of Mary — parvint à liquider graduellement l'arriéré. Saint-Vincent's continua de vivre jusqu'à sa destruction par le feu, en 1924 (1).

L'histoire religieuse des États-Unis et celle du Canada, malgré des différences essentielles, offre un certain nombre de points de contact. Ces rapprochements se multiplient — nous avons pu le souligner en ces pages et en d'autres — quand il s'agit des Frères des Écoles chrétiennes. Voici qu'Halifax nous fournit, à cet égard, une information significative. Beaucoup de Canadiens ayant émigré en Nouvelle-Angleterre, des problèmes singulièrement préoccupants se posaient à leur endroit. Que deviendraient leurs traditions et leurs croyances dans un milieu nouveau? En particulier les enfants, si le père et la mère venaient à disparaître, ne seraient-ils pas détournés du catholicisme? Créer pour eux, aux portes mêmes de la République américaine, un centre de rassemblement et d'éducation parut très nécessaire aux membres des Conférences Saint-Vincent de Paul d'Halifax. Ces bons chrétiens n'ignoraient pas tout ce que leurs confrères de New-York avaient entrepris pour la sauvegarde de la foi parmi les plus pauvres et les plus dangereusement exposés des immigrants. Ils brûlaient d'agir de même.

Or un marchand de leur cité, le riche et fort estimable Patrick Power, laissa par testament un large morceau de sa fortune pour l'établissement d'un orphelinat destiné aux « Roman Catholic boys ». Les exécuteurs de ses dernières volontés prirent conseil de l'archevêque d'Halifax, Mgr Cornelius O'Brien. La difficulté principale consistait à s'assurer les services d'une communauté religieuse.

(1) ANGELUS-GABRIEL, pp. 270-271.

En 1884, Mgr O'Brien, ayant participé au concile de Baltimore, visita le Catholic Protectory de Westchester avant de retourner au Canada. Il conçut, du labeur des Lasalliens, des sentiments si favorables qu'il pria le Frère Justin d'envoyer au-delà des frontières un groupe de ses incomparables pédagogues. Un accord intervint, stipulant que le Home à créer se rattacherait toujours au district de New-York.

L'agréable domaine de Valley Farm, avec 48 acres de terres et une vaste résidence, ayant pu être acquis au moyen des fonds Power, Saint-Patrick's Home fut officiellement inauguré le 2 octobre 1885. Trois Frères s'en trouvaient chargés : le directeur, John Burke — Frère Candidus Francis ; le professeur, Frère Berthulian ; le préfet, Frère Ignatius — ancien zouave pontifical. Le premier pupille fut admis le jour de la Toussaint. Aujourd'hui, la maison renouvelée s'ouvre à quatre catégories de pensionnaires : les orphelins, les abandonnés, les délinquants, les paresseux invétérés. A l'instruction générale, distribuée régulièrement, s'ajoutent les travaux pratiques, dans les ateliers de menuiserie et de charpenterie, à la basse-cour, aux étables et dans les jardins (1).

***

L'enseignement secondaire, qui se donne dans les institutions nommées *academys* ou *high schools*, a pris de nos jours, aux États-Unis, une extension considérable. On estime qu'il s'adresse à quelque 90 pour 100 des élèves en âge normal de se livrer à ce genre d'études. Il n'en allait pas ainsi vers la fin du dix-neuvième siècle : la plupart des enfants se contentaient de l'école primaire et commençaient tôt à gagner leur vie. Les high schools, réservées aux privilégiés, menaient ordinairement leur clientèle au seuil des grands collèges, où s'achevait l'éducation humaniste et libérale. Ce n'était guère que dans la proportion de 10 pour 100 qu'elles attiraient les écoliers, après le cycle élémentaire (2).

Les Lasalliens ont dû tenir compte de ce retournement quasi total. Ils ne sauraient songer, en aucune façon, à se spécialiser dans l'instruction gratuite de la classe populaire.

(1) Album de New-York, pp. 144-145. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 266 à 269.

(2) ANGELUS-GABRIEL, p. 292. Cf. ci-dessus, pp. 89 à 90.

De plus en plus, les positions, de ce côté, appartiennent aux femmes, institutrices séculières ou congréganistes (1). Mais le but essentiel du religieux enseignant subsiste, tel que saint Jean-Baptiste de La Salle et ses émules se sont accordés à le définir : « Donner de vrais chrétiens à l'Église, de bons citoyens à l'État, des élus au Royaume des Cieux. »

Il suffisait aux Frères américains d'élargir un champ où, depuis longtemps, ils obtenaient des fruits en abondance. Peu après l'implantation de l'Institut aux États-Unis, des écoles payantes — académies, pensionnats — s'organisaient par les soins du Frère Facile et de ses auxiliaires, le Frère Patrick, le Frère Justin, le Frère Aphraates, le Frère Ambrose (2). Le clergé les leur réclamait ; les catholiques pourvus de quelque fortune se réjouissaient de pouvoir assurer à leurs fils une sérieuse instruction dans une atmosphère de piété. L'on voyait germer et s'épanouir, en ces établissements, les vocations sacerdotales dont le pays avait si grand besoin.

Voilà sous quel angle il convient de regarder le développement des programmes scolaires dans les maisons lasalliennes, dès avant 1900. Sans qu'il apparaisse nécessaire d'entrer en de minutieux détails, une prospection à travers le district de New-York nous permettra de nous rendre compte des efforts et des résultats.

La vieille « Académie Saint-Vincent », née en la demeure de Second Street, s'est dégagée de ses origines strictement paroissales. Elle se nomme, depuis 1861, *De La Salle Institute* et, sous le nouveau vocable, mieux approprié à son personnel et à son esprit, elle va, cette doyenne, garder une allure juvénile. En octobre 1874, elle reçoit 250 élèves en ses 8 classes. Les 18 garçons qui suivent le cours supérieur apprennent les langues anciennes — latin et grec — et les langues modernes — français et allemand. Toutefois, la base de l'instruction demeure la grammaire anglaise, qui impose ses règles aux essais de compositions écrites et aux thèmes de récitations orales. Les mathématiques ne sont pas oubliées. La musique tient sa juste place dans l'enseignement. Les principes les plus larges président au recrutement de la clientèle : on compte, en ce temps-là, sur les bancs de l'école, des Anglo-Saxons, des Irlan-

(1) Voir ci-dessus, pp. 90 et 117-118.

(2) *Histoire générale*, VI, pp. 298 à 300, 302, 304 à 310, 313, 322-323, 327, 329.

dais, des Français, des Allemands, des Espagnols et des Italiens ; si les catholiques restent en majorité, ni les protestants, ni les Juifs ne sont exclus (1).

En 1878, la tâche délicate de directeur, en cette maison déjà réputée pour ses examens publics, ses séances littéraires, et pour la publication d'une revue mensuelle, *De La Salle Monthly*, incombe au Frère Abban, le Canadien sans cesse sur la brèche, en quelque lieu du monde où l'obéissance l'envoie. Il est aidé très efficacement par le Frère prodirecteur Isaac John, excellent professeur, excellent religieux, et par le Frère Elixus, inspecteur des écoles. Le corps enseignant de l'institution formait une seule et même communauté avec les Frères de plusieurs « quartiers » paroissiaux (2). Et quand le Frère Justin, après sa nomination de Visiteur à New-York, vint résider à Second Street, ses avis furent précieux pour l'organisation du travail (3).

Aux années 1880, *La Salle Institute*, alimenté par les écoles paroissiales qui lui donnaient l'élite de leurs classes, se peuplait d'au moins 300 étudiants. Le Frère Assistant Patrick, présent aux États-Unis en 1885, décida qu'il fallait agrandir et transformer les bâtiments. Or, tandis que l'on dressait des plans, les journaux annoncèrent la fermeture de l'Institution Charlier, au Central Park South. C'était un établissement privé, que fréquentaient les fils de très riches familles : imposant et somptueux immeuble, contenant auditorium, gymnase, salles de réception, bibliothèque, laboratoire... Avec ses magnificences, il était loin de ressembler à la modeste maison de Second Street.

Les amis et conseillers des Frères les exhortèrent cependant à placer en pareil cadre les classes de La Salle Institute. Une acquisition de ce genre apparaissait, en définitive, plus avantageuse que le réaménagement total d'une ancienne bâtisse. En septembre 1887, on quittait celle-ci pour s'installer dans la « fashionable school ».

La personnalité du directeur répondait à la physionomie des aîtres. Le Frère Anthony avait, naguère, reçu de ses élèves de Manhattan College le surnom de *Rex*. « Il le méritait bien, a écrit l'un d'eux : grandes manières, port majestueux, son physique, comme son intelligence, était royal. De visage, il

(1) Archives de la Maison Généralice, papiers du Frère ALBEUS-JEROM.
(2) Voir ci-dessus, p. 118.
(3) CLAIR-STANISLAS, *op. cit.*, p. 80.

ressemblait à lord Byron. Il eût inspiré le ciseau d'un sculpteur. Mais roi, il l'était mieux encore par son âme grande et forte : on reconnaissait aussitôt en lui un Chef, un guide, un modèle (1). »

Né en 1841, William Byrnes avait été l'élève des Frères à Rochester, leur novice à Montréal, et jusqu'en 1870 il avait appartenu aux communautés canadiennes. Les quinze années suivantes s'écoulèrent pour lui à Manhattan, où nous le retrouverons. Sous son impulsion, les progrès de l'Institut La Salle s'accélérèrent. Un brillant état-major entourait le directeur : le Frère Azarias, écrivain réputé, professait la littérature ; le Frère Cesarius-Paulian réorganisait la section des sciences ; les Frères Thomas, Augustus-Victor et Eulogius-Austin formèrent, près de vingt années durant, un valeureux triumvirat pour les mathématiques, la chimie, la physique et la mécanique ; le Frère Sulpicius déploya ses talents au cours commercial.

Business men, mais aussi, médecins, avocats, professeurs, journalistes, officiers, les anciens élèves ont fait honneur à l'établissement. Des sujets d'élite sont entrés au Séminaire. Parmi eux, John Mitty est devenu archevêque de San-Francisco ; George Mundelein, archevêque de Chicago, Patrick Hayes, archevêque de New-York. Le premier acheva son cycle d'études à la fin du dix-neuvième siècle. Les deux autres conquéraient leur premier diplôme dès 1887. Leur pourpre cardinalice jettera, par la suite, ses reflets sur *La Salle Institute*.

Lorsque maîtres et disciples avaient émigré d' « Old Second Street » vers les splendeurs de l'Institution Charlier, le Frère Justin pensait ne garder qu'une partie des vieux bâtiments pour y loger les Frères de quelques-unes des écoles paroissiales et mettre le surplus en vente. Les événements tournèrent d'autre façon. A la requête des familles du voisinage, des classes rouvrirent entre les murs chargés de tant de souvenirs. Les traditions revécurent et l'œuvre neuve bénéficia du rayonnement du passé. Pour la distinguer, toutefois, de la précédente, on la désigna sous le nom de *La Salle Academy*, que légalisa la « charte » concédée, en 1895, par les autorités publiques (3).

(Cité par ANGELUS-GABRIEL, p. 419.

(2) Album de New-York, pp. 59 à 61. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 308 à 313.

(3) Album cité, p. 62. — ANGE-GABRIEL, p. 314. — Une « Manhattan Academy » fonctionna, de 1863 à 1887, à la 32e Rue. Alors fermée par le Frère Justin, un bon nombre de ses élèves s'inscrivirent à l'Académie La Salle.

Les Frères tenaient à Brooklyn la *Saint-James' Academy* dont les très modestes débuts d'école paroissiale remontaient à l'an 1851 (1). Trois des membres de la communauté primitive — le Frère Albien en tête — furent alors détachés de la maison Saint-Vincent pour s'en aller en Long Island. A cette date, Brooklyn ne possédait encore ni *high school* ni collège. L'arrivée des Lasalliens ne passa point inaperçue ; bientôt leurs heureuses méthodes, d'intéressantes expositions de travaux scolaires, des examens auxquels parents et amis se voyaient invités, élargirent le cercle des approbateurs. Les maîtres de Saint-James' étaient d'autant plus dignes de sympathie et d'éloge que, chaque jour, ils devaient, au prix de beaucoup de fatigues, traverser en bac le bras de mer pour venir de New-York et y retourner. Enfin, au cours de 1854, un directeur, le Frère Isaiah, fut désigné, qui élut, avec son personnel, domicile sur la paroisse.

Les temps qui suivirent la guerre de Sécession apportèrent à l'Académie un regain de prospérité. Algèbre, géométrie, trigonométrie, musique, littérature anglaise, langues latine, française et allemande, cette seule énumération des matières inscrites au programme suffit à montrer jusqu'où se haussaient les ambitions d'une *high school* vers 1870. Des cours de comptabilité et de sténographie s'adressaient, en outre, aux futurs commerçants (2).

L'actuelle Académie militaire dirigée par la Congrégation lasallienne à Oakdale (Long Island) a ses origines dans un pensionnat installé à Westchester en 1883, après le départ des novices pour Amawalk (3). On jugea sans doute que les inconvénients du domaine de Lynch s'atténueraient pour des garçons moins sédentaires que de futurs religieux. En 1884, l'établissement devenait « l'Académie du Sacré-Cœur ». On le nommait, vingt-deux ans plus tard, *Clason Point Military Academy :* la préparation des candidats à l'armée avait commencé en 1898, avec le colonel Moynahan comme premier instructeur (4).

(1) Voir ci-dessus, p. 119.

(2) Album de New-York, pp. 70-71. L'établissement, qui, depuis l'origine, a subi deux transferts, porte, depuis 1933, le nom de *Bishop Loughlin Memorial High School.*

(3) Voir ci-dessus, pp. 113-114.

(4) Album de New-York, pp. 78 à 81. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 323 à 326. Le nom de Clason Point vient de la petite péninsule où était situé l'établissement. Le transfert à Oakdale ne date que de 1927.

Si, nous éloignant de la ville de New-York et de ses environs immédiats, nous voulons rencontrer les *high schools* des Frères dans les principales agglomérations de l'État bordé par le lac Ontario et le fleuve Saint-Laurent, il faut d'abord nous arrêter à Troy. Nous y connaissons déjà le R. P. Havermans, qu'on appelle, là-bas, « le père des institutions catholiques (1). » De son Académie Sainte-Marie, et de son Académie Saint-Joseph, est sorti *La Salle Institute*, ainsi dénommé depuis 1880 et habilité, ultérieurement, à délivrer des diplômes officiels. Le Frère Arnold of Mary, longtemps professeur du cours supérieur, puis directeur de la maison, a marqué d'une très forte empreinte les générations qui se sont succédé en cet Institut, de 1890 à 1925. Fils d'Allemand, né à Detroit en 1868, Joseph Mertens tenait de sa race un corps vigoureux et une vaste intelligence. Il fut, en particulier, un étonnant polyglotte : à sa langue maternelle et à l'anglais, qu'il parlait depuis l'enfance il joignit le français, l'espagnol, l'italien, le latin et le grec. C'est pourquoi son savant confrère Michel O'Reilly, le Frère Potamian, se l'associa en 1901 pour mettre en ordre, traduire et cataloguer les 7 000 volumes ou manuscrits de la collection Latimer Clark, traitant du magnétisme, de l'électricité et des sciences annexes, et offerts par le Dr Wheeler à l'Institut américain des ingénieurs électriciens. La formidable tâche s'acheva au bout de sept ans.

Un si puissant travailleur ne souffrait pas autour de lui les mollesses et les négligences. On dit qu'il « fit marcher les garçons de sa classe à vertigineuse allure ». Beaucoup, grâce à lui, remportèrent aisément leurs victoires académiques ; plusieurs, qu'il encouragea, poussèrent leurs études au-delà du temps et des connaissances exigés. Les moins bien doués recouraient, sans être déçus, à son aide patiente. Religieux de foi profonde, il envisageait la pédagogie comme un apostolat. Et son plus grand zèle s'exerçait à la recherche des vocations sacerdotales (2).

A Albany, la *Christian Brothers Academy*, issue de la petite école de 1859, connut des fortunes diverses, sous la direction des Frères Hugh, Leontine, Alexandre, Constantius, Elzear Jerom (3). *Assumption Academy* d'Utica, pendant ses soixante-

(1) Ci-dessus, p. 126.

(2) *Bulletin des Écoles chrétiennes*, nº d'avril 1929, p. 160. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 345-346. — Album de New-York, pp. 88 à 90.

(3) Album cité, pp. 84-85.

deux années d'existence (1854-1916), forma de futurs prêtres, Jésuites, Franciscains, Lazaristes (1), en grand nombre. Syracuse n'eut point de *high school* dirigée par les Lasalliens avant 1900 (2).

Le Rérévend Jean Timon, provincial des prêtres de la Mission aux États-Unis et premier évêque du diocèse de Buffalo, avait contribué à l'installation des Frères à Saint-Louis du Missouri (3). En sa ville épiscopale, dès 1849, il fondait un Saint-Joseph's College ; mais c'était à des prêtres séculiers, puis à des Pères Oblats, qu'il en confiait la charge. L'insuccès survenant, il attendit quelques années encore avant de se tourner vers les éducateurs dont il connaissait pourtant le mérite. En 1861 le Frère Crispian et ses cinq adjoints réorganisèrent l'établissement, qui comprit dès lors deux sections : l'école libre et l'académie Saint-Joseph. Celle-ci devint, l'année suivante, le Saint-Joseph's College, et plus tard le *Saint-Joseph's Collegiate Institute*, nom plus conforme à son caractère de maison d'enseignement secondaire. Des transformations urbaines et des embarras financiers provoquèrent une fermeture momentanée en 1891. Les cours de *high school* reprirent en 1893, dans un autre immeuble. Le plus remarquable directeur fut Thomas Waldrom, le Frère Frank, qui gouverna de 1866 à 1876, puis de 1878 à 1883. Pilote plein de vigueur, il mena droit sa barque. Il compta parmi ses élèves James Mac Auliffe, qui, en 1870, fut reçu premier à l'École militaire de West-Point et Edward Quigley, évêque de Buffalo, archevêque de Chicago. Les Lasalliens de Buffalo avaient, en un temps, nourri l'espoir de mettre leur Saint-Joseph sur le même pied que le Manhattan College de New-York. Du moins réussirent-ils à participer largement à la vie intellectuelle et aux initiatives pédagogiques de la « cité-reine des grands lacs (4) ».

Nous en aurons fini avec les établissements du second degré dans le district de New-York, quand nous aurons touché barre à Detroit et rapidement parcouru le Rhode-Island, le New-Hampshire et le Massachusetts.

Le Saint-Joseph's Commercial College de Detroit s'est ajouté

(1) Aux États-Unis, les Prêtres de la Mission ou lazaristes sont appelés *vincentians*, du nom de leur fondateur, saint Vincent de Paul.

(2) Album de New-York, pp. 84-85 et 92-93. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 346 à 351.

(3) Voir *Histoire générale*, VI, p. 298.

(4) Album de New-York, pp. 96-98. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 351 à 353.

aux classes primaires de la paroisse du P. Friedland (1), durant l'administration du Frère Amulwin, Julius Gimmi. Pour la première fois, en 1892, 30 jeunes gens obtinrent le diplôme couronnant les trois années d'études complémentaires (2).

La Salle Academy, dans la cité épiscopale de Providence, au Rhode-Island, est devenue aujourd'hui — soixante-quinze ans après sa mise en œuvre — la plus importante *high school* pour garçons dans la Nouvelle-Angleterre. Elle a bénéficié de la science et des vertus du Frère Josiah, Garrett Fitzpatrick, un maître singulièrement modeste, qui redoutait l'heure de paraître en classe et, une fois installé dans sa chaire, subjuguait l'auditoire (3).

Autre Saint-Joseph, près de la cathédrale de Manchester (New-Hampshire) : la section de *high school* fut créée en 1887, au profit des adolescents sortant des écoles paroissiales. Le Frère directeur Claudius y introduisit les cours de commerce (4).

A Saint-Mary's de Waltham, Massachusetts, une suite de directeurs très habiles et de professeurs choisis, dignes successeurs du Frère Noah, l'écrivain, explique pourquoi les récompenses académiques et diocésaines ont très souvent afflué dans la maison (5).

***

Invités par l'épiscopat et par les familles catholiques à s'occuper, fort activement, de l'enseignement secondaire, les Frères des États-Unis devaient, sous les mêmes influences, s'acheminer vers l'enseignement supérieur. Leurs grands collèges rentrent, presque dès l'origine, dans cette catégorie. Nous avons dit ailleurs (6) la naissance de Manhattan College, issu de l'« Académie de la Sainte-Enfance », son incorporation à l'Université de New-York en 1863, sa « charte » officielle l'autorisant à distribuer la haute instruction et à délivrer des diplômes. Sans doute, une section subsista qui préparait les plus jeunes étudiants aux examens de passage leur permettant d'aborder les cours de la maîtrise ès arts (7). Mais entre 1870 et 1898,

(1) Voir ci-dessus, p. 121.
(2) ANGELUS-GABRIEL, p. 356.
(3) ANGELUS-GABRIEL, pp. 329-330. — Album de New-York, p. 106.
(4) Album de Nev-York., p. 114.
(5) *Ibid.*, p. 118. — ANGELUS-GABRIEL, p. 337.
(6) *Histoire générale*, VI, pp. 302 et 305-306.
(7) Voir ci-dessus, p. 90.

durant la *golden era*, l'âge d'or, de Manhattan, cette « Prep » — ainsi la nommaient les élèves, toujours amis des abréviations — ne comptait qu'un effectif assez limité (1). La gloire du collège, ce sont les futurs licenciés ou docteurs, qui donneront belle place au catholicisme dans la magistrature, l'armée, la politique ou serviront l'Église plus totalement dans les Ordres religieux et le sacerdoce.

Ils connaissaient, vers les années 1880, un régime austère. Lever à 5 h. 30, chauffage au charbon, éclairage au gaz ; un lit de fer, une cuvette et un pot à eau dans des dortoirs exposés au vent ; six heures de classe, trois heures d'études individuelles ; les détentes hebdomadaires consistant surtout en longues promenades, par rangs de deux, à Inwood ou au Central Park (2).

A cette époque, le nombre des étudiants de Manhattan ne dépassait guère la centaine. Et les diplômes distribués par le collège demeuraient assez rares. Cependant, les périodes suivantes n'ont peut-être pas produit un tel ensemble d'esprits distingués. Les durs labeurs, la discipline sévère initiaient cette jeunesse aux exigences de la vie. Déjà, au foyer familial, les garçons de ce temps avaient appris la nécessité de l'effort : à Manhattan, ils se trouvaient en contact avec des religieux qui pratiquaient l'abnégation. Habitudes de simplicité, manières franches, parfois même un peu rudes, exacte appréciation des valeurs morales, respect de l'autorité, toutes ces façons d'être, de penser et d'agir créaient une atmosphère propice à la formation des consciences et au développement des talents.

Ainsi s'organisent les travaux et se succèdent les jours dans l'établissement que les Frères posèrent jadis à Manhattanville, sur les hauteurs dominant l'Hudson. L'ancien faubourg est devenu un quartier de l'énorme New-York. La rue boueuse et pittoresque qui, entre le collège et la rivière, courait vers le Fort Washington, se transforme en grand boulevard et se nommera plus tard Broadway.

Là, pour une quarantaine d'années encore, professeurs et élèves s'associeront dans la recherche du vrai et du bien (3). La maison a reconquis, depuis 1877, le plus ancien des Frères

(1) Album de New-York, p. 56.

(2) ANGELUS-GABRIEL, pp. 417-418.

(3) Le nouveau Manhattan College ouvrira ses classes à Van Cortlandt Park en octobre 1923. Le quadrilatère des bâtiments sera béni par le cardinal Hayes le 15 mai 1924. La chapelle, dédiée à saint Jean-Baptiste de La Salle, sera, ainsi qu'un vaste auditorium, achevée en 1928.

américains du district, Francis Barat, le vaillant Frère John Chrysostom (1). Séjournant à Marseille auprès du Frère Facile, qu'il a filialement servi jusqu'à l'heure du suprême adieu, le Frère Chrysostom s'est perfectionné dans l'usage du français ; il parle aussi l'allemand et l'espagnol. Et voici que, se lançant dans l'étude de l'italien, il se trouvera en mesure de préparer d'excellents commentaires de Dante et du Tasse ; plus tard, on l'entendra réciter, de sa voix chaude et sonore, de longs passages de la *Divine Comédie*. Il mérite assurément d'avoir pour patron religieux « saint Jean Bouche d'Or ». Car il possède le don d'éloquence ; il l'a communiqué à plusieurs de ses disciples qui, entrés dans le clergé, se sont placés au premier rang des orateurs de la chaire.

Dans ses années de vieillesse, « Good Brother John, Nestor of Manhattan » — ce sont les noms sous lesquels les étudiants le désignent — se plaît à catéchiser, en vue de la Première Communion, les enfants du voisinage. Ceux-ci, avec joie, l'accompagnent en ses randonnées à travers les jardins et les bois. En causant avec eux, il se souvient des articles que jadis il publiait dans *The Schoolmate* (2), une revue pour les petits écoliers.

Le Patriarche, aux vertus aimables, au cœur candide, achève son existence dans la sérénité. Et il mourra en paix le 10 avril 1907, à l'âge de quatre-vingt-six ans (3).

De quelques autres illustrations de Manhattan College — le Frère Paulian, le Frère Justin — nous avons, dans le présent volume, abondamment décrit le visage et les gestes (4). Ailleurs, a été mise en relief — et, au cours des pages précédentes, a été rappelée — la grave physionomie du Frère Bénézet-Thomas (5). Le futur Assistant témoigne de sa haute maîtrise à New-York, comme en tous les postes qu'on lui assignera. Il y enseigne le latin. Toujours soucieux de préciser le sens des mots, de remonter à l'étymologie, restant mathématicien et géomètre dans l'explication de Tite-Live et de Cicéron, il met ses élèves « à la question », autrement dit au supplice ; d'où le surnom que lui ont réservé ses « patients » mal résignés : *Quid nunc?* (6)

Arrivons-en au Frère Anthony, ce *Rex* dont la majesté

(1) Voir *Histoire générale*, VI, pp. 292 à 295.
(2) Le Camarade d'école. »
(3) ANGELUS-GABRIEL, pp. 112 à 115.
(4) Ci-dessus, pp. 99 à 103.
(5) Ci-dessus, p. 115.
(6) ANGELUS-GABRIEL, p. 418.

sidéra les étudiants de Manhattan, avant et après son règne à La Salle Institute (1). Professeur de littérature tout d'abord, puis, par trois fois, appelé à la « présidence », il fut ce qu'on pouvait attendre de lui : un Chef de magnifique autorité. Pour le seconder dignement, il rassembla des hommes tels que le Frère Breen, professeur de langues classiques, le Frère Augustine of Jesus, professeur de mathématiques, le Frère Chrysostom John (2), philosophe, auteur d'un ouvrage sur *le Développement de la Personnalité*, l'un des théoriciens du thomisme aux États-Unis. D'éminents laïcs, Dr Cornelius O'Leary, Dr Thomas Galway, sénateur Edward Fagan, appartinrent aussi à ce corps enseignant si soigneusement choisi (3).

Une figure caractéristique s'est, trente-quatre ans, dressée à l'horizon des terrains de sports : le Frère Jasper of Mary, Joseph Brennan, Irlandais du bourg de Kilkenny, « le prince des préfets. » Il comprenait de la plus large manière son rôle d'organisateur et de surveillant. Il formait des musiciens, mais, avec autant d'enthousiasme, des athlètes. Les « équipes de Jasper » luttaient ferme pour ne rien perdre de leur renom. Et l'on voyait Brother Jasper prier durant le combat pour le succès des siens... jusqu'au moment critique où il rappelait vigoureusement à l'ordre quelque joueur qui avait perdu son sang-froid (4).

(1) Ci-dessus, p. 132.

(2) Joseph Conlan (1863-1917) qu'il ne faut pas confondre avec le Frère John Chrysostom, Francis Barat.

(3) ANGELUS-GABRIEL, pp. 418-419. — *Bulletin de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes*, nº d'avril 1948, p. 107. Il convient de dire en outre, à cette place, quelques mots de Francis Curran, le Frère Noah, dont il a été très brièvement question ci-dessus, pp. 12 et 121, et un peu plus longuement dans notre tome VIII, pp. 250 et 254. — Né à Montréal en 1845, Lasallien en 1858, il devenait dès 1872, à l'âge de vingt-sept ans, président du collège de La Salle à Philadelphie. Puis les Supérieurs l'envoient en Angleterre : il est *Head Master* de l'école *The Doctor Goss Memorial*, à Liverpool. De retour aux États-Unis, le Frère Noah occupe, à Manhattan College, la chaire de littérature anglaise. En 1886, sa santé défaillante le contraint à un demi-repos. Il se consacre à la rédaction d'ouvrages pour les écoles catholiques, en particulier, d'un manuel de littérature très apprécié. A ces remarquables travaux s'ajoutent des traductions de la *Conduite des Écoles*, des *Méditations* en usage dans l'Institut, et plusieurs essais sur des thèmes de morale ou d'éducation. Ayant très courageusement supporté la souffrance, gardé en un corps débile un esprit alerte et volontiers jovial, ayant bien travaillé, en Europe et en Amérique, pour l'instruction chrétienne, il mourut le 30 janvier 1897.
(Notice nécrologique, 1897. — Et ANGELUS-GABRIEL, pp. 338-339.)

(4) ANGELUS-GABRIEL pp. 419-420.

Visiteur du district, le Frère Justin conservait sur Manhattan une influence prépondérante. En 1896, il était au sommet de sa carrière et dans tout l'éclat de son prestige. Époque mémorable, attestent les anciens élèves. « Un groupe impressionnant, écrit l'un d'eux, Joseph Mac Closkey, entourait le Chef... Le Frère Chrysostom, intelligence pure, m'apparaissait comme le type accompli de la sainteté ; son merveilleux compagnon, le Frère Potamian, c'était un homme, aussi ! » Le R. P. Leo Shea, dominicain, reprend et précise le parallèle : « Le Frère Potamian et le Frère Chrysostom, profondément instruits, l'un dans les sciences physiques, l'autre en philosophie, possédaient toute la puissance de séduction des hautes et riches intelligences : et ils étaient aussi harmonieusement équilibrés que pourvus, chacun en sa spécialité, d'un savoir de premier ordre. »

Du métaphysicien, nous n'avons plus à parler. Quant au physicien, Michel O'Reilly, son origine irlandaise, son éducation américaine, son *curriculum vitæ* au Canada, à Londres, à Waterford, ont fait naguère l'objet de notre étude. Il s'offre désormais à nos regards sur la scène de New-York.

Si les Supérieurs l'ont désigné pour les États-Unis, c'est qu'un enseignement d'ordre technique, voire polytechnique, a commencé, d'ailleurs très humblement encore, à s'introduire parmi les cours « de sciences et arts » de Manhattan College.

Le précurseur se nomme le Frère Cesarius Paulian. Son histoire ne manque pas d'originalité. Mark John Hamilton, de Tarbet, comté de Kerry, en Irlande, suivait en 1851, à l'âge de dix-huit ans, les leçons de Queen's College, à Cork, dans l'intention de conquérir un diplôme d'ingénieur. Il prit ultérieurement ses grades au Trinity College de Dublin. Ayant élu domicile au Canada, il devint professeur à l'Université Mac Gill, de Montréal, pour les étudiants briguant des situations d'ingénieur des Ponts et Chaussées ou des Chemins de fer. Le gouvernement canadien le chargea, en outre, de l'inspection des voies de communication. Puis Mark John Hamilton, passant aux États-Unis, y accepta les fonctions d'ingénieur en chef du Missouri-Pacific Railroad et s'employa aux grands ouvrages d'art qui ouvraient à la circulation des voyageurs la vallée du Mississipi et les Montagnes Rocheuses. La façon dont s'édifiaient certaines fortunes fabuleuses révolta sa conscience. Un haut personnage prétendit exiger de lui un rapport de complaisance facilitant une opération malhonnête. Hamil-

ton confia sa détresse et son dégoût à un Frère des Écoles chrétiennes avec lequel il avait noué d'amicales relations, à Saint-Louis. Peu après, il se décidait à entrer au noviciat d'Amawalk. Il était dans sa cinquante et unième année.

Nommé professeur au collège lasallien de Saint-Louis, en 1884, le Frère Cesarius Paulian revenait à New-York quatre ans plus tard, et la section scientifique dont il déterminait les activités à La Salle Institute (1) fournissait l'esquisse de « l'École des Ingénieurs » de Manhattan. Tout son passé le préparait admirablement à cette œuvre. Et tandis qu'en sa classe les jeunes gens profitaient de son trésor d'expériences, le maître ne manquait jamais de leur inculquer les principes de stricte probité, de piété virile, qui avaient gouverné toute sa vie. Dès 1893, il était rappelé à Dieu. Dans la courte décade qui l'avait vu disciple du Bienheureux de La Salle, le Frère Cesarius Paulian avait utilement travaillé (2).

Le docteur ès sciences Michael-Francis O'Reilly allait le continuer supérieurement. Il avait soutenu sa thèse, à l'Université de Londres, sur les mesures appliquées aux phénomènes électriques. En Irlande, il avait, le premier, utilisé — pour des recherches médicales — les rayons X que Rœntgen venait de découvrir. Il s'était intéressé à la télégraphie sans fil : en rapport avec sir Oliver Lodge et sir John Ambrose Fleming, il connaissait par eux les préludes et les acheminements des expériences de Marconi. A-t-il collaboré avec le savant italien? C'est peu probable ; mais celui-ci estimait assez les travaux du Frère Potamian pour assurer en 1900, à une Société d'ingénieurs américains, que le professeur O'Reilly le remplacerait parfaitement dans une tournée de conférences publiques.

A cette date, Manhattan College possède le maître depuis quatre ans. Et, sauf brèves interruptions, il le gardera jusqu'à la fin de ses jours terrestres — 20 janvier 1917. Le Frère Adelphus Joseph, historien de l'établissement, pourra écrire : « Les générations d'élèves qui, durant plus de vingt années, se trouvèrent sous l'influence de cette personnalité dynamique, apprécièrent leur fortune. Le Frère Potamian stupéfiait son auditoire par la clarté de son exposition et la richesse de ses références. Sa démonstration, pleine de force, son élocution nette et saisissante agissaient de telle sorte sur les esprits que ses

(1) Voir ci-dessus, p. 133.
(2) ANGELUS-GABRIEL, pp. 423-424.

disciples progressaient pour ainsi dire à l'insu d'eux-mêmes. »

L'abondante information de l'homme de science se répandait non seulement dans ses leçons orales, mais en des publications diverses. Il fournissait d'articles substantiels un certain nombre de revues anglaises et américaines ; il rédigeait des ouvrages de vulgarisation, *Glanes dans l'histoire de l'électricité*, *Franklin ou le cerf-volant foudroyant*, *la Rotation de la terre*. Avec le Dr James Walsh, il lançait le livre populaire *Makers of Electricity* (1). Chargé d'établir le catalogue raisonné de la collection Latimer Clark (2), il mena au terme cette besogne si complexe, et plaça en tête du volume des pages que les spécialistes déclarent fort précieuses et pour les vues rétrospectives et pour les idées neuves.

Quand les Supérieurs imposèrent de radicales modifications aux programmes des *high schools* et des collèges américains, le concours du Frère Potamian devint plus que jamais nécessaire pour sauvegarder les possibilités d'avenir. La part donnée aux sciences et à la technique s'élargit. Grâce à l'autorité, à la clairvoyance, au zèle du grand professeur — secondé, continué par les Frères Thomas, Michael, Leo, par des séculiers tels que Charles Prelini et John Costa — Manhattan College entra dans les voies qui, tout d'abord difficiles, déboucheront plus tard sur des espaces magnifiques et presque illimités (3).

***

New-York, à partir de 1848, tenait, dans la vie de l'Institut lasallien aux États-Unis, une situation prépondérante. Baltimore, cependant, jouissait d'un droit d'ancienneté qui lui permettait de revendiquer beaucoup d'égards et d'espérer une place de choix. Aussi bien, en 1874, voit-on se dessiner les contours du futur district dont la grande cité du Maryland sera le chef-lieu : le Frère Rumwald, tout en restant l'adjoint du Visiteur de New-York, reçoit mission de contrôle sur les communautés organisées au sud de la rivière Hudson. En 1878, la séparation s'accomplit de manière plus nette et *the Brothers from the south* — les Frères du côté du Midi — passent sous

(1) « Pionniers de l'Électricité. »

(2) Voir ci-dessus, p. 135.

(3) Angelus-Gabriel, pp. 422 à 428. — Cf. *Rivista lasalliana*, nº de décembre 1936 et *Bulletin de l'Institut des Frères des É. C.*, nº de juillet 1947.

l'administration du Frère Christian of Mary, premier Visiteur en titre du nouveau district de Baltimore (1).

Mgr Eccleston, ce néophyte devenu prêtre sulpicien, cet évêque aux volontés généreuses, qui, en 1845, demandait au Canada des religieux enseignants (2), trouvait dans le passé de son diocèse maintes raisons d'espérer et d'agir. Des catholiques n'avaient-ils pas colonisé la région en 1634? Une longue éclipse, il est vrai, suivit cette aube. En 1692, le Maryland, déclaré « province royale », était un fief de l'anglicanisme. L'Église officielle — la même qu'à Londres — percevait des taxes sur tous les habitants et ne souffrait pas de dissidence. Si, en 1702, la liberté de culte fut accordée « à tous les chrétiens », les fidèles de Rome demeuraient formellement exclus du nombre des bénéficiaires. Une loi de 1704 leur interdisait d'instruire dans leur religion leurs propres enfants. Tant d'intolérance ne réussissait pas, néanmoins, à éteindre complètement la foi. En 1757, Mary-Ann March ouvrait une école catholique à Baltimore... Geste annonciateur. La persécution, redoublant de violence, le brisait. Mais, le 4 juin 1764, un Jésuite, le R. P. George Hunter, trouvait moyen d'acquérir, en pleine ville, un lot de terrain : six ans plus tard, la chapelle Saint-Pierre, un très humble bâtiment, s'édifiait à cet endroit. Agrandie, sans cesser d'apparaître singulièrement « chétive », elle fut la cathédrale de Mgr Carroll, premier évêque de Baltimore, en 1789. Un siège épiscopal catholique existait enfin dans l'Amérique anglo-saxonne, treize ans après la proclamation de l'indépendance des États-Unis. La France royale, en assurant par les armes le triomphe des « insurgents », avait encouragé leurs dispositions moins sectaires envers l'Église romaine. La France révolutionnaire, en chassant les prêtres, aida, sans le vouloir, à la diffusion du catholicisme dans le Nouveau-Monde. Mgr Carroll invita les Sulpiciens à créer un grand Séminaire en son diocèse. Et, de 1791 à 1798, il accueillit 70 ecclésiastiques français, pour la plupart de la Compagnie de Saint-Sulpice.

Vers 1849, le Maryland contribuait puissamment, par son collège de Georgetown, par le Séminaire Sainte-Marie, par la Maison Mère des Sœurs de Charité d'Emmitsbourg, aux progrès d'un apostolat simultanément pastoral et pédagogique. Les

(1) ANGELUS-GABRIEL, pp. 561-562.
(2) Voir *Histoire générale*, VI, pp. 286 à 289.

activités de la Congrégation féminine rendait viable le système des écoles paroissiales. En appelant les Frères, Mgr Eccleston se proposait d'étendre à l'ensemble de la population enfantine le bienfait de l'enseignement chrétien (1).

On sait l'histoire du premier novice, John Mac Mullins, le Frère Francis, formé à Montréal, et de ses courageux essais d'instituteur dans le pauvre logis de Calvert Hall (2), à l'endroit où Mgr Carroll avait jadis officié pontificalement. L'édifice scolaire, construit sur l'emplacement de l'ancienne chapelle — et baptisé « Hôtel Calvert », en souvenir du fondateur de la colonie du Maryland (3) — ne manquait ni de belles proportions ni même d'un certain cachet artistique. Seulement, il eût fallu le pourvoir de ressources... Le Frère Francis y sacrifia sa jeune vie. L'école, pourtant, prit peu à peu figure d'établissement durable.

Et l'on y joignit une ébauche de noviciat. Le Très Honoré Frère Philippe écrivait à Mgr Eccleston, le 18 décembre 1845 : « Le Frère Aidant constate qu'on ne peut sans inconvénients graves envoyer à Montréal les jeunes gens des États-Unis ; il me dit que le clergé américain verrait avec plaisir la fondation d'un noviciat en son pays. Malgré notre pénurie de sujets, je souhaite fort être utile à Baltimore. Je me sens une prédilection pour votre cité métropolitaine, car je comprends les avantages que les modestes services de nos Frères peuvent apporter à la religion catholique en Amérique. Si donc Votre Grandeur daigne me faire connaître son accord, je m'efforcerai de mettre à sa disposition deux ou trois Frères aussitôt que possible, puis un grand nombre, s'il le faut pour l'extension de l'œuvre. »

Sur la réponse affirmative de l'évêque, le Frère Léopold fut désigné comme maître des novices. Venant de France, très peu familier avec la langue anglaise, incapable de s'adapter aux usages et au caractère des gens d'outre-Atlantique, il échoua en sa tâche délicate. La vocation de William Eldridge, si elle ne fut pas unique, demeura exceptionnelle. En 1848, le Frère Urbice remplaça le Frère Léopold, rappelé à Paris. Plus souple, il parvint à retenir et à former quelques âmes

(1) ANGELUS-GABRIEL, pp. 44-45 et 72-73.

(2) *Histoire générale*, VI, p. 288. — Le Frère Francis mourut le 7 mars 1847 en Floride, où sa mère l'avait conduit, dans l'espoir que la chaleur du climat serait favorable au phtisique (ANGELUS-GABRIEL, p. 87.)

(3) George Calvert, baron de Baltimore.

d'élite. Mais le recrutement donnait des résultats si incertains que, dès 1853, le Frère Facile prit le parti de ne plus admettre de postulants à Baltimore. L'immeuble de la rue Côté, à Montréal, redevint jusqu'en 1861, la Maison Mère de tout le district de l'Amérique du Nord (1).

Dix-sept ans s'écouleront avant que Calvert Hall retrouve un groupe de futurs religieux. On souhaite, dans la ville, ce recommencement, qui présente de bien meilleures chances de garantie qu'autrefois. « Quand nous aurons ici un noviciat, comme à New-York — lisons-nous dans une feuille locale, *Baltimore Mirror*, à la date du 12 septembre 1874 — nous pourrons nous tenir assurés des progrès (2). »

Le Frère Visiteur Christian, à la fin de 1878, rassemble 5 novices et 3 postulants qui viennent de New-York, 3 postulants qui viennent de Montréal. Voilà les espoirs du nouveau district. L'archevêque, Mgr James Gibbons, préside à l'ouverture de l'établissement : il prononce un discours sur les qualités nécessaires aux maîtres chrétiens. On verra le prélat reparaître lors de la première prise d'habit. Dans une lettre à son clergé, il déclare recommander et « bénir de tout son cœur » l'œuvre entreprise : « J'espère, ajoute-t-il, que les ecclésiastiques auront soin d'encourager les vocations à l'Institut des Frères (3). »

Calvert Hall, toutefois, ne peut servir que d'abri provisoire. La méditation et l'étude souffrent des bruits du monde. Tôt ou tard, les Ordres religieux se décident toujours à transporter leurs jeunes sujets en pleine campagne. Le 20 juin 1880, le Frère Réticius, Visiteur provincial, mande, de Westchester, au Frère Irlide que les novices de Baltimore « ne peuvent rester plus longtemps dans la situation où ils se trouvent. » La solution adoptée consiste à bâtir sur « le domaine d'Ammendale ». Les travaux, activement poussés, se termineront vers la fin du mois d'août. Un plan, d'assez large envergure, permettra non seulement d'accueillir les postulants en plus grand nombre mais d'instituer un juvénat (4).

Qu'était ce « Vallon d'Ammen »? La propriété, délicieuse-

(1) Voir ci-dessus, pp. 111 et 112. — La documentation publiée par le Frère Angelus-Gabriel (pp. 79 à 90 de son ouvrage) nous a permis de préciser et de rectifier la page 289 de notre tome VI.

(2) Archives de la Maison Généralice, papiers du Frère ALBEUS-JEROM.

(3) *Ibid.*, n° du *Baltimore Mirror*, 16 novembre 1878. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 494-495.

(4) Archives de la Maison Généralice, dossier ID i[2].

ment paisible, d'un marin, d'un généreux et vaillant homme, l'amiral Daniel Ammen. Converti à la foi catholique, il était en relations avec les Lasalliens. Dès 1875, il offrait au Frère Rumwald un morceau de ses terres pour construire une église et une école, qui deviendraient, pensait-il, centres d'attraction religieuse, à 26 milles au-dessous de Baltimore, à 14 milles au nord de Washington. Le transfert du Visiteur auxiliaire à Saint-Louis avait arrêté le projet.

Le Frère Christian of Mary, informé des intentions de l'amiral, prit comme intermédiaire le Frère Tobias, très en vue à Washington et dans les meilleurs termes avec le propriétaire du « Vallon ». Vingt acres furent cédés à la Congrégation, moyennant 400 dollars. C'était, en réalité, une donation. L'amiral méritait des remerciements : il recevra, le 19 mai 1882, des lettres d'affiliation à l'Institut et il se montrera très sensible à ce geste de reconnaissance (1).

On édifia d'abord une maison de briques, que l'on destinait à servir d'amorce à un ensemble de constructions. Les novices, définitivement installés au mois de novembre 1880, couchèrent sur la dure. Ce n'était pas, pensaient-ils, ce repos que nous promet la prière du soir et qui « figure celui dont on jouit dans le ciel ». Mais la mortification ne pouvait qu'être bravement acceptée...

Un bon maître donnait l'exemple aux disciples. Il se nommait le Frère Alician ; d'origine germanique, Gaspard Shelle était passé de l'école lasallienne de Détroit au noviciat de Montréal, sous les ordres du Frère Pastoris. Un directeur de cette trempe prépara solidement le jeune Frère à son rôle futur : cinquante-cinq années, le Frère Alician s'emploiera au service des âmes religieuses pendant la période où elles éprouvent la valeur et la force de leur vocation ; successivement, il se dévoue à Old Second Street, à Westchester, à Calvert Hall, à Amawalk, à Ammendale.

Au noviciat du district de Baltimore, il rencontre mainte difficulté : insuffisamment secondé, il doit en même temps former les cœurs à l'obéissance et présider à la mise en culture du domaine. Son énergie, sa sérénité, sa robuste santé résistèrent à tous les assauts (2).

(1) Archives de la Maison Généralice. Le dossier contient son merci du 4 août 1882. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 495 à 500. — Album du district de Baltimore, 1948, pp. 45 à 47.

(2) ANGELUS-GABRIEL, pp. 503-504.

Les conditions de vie, si rudes au début, allèrent en s'améliorant. On creusa, en 1883, les fondations du bâtiment principal. Les carrières d'Ellicott City fournirent les blocs de granit. On logea sur place les équipes d'ouvriers, maçons et charpentiers. Les murs s'élevèrent, sur 100 pieds de long et 50 de large, avec un ressaut considérable au milieu, pour l'emplacement de la chapelle. Tout s'achevait avant le 8 décembre 1884. L'inauguration fut remise au dernier jour de l'année, que marqua une température particulièrement clémente. Et, une fois de plus, Mgr Gibbons témoigna, par sa présence, de sa paternelle affection à l'égard des Frères.

Tel fut *Saint-Joseph's Normal Institute*, plus connu sous le nom de Noviciat d'Ammendale, monument qui perpétue la foi et le zèle du premier Visiteur du district.

Dès le 1er août 1881, un petit-noviciat s'était ouvert, pour 8 enfants, qui furent bientôt 11, sous la houlette du Frère Aggeus-Victor.

Il fallait un scolasticat pour compléter l'organisme. Primitivement, on se bornait à conduire les jeunes Frères dans la petite école qui, depuis septembre 1881, fonctionnait à proximité : il se trouvait là une vingtaine d'élèves qui donnaient aux novices l'occasion de s'exercer à l'enseignement. Le Frère Christian voulait mieux. Quoique ses expériences antérieures dans les petites écoles canadiennes ne l'eussent pas préparé à s'adapter au système des États-Unis, il avait très rapidement compris à quel point une large culture générale s'imposait aux religieux, professeurs dans les établissements américains. Il entendait que ses subordonnés devinssent capables de subir avec succès les examens pédagogiques, officiellement institués dans le Maryland. Les prélats siégeant au concile de Baltimore, en 1884, insistèrent auprès de lui et des Frères Justin et Quintinian pour que les maîtres de l'enseignement catholique atteignissent, en leur savoir, au moins le niveau de leurs collègues des écoles publiques. A la suite de ces réflexions et de ces avis, le scolasticat d'Ammendale fut créé, en septembre 1885. Le Visiteur en confia la direction au Frère Paphylinus, Théophile Pépin, son compatriote. Celui-ci appartenait, depuis vingt et un ans déjà, aux districts américains. Il s'était signalé par ses connaissances littéraires et ses talents d'orateur. A La Salle Institute de Troy, où se terminera sa longue carrière, il laissera le souvenir d'un professeur distingué, d'une personnalité sympathique, rayonnante.

Le départ du Frère Christian pour Montréal, en 1886, ralentit l'élan des initiatives. Il semble qu'à partir de 1888 le scolasticat ait cessé d'exister, du moins à l'état de section autonome. Quelques scolastiques, cependant, figurent sur des listes dressées de 1893 à 1898 (1).

***

En ce qui concerne les écoles élémentaires de ce district, une esquisse assez brève donnera les renseignements essentiels. Bien entendu, c'était pour les garçons des modestes familles catholiques du Maryland que jadis le Frère Francis, le Frère Edward, le Frère Ambrose avaient travaillé. L'école Saint-Vincent, fondée en 1848, l'école Saint-Pierre, fondée en 1849, resteront en activité à Baltimore, l'une jusqu'en 1899, l'autre seulement jusqu'en 1892. Quatre nouveaux centres scolaires surgirent dans les paroisses au cours du siècle : Saint-Alphonse, Saint-Jean, l'Immaculée Conception et l'école de la Cathédrale. Saint-Alphonse, la dernière subsistante, a disparu des statistiques de la Congrégation depuis 1911 (2).

L'État de New-Jersey possède encore, à Orange, une école paroissiale tenue par les Frères : *Saint-John's School*, où ils ont été appelés en 1894 et qui, sur toute l'étendue de la circonscription lasallienne de Baltimore, demeure la seule actuellement confiée à leur direction. De 1880 à 1892, ils enseignèrent à West Hoboken, dans la paroisse où les Pères Passionistes, grands amis des Lasalliens d'Amérique, et notamment du Frère Jus-

(1) Archives de la Maison Généralice ID i³. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 344 et 501-502. — Le dossier de la Maison Généralice comporte un « carnet de visites » où nous relevons diverses indications utiles. En 1893, Ammendale comptait 6 scolastiques, 11 novices, 8 postulants et 20 petits-novices. Il n'y a plus que 3 scolastiques en 1894 ; il n'en reste aucun en 1895 ; un seul est signalé l'année suivante : 1897 et 1898 en ramènent respectivement 6 et 5 ; mais en 1901, 1902, 1903, la colonne demeure vide.

Les novices sont 11 en 1893, 21 en 1895, 15 en 1897 et en 1903. Les postulants, 8 en 1893, vont jusqu'à 10 en 1894 et 1898, pour retomber à 1, 3, 2, en 1901, 1902, 1903. Les petits-novices présentent des totaux variant de 20 en 1893 à 14 en 1901 et 7 en 1902 et 1903.

L'année la plus forte pour les trois groupes, novices, postulants, petits-novices est 1898 avec les chiffres 19+10+29. La plupart des sujets, à cette date, sont venus d'Irlande.

(2) ANGELUS-GABRIEL, pp. 89-90 et 165. Nous n'avons pas à redire pourquoi, au vingtième siècle, les Lasalliens des États-Unis ont dû laisser en d'autres mains le plus grand nombre de leurs établissements primaires.

tin, avaient établi le monastère de Saint-Michel. En 1887, le doyen Mac Nulty les installa en sa paroisse, à Paterson. Ils y sont restés trente-huit ans (1).

La Pennsylvanie, singulièrement plus vaste que le Maryland et le New-Jersey, offrait néanmoins aux Lasalliens peu de terrains d'accès. Le protestantisme des Quakers y gardait prédominance. En dehors de la capitale, on ne voit les Frères gouverner de petites écoles qu'à Germantown, de 1895 à 1927, et d'autre part — pendant une année seulement (1886-1887) — à Pottsville. Mais dans la grande cité fondée par William Penn sur le Delaware, ils ont été préposés longtemps à l'instruction primaire des garçons catholiques. Dès l'époque du Frère Facile, les paroisses Saint-Pierre, Saint-Michel, Sainte-Anne, Saint-Paul, Saint-Patrick, Sainte-Marie les employaient. Entre 1873 et 1904, ils sont venus à l'Assomption (2), au Sacré-Cœur, à Saint-Charles-Borromée, à la Cathédrale, à Sainte-Agathe, à Notre-Dame des Douleurs, à Saint-Jacques, à la Visitation, à Sainte-Élisabeth. Ils ouvriront des classes à Saint-Étienne et au Précieux Sang durant les années suivantes. Ils se maintenaient dans une douzaine de ces centres scolaires lorsque le cardinal-archevêque Denis Dougherty décida, en 1926, de réserver leur dévouement à d'autres œuvres (3).

Ce sera, pensons-nous, rendre hommage à tous ces bons instituteurs d'autrefois que de mettre en relief le profil de l'un d'eux, le Frère Léonard. A l'exception de deux années passées à Calvert Hall College, toute la carrière de ce religieux se déroula dans les humbles travaux de l'enseignement élémentaire. Natif de Castlecomer, en Irlande, Patrick Brennan débarqua en 1871 à New-York et, sous les auspices de son oncle Joseph, le Frère Jasper, de Manhattan, il entra, quelques mois après, au noviciat de Westchester. Il avait vingt-cinq ans, une magnifique vitalité, une piété profonde. Ses premières expériences pédagogiques une fois acquises, on le nomma directeur de Saint-Peter's School, à Baltimore. Ses quinze années de présence dans cette ville furent pour sa communauté un temps de sérieux labeur et de sanctification : « On fait, à Saint-Pierre, un second noviciat, » disaient les Frères du district. Les écoliers ne bénéficiaient pas moins des vertus très actives de leur maître : il

(1) *Ibid.*, pp. 199-200.
(2) Pour la seconde fois, après un court passage dès 1853.
(3) ANGELUS-GABRIEL, pp. 201 et 414. Archives de la Maison Généralice, dossier ID i. — Album du district de Baltimore, 1948, pp. 52-53.

encourageait leurs ardeurs intellectuelles, il préservait leur foi. Pour les anciens élèves, il créa une Société de Persévérance. Il s'occupait, avec un zèle semblable, à leur assurer des places dans les maisons de commerce : l'estime dont il jouissait partout lui permettait les recommandations efficaces. Conseillant, épaulant ses protégés, il les acheminait vers les postes de choix, vers les responsabilités dont il les jugeait dignes. Charitable, paternel, il savait pourtant modeler avec vigueur les caractères. A ses disciples, dans le monde comme dans l'Institut ou dans l'Église, il imprimait la marque de sa rude honnêteté, de ses fermes convictions.

En 1893, les Supérieurs l'envoyèrent à l'école Sainte-Agathe de Philadelphie. Le Frère Léonard y poursuivit ses tâches coutumières, jusqu'en 1912. C'était à peine, pour lui, les interrompre que d'aller parfois en Irlande, où il recrutait petits-novices et postulants, sujets sélectionnés qui méritaient de devenir ses continuateurs (1).

Les trois suprêmes années de cette existence si féconde s'écoulèrent, sans ralentissement de zèle, au « Protectory » de Philadelphie et à l'École industrielle Saint-François, à Eddington. Ainsi voyons-nous, à son propos, le lien qui joint toujours les multiples ouvrages des fils de saint Jean-Baptiste de La Salle. Comme précédemment à New-York, leur action d'éducateurs dans le district de Baltimore va de l'enseignement élémentaire des classes paroissiales aux entreprises plus spécialisées, plus délicates, et de portée non moindre, du *Boy Welfare*.

Saint-Vincent's Male Orphan Asylum, l'orphelinat Saint-Vincent de Baltimore, fut la plus vieille institution lasallienne de ce genre aux États-Unis. Les Frères en reçurent la charge des mains du P. Joseph Donelan, dès leurs débuts de 1845. Essai très éphémère, le Frère Francis étant tombé malade. Mais en 1849 le Frère Ambrose put reprendre l'établissement, avec une communauté composée de quatre religieux. Saint-Vincent resta, pendant une quarantaine d'années, un bien modeste asile. Il eut jadis à sa tête ce Frère Élisée — le Canadien Godefroy Roy — qui dirigea plus tard le *Protectorate* d'Utica (2). Pour nourrir ses pupilles, le pauvre tuteur de l'enfance délaissée était obligé de solliciter la charité publique.

(1) ANGELUS-GABRIEL, pp. 201-202.
(2) Voir ci-dessus, p. 128.

Un panier sous le bras, il s'en allait quêter dans les marchés, à la manière de Jeanne Jugan et de ses « Petites Sœurs » en France, vers la même époque ; et il rentrait pourvu, par ses bénévoles fournisseurs, de légumes, de fruits et autres aliments (1). L'orphelinat compta aussi, parmi ses meilleurs pédagogues, Philippe Gaynor qui revêtit l'habit religieux et prit le nom de Frère Vincent of J esus dans la cathédrale de New-York, en même temps que les Frères John Chrysostom, Valerius et Wilfrid et en présence de l'archevêque John Hughes, le lundi de Pentecôte 28 mai 1849 (2). Dix-sept ans de professorat au Canada, à New-York, à Troy, seize ans au service des orphelins s'achevèrent par la mort paisible du juste. Les sollicitudes du Frère Vincent à l'égard des sans-famille incombèrent, après 1883, à l'un de ses compatriotes irlandais, non moins zélé, le Frère Fortunatus, James Mac Guire. En 1898, un afflux de population étrangère ayant changé la face de la paroisse, l'orphelinat fut transféré ailleurs. Et les Sœurs de la Miséricorde y furent substituées aux Lasalliens (3).

La fondation de *Saint Francis Industrial School* (4), à Eddington en Pennsylvanie, remonte au 19 juillet 1888. L'établissement, inauguré en la fête de saint Vincent de Paul, est placé sous le patronage de saint François de Sales. Les trois bienfaitrices qui ont eu l'initiative de l'œuvre étaient les filles d'un éminent et richissime catholique de Philadelphie, Francis Drexel. Le patrimoine familial dota et développa de belles institutions charitables et religieuses.

Nous parlerons tout à l'heure de Catherine Drexel, fondatrice des Sœurs du Saint-Sacrement, organisatrice de missions pour les Indiens et de maisons d'éducation pour les nègres. A Eddington, elle s'est proposé, de concert avec Mrs. Elizabeth Drexel Smith et Mrs. Louise Bouvier Drexel Morrell, ses cohéritières, d'élever un monument à la mémoire de leur père vénéré, qui, de son vivant, recevait les souhaits des siens le 29 janvier, en la fête du saint évêque de Genève. Beaucoup mieux qu'un tombeau de marbre, l'*Industrial School* devait perpétuer le souvenir du défunt... Avant d'en dresser les plans, Mrs. Smith et Mrs. Morrell parcoururent l'Amérique et l'Eu-

(1) ANGELUS-GABRIEL, pp. 272-273.
(2) *Histoire générale*, VI, p. 294.
(3) ANGELUS-GABRIEL, pp. 273-274.
(4) Aujourd'hui nommé *Saint Francis Vocational School* (école *professionnelle*).

rope, examinant les divers types d'institutions de ce genre, et prenant note des plus heureuses méthodes (1).

La propriété s'étend aujourd'hui sur plus de 200 acres (2), où l'on pratique très largement l'agriculture et l'élevage. « Les fondatrices — dit un bref exposé datant des premières années — veulent que les enfants travaillent sur la ferme et aux métiers qui seront établis dans la suite (3). » Les ateliers, en effet, ont surgi du sol. Un « manuel d'instruction de l'École industrielle Saint-François d'Eddington », dont il est fait mention dans les dossiers de la Maison Généralice, montre qu'en 1895 on enseignait là-bas « le dessin à main libre et ornemental, le dessin géométrique et architectural, la peinture à fresque, la peinture de lettres, le modelé, le travail de la pierre, du bois et du métal, l'horticulture et l'agriculture, la couture, la cordonnerie et la maçonnerie (4). » Les arts mécaniques se sont, de nos jours, particulièrement développés. Dans les classes, les garçons de l'École professionnelle sont instruits conformément aux programmes des *grammar-schools* et des *high schools* (5).

Le Frère Anatole-Arsenius — Patrick Tallon — fut le premier directeur, aidé par 16 religieux et gouvernant, dès juillet 1888, 200 élèves. Un Conseil d'administration se réunissait sous la présidence de l'archevêque de Philadelphie. Les dames Drexel ne cessaient pas de porter attention à l'œuvre. Si Mrs. Smith fut rappelée à Dieu deux années seulement après la fondation, Mrs. Morrell, affiliée à l'Institut et morte octogénaire en 1945, demeura au cours de sa longue vie la généreuse trésorière et coopératrice des éducateurs préposés au « Mémorial » paternel (6).

La clientèle, qui n'était pas composée de petits saints, avait subi, semble-t-il, une discipline sévère durant la période de mise en train. En 1894, le Visiteur relevait encore des punitions corporelles trop fréquentes. L'année suivante, après son inspection du 8 avril, ses impressions devenaient nettement favo-

(1) ANGELUS-GABRIEL, pp. 274-275.

(2) Elle les avait, à peu de chose près, dès l'origine, puisque le « carnet » du Frère Visiteur, conservé aux Archives de la Maison Généralice, dossier ID i[7], lui attribue une superficie de 81 hectares.

(3) Archives de la Maison Généralice ID i, « carnet de visites ».

(4) *Ibid.*

(5) ANGELUS-GABRIEL, p. 275. Voir dans l'album du district, pp. 98-99, la notice et les photographies se rapportant à St. Francis Vocational School.

(6) ANGELUS-GABRIEL, p. 276.

rables : « L'établissement, note-t-il, est en condition satisfaisante. Il est rare de trouver dans une maison semblable des enfants si contents. Leur piété est remarquable. La manière dont ils récitent les prières est édifiante, ainsi que leurs chants à la chapelle. Il n'est pas besoin de corrections, les enfants se montrant dociles. Les Frères sont dévoués ; tous travaillent en bon accord. Les résultats obtenus sont consolants (1). »

L'atmosphère religieuse qui régnait à Saint-Francis d'Eddington transforma bien des âmes. Les Pères du Saint-Esprit, aumôniers ou prédicateurs de retraites dans la maison, contribuèrent très efficacement à l'apostolat des professeurs et surveillants. Les boys, en leurs consciences éclairées, redressées, purifiées, gardaient la notion de l'idéal chrétien. Leur éducation les mettait en mesure de conformer leurs actes à leurs croyances (2).

Et voici de nouveau les membres de la famille Drexel aperçus en attitude de donateurs, devant les horizons de *Saint-Emma's Industrial and Agricultural Institute.* Miss Catherine, étant allée à Rome, obtint une audience de Léon XIII ; elle parla au Souverain Pontife de la misérable situation des Indiens et des Noirs, parias pourchassés ou tenus à l'écart, sans instruction, sans droits véritables, sans moyens de culture religieuse et humaine. Elle s'entendit demander : « Pourquoi ne vous faites-vous pas missionnaire vous-même? » Cette suggestion s'imposa comme un ordre à son âme. En 1891, Catherine Drexel prononçait ses vœux de religion. Pour accomplir cette décisive démarche, elle avait choisi le jour anniversaire de la naissance d'Abraham Lincoln, le libérateur des esclaves. Mère de la Congrégation des Sœurs du Saint-Sacrement, elle se voua, en compagnie de ses filles spirituelles, au relèvement, à la christianisation des races dédaignées.

Elle trouva en Mrs. Louise, sa sœur survivante, et en son beau-frère, une aide intelligente et magnifique. Le général Edward Morrell était, lui aussi, très ému du sort des noirs : il se constituait leur avocat auprès de la nation américaine qui, les ayant proclamés libres, ne parvenait pas à les intégrer dans son existence civique et sociale. D'accord avec sa femme, et certainement très encouragé par la Mère Catherine, il voulut

(1) Archives de la Maison Généralice, dossier ID i.

(2) ANGELUS-GABRIEL, *loc. cit.* — En 1892, un *home*, nommé Drexmor fut aménagé à Philadelphie pour les anciens pupilles travaillant dans la grande ville.

tenter une expérience d'éducation. La fortune des Drexel s'offrait encore pour une entreprise qui réclamait autant de capitaux que de hardiesse : 1 700 acres de terrain, qui avaient appartenu aux Cox, une vieille famille de planteurs, furent acquis à Belmead, dans la vallée de la rivière James, non loin de Richmond. Le général pria les Frères de renouveler ici, sur une échelle plus vaste, en des conditions plus difficiles, leurs travaux d'Eddington. Et, à la demande du trio des fondateurs sans doute, le Frère Rumwald, qui administrait alors le district, désigna, pour s'occuper de Belmead, le directeur de Saint-Francis, le Frère Anatole-Arsenius. Lui-même se rendit sur place, le 2 janvier 1895, avec les 5 Lasalliens qui composeraient la communauté.

Un bel immeuble, une vraie gentilhommière en style quinzième siècle, allait recevoir les instituteurs et leurs noirs élèves. Mgr Van de Vyver, évêque de Richmond, bénit cette demeure. Et les Frères se mirent en besogne.

Les obstacles s'accumulèrent devant eux. C'était une gageure que de dresser ce château pour les « gens de couleur » en pleine Virginie, pays de grands propriétaires, d'aristocrates qui commandaient jadis à des milliers d'esclaves ; Richmond, l'ancienne capitale des « Confédérés » du sud, n'avait pas totalement oublié la guerre de Sécession, ses causes, ses effroyables dévastations, ses lamentables lendemains. Dans les environs de Belmead, les habitants ne cachèrent pas leur hostilité à l'œuvre des Morrell. Ménager aux « nègres » du confort, leur procurer les avantages de l'étude, les moyens de gagner de bons salaires, de fonder des foyers pourvus d'une certaine aisance, tout ce programme allait à l'encontre des préjugés régnants. On donnerait à ces descendants d'Africains de folles pensées, l'orgueil de se croire les égaux des « blancs » ! Et, en définitive, on gaspillerait des millions de dollars pour de bien pauvres résultats...

La dérobade des éventuels bénéficiaires parut d'ailleurs justifier les critiques. Soit défiance, soit paresse, soit crainte des réactions du voisinage, l'appel du général ne fut guère entendu. On ne pouvait pas rester sur cet échec. L'un des plus remarquables pédagogues du district, le Frère Tobias, s'avisa de recruter dans le Maryland, et spécialement dans la ville d'Annapolis, de jeunes « coloured men », nés catholiques, plus aptes à une formation religieuse, intellectuelle et professionnelle que leurs congénères de Virginie. Saint-Emma's Institute prit essor. Les terres furent méthodiquement cultivées ; les greniers s'em-

plirent des produits agricoles ; la ferme nourrit un robuste bétail. Dans les ateliers, les noirs s'exercèrent à une douzaine de métiers utiles. L'on ne négligea point, pour autant, d'éclairer leur esprit et de meubler leur mémoire : à cet égard, l'établissement finit par se hausser au rang des *high schools*. La sagesse et la charité des évangéliques bienfaiteurs, secondées par la vertu des maîtres, ne s'étaient pas heurtées à l'impossible (1).

« Durant mon séjour en Amérique l'année dernière, écrivait le Frère Assistant Clementian dans un rapport de 1898 (2), j'ai accepté de l'archevêque Ryan l'organisation du Catholic Protectory de Philadelphie ; on y recevra les enfants à partir de mai. Cette institution est semblable à celle du même nom, de New-York : elle est destinée aux enfants délaissés par leurs parents ou coupables de délits que la justice ne veut pas punir de prison. On leur donnera une instruction élémentaire et un métier. L'archevêque est président du Bureau. Les Frères ont ici la même position qu'à Saint-Nicolas de Vaugirard. »

Mgr Patrick John Ryan, monté en 1884 sur le siège de Philadelphie, se préoccupait très vivement des nécessités spirituelles de son peuple. Durant les douze premières années de son administration, 24 églises étaient bâties dans la cité archiépiscopale. Les centres paroissiaux une fois constitués, avec les écoles, leurs indispensables annexes, le prélat tourna ses sollicitudes vers la pitoyable foule des garçons à la dérive, le plus souvent victimes de la négligence ou de l'indignité de leurs parents. Les problèmes que posaient leur assistance et leur rééducation, Philadelphie ne les ignorait pas : il y avait près d'un siècle qu'un orphelinat catholique, le premier aux États-Unis, s'était ouvert sur son territoire (3). Depuis 1850, l'apostolat des Sœurs du Bon-Pasteur auprès des filles arrachées à la misère et à la honte suggérait la pensée de dévouements semblables au service de la jeunesse masculine. L'école d'Eddington réalisa, en 1888, une part des souhaits formulés dans les milieux ecclésiastiques et parmi les chrétiens militants, notamment les confrères de la Société de Saint-Vincent de Paul habitués à se rendre compte des poignantes tristesses de certains foyers.

(1) *Bulletin des Écoles chrétiennes*, n° d'avril 1914, pp. 130 à 141. — Album de Baltimore, p. 41. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 276-277. — En juin 1924, les Frères ont cédé leur place à Belmead aux bénédictins de St. Vincent's Abbey, Latrobe, Pennsylvanie.

(2) Archives de la Maison Généralice, dossier ID i.

(3) *St. Joseph's orphanage*, fondé en 1798.

Mais ni Saint-Francis, ni une maison analogue — Saint-Joseph — organisée dans l'archidiocèse l'année suivante, n'absorbaient la masse des délinquants. Parmi ceux-ci, des centaines, appartenant à l'Église par leur baptême, étaient dirigés vers un Refuge où ils ne pouvaient guère trouver les conseils et les leçons qui les eussent tirés de l'ignorance religieuse et des périls courus par leur foi.

Le dimanche de Pâques 1895, à la messe pontificale, Mgr Ryan, avant de bénir les fidèles, leur déclara qu'il voulait, en ce jour solennel, donner l'impulsion première à un très cher projet : la rédemption des enfants livrés au ruisseau et au vice ; la résurrection de ces malheureux à la vie morale et sociale.

Un non-catholique, présent dans la cathédrale, apporta aussitôt son offrande. La souscription, ouverte quelques jours après, fournissait, en fin d'année, 130 000 dollars. Ces fonds permirent l'acquisition du domaine Davis, de 172 acres, à Fatland, en face de Valley Forge. Deux enquêteurs, le Révérend Prendergast et le P. Thomas Barry, envoyés en Europe, s'intéressèrent vivement aux activités professionnelles de l'Artane Industrial School, dirigée à Dublin par les Christian Brothers de la Congrégation d'Edmond-Ignace Rice : cet établissement formait de très habiles ouvriers, bonnetiers, tailleurs, bourreliers, cordonniers, charpentiers, ébénistes : parmi eux maint ouvrier en bois se spécialisait dans la fabrication de crucifix et de chapelets. Nos Américains décidèrent d'introduire à Fatland pareils genres de travaux.

La première pierre du Protectory fut posée le 21 juin 1896. Aux façades la brique donna élégance et sveltesse ; la tuile recouvrit les toitures de vives couleurs ; et au centre du bâtiment principal jaillit une tour quadrangulaire dont les croix d'or, aux angles et au sommet, montent en prières vers le ciel.

Quelque dix-huit mois plus tard, les Lasalliens entraient en charge. Sous leur direction, bon nombre des jeunes apprentis devinrent des techniciens du mobilier d'église : autels, bancs et confessionnaux. Le bon artiste que fut le Frère Daniel Alpheus a inspiré naguère l'exécution du grand autel gothique placé dans la chapelle du noviciat d'Ammendale (1).

(1) ANGELUS-GABRIEL, pp. 277 à 279. — Album de Baltimore, pp. 94-95.

***

La ligne de démarcation tracée entre l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur reste, d'ordinaire, assez nette et reconnaissable. Mais dans l'histoire des Frères aux États-Unis on voit souvent franchie cette barrière. Un établissement créé en deçà pousse au-delà ses ramifications, et d'*institute*, de *high school*, se transforme en *college*. L'évolution se constate dans le district dont nous nous occupons. Il faut en tenir compte et observer du même regard ces organismes qui, peu à peu, se sont différenciés.

Le vieux *Calvert Hall* de Baltimore subsiste, quand s'ouvre la dernière période du dix-neuvième siècle. Il a gardé, en les élargissant, les programmes de la primitive « Académie Saint-Joseph ». Les élèves y apprennent la calligraphie, le dessin, l'histoire, la géographie, l'étymologie, la grammaire, la littérature, l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie, la trigonométrie, la tenue des livres. Une langue moderne, l'allemand, une langue ancienne, le latin, complètent cette liste. La clientèle scolaire est choisie, mais assez peu nombreuse : 123 garçons en 1879. Quand, cinq années plus tard, leur nombre atteindra 200, le cardinal Gibbons accordera un congé pour fêter l'événement.

En 1890, le vénérable bâtiment des origines apparaît trop démodé pour les besoins et les goûts des nouvelles générations. Il est vendu. Il tombera, dans la suite, sous les coups des démolisseurs. L'édifice qui lui succède se dresse sur la hauteur où campèrent, durant l'été de 1782, les troupes françaises de Rochambeau. Le cardinal-archevêque le bénit, le 23 août 1891. Les fastes du passé n'étaient pas hors des mémoires : la statue de lord Calvert ornait la maison, qui restait dédiée au fondateur du Maryland.

Calvert Hall devient alors un collège autorisé à conférer des grades universitaires (1). A partir de 1893, et jusqu'en 1910, il bénéficie de la direction du Frère Denys, Thomas Patrick Murphy, sympathique aux familles, au clergé, et particulièrement à l'Éminentissime prélat. Le corps professoral, formé de religieux d'esprit cultivé, en même temps que très attachés à leur Règle, passe dans le district pour la pépinière des futurs chefs de communauté (2).

(1) Aujourd'hui, l'établissement est revenu au rang des *Academys*.
(2) ANGELUS-GABRIEL, pp. 293 à 295. — Album de Baltimore, p. 38.

Rock Hill College n'a point cessé d'être, cependant, le centre des plus hautes études, tel que l'a constitué le Frère Aphraates (1). Le cadre, sur le sommet rocheux qui domine la rivière Patapsco, demeure assez modeste : les classes se tiennent toujours dans la vaste construction de bois que, par plaisanterie, l'on nomme « l'Arche de Noé ». Les pensionnaires ne dépassent pas d'ailleurs le chiffre de 150 et les externes sont encore bien moins nombreux. Beaucoup de jeunes gens, à cette époque lointaine, suivent les cours sans briguer de diplômes.

Le Frère Bettelin, directeur de 1864 à 1879, a connu bien des ennuis au lendemain de la Guerre civile, lorsque les « Bleus » et les « Gris » continuaient à se lancer des défis et qu'il fallut mettre à la porte 40 anciens soldats dont la turbulence prenait une inquiétante allure.

Mais les beaux jours de Rock Hill se lèveront bientôt. Une équipe de maîtres distingués va définitivement fonder la réputation de l'établissement. Le Frère Abraham de Jésus, qui enseigne les mathématiques, le Frère Benedict qui enseigne l'histoire, le Frère Florian Joseph, professeur de latin et de grec, et trois laïcs, professeurs de sciences, MM. Mac Laughlin, père et fils, et M. Aiken, révèlent leurs talents.

L'homme absolument supérieur, c'est le Frère Azarias de la Croix : éducateur, littérateur, linguiste, philosophe ; un « géant de l'enseignement », disent les Américains, fiers de ce Patrick Francis Mullany. Né en Irlande, il appartient aux États-Unis depuis son enfance. Il habitait en 1857, à l'âge de dix ans, le petit village new-yorkais de Deerfield. Il fut instruit par les Frères d'Utica. En 1862, il prend l'habit au noviciat d'Old Second Street. En 1866, commence sa carrière à Rock Hill. De 1879 à 1886, il deviendra président du Collège.

Il s'orientait d'abord vers les mathématiques. Puis d'autres recherches absorbèrent son attention. Plusieurs années, il travailla dans les bibliothèques européennes, à Londres, à Paris. Après son retour, un poste lui fut assigné à l'Institut La Salle de New-York. Des conférences et la préparation de ses livres emplirent dès lors sa vie, dont la fin survint bien promptement, puisqu'il mourut à quarante-six ans, en 1893.

Il avait publié en 1874 son premier ouvrage *Simple contribution à la philosophie de la littérature.* D'autres volumes ont pour titres : *Développement de la pensée anglaise au temps*

(1) Voir *Histoire générale*, VI, pp. 307-308.

jadis, *Aristote et l'Église chrétienne*, *Livres et Lecture*, *Phases de la Pensée et Criticisme*. Il collaborait à des revues religieuses, littéraires, pédagogiques. Un certain nombre de ses articles ont été rassemblés, pour former trois publications posthumes : *Essais philosophiques*, *Essais en matière d'éducation* et *Mélanges*.

Un prêtre qui a bien connu le Frère Azarias — le P. John Talbot Smith — assure qu'on eût trouvé difficilement « une âme plus patiente, plus humble, plus indulgente », une conscience plus pénétrée des responsabilités de sa vocation. « Il a été admiré comme penseur, comme écrivain, comme pénétrant critique, dit Mgr John Keane, mais avant tout on se rappellera et on devra honorer l'éducateur chrétien (1). »

Rock Hill n'est plus, aujourd'hui. L'incendie du 23 janvier 1923 a dévoré tous les bâtiments, à l'exception du gymnase. Et cette catastrophe a clos les soixante-six années d'une existence non sans gloire. Le Maryland et les deux Virginies avaient assez largement puisé en ce trésor de sciences et de sages principes. Mais la plus grande partie des étudiants se dirigeait de préférence vers Philadelphie et Washington.

A Philadelphie prospérait le Collège La Salle. Une *high school*, l'Académie Saint-Michel, avait contenu en germe la grande institution. En 1863, presque au lendemain de cet heureux essai, l'archevêque James Frédéric Wood exhortait les Frères à obtenir la charte d'érection de l'Académie en Collège de plein exercice. Le Conseil législatif de la Pennsylvanie se prononça en effet pour l' « incorporation de La Salle College » dans les cadres de la Cité. La section d'enseignement secondaire subsista d'ailleurs et on la retrouve en activité dans tous les locaux successifs du principal établissement (2).

En 1867, premier transfert : les Lasalliens achètent l'immeuble que les Jésuites occupaient quelques années auparavant et qu'ils nommaient Saint-Joseph's College. En 1879, La Salle compte 240 élèves. Le Frère Noah, devenu directeur en 1872, ne tardait point à éveiller un très vif esprit d'émulation parmi ses disciples : littérature, musique, éloquence, sous ces formes diverses le culte des Muses était célébré dans la maison. Le détail des leçons scolaires ne laissait pas d'étonner, voire d'inquiéter, le Supérieur général de la Congrégation, le Frère Irlide.

(1) ANGELUS-GABRIEL, pp. 407 à 410. — Archives de la Maison Généralice, papiers du Frère ALBEUS-JEROM. — *Bulletin de l'Institut des Frères des É. C.*, n° d'avril 1948, p. 107. Album de Baltimore, pp. 40 à 43.

(2) ANGELUS-GABRIEL, p. 301.

Toutefois, il se reposait sur les éloges donnés aux maîtres de Philadelphie par Mgr Wood. Il écrivait à l'archevêque, le 18 octobre 1881 : « La satisfaction particulière que Votre Grâce veut bien témoigner pour la prospérité de La Salle College me rassure touchant les développements de son programme, qui dépassent en plusieurs points les limites ordinaires de notre enseignement. Votre Grâce étant le meilleur juge des besoins de l'instruction publique dans son archidiocèse, je ne puis mieux faire que de m'en remettre à sa haute sagesse pour indiquer à nos Frères comment ils pourront servir plus utilement l'Église et mieux répondre aux vœux des populations (1). »

A ces égards, le Supérieur obtenait tous apaisements. Les curés des paroisses se félicitaient de voir les professeurs du Collège donner, le dimanche après-midi, des cours d'instruction religieuse en divers quartiers de la ville. L'estime et la faveur des citoyens étaient acquises aux Frères des Écoles chrétiennes : on en pouvait découvrir une preuve en ce legs de 42 000 dollars que l'Institut recevait alors de Francis Drexel.

Cette libéralité testamentaire survenait au bon moment. Le Collège était gêné par un voisinage bruyant, étouffé par le hautes bâtisses qui se multipliaient à ses portes. Le Frère Visiteur Christian acheta, en 1882, une belle propriété sise à l'angle des rues Broad et Stiles. Les constructions existantes avaient été la demeure d'une riche famille, les Bouvier. On y ajouta une aile pour les classes. La section « académique » — le cours préparatoire réservé aux élèves du secondaire — se transporta dès 1883 à la « Bouvier Mansion ». Les étudiants du cours supérieur y prenaient place en 1885.

Bien des fils de cette *Alma Mater* se sont signalés aux postes de commande, dans la société civile. Et parmi ceux qui exercèrent un ministère dans l'Église, il faut nommer six pasteurs de haut rang : Mgr Mac Devitt, évêque d'Harrisbourg, Mgr Mac Cort, évêque d'Altoona ; Mgr Corrigan, recteur de l'Université catholique d'Amérique ; Mgr James Mac Closkey, évêque de Jara, aux îles Philippines ; Mgr Thomas Kennedy, recteur du Collège nord-américain, à Rome ; Mgr O'Shea, membre de la Congrégation missionnaire de Maryknoll (2).

(1) Archives de la Maison Généralice, papiers du Frère JEROM.

(2) Archives de la Maison Généralice, dossier ID i. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 411 à 414. — Album de Baltimore, pp. 49 à 55. — La Salle College, installé en 1930 sur un nouvel emplacement, enregistrait en 1948 la présence de

Dans les États-Unis de l'Est, « Manhattan » de New-York et « La Salle » de Philadelphie gardent situation de centres intellectuels. Il convenait cependant que Washington, capitale de la Nation, ne fût pas négligée par les Lasalliens. Leur premier essai d'établissement n'avait duré que de 1851 à 1855 (1). Ils revinrent en 1866, après la guerre de Sécession ; et l'énergie du Frère Tobias triompha de toutes les difficultés.

En soixante-sept ans de vie religieuse, ce Frère a largement contribué aux progrès de l'enseignement chrétien dans le district de Baltimore. Il montra de si grands talents, rendit tant de services, exerça une si profonde influence que, décédé nonagénaire en 1919, sa mémoire subsiste impérissable. Il était né en 1829 dans l'Irlande du Nord, avait pour aïeul un ministre du culte presbytérien et se nommait Henry Wall. Sa mère, Catherine Murphy Wall, l'éleva dans la foi catholique. Son enfance souffrit de cruelles privations et d'accablants travaux. Voulant remédier à l'infortune des siens, il émigra en Amérique à l'âge de dix-huit ans, trouva un emploi à New-York, chez un chapelier, et, à force d'économies, parvint en six années à éteindre toutes les dettes familiales.

Il souhaitait ne pas rester dans le monde. Une fois déchargé de ses obligations envers ses parents, il se présenta aux jésuites qui l'admirent en l'une de leurs maisons comme Frère lai. Mais son Supérieur, l'ayant bien jugé, lui conseilla d'entrer dans une Congrégation enseignante et, de préférence, dans l'Institut du Vénérable de La Salle.

C'est ainsi qu'après un noviciat à Montréal, le Frère Tobias of Jesus passa aux écoles de Baltimore et de Newark et reçut ensuite le gouvernement de l'école paroissiale Saint-Patrick's, lors du retour des Frères à Washington.

Au bout de deux ans d'indicibles misères (2), un sort meilleur semble en vue : le P. Charles White, curé de Saint-Matthieu, demande au Frère Tobias de se charger de l'établissement scolaire qu'il vient de bâtir. Les chefs de l'Institut donnent

2 100 étudiants, sous la conduite de 54 Frères et de 24 professeurs civils. Les Lasalliens dirigeaient aussi en Pennsylvanie, à Scranton, le collège Saint-Thomas ; ils y avaient succédé à d'autres religieux enseignants, en 1897. Saint-Thomas, reconnu officiellement comme *high school* en 1915 posséda en 1919 le statut de *junior college*. Pourvu d'une charte, il devint en 1938 « l'Université de Scranton ». Ce sont les jésuites qui en ont la direction aujourd'hui.

(1) *Histoire générale*, VI, p. 301.

(2) *Histoire générale*, VI, p. 323.

leur accord. Malheureusement, on s'aperçoit bientôt de la pénurie financière du pasteur. Mieux vaut prendre à bail les locaux paroissiaux et organiser, en pleine initiative, des classes d'enseignement secondaire, avec une clientèle payante. Ce sera Saint-Matthew's Institute. Le Frère Tobias n'oublie pas, du reste, les enfants pauvres, pour lesquels il finira par construire une école spéciale dans le voisinage.

Après la mort du P. White et devant des obstacles que l'avenir de l'œuvre commande d'éviter, le fondateur de Saint-Matthew's Institute décide de cesser la location. Dans une propriété acquise le 24 juin 1878, en la fête de saint Jean-Baptiste, fleurira Saint-John's Institute. Le nouvel immeuble put accueillir les élèves en 1880. Un même toit réunit les maîtres de la *high school* et ceux de la petite école paroissiale, qui continuait à fonctionner dans le quartier Saint-Matthieu. En 1887, Saint-John's, « incorporé » légalement dans le district fédéral de Columbia, se trouva doté du privilège de délivrer des diplômes. Dès lors, l'*Institute* se mua en *College*.

Frère Tobias en demeurait le guide. Administrateur singulièrement habile, et — en raison de sa courtoisie, de son calme, de sa prudence — parfait diplomate, il s'était créé, à Washington, de précieuses amitiés dans les sphères officielles. Déjà Lincoln l'avait familièrement entretenu en 1865. Le directeur de Saint-John's College s'adressait aux membres du gouvernement, aux sénateurs, aux députés, quand l'intérêt de quelque diocèse, de quelque établissement catholique, réclamait une démarche. Il ne parlait pas en vain. Sa haute taille, ses puissantes épaules, tout son physique, d'allure « léonine », ajoutaient encore au poids de ses arguments et à l'ascendant de son caractère (1).

Le recteur de l'Université catholique à Washington, Mgr Keane, comptait au nombre des éminentes personnalités qui suivaient avec bienveillance le labeur des Frères. En juin 1893, il prononça, au collège Saint-Jean, ce significatif discours :

« J'ai vu, durant mon existence, l'évolution du système pédagogique des *Christian Brothers* en ce pays, depuis les humbles commencements jusqu'au développement splendide que nous avons sous les yeux. J'eus l'honneur d'être écolier à Saint-

(1) ANGELUS-GABRIEL, pp. 296 à 300. — *Bulletin des Écoles chrétiennes* nº d'octobre 1928, pp. 321 à 323. — Album de Baltimore, pp. 63 à 65.

Vincent's de Baltimore, en 1848... Plus tard, quand les Frères se mirent à enseigner dans les académies et les collèges, je fus de ceux — je dois le confesser — qui s'en scandalisaient un peu. Mais, grâce à Dieu, il y a un *Excelsior* au cœur du monde... Je dis aujourd'hui : Que Dieu bénisse les Frères, dans les académies, dans les collèges, comme dans les écoles paroissiales ! Nous avons besoin de maîtres chrétiens partout... »

Ramenant sa pensée vers Saint-John's, le prélat souhaitait que le collège devînt « l'un des plus beaux » de l'Amérique. « Nous désirons, disait-il, que les garçons de cette capitale fédérale reçoivent le meilleur des enseignements, et par l'organe d'hommes tels que ces religieux, dont la mission pédagogique a Dieu pour garant et pour objet (1). »

***

« Le cœur de notre nation est à Washington, déclarait Mgr Keane ; son cerveau doit y être aussi. » Sans aucun doute, la civilisation intellectuelle et morale que l'Europe apporta au Nouveau-Monde s'est d'abord épanouie — en ce qui concerne les anciennes colonies anglaises — sur les rivages de l'Atlantique. Et le génie particulier des Américains du Nord a pris jadis sa forme en ces cités échelonnées du Massachusetts à la Virginie et aux Carolines, berceaux des croyances, d'un idéal de vie, des libertés civiles et politiques. Les Lasalliens ont inséré leurs ouvrages en ce réseau solide, les événements de leur existence dans la trame d'une histoire séculaire.

Mais de plus, avec les pionniers, les missionnaires, les fondateurs de nouvelles agglomérations humaines, ils se sont élancés vers l'Ouest ; ils ont abordé les Grands Lacs, atteint la vallée du Mississipi, couru jusqu'au golfe du Mexique. Ils se sont même aventurés vers le Rio Grande, en des contrées sauvages, et, au-delà des Montagnes Rocheuses, ils ont pris possession du rivage de l'Océan Pacifique. En d'autres pages, nous avons narré cette « geste », avec ses épisodes admirables ou pénibles,

(1) Archives de la Maison Généralice, dossier ID i[3]. — Mgr Keane pensait que l'institution lasallienne de Washington, après avoir organisé complètement des cours d'enseignement supérieur, serait amenée à en demander le couronnement à l'Université catholique. De fait, cette Université rassemble aujourd'hui les candidats aux grades, depuis les futurs bacheliers jusqu'aux futurs docteurs. Et Saint John's se tient, uniquement depuis 1921, sur le plan de l'enseignement secondaire.

ses belles victoires, ses déceptions, ses misères. Nous avons suivi les Frères à Saint-Louis, à la Nouvelle-Orléans, à Santa-Fe, à Chicago, à San-Francisco, dans l'ordre chronologique de leurs conquêtes (1).

Il s'agit maintenant de recommencer toutes ces étapes, avec moins de hâte et moins de confusion. Nous entrons dans une période où les communautés s'organisent, où elles s'efforcent de réparer soit des imprudences et des erreurs initiales, soit les désastres causés par la guerre. Sur certains points, la situation est si compromise qu'il faut ralentir ou suspendre les activités. Mais dans l'ensemble, la marche en avant continue.

Nous saurons bientôt ce qu'il advint des établissements de la Louisiane et de ceux du Nouveau-Mexique ; nous nous dirigerons, à l'heure opportune, vers la Californie, qui, si lointaine, garde sa physionomie spéciale.

Fixons premièrement notre attention sur Saint-Louis et son immense domaine. Là, depuis les temps de Mgr Pierre-Richard Kenrick, l'expansion de l'Institut lasallien s'est opérée avec une vigueur que seule la région de New-York a surpassée. Dès 1870 — vingt et un ans après les accords conclus entre le Frère Facile et l'archevêque (2) — un district a été créé, dont la grande ville du Missouri est le chef-lieu. Il s'étend, au nord, sur l'Illinois, le Wisconsin, le Minnesota, à l'est sur le Tennessee ; il s'annexera les bouches du Mississipi et jusqu'au Far-West de Santa-Fe. Au Frère Edward, son Visiteur des années 1870 à 1875, succéderont les Frères Rumwald et Lothaire. Son grand chef, de 1879 à 1898, se nommera le Frère Paulian.

Quand arriva le Frère Edward, les Lasalliens tenaient, à Saint-Louis même, 8 écoles paroissiales. Une neuvième, Saint-Malachy's, s'ouvrit en 1872. La dixième, Saint-Alphonsus, n'apparaîtra qu'en 1900.

L'Académie Saint-Patrick, instituée en 1868 sur les suggestions du P. Wheeler, curé de la paroisse placée sous le même vocable, comptait 250 élèves lors de l'administration du Frère Nicholas, Bernard Fark, l'une des premières recrues de la Congrégation dans le Middle-West (3).

L'établissement ne joue qu'un rôle modeste, en comparaison des privilèges dont jouit — et des espoirs que suscite — *Chris-*

(1) *Histoire générale*, VI, pp. 297 à 301, 303 à 305, 316 à 319, 323 à 330.

(2) L'évêché de Saint-Louis, fondé en 1826 avec Mgr Joseph Rosati, et dont Mgr Kenrick était titulaire depuis 1843, fut érigé en archevêché en 1847.

(3) ANGELUS-GABRIEL, pp. 209 à 211.

tian Brothers College. La petite « Académie Saint-Joseph », qui débuta en 1851, est devenue, sous la direction du Frère Patrick, puis du Frère Ambrose, un centre d'instruction supérieure. Son « incorporation » de 1855 l'habilite à conférer des grades universitaires à ses étudiants. Ceux-ci se chiffrent à 350, quinze ans plus tard. A la même époque, 57 religieux, employés tant au collège que dans les paroisses, forment la communauté de Saint-Louis. La maison, achetée par l'Institut à Mgr Kenrick en 1852, ne répond plus aux besoins. Les alentours sont envahis par l'industrie, par les chantiers et la gare du chemin de fer.

Le Frère Directeur James (Hugh Carney) acquiert, en 1871, la propriété de Côte-Brillante (1). Il rêve de grandioses architectures. Mais ses finances sont déjà très obérées. Le prix du terrain — 50 000 dollars payés immédiatement — a dépassé le montant des fonds disponibles. On s'endette. Et il faut rester entre les vieux murs de Cerre Street, avec les incommodités de la situation et les incertitudes d'un provisoire dont il est difficile de prévoir la fin. Les élèves, attirés par d'autres collèges, vont en nombre décroissant. Le Frère James entend sortir de l'impasse. Audacieux, il décide, en 1877, l'exécution du plan qu'il a demandé à un technicien de valeur, Mac Grath. La colossale façade s'élève : 100 mètres de large, trois étages proportionnés à pareille dimension, hautes fenêtres encadrées de pilastres, surmontées d'un fronton, terrasse à balustrade au sommet de la toiture. Deux ailes de même style et de même puissance figuraient dans les projets. Elles ne seront jamais construites ; l'on se contentera de flanquer de bâtiments très simples le somptueux pavillon central. Au demeurant, l'utilité n'avait pas été sacrifiée à l'élégance. Le monument de Côte-Brillante, approprié à ses fins, ne manquait pas d'admirateurs (2).

Seulement, un lourd passif s'était accumulé. Au mois de septembre 1876, les Frères de Saint-Louis avaient adressé à la Maison Mère de la rue Oudinot un exposé déjà fort alarmant. L'année suivante, en octobre, les Visiteurs de tous les districts américains se réunissaient sous la présidence du Frère Provincial Armin-Victor, pour examiner le problème. Le 13 no-

(1) Le nom est français et le vendeur s'appelait Lucas. Nous sommes ici — rappelons-le — sur les territoires que Bonaparte céda aux États-Unis en 1803.

(2) ANGELUS-GABRIEL, pp. 435-436. — *Mississipi Vista,* pp. 106-107.

vembre, le Supérieur général signifiait ses craintes au Frère Visiteur Rumwald et le conjurait d'aviser.

« Nous voici au sommet de la crise, mandait le Frère Armin au Très Honoré Frère Irlide, le 18 octobre 1878. On n'imagine rien de plus déraisonnable que l'entreprise de Côte-Brillante... Les responsabilités engagées sont graves. »

Le Frère Lothaire remplace le Frère Rumwald à la tête du district. Le vieux missionnaire d'Extrême-Orient ne s'est jamais trouvé devant une tâche aussi complexe. Il ne parvient pas à débrouiller les affaires, tombe malade, obtient d'être rapatrié en France. Dès février 1879, le Frère Paulian avait reçu l'ordre de se rendre de New-York à Saint-Louis, afin de prêter main-forte à son confrère désemparé. Le Frère Assistant Patrick était accouru, en août. Deux mois après, sur l'avis de cette haute personnalité, une obédience maintenait définitivement sur place l'habile administrateur américain.

Le 10 juillet 1882, le Frère Irlide écrit à celui-ci qu'il l'a chargé de prendre toutes les mesures nécessaires « pour l'extinction des dettes à Saint-Louis ». Et il lui renouvelle en termes très nets ses instructions : « Il est un point fondamental auquel vous devrez veiller : chaque maison doit se suffire à elle-même et ne peut ni prêter ni emprunter sans la permission du Supérieur général... On a cru peut-être, bien à tort, que les *Corporations* établies en plusieurs endroits n'étaient pas assujetties aux prescriptions relatives à la pauvreté religieuse. Ces Corporations, utiles au point de vue des lois civiles, ne peuvent « aliéner les biens meubles et immeubles sans avoir consulté le Supérieur général et ses Assistants », comme le porte la Bulle d'approbation de 1725 en son 12°. En outre, les contrats signés par lesdites personnes morales, après autorisations régulières, n'engagent en rien les propriétés et les ressources des autres maisons du district, *a fortiori* de l'Institut. »

Le passé liquidé, les règles formulées pour l'avenir, *Christian Brothers College* put s'installer en son domaine de l'*Easton Avenue*. Le Frère Directeur James eut toujours quelque peine à équilibrer son budget. Et pourtant l'institution comptait parmi les meilleures du Middle-West ; il lui venait des étudiants non seulement des contrées environnantes, mais du Mexique, de l'Amérique centrale, de l'Amérique du Sud, quelques-uns, même, du Canada.

(1) Archives de la Maison Généralice, dossiers ID i[4] et ID i[5] .

La qualité des professeurs expliquait le renom de la maison. Longtemps, le Frère Constantius of Mary, Matthias Grahn, qui était originaire de Saint-Louis, enseigna l'histoire et la philosophie dans sa ville natale ; ses auditeurs déclaraient qu'il était « une encyclopédie vivante ». On l'appréciait beaucoup, dans le public, pour ses conférences pleines de substance et d'intérêt. Traducteur de livres français, auteur de nombreux articles sur des questions sociales, il a laissé, sous le titre *Pour l'encouragement du professeur chrétien*, un ouvrage encore très goûté des religieux enseignants (1).

Le Frère Barbas, John Finigan, fut un latiniste et un saint homme. Venu en 1854 du noviciat de Montréal, cet Irlandais ne quitta plus Saint-Louis jusqu'à sa mort en 1894. Beaucoup plus jeune, le Frère Bernardine Peter, John Robinson, entré dans la Congrégation en 1871, eut son premier poste à Saint-Patrick's Academy. Quand il fut rappelé à Saint-Louis, parmi les maîtres du Collège, il passait déjà pour un excellent pédagogue et un remarquable polyglotte. Il savait le latin, le grec, l'hébreu, le gaélique et les principales langues modernes. Une partie de ses activités furent consacrées à la *National Catholic Educational Association*, qui lui demandait souvent de donner des causeries ou de présider des discussions sur les problèmes de sa spécialité (2).

Après le Frère James, deux directeurs ne firent qu'un stage assez bref ; le Frère Paulian prit lui-même le gouvernement du collège de 1888 à 1896. Il avait passé la main au Frère Félix, puis au Frère Elzéar, lorsque les difficultés d'ordre matériel se compliquèrent des interdictions relatives à l'enseignement des langues anciennes. Les Supérieurs recoururent, en ces circonstances, au dévouement du Frère Emery Ildefonsus. Celui-ci était un vieux soldat : les réflexes de la discipline militaire s'alliaient, en son âme, à la parfaite obéissance religieuse. Owen Curran, né en Irlande, à Mullingar, transporté durant son enfance à La Salle en Illinois, orphelin de bonne heure, employé des douanes à Chicago, avait répondu, en 1860, à l'appel d'Abraham Lincoln demandant des volontaires pour lutter contre les forces redoutables des Confédérés du Sud. Enrôlé dans l'armée de l'Union, il s'était admirablement conduit, donnant l'exemple de la bravoure, de l'abnégation,

(1) ANGELUS-GABRIEL, p. 503.
(2) *Ibid.*, pp. 437-438.

de la loyauté, et pratiquant sa religion sans respect humain.

La paix rétablie, Curran revint à La Salle, centre d'un grand nombre de ses compatriotes irlandais. Il y exerça les fonctions de maître d'école auprès de cette enfance celte qu'il s'agissait d' « américaniser » en lui conservant sa foi catholique. Des liens se nouèrent entre le jeune instituteur et deux apôtres travaillant dans le même milieu : le P. Thomas Shaw, prêtre de la Mission de Saint-Vincent de Paul ; le Frère Arthémian, Édouard Denis, un Canadien français qui dirigeait dans la ville une école Saint-Patrick (1). L'emprise fut telle qu'en 1870 Owen Curran, âgé de vingt-six ans, devenait le Frère Emery. Il célébrera en 1930 son jubilé « de diamant » dans la Congrégation et mourra en 1932, presque nonagénaire. Le district de Saint-Louis utilisera de bien des manières — comme professeur, directeur d'école, président de collège, maître des novices, Visiteur — cet homme de devoir, à l'allure martiale, aux brusques saillies, aux paroles incisives. *Christian Brothers College*, où sa conscience courageuse soutint, de 1899 à 1901, de rudes épreuves, devait le retrouver pour chef en 1916 : le 5 octobre hélas ! se produisit la catastrophe qui termina l'existence de l'établissement : le feu détruisit le bel édifice du Frère James... Dix personnes périrent, deux Frères infirmes, sept pompiers et un gardien. La propriété fut vendue (2).

En dehors de Saint-Louis, l'État du Missouri a vu se fonder — et possède encore — deux maisons d'enseignement secondaire tenues par les Frères des Écoles chrétiennes.

La première date de 1867. Et ses origines remontent à des années plus lointaines. Le P. Thomas Scanlon devenait, en 1847, pasteur de Saint-Joseph — une station commerciale sise à environ 400 kilomètres au nord-ouest de la cité fondée par La Clède (3). Sa paroisse catholique se développant, il résolut d'ouvrir une école, obtint l'approbation de Mgr Kenrick

(1) Les Lasalliens avaient été appelés par les « vincentians » dans la cité qui portait le nom de Cavelier de La Salle, homonyme de leur Fondateur. Le R. P. Shaw leur rendait le plus chaleureux hommage. Cependant, leur établissement ne subsista que de 1862 à 1874.

(2) Notice nécrologique du Frère Emery Ildefonsus (Choix de Notices, III, pp. 482 à 494.) — ANGELUS-GABRIEL, pp. 437 et 604 à 606. — *Mississipi Vista*, pp. 108 à 110, et 112.

(3) Le fondateur de Saint-Joseph, Joseph Robidoux, était, comme celui de Saint-Louis, un pionnier d'origine française. La première messe en ce lieu fut, croit-on, célébrée par un jésuite dans la cabane de bûcheron dudit Robidoux, en 1838.

et les promesses du Frère Facile et acheva en 1859 de bâtir le futur établissement. La guerre survint : Saint-Joseph fut occupé tour à tour par les deux partis adverses. La construction du P. Thomas servit à loger les troupes.

Il fallut attendre huit années pour donner suite au projet. L'archevêque de Saint-Louis lança un nouvel appel aux Frères. Le P. Doherty, successeur du P. Scanlon, rendit à la maison bon aspect et suffisant confort. Le Frère Noah et ses trois adjoints se présentèrent. Ils réunirent assez promptement 130 écoliers.

En 1868, Saint-Joseph, chef-lieu du diocèse alors créé, reçut pour évêque Mgr Hogan, qui se réjouit de trouver les Lasalliens au travail. Il leur demanda de prendre en main, simultanément, un pensionnat et un petit séminaire. Des deux institutions, le pensionnat seul survécut au bout de quelque temps. Un cours commercial, organisé en 1870, eut beaucoup de succès. Le directeur de cette époque portait le nom, glorieux dans l'Institut, de Frère Agathon : religieux intelligent et actif, il rappelait en quelques traits de son caractère le grand Supérieur d'autrefois. Son décès prématuré, en 1875, causa une très vive affliction à l'évêque et aux citoyens. On jugeait son remplacement peu aisé. Néanmoins la maison de Saint-Joseph garda excellente réputation avec les Frères Arthemian, Constantius, Icarion, Marcellian, Elzear Stephen (1).

Nous allons revoir Mgr John Hogan à Kansas City, autre ville missourienne. Ici encore se subdivise l'immense circonscription ecclésiastique jadis placée sous la houlette de l'archevêque de Saint-Louis : le diocèse de Kansas City, formé en 1880, est aussitôt attribué à Mgr Hogan. Cet évêque, grand évangélisateur, grand bâtisseur, est tout désigné pour jeter les fondations d'une Église en pays neuf. Il quitte Saint-Joseph, mais n'oublie pas ses amis les Frères. Une fois le terrain reconnu et l'administration diocésaine organisée, une requête s'adresse au Frère Visiteur Paulian : qu'un trio de religieux vienne commencer l'œuvre de l'éducation chrétienne ! Les Frères Romuald, Justus Patrick et Lupercian arrivent en septembre 1887. Ils auront pour mission préalable de recueillir des fonds. Et jusqu'à nouvel ordre, ils sont logés par le prélat dans une petite maison assez semblable à un baraquement de forestiers. Ils ne s'enrichissent guère à solliciter la générosité

(1) *Mississipi Vista*, pp. 167 à 177. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 374 à 376.

publique... et doivent se résigner aux emprunts. Pourvus de quelque argent, ils peuvent s'assurer un domicile définitif, mais non pas tout de suite construire une école. Le P. Lillis, curé de la paroisse Saint-Patrick, leur offre deux salles : les classes commencent le 3 septembre 1888. Elles obtiennent tant de succès qu'après dix mois on se trouve condamné à chercher ailleurs plus d'espace.

Heureusement, les labeurs et la piété des maîtres ont attiré l'attention du jeune curé de la cathédrale, le P. John Glennon, futur archevêque et cardinal. Très lié avec le P. Lillis, et constatant l'embarras de la petite communauté lasallienne, il presse son confrère de le laisser agir. Déjà son plan est aux trois quarts réalisé : une école paroissiale se construit, spacieuse, si bien distribuée, qu'elle ne ressemble guère à beaucoup d'autres de ce temps-là. Et les Frères y disposeront de huit pièces pour leur installation personnelle. Le transfert s'effectue durant l'été de 1889. Un nom est choisi pour l'établissement : *Cathedral Commercial School.* On mettra donc l'accent, dans les programmes, dans le cycle d'études, sur les cours commerciaux. Le P. Glennon se procure des ressources, recrute des élèves. Dès l'ouverture, les classes sont pleines.

L'enseignement est orienté vers le *business.* Cependant, ni le pasteur ni les professeurs ne sauraient négliger la culture des vocations religieuses. Dans l'intérêt supérieur du diocèse et des âmes, le P. Glennon institue un cours de latin : lui-même s'en chargera durant quatre ans. Et nombreux seront les prêtres qui diront plus tard : Le cardinal a guidé mes premiers pas vers le sacerdoce.

Les Lasalliens de Kansas City gardent mémoire d'un autre ami et bienfaiteur, plus obscur, non moins attaché à la prospérité de leurs œuvres. Joseph Benoist, Canadien qui passa aux États-Unis la plus grande partie de son existence, avait toujours apporté à l'Institut sa contribution pécuniaire et souhaité l'ouverture de nouvelles écoles dans le district du Frère Paulian. Il mourut en août 1889, laissant un testament qui partageait sa fortune entre diverses institutions charitables et réservait, pour les Frères, un reliquat destiné à la construction d'un bâtiment scolaire. C'était un legs de 70 000 dollars. Des ayants droit déshérités intentèrent un procès à la suite duquel l'Institut vit réduire sa part de plus de moitié. La somme constitua l'élément premier du capital nécessaire à l'acquisition d'un terrain et à l'aménagement de l'édifice qui

est aujourd'hui *De La Salle Military Academy*, continuation et transformation de l'École commerciale de la Cathédrale (1).

***

Restons au cœur du district pour savoir où se formaient ces religieux enseignants qui s'en allaient ensuite porter la bonne parole dans un rayon de 500 à 1 000 kilomètres. Un noviciat avait fonctionné, Cerre Street, de 1851 à 1863, sous la conduite du Canadien Augustin Painchaud, le Frère Dorothée. Mais New-York rassembla ensuite tous les futurs Frères américains. Pour peu de temps. Car dès 1866, Mgr Kenrick, désirant activer le recrutement de la Congrégation, assura aux Lasalliens la jouissance d'une propriété sise dans le village suburbain de Carondelet, qui sera plus tard annexé à Saint-Louis.

Les novices demeurèrent vingt ans à Carondelet. Leur premier directeur, le Frère Pirmian, était un Allemand du nom de Friedrich Moller, lequel pensa d'abord entrer en religion chez les rédemptoristes : son humilité recula devant les grandeurs du sacerdoce. Du moins se trouvait-il muni d'une sérieuse préparation théologique et ascétique. Parmi les Frères confiés à ses soins, l'un de ses compatriotes, Michael Schmitt, connut des jours mouvementés avant d'accéder à une vie de paix et de piété, prolongée jusqu'à l'âge de quatre-vingt-seize ans. Ce doyen de l'Institut aux États-Unis naquit en 1836 dans une petite ville de l'Europe centrale, accompagna, garçon de sept ans, sa famille émigrant dans le Kentucky. En son adolescence, il apprit le métier de cordonnier. Il devint, durant la Guerre de Sécession, l'un des soldats du général Grant, au 117e régiment des Volontaires de l'Illinois, et prit part aux campagnes du Tennessee et de la Louisiane. Lors de sa démobilisation, il lut par hasard un article de journal concernant les Frères de Saint-Louis. Sa vocation véritable se révéla soudain. Admis à Carondelet en 1869, il reçut les noms — fort heureusement choisis — de Fidelis Germanus. Cette « germanique fidélité » se manifesta, en premier lieu, à Baltimore dans un modeste poste de Frère enseignant ; puis dans un emploi « temporel », conforme aux aptitudes acquises en son apprentissage de jeunesse. Le Frère Fidelis raccommoda les chaussures des novices

(1) *Mississipi Vista*, pp. 213 à 221. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 376 à 378 — Archives de la Maison Généralice, dossier ID i°.

de Westchester, d'Amawalk, d'Ammendale... Il mourut en 1932, ayant gardé, dans l'extrême vieillesse, sa lucidité entière, son invariable bonne humeur, son esprit de repartie (1).

Certes, on pourrait signaler, au nombre des sujets qui honorèrent le district, quelques anciens de Carondelet plus brillants, mais non plus pittoresques et plus sympathiques, tels que le Frère Constantius, le philosophe du Christian Brothers College, ou le Frère Anthony of Rome, bien connu à Chicago et à Memphis ; celui-ci prit l'habit religieux dès sa treizième année, et d'âme forte comme de tournure puissante et de muscles robustes, mérita, de toutes façons, qu'on l'appelât *the big Brother* (1).

Leurs successeurs, vers 1885, se sentirent médiocrement à l'aise dans les bâtiments très vite encerclés par la population citadine, et d'ailleurs, semble-t-il, de dimensions relativement restreintes, d'aménagement sommaire. Les changements de résidence, nous l'avons maintes et maintes fois constaté, sont, pour ainsi dire, de règle — et apparaissent une nécessité, le plus souvent, dans l'histoire des individus et des institutions en Amérique. Un être en pleine croissance ne garde pas de longs mois le même vêtement.

Ici, le transfert qui va se produire sera provoqué d'une manière un peu spéciale. Avant de le narrer, une courte digression s'impose.

A 25 milles de Saint-Louis s'étendait un grand domaine qui se nommait jadis « Hamilton Place ». Il avait été concédé à un certain Ninian Hamilton, dans le temps où la région à l'ouest du Mississipi appartenait à l'Espagne. Après les accords franco-espagnols, puis franco-américains, qui décidèrent du sort de l'immense territoire de l'ancienne Louisiane, le gouvernement de Washington avalisa les titres des possesseurs particuliers. Hamilton conserva son bien ; un vaste morceau — 630 acres — finit par devenir la propriété d'une famille Ewing. « L'Ewing Estate, » à Glencoe, fut acheté par Mgr Kenrick, en 1872. Le château qui s'élevait autrefois au milieu d'un bosquet a, aujourd'hui, disparu. Ne subsistent que les pauvres cabanes d'esclaves, témoins d'un douloureux passé...

L'archevêque se proposait d'installer en ces lieux un refuge pour les enfants abandonnés. Un comité de laïcs et d'ecclé-

(1) ANGELUS-GABRIEL, pp. 527 à 530.
(1) ANGELUS-GABRIEL, p. 442.

siastiques — *the Catholic Orphan Board of Saint-Louis* — assumait les responsabilités financières. Les Frères furent invités à prendre la direction du *Catholic Protectorate*. Le Frère Immanuel of Mary, Bernard Flynn, arriva le 1er septembre 1872, escorté de 4 adjoints et de 20 pupilles. L'année suivante, des plans furent tirés pour le logement des jeunes garçons, dont le nombre augmentait. Avec des travaux de construction au ralenti, l'édifice ne reçut achèvement qu'en octobre 1876. Pour mieux souligner le caractère de l'œuvre, on adopta, en 1884, le nom de « Saint-Joseph Industrial School ». Huit Frères gouvernaient alors 70 élèves, leur distribuaient une instruction élémentaire et surveillaient les ateliers ainsi que les activités champêtres.

Mais l'argent manquait. Le système d'administration — au moyen d'un *Board*, comme en Angleterre — gênait le développement, empêchait une gestion économique et rationnelle. En 1885, une dette de 14 000 dollars pesait sur la maison.

Or, le 17 novembre de cette année-là, survint le dénouement catastrophique. Le feu détruisit le bâtiment de l'école et le château des Ewing. Il n'y eut pas de victimes humaines. Seulement, la ruine était complète.

Mgr Kenrick avait déjà songé à vendre le domaine de Glencoe à l'Institut des Frères. Un rapport du Frère Réticius, Visiteur des maisons de formation américaines, s'opposait nettement, le 20 mai 1884, à ce qu'il fût donné suite à cette suggestion. Le projet, cependant, reprit vigueur après le désastre : il permettait à l'archidiocèse de liquider le lourd passif et à la Congrégation d'utiliser pour ses novices une propriété vacante. Le Frère Paulian acquit 320 acres de l'Ewing Estate et donna en échange Carondelet, plus une soulte de 11 000 dollars. Il fallait rebâtir. Le district fut généreusement aidé par le Supérieur général, Frère Joseph, qui envoya 200 000 francs. Son successeur, le Frère Gabriel-Marie, fournira lui-même, une quinzaine d'années plus tard, une nouvelle contribution de 50 000 francs.

L'installation du noviciat eut lieu avant la fête de Noël 1886. Et Glencoe abrita bientôt quatre groupes sur le sommet boisé qui domine la vallée du Meramec. Les religieux âgés ou infirmes, constituant la communauté de la Sainte Famille, trouvèrent là du repos et des soins, sous la garde du Frère Teliow. Le Frère Thurien — le Canadien Paul Gélinas, de Yamachiche — spécialiste en l'art de diriger les jeunes âmes,

continua quelque temps sa mission auprès des novices venus de Carondelet. Le Frère Gerardus Camillus, William Dwyer, le remplaça en 1890 : c'était « une Règle vivante », un maître aux fortes leçons, aux conseils très pratiques et, souvent, d'un tour inattendu, singulier. Quand un scolasticat s'ébaucha en 1891, le Frère Gerardus en joignit le contrôle à ses attributions de directeur du noviciat. Il assuma cette double tâche jusqu'en 1899. Le petit-noviciat fut ouvert dès 1888, et organisé par un jeune professeur, Charles Moïse, le Frère Goswin Ambrose, littérateur, poète, qui, en l'été de 1889, se voyait substituer un pédagogue très averti, le Frère Jovitus, Edward O'Rourke. Études, prières... et jeux se partagèrent harmonieusement l'existence des petits-novices dans un cadre de belle nature et de murs sans tristesse (1).

***

Des Monts Alleghanys aux rives du Missouri, le clergé catholique avait réclamé la présence des Lasalliens dans les écoles. Et c'est ainsi que, pour instruire les enfants des paroisses, plusieurs équipes de maîtres se répandirent à travers les États de l'intérieur, nés après la Guerre d'Indépendance.

La timide tentative de 1860 à Cincinnati (2) avait été brisée en 1863, aux durs moments de la lutte fratricide entre le Nord et le Sud. L'Ohio ne rappela les fils du Bienheureux de La Salle qu'en 1891, à Toledo, près du Dr Quigley, curé de l'église Saint-François de Sales, puis en 1893, à Cleveland, en l'école Saint-Malachy. Ces deux établissements ont disparu au commencement du vingtième siècle.

Dans le Wisconsin, le général John Lawler, désireux d'être utile à ses coreligionnaires, offrit un immeuble pour l'installation d'un pensionnat catholique dans la région de Prairie-du-Chien, où la population restait encore assez peu dense. Les Frères se chargèrent de l'entreprise, en février 1871. La panique financière qui secoua le pays en 1873 causa un tort sérieux à l'œuvre commençante. D'autres déboires — et notamment

(1) Archives de la Maison Généralice, dossier ID i⁴. — *Mississipi Vista*, pp. 68 à 82. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 281-282 et 530 à 532. — Le noviciat de Glencoe a célébré son jubilé en 1936 : à cette occasion, un Chemin de Croix fut inauguré, qu'on appelle le « Mémorial du Frère Gerardus ». Le scolasticat a été transféré à Winona en 1933.

(2) Voir *Histoire générale*, VI, pp. 302-303.

l'insuccès de l'apostolat religieux dans un milieu très indifférent — amenèrent le départ des Congréganistes enseignants, au cours de l'année 1879.

L'Iowa ne les vit que passer, de 1879 à 1884. Le premier archevêque de Dubuque, Mgr Hennessy, leur demanda d'être les éducateurs de ses ouailles, en l'école de sa cathédrale Saint-Raphaël. Les concours promis aux Frères ne se soutinrent pas longtemps (1).

Des résultats autrement favorables seront obtenus dans l'Illinois et le Minnesota, ces deux bastions septentrionaux du district de Saint-Louis. Les noms de Mgr Patrick Feehan, à Chicago, et de Mgr John Ireland, à Saint-Paul, sont liés aux événements de l'histoire lasallienne.

Cependant, avant les jours prospères, les habitants de la future métropole de l'Ouest auront connu le malheur. En octobre 1871, l'incendie formidable qui ravagea Chicago sur une étendue de 850 hectares laissa sans abri 70 000 personnes. Saint-Mary's School et Saint-John's School, tenues par les Frères (2), avaient été la proie des flammes.

Deux établissements de la Congrégation subsistaient : l'orphelinat de Bridgeport, dont nous parlerons ci-après, et l'école Saint-Patrick. Un Irlandais de vingt-trois ans, plein de vie et de santé, John Howard, le Frère Candidian, avait organisé, en 1861, ces classes de la rue Desplaines, fréquentées surtout par les petits compatriotes de notre Lasallien, des lurons peu commodes, mais à l'esprit alerte et au cœur vaillant, qui regardaient en face les difficultés et les souffrances. Frère William Higginbottom, le deuxième directeur, suscita parmi de tels écoliers mainte vocation sacerdotale.

Le bâtiment scolaire, une vieille carcasse de charpente, ne fut pas touché par le feu, jaillissant pourtant à quelque 300 mètres. Au lendemain du désastre, on le transforma en dépôt pour les vivres et les vêtements que les États-Unis et l'Europe envoyaient aux sinistrés.

La réouverture des classes eut lieu le 5 janvier 1872. On

(1) ANGELUS-GABRIEL, pp. 205 à 207.

(2) Les Frères dirigeaient l'école Sainte-Marie depuis 1867 : ils avaient joint une « académie » aux classes paroissiales (voir *Histoire générale*, VI, pp. 324-325). Ils n'étaient à Saint John's que depuis 1870. Ils y reviendront de 1875 à 1893. Quelques-uns d'entre eux seront, après l'incendie de Chicago, conviés par le P. Halligan à gouverner l'école Sainte-Marie à Peoria. Mais le successeur du P. Halligan leur signifia congé en 1876.

inscrivit 320 garçons à l'école gratuite, 110 à l' « académie ». Une construction nouvelle s'imposait : elle s'acheva en 1875, le plus haut des immeubles d'alors dans la partie de la cité à l'ouest de la *Chicago River*. La dépense pesa lourd sur les épaules des Frères ; il leur fallut créer des cours du soir, multiplier les séances musicales, littéraires, dramatiques, pour rembourser leurs emprunts.

Mais la réputation de Saint-Patrick's allait croissante. On y comptait 439 étudiants de *high school* en 1879. Peu à peu, l'influence de toute cette jeunesse chrétiennement élevée rayonna dans une ville promptement sortie de ses ruines et confiante en ses destinées. Un assez large programme d'études, comprenant la trigonométrie, l'arpentage, des cours de navigation, des leçons de latin et de français, s'adaptait à la situation locale, aux ambitions des familles, aux possibilités d'avenir. Le Frère Adjutor of Mary, qui resta dix ans le chef de la maison, créa, en 1882, un cours commercial formant un cycle complet d'enseignement (1).

C'était une personnalité vigoureuse et attractive que le Frère Adjutor. Lors de son décès, en 1912, les drapeaux de toutes les écoles publiques furent mis en berne, sur l'ordre du maire de Chicago, Harrison. Honneur rendu à la mémoire de l'éducateur-modèle, du fondateur de cette puissante institution qui porte, dans la Wabash Avenue, le nom de La Salle. Saint-Patrick's, si florissant qu'il apparût, ne pouvait pas suffire à l'instruction générale ou technique d'une population de plus en plus nombreuse. D'ailleurs, il se trouvait situé dans un quartier devenu le centre de manufactures et de commerces en gros et que, pour cette raison, beaucoup des anciens habitants abandonnaient. Hardi réalisateur, le Frère, ayant exposé ses plans aux Supérieurs de Saint-Louis et de Paris, ayant conquis la chaude approbation de l'archevêque, obtint 100 000 dollars de la générosité publique. Le chantier s'ouvrit au printemps 1889. En bénissant la première pierre, Mgr Feehan déclara

(1) *Mississipi Vista*, pp. 120 à 126. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 368 à 370. — Saint Patrick's High School est aujourd'hui le centre d'études de 600 jeunes gens qui viennent de 121 paroisses de Chicago et des environs. Le souvenir d'un Frère Domnan est demeuré en grande vénération parmi les anciens élèves. Ce religieux canadien, Joseph Lavoie, passa plus d'un demi-siècle de sa longue vie à Chicago. Catéchiste des enfants de la Première Communion, directeur des enfants de chœur de l'église paroissiale, il fut à l'origine de bien des vocations religieuses. La maison de vacances des Frères du district, à Beaver Island, a été baptisée « Brother Domnan Memorial foundation ».

que « De La Salle Institute deviendrait l'un des facteurs essentiels de l'éducation nationale, l'une des grandes œuvres de la Sainte Église ». Les corps de métier travaillèrent sous les yeux vigilants du Frère Adjutor. En septembre 1890, le magnifique édifice, qui matérialisait, pour ainsi dire, dans les blocs de sa façade, l'énergie de son créateur, pouvait accueillir ses 150 premiers élèves. Six divisions s'organisèrent : une « scientifique-classique »; deux « académiques »; trois « commerciales ». Plus tard, La Salle Institute ayant reçu, de la législature de l'Illinois, sa charte de Collège, une section d'enseignement supérieur couronna l'ensemble (1).

Les Lasalliens bénéficiaient de l'appui d'un prélat très éclairé, très actif. En avril 1888, une circulaire épiscopale invitait déjà le clergé à prendre en considération les besoins du petit-noviciat et du noviciat du district. Mgr Feehan désirait vivement que les vocations pour l'Institut fussent recherchées et encouragées (2). Un autre geste avait accru la reconnaissance des maîtres religieux et de leurs pupilles : l'orphelinat de Bridgeport que l'évêque James Duggan fondait vers 1860 et dont l'administration, dès 1863, appartenait aux Frères, ne présentait pas d'assez larges possibilités de développement. Mgr Feehan provoqua la réunion d'un Comité en vue d'un transfert, que suivraient de nouveaux aménagements. Les dons affluèrent, jusqu'à dépasser 57 000 dollars. En 1882, un domaine fut acquis dans le comté de Cook, sur les bords de la rivière des Plaines, à 18 milles de Chicago : il s'étendait sur 440 acres. L'on défricha et l'on construisit, en pleine solitude. Le 1er juillet 1883, devant 3 000 personnes animant le décor forestier, l'archevêque inaugurait « l'école professionnelle Sainte-Marie ». En son honneur, l'endroit recevait le nom de Feehanville.

L'un des orateurs de cette journée, le juge Hawes disait : « Tel soir, telle nuit, on rencontre dans les rues de Chicago 5 000 *boys* vagabonds et affamés. » Une aussi triste évocation suffisait à montrer l'urgence de l'œuvre. Sainte-Marie allait recueillir beaucoup d'abandonnés, beaucoup de délinquants, objets d'enquêtes, de poursuites et d'ordonnances judiciaires. D'autres enfants étaient confiés au Directeur par leurs familles. Il advint aussi que le gouvernement de Washington, mandaté

(1) *Mississipi Vista*, pp. 130 à 150. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 371-372. — Archives de la Maison Généralice, ID i4. Dès 1894, l'Institut La Salle groupait 275 étudiants.

(2) Archives de la Maison Généralice, ID i4.

par toute la Fédération, remit aux bons soins des Frères de jeunes Indiens, afin d'assurer à ceux-ci la chance d'une sérieuse instruction. Pour le placement des apprentis, les administrateurs de Feehanville s'adressaient à de braves gens des villes ; et bien souvent, s'il s'agissait d'un orphelin, l'affection qui se nouait entre les hôtes et le pupille aboutissait à une adoption légale (1).

Dix ans après l'inauguration de l'École Sainte-Marie, trois ans après les si brillants débuts de l'Institut La Salle, l'Illinois ménageait un triomphe aux Frères et à tout l'enseignement catholique. L'Exposition de Chicago en fut le théâtre.

Elle devait, dans la pensée de ses initiateurs, commémorer le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. On y verrait manifestés les fruits d'une civilisation germée, depuis 1492, dans le sol du Nouveau-Monde. Puisque l'esprit et la matière y trouveraient chacun leur place, l'Église catholique était appelée à produire ses œuvres. Par la voix des archevêques des États-Unis, elle décida de ne pas s'abstenir. Les résultats de l'immense effort scolaire du dix-neuvième siècle seraient mis en avant. Aussi les fils du Bienheureux de La Salle, principaux pionniers de la culture religieuse dans les paroisses américaines, reçurent-ils de l'épiscopat l'invitation de tout organiser. Conformément aux ordres de leur Supérieur général, le Frère Joseph, ils demandèrent à ne point paraître au premier rang. L'honneur de la présidence fut dévolu à Mgr Spalding, l'illustre évêque de Péoria (2). Mais la plus lourde charge incomba au Frère Maurelian, choisi comme secrétaire et « general manager ». Aidé du Frère Quintinian et de quelques autres, il réalisa des merveilles.

L'Exposition ne s'ouvrit qu'en mai 1893 ; elle dura jusqu'en octobre. Le jury, composé, en grande partie, de protestants, décerna aux Frères des Écoles chrétiennes 200 médailles et diplômes. John Eaton, commissaire au Bureau d'Éducation, disait très haut son admiration : selon lui, les stands de Chicago avaient donné de l'éducation catholique une idée d'ensemble qu'aucun spécialiste de la pédagogie ne possédait encore. « C'est une grande leçon de choses, » concluait-il.

(1) Archives de la Maison Généralice, dossier ID i⁴. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 280-281. Les Frères ont quitté Sainte-Marie en 1906. L'école professionnelle est maintenant dirigée par les Sœurs de la Miséricorde.

(2) John Lancaster Spalding, qu'il ne faut pas confondre avec Martin Spalding, évêque de Louisville en 1859.

Le Frère Maurelian ne s'était pas dépensé en vain : pour surmonter mille obstacles, son intelligence très vive et ses talents d'administrateur avaient joué à plein rendement. Les Frères Visiteurs Rumwald, Justin, Paulian et Christian of Mary écrivirent, de New-York à Paris, le 27 novembre 1893 : « La participation de l'Institut à l'Exposition a produit un bien considérable. Les travaux scolaires présentés par les écoles catholiques surpassaient nettement les envois des autres écoles. Le secrétaire et ses collaborateurs ont entièrement répondu à la confiance des archevêques et à l'attente du public (1). »

Appréciés de l'Église d'Amérique, les Lasalliens méritèrent particulièrement l'affectueuse estime de ce Chef de puissante envergure qui s'appela John Ireland. Ce fut sous ses auspices qu'ils débutèrent, puis qu'ils œuvrèrent longuement dans le Minnesota.

En 1851, Saint-Paul, future capitale, n'était guère qu'un assemblage informe de cabanes et de rustiques charpentes près des rives escarpés du Mississipi. Depuis un an, le P. Joseph Cretin, missionnaire français, y exerçait le ministère épiscopal. Né à Montluel, près de Trévoux, en 1799, il avait été curé de Ferney, au pays de Gex, le village qui gardait le château de Voltaire. Il s'y était dévoué aux âmes. Mais, rêvant d'évangélisation dans les contrées lointaines, prêt, un moment, à partir pour la Chine, il se décidait, en 1838, à suivre aux États-Unis l'un de ses anciens professeurs, Mgr Loras, évêque de Dubuque. Apôtre des Indiens, formateur de séminaristes, vicaire général, le P. Cretin avait partout déployé sa rude énergie, fourni les preuves de la plus austère vertu. Choisi par Pie IX pour diriger le nouveau diocèse de Saint-Paul, il vint en France recevoir son sacre d'évêque et recruter son clergé. Dans le Minnesota, sa première cathédrale fut une chapelle aux murs de rondins. Puis, un édifice en briques servit à la fois à la célébration du culte et à la résidence du pasteur.

Une école s'ouvrit au sous-sol de cette demeure. De jeunes clercs tinrent d'abord les classes. Mgr Cretin les remplaça par des Frères de la Sainte Famille, de cette Congrégation fondée à Belley par son compatriote Gabriel Taborin. D'autres religieux, d'un tiers-ordre franciscain, leur succédèrent en 1858, après

(1) Archives de la Maison Généralice, ID i[4] et papiers du Frère Albeus-Jerom. — LECANUET, *l'Église de France sous la Troisième République*, tome IV, p. 270. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 441-442.

le décès du prélat. Vinrent ensuite des laïcs. Et cette instabilité n'allait pas, bien entendu, sans fâcheuses conséquences.

Or, au lendemain de la guerre de Sécession, arrivait à Saint-Paul un prêtre qui s'était vaillamment conduit comme aumônier militaire. Enfant, il avait étudié sur les bancs de la petite école de Mgr Cretin. Celui-ci, frappé de l'exceptionnelle valeur de cet élève, l'avait, en 1853, exhorté à se préparer au sacerdoce ; sous la sauvegarde de Mgr Ravoux, il l'envoyait au Séminaire de Meximieux, si célèbre dans la région lyonnaise (1). L'adolescent n'avait pas trompé les espérances de son évêque et de ses maîtres français. C'était lui, John Ireland, qui, dans la vigueur et l'épanouissement de la trentième année, gouvernait, en sa cité d'origine, la paroisse de la cathédrale.

L'indiscipline des écoliers lui déplut. Il n'hésita point sur le remède. Connaissant les succès des Lasalliens à Chicago, il écrivit lettre sur lettre au Frère Patrick, au Frère Edward, représentants de la Congrégation. Il eut gain de cause lorsque l'incendie de 1871 contraignit un certain nombre des Frères de l'Illinois à chercher ailleurs un refuge et un emploi. Plus tard, Mgr Ireland dira volontiers : « S'il y a dans ma vie quelque chose dont je sois fier, c'est d'avoir amené les *Christian Brothers* à Saint-Paul. »

Il en accueillit deux le jour de la Toussaint : les Frères Jucondian et Diogenius. Quinze garçons seulement se hasardèrent à se laisser endoctriner par les pédagogues inconnus. L'année suivante, cinq maîtres religieux devinrent nécessaires pour encadrer une population d'environ 250 écoliers. La sévérité de la loi nouvelle, loin de nuire à l'établissement, asseyait solidement sa réputation.

Au bout de quatre années, la paroisse de l'Assomption voulut aussi des instituteurs de même provenance. Des bénédictins allemands la dirigeaient : leurs ouailles étaient nombreuses, généreuses et fidèles ; leur église dressait une façade majestueuse devant laquelle s'humiliait la modeste cathédrale. Les Lasalliens ouvrirent quatre classes dans le bâtiment qui avait jadis rassemblé, pour la messe, les premiers catholiques du quartier.

D'autres curés du diocèse réclamaient le concours des bons éducateurs. Faute de sujets disponibles, on ne put donner

(1) Un autre Américain venait alors, de Saint-Paul de Minnesota, à Meximieux : Thomas O'Gorman, qui deviendra évêque de Sioux Falls.

satisfaction qu'au seul P. Caillet, recteur de Sainte-Marie ; Français, il rappela qu'en sa patrie les Frères avaient pris soin de son enfance. Il obtint son école lasallienne en 1876.

Que les garçons de la ville suivissent les cours de Sainte-Marie — dont la clientèle était fort mélangée — ou de l'Assomption — « l'école allemande » — ou de la Cathédrale — « l'école irlandaise » — ils se déclaraient tous les élèves des « Nicks ». Ce nom familier, qui désignait les Frères, se référait, croit-on, aux fréquents discours, « réflexions » et prières, où il était question de saint Nicolas, patron des écoliers, très vénéré dans l'Institut.

On ne sait au juste les motifs qui décidèrent les Visiteurs du district à retirer leurs subordonnés de l'Assomption en 1882 et de Sainte-Marie en 1891 : difficultés locales, pénurie de professeurs, insuffisance de ressources... A cette même date de 1891, l'impécuniosité du curé provoquait la fermeture des classes organisées depuis deux ans seulement à Minneapolis, la ville jumelle de Saint-Paul (1).

Mais au chef-lieu du diocèse, l'école de la Cathédrale subsistait, sous l'égide de son fondateur John Ireland, promu à l'épiscopat dès 1875, et qui en 1888, et pour trente ans, sera, sans changer de siège, le premier archevêque de cette province ecclésiastique. Au temps où il ne portait pas encore la mitre et la crosse, on le voyait survenir à l'improviste dans les classes, interroger les enfants qui se préparaient à la Première Communion ou à la Confirmation. Sa puissante stature, ses sourcils broussailleux, son imposant et froid visage risquaient de décontenancer quelques-uns de ses jeunes interlocuteurs. Heureusement, la plupart possédaient bonne mémoire et tranquille aplomb. Le pasteur se déclarait content. Des maîtres, il exigeait un savoir adéquat à leur enseignement, sans lacunes à la base ; il entendait qu'ils fussent très fidèles aux prescriptions formulées par M. de La Salle dans la *Conduite des Écoles* au sujet de la lecture, de la grammaire et de la rédaction.

Évêque et archevêque, Mgr Ireland ne modifia point son

(1) Les Frères étaient venus à Minneapolis pour répondre au désir du P. James Mac Golrick, curé de la paroisse de l'Immaculée Conception. Mais celui-ci devint presque aussitôt évêque de Duluth et son successeur ne se jugea pas en mesure d'assumer la responsabilité financière de la construction projetée. Une *high school*, due à la libéralité posthume de M. Anthony Kelly, a été fondée en 1900, sous la direction d'un corps professoral lasallien. (ANGELUS-GABRIEL, p. 361.)

attitude de bienveillance et de large générosité envers les Lasalliens. Il se montra notamment le grand ami du Frère Directeur Emery Ildefonsus. Quinze années — de 1884 à 1899 — l'ancien soldat et l'ancien aumônier militaire, liés par les souvenirs et par une réciproque sympathie, travaillèrent de concert au développement de la civilisation chrétienne.

En 1888, le vieil immeuble bâti par Mgr Cretin devenait manifestement inhabitable. Mgr Ireland consentit à pourvoir les Frères d'un édifice de plus vastes dimensions, d'aspect, de dispositions et de dégagements plus modernes. Le Frère Emery et sa communauté s'y installèrent durant les vacances 1889. *Cretin School* (à juste titre, l'établissement reçut le nom du vénérable fondateur de la chrétienté de Saint-Paul) bénéficiera et des avantages de l'emplacement nouveau et de la prospérité croissante de la capitale du Minnesota. En ce centre commercial et industriel du Nord-Ouest, des classes primaires ne suffisaient plus. Les Frères organisèrent des cours de *high school*, tandis que les Sœurs de la Congrégation de Saint-Joseph assumaient progressivement la responsabilité de l'enseignement élémentaire.

Lors du vingt-cinquième anniversaire de l'arrivée des Lasalliens dans la ville, le Frère Emery inaugura l'Association des anciens élèves : Mgr Ireland aura, un jour, l'occasion de témoigner de l'excellente et puissante influence conquise par cette « Amicale » dans tout l'archidiocèse et les régions limitrophes. « Les Frères de Saint-Paul sont heureux, notait le Frère Visiteur Gerardus en son rapport de 1900, et leur établissement se trouve en situation florissante. »

L'Université de Minnesota donna son agrément officiel à Cretin High School en l'année 1904. Alors 500 élèves se pressaient en 12 classes, sous la houlette du Frère Directeur Goswin Ambrose (1).

Et maintenant le Mississipi nous entraîne loin, vers le Sud, en des régions qui longtemps restèrent meurtries par la guerre, ravagées par la fièvre jaune. Une halte s'impose au Tennessée. Ici, nous retrouvons Mgr Feehan, à l'époque où, avant d'être

(1) *Mississipi Vista*, pp. 180 à 188. R ANGELUS-GABRIEL, pp. 206, 361 à 364. — Notice nécrologique du Frère Emery Ildefonsus. (Choix de Notices, III, pp. 486-487.) Cretin High School occupe, depuis 1929, un nouvel immeuble qui a coûté un million de dollars et peut accueillir mille étudiants. Mgr Austin Dowling, archevêque de Saint-Paul († 1930) et ancien élève de Manhattan College, s'employa très activement au succès de ce transfert.

transféré à Chicago, il occupait le siège épiscopal de Nashville. Ici, nous apprendrons à mieux connaître le Frère Maurelian, à peine entrevu dans l'Illinois.

La ville de Memphis, sise au carrefour de plusieurs États du Sud, ne possédait pas, jusqu'en 1871, de collège catholique. Les Frères avaient bien été pressentis, dès 1864, par le clergé local et puis sollicités par l'évêque du diocèse, Patrick Feehan, après sa nomination en 1865. Le district de Saint-Louis, fort éprouvé par la mort de nombreux religieux, dut ajourner l'envoi d'une équipe. Mais quand survint l'incendie de Chicago, le Frère Visiteur Edward disposa de professeurs sans emploi et sans gîte. Il en dirigea trois sur Memphis : les Frères Luperius, Anthony of Rome et Clement Bernward. D'autre part, il donna l'ordre d'assumer le commandement de la nouvelle communauté au Frère Maurelian, alors chargé de liquider la situation du collège de Pass Christian, aux rives du golfe du Mexique (1).

C'était un esprit lucide et une rude énergie que George Schell, citoyen de Lancaster, dans le Massachusetts. Il appartenait aux générations lasalliennes de l'âge héroïque, ayant pris l'habit de Frère en 1855, au noviciat de Montréal. Né en 1842, l'adolescent de treize ans et demi aura une carrière de soixante-cinq années à parcourir, sous le nom de Frère Maurelian. Il connaîtra les fatigues de l'instituteur primaire à Philadelphie, à Brooklyn. Il manquera d'être victime de la fièvre jaune à la Nouvelle-Orléans, durant l'épidémie affreuse de 1867. Il sera, plus tard, l'un des protagonistes de la lutte contre ce fléau. D'autres combats l'attendent : non moins pénibles, non moins épuisants, et plus amers. Les soucis financiers qui l'assaillirent à Pass Christian, il les voit renaître à Memphis. Dès l'origine, une dette fort lourde — intérêts et capital du prix d'acquisition — handicape l'avenir de la maison. Au milieu d'un peuple atteint dans ses biens, comme dans sa santé physique et morale, il ne fallait pas escompter un redressement rapide. Cependant, les Frères tinrent bon. Ils recevaient les encouragements des Pères Dominicains de la paroisse Saint-Pierre, leurs hôtes des premiers jours. Ils gardaient l'appui de Mgr Feehan. L'évêque intervenait en leur faveur auprès du gouverneur du Tennessee, John Brown : « Le Frère Maurelian — écrivait-il à ce haut fonctionnaire le 12 octobre 1874 — se

(1) Voir sur le collège de Pass Christian *Histoire générale*, VI, pp. 317-318.

trouve dans la nécessité de faire appel aux amis de l'éducation pour l'aider à payer les dettes du collège de Memphis... Le maintien de cet établissement est une bénédiction inestimable pour les citoyens et je vous prie de recommander la demande du Frère à leur généreuse sympathie. » John Brown adoptait aussitôt les vues du prélat : proclamant très souhaitable la prospérité de la fondation, il donnait toute latitude à ses administrés pour rassembler les ressources indispensables.

En 1881, après des heures tragiques sous les coups redoublés de la fièvre jaune, le collège se sentit revivre. Il comprenait et des élèves de *high school* et des étudiants d'enseignement supérieur. Une Association amicale se constituait pour resserrer les liens entre tous les bénéficiaires de l'éducation chrétienne. Au demeurant, le plus large esprit régnait parmi les maîtres et les disciples : des protestants et des Israélites venaient écouter les leçons des professeurs, auprès des jeunes gens catholiques. Dès 1872, les pouvoirs publics avaient accordé à l'institution une charte officielle. La brillante carrière de nombreux « anciens » attestait la valeur de la formation intellectuelle assurée par les Congréganistes : en 1904, Malcolm Rice Patterson, président de l'Association, devenait gouverneur de l'État du Tennessee. Un autre ex-collégien de Memphis, Charles O'Neil, resté très fidèle aux Frères, sera premier président de la Cour suprême en Louisiane.

Au Frère Maurelian revient le principal mérite de succès obtenus à force de persévérance et d'intrépidité. Le nom de ce religieux ne cesse d'être en honneur dans la cité. La revue publiée par le collège a pour titre *The Maurelian :* juste hommage à celui qui, plus de quarante années, fut l'âme de l'établissement (1).

***

Le Tennessee vient de nous mettre en contact avec les hommes et les problèmes du Sud. A New-Orleans, les épidémies et la guerre civile ont produit tous leurs désastreux effets. Les embarras des Frères s'aggraveront au point que les œuvres

(1) Archives de la Maison Généralice, papiers du Frère Albeus-Jerom. — *Mississipi Vista* p. 198 à 211. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 439 à 433. L'un des meilleurs auxiliaires du Frère Maurelian fut John Walsh (1854-1919), Frère Anthony of Rome, entré dans l'Institut en 1866, à l'âge de douze ans, et qui excella dans les mathématiques, les langues et la philosophie. Nous avons déjà parlé de lui ci-dessus, p. 173.

lasalliennes, créées à partir de 1850 sous les auspices de l'archevêque Antoine Blanc, maintenues et accrues aux années suivantes malgré le ravage de la maladie, vont presque totalement disparaître de la Louisiane (1).

Le blocus de la Nouvelle-Orléans, la prise de la ville par les Fédéraux en 1862 avaient provoqué de cruelles détresses. Toutefois, à compter de 1863, une relative accalmie rendait possible l'ouverture de l'école Sainte-Thérèse et même l'essai d'un noviciat confié au Frère Thurian. A la même époque, les Lasalliens, disposés à collaborer aux tâches de paix et de réconciliation, prennent charge, à Bâton-Rouge, d'un établissement dont l'une des sections accueillera les *colored boys*.

Après la fin des batailles, le Frère Facile groupe en district spécial les communautés new-orléanaises. Mais les épreuves, bientôt, recommencent : fièvre jaune, qui tue 19 des religieux enseignants ; téméraire entreprise de Pass Christian (2), qui se termine par la fuite du Frère Visiteur Isaïah... La triste politique des vainqueurs, pendant la période dite de « Reconstruction », achève la ruine des populations méridionales. Le clergé catholique, appauvri comme ses ouailles, ne sera plus en mesure de subvenir aux dépenses des écoles.

En 1870, le Frère Edward, Visiteur de Saint-Louis, reçoit de ses Supérieurs mission d'inspecter les établissements du delta du Mississipi. Ses rapports décrivent une situation très alarmante : les difficultés financières apparaissent inextricables. La maison de Bâton-Rouge est fermée en 1871. Il faut songer à vendre les bâtiments du collège de Pass Christian. A la Nouvelle-Orléans, on lutte encore, quoique à peu près sans espoir. Cédant aux instances du curé de Saint-Patrick, Mgr Allen, on a consenti à reprendre les classes gratuites sur cette paroisse. Et l'on garde Sainte-Marie, Saint-Joseph, Saint-Vincent, Sainte-Thérèse. Mais l'argent manque ; le déficit s'accroît de jour en jour.

Le Frère Assistant Patrick voudrait sauver ces fondations qui ont coûté déjà tant de sacrifices. La Louisiane reste chère à l'Institut : pays d'anciens souvenirs catholiques et français, peuple attachant, délicieusement hospitalier, plein d'estime et d'affection à l'égard des Lasalliens. Tous ceux des Frères qui sont venus enseigner à la Nouvelle-Orléans ont profondé-

(1) Voir *Histoire générale*, VI, pp. 299 à 301 et 314 à 318.
(2) *Ibid.*, p. 317 et 318

ment subi le charme de la vieille cité coloniale. Ils l'aiment, d'un sentiment bien naturel au cœur humain. Ils veulent continuer à la servir, avec tout le désintéressement et tout l'esprit d'apostolat de leur vocation.

Pour un suprême examen des possibilités, les Supérieurs dépêchent vers le Sud, en 1875, le Frère Stephen of Jesus. Ce Canadien français habita jadis la région : il a dirigé, dans sa jeunesse, l'école Sainte-Marie, il y a inauguré, en 1856, un pensionnat, transféré plus tard, avec le collège, à Pass Christian. Il travaille depuis dix-huit ans, dans le district de New-York, non sans penser à ses élèves d'autrefois. S'il découvre un moyen de conjurer le désastre, il n'hésitera point à l'employer.

Hélas ! il doit se rendre à l'évidence. Les Frères, en des paroisses sans ressources, se voient réduits à la misère. Les budgets des pasteurs sont des budgets-fantômes. Recettes sur le papier, promesses sans lendemain. Et rien, au milieu de la crise où la Louisiane se débat encore, rien ne permet de prévoir un relèvement à brève échéance. Le P. Raymond, vicaire général et administrateur financier de l'archidiocèse, loin de subvenir aux besoins de la communauté, réclame aux Frères de Sainte-Marie ou le prix de l'immeuble ou le versement d'une rente annuelle.

Le Frère Stephen se résigne donc à fermer tous les établissements. Poignant chagrin pour lui, pour les maîtres et pour les familles. Le Frère John Baptist, Toussaint Dufresne, qui jadis succéda, comme directeur de Saint-Mary's Academy, à son compatriote Damase Gosselin, prolonge un peu son séjour dans la contrée de ses labeurs et de ses souffrances : solitaire gardien de Pass Christian jusqu'à la vente du domaine, il sonne la cloche et observe, en ses exercices quotidiens, toutes les prescriptions de la Règle... Un petit groupe, conduit par le Frère Leonidian — John Kilkenny — se dirige vers l'Alabama : un curé de la ville de Mobile, le P. Abram Ryan, poète célèbre, a obtenu de son évêque, Mgr Quinlan, l'autorisation de confier ses jeunes paroissiens aux confrères de ses anciens professeurs de Saint-Louis. Malheureusement, il n'est pas calculateur. Au bout de deux ans, il n'a plus un dollar en caisse. Les Frères s'en vont...

Abandonneront-ils tout à fait les rivages du golfe? On les regrette, on les souhaite de nouveau à New-Orleans. Ils y avaient gouverné, entre 1859 et 1871, l'école paroissiale Saint-John the Baptist. Les finances de l'église périclitaient dès lors,

En 1878, ce fut la faillite. Le P. Thomas Kenny put racheter les bâtiments scolaires. Afin d'être écouté du Frère Visiteur de Saint-Louis, il prit l'engagement de constituer à la communauté enseignante un droit de propriété sur une partie du fonds. Les Frères se remirent à l'œuvre, le 25 novembre 1878. Deux ans après, le P. Kenny mourut. Son testament confirmait la donation. Mais son successeur en demanda la rescision à l'officialité diocésaine. L'Institut renonça au legs et l'école perdit ses maîtres.

Nous croirions être au point final. Non ; d'autres avatars se produiront encore. Mgr Allen, le curé de Saint-Patrick, déjà mentionné, se rend acquéreur, aux enchères, de la vieille maison de Sainte-Marie. Il en rouvre les portes aux Frères. L'entente dure de 1880 à 1883. Elle est rompue pour des raisons de finances, à quoi s'ajoutent les désagréments causés par le voisinage. Saint-Mary's School, la maison du Frère Andronis, des Frères Sylvan, Gustavus et Baldwin, ces pionniers de la Congrégation en Louisiane, cesse d'exister.

Alors reparaissent les Prêtres de la Mission, les « vincentians », qui naguère employaient les Lasalliens sur leurs deux paroisses de Saint-Vincent et de Saint-Joseph. Ils n'avaient pas oublié le dévouement du jeune directeur Alexandre-de-Jésus, le Montréalais Pierre Delorme, mort de consomption à trente-cinq ans, dans l'école Saint-Vincent, avenue Napoléon. Mais ce fut à Saint-Joseph que les recommencements eurent lieu. Le R. P. Fitzgerald offrit l'hospitalité aux Congréganistes sans gîte. L'école, ouverte une première fois en 1859, fermée pendant la guerre de Sécession, rouverte de 1866 à 1875, se ranime et vivra plus que l'espace d'un matin. Elle devient, en 1896, Saint-Joseph's Commercial Academy. Elle forme des religieux, des prêtres, des hommes de grand mérite : industriels, hommes de loi, administrateurs ; un maire de la Nouvelle-Orléans, Walter Flower ; un musicien, William Grunewald ; un historien, Alcee Fortier. Elle est, jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle, la suprême flamme au milieu des cendres éteintes. Et puis, au mois de juillet 1900, le Révérend Thomas Weldon fait savoir au Frère Directeur Athanasius que le revenu paroissial ne suffit plus à couvrir les dépenses de l'établissement. Le Frère Athanasius médite de transférer ses classes à un autre endroit ; il veut s'assurer des dispositions de l'archevêché et n'obtient qu'une réponse évasive.

La flamme est morte. Elle ne renaîtra qu'en 1918, à l'heure

où des Frères français, chassés du Mexique par les persécuteurs de la religion, seront venus offrir aux États-Unis l'ardeur de leur zèle (1).

Alors un nouveau district se constituera, groupant les communautés de Covington, de New-Iberia, de Lafayette. De la Louisiane, il s'étendra sur le Texas, comme l'ancienne province à l'époque du Frère Facile. Mais le Visiteur lasallien des États du Sud rassemblera dorénavant sous son autorité, outre ces fondations récentes, les maisons que gouverna, entre 1870 et 1890, le Frère Botulph dans le Nouveau-Mexique et dont la solidité n'a pas fléchi.

Le grand organisateur qu'est Pierre-Joseph Schneider (2) a mis dans son œuvre toute sa ténacité, toute son intelligence, toute sa foi. Son collège Saint-Michel, à Santa-Fe, s'est ouvert aux enfants des vieilles familles hispano-américaines et à ceux des immigrants qui commencent à exploiter le vaste territoire annexé aux États-Unis depuis 1847. C'est un monde en gestation : le Frère Botulph s'associe aux pouvoirs publics pour lui assurer l'existence, le conduire vers ses destinées. Il sera inspecteur officiel des écoles, membre du Bureau d'Éducation, de même qu'il appartiendra au Comité de construction du Capitole de Santa-Fe.

En 1874 le collège des Frères a reçu le droit de conférer les grades universitaires. Sa clientèle croissante exige un édifice « qui ne soit pas indigne des perspectives d'avenir du New-Mexico ». Le 11 avril 1878, est posée la première pierre du bâtiment dont, bientôt, la tour majestueuse se dressera au-dessus des toits de la cité. L'archevêque, Mgr Lamy, a fourni son

(1) Archives de la Maison Généralice, papiers du Frère ALBEUS-JEROM. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 213 à 215, 223 à 225. — Albums du district New-Orleans-Santa-Fe. — *The Brothers of the Christian Schools in the South*, par le Frère ARSENIUS, ancien Visiteur du district, 1938.

En 1884, l'Institut lasallien prit part à l'Exposition de la Nouvelle-Orléans. Le commissaire Newell, dans son rapport officiel, apprécia l'œuvre des Frères en ces termes :

« L'envoi des spécimens provient de 2 écoles normales, de 4 collèges, de 12 académies, de 37 écoles paroissiales, de 2 écoles industrielles, de 2 orphelinats. Cette vaste présentation est complète, systématique, excellente. Elle montre une énergie singulière, une persistance remarquable dans l'orientation des élèves. Les Frères sont exclusivement consacrés à l'œuvre de l'éducation... Cette consécration produit en eux un enthousiasme qui éclaire leurs travaux, stimule leur action. » (Archives de la Maison Généralice, papiers ALBEUS-JEROM.)

(2) Voir sur le Frère BOTULPH, *Histoire générale*, VI, pp. 328-329.

concours pécuniaire, et beaucoup d'habitants, même parmi les plus pauvres, ont apporté leur obole. Les Frères sont prêts à instruire la population, sans distinction de caste et de race : en 1879, ils ébauchent un cours spécial pour les fils d'Indiens. Malheureusement, des questions d'argent sont soulevées, qui empêchent de poursuivre l'intéressante tentative.

Elles n'arrêtent pas, huit ans plus tard, le projet de nouvelles constructions. Les trois étages d'un immeuble de briques surgissent en arrière de l'église paroissiale. Désormais, les Lasalliens se trouveront parfaitement équipés pour leur travail pédagogique. La voie ferrée qui, venant de l'Est, atteint Santa-Fe depuis 1881, ouvre largement le Territoire aux afflux d'humanité. Le temps est loin où cavaliers et chariots s'aventuraient, de longues semaines, à travers les solitudes farouches. Le Frère Botulph, peu jaloux de son autonomie administrative, a demandé et obtenu d'être rattaché au district de Saint-Louis, avec lequel les communications deviennent faciles.

Le 29 septembre 1884, en la fête de l'Archange, Patron de la maison, Mgr Lamy, son coadjuteur Mgr Salpointe, ses fidèles auxiliaires les PP. Eguillon et Defouri, célébraient solennellement le vingt-cinquième anniversaire de l'arrivée des Frères dans le diocèse (1). Le vieil archevêque remerciait avec émotion les Lasalliens de leur aide si courageuse, si persévérante, pour l'évangélisation d'un peuple jadis bien délaissé.

Hors de Santa-Fe, ils avaient essaimé à Bernalillo et à Las Vegas. Peu d'années après que le Frère Botulph avait assumé la direction du collège Saint-Michel, deux notables d'origine espagnole, José Leandro Perea et Jesus-Maria, son fils aîné, le priaient de créer une école élémentaire dans une localité sise à environ 60 kilomètres de la ville épiscopale. Le P. Faure, curé de la paroisse, appuyait la démarche. Sans renforts, le Frère Botulph ne pouvait qu'attendre. Mais Saint-Louis et San-Francisco lui en fournirent. Et, le 6 décembre 1872, les classes s'inauguraient dans une bâtisse aménagée par don Jesus-Maria. En raison de la date, la fondation fut placée sous le vocable de Saint-Nicolas. La générosité des fondateurs permit d'accueillir tous les élèves gratuitement. Au début, 92 garçons se présentèrent : on remarquait parmi eux des illettrés âgés de plus de vingt ans. Le Frère Galmier-Joseph, l'un des missionnaires ramenés d'Auvergne en 1859 par le P. Eguillon,

(1) Voir *Histoire générale*, VI, pp. 303 à 305.

se chargea, en qualité de directeur, de répartir les enseignants et les enseignés de Bernalillo.

Le nombre des inscrits augmentant, la maison ne put les contenir. Leandro Perea convoqua ses concitoyens et leur exposa la situation : ne disposant plus d'un capital suffisant, il devait s'assurer des concours bénévoles. Chacun des participants à la réunion promit deux cents briques et un sérieux coup de main pour élever les murs. Don Perea s'engagea lui-même à donner tous les bois de charpente. On trouva encore des souscriptions pour la serrurerie et le vitrage. Le Frère Botulph tint le rôle d'architecte. Le nouveau Saint-Nicolas fut prêt le 1er juin 1875.

Le Frère Gabriel of Mary, successeur du Frère Galmier en janvier 1877, resta vingt-cinq années à Bernalillo. Maître de haute sagesse et de grande capacité, il fut un personnage en la contrée. En 1891, quand s'organisa, au Nouveau-Mexique, un système d'instruction publique, le Frère Directeur jugea de l'intérêt de son établissement de ranger Saint-Nicolas dans la catégorie des écoles officielles, financées par le budget du comté. L'école des Frères de Bernalillo conserve cette particularité d'être la seule de son espèce aux États-Unis, où les religieux enseignants aient figure d'instituteurs publics.

Seconde filiale de Santa-Fe, la fondation de Las Vegas se réalisa en 1889 sous les auspices de Mgr Salpointe. Dans le simple et pratique bâtiment que le prélat donna ordre de construire, le Frère Davy et le Frère Beran mirent en bon renom « La Salle Institute ». Le plein succès vint ensuite sous l'impulsion d'un jeune et dynamique religieux, le Frère Lewis Gonzaga, directeur de 1897 à 1902. Deux maîtres, surtout, ont marqué auprès de lui, dans l'histoire de la maison : le Frère Diego et le Frère Raphaël-Félix ; l'un et l'autre d'ascendance ibérique. Le premier, Marcelino Ortiz, né à Santa-Fe ; le deuxième, Francisco Monroy, de Hermosillo, ville mexicaine. Humbles et saintes gens, de formation intellectuelle bien différente, de vertu pareillement exemplaire.

Les ouvriers de la première heure étaient allés recevoir leur récompense éternelle. Et aussi les bons serviteurs du Royaume de Dieu, Mgr Lamy, Mgr Salpointe, Mgr Machebeuf, le P. Eguillon, ces prêtres français qui, connaissant et aimant les fils du Vénérable de La Salle, les avaient conviés à christianiser les âmes du Far-West. Le Frère Botulph, leur collaborateur germanique, survivait ; les tracas et les fatigues de sa longue

carrière se lisaient sur son visage émacié. A bout de forces, il s'alita dans les premiers jours de février 1906. La fin approchant, il reçut le Viatique et l'Extrême-Onction des mains de l'évêque auxiliaire, Mgr Pitaval. Le 9 février, à l'*Angelus* de midi, le septuagénaire exhalait le dernier soupir.

Les obsèques eurent lieu dans la cathédrale de Santa-Fe. Le gouverneur du Nouveau-Mexique et d'autres dignitaires tenaient les cordons du poêle. L'archevêque, Mgr Bourgade, prononça l'éloge funèbre et donna l'absoute.

Depuis 1911, une statue de marbre, à l'effigie de l'illustre Directeur, se dresse à l'entrée du collège Saint-Michel. « C'était un saint que le Frère Botulph, » disait l'aumônier de la communauté, le P. Deraches. Et un représentant de la cité, l'honorable Larrazolo, rendra au défunt ce témoignage : « Sa vie fut une bénédiction pour notre peuple (1). »

***

A l'origine des districts américains de l'Institut on rencontre toujours un grand prélat, d'âme apostolique, poursuivant avec clairvoyance et avec ténacité ses dessins pour l'extension du règne du Christ. Ce fut, à Baltimore, Samuel Eccleston ; à New-York, John Hughes ; à Saint-Louis, Richard Kenrick ; à la Nouvelle-Orléans, Antoine Blanc ; à Santa-Fe, Jean Lamy. L'archevêque de San-Francisco, Joseph Sadoc Alemany, ne le cède à aucun d'entre eux en esprit d'initiative, en passion du bien, en volonté intrépide. Né Espagnol, élevé en Italie, admis tout jeune dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, ordonné prêtre en 1837, à l'âge de vingt-trois ans, il fut désigné pour les Missions du Nouveau-Monde et travailla dix ans dans l'Ohio, le Kentucky et le Tennessee. A sa forte culture théologique et humaniste, il joignait la connaissance de plusieurs langues modernes. Il parlait et écrivait l'anglais avec facilité. Son adaptation à l'Amérique allait jusqu'aux profondeurs de l'être : partisan des libres institutions des États-Unis, Joseph Alemany était devenu, franchement et fièrement, un citoyen de

(1) *Bulletin des Écoles chrétiennes*, nº d'octobre 1931, pp. 321 à 325. — Choix de notices nécrologiques, I, pp. 429-430. — Album de la Province New-Orleans-Santa-Fe (non paginé). — ANGELUS-GABRIEL, pp. 219, 473 à 477, 601, 615-616. — *Bulletin de l'Institut des Frères des É. C.*, nº d'avril 1948, p. 105.

la République. En 1850, il fut sacré évêque de Monterey et, trois ans plus tard, promu archevêque de San-Francisco.

La Californie avait grand besoin d'un évangélisateur. Terre de toutes les séductions et de tous les périls, offrant aux hommes la beauté de ses rivages et de ses montagnes, la douceur de son climat et la riche variété de ses produits, mais exposée aux séismes et aux raz-de-marée, elle se trouvait, en outre, désaxée par un changement de régime politique, bouleversée par la ruée des chercheurs d'or. Naguère dépendance du Mexique, elle reflétait la civilisation, les traditions, les mœurs des races latines. Une guerre venait de lui attribuer un sort nouveau. Tandis que la longue presqu'île entourée par l'océan Pacifique demeurait mexicaine, les États-Unis s'annexaient la haute Californie. Le 9 septembre 1850, ils lui donnaient l'autonomie, les droits normaux de souveraineté, dans l'Union.

Le catholicisme, officiellement régnant aux siècles de la domination espagnole, gardait et ses fidèles et la liberté de son culte. Mais atteint déjà par les mesures antireligieuses du gouvernement de Mexico — décrets de sécularisation, dispersion des missionnaires franciscains, confiscation et pillage des biens d'Église — il avait à se défendre et des influences protestantes et, surtout, de l'inévitable matérialisme drainé par les coureurs d'aventures.

Mgr Alemany envisagea sans découragement sa lourde tâche. Par nature, il eût choisi une existence discrète, ignorée. Il était humble, il aimait toujours revêtir son froc blanc de fils de saint Dominique. Ayant accepté, par obéissance, la mitre et la crosse, il se conduisit en chef. Sa science, sa foi, son zèle, sa sainteté le rendaient capable de maîtriser l'avenir.

L'accord de ce bon pasteur et des Frères des Écoles chrétiennes s'était réalisé en 1868, après des années de très vives instances, de démarches personnellement poussées par l'archevêque jusqu'à la rue Oudinot, jusqu'à Rome (1). Mgr Alemany remercie Dieu : il a obtenu le Frère Justin.

Avec un tel homme, on pouvait beaucoup espérer, beaucoup entreprendre. Bientôt prospéra le Collège Sainte-Marie. Dans le même enclos, un noviciat s'ouvrait dès l'automne de 1868. Le premier novice fut un ancien prospecteur des mines d'or, Denis Phelan, un Irlandais débarqué en Californie dix-neuf années

(1) Voir *Histoire générale*, VI, pp. 325 à 328. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 446 à 450.

auparavant. La chance, sans doute, ne l'avait pas favorisé : quand les Lasalliens prirent en charge le collège archiépiscopal, Phelan s'y employait comme jardinier. Sous le nom de Frère Agapian Joseph, il resta un pieux et dévoué serviteur, et mourut, octogénaire, en l'une des maisons du district. D'une tout autre catégorie intellectuelle et sociale, mais non moins édifiant, se révélera le dix-septième novice, un autre Irlandais, Roderick Kane, le futur Frère Assistant Bénézet-Thomas...

De telles vocations sont exceptionnelles en ce pays californien. Déjà Mgr Alemany, avant l'installation des Frères, éprouvait de gros déboires dans le recrutement de son clergé (1). Pour l'Institut, il fallut demander des sujets aux districts de l'Est. Puis, hardiment, avec l'approbation de l'archevêque, le Frère Justin parcourut le diocèse, exposant dans les églises les grandeurs et les surnaturelles consolations du religieux enseignant. Il persuada quelques généreux adolescents. Les résultats, néanmoins, n'apparurent jamais très importants (2).

Le Frère Visiteur jugeait de son devoir de maintenir la maison de formation. Afin qu'elle bénéficiât de plus d'espace et de solitude, il acquit, en 1870, une propriété à Oakland, au fond de la baie que le Golden Gate entrouvre sur l'Océan. Site splendide, rafraîchi par la brise, et à distance raisonnable de San-Francisco. Une école, que le Frère Justin nomma Saint-Joseph's Academy, fournit au noviciat et des ressources matérielles et des classes d'application. Au début, les novices se partageaient toute la besogne d'enseignement, sous le contrôle de leur directeur, le Frère Pirmian. Puis le Frère Gustavus of Mary, un clair et pénétrant esprit, un noble caractère, dirigea les écoliers, avec le concours de quelques élèves-maîtres pris parmi les jeunes religieux.

Ce *modus vivendi* dura jusqu'en 1879. A cette date Saint-Joseph's Academy devint un pensionnat pour garçons de sept

(1) Deux diplômés du collège Sainte-Marie furent, aux ordinations de 1875, les « premiers fruits » des labeurs du Frère Justin : l'un fut le P. Edmond Hayes, l'autre le P. Alexandre Doyle, missionnaire pauliste, éditeur de la revue *The Catholic World*.

(2) Avant 1884, la moyenne annuelle des entrées au noviciat n'était que de huit. On compta 14 postulants pour 1884. Les distances et les difficultés du voyage empêchaient la Californie de recevoir un contingent de vocations parmi les Irlandais qui avaient élu domicile à Boston, New-York ou Philadelphie. Même en des temps plus proches des nôtres, le recrutement du district de San-Francisco demeura assez restreint.

à quinze ans. L'immeuble, agrandi, s'emplira de bruyante jeunesse, disciplinée par des professeurs tels que le Frère Belatian Peter, instructeur méthodique et rigide, en qui survivait le soldat de l'armée confédérée (1).

A la veille de quitter la Californie, où le Frère Bettelin le remplacera (2), le Frère Justin s'est rendu acquéreur d'un domaine de 78 acres, près de la petite ville de Martinez, à 34 milles de San-Francisco. Le décor de nature, en terrain accidenté et devant les horizons maritimes, n'est pas moins agréable qu'à Oakland. Un bâtiment rustique et de modestes dimensions se trouve compris dans la vente : il suffira, jusqu'à nouvel ordre. Le Frère Pirmian conduit à Martinez son petit groupe de novices, le 21 novembre 1879. Un édifice en charpente, flanqué de deux ailes, est substitué, en 1882, au logis primitif. Mgr Alemany vient le bénir. Le prélat vénérable persiste en son attachement aux Lasalliens : « Ils ne sont que 80 dans mon diocèse, alors qu'il m'en faudrait 800 ! avait-il mandé récemment au Frère Justin, qui, Visiteur à New-York, demeurait son correspondant. Je voudrais des Frères en chaque ville, en chaque village. Je les tiens pour religieux exemplaires et pour éducateurs excellents. »

Deux années encore, il les gardera sous ses yeux. Puis, septuagénaire, il s'estime trop usé pour continuer son œuvre d'organisateur et d'administrateur ; en 1884, il remet au Souverain Pontife sa démission, et se retire en son Espagne natale ; là-bas, il n'oubliera point sa chère Amérique : il tirera des plans pour un Séminaire dont les clercs se prépareront à exercer le ministère sacerdotal outre-Atlantique (3).

Son collège Sainte-Marie, sa principale fondation pédagogique, lui a donné toute joie dès l'heure où il en a confié le gouvernement aux Frères. Des étudiants y ont couru non seulement de toute la côte californienne, mais du Mexique et de l'Amérique du Sud. Le Frère Justin a obtenu, en 1872, de

(1) ANGELUS-GABRIEL, pp. 394-395 et 535. En 1903, Saint Joseph's Academy se transportera au Parc de Peralta. Elle a fusionné, en 1927, avec les cours secondaires de Saint Mary's College.

(2) Sur le Frère Bettelin, John Mac Mahon, voir ci-dessus, pp. 105-106.

(3) ANGELUS-GABRIEL, pp. 447 et 535-536. — Album du district de San Francisco, pp. 84-85. — Un petit-noviciat fut ouvert à Martinez en 1888. Faute de sujets, il fut fermé temporairement, puis rouvert en 1891. Les juvénistes furent toujours moins d'une vingtaine. Un scolasticat ne s'organisa dans le district qu'à partir de 1913. Le noviciat et le juvénat ont été transférés à Mont La Salle, dans le comté de Napa, en 1932 *(Op. cit.)*

la Législature locale, la charte qui habilite le corps professoral à conférer les hauts diplômes.

En 1875, ce personnel très choisi se compose de 20 Frères, de 4 laïcs, et du prêtre-aumônier. Quant aux études, elles forment trois branches aux programmes différents. Les cours classiques offrent à leurs bénéficiaires l'enseignement du grec, du latin, des mathématiques, de la trigonométrie, de la rhétorique, de la logique, de la philosophie et de l'histoire. A quoi s'ajoutent, en simples compléments, des notions de chimie, de géologie, d'histoire naturelle. Les cours scientifiques, excluant les langues anciennes, font place au français ou à l'espagnol et introduisent, dans le cadre élargi de ce qui s'appelle « les sciences », l'algèbre, la géométrie analytique, le calcul intégral et la mécanique. Enfin, les cours commerciaux ont pour objet d'asseoir sur la base des connaissances élémentaires les meilleures spécialisations techniques. Ici, en la plupart des leçons, l'initiateur ne perd pas de vue les fins pratiques, l'utilité proche ou lointaine. Dans une salle qui porte le nom de « Banque », les élèves se livrent à des opérations fictives de ventes, de commandes, de change, de marchés à terme, de paiements d'intérêts.

La clientèle scolaire se répartit de la façon suivante : environ 30 élèves pour le classique, 40 pour les sciences, 90 pour le commerce et 80 dans la section préparatoire (1).

La réputation des professeurs était solide, la situation financière, satisfaisante. Mgr Alemany ayant décidé de conserver la propriété de l'établissement, les Frères lui versaient, en 1880, 1 500 dollars de loyer et lui remboursaient 800 dollars de taxes (2).

La position géographique apparaissait peu favorable : rue ancienne, quartier excentrique, fond souvent noyé de brouillards. Mgr Patrick-William Riordan, le nouvel archevêque, conseilla aux Frères de se transporter à Oakland. Une surface de 8 acres fut acquise en 1885 dans un faubourg de cette ville. Le Frère Bettelin se lança en cette entreprise à ses risques et périls : les devis de construction se chiffraient à 325 000 dollars ; il ne possédait pas la somme en caisse. Avec sa foi de Celte, il comptait sur Dieu et sur son prochain ; celui-ci, en l'espèce, c'était la généreuse population de San-Francisco... Les travaux

(1) Archives de la Maison Généralice, dossier ID i[8].
(2) *Ibid.* Correspondance du Régime avec le Frère Justin.

furent menés à bien. Le 11 août 1889, juste vingt et un ans après le périple du Frère Justin de l'Est à l'Ouest, Mgr Riordan bénissait le collège, qui restera dans la mémoire de 39 générations d'élèves « Old Brick Pile » — la vieille masse de briques (1). Édifice trapu, en effet, mais surmonté de hautes toitures que coupait le fronton central et précédé d'un large perron à escalier double. Deux fois détruit par le feu, deux fois par les tremblements de terre, il sera rebâti sur le modèle primitif, avec une admirable persévérance de la part des Frères, et grâce aux largesses de leurs très fidèles amis.

En 1900, le Directeur de Sainte-Marie se nommait le Frère Erminold (Charles O'Donnell). Avec lui se perpétuaient les traditions créées par le Frère Justin, le Frère Genebern, maintenues par le Frère Agnon, le Frère Vincentius Leo : allégresse et courage pour l'étude, vigueur de l'esprit et du corps, rectitude du jugement, droiture de la conscience. En ce temps-là, place fut donnée à un nouvel enseignement technique, qui s'adressa aux futurs ingénieurs (2).

« Sacred Heart College », le Collège du Sacré-Cœur, fut à San-Francisco, le second établissement des Lasalliens, épaulés par Mgr Alemany. Dès 1871, les familles catholiques réclamaient une maison d'études supérieures qui n'obligeât point leurs fils à un long parcours, hors du centre de la ville. L'archevêque appela le Frère Justin à examiner la possibilité de construire un édifice en plein cœur de la cité, pour une clientèle évaluée à un millier d'élèves. Le Frère, ayant regardé les plans, déclara tout net : « Il faut 100 000 dollars. » L'entourage archiépiscopal se récria. Mgr Alemany lui-même objecta : « Voyons, Frère Justin, nous ne sommes pas ici à New-York ! »

Mais Stephen Mac Mahon était un intrépide optimiste. Et on le savait de force à mener un projet jusqu'à complète exécution. « La chose est faisable, et se fera, » répliqua-t-il. Aussitôt se redressèrent les volontés défaillantes. « Très bien, conclut le prélat, nous vous aiderons de tout notre pouvoir. » Des listes de souscription circulèrent ; on quêta de porte en porte ; une vente de charité, pendant trois jours, procura des sommes rondelettes. Pour ramasser des fonds, le Frère Justin, ses adjoints les Frères Genebern et Gustavus, ses grands garçons

(1) En 1928, Saint Mary's College sera transféré dans un autre édifice, de style hispano-californien, à Moraga Valley.

(2) Archives de la Maison Généralice, dossier ID i[8]. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 464 à 468. — Album du district de San-Francisco, pp. 96-97.

de Saint-Mary's College n'hésitèrent pas à tendre partout la main.

Un terrain fut acheté à l'angle des rues Eddy et Larkin. L'archevêque posa la première pierre le 15 décembre 1872. Le Frère Justin prononça un discours sur ce thème : « Devoir des catholiques à l'égard de l'éducation chrétienne. » Sacred Heart College, vaste bâtiment de trois étages, monta jusqu'au faîte, sans être grevé de la moindre hypothèque. Les classes y commencèrent le 5 janvier 1874. A la fin de l'année scolaire, on dénombrait 700 élèves inscrits. Le directeur, Frère Cianan, Joseph Griffin, était un bon mathématicien et un bon administrateur, brillant et vaillant second de son compatriote Justin. Parmi ses auxiliaires se rencontraient plusieurs autres Irlandais, Francis Fitzpatrick, le Frère Gustavus, John Mac Cann, le Frère Agnon, et un petit-fils du « roi sans couronne », du Libérateur de l'Eire, un Nicolas O'Connell. L'établissement s'ouvrait avec générosité à certains jeunes gens qui ne pouvaient payer qu'une faible rétribution ou même qu'en raison de leurs antécédents et de leurs chances d'avenir, on se décidait à recevoir gratis. Le collège du Sacré-Cœur joua un rôle de premier ordre dans le développement de la culture intellectuelle et religieuse en Californie (1).

San-Francisco et ses alentours ne restent d'ailleurs pas seuls à jouir de la présence des Frères. Sacramento, la capitale officielle de l'État, assise au pied de la Sierra Nevada, les voit à l'œuvre depuis soixante-quatorze ans. L'un de ses pasteurs, Patrick Scanlon, curé de l'église Sainte-Rose (2), avait créé une école paroissiale dès les débuts de son ministère, en 1868. Un groupe de personnes fort dévouées l'aida, en 1876, à construire des classes plus vastes et une résidence pour les maîtres. Mgr Alemany, dont la juridiction s'étendait sur Sacramento, vint inaugurer la maison, le 16 juillet. Cinq Frères des Écoles chrétiennes étaient arrivés la veille. Ils commencèrent avec 200 externes et 12 pensionnaires. Après deux mois, les 4 classes,

(1) Archives de la Maison Généralice ID i[8]. — ANGELUS-GABRIEL, pp. 469 à 471. — Albums du district, p. 112. — Brûlé le 19 avril 1906, lors d'un incendie qui suivit le grand tremblement de terre, Sacred Heart College fut reconstruit, en 1913-1914, sur un autre emplacement. Depuis 1928, il ne conserve plus que les cours de High School.

(2) Cette église est devenue la cathédrale de *Sacramento*, sous le vocable tout indiqué, en l'espèce, du *Saint-Sacrement*. Le diocèse a été institué en 1886.

prévues chacune pour 65 garçons, étaient remplies. La première fête scolaire eut lieu le 28 mai 1877 au Capitole, sous la présidence du gouverneur de l'État.

L'établissement, nommé d'abord Saint-Patrick's Institute ou, plus communément, Sacramento Academy, a légalement, aujourd'hui, le titre de Christian Brothers'High School. Une section pour les études bancaires s'organisait en 1884, avec un matériel acquis aux frais du futur évêque du diocèse, le P. Thomas Grace.

John O'Malley — Frère Victor Ambrose — neveu du Frère Justin, reçut l'obédience de Directeur en 1895. Il avait trente-trois ans. Une catastrophe maritime anéantit tous les espoirs que l'on pouvait mettre en ce sujet remarquable. En chemin vers la France pour le temps du second noviciat, il périt, le 4 juillet 1898, avec 500 autres passagers du *Bourgogne*. L'un des survivants attesta que le Frère Ambrose, debout sur le pont du navire en perdition, relevait le courage et préparait les âmes des malheureux qui l'entouraient (1).

L' « académie » de Sacramento, celle aussi de Saint-Joseph à Oakland, rentrèrent promptement dans la catégorie de l'enseignement secondaire. Les collèges de Sainte-Marie et du Sacré-Cœur conduisaient leurs élèves jusqu'aux diplômes du degré supérieur. La petite fondation de Santa-Inez, que les Lasalliens prirent à leur compte en 1879, n'était — dans la région de Santa Barbara, à 400 milles au sud de San-Francisco — qu'un pensionnat bon marché où vivaient une trentaine d'enfants et où les professeurs de Saint-Mary's College passaient les mois de vacances (2).

Pour voir en activité des écoles primaires de l'Institut sur la côte du Pacifique, il faut attendre 1880. A cette date, Saint-Anthony's School est créée à Oakland, avec le concours du P. William Gleeson, curé de la paroisse et précédemment professeur de langues anciennes à Saint-Mary's College. Puis d'autres pasteurs de la même ville convièrent les Lasalliens à Sainte-Marie, en 1881, à Saint-Patrice, en 1884, au Sacré-Cœur, en 1886, à Saint-François de Sales, en 1889. Cette dernière école ne dura que dix ans, à cause de certaines difficultés financières. L'école du Sacré-Cœur disparut en 1901, après l'incendie

(1) ANGELUS-GABRIEL, pp. 391 à 394. — Album du district, p. 118. — Le nouvel édifice, Twenty first and Broadway Streets, date de 1924.

(2) Les Frères quittèrent Santa-Inez dès 1883, lorsque le centre missionnaire fut intégré au diocèse de Monterey.

de l'église voisine. Les trois établissements restants prolongeront leur existence jusqu'en 1914. Leur fermeture, à cette date, se trouve provoquée par les mesures d'ordre général prises dans les districts américains en vue d'affecter aux *high schools* et aux collèges la majeure partie du personnel congréganiste. Inutile d'épiloguer ici sur cette évolution, dont les phases ont été retracées au début du présent chapitre.

A San-Francisco, l'école Saint-Pierre, aujourd'hui maison d'instruction secondaire, fut, à l'origine, une simple école paroissiale. Elle fonctionnait déjà depuis dix-neuf ans, sous sa forme primitive, quand les Frères en devinrent les instituteurs. Comprise dans le domaine spirituel de la « Vieille Mission », elle avait eu le P. Joseph Gallagher pour fondateur, en 1867. Les usagers de l'église, en ces temps anciens, venaient, pour bon nombre, des *ranches* de la campagne environnante. Le dimanche, avant la messe, c'était des galops de chevaux, des roulements de carrioles ; les grands chiens de berger suivaient leurs maîtres jusqu'au seuil du lieu saint. Et l'on entendait, pendant l'office, leurs aboiements, leurs grognements, leurs furieux combats.

Les Religieuses de la Miséricorde s'occupèrent des petites filles, à partir de 1878. Les garçons avaient besoin, plus encore que leurs sœurs, d'être gouvernés : si leurs cœurs n'étaient pas mauvais, leurs manières, singulièrement rudes, leur turbulence et leur astuce leur valaient assez fâcheuse réputation. Le P. Peter Casey qui, nommé curé en 1879, achèvera la construction de l'église et présidera trente-quatre ans aux destinées de la paroisse, se résolut à confier aux Frères la jeunesse masculine. Les quatre maîtres attendus se mirent en besogne le 4 janvier 1886. Jusqu'en 1904, non sans lourdes fatigues, non sans méritoires sacrifices, eux et leurs successeurs disciplinèrent, instruisirent, civilisèrent des centaines et des centaines d'enfants (1).

Holy Cross School, à Santa-Cruz — entre San-Francisco et Monterey — sera le dernier centre scolaire du premier degré ouvert par la Congrégation lasallienne sur les rivages du Pacifique, et le dernier abandonné. Sa courte histoire tient entre l'année 1900 et l'année 1921 (2).

Il suffira, enfin, de mentionner la seule institution de *Boy*

(1) ANGELUS-GABRIEL, pp. 228-229 et 396 à 398.
(2) *Ibid.*, p. 229.

Welfare que les Frères aient dirigée, de 1894 à 1922, dans l'État de Californie : l'orphelinat Saint-Vincent, à San-Rafaël, sur la baie Saint-Paul (1).

Franchies les limites septentrionales du vieux pays hispano-américain, on entre dans l'Oregon (2), terre lointaine dont les cimes, d'une part, regardent l'immensité des flots, d'autre part, encadrent des plateaux lacustres. Une vallée s'insinue entre la chaîne « des Cascades » et la chaîne côtière : à quelque 500 milles de San-Francisco, elle abrite Salem, Oregon City, Portland. Les Lasalliens du district occidental ont résidé à Portland durant trente-cinq années.

Ils s'y acheminèrent en 1886, à l'époque où un ancien élève des Frères de Baltimore, William Gross, tenait le siège épiscopal. On les invitait à se substituer aux ecclésiastiques et aux laïcs, professeurs du collège Saint-Michel. Ils furent douloureusement déçus par les bâtiments délabrés, le gîte lamentable. Cependant, ils résolurent de s'accommoder de cette misère, afin d'ouvrir, sans tarder, la série de leurs leçons. Hélas ! le Frère Directeur Adalrick of Mary, accablé de soucis et de fatigues, succomba le 31 mars, neuf semaines après son arrivée : c'était un jeune homme de vingt-huit ans. Ses compagnons montrèrent plus de résistance aux privations et aux maladies. En 1894, le collège n'étant décidément plus habitable, le Frère Victor Lucius, alors chef de la communauté, requit du prélat une moins défectueuse installation. Mgr Gross logea les maîtres et arrangea des classes dans les combles de l'église qu'il venait d'ériger en « pro-cathédrale ».

Il mourut en novembre 1898. Son successeur, Mgr Alexandre Christie, ordonna aux Frères de « descendre de leur perchoir » — ainsi s'exprimait-il. Une demeure à l'honnête confort leur fut attribuée.

En septembre 1901, sur l'emplacement de l'ancien Saint-Michael's College, s'éleva « l'Institut Blanchet », dont le vocable honorait la mémoire du premier archevêque d'Oregon City.

L'école lasallienne de Portland ne réunit jamais plus de 150 élèves. Devenue en 1907, dans un nouvel édifice, « Christian Brothers'Business College », elle portera le poids d'une dette écrasante. Mgr Christie entendait alléger la charge : ses généreuses dispositions se heurtèrent à d'invincibles obstacles. La

(1) ANGELUS-GABRIEL, p. 287.
(2) Primitivement colonisé par des Canadiens français.

propriété finit par être vendue, en 1921, aux Pères dominicains.

A l'annonce du départ des Frères, la population manifesta ses regrets. L'archevêque, très vivement affligé, déclara : « Voilà un coup qui hâtera le jour de ma mort (1) ! »

***

Un demi-siècle d'immenses et genereux efforts ; bien des tracas, bien des souffrances, bien des sacrifices ; quelques entreprises aventurées, de gros embarras d'argent, des fourvoiements, des échecs ; les désastres de la guerre, les ravages des maladies, les ruines causées par le feu et les séismes, la fureur des éléments s'ajoutant à la naturelle misère de l'homme, aux maux que les sociétés et les nations s'attirent par leurs fautes, par leurs innombrables péchés ; mais la grâce d'En-Haut éclairant les esprits et soutenant les volontés ; la manifeste protection de Dieu ; l'intercession d'un Fondateur qui inspire à ses fils les vertus héroïques, leur montre le but de leur apostolat, les aide à réaliser, au total, une œuvre excellente : voilà le résumé de l'histoire des Frères des Écoles chrétiennes aux États-Unis depuis le premier essai à Baltimore, en 1845, depuis les grands travaux du Frère Facile et de ses successeurs, de 1848 aux environs de 1900.

L'avenir apparaissait riche en promesses. Et, en définitive, il ne trompera point les espérances. Mais auparavant les Lasalliens d'Amérique vont connaître des heures extrêmement pénibles ; une crise très grave secouera leurs âmes, risquera d'ébranler leurs établissements, semblera menacer l'unité même de la Congrégation.

Ce qui la provoque, et ce qui en détermine les modalités, c'est « la question du latin ». Nous avons dit naguère comment, à l'origine, le problème se posa ; comment, d'une part le clergé des États-Unis et les Frères collaborant avec lui, d'autre part les Supérieurs majeurs, résidant en France, envisagèrent les solutions possibles (2). Saint Jean-Baptiste de La Salle, afin de sauvegarder le caractère populaire de ses écoles et pour

(1) ANGELUS-GABRIEL, pp. 390-391.

(2) *Histoire générale*, VI, pp. 299, 305 à 311. — La « question du latin » est l'objet, dans l'ouvrage du Frère ANGELUS-GABRIEL, des pages 478 à 483 intitulées *The teaching of Latin* et des pages 485 à 490, intitulées *Opposition to the teaching of Latin.*

maintenir ses disciples en leur état de « religieux laïques », avait interdit aux Frères l'enseignement du latin. En raison des idées de son siècle, il savait bien que, sans cette défense, l'Institut aurait très fortement risqué de perdre ses véritables titres à l'existence. Mais, en 1860, aux États-Unis, la situation ne se présente pas de même. Les évêques ont besoin des Lasalliens, tant pour instruire les futurs clercs que pour distribuer à toute une jeunesse catholique un large enseignement. La place que les chefs de l'Église d'Amérique assignent à la Congrégation, il n'est pas d'autres éducateurs que les Frères pour être en mesure de l'occuper. Si une Règle fondamentale de l'Institut se trouve en jeu, des considérations particulières obligent à en suspendre l'application. Le cas de conscience est néanmoins angoissant. Peut-on songer à le trancher net? Les ajournements, les silences, les consentements provisoires sont tout indiqués. Cependant, il faut bien qu'un jour, les divergences s'accusent. Alors, on verra s'échanger les ripostes, s'échauffer les controverses. Des partis se formeront; des témoignages de poids seront produits, des cautions puissantes invoquées. Rome, saisie par le Supérieur général, se prononcera. Puis, quelques mesures très rigoureuses seront prises. Mais dominant les protestations, les plaintes, l'admirable « Fiat » de l'obéissance restera la conclusion du débat.

Après tant d'années, la violence des passions humaines est amortie. Nous croyons pouvoir entourer d'un halo de sérénité le récit des anciennes luttes. Un événement d'importance est intervenu en 1923, que nous signalons immédiatement parce qu'il a mis fin à toute discussion. Le Pape Pie XI a « estimé que l'Institut des Frères devait étendre son enseignement aux études classiques ». Dès lors, les communautés des États-Unis (de même que certains établissements lasalliens en d'autres contrées) ont révisé leurs programmes, dirigé leurs activités dans le sens où elles s'étaient engagées autrefois et où les ramenait l'ordre du Souverain Pontife (1).

(1) La lettre adressée, le 17 avril 1923, par le Cardinal Gasparri, secrétaire d'État, au Très Honoré Frère Imier-de-Jésus, rentre exactement dans le cadre de notre sujet. Aussi croyons-nous utile de reproduire ci-dessous ce texte capital :

« Maintes fois des membres de l'Épiscopat, notamment des États-Unis d'Amérique, ont sollicité le Saint-Siège de vouloir bien permettre aux Frères des Écoles chrétiennes l'enseignement de la langue latine, afin que leur œuvre, déjà heureusement répandue, soit plus efficace et plus avantageuse dans ces diocèses et en ces circonstances où il serait difficile de pourvoir à l'instruction

Un synchronisme absolu ne pouvait se réaliser, surtout à une époque de relations internationales lentes et discontinues, entre les activités de la vieille Europe et le rythme de la vie américaine. Ici, les Lasalliens, sans préméditation, évoluaient vers le haut enseignement. Leurs petites écoles, quoique nombreuses encore à la fin du dix-neuvième siècle, ne pouvaient retenir tout leur zèle. Ils y seraient, de plus en plus complètement remplacés par les Congrégations féminines. En revanche, Manhattan College, à New-York, Rock-Hill, à Baltimore, les grandes fondations de Saint-Louis, de San-Francisco, de Santa-

classique des jeunes catholiques, sans les obliger à fréquenter l'école neutre de l'État ou celles des sectes protestantes.

« Toutefois, dans le louable dessein de maintenir l'Institut dans la plus grande fidélité possible à la Règle de son saint Fondateur, on n'a pas voulu modifier jusqu'ici, sur ce point, sa pratique traditionnelle à l'exception de quelques cas particuliers et avec les restrictions opportunes.

« Cependant, en présence du besoin toujours plus urgent qui se fait sentir en différents endroits et en considération du profond changement que les temps nouveaux ont apporté dans les programmes et les statuts scolaires, comme aussi de la plus large participation de toutes les classes de la société à toutes sortes d'études, Sa Sainteté estime que l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes doit désormais étendre son enseignement aux études classiques, comme il l'a déjà fait avec succès pour les études supérieures techniques, même pour les classes aisées.

« Aussi bien, profitant de l'occasion du prochain Chapitre Général qui se tiendra vers la fin du mois d'avril courant, Sa Sainteté a daigné me charger de vous manifester son Auguste Volonté, à Vous, Très Honoré Frère, afin que vous la communiquiez au Chapitre, qui devra pratiquement étudier de quelle manière et dans quelle étendue on pourra réaliser la chose et indiquer les précautions qui lui paraîtront nécessaires.

« Les résolutions du Chapitre devront ensuite être soumises à la Sacrée Congrégation des Religieux, qui, après les avoir examinées attentivement, en référera au Saint-Père.

« Le Souverain Pontife entend toutefois, bien explicitement, que, avec cela, rien ne soit changé dans la nature de l'Institut qui doit rester laïque d'après la volonté de son Fondateur, et composé exclusivement de Frères laïques, et que son but principal, comme sa gloire première, doit être, à l'avenir aussi, l'école pour les enfants pauvres et l'enseignement de la Religion, selon la Bulle d'approbation de Sa Sainteté le pape Benoît XIII, de sainte mémoire : *Fratres... cavere debeant ut pueros, præsertim pauperes, ad ea quæ ad bene christianeque vivendum pertinent, erudiant...*

« Le Saint-Père sait bien qu'il procure ainsi aux fils de saint Jean-Baptiste de La Salle, déjà si méritants, l'occasion de nouveaux mérites et de nouveaux dévouements, et à cette fin et pour ce motif aussi Il accorde d'autant plus cordialement à vous et à tout votre Institut la bénédiction apostolique.

« Veuillez agréer, Très Honoré Frère Supérieur Général, l'assurance de mon religieux dévouement en Notre Seigneur.

P. Gard. GASPARRI.

Fe, réclamaient des professeurs sélectionnés, en même temps éducateurs religieux et maîtres en leurs spécialités littéraires ou scientifiques.

Ce personnel d'élite non seulement préparait de substantielles leçons, mais rédigeait des ouvrages scolaires destinés aux divers ordres d'enseignement, s'intéressait et participait aux publications de revues et de journaux catholiques (1).

L'attention de l'épiscopat se fixait sur ces hommes d'une compétence reconnue et d'une orthodoxie insoupçonnable. Les Frères, en matière d'éducation, se montraient des *chief-workers*, comme le dira plus tard Mgr Keane. Ils recevaient, en conséquence, des encouragements significatifs, des invitations pressantes à demeurer les formateurs de toute une jeunesse intellectuelle, celle des futurs dirigeants. La hiérarchie se félicite des vocations sacerdotales qui germent dans les collèges et les *high schools* de l'Institut. Deux cardinaux, trois archevêques, deux évêques, plusieurs centaines de prêtres comptent parmi les anciens élèves de Manhattan. L'Académie La Salle, dans la ville de Providence, a donné — de 1871 à nos jours — 358 prêtres au clergé diocésain et aux Ordres religieux. A Saint-Louis, le Christian Brothers'College, au siècle dernier, est de fait, sinon officiellement, un véritable Petit Séminaire (2).

On pourrait en dire autant de bien d'autres maisons lasalliennes. Dès lors, comment, dans chaque district, ne souhaiterait-on pas perpétuer l'enseignement du latin et, avec le latin, des humanités classiques? comment négliger, paraître ignorer, la langue de l'Église, quand on oriente les âmes vers le sanctuaire?

Ce sont de tels arguments qui, présentés jadis au Chapitre général de 1854, décidèrent cette Assemblée à donner non pas une approbation *en forme*, mais, bien certainement, un blanc-seing aux délégués des États-Unis.

Il ne pouvait s'agir, néanmoins, d'être infidèle aux volontés de M. de La Salle. Et toute la ligne de conduite des Supérieurs majeurs tendit à un retour définitif vers la Règle.

C'est pourquoi, lors du Chapitre de 1875, le Très Honoré

(1) Le Frère Patrick, en 1872, provoqua le lancement de *The Catholic Review*. Il exhorta les Frères des États-Unis et du Canada à concourir au succès de cette publication. Il fut aussi mêlé aux origines de *Sear's Review*, périodique bien connu des New-Yorkais aux alentours de 1870 (ANGELUS-GABRIEL, p. 175.)

(2) ANGELUS-GABRIEL, pp. 416 et 483-484.

Frère Irlide fit décider la création de la charge de Visiteur provincial. La désignation du Frère Armin-Victor, l'année suivante, mit en évidence les intentions du chef de l'Institut (1).

Au sujet des États-Unis, comme du Canada, le Frère Armin a mission d'éclairer la religion du Régime. En ce qui concerne l'enseignement du latin dans les établissements d'Amérique, ses jugements sont, sans aucun doute, dépourvus d'indulgence : selon lui, la suppression des cours classiques ne portera pas atteinte à la prospérité des maisons. « La gloriole, dit-il, en souffrira ; non pas l'honneur véritable. » En poussant l'étude des mathématiques, en soignant davantage les exercices en langue anglaise, en élargissant la préparation commerciale, les Frères se ménageront une très belle réputation (2).

Visiteur provincial après le Frère Armin-Victor, le Frère Réticius se montre encore plus catégorique. Tempérament passionné, caractère abrupt, il n'a jamais, de toute sa vie, accepté les compromis, envisagé les demi-mesures. Les imprudences financières et certaines déficiences qu'il constate parmi les Lasalliens du Nouveau-Monde suscitent ses véhémences les plus âpres. « Abîme de dettes, régularité ébréchée, » ce sont là ses termes. Le latin, il l'appelle « l'ennemi mortel ». Mais, à Paris, le Frère Irlide ne semble pas disposé à favoriser les offensives brusquées du terrible jouteur.

En 1881, les Frères Justin et Paulian présentent au Supérieur général un assez long mémoire. En parallèle avec les succès des grands collèges classiques, dont ils estiment indispensable l'existence, ils se plaisent à souligner l'action des Frères dans les écoles paroissiales. A l'appui de leurs dires, ils obtiennent, et ils envoient rue Oudinot, les témoignages fort nets du cardinal Mac Closkey, archevêque de New-York, et de ses collègues de Philadelphie, de Baltimore et de San-Francisco. Le chef de l'Institut exprime aux prélats sa vive reconnaissance, sans vouloir s'engager plus.

L'année suivante, le Chapitre général qu'il préside se voit saisi par les Américains du litige toujours pendant. Sur les principes, la quasi-unanimité des Capitulants reste inébranlable. Sur l'inopportunité de leur application, la sagesse inspire les décisions suivantes :

(1) Archives de la Maison Généralice, manuscrit du Frère Réticius, infolio CG c.

(2) Archives de la Maison Généralice, manuscrit du Frère Réticius, infolio CG c. Nos citations suivantes sont également extraites de ce document.

Le Très Honoré Frère pourra donner à certains de ses religieux permission d'étudier le latin, en vue d'obtenir les grades requis pour la direction des collèges et des académies. Toutefois, l'enseignement de cette langue doit progressivement être retiré aux Frères et — « aussitôt que ce sera possible sans graves inconvénients » — être réservé à des professeurs laïques, appelés de l'extérieur. Il faudra, enfin, procéder à la suppression complète des cours classiques dans toutes les maisons de l'Institut « dès qu'on le pourra sans nuire au recrutement du clergé, sans mécontenter les évêques et mettre en péril l'existence ou la prospérité des établissements ».

Cette finale signifiait clairement que trop de difficultés empêchaient d'agir. La situation demeurait la même deux ans plus tard, lors du décès du Frère Irlide. Et le Chapitre de 1884, qui élut le Frère Joseph, confirma — comme on s'y attendait, mais sans rien y ajouter — les déclarations des Assemblées précédentes (1).

Le nouveau Supérieur général unissait la douceur à la fermeté. Il ne céderait rien, mais il ne briserait rien. Jusqu'en 1891, il eut dans son Conseil le Frère Assistant Patrick. Or celui-ci comptait au nombre des promoteurs de l'enseignement du latin. Il avait jadis inscrit cette langue au programme du collège de Saint-Louis. Rue Oudinot, il était le représentant et le garant des communautés d'outre-Atlantique. Le 17 mars 1888, il écrivait à l'un de ses subordonnés, le Frère Maurice Joseph, directeur de Rock-Hill :

« Les motifs humains n'ont pas eu de part à l'introduction du latin en Amérique. L'archevêque Kenrick me disait en ce temps-là qu'il avait dépensé 22 000 dollars [pour créer un Séminaire] et qu'il n'avait eu que deux prêtres. D'autres faits semblables vinrent à ma connaissance. Je les présentai et fus autorisé à donner aide aux évêques (2)... »

Le Frère Clementian, successeur du Frère Patrick au Régime, appartenait à une autre génération, à une autre race d'hommes, et se soumettait à d'autres disciplines. C'était sans éventualité

(1) Pour le chapitre de 1873, voir *Histoire générale*, VI, pp. 310-311.

(2) Archives de la Maison Généralice, papiers du Frère Albeus-Jerom, copie du document d'après la photographie conservée dans la communauté de Pocantico Hills.

Voir, sur la ferme attitude du Frère Patrick en ce qui concerne la stabilité des Frères dans leur Congrégation, Frère ANGELUS-GABRIEL, *op. cit.*, pp. 490, § 4 et 5.

de désaccord dans les hautes sphères de l'Institut que le Très Honoré Frère Joseph écrivait, le 20 février 1893, au Frère Justin :

« Déjà, en Amérique, les Collèges nous font une situation exceptionnelle vis-à-vis de la Règle. Si cette exception se généralise, dans dix ans les Frères des Écoles chrétiennes des États-Unis rougiront de se dire les fils du Bienheureux de La Salle, qui a fondé son Institut pour les pauvres et pour les enfants, et non pour les Collèges et les Universités. Cette mission, le bon Dieu et la Sainte Église l'ont confiée à d'autres Instituts. Notre humble mission, à nous, ne la méprisons pas... C'est à elle que nous devons d'être ce que nous sommes... ce que nous cesserons d'être, le jour où nous sortirons de la voie tracée par le Fondateur. »

Pareille attitude, pareil langage ne prêtaient à aucune équivoque. La réaction va s'accentuer à la suite de divers incidents.

Tout d'abord, le Chapitre décennal de 1894 voit se lever un religieux qui, très résolument, se prononce contre le latin. Ce n'est certes pas un rétrograde que le Frère Evariste-Abel, directeur du pensionnat de Saint-Omer (1) : il préconise l'accès des Lasalliens à la haute culture et il a conquis lui-même plusieurs diplômes. Mais il réclame le retour à l'observance régulière : les États-Unis, dit-il, possèdent maintenant des petits séminaires. La situation primitive s'étant modifiée, toutes les raisons militent pour que, sans précipitation, mais sans retard injustifié, on s'achemine vers la transformation des programmes. L'éloquence de l'éminent pédagogue produit une grande impression sur ses auditeurs. Un arrêté capitulaire rappelle que les prescriptions des Règles communes relatives à la langue latine. « sont maintenues en leur force et vigueur, pour tous les établissements » de la Congrégation. Les Frères Visiteurs des districts où l'enseignement interdit est donné ont l'ordre d'adresser, chaque année, au Supérieur général un rapport exposant les mesures prises et les résultats acquis dans le sens des décisions de l'Assemblée.

Les « latinistes » pensèrent que Rome lèverait l'obstacle. Un mois environ après les grandes assises d'Athis-Mons, Mgr Cornelius O'Brien, archevêque d'Halifax, interrogeait le Saint-Siège. Déjà, il possédait en son diocèse Saint-Patrick's

(1) Sa biographie a été publiée en 1942, à Saint-Omer. — Voir aussi, à son sujet, le tome VII de notre *Histoire générale*, pp. 144 et 367-368.

Home, cette maison de refuge rattachée au district de New-York, bien qu'installée en Nouvelle-Écosse, sur territoire canadien. La question des études classiques ne se posait pas, assurément, pour une clientèle d'enfants abandonnés ou délinquants. Mais Mgr O'Brien méditait de confier en outre aux Lasalliens une institution diocésaine. Et il priait la Sacrée Congrégation de la Propagande d'accorder la dispense du gênant point de Règle au futur corps professoral.

La Propagande tint à connaître le sentiment du Frère Supérieur général. Le Frère Joseph énonça les prohibitions formelles de la Règle, redit les intentions du saint Fondateur, parla des traditions que les pensionnats gardaient fidèlement depuis deux siècles : en conséquence, il demandait à la Congrégation romaine de ne pas donner suite à la requête du prélat.

Il eut satisfaction. Mais le dernier mot ne lui appartenait pas encore. Les maîtres des collèges américains conservaient des espérances. Lors de la mission de Mgr Satolli aux États-Unis (1), ils se flattaient d'avoir gagné ce prélat, délégué officiel du Saint-Siège, à leurs conceptions pédagogiques. De fait, il ne s'était pas refusé à quelques promesses, pour le moment où il retournerait en Italie.

En attendant, quatre archevêques jugèrent opportun de solliciter de Rome un nouvel examen. Précisément, ils s'en rapportaient aux conclusions de Mgr Satolli exhortant les instituteurs et professeurs catholiques « à cultiver les sciences, de manière à n'être aucunement inférieurs aux maîtres des écoles neutres ou publiques ». Or, dans toutes les écoles normales entretenues par les autorités civiles, le grec et le latin étaient inscrits au programme.

Le 25 juin 1895, la Sacrée Congrégation de la Propagande se prononça. Réponse une fois de plus, et très catégoriquement, négative (2). Il s'y ajoutait cette recommandation : « Que les Frères intéressés sachent combien LL. EEm. les Cardinaux ont à cœur la rigoureuse observation des Règles de l'Institut ; là où l'enseignement du latin fut introduit, on devra l'éliminer par degrés, avec prudence ; en cas d'impossibilité absolue, on le confiera à des personnalités du dehors. »

Léon XIII sanctionnait la décision, le 4 juillet. Et le cardinal Ledochowski, Préfet de la Sacrée Congrégation, la transmettait,

(1) Voir ci-dessus, pp. 93 à 95.
(2) *Negative et amplius*, disait le texte romain.

le lendemain, au Frère Joseph. Mais, quelques semaines plus tard, l'Éminentissime confiait au Frère Robustinien, Procureur général auprès du Saint-Siège : « Je ne vous cache point que plusieurs membres de la Propagande étaient disposés à accueillir favorablement la pétition des quatre métropolitains et que, sans une ferme intervention de ma part pour le maintien de votre Règle, le résultat aurait pu être différent. » Puis venait ce renseignement précieux : « Une heureuse circonstance pour votre Institut, c'est que le cardinal de Baltimore assistait à la séance et s'est rangé de mon côté (1). » Nous verrons comment Mgr Gibbons, mis en cause, expliquait son attitude.

***

Textes de Rome, textes d'Athis-Mons, tous les documents officiels réclamaient obéissance aux volontés du Fondateur. Mais aucun ne fixait de délai pour la disparition des anomalies signalées. En outre, les arrêtés capitulaires n'avaient pas fait l'objet d'une publication. Par charité, par prudence, le Frère Irlide, en 1882, le Frère Joseph, en 1894, s'en étaient remis à la sollicitude des Visiteurs américains pour les réformes à opérer. Le décret de la Sacrée Congrégation, du 25 juin 1895, n'était connu que du Régime et d'un nombre restreint de Frères en charge. Sa phrase finale laissait d'ailleurs quelque moyen d'accommodement : à défaut des Lasalliens, d'autres professeurs, ecclésiastiques ou laïcs, pourraient, sans doute, enseigner les langues anciennes dans les maisons de l'Institut.

La concession parut insuffisante aux principaux représentants des districts de l'Union. Ils estimèrent qu'enlever aux Congréganistes le droit d'occuper, dans les collèges, des chaires fort importantes les placerait dans une fâcheuse situation d'infériorité, risquerait par conséquent de réduire à jamais leur prestige, leur autorité, leur influence.

Un suprême effort valait, à leurs yeux, d'être tenté. Ils s'adressaient, une fois de plus, à la hiérarchie épiscopale, dont la bienveillance ne se démentait pas. Huit prélats consentirent à une démarche collective : Patrick-John Ryan, archevêque de Philadelphie; Cornelius O'Brien, archevêque d'Halifax; Patrick Riordan, archevêque de San-Francisco; John Kain,

(1) Lettre du Frère Robustinien au Frère Assistant Louis de Poissy, 11 octobre 1895, citée dans le manuscrit CG c.

archevêque de Saint-Louis ; Patrick Feehan, archevêque de Chicago ; Joseph Corrigan, archevêque de New-York, John Spalding, évêque de Peoria... et James, cardinal Gibbons, archevêque de Baltimore. Celui-ci, toutefois, spécifiait qu'il ne patronnerait l'étude du latin de la part des Frères que si les chefs de l'Institut n'y demeuraient pas opposés.

La nouvelle intervention se produisait au moment où, le Frère Joseph venant de mourir, un Chapitre général se réunissait à Athis, le 15 mars 1897, en vue d'élire un successeur au défunt (1). Le 19 mars, le Frère Gabriel-Marie était choisi. Homme énergique, tenace, mathématicien en qui l'esprit de géométrie prédomine. Les Capitulants vont lui donner, au sujet du latin, une mission qu'il remplira jusqu'au bout.

A cause de la lettre des archevêques et de leur collègue, l'illustre Mgr Spalding, et devant l'insistance des délégués, mandataires de la province d'Amérique, le Chapitre a désigné 12 de ses membres pour examiner le dossier litigieux et fournir des conclusions. Un vote a lieu ensuite ; 90 voix contre 3 (2) se prononcent en faveur de l'arrêté que nous transcrivons ici :

« Le délai nécessaire pour que tout enseignement du latin prenne, prudemment mais sûrement, fin dans nos établissements où il s'est introduit, sera fixé, pour chacun d'eux, par le Très Honoré Frère Supérieur général, en Conseil du Régime, sur un rapport du Frère Directeur, visé par le Frère Visiteur. Le délai sera notifié au Frère Visiteur d'ici au 1er septembre.

« Pour les établissements où les circonstances et la prudence demanderont que la suppression s'opère peu à peu et graduellement, les Frères Directeurs adresseront au Supérieur général, à la fin de chaque année scolaire, un rapport, certifié exact par le Frère Visiteur, pour lui faire connaître ce qui aura été fait et ce qui restera à faire, en exécution du présent arrêté. »

La quasi-unanimité de l'Assemblée se trouvait acquise à des solutions nettes, à un règlement émanant du pouvoir central, dont le contrôle se resserrerait, au-delà des autorités des districts, sur les inspirateurs et les organisateurs des programmes d'études.

La décision capitulaire portait la date du 2 avril 1897. Trois

(1) Six représentants des districts des États-Unis y siégèrent : les Frères Christian of Mary, Justin, Quintinian, Paulian, Félix John et Bettelin (liste des membres de l'assemblée, annexe de la circulaire du 26 avril 1897).

(2) 18 membres de droit et 81 membres élus siégèrent au Chapitre (liste citée). Il y eut donc 6 abstentions.

semaines après, la circulaire signée le 26 par le Supérieur général rendait compte des résultats d'ensemble du vingt-neuvième Chapitre de la Congrégation et, de plus, retraçait la genèse de l'affaire du latin.

L'heure ne devait pas tarder, de passer à l'action. Le Frère Gabriel-Marie envoya aux États-Unis deux de ses Assistants, un Français et un Belge, le Frère Aimarus et le Frère Madir-Joseph. Il annonça leur départ dans une lettre spécialement adressée aux communautés américaines, le 19 février 1898. Les délégués du quatorzième successeur du Bienheureux de La Salle s'en allaient munis du décret romain de 1895, des récentes prescriptions de 1897. L'exclusion de la langue latine, rappelait le Très Honoré Frère, a été voulue par le Fondateur ; elle apparaît comme un principe fondamental, à la naissance et pour le développement de la Société des Frères des Écoles chrétiennes. Elle n'a, d'ailleurs, jamais empêché l'éclosion de nombreuses vocations sacerdotales parmi les élèves.

Aussi, les maîtres religieux du Nouveau-Monde étaient-ils exhortés à substituer aux collèges d'enseignement classique des établissements techniques, industriels, commerciaux. En termes pénétrés d'affection paternelle, le Supérieur déclarait compter sur leur obéissance : « Vous réaliserez — écrivait-il — la promesse que vos vénérés députés ont faite au Chapitre quand, à la fin de leur mémoire explicatif, prévoyant le cas où leur vœu ne serait point exaucé, ils ont conclu par ces nobles paroles :

« Chers Frères Capitulants, vous verrez que nous n'en resterons pas moins fidèles au poste d'honneur, ni moins dévoués à l'Institut et à nos saintes Règles. »

Cependant, l'issue du débat semblait engager si gravement l'avenir que des prières étaient réclamées de toutes les maisons lasalliennes. Chaque Directeur, dans les districts d'Europe, d'Afrique et d'Asie, comme des deux Amériques, recevait, en même temps que la circulaire nº 81, du 19 février, les avis qui suivent, sous la date du 25 février :

« Nous voulons, en premier lieu, recommander aux intentions pieuses de tous nos Frères le voyage de nos deux chers Frères Assistants que nous déléguons pour visiter nos districts des États-Unis. Cette chère province, vous le savez, est une des plus importantes de notre Institut ; ses œuvres sont belles et nombreuses, elles produisent de très grands fruits. Tous nos chers Frères voudront bien s'unir à nous pour demander à

Notre Seigneur qu'Il daigne assister et constamment protéger nos deux envoyés dans leurs longues et pénibles courses ; qu'Il bénisse toutes les bonnes volontés parmi nos bien aimés Frères d'Amérique ; qu'Il aplanisse et fasse évanouir les difficultés que l'ennemi de tout bien pourrait susciter. »

On devine en cet appel les émotions et les soucis du nouveau Chef. En vérité, les Frères Aimarus et Madir-Joseph vont mesurer la force de certaines résistances et connaître des moments assez douloureux. La circulaire de février a jeté l'alarme en bien des milieux d'outre-Atlantique. Traduite en anglais et remise à tous les archevêques et évêques des diocèses américains, elle est vivement commentée. L'un des prélats, Mgr Byrne, évêque de Nashville, auquel le Supérieur général a personnellement écrit pour l'informer du passage des Assistants, n'attend pas cette visite pour exposer son opinion : sa lettre-manifeste, en faveur des latinistes, se répand du collège Saint-Louis dans mainte communauté du district de l'Ouest. Elle détermine, semble-t-il, l'établissement d'un plan de campagne au cours des entretiens de l'évêque avec le Frère Maurelian, Directeur du collège de Memphis.

Puisque l'enquête des Frères Assistants doit chercher une réponse à ces deux questions : 1° Quel est le moyen le plus prudent et le plus efficace pour supprimer l'enseignement du latin? 2° quel délai faut-il prévoir pour obtenir le résultat souhaité? — on dira aux enquêteurs : « Laissez les Frères des États-Unis juges en la matière ; elle les regarde seuls. Donnez-leur jusqu'à l'an 2000 ; de la sorte, la transformation sera suffisamment graduée et sans secousses (1). »

Voici que les Frères Aimarus et Madir, embarqués le 28 février, arrivent le 13 mars à New-York. Le premier note dans ses « Éphémérides » : « Les Frères Justian (2) et Severian nous attendent au quai. Descente à Manhattan College... Plusieurs jeunes Frères parlent avec une désinvolture bien triste et indiquent leur intention de se retirer si le latin est supprimé... Critique de la circulaire, du décret du Chapitre..., liste d'objections. Le Visiteur déclare être disposé à suivre les instructions du Très Honoré... Il demande cinq ans pour transformer

(1) Cité dans la « première réponse du Très Honoré Frère Gabriel-Marie à la requête de Nosseigneurs les Archevêques et Évêques des États-Unis », 20 février 1899. (Manuscrit CG c.)

(2) On sait qu'il s'agit du Frère Justin. Nous avons dit pourquoi nous avions choisi la forme « Justin ».

l'établissement en école commerciale et scientifique... Ne convient-il pas de le laisser se débrouiller en le maintenant à la tête du district, jusqu'à fixation du délai définitif? Il faut s'attendre à des pertes de vocation. Peut-être le Frère Justian est-il le plus apte à en diminuer le nombre et à prévenir un effondrement (1). »

Huit jours plus tard, les deux *missi dominici* sont à Baltimore, où le cardinal Gibbons leur accorde une audience. « Je n'ai pas signé, leur dit-il, la supplique [de 1895] au Saint-Siège, parce que le Souverain Pontife, en ma qualité de membre du Sacré Collège, n'eût pas manqué de me questionner directement. A la Congrégation de la Propagande, j'ai voté, comme les autres cardinaux, pour le non-enseignement du latin par les Frères, mais aussi pour qu'on permît de le faire enseigner par les professeurs étrangers à l'Institut. Dans mon diocèse, la suppression envisagée ne me gênera point... Toutefois, Calvert Hall et Rock-Hill en souffriront (2)... »

Tels sont les propos du plus haut dignitaire de l'Église aux États-Unis. Sous leur modération perce le désir d'éviter le trouble aux consciences et le bouleversement aux institutions. Au fond, il souhaiterait le *statu quo*. Il énumère les raisons qui militent à l'encontre des volontés du Chapitre ; et il exhorte ses interlocuteurs à beaucoup de « lenteur », de circonspection (3).

Le Frère Aimarus ne rencontre pas ailleurs cette sérénité. Il constate avec une peine profonde que trop de Frères « se posent en juges d'instruction. Ils questionnent, protestent, traitent les deux Assistants de la même façon que ces Messieurs de la magistrature traitent les inculpés... Le pape ne peut empêcher et interdire ce qui n'est contraire ni au dogme ni à la morale. Un chef d'établissement a le droit et le devoir d'enseigner tout ce qui concourt à la prospérité de sa maison. Le Bienheureux de La Salle le recommande, puisqu'il veut que ses écoles ne soient en rien inférieures aux autres. Si Dieu lui permettait de revenir sur terre, certainement, il se ferait Américain (4) » !

(1) Archives de la Maison Généralice. Frère AIMARUS, *Éphémérides de ses visites canoniques* du 6 janvier 1856 au 26 juin 1905. — La visite en Amérique remplit les feuillets 191 à 224.

(2) *Ibid.*, 21 mars 1898.

(3) Lettre du Frère Aimarus au Régime, 3 avril 1898. Citée dans le manuscrit CG c.

(4) Autre lettre du même, datée de Baltimore, 25 mars 1898. *Ibid.*

Si des subordonnés parlent avec cette hardiesse, il faut bien penser que l'appui de personnalités importantes les encourage. Les Frères Assistants ont renoncé à entretenir Mgr Byrne, après l'éclat de son épître au directeur de Saint-Louis. Mais ils se présentent à l'archevêque de cette ville, Mgr Kain. « Grand partisan de l'enseignement du latin par nos Frères — lit-on dans les pages du délégué lasallien — Monseigneur déclare qu'avec les autres évêques il demandera au Saint-Siège de séparer de notre Institut la branche américaine plutôt que de souffrir la suppression de cette langue dans nos classes. Autrement, ce serait tuer le collège de Saint-Louis... Les Frères ont préparé une quarantaine des meilleurs prêtres de l'archidiocèse. »

Le Frère Aimarus se hasarde à mettre en avant une suggestion de l'archevêque de Cincinnati : Pourquoi les pasteurs de l'Église catholique ne s'entendraient-ils pas pour fonder une Congrégation religieuse nouvelle, spécialement chargée des cours d'humanités classiques dans les collèges et les académies? — « Non, riposte le prélat. Il nous est plus avantageux de prendre des hommes habitués à ce genre d'enseignement (1). »

A la Nouvelle-Orléans, Mgr Chapelle comprend mieux l'attitude du Frère Supérieur général. Il accueille fort gracieusement, vers le 18 avril, les voyageurs venus de si loin. Le Très Honoré Frère a pris une décision absolument justifiée au regard du métropolitain de la Louisiane : car « on ne doit jamais dévier un Institut de la fin pour laquelle il a été créé. Le décret du Saint-Siège est clair, les arrêtés des Chapitres ne sont pas moins explicites. Donner la préférence aux collèges sur les écoles paroissiales mène à des embarras de toute espèce : financiers, administratifs, religieux (2) »... Malheureusement, Mgr Chapelle ne peut émettre qu'une opinion sans conséquences pratiques : les Frères ne dirigent plus, à New-Orleans, que l'Académie commerciale Saint-Joseph (3).

Mgr Riordan, archevêque de San-Francisco, s'est joint, l'année précédente, à la démarche de ses collègues de l'Est et du Middle-West auprès du Régime de la Congrégation. Il reconnaît pourtant que le problème n'est pas simple. L'enseignement du latin, confié aux Frères des collèges, favorise la formation de deux castes dans la famille spirituelle de M. de

(1) *Éphémérides*, p. 203, 11 avril 1898. Et manuscrit CG c., « deuxième réponse du Très Honoré Frère Gabriel-Marie, 24 mai 1899. »

(2) *Ibid.*, « deuxième réponse, »

(3) Voir ci-dessus, p. 188.

La Salle : d'une part, les « patriciens », professeurs de *high schools* et, mieux encore spécialistes d'enseignement supérieur, en possession de multiples diplômes, coiffés du bonnet de docteur, les « plébéiens », d'autre part, parqués dans les petites écoles. Au point de vue religieux un péril reste à craindre, Sa Grandeur en convient ; et il s'explique « les sollicitudes et les anxiétés » du Frère Gabriel-Marie (1).

Sans doute ne faut-il pas exagérer le sens de ces considérations. Si tout homme est sujet à l'orgueil, un éducateur chrétien, cependant, peut et doit s'instruire sans succomber aux tentations du démon de la vaine science. La vertu d'humilité, jointe à l'esprit de fraternité, maintient l'union entre religieux d'inégale culture. L'apostolat, toujours le même en son fond, s'impose aux docteurs d'Université comme aux maîtres d'école élémentaire. Aux États-Unis, l'accord des intelligences, aussi bien que des âmes, se réalisera en définitive sur le plan des hautes et moyennes études.

Mais, en 1898, on percevait un sérieux malaise. La polémique soulevée par la question du latin risquait de diviser les fils du Bienheureux de La Salle : on trouvait, en face des fervents — et parfois violents — avocats du « classique », les modestes instituteurs voués à l'œuvre de l'éducation populaire, attachés à tous les articles de leur Règle et dont l'obéissance demeurait sans réserves et sans combats intimes.

Les conclusions des Assistants, après trois mois d'enquêtes, ne se teintaient guère d'optimisme. Ils avaient constaté la fièvre des discussions, l'âpreté de certaines récriminations, la puissance des opposants soutenus par le sentiment favorable d'une bonne partie de l'épiscopat.

Le Frère Aimarus, avant de se rembarquer le 7 juin, eut avec le Frère Justin, sur le pont du navire, un entretien suprême, qu'il résume en ces termes : « Il me dit que le Délégué apostolique l'avait appelé pour lui dire qu'un certain nombre de Frères lui avaient envoyé une espèce de pétition lui demandant s'il était disposé à appuyer auprès du Saint-Père une sorte de projet d'autonomie pour tous les Frères de langue anglaise, d'Amérique, d'Irlande, des Indes..., attendu que les Supérieurs de Paris ne voulaient pas comprendre la nécessité de répondre aux besoins du temps. Le Délégué demanda au Frère Visiteur ce

(1) Lettre du Frère Aimarus, 6 mai 1898. Manuscrit CG c., « deuxième réponse. »

qu'il en pensait. Le Frère Justian répondit qu'il était trop vieux pour se mettre en état de rébellion, qu'en définitive il y avait à peine 50 à 60 Frères connaissant le latin ; que cette séparation ferait beaucoup de mal ; qu'il ne pouvait pas l'approuver. »

Le Visiteur de New-York aurait ensuite lancé l'idée d'un compromis. Le Frère Aimarus coupait court, formulait des reproches. Et le bateau s'apprêtant à lever l'ancre, le Frère Justin regagnait la passerelle pour retourner à terre. « Avec quelle résolution? » se demande l'enquêteur, doublant dans son texte le point d'interrogation. Le religieux suspecté allait prouver que sa volonté d'obéir n'était pas feinte (1).

***

Les deux voyageurs que le paquebot ramenait en Europe laissaient derrière eux un ciel lourd d'orages. Averti par leurs lettres, le Frère Gabriel-Marie avait obtenu, le 20 juin 1898, de la Sacrée Congrégation des évêques et réguliers un rescrit l'autorisant à prendre vis-à-vis des insoumis les mesures les plus rigoureuses, jusqu'à l'expulsion incluse.

Le 19 juillet, une nouvelle circulaire à l'adresse des Frères Directeurs des États-Unis notifiait à ceux-ci les décisions arrêtées en Conseil de Régime : « Sans toucher provisoirement au personnel employé jusqu'à ce jour pour l'enseignement du latin dans les classes, nous défendons d'enrôler dans cet enseignement... des Frères qui ne l'ont pas encore professé dans nos écoles. Nous devons vous prévenir que la transgression de cette défense serait considérée comme un acte de désobéissance grave et traitée comme telle. »

Les Frères Visiteurs Justin et Paulian recevaient l'ordre de se rendre à Paris, l'un par lettre du 9 août, l'autre en septembre. Une Commission, que présida le Frère Exupérien, examina leur conduite. Tous deux, relevés de leurs fonctions, se virent assigner une résidence dans l'Ancien-Monde. Ils s'inclinèrent très noblement. Le Frère Justin fut à Toulouse, puis à Manchester, un modèle de régularité. Le Frère Paulian l'imita, et en France et en Irlande.

On avait taillé... Il fallait recoudre. Le Frère Imier-de-Jésus fut choisi pour ce travail singulièrement délicat. La circulaire

(1) *Éphémérides*, pp. 222-223.

du 23 octobre 1898 annonça aux Américains sa nomination de Visiteur provincial. Le Frère Assistant Clementian, dont il serait le compagnon de route, le présenterait aux communautés. Celles-ci connaissaient l'âme humble et douce de Peter Muth. Quant au Frère Imier, le Chef de l'Institut disait de lui à ses futurs administrés : « Nous sommes persuadé que sa bonté, son affectueux dévouement lui auront bientôt conquis vos cœurs et que vous serez heureux de lui faciliter sa tâche par votre religieuse docilité. »

L'homme qui, en 1913, succédera au Frère Gabriel-Marie dans le premier poste de la Congrégation, possédait en effet d'exceptionnelles qualités, de grands talents et de hautes vertus : foi robuste, esprit surnaturel, ferme caractère, sentiments généreux, intelligence ouverte et sans parti pris, tact et sagesse. Sa mission, pour laquelle le Supérieur général lui avait attribué « des pouvoirs très étendus », se prolongera sept années et réalisera tout le bien souhaitable (1).

Elle débutait à un mauvais moment et en des conditions qui semblaient la vouer à l'échec irrémédiable. Le 22 novembre, peu de jours après l'arrivée du Frère Assistant et du Frère Provincial, l'un des principaux partisans du latin, le Frère Quintinian, se permettait d'écrire : « Nous nous demandons pourquoi ce Frère français qui ne sait pas un mot de notre langue et n'entend rien aux affaires de notre pays est envoyé ici (2). » Appréciation sommaire et inexacte : le Frère Imier avait commencé l'étude de l'anglais depuis plusieurs mois ; ses progrès, une fois en Amérique, devinrent très rapides ; au cours de 1899, présidant les retraites des Frères, il s'adressera sans interprète à ses auditeurs, en des conférences quotidiennes. Et quand il se proposera de veiller à la formation religieuse et pédagogique des jeunes sujets, voire au bon équilibre de leurs forces physiques et intellectuelles, quand il encouragera les vocations parmi les élèves, quand il approuvera l'assiduité des Frères aux leçons des maîtres de l'enseignement supérieur, il n'aura pas figure d'étranger inadapté, d'*outsider*.

Mais pour vaincre les défiances, que de constance et que de sang-froid lui furent nécessaires ! L'exil de chefs très aimés avait encore chargé d'électricité l'atmosphère des grands col-

(1) Notice nécrologique du Très Honoré Frère Imier-de-Jésus, 1929, pp. 80 et suiv.

(2) Lettre au Très Honoré Frère Gabriel-Marie, citée dans le manuscrit CG c.

lèges. Une brochure circulait sous le manteau, bourrée d'une argumentation fort captieuse par certains côtés, mais nullement dépourvue, sur d'autres points, de saine logique : « Aux États-Unis, lisait-on dès la première page, la langue de la Grèce et celle de Rome sont enseignées à l'enfant du pauvre, côte à côte avec le fils du millionnaire. C'est là une des différences radicales entre l'éducation française et la nôtre. » Des « écoles de pauvres », telles qu'on les définissait au temps du Bienheureux de La Salle, la République américaine n'en a point. Quant aux « écoles paroissiales », c'est un champ d'action de plus en plus réservé aux sœurs institutrices.

Les auteurs anonymes se plaignaient d'être séparés de leurs Frères d'Europe par un mur de totale incompréhension. Eux-mêmes, à dire vrai, ne cherchaient pas à regarder au-delà de leur enclos. Et ils transposaient en leur langage les pensées du Fondateur. Comme lui, assuraient-ils, « nous étudions les besoins de l'éducation et nous trouvons le moyen d'y pourvoir. »

On leur demandait d'exercer leur zèle d'une façon plus conforme à la Règle lasallienne, en créant des « collèges techniques », en donnant la plus large extension à leurs écoles commerciales. Ils répliquaient : « Cette solution ne saurait nous convenir ; depuis cinquante ans, nous sommes en possession d'établissements que le pays réclame, que la hiérarchie catholique approuve. Tout le monde s'en trouve bien ; nous entendons les garder. » (1)

La référence aux approbations épiscopales méritait spéciale et sérieuse attention. A la veille de la réunion annuelle des archevêques convoqués pour octobre 1898 à Washington, le cardinal Gibbons mandait au Supérieur général des Frères : « Je me ferai un devoir de recueillir les idées de ces hauts personnages de l'Église sur cette grave question de l'éducation dans notre pays... Je vous conseille de ne prendre aucune détermination à l'égard de nos Collèges et Académies jusqu'à ce que je vous écrive à ce sujet. »

Les séances commençant, trois Frères américains reçurent de l'archevêque de Saint-Louis, secrétaire de l'Assemblée (2), invitation directe à venir renseigner les prélats : il s'agissait

(1) Document nº 1, annexé à la « deuxième Réponse » du Très Honoré Frère Gabriel-Marie. Manuscrit CG c.

(2) Cet archevêque, Mgr Kain, écrira peu après : « Je suis pleinement convaincu que si on voulait suivre la voie tracée par les Supérieurs des Frères de France, les neuf dixièmes des Frères des Écoles chrétiennes de

du Frère Christian of Mary, Visiteur de Baltimore, des Frères Quintinian et Maurelian, respectivement Visiteurs auxiliaires de New-York et de Saint-Louis, tous trois amis et collaborateurs du Frère Justin.

En conclusion de tous ces échanges de vues, Mgr Byrne, évêque de Nashville, partit pour Rome avec mission d'exposer à la Sacrée Congrégation de la Propagande les desiderata de l'Église des États-Unis. C'était, avec plus de solennité, plus encore d'insistance, le renouvellement de la requête de 1895. Le Saint-Siège allait recevoir, et de l'épiscopat américain et de la Maison Généralice de la rue Oudinot, des mémoires alternés, où les habituels arguments, utilisés par l'un et l'autre parti, continueraient à s'entrechoquer. Le Frère Gabriel-Marie déclarait que les dérogations à la Règle, tolérées provisoirement en raison de circonstances exceptionnelles, n'étaient plus souffertes nulle part dans l'Institut. Il s'efforçait de démontrer que le nombre des vocations ecclésiastiques parmi les élèves n'était pas en fonction de l'enseignement des langues anciennes, que les Frères pouvaient, à peu près partout dans l'Union, obtenir des diplômes officiels sans connaître le latin. Se refusant à envisager même une simple « suspension » de la législation religieuse en vigueur, il « suppliait la Sacrée Congrégation de daigner mettre un terme à des agissements nuisibles et d'imposer de nouveau à tous les Frères des Écoles chrétiennes l'exacte et pleine observance des Règles, des arrêtés capitulaires et des décrets pontificaux (1) ».

Dans une autre note expédiée à Rome, le Supérieur général faisait remarquer que Mgr Byrne n'était pas en droit de se donner comme « le mandataire de l'unanimité des évêques ». Sur les 90 membres de la hiérarchie catholique aux États-Unis, 39 seulement avaient adhéré à la demande en faveur du latin. Sur ces 39 prélats, 26 ne comptaient aucune communauté lasallienne dans leur diocèse (2).

notre pays demanderaient à se séparer de ceux de France et à constituer un Ordre indépendant, ce serait en vérité la meilleure solution de la question en litige. » (Lettre du 23 novembre 1898, insérée dans la « Note complémentaire à la deuxième réponse »). La position du prélat ne prêtait à aucune équivoque. Mais son pronostic devait être nettement démenti.

(1) *Première réponse du Très Honoré Frère Gabriel-Marie à la requête de Nos seigneurs les Archevêques et Evêques des États-Unis sur la question de l'enseignement du latin dans les écoles des Frères*, 20 février 1899. Manuscrit CG c.

(2) Deuxième réponse, observation préalable, 24 mai 1899. *Ibid.*

Bien légitimement, le Chef de la Congrégation s'attachait à réduire l'importance du rôle joué par l'évêque de Nashville. Mgr Byrne venait de provoquer parmi les Frères un plébiscite à l'encontre des ordres de la rue Oudinot et à l'insu du Visiteur provincial. Par l'intermédiaire du Frère Potamian, les professeurs de Manhattan et des autres établissements du district de New-York avaient été conviés à dire s'ils « désiraient continuer leurs travaux dans l'avenir comme ils l'avaient fait dans le passé. » Dans le district de Baltimore, la formule à souscrire parlait de la « continuation des Collèges et Académies ». A Saint-Louis, on employait des termes beaucoup plus clairs ; les signataires déclaraient : « Je désire ardemment la continuation du latin dans nos écoles ». 515 suffrages furent ainsi réunis (1).

L'archevêque de San-Francisco, en dernière heure, intervenait personnellement. Sans avoir à démentir les propos qu'il tenait au Frère Aimarus sept mois auparavant, il rédigeait, le 8 décembre, des conclusions opposées à celles des Supérieurs de l'Institut. Et même, assez résolument, il se prononçait pour l'autonomie de la Province américaine : « Souvent, écrivait Mgr Patrick Riordan, il est arrivé dans l'histoire de l'Église que des Congrégations, même liées par des vœux solennels, ont été divisées. Combien plus facilement peuvent l'être celles qui ne sont liées que par des vœux simples ! Et peut-être, tout bien considéré, ne trouvera-t-on pas meilleur moyen de pourvoir au bien de la paix et au salut des âmes que la séparation totale ou partielle d'avec la Congrégation parisienne (2). »

***

Dans la seconde quinzaine de janvier 1900, le cardinal Gibbons recevait du cardinal Ledochowski, Préfet de la Propagande, la lettre que voici : « Pour me conformer au devoir de ma charge, j'ai l'honneur de porter à la connaissance de Votre Éminence que les Éminentissimes Pères de la Sacrée Congrégation se sont réunis en séance plénière le 11 décembre 1899

(1) Note complémentaire, imprimée à Rome le 17 juin 1899 et signée des Frères Assistants Louis-de-Poissy et Réticius « au nom du Très Honoré Frère Gabriel-Marie ». Sur ces 515 votes, 100 provenaient de Frères à vœux temporaires, 31 de simples novices, 26 faisaient double emploi. Rappelons que les États-Unis comptaient alors environ 1 000 Lasalliens.

(2) Mémoire adressé à la Sacrée Congrégation de la Propagande. Manuscrit CG c.

et ont discuté à fond la question de savoir si les Frères des Écoles chrétiennes seraient autorisés à enseigner le latin et le grec dans leurs établissements.

« Au premier doute proposé, à savoir « si, en raison des nouvelles requêtes présentées, il peut paraître convenable d'accorder « aux Frères la dispense de la Règle qui leur interdit l'ensei- « gnement du latin et du grec », réponse : *Negative et ultra.*

« Au second doute, à savoir « s'il est opportun de suspendre « l'exécution de cette décision », réponse : *Negative et ultra et ad mentem.*

« En conséquence, ordre péremptoire est donné au Supérieur général afin de l'instruire que l'enseignement du latin et du grec dans les institutions d'Amérique n'est toléré que jusqu'au terme de l'année scolaire en cours ; en outre, que les résolutions dont il s'agit seront communiquées, par Votre Éminence; à la hiérarchie catholique des États-Unis, exposant à l'épiscopat américain que, si le Saint-Siège se montre très favorable aux études classiques et spécialement au latin et utilise même, à cet effet, le zèle d'Ordres religieux que leurs Règles consacrent à ce genre d'enseignement, il souhaite que les Instituts religieux demeurent absolument fidèles à leurs Règles ; c'est pourquoi il interdit aux Frères des Écoles chrétiennes l'enseignement susvisé et il désire qu'à sa place ils multiplient le nombre de leurs établissements techniques et commerciaux (1). »

Le décret, soumis le 6 janvier à l'agrément du Souverain Pontife, avait été promulgué le 11 et immédiatement transmis à Baltimore et à Paris. Le 18, le Frère Gabriel-Marie en communiquait la teneur à l'ensemble des communautés lasalliennes. Sa circulaire, publiée en français et en anglais, soulignait l'accord entre les documents romains de 1895 et de 1900. « Mais, précisait-elle, tandis que le premier décret recommande au Supérieur de procéder lentement et avec prudence, le second impose aux écoles une rapide transformation. »

La rudesse du coup ne pouvait pas ne pas être ressentie dans les maisons d'outre-Atlantique. Il y avait eu déjà plusieurs défections, notamment celle du directeur du collège Saint-Louis, le Frère Félix John, qui, délié de ses vœux en décembre 1898, sera plus tard ordonné prêtre (2). D'autres adieux — ou spontanés, ou devenus inévitables — restaient

(1) ANGELUS-GABRIEL, p. 487.
(2) Manuscrit CG c.

à prévoir. Mais aucun des défaillants ne pouvait plus songer à rallier quelque Société nouvelle se réclamant d'un patronage épiscopal. Les instructions envoyées de Rome au cardinal Gibbons ne laissaient à personne le moyen d'organiser une dissidence collective.

Pour présider aux modifications des programmes, ainsi qu'à la totale restauration de la discipline, le haut personnel des districts avait été renouvelé. Après les Frères Justin et Paulian, le Frère Quintinian, au mois de janvier 1899, prenait le chemin de l'Europe. Deux professeurs très en vue, les Frères Potamian et Fabrician, se voyaient munis d'obédience pour des pensionnats français, l'un à Nantes, l'autre à Saint-Étienne.

Le 8 février 1900, le Frère Assistant Clementian venait au noviciat d'Ammendale avertir, aussi discrètement et amicalement que possible, le Frère Christian of Mary qu'un très douloureux sacrifice devait couronner quarante ans de loyaux services au Canada et aux États-Unis : il n'était plus Visiteur de Baltimore et, jusqu'à nouvel ordre, une résidence lui était assignée en Belgique (1). Enfin, le Visiteur de San-Francisco, le Frère Bettelin, était mis à la retraite et incorporé au district de New-York (2). Les quatre Supérieurs locaux désignés par le Régime, les Frères Benignus Austin, Donatian Joseph, Gerardus et Theodorus, marchaient entièrement d'accord avec le Frère Provincial Imier-de-Jésus. Celui-ci, à New-York, partageait l'existence du Frère Donatian. Leur sympathie réciproque, l'harmonie de leurs pensées religieuses, l'identité de leurs plans étaient si connus que plaisamment, on appelait ces deux éminents Lasalliens « les Frères siamois (3) ».

En présence de certaines réactions vives et de critiques amères, le Frère Donatian Joseph lançait aussitôt ce mot d'ordre : « Obéissance aveugle, soumission immédiate aux décrets du Saint-Siège (4). » Il était compris. L'apaisement s'étendait sur des zones de plus en plus larges.

A Manhattan College, où régnait parmi les étudiants un mécontentement bien naturel, le « Nestor » de la maison, le vénérable Frère John Chrysostom, lors du banquet annuel des élèves, prononçait ce discours : « Au sujet de la question du latin, je vous dirai que, grâce à Dieu, les Frères ne peuvent

(1) ANGELUS-GABRIEL, p. 567.
(2) *Ibid.*, p. 610.
(3) Notice nécrologique du Très Honoré Frère Imier, p. 94.
(4) ANGELUS-GABRIEL, p. 582.

faire qu'une chose : Obéir. Ils ont appris cela de l'exemple de Notre Seigneur lui-même... En ce qui concerne l'avenir de Manhattan, nous avons une confiance qui se fonde sur notre obéissance et notre abandon à Dieu. Nous écoutons l'Évangile : Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît (1). »

Sur ces entrefaites, la canonisation de saint Jean-Baptiste de La Salle apporta des joies qui calmèrent les esprits et cimentèrent la concorde. Des triduums fort solennels eurent lieu à New-York, à Ammendale, à San-Francisco. Le Frère Donatian organisa magnifiquement celui de New-York. Quelques jours auparavant, l'archevêque consacrait dans une chapelle de la cathédrale Saint-Patrick un autel de marbre, de style gothique, sous le vitrail placé à cet endroit depuis la béatification de 1888 et représentant Benoît XIII avec la bulle d'approbation *In apostolicæ dignitatis solio.* La chapelle était dédiée, dès lors, au Fondateur de l'Institut.

Les 13, 14 et 15 novembre, une foule nombreuse entrait dans Saint-Patrick. Le délégué apostolique, Mgr Martinelli, était entouré de deux archevêques et de cinq évêques, de beaucoup de prêtres aussi, accourus des régions proches ou lointaines pour s'associer aux prières et aux hymnes des Lasalliens. Le P. pauliste Walter Elliott, ancien élève de l'école de Détroit, fut l'un des panégyristes. Parlant au nom de tous ses camarades : « Je proclame, dit-il, que nous sommes heureux et fiers d'avoir reçu les leçons des Frères. Plusieurs de ceux que de tels maîtres ont formés occupent de hautes positions dans la magistrature, le barreau, la médecine, le commerce et l'industrie ; d'autres ont l'honneur de monter chaque jour à l'autel : ils se plaisent à reconnaître que les Frères aidèrent puissamment à leur sainte vocation ; la plupart sont d'honnêtes citoyens, des hommes de ce peuple que l'Institut sait aimer. Révérends Frères, vous avez bien mérité le nom de *Christian Brothers :* vous êtes nos frères en Jésus-Christ et pour Jésus-Christ. » Et l'orateur terminait en promettant aux fils du nouveau saint « une cordiale coopération, des souscriptions généreuses », un diligent appui en vue du recrutement des novices (2).

L'année suivante, le Frère Gabriel-Marie jugeait l'instant venu de clore toute une période d'histoire. Sa circulaire du

(1) Archives de la Maison Généralice, papiers du Frère Albeus-Jerom.
(2) Notice du Frère Imier, pp. 100 à 102. — ANGELUS-GABRIEL, p. 586.

11 avril 1901 rappelait les principes qui avaient dirigé son action propre, louait la soumission des religieux américains (1), retraçait à grands traits les étapes de la controverse depuis 1854.

« Le Bureau des Régents de l'Université, affirmait le Supérieur, a déclaré que nos collèges pourraient subsister comme par le passé, donner les mêmes diplômes que jadis, à la seule condition de remplacer l'enseignement du grec et du latin par celui de deux langues vivantes. »

Il apparaît néanmoins qu'une baisse notable se produisit dans l'effectif des élèves. En 1904 Manhattan ne comptait plus que 47 étudiants inscrits dans la section « Lettres » et 26 dans la section « Sciences ». Les deux plus anciennes écoles secondaires des Frères dans la cité de New-York, De La Salle Institute et La Salle Academy, n'enregistraient, la même année, que 88 et 49 élèves, respectivement (2). L'élan des âmes se ralentissait, en même temps que le prestige des maîtres subissait une évidente diminution (3).

Diverses catastrophes matérielles — incendies, tremblements de terre — s'ajoutant à un certain marasme, les deux premières décades du vingtième siècle furent peu heureuses pour les Lasalliens des États-Unis. Le geste de Pie XI en 1923 leur donnera le grand sursaut (4).

Mais, dès les jours sombres, les vertus des meilleurs s'étaient fortifiées dans l'épreuve. En tout l'Institut, demeuré sans brisure, les liens de fraternité religieuse s'étaient encore resserrés. Le Frère Justin, revenant parmi ses fils spirituels en 1902, écrivait au Frère Fabrician, dont le séjour à Saint-Étienne se

(1) Adressée aux « Très Chers Frères des États-Unis d'Amérique, » elle débute ainsi : « Nous voulons faire connaître à tout l'Institut quelle a été « votre soumission... afin que nous puissions dire désormais comme le grand Apôtre des nations écrivant aux Romains : Votre obéissance est connue en « tout lieu, je me réjouis donc pour vous. »

(2) ANGELUS GABRIEL, p. 488.

(3) Loyalement, les Frères d'Amérique s'étaient employés à s'adapter aux conditions requises. « Après une première et très courte période de surprise et de peine, vous vous êtes mis religieusement et vaillamment à l'œuvre de préparation de l'avenir, » disait la circulaire du 11 avril 1901.

Le Supérieur général reconnaissait que la transformation n'était pas allée sans difficultés. Il espérait que « le déficit momentané ne tarderait pas à se combler, grâce à l'organisation d' « écoles techniques et commerciales ». — « Le Seigneur, ajoutait-il, bénissant votre soumission et votre obéissance religieuses, vous donnera la consolation de trouver parmi vos élèves de nombreuses vocations religieuses et sacerdotales. »

(4) ANGELUS-GABRIEL, pp. 556-557.

prolongeait : « L'accueil que j'ai reçu des Frères, des amis, des prêtres, des évêques, compense, même humainement parlant, mes courtes souffrances. Et dites bien à votre bon Directeur que si les Frères de France se voyaient expulsés, ils trouveraient asile chez nous. On s'efforcerait ici de les remercier, dans toute la mesure du possible, de la bonté très grande qu'ils témoignèrent aux Américains en exil (1). »

La foi intense et l'obéissance indéfectible de l'ancien Visiteur de New-York avaient ému ses hôtes des pensionnats français. « Nous ne cherchons pas une revanche, dira-t-il au Frère Maurelian dans une lettre du 16 septembre 1911. Si je souhaite qu'on mette tous les faits en lumière, avec exactitude et impartialité, c'est seulement pour la gloire de Dieu et pour que nos Supérieurs rendent justice à la sincérité des Frères d'Amérique, à leur zèle pour l'Institut, à leur parfaite soumission, dans la terrible humiliation qu'on leur infligea (2). »

Ce refus de tout parti pris, ce désir de comprendre, cette charité chrétienne, tels sont les sentiments qui ont inspiré, dans le présent récit, un historien appartenant au « Vieux-Monde ».

(1) ANGELUS-GABRIEL, p. 463.
(2) Archives de la Maison Généralice, papiers du Frère Albeus-Jerom.

DEUXIÈME PARTIE

L'AMÉRIQUE LATINE

CHAPITRE PREMIER

LA RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR

Les Frères en Amérique latine. Caractère des nations qui les accueillent. — La République de l'Équateur. Le Président Garcia Moreno ; ses rapports avec les Lasalliens ; épisode significatif : la réconciliation de Francisco Febres Cordero avec son fils, le Frère Miguel. Une lettre du Supérieur général, le Frère Irlide, au Président. Les ennemis de Moreno ; le drame du 6 août 1875. — Le pays au lendemain de cet assassinat. Situation des établissements des Frères en 1876. Le *pronunciamiento* d'Ignacio Veintimilla. Mission du Frère Visiteur provincial Armin-Victor. Le rappel des Frères envisagé à Paris. Voyage du Frère Armin-Victor vers Quito. Il obtient audience de Veintimilla. Maintien de l'œuvre, sous la direction du Frère Aulin. — Tableau de la situation intellectuelle et religieuse des Équatoriens, par le Frère Armin-Victor (1877). — Mort du Frère Aulin. Le Frère Bernon-Marie, Visiteur en Amérique du Sud. Retour au pouvoir des conservateurs, à Quito (1883). Prospérité des maisons lasalliennes : le *Beaterio*, l'*Instituto de La Salle*. Le recrutement de la Congrégation dans le pays. Les Frères venus du Canada et de France. — Biographie et portrait du grand religieux équatorien, le Frère Miguel ; ses ascendants ; sa vocation ; ses obédiences ; ses ouvrages ; ses amitiés. Son élection à l'Académie équatorienne. — Révolution de 1895 ; dictature du général Alfaro. Angoisse du Frère Bernon-Marie. Le nouveau président dénonce le contrat de 1862. Le Visiteur provincial ferme les écoles de la capitale. Puis, ouverture d'une école libre, la *Sagrada Familia*. Réduction du nombre des établissements et du personnel enseignant de l'Institut sur le territoire de la République. Bilan dressé par le Frère Bernon. L'antichristianisme à l'œuvre. Les hommes de foi et de courage restent en action. Le Frère Miguel, directeur des novices. Relèvement progressif du district. L'aube du vingtième siècle.

Réunir en un seul tableau les pays de l'Amérique latine qui, avant 1904, bénéficièrent de l'enseignement des Frères, permettrait de souligner les traits communs de ces jeunes nations aux points de vue religieux, politique, linguistique, racial. Puissance et lacunes de la foi catholique, fiertés patriotiques et instabilités gouvernementales, fidélité à la langue castillane et naissance d'une littérature autochtone, mélange, plus ou

moins important, du sang indien et du sang espagnol et appoint des récentes immigrations européennes, caractère des personnalités dominantes, luttes des partis, rivalités des castes, flagrantes inégalités sociales, contraste de la civilisation moderne et des lointaines survivances, que d'ombres et de lumières à faire jaillir simultanément ! Et les Lasalliens s'insérant dans le cadre, on les verrait travailler partout, avec le même désir du bien, avec le même désintéressement, à former les esprits et les consciences, à servir l'Église en restant parfaitement loyaux envers l'État, et — en cette fin du dix-neuvième siècle, comme, plus tard, au lendemain des expatriations volontaires des religieux français — à concilier leurs devoirs à l'égard de la terre natale avec leur reconnaissance à l'endroit de la contrée d'adoption. Mais une synthèse laisserait échapper des particularités significatives ; elle s'opposerait à l'enchaînement des récits. Des analyses, sans négliger les remarques d'ordre général, garderont mieux la forme et le mouvement de la vie. Elles attesteront les ressemblances ; elles tiendront compte des différences. Or celles-ci ne manqueront pas d'apparaître assez nombreuses. Équateur, Chili, Argentine, Colombie, les quatre pays qui vont successivement nous retenir au cours de cette période d'histoire, possèdent chacun leur physionomie très accusée. Relevant autrefois de la même couronne, depuis Charles-Quint et Philippe II jusqu'à Ferdinand VII, issus de la même révolution, ils sont devenus, non pas certes étrangers les uns aux autres, mais jaloux d'une indépendance conquise par les armes, affirmée, de toute manière, à l'encontre de leurs voisins. Leur situation géographique, leur composition ethnique ont, assez fortement, déterminé leur destin.

L'Équateur et la Colombie, d'une part, l'Argentine et le Chili, par ailleurs, se touchent sur une longue étendue de frontières. Les deux premiers États sont plus pénétrés des influences ancestrales de tout le passé indigène, en raison de leur peuplement et aussi de leur climat ; les deux nations de l'hémisphère austral, où les Européens trouvent une atmosphère propice, ont accru leurs affinités avec l'Ancien-Monde. En revanche, Équateur et Chili sont tournés entièrement du côté de l'océan Pacifique, tandis que le Rio de la Plata ouvre à Buenos-Aires les voies de l'Atlantique et que les rivages de la République colombienne bordent la double immensité maritime.

Ayant désormais à considérer ces nations sud-américaines

pour ainsi dire individuellement, nous nous attacherons, pour l'ordre de nos chapitres, à la simple chronologie des fondations lasalliennes. L'Équateur conserve évidemment un droit de priorité, puisque en 1874 il emploie déjà les Frères depuis onze ans. Il les a mis en route vers la Colombie en 1875 ; toutefois, l'essai dont il s'agit est resté tout local et sans suites. Nous attendrons, pour en parler, les définitifs établissements de 1893. Le Chili, où les Frères abordent en 1876, l'Argentine qui les reçoit en 1889, nous retiendront avant que l'appel lancé au Supérieur général de l'Institut par Mgr Bernardo Herrera, évêque de Medellin, nous amène, par l'isthme de Panama et la mer des Antilles, sur le fleuve Magdalena et au septentrion de la Cordillère des Andes.

***

« Terre volcanique, » ainsi définit-on la République de l'Équateur. Les convulsions du sous-sol et du sol s'y renouvellent avec une terrible violence ; les secousses politiques y sont plus fréquentes encore ; et, quoique moins dangereuses, elles provoquent parfois des drames très sanglants. A partir de 1860, l'énergie de Gabriel Garcia Moreno s'est déployée pour arracher au chaos les âmes et la société civile et religieuse (1). Moreno, dit l'historien péruvien Francisco Garcia Calderon (2) est « le représentant de très hauts principes : unité nationale, foi catholique, progrès moral, progrès matériel, prééminence du pouvoir civil sur un militarisme destructeur, organisation d'un pouvoir capable de juguler l'anarchie, d'une démocratie véritable à la place d'une démagogie furieuse ».

Ces buts, le président ne cesse de les proposer à l'effort de ses concitoyens. Pour les atteindre, il n'hésite pas devant certaines coercitions. Il entend réduire à l'impuissance de redoutables adversaires. Il est humain cependant et l'on peut solliciter sa clémence. Ainsi a procédé le jeune Frère Miguel (3). Un ami de son père Francisco Febres Cordero, le Dr Arizaga, est emprisonné, au mois de janvier 1875. Febres Cordero, qui

(1) Sur Garcia Moreno et son rôle décisif dans l'installation des Frères en plusieurs villes équatoriennes, voir *Histoire générale*, VI, pp. 330 à 342.

(2) Dans son livre *les Démocraties latines*, cité par J. T. BERTRAND, *Histoire de l'Amérique espagnole*, II, p. 266.

(3) Sur le Frère Miguel, voir *Histoire générale*, VI, pp. 335-336 et ci-dessous, pp. 247 à 253.

appartient lui aussi à l'opposition, ne saurait intervenir. Mais il connaît la sympathie de Garcia Moreno pour les Frères des Écoles chrétiennes. Voilà six ans que les relations sont rompues entre le père et le fils, à cause précisément de la vocation du jeune homme. La lettre d'un tiers apprend au Frère Miguel que l'affection paternelle lui sera rendue totalement s'il obtient la libération d'Arizaga. Une démarche est tentée : le Frère Visiteur Yon-Joseph accompagne son subordonné au palais de la Présidence. Moreno, très au fait du douloureux conflit de famille, juge l'occasion bonne pour se montrer l'artisan de la paix chrétienne : il accède à la requête des deux Lasalliens. Le 20 février, le Frère Miguel a le bonheur de lire la lettre suivante : « Mon bien cher fils, rempli de joie par le résultat de ton intercession, je jette un voile sur le triste passé... Reçois ma bénédiction. Je te la donne de tout mon cœur, avec la plus grande tendresse (1). »

Deux mois après, Febres Cordero était lui-même impliqué dans les troubles qui agitaient Guayaquil. Doña Ana, son épouse, écrit à l'enfant que, personnellement, elle a toujours défendu et chéri : « Un ordre est venu d'arrêter quelques personnes... Ton père est gardé à vue ; je crois qu'il y a erreur. Quoi qu'il en soit, rends-toi tout de suite auprès de Garcia Moreno et fais-lui comprendre que ton père ne s'occupe en rien des affaires politiques. » Cette lettre venait de partir quand, le 11 mai, un ordre d'exil assigne à Febres Cordero la résidence de Babahoyo. Mais le Frère Miguel a pu aborder le président. Le 21 mai, le suspect, reconnu innocent, se retrouve parmi les siens : « J'étais victime de la calomnie, mande-t-il à son fils dès le lendemain ; je te remercie de tes démarches ; je n'attendais pas moins de ton affection (2). »

Cet épisode montre bien toute la cordialité, en même temps que la franche simplicité, des rapports entre les Lasalliens et le Chef de la République équatorienne. Celui-ci a pris le temps d'observer et de juger le travail accompli par les instituteurs qui, en 1863, ont répondu à son appel. Il leur donne, en définitive, son entière confiance, il leur ouvre largement l'accès de sa demeure.

Toute la Congrégation ressent une fierté de cet accord

(1) *Un religieux équatorien : Frère Miguel* (par le Frère PAUL-JOSEPH), pp. 66-67.

(2) Frère PAUL-JOSEPH, *ibid.*, p. 68.

et de cette collaboration avec le grand homme d'État. Le 6 juillet 1875, le Frère Irlide récemment nommé Supérieur général, adresse de Paris à Moreno les lignes suivantes : « L'heureuse nouvelle de votre réélection vient de parvenir jusqu'ici... Notre modeste Institut, à la tête duquel vient de me placer la divine Providence, se joint à vos peuples privilégiés et à nos Frères de l'Équateur pour vous féliciter du choix unanime qui, de nouveau, a été fait de votre personne bien-aimée pour le gouvernement de ce noble pays qui, avec son digne président, est l'objet de l'édification et de l'admiration de l'Église et du monde (1). »

Certes, le plus grand nombre des catholiques, dans la nation en cause, de même que dans l'univers, applaudit à la sagesse des pensées et à la vigueur des actes de Garcia Moreno. L' « unanimité » des suffrages favorables n'est, toutefois, qu'un beau rêve. Contre le « lieutenant terrestre de Dieu » se dressent des adversaires irréductibles, acharnés, féroces. Le plus haineux, Juan Montalvo, est un écrivain célèbre. Exilé par le président, il manie avec fureur l'invective. Moreno, selon lui, mérite d'être appelé « un fléau de l'humanité, la terreur des pusillanimes, la ruine des hommes courageux, l'ennemi de Dieu et des hommes ». Les pamphlets de Montalvo se répandent dans la plupart des pays de langue castillane, se lisent même en France. On y trouve ces mots atroces : « Que l'impunité soit acquise à qui le tuera, comme on tue un serpent ou un tigre (2). »

Quand, le 6 août 1875, Garcia Moreno périt assassiné, en s'écriant *Dios no muere!* Juan Montalvo put dire en vérité : « Ce n'est pas Rayo, c'est ma plume qui a mis à mort le tyran (3). » La franc-maçonnerie se voulait la principale bénéficiaire du crime ; elle entendait bien atteindre l'Église en la personne du défenseur de la foi, du réorganisateur d'une société basée sur le Décalogue et l'Évangile. Les masses chrétiennes honorèrent le défunt comme un martyr. Et telle fut aussi l'attitude des Frères : en août 1876, la veuve du président remit au Frère Yon-Joseph l'écharpe que portait la victime au jour fatal ; ce souvenir, cette relique, fut envoyée rue Oudinot, reçue avec la plus grande émotion, déposée dans le trésor de la Maison Mère (4).

(1) Archives de la Maison Généralice ID l[8].
(2) MONTALVO, *Siete Tratados*, cité par J. T. BERTRAND, *op. cit.*, p. 266.
(3) *Ibid.*, *op. cit.*, p. 265.
(4) Archives de la Maison Généralice, ID 18, lettre du Frère Visiteur Yon-

***

Antonio Borrero, successeur de Garcia Moreno, appartenait lui aussi au catholicisme. C'était un ami personnel de Febres Cordero, un protecteur du Frère Miguel. Le 13 décembre 1875, on le vit à l'école de Quito ; et il assura les maîtres religieux que rien ne serait changé dans la conduite du gouvernement à leur égard.

Le noviciat, depuis deux ans séparé de la communauté enseignante et installée dans le quartier du Cebollar, continue à ouir des subventions officielles (1).

Le Frère Yon-Joseph se repose sur cette bonne volonté du chef de l'État. Néanmoins, la situation ne lui semble point d'une solidité à toute épreuve. Outre que les ressources financières du pouvoir central sont très faibles, des commotions politiques restent à redouter : le Conseil municipal de la capitale manifeste déjà son mauvais vouloir à l'endroit des Frères. Quant à la cité de Guayaquil, où les « libéraux » dominent, elle médite de se constituer en république indépendante (2) !

La tâche des Lasalliens reste dure en ce pays pauvre, insuffisamment peuplé pour son étendue, difficile à parcourir, Moreno n'ayant pu qu'amorcer les progrès dont il rêvait, et notamment le réseau des voies de communication. Achevant sa tournée dans les maisons fondées de 1863 à 1874, le Frère Visiteur a dû passer « par des chemins affreux », côtoyer des précipices : « De Cuenca à Loja, il a traversé un océan de boue. » A ce « rude ministère », conclut-il, les forces s'usent vite. Mais le bien réalisé est considérable (3).

En juillet 1876, l'Institut compte, dans la République de l'Équateur, neuf communautés : trois à Quito, la maison principale, le noviciat, le « protectorat » ; plus un « quartier » qui se rattache au « Beaterio », nom sous lequel le plus grand établissement demeure connu. 21 Frères, 15 classes et plus de 1 000 élèves occupent cet immeuble. Le « quartier », avec ses 3 classes et ses 250 écoliers, réclame la présence de 4 Frères.

Joseph, du 18 août 1876. Garcia Moreno était « affilié » à l'Institut lasallien. (Frère PAUL-JOSEPH, p. 81.)

(1) Frère PAUL-JOSEPH, p. 81.

(2) Archives de la Maison Généralice, ID I[8], lettre du Frère Yon-Joseph, 1[er] mai 1876.

(3) Lettre citée, du 1[er] mai 1876.

Le noviciat, cette année-là, s'est ouvert à 11 postulants et abrite, avec eux, 15 novices. Le protectorat — centre d'instruction professionnelle (1) — accueille une trentaine d'apprentis, dirigés par 6 religieux et 8 ou 10 contremaîtres.

Guayaquil retient 7 Frères pour environ 400 enfants ; Jipijapa 3 Frères pour 120 ; Loja, 3 pour 280 ; Cuenca, 5 pour 400 ; Guaranda, 4 pour 300 ; ces derniers chiffres se retrouvent à Latacunga (2).

Ce sont là des preuves d'assez large développement, des indices de prospérité. Mais un séisme politique va survenir, risquant d'ébranler, voire de jeter bas l'édifice. Le général Ignacio Veintimilla renverse Borrero et s'impose par la violence. Voilà recommencée l'ère du néfaste militarisme. Veintimilla est le type du soudard prêt à n'importe quel coup de main. Juan Montalvo, homme du même parti, trace de lui ce portrait sans indulgence : « Avare, luxurieux, glouton, par surcroît, imbécile. » Esquissant une sorte de *mea culpa*, le pamphlétaire déclare : « Si j'avais pu prévoir par quel misérable Moreno serait remplacé, j'aurais, de bon gré, laissé le tyran poursuivre son œuvre (3). »

Qu'attendre, pour les Frères, d'un pareil président? Outre les vices qu'énumère Montalvo, le nouveau despote est cruel. A des craintes assez justifiées s'ajoute, en ces instants mêmes une pire tristesse : tandis qu'après un séjour en France, le Frère Yon-Joseph regagnait l'Amérique, des plaintes sur son administration et sa conduite sont arrivées rue Oudinot. En hâte, le Supérieur général ordonne au Frère Armin-Victor, Provincial de tous les districts américains, de se rendre en Équateur. La lettre du 6 mars 1877 suit un télégramme câblé la veille à Montréal : « Vous avez dû comprendre, dit le Frère Irlide, que de graves motifs nécessitaient votre présence à Quito. » Le Provincial devra tout d'abord visiter le Beaterio et le Protectorat, y mener une enquête très sérieuse. Le Supérieur se prononcera d'après les conclusions du rapport. En attendant, le Frère Yon-Joseph, dont les pouvoirs sont au moins provisoirement suspendus, rebroussera chemin vers l'Europe. Le Frère Teliow, ancien directeur du Protectory de New-York (4),

(1) Voir, au sujet du Protectorat, *Histoire générale*, VI, p. 341.

(2) Archives de la Maison Généralice, ID 19, rapport du Frère Yon-Joseph. 18 juillet 1876.

(3) J. T. Bertrand, pp. 266-267.

(4) Sur le Frère Teliow voir *Histoire générale*, VI, pp. 320-321 et 324. et ci-dessus pp. 123-124.

prendra en charge l'établissement similaire de Quito, s'il est possible de conserver cette fondation (1).

A l'un des subordonnés du Frère Yon, le Frère Adrian of Jesus, auquel une mission est, en ce temps, confiée à Santiago du Chili (2), le Chef de la Congrégation donne cette explication brève : « Les changements survenus à l'Équateur et les relations du Frère Yon-Joseph soit avec l'excellent et regretté président Moreno, soit avec don Borrero, son successeur, ne permettront pas, d'après les dernières nouvelles reçues de Quito, que ce Visiteur réside désormais en ce pays (3). »

Le pessimisme semble inspirer alors les décisions du Régime. Dès le 31 mars, un rappel de tous les Frères employés dans les écoles équatoriennes se trouve non seulement envisagé, mais regardé comme inévitable. Des instructions en ce sens vont être adressées au Frère Armin-Victor. On recommande à celui-ci d'ultimes démarches auprès des autorités civiles et religieuses : visites d'adieu, où il conviendra d'exprimer des remerciements pour les sollicitudes anciennes, de formuler des promesses pour l'époque à venir, « si la tranquillité et la sécurité publiques » peuvent vraiment renaître. Cette disparition probable — certaine, pense-t-on à Paris — d'une œuvre qui, sous les auspices de Garcia Moreno, donnait tant de fierté, met au cœur du Frère Irlide une profonde amertume (4).

Tandis que s'élabore, en France, une brusque solution du problème, le Frère Provincial a quitté le Canada et, le 17 mars, s'est embarqué, à New-York, sur un navire en partance pour Colon (5). Il s'arrête à Panama, durant la semaine sainte et les fêtes pascales, chez Mgr Paul, jeune évêque appartenant à la Compagnie de Jésus. Le 5 avril, le voici sur les rivages équatoriens ; les Frères de Guayaquil s'empressent au-devant de lui. Paisiblement, ils continuent à instruire leurs écoliers. Toutefois les renseignements que le voyageur recueille dans la ville sont de nature inquiétante : rien ne garantit les lendemains de l'Église dans la République. Sur ces entrefaites, on apprend la mort de l'archevêque de Quito, Mgr Checa y Barba ; le prélat, pendant l'office du vendredi saint, a été victime d'un empoisonne-

(1) Archives de la Maison Généralice, ID l^8.
(2) Voir ci-dessous, p. 266.
(3) Lettre datée du 6 mars 1877, comme la précédente, même cote.
(4) Archives de la Maison Généralice, ID l^8.
(5) Le récit qui suit est extrait de la relation du Frère Armin-Victor, citée par le Frère PAUL-JOSEPH, pp. 82 à 85 de la biographie du Frère Miguel.

ment. Les révolutionnaires prétendent rejeter le crime sur les « religieux étrangers ».

C'est troublé par de telles nouvelles que le Frère Armin prend place, le 10 avril, à bord d'un petit vapeur qui remonte le fleuve Guayas. Il a pour bon compagnon de route un ancien élève des Lasalliens de Quito, rentrant d'Europe après avoir suivi, à Paris, les cours de la Faculté de droit. A cette heure particulièrement, le témoignage de gratitude que rend le jeune étudiant à l'Institut et à la France ne peut que sembler très doux à l'âme du Lorrain, ancien professeur aux pensionnats de Thionville et de Longuyon. Une halte à Bodegas offre aussi quelque consolation : là réside, en cette année 1877, Francisco Febres Cordero ; le Frère Armin-Victor va saluer le père du Frère Miguel et l'entend se féliciter du bonheur que son fils a trouvé dans la famille spirituelle du Vénérable de La Salle.

La navigation se poursuit jusqu'à Babahoyo, dont certains quartiers, aux maisons sur pilotis, évoquent aux yeux très observateurs de notre religieux les primitifs villages lacustres. Il faut ensuite, à cause des inondations, voguer en canot vers Cumbe. De là on part à dos de mulet, pour s'engager dans la Cordillère, entre les fondrières, sous les orages, et avec la perspective des nuits dans les gîtes de hasard, aux couches malpropres.

A Guaranda, l'école des Frères est fermée, depuis la suppression des subsides gouvernementaux. Des parents viennent supplier le Provincial de leur rendre des instituteurs si grandement appréciés : un comité se constituera en vue d'assurer l'entretien du bâtiment et l'existence des maîtres. Les paroles d'espoir que prononce l'interpellé en sa réponse suscitent des acclamations : *Viva el Hermano Visitador! Vivan los Hermanos!*

La rude chevauchée se termine à Ambato, où une « diligence » des temps antiques est en service jusqu'aux altitudes où surgit la capitale. En cours de chemin, le délégué du Supérieur général visite la communauté de Latacunga, dont la tranquillité n'a pas subi d'atteintes.

Bientôt, il s'agit d'affronter Veintimilla. Le Frère obtient audience, le 22 avril, quarante-huit heures seulement après son arrivée à Quito. Il constate que le dictateur est « sombre, peu confiant dans ses forces ». Il a la surprise de l'entendre « se déclarer ami, prêt à maintenir les contrats, disposé à réinstaller les Frères à Guaranda (1) ».

(1) Archives de la Maison Généralice, autobiographie du Frère Armin-Victor.

Le surlendemain, le Provincial écrit à l'un de ses confrères, en France: « Si l'avenir n'est pas pleinement garanti, on peut vivre en sécurité dans le présent. Faites prier vos élèves (1). »

Lors d'une deuxième entrevue, Veintimilla confirme ses intentions. « Il se refuse à nous laisser partir, note son interlocuteur. Il me dit que si nous voulions détruire son gouvernement, nous pouvions fermer nos maisons, mais qu'alors il exigerait 500 000 francs de dommages et intérêts pour chaque Frère. Il promet de faire exécuter toutes les obligations antérieurement souscrites à notre égard (2). »

Les sentiments hostiles du partisan, du sectaire, avaient fléchi devant la crainte de l'opinion publique, devant les conséquences du mécontentement, de la révolte, qu'entraînerait le renvoi d'irremplaçables instituteurs. Donc, il n'y avait pas lieu de donner suite aux projets formulés rue Oudinot. L'hypothèse qui les déterminait ne se réalisait point, grâce à Dieu; les écoles étant conservées, le Très Honoré Frère Irlide se verrait allégé de toute sa peine.

Le Frère Armin-Victor prit congé du général Veintimilla le 11 mai 1877. Le même jour, il rédigeait un plan de conduite pour le Frère Aulin, placé désormais à la tête du district (3). Ce Frère Visiteur serait aidé par un Conseil d'administration; il s'appliquerait à équilibrer les finances; il éviterait néanmoins, très soigneusement, de transformer le Protectorat, cette œuvre de zèle, en affaire commerciale; il respecterait en tous points le contrat qui liait les Lasalliens au gouvernement de la République. Et si une révolution les contraignait à se retirer, les fermetures d'écoles et le départ des communautés s'accompliraient selon les règles de prudence édictées, quelques mois auparavant, par le Supérieur général lui-même (4).

Un rapport envoyé à Paris le 12 juin, concernait spécialement le Protectorat de Quito. Le trésor public, disait le Frère Provincial, a dépensé environ 200 000 francs pour la construction (inachevée) de la bâtisse, pour l'acquisition des machines et des matières premières. Or, jusqu'à ce jour, on a très peu produit. Les contremaîtres, des ouvriers de religion protestante,

(1) *Ibid.*, dossier ID l[8].
(2) *Ibid.*, autobiographie.
(3) Le Frère Yon-Joseph était, en cette année 1877, « renvoyé de l'Institut. » (Fiche communiquée par le service administratif de la Maison Généralice.)
(4) Archives de la Maison Généralice, ID l[8].

appelés des États-Unis, ont coûté très cher, sans donner satisfaction ni pour les résultats du travail, ni pour la formation des apprentis. Les jeunes gens, faute de surveillance, se sont très mal comportés ; on a vu, dans la maison, de lamentables manquements aux lois de la morale. Quant au Frère Directeur, il est habile, mais audacieux dans ses entreprises ; il a besoin de frein et de bride (1).

***

Ces lignes étaient écrites à Guayaquil. Le Frère Armin-Victor se disposait à s'embarquer pour le Chili, où le Frère Aulin l'accompagnait. D'autres tâches les réclamaient l'un et l'autre dans le Sud ; mais le Frère Aulin ne cesserait pas, une fois de retour, d'exercer sa vigilance sur les sept villes de l'Équateur où l'Institut gardait intacts ses établissements. Le terrain à mettre en valeur n'était certes pas infertile ; toutefois, pour donner des fruits avec abondance et régularité, il exigeait de longs, de patients efforts.

Le Frère Provincial a laissé, de la situation intellectuelle et religieuse de l'Équateur en 1877, un tableau suggestif (2). Il convient de s'y arrêter pour bien saisir l'ensemble des événements.

Les premières remarques de l'éminent Lasallien portent sur l'instruction publique. « Elle a été déclarée libre et affranchie de la tutelle de l'Église. Elle s'en va vers la ruine. L'Université et l'École polytechnique de Quito sont fermées ; les collèges végètent ; plusieurs instituteurs, privés de la moitié de leur traitement, ont renoncé à des fonctions devenues méprisables. » Mais peut-on affirmer qu'il existait auparavant une organisation véritable en matière d'enseignement ? Non, sans doute. Rien n'était coordonné et hiérarchisé. « L'Équateur, plus que beaucoup de petits États, manque des conditions requises pour que l'enseignement y soit distribué d'une manière sérieuse. Ce n'est pas défaut d'intelligence chez les habitants : de ce côté, ils sont très bien pourvus. Et l'on rencontre en certains établissements des professeurs de haute qualité. Mais les talents demeurent trop souvent sans emploi : postes diplomatiques et cadres militaires ne retiennent que peu de personnalités ; le

(1) Archives de la Maison Généralice, ID l[8].
(2) *Ibid.* Notes du Frère Armin-Victor.

commerce n'a qu'un médiocre essor ; l'industrie est nulle. Garcia Moreno voulait remédier à cette stagnation, en ouvrant des routes, en construisant un chemin de fer, en favorisant les vastes entreprises agricoles et les essais industriels. Il a suffi de quelques mois pour qu'après son assassinat tout soit négligé, tout soit anéanti. »

Dans le peuple, l'ignorance est profonde. Il n'y a guère plus de 22 500 élèves dans la totalité des écoles primaires. Comme les familles ont, en moyenne, 5 ou 6 enfants, on peut estimer que 100 000 garçons et filles, âgés de six à douze ans, sont absolument privés d'instruction. Aucun livre didactique n'est en usage, en dehors de ceux que les Frères ont importés de France. On chercherait en vain un cours d'histoire de l'Équateur.

Et dans son *misereor super turbam* le Frère Armin-Victor n'hésite pas à mettre en cause la responsabilité du clergé. Il parle sans ambages. « Les prêtres et les membres des Ordres religieux, ayant abandonné leurs devoirs pour se livrer à l'oisiveté et aux vices, n'ont jamais songé ni à se dévouer eux-mêmes pour le bien de ce peuple ni à employer leurs immenses revenus à soutenir des écoles... Ces hommes, indignes du caractère sacré, confient à des Indiens armés de fouets le soin d'instruire de la Doctrine chrétienne ces troupeaux de pauvres créatures du bon Dieu, les confessent à la hâte et les reçoivent à la communion sans autre préparation ni cérémonie. »

Cependant, un espoir s'est levé. « Garcia Moreno, d'accord avec le pape et les évêques, a vidé les couvents de leurs moines sans vocation et sans règle, et châtié les prêtres trop peu soucieux du soin de leur conscience. Il a favorisé l'établissement de petits séminaires et la création de bonnes écoles. » A cet égard, son œuvre continue à mûrir. Des clercs, formés en Europe, notamment dans les séminaires français, reviennent animés de l'esprit sacerdotal, résolus à pratiquer les vertus de leur état ; leur exemple est une prédication ; leur influence agit. Le progrès moral trouve d'ailleurs « un point d'appui dans l'admirable foi des masses, qui n'ont pas même cessé de respecter les prêtres dont la conduite outrageait la dignité du sacerdoce. »

Pour l'éducation de la jeunesse, Moreno avait requis le concours et des Frères et des Jésuites. Ceux-ci possédaient, à Quito, à Riobamba, à Cuenca, à Guayaquil, des collèges groupant une petite élite d'environ 670 étudiants. Ils gouvernaient aussi l'École polytechnique et l'Université. Trop en évidence au temps de l'illustre Réformateur catholique, ils n'ont pu se

maintenir par leurs propres forces. Antonio Borrero « les aimait peu, mais ne les chassait pas ». Ils se sont retirés sans attendre les menaces de persécution.

C'est ainsi que, dans un milieu instable, traversé de souffles de tempête, les fils de Jean-Baptiste de La Salle, rassemblant leur courage, sont demeurés seuls.

***

Le Frère Aulin n'était pas un homme de puissant génie, de larges initiatives. Mais il savait obéir, se mortifier, se dévouer jusqu'au suprême sacrifice. Appelé en Amérique, il s'était courageusement détaché du sol natal, de chères amitiés et de chères habitudes, de tout un passé sans rudes à-coups. Après deux ans, il se voyait à la limite de ses forces ; le 14 octobre 1879, il écrivait à son Supérieur général : « J'approche de la soixantaine et je me demande si je pourrai continuer longtemps à faire tous les ans plus de 400 lieues à cheval... Ce fut après un voyage à Cuenca que le Cher Frère Albanus tomba malade et mourut (1). » En effet le destin de son héroïque prédécesseur l'attendait. De même que ce pionnier des premiers jours (2), le Frère Aulin succombera rapidement, sur le terrain de ses luttes et de ses épuisantes randonnées. Son action pacifiante avait sauvegardé l'œuvre (3). Elle la transmettait vivante, intacte, efficace, aux mains vigoureuses du Frère Bernon-Marie.

Ce religieux, né en 1833, avait d'abord exercé les fonctions d'instituteur sous l'habit laïque. Il entra en 1856 dans la Congrégation lasallienne et, de 1857 à 1879, il fut professeur, sous-directeur, directeur au pensionnat d'Orléans. Il arrivait à Quito vers la fin de l'année 1880. Sa mission de Visiteur allait s'étendre sur toute l'Amérique du Sud, l'obligeant à sillonner le continent depuis les côtes colombiennes jusqu'au Chili et à l'Argentine (4). Le Beaterio équatorien demeurait son quartier général, dans la contrée la plus anciennement acquise aux sollicitudes des Frères et la plus exposée aux assauts de leurs ennemis.

(1) Archives de la Maison Généralice, ID 1[11].
(2) Voir *Histoire générale*, VI, pp. 335 à 338.
(3) Frère Paul-Joseph, p. 87.
(4) Notice nécrologique du Frère Bernon-Marie, 1907. — En 1888, le Frère Bernon reçut le titre de Visiteur provincial pour l'Amérique espagnole, celle-ci se trouvant dès lors subdivisée en plusieurs districts.

Pourtant, lors des débuts du Frère Bernon, l'horizon semblait s'éclaircir. Il était si peu question d'un exode que le délégué apostolique accrédité dans la capitale de l'Équateur mandait, le 12 mai 1881, au cardinal Pitra : « Les écoles chrétiennes sont, en ce pays, d'une nécessité absolue pour tirer les peuples d'un état d'abrutissement. Sur les curés, il ne faut pas compter ; la plupart négligent leurs plus essentiels devoirs. Veuillez insister auprès du Supérieur général pour qu'il nous envoie des Frères (1). »

En 1883, un soulèvement militaire renversait Ignacio Veintimilla. La nouvelle « de batailles et de sièges » avait fort ému le Frère Irlide. Une lettre du Frère Visiteur, en date du 2 juin, venait « calmer les craintes » en la Maison de la rue Oudinot. « Dieu soit loué et remercié pour vous avoir tous préservés des malheurs que nous redoutions ! » s'écriait le Chef de l'Institut en sa réponse du 29 juillet (2). Pour douze années les conservateurs ressaisissaient le pouvoir. Placido Coamaño, un « guayaquileño » catholique, Antonio Flores, membre d'une famille associée à la politique de Garcia Moreno, puis le poète Luis Cordero se succéderont à la présidence (3).

C'est une ère de prospérité pour les établissements lasalliens. En 1888, le Beaterio compte 20 classes et plus de 1 600 élèves. La municipalité de Quito accordait aux moins aisés des « billets » donnant droit à la gratuité des livres d'études. 800 « boletas » étaient normalement distribuées. Une réduction, décidée par les conseillers en octobre 1884, avait failli provoquer une émeute sur la « Plaza Mayor ». Le Frère Directeur, accourant à l'hôtel de ville, avait apaisé les manifestants, et obtenu des édiles non seulement le total des billets habituels, mais encore un supplément de libéralité (4).

La béatification de Jean-Baptiste de La Salle donnait lieu à de grandes fêtes, les 13, 14 et 15 août 1888. « Quito a montré son cœur, plein d'affection pour notre Institut, » disait joyeusement le Frère Miguel. Des messes pontificales étaient célébrées, par le métropolitain et ses suffragants d'Ibarra et de Riobamba. Le président de la République, plusieurs ministres, le gouverneur et les administrateurs de la capitale assistaient aux cérémonies religieuses, écoutaient les panégyriques prononcés à la

(1) Archives de la Maison Généralice, ID l[8].
(2) Archives de la Maison Généralice, ID l[9].
(3) J. T. BERTRAND, p. 267.
(4) Frère PAUL-JOSEPH, p. 87.

gloire du Fondateur des Frères. Une chapelle neuve s'ouvrait dans l'enceinte du Beaterio ; la munificence de don Placido Caamaño en avait permis la construction. Deux mille personnes tenaient dans l'édifice, de vastes proportions et pourvu de tribunes. Là retentissait l'hymne triomphal, composé par un écrivain de talent, par un disciple marchant dans les voies du maître, l'humble Lasallien Francisco Febres Cordero (1)...

En 1892, l'enseignement primaire et primaire supérieur était distribué, dans la grande école de la cité au doux climat, par 35 professeurs religieux. Des instituteurs publics se formaient par leurs soins, le gouvernement ayant autorisé le Frère Directeur à délivrer aux élèves sortants, après examen, un diplôme valable dans les établissements officiels. Le Beaterio se trouve ainsi placé au rang d'une école normale. Il accueille d'autre part, à ses cours du soir, des adultes, des « artesanos » qui souhaitent compléter leur modeste instruction (2).

Sa clientèle scolaire se fixe alors au chiffre de 1 300 enfants et adolescents. Si elle apparaît un peu moins nombreuse qu'aux années précédentes, c'est qu'un externat « el Instituto de La Salle » vient d'être créé en faveur des fils de familles aisées. Le Chef de l'État est intervenu pour appuyer la requête d'une aristocratie locale, désireuse d'assurer à ses rejetons le privilège de leçons différentes de celles dont bénéficie la masse des écoliers. Le ministre de l'Instruction publique, Elias Laso, demande au Très Honoré Frère Joseph, par lettre du 9 avril 1892, l'approbation du contrat passé entre le gouvernement et le Frère Angel (3), Visiteur du district équatorien, en vue d'organiser une institution d'enseignement secondaire. Des précisions sont exigées à Paris. Laso les fournit. Le Frère Angel renseigne les Supérieurs majeurs au sujet des programmes, justifie la raison d'être de l'établissement, que dirigera un ancien professeur du pensionnat de Toulouse, le Frère Jébert. Un rapport du Frère Assistant Junien, en date du 4 septembre, pose des conclusions favorables qu'adopte le Très Honoré (4).

(1) Frère PAUL-JOSEPH, pp. 140-141. Rappelons que le Frère Miguel portait le même prénom que son père.

(2) *Ibid.*, p. 147.

(3) Connu en France sous le nom de Frère Sardien ; dans le monde, Ange-Joseph Roux.

(4) Archives de la Maison Généralice, ID l[11]. En fait, l'Institut de La Salle semble avoir fonctionné dès 1890 (Frère PAUL-JOSEPH, pp. 142 et 147).

L'Institut de La Salle, d'abord simple annexe du Beaterio, émigre en 1894 près du noviciat, dans la rue du Cebollar. Le nouveau local est inauguré solennellement : l'archevêque Gonzalez y Calisto le bénit ; le président Luis Cordero est venu témoigner aux Frères sa persistante sympathie.

Les succès de la Congrégation vont toujours croissant ; la popularité des Lasalliens est indéniable. Mais pour soutenir la réputation acquise, pour répondre aux besoins de la clientèle juvénile, pour fonder, sur le vaste territoire, les centres intellectuels qui seraient tellement précieux, il faut parer au recrutement des pédagogues. La vie du Frère ne semblera-t-elle pas trop dure et trop obscure aux jeunes gens du pays?

Voici ce qu'écrivait, en avril 1885, le Frère Imélius, directeur des novices de Quito, au Frère Junien : « Quant au moral, ce noviciat a souffert des épreuves les plus terribles qu'on puisse imaginer, à la suite des graves erreurs de l'un de ses guides... Les jeunes Équatoriens sont en général intelligents, ouverts, pleins de foi ; ils manifestent des aptitudes remarquables pour la classe. A côté de ces belles qualités on rencontre une piété feinte ou peu éclairée et peu solide, et surtout le manque de dévouement et beaucoup d'inconstance. Du nombre, cependant, surgissent des âmes d'élite. Jusqu'à présent, la maison a reçu 237 postulants, dont 154 prirent le saint habit. Il reste 60 de ces derniers : 9 d'entre eux sont profès ; la plupart des autres ne sont liés que par les vœux temporaires ; 7 sont morts dans l'Institut, de la façon la plus édifiante (1). »

Les essais de recrutement ne sont donc pas voués à l'irrémédiable échec. La grâce n'agit pas en vain. L'exemple du Frère Miguel serait-il uniquement sujet d'admiration ? Il nourrit les espoirs, il fortifie les résolutions, il maintient les persévérances. Un Frère Estanislao, lui aussi ancien écolier de Cuenca, imite son aîné : novice à Quito en 1875, on le revoit en 1894 directeur à Otavalo ; il mourra en 1905 dans la communauté de Latacunga (2).

L'instabilité reste le principal péril des vocations sud-américaines. Enthousiasme, splendides élans, nobles et très heureux efforts, lumières de l'esprit, décisions de la volonté conformes aux exigences de la Règle ; puis, si la monotonie des obligations se prolonge, de soudains retournements. L'hérédité, le milieu,

(1) Archives de la Maison Généralice, ID l[11], lettre du 8 avril 1885.
(2) Notice nécrologique, 1905.

le climat sont devenus complices de certaines nostalgies, ont secrètement miné les résistances de l'âme.

Puisqu'il importe de combler les vides, des renforts viendront de l'Amérique du Nord et de l'Europe. Plusieurs Canadiens s'expatrient sur les plateaux de la Cordillère : le Frère Dagan de la paroisse canadienne-française de Beaumont, est décédé en 1875, à Latacunga ; dans la même ville, le Frère Marcien, enfant de Québec, demande au Sacré-Cœur de protéger son école et sa maison des éruptions volcaniques de Cotopaxi ; mourant à quarante-deux ans, en 1884, il dit au Frère Bernon-Marie : « Éloigné de ma terre natale, je me sens plus près du ciel. » Le Frère Rogatian, d'origine irlandaise, s'éteint, victime des fièvres, en 1880. à Guayaquil. Son frère, Mondolf of Jesus, parti lui aussi pour l'Équateur et employé à Quito, lui survivra vingt-trois ans sous le ciel pur de la capitale. Figure plus connue, le Frère Victorien, de Yamachiche, se met, en 1878, à la disposition des Supérieurs en quête d'un religieux capable de contrôler et d'exécuter des travaux industriels au Protectorat. Après avoir subi toutes les épreuves du voyage à travers la zone côtière et les montagnes, feux du soleil et morsures des moustiques, vertiges des précipices et cauchemars des gîtes nocturnes, il s'applique à sa tâche, devient un horloger étonnamment habile, que le Canada finira par reconquérir (1).

La France, on le sait, a fourni dès l'origine les principales équipes. Nous avons jadis aligné les noms des compagnons du Frère Albanus et salué, plus spécialement, la mémoire de l'un d'entre eux, le diligent Frère Laurent-Martyr (2). Bien des directeurs et des maîtres, avant le vingtième siècle, ont commencé leur carrière religieuse dans les districts des rives de la Seine, de la Loire ou de la Garonne. Lorsque la loi de 1889 astreint au service militaire les jeunes congréganistes, mais accorde des exemptions à ceux qui occupent un poste en pays étranger, une centaine de Lasalliens sont promptement dirigés sur la Turquie, l'Égypte, la Palestine. Le Frère Assistant Junien se propose d'assigner à d'autres quelque emploi dans ses établissements sud-américains. Il a compté d'abord sur 29 partants. Il ne lui reste, en définitive, que 10 recrues, beaucoup de parents ayant refusé leur consentement à l'expatriation du fils. Trois seulement de ces intrépides seront désignés pour l'Équa-

(1) *Œuvre d'un siècle*, pp. 197-198.
(2) *Histoire générale*, VI, pp. 335 et 341.

teur ; la majorité a donné ses préférences à l'Argentine (1).

Mais des hommes dans la force de l'âge et munis d'une longue expérience répondent, avec plus d'abnégation encore, aux appels des Supérieurs. Le Frère Aulin, le Frère Bernon-Marie furent de ceux-là. Un Frère Imonis, un Frère Amos-Marie s'inscrivent sur cette liste d'honneur.

Joseph Viarrouge, un Rouergat, condisciple d'Antoine Lafabrègue (le futur Supérieur général Imier-de-Jésus), entre au noviciat de Rodez le 15 août 1870 et y reçoit le nom d'Imonis. Ses deux frères le rejoindront dans l'Institut : le trio se découvrira une vocation « missionnaire ». Les cadets, Frères Jucondinien et Lucitas-Frédéric, travailleront au Chili. Leur aîné arrive à Quito le 6 juin 1890. Il devient inspecteur au Beaterio. Il continuera plus tard à Cuenca l'éducation chrétienne, organisera l'œuvre de persévérance « Obreros de La Salle », destinée à grouper les ouvriers catholiques. Visiteur, de 1904 à 1920, il restaurera le district, s'imposera au respect des hommes politiques, méritera, par la qualité de son zèle, par la sainteté de sa vie, la vénération des Frères, et, par la vaillance de ses entreprises, le titre de « paladin du Christ » dans le Nouveau-Monde (2).

Quant au Frère Amos-Marie, le rôle qu'il avait joué dans l'Institut jusqu'en 1894 ne semblait nullement le préparer aux courses apostoliques au-delà des mers. Neveu de ce Frère Amos qui, membre du Régime au temps du Frère Philippe, veillait avec tant de sagesse sur les communautés belges (3), il passait de son village de Lorraine au petit-noviciat de la rue Oudinot, en 1859. Du Frère Pierre-Célestin il recevait les premières orientations de son intelligence et de sa piété. Au noviciat, il ressentait l'influence du Frère Exupérien ; puis, au pensionnat de Dreux, où se plaçaient ses débuts de professeur, il vivait dans le rayonnement du Frère Léon-de-Jésus. Rappelé à Paris en 1874, il va se consacrer, vingt ans, à la formation des jeunes sujets de la famille lasallienne : professeur au petit-noviciat, où Jean Petiot — demain Frère Allais-Charles (4) —

(1) Archives de la Maison Généralice, ID l⁹, lettres du Frère Junien au Frère Visiteur, 9 juin et 8 décembre 1889.

(2) Notice nécrologique. Le Frère Imonis, Visiteur auxiliaire en 1920 Visiteur honoraire en 1932, est décédé à Quito le 12 août 1937, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

(3) Voir sur le Frère Assistant Amos les Index de nos tomes V et VI.

(4) 16e Supérieur général de l'Institut.

est son élève ; sous-directeur du grand noviciat, auxiliaire du très vertueux Frère Alban-Joseph ; enfin chargé du gouvernement de tous les petits-novices, et s'acquittant de cette mission de la manière la plus judicieuse et la plus paternelle.

Or, après le Chapitre général de 1894, le Frère Sardien supplie le Très Honoré Frère Joseph « de lui donner quelqu'un de marque pour conduire le noviciat de Quito ». Le Supérieur appelle le Frère Amos-Marie : « Il me faut un homme d'expérience pour l'Équateur ; j'ai pensé à vous. Auriez-vous des objections à formuler? — Mon Très Honoré Frère, j'ai cinquante ans, je ne connais pas la langue espagnole. Examinez et ordonnez. Je suis religieux pour pratiquer l'obéissance. » La décision intervint dans les quarante-huit heures. « De quelles angoisses mon cœur était oppressé ! contait plus tard le Frère Amos. Je n'entrevoyais que des perspectives de souffrances... Mais une fois embarqué, et le vaisseau prêt à quitter le port, je fis mon signe de croix. Toutes mes appréhensions s'évanouirent. Depuis, je n'ai jamais regretté mon sacrifice. »

Parvenu au terme du voyage, le courageux exilé entreprend l'étude de la grammaire castillane. Il doit se contenter, d'abord, de quelques besognes de surveillance dans l'établissement : déjà, pourtant, l'essai de conversation avec l'entourage révèle sa science des âmes, ses aptitudes de guide spirituel. Tout à coup, les événements que nous dirons bouleversent le pays. « Mon pauvre Amos, qu'es-tu venu faire à Quito? » s'exclame le quinquagénaire, beaucoup plus stupéfait que désemparé. Il se crée des occupations, donne des leçons aux Frères, travaille de ses mains dans l'hacienda de la Magdalena, dont les Frères gardent la jouissance, aux portes de la capitale. Et cette existence, qui l'a familiarisé avec la langue et les mœurs sud-américaines, prélude aux œuvres féeondes du Frère Amos-Marie dans la République colombienne (1).

***

En ce cortège d'éducateurs-apôtres, un rang spécial doit être réservé au Frère Miguel (2). Saint religieux, dont la cause de béatification est introduite devant le tribunal romain, nous voyons en lui une fleur très belle du sol équatorien — compa-

(1) *Choix de notices nécrologiques*, II, pp. 562 à 586.
(2) Voir déjà, sur le Frère Miguel, *Histoire générale*, VI, pp. 335-336.

rable à sa compatriote du XVIIe siècle, Marie-Anne de Parédès, et à sainte Rose de Lima qui répand son parfum sur le Pérou. Nous le saluons comme l'une des plus hautes gloires de la Congrégation lasallienne. A ses vertus surnaturelles, et sans doute héroïques, il ajoute la distinction de la race, la noblesse du caractère, la valeur du talent. Un récit des activités des Frères des Écoles chrétiennes en Amérique latine demeurerait incomplet, s'il n'admettait au moins une esquisse biographique consacrée à celui que sa patrie et son Institut honorent d'un souvenir très fervent, et qui, un jour peut-être, sera proposé en modèle à l'univers chrétien.

Le Frère Miguel avait pour aïeul un soldat des guerres de l'Indépendance. Léon Febres Cordero naissait en 1797 sur les bords du golfe de Maracaïbo, en cette « Vice-royauté de Terre-Ferme » d'où sortira le « Libertador », Simon Bolivar. Trop jeune pour combattre lors des premières insurrections de 1809 à 1814 au Venezuela, il se signale à partir de 1820 dans la région de l'Équateur qu'il a choisie pour champ d'action. Il contribue alors au soulèvement de Guayaquil. On le retrouve, le 24 mai 1822, à la bataille de Pichincha qui, gagnée par Antonio-José de Sucre, détermine la création de la Grande Colombie. L'union des Équatoriens, des Vénézuéliens et des Colombiens est éphémère. Les trois nations se séparent dès 1829. En août 1830, Léon Febres Cordero, après s'être signalé dans une guerre contre le Pérou, participe — général vainqueur et homme d'État rallié au gouvernement de Quito — aux délibérations de Riobamba et au vote de la Constitution de la nouvelle République de l'Équateur. Il n'achèvera sa longue existence qu'en 1872, à Guayaquil, où il ne s'occupait plus de politique (1).

La carrière de son fils Francisco, moins brillante, connaît des vicissitudes nombreuses. Professeur de langues modernes au collège ecclésiastique de Cuenca, puis gérant d'agences financières à Guayaquil, établi, un certain temps à Lima, le second Febres Cordero équatorien subit et des revers de fortune et des mécomptes en son idéal civique. Mais la plupart en son pays estiment sa droiture, son honnêteté, son cœur généreux. L'adversité ne l'aigrit point. Il reste obligeant à à l'égard de ses amis, indulgent à ses ennemis, sympathique en

(1) Frère PAUL-JOSEPH, pp. 19 à 21. — Tout notre paragraphe sur le Frère Miguel est un résumé et une adaptation de l'ouvrage de cet auteur.

raison de sa bonne grâce, apprécié et recherché à cause de sa vaste culture intellectuelle. « C'est un parfait gentilhomme, » disait de lui un prélat.

Il avait épousé Ana Muñoz, d'une excellente famille de Cuenca, qui a donné plusieurs des siens à l'armée, au clergé, au cloître. Mme Febres Cordero était une grande chrétienne, sévère pour elle-même, douce envers le prochain, dévouée aux pauvres, toute abandonnée à la volonté de Dieu.

Voilà dans quelles lignes s'établissent les vertus humaines et surnaturelles du Frère Miguel. Le petit Francisco est élevé à Cuenca, en la maison de ses parents, puis, après leur départ pour Guayaquil, avec les enfants de l'une de ses tantes. Il a charmant visage, esprit ouvert, caractère affectueux et docile. Mais quelle fragilité en son corps d'infirme ! En ses premières années d'enfance, il ne sera pas capable de marcher ; toute sa vie, ses jambes le soutiendront difficilement. On le plaint, on le ménage, sans toutefois lui enlever le mérite de l'effort, sans manquer de l'exercer à l'acceptation des souffrances. *El cordero*, l'innocent « agneau », est prédisposé, en sa chair comme en son âme, aux immolations sous le signe de la Croix.

Il compte huit ans et quatre mois lorsque, le 10 mars 1863, trois Lasalliens s'installent sur les rives fertiles du Matadero. Cuenca, centre intellectuel et religieux, « cité du Saint-Sacrement, » accueille volontiers les maîtres venus de la France catholique. Parmi les enfants qui leur sont confiés, ils remarquent aussitôt ce garçonnet pâle, méditatif, de langage discret, d'exquise piété. Ame prédestinée : ils s'en persuadent aisément. Futur Frère des Écoles chrétiennes : tout son comportement tendrait à le prouver ; sa meilleure joie, c'est de prier avec ses instituteurs. A peine au début de l'adolescence, la vocation s'affirme. Les parents souhaitent la diriger vers le sacerdoce : ils obtiennent l'admission de leur fils au petit séminaire. Brève tentative. Francisco supplie qu'on le rende à ses chers Frères. Sa mère cède, déclare consentir à la prise d'habit. Le 24 mars 1868, veille de la fête de l'Annonciation, le jeune Febres Cordero se transforme en « Hermano Miguel ». Il accomplit son année de noviciat à Cuenca, sous les yeux du Frère Directeur.

Son père n'a, d'abord, manifesté aucune opposition. Il change d'attitude après le départ du nouveau religieux pour Quito. Pareil éloignement lui semble trop cruel. Une sommation impérieuse parvient au Visiteur du district : Qu'on renvoie Francisco à Guayaquil !

Le Frère Miguel refuse d'abandonner son Institut. Le délégué du Saint-Siège, l'archevêque de Quito, l'évêque de Riobamba, le chanoine Vicente Cuesta, qui eut naguère sous son égide le petit séminariste, opinent en faveur de son maintien au Beaterio. M. Febres Cordero n'insiste pas, mais s'obstine désormais dans un silence qui pèse lourdement sur le cœur de son enfant.

On sait comment, après six ans, il fut amené à la plus heureuse réconciliation (1). Il ne cessa, jusqu'à sa mort, survenue le 16 juillet 1882, de témoigner sa tendresse à celui en qui famille et nation seront vraiment glorifiées.

Sauf les mois d'un voyage et d'un séjour en Europe, de novembre 1887 à juin 1888 — pour les fêtes de la béatification du Fondateur — Quito retiendra le Frère Miguel près d'une quarantaine d'années, en de nombreux emplois que justifiait son mérite. Voici le « mémorial » des obédiences du religieux équatorien :

« Arrivé le 12 mai 1869 pour faire la troisième classe ; le 20 mai 1871, inspecteur des classes inférieures ; le 25 septembre 1874, procureur, et professeur des cadets ; à partir du 30 novembre 1875, professeur en diverses classes ; à partir du 30 octobre 1880, chargé de préparer les enfants à la Première Communion. Professeur à l'Institut de La Salle, le 1er octobre 1892 ; directeur du noviciat, du 2 février au 2 août 1896, du 25 juillet 1901 au 2 octobre 1903 et du 20 juillet au 3 novembre 1905 ; professeur à l'école de la Sainte Famille, du 2 août 1896 au 25 juillet 1901, du 3 août 1904 au 20 juillet 1905, du 3 novembre 1905 au 18 septembre 1906. Directeur de la communauté de Quito, du 2 octobre 1903 au 3 août 1904 et prodirecteur, du 18 septembre 1906 au 11 mars 1907. » Et à partir de ce 11 mars, s'inscrit la mention d'un second voyage outre-Atlantique, des résidences à Paris, en Belgique, en Espagne, d'où les restes mortels du saint Frère reviendront, beaucoup plus tard, recevoir de ses compatriotes les suprêmes honneurs et reposer, environnés de prières, devant les grands horizons de la terre natale (2).

(1) Voir ci-dessus, pp. 231 et 232.

(2) Le Frère Miguel mourut à Premia de Mar (en Catalogne) le 9 février 1910. Son corps, inhumé tout d'abord au cimetière, fut, en 1925, ramené dans la maison des novices et petits-novices espagnols. Cette dépouille vénérable risquait, en 1936, d'être profanée par les révolutionnaires. Le consul général de l'Équateur à Barcelone put obtenir le transfert des ossements en Amérique.

Sur la même toile de fond, lumineuse, s'est détachée l'ascétique physionomie, en ses jours d'ici-bas. Le rayon intérieur qui l'éclairait tout entière apparaissait plus splendide que le soleil équatorien. Un grave sourire fleurissait au bord des lèvres ; le regard avait la profondeur et, en même temps, la limpidité de certains regards d'enfant. La paix divine régnait sur la face émaciée, hâlée, burinée de rides précoces (1).

La souffrance des infirmités, les mortifications volontaires laissaient leurs stigmates sur les traits, dans la chair du religieux. De bonne heure, la taille très élancée avait fléchi. Dans son âge mûr, comme dans sa jeunesse, le Frère Miguel n'a qu'une faible santé. Mais son énergie surmonte les malaises, refuse de s'abandonner aux persistantes lassitudes, maintient l'équilibre de l'âme, l'activité de l'esprit, au milieu des douleurs physiques. Elle réalise, la grâce aidant, les plus merveilleuses ascensions sur les cimes de la foi, de la pureté, de l'absolu dévouement.

Les vertus morales et religieuses provoquent l'admiration. Les facultés intellectuelles ne sauraient être passées sous silence : elles complètent ce type de noble humanité. Professeur instruit, écrivain harmonieux et délicat, grand maître en la langue castillane, Francisco Febres Cordero figure en bonne place dans la galerie des personnages éminents de l'Amérique latine.

Dès 1871, à l'âge de dix-sept ans, il composait un essai de grammaire. Peu après, le Conseil supérieur de l'Instruction publique le chargeait de rédiger une syntaxe à l'usage des écoles et des collèges de toute la nation. L'ouvrage connut un succès durable. Et l'auteur ne cessa de le remanier, de le clarifier, de l'adapter aux intelligences des enfants et des adolescents, en leurs stades successifs.

Chez lui, l'éducateur, le savant, le religieux se compénètrent. Avec la consciencieuse attention et l'humilité d'un disciple de M. de La Salle, il se penche vers les plus petits de ses élèves, il reste aux écoutes de leur langage, de leurs réflexions naïves, de leurs réactions spontanées. Ensuite, il rédige ses définitions grammaticales, son cours de littérature, sa leçon de catéchisme. Si exacts, si prenants, si chaleureux sont ses exposés, particulièrement pour l'instruction religieuse, que, des classes voisines de la sienne, confrères et jeunes gens tendent l'oreille pour en saisir au vol quelques phrases.

(1) Voir le hors-texte au début de ce volume.

Il se révélait lui-même quand, devant le président Antonio Flores, lors d'une séance de distribution de prix au Beaterio en 1891, il célébrait le Bienheureux Fondateur en ces termes : « Rien n'est plus grand que le détachement qu'un cœur généreux montre pour la noblesse du sang, l'opulence de la fortune, l'éclat des hautes spéculations de l'esprit, l'orgueil du commandement... De tous les biens naturels, il en est un surtout auquel on renonce à grand-peine, parce qu'il s'identifie avec l'homme, constitue comme une partie intégrante de son être : don admirable, le moins en danger de se perdre, le plus aimé des âmes non médiocres, celui sur lequel se fondent leurs espoirs de renommée. Je veux parler de la science... Tout invitait Jean-Baptiste de La Salle à élever sa puissante intelligence vers ces sommets... Il devient enfant pour l'amour de Jésus... Cette main qui aurait pu écrire des œuvres érudites, éloquentes, s'occupa humblement à guider les doigts hésitants du bambin qui trace ses premières lettres. Cette voix qui aurait pu retentir dans la chaire des églises ou des universités condescendit à balbutier les voyelles et les syllabes, avec les commençants... L'humilité du Bienheureux fut l'ouvrière cachée de sa gloire. »

Travailler continuellement, mais obscurément, se consumer au service d'autrui, demeurer anonyme, c'était aussi le propos du Frère Miguel. Néanmoins, les honneurs terrestres vinrent à sa rencontre. Le grammairien, le lettré, le poète, le traducteur de la « Civilité chrétienne » — ce savoureux opuscule d'ancienne France — avait gagné l'estime de toute une élite. Deux illustres Colombiens principalement furent ses amis intimes : don Rufino Cuervo, un philologue, et, dans un accord magnifique de sentiments, de croyances, de vie saintement chrétienne, don Belisario Peña. Celui-ci séjourna longtemps sur le territoire de l'Équateur. « Je suis, disait-il, meilleur poète que le Frère Miguel ; mais il possède la langue castillane mieux que moi ; il la connaît à fond ; et, comme personne, il sait initier progressivement les écoliers aux richesses de notre bel idiome. »

On s'explique donc fort bien qu'une vacance s'étant produite en 1891 à l'Académie de Quito, plusieurs membres de cette docte assemblée aient songé à poser la candidature de Francisco Febres Cordero. Ils ne pressentirent pas l'intéressé en premier lieu, mais obtinrent d'abord l'agrément de ses Supérieurs. Le 18 février 1892, le Dr Carlos Tobar notifiait au Frère Miguel le vote unanime des académiciens : « Vous allez

contribuer à leurs travaux, ajoutait la missive, puisque, depuis maintes années, avec persévérance et talent, vous cultivez les études qui non seulement fixent et purifient la langue, mais encore illustrent notre patrie. »

La séance de réception eut lieu le 2 août, dans la grande salle du Beaterio, ainsi qu'en avait décidé la Compagnie, par égard pour les Frères. Le Dr Luis Cordero, président de la République, et l'un des « Immortels » de la littérature sud-américaine, s'était joint à ses collègues. Le récipiendaire, après avoir prononcé l'éloge de feu le général Salazar, dont il occupait le fauteuil, traita de l'influence du christianisme sur la morale, les sciences et les arts.

Dans sa réponse, le Dr Quintiliano Sánchez, Directeur de l'Académie, donna toutes les raisons d'un « juste et heureux choix ». Le Frère Miguel s'en trouvait, à titre personnel, parfaitement digne. L'humilité même dont il recouvrait ses talents, loin de diminuer son mérite, en garantissait le fonds solide. Puis, « en honorant un fils de Jean-Baptiste de La Salle, » les académiciens de l'Équateur « avaient voulu accentuer, s'il était possible, le relief d'un Institut si bienfaisant, d'une Société de maîtres dont les anciens élèves étaient, par leur science et leur piété, la gloire de la République ».

***

Trente ans après l'introduction des Lasalliens dans le pays de Garcia Moreno, une quinzaine d'années après la mort tragique du « lieutenant de Dieu », les écoles chrétiennes et les religieux enseignants jouissaient des plus hautes sympathies. A la fin de l'année scolaire 1894, Mgr Gonzalez y Calisto remerciait solennellement et la Providence et le grand homme d'État, inspiré du ciel, « d'avoir conduit les Frères à l'Équateur (1). »

L'histoire toute récente apprenait, cependant, que la sécurité du lendemain demeurait exposée aux risques des *pronunciamientos*. Les animosités des partis s'exaspèrent jusqu'à la lutte à main armée. Et le soldat politicien reste la plaie de l'Amérique du Sud.

Dans la nuit du mercredi au jeudi saint 1895, une bataille s'engage entre les troupes gagnées au radicalisme et celles du gouvernement conservateur. L'agitation s'étend sur tout le

(1) Frère Paul-Joseph, p. 147.

territoire. Guayaquil, le 5 juin, se proclame en faveur des révolutionnaires. Le général Eloy Alfaro, naguère réfugié à Panama, vient prendre la tête du mouvement. Le 14 août, il disperse ses adversaires à Gatazo. La capitale lui est ouverte.

Prévoyant cette victoire de la franc-maçonnerie, le Frère Visiteur provincial Bernon-Marie en avait tout de suite redouté les pires conséquences. Comment s'en étonner ? Les passions hostiles étaient surexcitées ; l'orage en suspens pouvait éclater avec une force inouïe. La menace en semblait insupportable aux nerfs habituellement solides. Misère des complexions humaines ! L'accoutumance à une longue paix, à des relations agréables avec les pouvoirs publics, amollit, en quelque sorte, les plus fermes caractères, favorise certaines tendances au contentement de soi, certaines saillies de l'amour-propre, certain esprit de domination. Et la perspective de brusques souffrances risque de désemparer la volonté, de troubler le jugement.

Le Frère Narcellien, élu Assistant l'année précédente et préposé au contrôle des districts sud-américains (1), se charge de rendre confiance et vaillance au Frère Bernon. Sa lettre du 23 juillet 1895 est rude ; mais si elle ne ménage pas le destinataire, c'est qu'elle entend lui fournir les motifs de redevenir pleinement lui-même :

« Vous parlez comme d'une chose toute naturelle de l'abandon de l'Équateur. Il semble qu'à la première injonction des radicaux, s'ils viennent au pouvoir, vous êtes tout disposé à fuir de tous côtés, après avoir tout vendu et tout abandonné... Nous attendons de vous une conduite bien autrement courageuse et nous sommes assurés que vous défendrez pied à pied le terrain... Veillez sur votre ton tranchant, qui n'admet pas la contradiction... Il est des paroles qui entravent votre action et gênent votre ministère. Vous êtes homme de foi, de piété, profondément religieux, on peut vous parler sans détour.

« Sauver ce beau district, conserver à ce peuple le bienfait d'une sérieuse éducation catholique, n'est-ce pas digne de votre zèle?... En continuant l'œuvre du Frère Aulin, vous l'avez élevée à une prospérité remarquable (2). »

Mais voici Alfaro installé à Quito. Les élèves des écoles chrétiennes ont, par ordre, assisté à son entrée triomphale.

(1) Sur le Frère Narcellien, voir l'Index de notre tome VII.
(2) Archives de la Maison Généralice, ID l[9].

Obligation pénible pour les Frères, démarche mal comprise par nombre de familles. Du moins, le *statu quo* se trouve-t-il maintenu. Plusieurs mois s'écoulent. En janvier 1896, le général, au retour d'une expédition à Riobamba, réclame de nouveaux applaudissements. Cette fois, on lui objecte que l'interruption des classes est préjudiciable au travail scolaire et qu'on préfère ne pas créer une coutume fâcheuse.

La réponse est jugée téméraire, le refus semble un indice de révolte. Les Frères se voient l'objet de menaces et de vexations, de la part d'une bande de sectaires. Ils demandent vainement la protection des autorités : le gouverneur de la province et l'intendant de police déclarent qu'ils n'interviendront pas en faveur de religieux français. Le consul de France, le marquis de Persan, offre un refuge à ses compatriotes persécutés : dix d'entre eux peuvent prendre gîte en sa maison ; le Frère Miguel les accompagne, s'affirmant ainsi solidaire des instituteurs venus d'Europe. Les autres Lasalliens trouvent un asile soit chez les Pères de la Merci, soit chez les Franciscains.

Le 28 janvier, le Frère Bernon-Marie, reçu par le président Alfaro, s'entend signifier que les écoles chrétiennes n'auront plus à compter sur les subsides de l'État. Cette rupture violente du traité de 1862 émeut à ce point le Provincial qu'il ne songe plus qu'à sauvegarder la vie de ses subordonnés. Liberté pour les Frères de regagner leur domicile à Quito, sécurité matérielle garantie à toutes les communautés, droit, pour le délégué de la Congrégation, de fermer les établissements scolaires sans être inquiété, enfin autorisation générale de sortir du territoire équatorien : ce sont les seules requêtes formulées.

Alfaro ne les rejette point. Il assure même que le gouvernement ne nourrit aucune intention malveillante : « On ne vous expulse pas et rien ne vous empêche de continuer votre enseignement. »

Ces paroles vaudraient d'être retenues. Et la suite prouvera qu'elles étaient sincères. Mais le Frère Bernon s'hypnotise sur un double danger : troubles politiques et ruine financière. Il réplique à son interlocuteur : « En dénonçant la convention qui nous liait à la République et en nous coupant les vivres, vous nous forcez à partir. »

L'injustice des radicaux était flagrante : le Provincial y ripostait par des mesures extrêmes. Sans avoir cherché recours, pour l'avenir de l'œuvre, auprès des catholiques, il ordonne

aux Frères de cesser les classes et les rassemble tous dans les locaux de l'Institut de La Salle.

Les élèves se présentent au Beaterio : les portes ne s'ouvrent plus ; des agents de police se tiennent devant l'établissement. Beaucoup d'enfants se dirigent vers l'hacienda de la Magdalena, espérant que leurs maîtres se sont retirés en cette maison de campagne. Pas de « Hermanos » à la Magdalena.

Désolation dans la ville. L'archevêque se saisit du problème. En attendant une décision des Supérieurs de la Congrégation lasallienne, il va pourvoir lui-même au fonctionnement des écoles primaires : de jeunes prêtres et des laïcs sont aux ordres de Mgr Gonzalez pour instruire, au moins provisoirement, les garçons de la capitale. Parmi ces magisters de bonne volonté, on remarque le Dr Ulpiano Perez Quiñones, le futur évêque d'Ibarra (1).

Bien entendu, le Frère Bernon a narré les événements et demandé des instructions à Paris. Ses initiatives ne s'expliquaient qu'en raison des longues distances. Il a cru nécessaire d'agir avec promptitude et netteté. Il n'a pas tardé à s'apercevoir qu'une certaine temporisation aurait eu de meilleurs effets. Dès février, il commence à réorganiser des classes rue du Cebollar. C'est ensuite que lui parviennent les conclusions définitives du Régime.

Le Frère Narcellien lui écrit : « Après avoir pris connaissance de vos lettres des 29 et 31 janvier, arrivées le 5 mars, le Très Honoré Frère a réuni les Assistants pour délibérer sur la situation si grave que vous nous exposiez. A l'unanimité, le Conseil a décidé qu'il fallait, sans reculer devant les sacrifices, conserver quelques maisons en Équateur, ne pas abandonner complètement une colonie si florissante il y a quelques mois à peine (2). »

L'*Instituto de La Salle* a cessé d'exister. Mais l'ancienne communauté enseignante du Beaterio devient le corps professoral de la *Sagrada Familia*, école libre dont la mense archiépiscopale fournit les ressources. On comptait 1 156 élèves au Beaterio, en 1895 ; la Sagrada Familia en abrite 1 194, au mois de décembre 1896 (3).

En province, il a fallu se résigner à de nombreuses ferme-

(1) Frère PAUL-JOSEPH, pp. 148 à 150.
(2) Archives de la Maison Généralice, ID l[9], lettre du 6 mars 1896.
(3) Frère PAUL-JOSEPH, p. 150.

tures. Seuls gardent chance de subsister durablement les établissements de Cuenca et de Latacunga. Les maîtres en disponibilité s'éloignent de l'Équateur. Dès la fin de 1895 le Frère Angel-Sardien et le Frère Amador étaient passés au Chili ; en mars 1896, débarquent à Valparaiso cinq autres Frères du district équatorien, dont trois Français et deux Sud-Américains ; quatre les suivent encore au mois d'avril ; deux Français et deux compatriotes du Frère Miguel, exilés de leur propre pays (1). Il se produira quelques retours en Europe, quelques envois dans l'hospitalière Colombie.

Le Frère Narcellien juge la situation d'un point de vue très élevé : d'accord avec l'un de ses correspondants, le Frère Imélius, il estime que « la persécution sera fort utile au district : — Elle nous purifie, proclame-t-il, nous oblige à devenir plus surnaturels, à donner une formation plus religieuse, à nous limiter aux œuvres qui sont bien nôtres, les écoles gratuites pour les enfants pauvres (2). »

Le Frère Provincial, quant à lui, dresse le bilan du désastre : « Notre humble district, il y a deux ans à peine, comptait 125 Frères et plus de 6 000 élèves. Le simoun révolutionnaire a soufflé : 8 communautés ont été fermées et près de 4 000 enfants ont subi la dispersion... Il reste à peine 60 Frères ; et tous ne sont pas employés. »

Le Lasallien fidèle a cependant triomphé du pessimisme ; ses considérations le révèlent calme, dorénavant, devant l'épreuve, et disposé, si Dieu le veut, à boire le calice jusqu'à la lie : « Quelle triste chose qu'une guerre civile et religieuse ! Mais pour les âmes bien trempées, quel noviciat ! le noviciat du martyre ! Avoir sans cesse en perspective l'assaut de la communauté par une bande d'assassins, de noirs, de mulâtres, un coup de baïonnette dans la poitrine ou une balle dans la tête, tout cela est dur à la pauvre nature, mais que c'est bon pour l'âme (3) ! »

L'antichristianisme restait capable, assurément, d'odieux méfaits. Si le sang n'était pas toujours versé, si une tolérance précaire se prolongeait à l'endroit des écoles (4), de vives inquiétudes harcelaient les croyants. Une émule d'Alfaro, le

(1) Archives de la Maison Généralice, HB x.

(2) *Ibid.* ID l[o], lettre du 23 mai 1896 au Frère Imélius, à Quito.

(3) Lettre de 1897, citée dans la Notice nécrologique du Frère Bernon-Marie, 1907.

(4) « Nous attendons paisiblement l'ordre de sortir du pays ou de continuer notre œuvre, » déclarait le Frère Provincial.

général Plaza, promulguera les lois établissant le mariage civil et le divorce par consentement mutuel ; il interdira la fondation de nouveaux monastères, nationalisera les biens de l'Église. Le temps lui manquera pour laïciser l'enseignement à tous les degrés (1). La puissance de l'État concentre son effort sur la destruction du sentiment religieux : lutte insensée, haine stérile, tandis que le pays aurait besoin d'un équipement économique, tandis que, douloureuse, subsiste la question sociale, que les Indiens — pauvres *peones* — croupissent dans l'ignorance et dans une sorte d'esclavage (2).

L'ouragan n'a pas brisé les intrépides. Les Miguel, les Amos, les Imonis, les Imélius, les Jébert, et maints de leurs disciples — Frères, prêtres, chrétiens chefs de famille — se dressent autour du Frère Bernon-Marie. Quand une nouvelle répartition des nations du monde entre les Assistants amène le Frère Narcellien à « céder » l'Équateur au Frère Viventien-Aimé, le Provincial reçoit ces lignes, datées du 5 août 1897 : « Pour moi, ce n'est pas sans un grand serrement de cœur que je laisse à un autre mes chers persécutés... J'ai fait connaissance avec de nobles âmes, dont le courage a été à la hauteur de situations difficiles et périlleuses... Rien n'a pu entamer cette phalange sacrée. » Et le Frère Narcellien affirmait que « l'histoire de ces événements serait l'une des pages les plus glorieuses des annales de l'Institut (3) ».

On devait néanmoins prévoir le fléchissement chez les peu robustes, chez des jeunes, récemment transplantés du milieu familial et qui n'eussent pas résisté au déracinement total, loin de la patrie. De Rome, le cardinal Verga mandait, le 31 mars 1896, à l'archevêque de Quito : « Considérant les malheurs des temps, le Supérieur général a eu recours à la Sacrée Congrégation des évêques et réguliers, afin qu'en vertu de l'autorité apostolique et pour tranquilliser la conscience des Frères, dans la République équatorienne, elle daigne les dispenser des vœux simples temporaires. La Sacrée Congrégation remet à votre sagesse, tant que dureront les circonstances présentes, le soin d'accorder ces dispenses (4). »

Le noviciat avait, en 1895, arrêté ses activités normales. Les sujets en formation une fois placés ou congédiés, le Frère

(1) J. T. Bertrand, p. 267.
(2) *Ibid.*, pp. 384 à 386.
(3) Archives de la Maison Généralice, ID l[9].
(4) *Ibid.*, ID l[8].

Amos, que les Supérieurs avaient naguère choisi pour guide de cette jeunesse, s'était trouvé réduit, on le sait déjà, aux humbles occupations de jardinier et d'homme de peine. Il était urgent de reprendre l'œuvre. Mais il importait aussi de la confier à un religieux autochtone, dont le prestige s'imposât aux gens du pays. Dès lors le Frère Miguel se voyait tout désigné.

Les autorités civiles s'étaient permis auprès de lui d'audacieuses tentatives : il avait repoussé du pied les offres brillantes qui tendaient à le séparer de son Institut. « Si les Frères français, avait-il répondu, sont tous obligés de partir, je m'en irai avec eux. » Dès ce moment, il eût accepté de se rendre à la Maison Mère, où onze ans plus tard, le Frère Gabriel-Marie l'appellera (1).

Directeur des novices, le 2 février 1896, l'ancien professeur au Beaterio s'applique avec succès à sa tâche nouvelle. Sa bonté, sa patience, sa délicatesse s'y emploient largement ; sa science et son éloquence ne lui sont pas inutiles ; mais surtout l'exemple de sa piété, de sa régularité, de son austérité affermit les vocations. Auprès de lui, les novices, durant les premiers mois, ne sont que trois ou quatre. Il les invite à prier l'Enfant Jésus, afin qu'Il envoie des maîtres religieux à ses petits frères les pauvres. Bientôt l'on compte plus de 20 postulants. « Cher Frère, vous opérez des miracles ! » s'exclame l'entourage (2).

Le dix-neuvième siècle sur le point de s'achever, les espérances d'un renouveau chrétien grandissent en Amérique latine. Un concile qui a rassemblé 12 archevêques et 41 évêques de cette partie du globe s'est tenu à Rome, du 28 mai au 9 juillet 1899. Sous l'inspiration d'un capucin, le R. P. de Llevaneras, qui devient, au mois de juin, le cardinal Vivès y Tuto, des plans d'évangélisation et de réforme se dessinent (3). L'Équateur en bénéficiera, gouverné par un épiscopat qui envisage et assume ses responsabilités.

En 1900, la canonisation de saint Jean-Baptiste de La Salle vient renforcer l'élan des communautés lasalliennes. « C'est le moment de nous ressaisir et de nous donner entièrement à Notre-Seigneur, écrit un Frère Assistant au Frère Miguel. Le degré de notre amour pour lui, de notre union habituelle avec

(1) Frère PAUL-JOSEPH, p. 284.
(2) *Ibid.*, p. 221.
(3) MOURRET, *Histoire de l'Église*, IX, pp. 354-355.

Lui, en un mot, notre sainteté, voilà, en vérité, la mesure de notre action apostolique (1). » Programme auquel « le saint » de Quito se conforme spontanément ; que, l'année suivante, rendu à ses novices, il ne manquera pas de leur suggérer. L'hymne où il célèbre son Père et Fondateur met en lumière son propre idéal : « Déifiée lui paraît l'âme des enfants, parce qu'en eux c'est Dieu qu'il voit (2) ! »

Le relèvement du district se réalise de jour en jour. Il va s'accélérer à partir de 1903 et 1904. L'apaisement politique y contribue. Le Frère Jébert annonce au Frère Viventien-Aimé, le 13 octobre 1903, que « le ministre de l'Instruction publique l'a officiellement invité à participer à une session du Conseil supérieur, où se discutera, et sera définitivement arrêté, un plan général d'études pour l'enseignement secondaire. — J'ai dû, ajoute-t-il, m'entendre avec le président de la République au sujet des Frères attendus à l'Équateur. — Les Frères des Écoles chrétiennes peuvent venir nombreux ; nous les recevrons avec plaisir (3) ; telle fut sa réponse. »

Ces Lasalliens qui doivent si puissamment aider au progrès intellectuel et moral du pays, ces continuateurs, après un quart de siècle, de Gabriel Garcia Moreno, ce seront les religieux bannis de France par la législation sectaire...

(1) Frère PAUL-JOSEPH, p. 257.

(2) *De los niños la alma endiosa — Porque á Dios en ellos ve.* (*Ibid.*, p. 256.)

(3) Archives de la Maison Généralice, ID l[o]. — Le Frère Imonis, devenu Visiteur à la fin de 1904, put développer les maisons de formation. En 1908, il fut trouver Alfaro, qui s'était de nouveau emparé du pouvoir, et il gagna ses sympathies. En 1909, le dictateur félicitait les Frères de leurs travaux.

En 1950, les 189 Lasalliens de l'Équateur instruisaient 10 041 élèves dans 22 établissements.

CHAPITRE II

LE CHILI

Le décret chilien de 1862 et Mgr Rafael Valdivieso. Démarches des autorités ecclésiastiques auprès du Frère Philippe pour obtenir des Frères. Appui de M. Baudon, président général des Conférences de Saint-Vincent de Paul. Le Chili et ses habitants depuis les guerres de l'Indépendance ; Andrés Bello, Diego Portales : leur rôle dans la formation et dans l'orientation de la République. Les Présidents ; Manuel Montt et l'Éducation nationale. — Nouvelles tentatives des Chiliens rue Oudinot entre 1867 et 1874. Envoi des Frères Yon-Joseph et Adrian of Jesus à Santiago en 1876. Les temps du « libéralisme » : situation de l'Église catholique en face de l'État. Offres d'établissements aux Lasalliens. Décisions du Frère Irlide. Arrivée d'un groupe de Frères (avril 1877). Ils prennent en charge la *Casa de Talleres*, centre d'apprentissage créé par la Société de Saint-Vincent de Paul. Le Frère Provincial Armin-Victor au Chili. Nouveaux envois de Lasalliens. L'école de la Esperanza. Les plaintes de don Joaquin Monge ; œuvre des Frères Théodald et Laurent-Martyr aux Ateliers. Le noviciat et son directeur, le Frère Théotime-Marie. — « La Guerre du Pacifique » (1879-1883) Les Frères dans le Chili victorieux. Le Frère Bernon-Marie, Provincial, et le Frère Théodald, Visiteur auxiliaire. L'école San Vicente à Valparaiso. État du personnel et des maisons de la Congrégation en juillet 1887. Deuxième école à Valparaiso, encore sous les auspices de la « Sociedad católica de Instrucción primaria ». Les établissements de la Société de Saint-Thomas d'Aquin à Santiago ; écoles San Luis et San Carlos. Position des Frères au Chili après quatorze ans de travail ; lettre du Frère Assistant Junien au Frère Bernon-Marie. — Malaises en 1891-1892. La « Révolution » politique de 1891 et le suicide du président Balmaceda. Le Chili à la fin du dix-neuvième siècle. Collaborations demandées aux Frères par les catholiques : l'école de Limache ; la *Casa San Juan Evangelista;* le projet de la Société de Bienfaisance de Santiago ; le collège San Jacinto ; le noviciat à l'avenue Providencia. La canonisation de M. de La Salle célébrée en l'église « del Salvador ». La donation Ruiz Tagle. L'École normale catholique, dirigée par le Frère Ludolf-Honoré. L'*Instituto San Jose* à Temuco. Les lendemains des communautés chiliennes, au vingtième siècle.

Juste à la fin de cette année 1862 où les Équatoriens se mettaient d'accord avec le Frère Philippe pour l'établissement des religieux de son obédience en leur pays, un décret du pré-

sident du Chili, Joaquin Pérez, statuait que « les membres de la Congrégation dénommée Institut des Frères des Écoles chrétiennes » pourraient vivre en ce pays selon leurs Règles (1).

Cette autorisation légale intervenait à la demande de Mgr Rafaël Valentin Valdivieso, archevêque de Santiago. Il semblait donc que l'on attendît là-bas, dans un temps prochain, les fils de Jean-Baptiste de La Salle. Une première démarche auprès de leur Supérieur général avait eu lieu dix ans plus tôt. Don Joaquin Larrain Gandarillas, directeur du grand Séminaire en la capitale chilienne, écrivait, le 25 octobre 1852, à la Maison Mère que, chargé d'une mission en Europe par la hiérarchie ecclésiastique, il « désirait ardemment » entretenir le Chef de la Congrégation. Une prompte réponse lui faisait connaître que, les sujets disponibles manquant, aucune fondation ne serait envisagée dans la lointaine République de l'hémisphère austral (2).

Don Gandarillas ne revint à la charge qu'en janvier 1861. A cette date, il voyageait de nouveau sur le vieux continent ; c'est à Paris même qu'il rédigeait la lettre suivante : « La Conférence centrale de Saint-Vincent de Paul vous offre la maison qu'elle a acquise à Santiago et dans laquelle environ 80 garçons, orphelins ou abandonnés, reçoivent une éducation religieuse et un enseignement industriel... Cette maison, qui deviendrait le berceau de votre Institut en notre nation, se trouve dans des conditions très favorables pour permettre aux Frères d'y organiser leur existence de communauté selon leur Règle (3). »

Mgr Valdivieso appuya personnellement la requête. Il était alors, lui aussi, l'hôte de la France. Le refus que formula leur Frère Philippe de détacher une petite équipe aux extrémités du globe déçut l'archevêque, sans le décourager totalement. L'année suivante, il essayait d'un autre intermédiaire : puisque les confrères de Saint-Vincent de Paul jouaient un rôle essentiel dans l'entreprise, leur président général, M. Baudon, qui dirigeait depuis 1848 la Société créée par Ozanam, fut prié d'agir rue Oudinot. « Je crois, déclara-t-il le 17 juin 1863, qu'il y a un très grand bien à opérer au Chili. Car la foi dans cette

(1) Archives de la Maison Généralice, HB x, Historique du district du Chili ; décret du 27 décembre 1862.

(2) *Ibid.*, dossier ID l.

(3) *Ibid.*, lettre du 9 janvier 1861 au Très Honoré Frère Philippe. Et réponse du Supérieur adressée, le 10, à l'archevêque de Santiago.

contrée est vive et les ressources y sont très grandes (1). »

Pertinente appréciation. Cette longue bande côtière accrochée aux flancs de la Cordillère des Andes était un beau pays dont la superficie de près de 800 000 kilomètres carrés présentait maintes possibilités de peuplement, maintes chances de fécond avenir. Libérée en 1817 par San Martin, organisée de 1818 à 1823 par Bernardo O'Higgins, l'ancienne « capitainerie générale » apparaissait — après un demi-siècle d'indépendance — en voie de réaliser cette sorte de prophétie de Bolivar : « Le Chili est appelé par sa situation, par les coutumes simples de ses vertueux habitants, par l'exemple de ses voisins, les fiers Araucans, à jouir des bienfaits que procurent les justes et douces lois d'une République. Si quelque République américaine doit durer longtemps, j'incline à penser que ce sera la Chilienne. Elle n'altérera pas ses lois, ses mœurs, ses pratiques, elle conservera l'uniformité de ses opinions politiques et religieuses (2). »

Les guerres civiles qui ont ensanglanté l'histoire des États hispano-américains demeurèrent longtemps inconnues d'une race prudente et laborieuse, de ces descendants de Basques dont se composait la majorité des citoyens de la jeune nation. Les Indiens Araucans ne subsistant qu'en faible nombre, le peuple du Chili gardait une homogénéité exceptionnelle dans le Nouveau-Monde. L'apport d'une immigration germanique dans les territoires méridionaux ne devait pas compromettre les garanties d'équilibre et de stabilité. Tout au contraire ; ces Allemands, adonnés à l'agriculture et à l'élevage, joignaient leurs qualités de patience, de ténacité, de discipline, à la sagesse des anciens colons. Beaucoup s'enracinèrent, ancêtres de familles épanouissant des rameaux vigoureux. Et plusieurs se haussèrent aux premiers rangs de la société locale (3).

Jusqu'en 1870, le Chili se développe avec une régularité généralement paisible. Ses institutions sont entourées de respect. De grands esprits, de fortes volontés les ont marquées de leur sceau. Andrés Bello, l'un des maîtres de Bolivar, ayant quitté le Venezuela pour fixer sa résidence à Santiago, devint recteur de l'Université de cette ville. A la fois humaniste de

(1) Archives de la Maison Généralice, ID I, lettre du 9 janvier 1861 au Très Honoré Frère Philippe.

(2) BOLIVAR, *Lettre de la Jamaïque*, 1815, citée par J. T. BERTRAND, *Histoire de l'Amérique espagnole*, II, p. 288.

(3) BERTRAND, II, p. 294.

large culture et juriste de science profonde, il inspira la Constitution conservatrice de 1833 et rédigea le code civil publié en 1859. Menéndez y Pelayo, l'illustre critique espagnol, professait pour Bello de la vénération : il le nommait « le Patriarche des Lettres hispano-américaines ». Placé, en politique, au-dessus des partis, l'ancien professeur du Libertador fut aussi « le Patriarche de la nation chilienne ».

Sur le plan des réalisations, Diego Portales n'eut pas moins d'influence que Bello sur le terrain des principes. Intelligence solide, tempérament dominateur, homme d'action persévérant jusqu'à l'entêtement, Portales rechercha l'intérêt de sa patrie, sans trop se soucier, d'ailleurs, en sa propre conduite, des impératifs de la conscience. Il eut pour idéal le gouvernement fort, pour objectifs l'ordre matériel, le bien-être, la prospérité. A ses yeux, la religion prenait surtout figure de garante de la vie sociale, le Décalogue restait un élément de paix et de progrès. Il voulut un enseignement public sérieusement organisé, une administration rigoureusement économe des deniers de l'État, un gouvernement à l'abri des soldats politiciens. Ministre quasi inamovible, il assembla, d'une main habile et vaillante, l'armature dont le Chili avait besoin pour résister aux bourrasques des émeutes et des *pronunciamientos*.

Sous l'impulsion de Portales — et aussi de son collaborateur, le financier Rengifo — une oligarchie de terriens, de commerçants et d'industriels mène la République. Puissant régime où la centralisation est poussée assez loin, où cependant les droits individuels ne sont aucunement méconnus.

Tel il fonctionne au temps des présidences décennales de Joaquin Prieto, de Manuel Bulnes, de Manuel Montt. Celui-ci, d'origine modeste, fut aidé par Portales dans sa carrière. Il se révéla haute intelligence et poigne vigoureuse. L'instruction publique retint particulièrement ses sollicitudes : Santiago passait déjà pour l' « Athènes du Sud » ; Montt multiplia dans le pays les lycées et collèges, fonda un institut pédagogique, un institut de sourds-muets, dota de plus de 300 écoles populaires les villes et villages de l'intérieur. L'Observatoire national, qui a rendu aux astronomes du monde entier d'immenses services, fut l'une de ses créations les plus célèbres.

En 1861, Manuel Montt, sortant de charge, va continuer à servir le Chili en qualité de président de la Cour suprême de justice. Joaquin Pérez lui succède au poste de Chef de l'État. Le nouveau Président était un esprit modéré et loyal : au milieu

des tristesses d'une guerre avec l'Espagne (qui essaya, vainement, de reprendre avantage sur ses anciennes colonies) Pérez s'efforça de se maintenir dans la ligne des grands organisateurs du Chili. C'est lui, nous l'avons vu, qui agréa l'éventuelle installation des Frères à Santiago (1).

***

La tentative de M. Baudon, malheureusement, avait échoué, se heurtant, comme les précédentes, à la volonté du Frère Philippe de ne pas aventurer quelques religieux à de trop longues distances. D'autres sollicitations s'esquissèrent en 1867, en 1871, en 1872, en 1873. La plus insistante semble être venue d'un jésuite français, le R. P. Louis Cots : le 5 octobre 1871, il saisissait le Frère Supérieur général d'une demande de l'évêque de San-Carlos d'Ancud ; ce prélat, de passage à Bordeaux en décembre 1870, avait confié au P. Cots son vif désir d'ouvrir pour ses diocésains une école lasallienne. L'heure était, assurément, mal choisie : la France se trouvait en plein désastre. Le jésuite attendit le retour de la paix pour écrire au Frère Philippe. Bien qu'il se fût concerté avec le très agissant Frère Alphonse, directeur général des établissements bordelais, il n'aboutit qu'à une fin de non-recevoir. Et sa seconde démarche, l'année suivante, connut pareil insuccès (2).

Les négociations reprirent à la fin de 1874, cette fois entre l'archevêque de Santiago et le Très Honoré Frère Jean-Olympe. « Les trois immeubles que j'ai à vous offrir, disait Mgr Valdivieso dans sa lettre du 15 décembre, sont : la maison contiguë à la chapelle de l'Espérance, la maison dite d'apprentissage, de la Société de Saint-Vincent de Paul, et l'école fondée par Ramon Bravo Covarrubias, laquelle est sous le patronage du vénérable Chapitre de l'église métropolitaine (3). »

Rien n'était encore décidé au moment de la dernière maladie du Frère Jean-Olympe. Le Supérieur général élu par le Chapitre de 1875 allait enfin donner satisfaction au Chili, comme, d'autre part, à l'Espagne. Le Frère Irlide ne s'effrayait pas

(1) Pour ce résumé d'histoire chilienne, nous utilisons J. T. BERTRAND, II, pp. 289 à 296.

(2) Archives de la Maison Généralice, ID l.

(3) *Ibid.* La « Esperanza » est ailleurs désignée sous le nom de « Obra pia de Zambrano ».

des vastes projets ; et il semblait bien nourrir de spéciales sympathies à l'égard des nations de langue castillane. Le Frère Yon-Joseph, Visiteur de l'Équateur, reçut l'ordre de se rendre à 3 000 kilomètres au sud. Accompagné du Frère Adrian of Jesus, il débarquait à Valparaiso en octobre 1876 (1).

Le Chili de cette époque n'était plus, dans l'ordre politique et religieux, exactement le même qu'aux temps de Portales. Déjà, lors de la présidence de Pérez, le mouvement libéral s'était accéléré. Le pouvoir exécutif perdait du terrain en face des parlementaires, membres du Congrès. Après 1865, une loi interdit la réélection du président de la République à l'expiration de son quinquennat. L'hostilité contre une Église d'État croissant tandis que déclinait le conservatisme, les cultes dissidents conquéraient droit de cité.

En 1871, le libéralisme triomphait avec Federico Errazúriz, substitué à Joaquin Pérez. Vingt années durant, quatre présidents se succéderont au pouvoir suprême, tous quatre — Pinto, Santa-Maria et Balmaceda à la suite d'Errazúriz — imprégnés des doctrines du positiviste Victoriano Lastarria, du jurisconsulte, historien et diplomate Vicuña Makenna, le plus célèbre et le plus habile inspirateur du parti. La législation se modifia, sans aller toutefois jusqu'à la rupture complète avec les traditions du pays. Restriction des initiatives du Chef de l'État, décentralisation, liberté de la presse, extension de la magistrature populaire du jury, suppression des monopoles et des dîmes ecclésiastiques, tels étaient les points essentiels du programme. Leur exécution se poursuivit méthodiquement, sans violence.

L'Église catholique demeure puissante sur les âmes, respectée du gouvernement et liée à l'autorité civile par le *patronato*, le droit de présentation aux évêchés et aux cures à pourvoir. Mais, surveillée plus que protégée, elle se voit retirer ses prérogatives dans une nation qui, jadis, lui appartenait toute et qui, dans une certaine mesure, se laïcise. Mgr Valdivieso proteste énergiquement contre l'abolition des tribunaux ecclésiastiques. D'autres décisions apparaîtront plus graves encore : dispense des cours d'instruction religieuse, accordée, dans les écoles officielles, aux élèves dont les parents déclarent s'opposer à cet enseignement ; validité reconnue au seul mariage civil. Aussi, les rapports se refroidissent-ils entre le Saint-Siège

(1) Archives de la Maison Généralice, HB x.

et la République. Cependant, ils ne seront jamais rompus.

Au total, les libertés religieuses ne sont pas en péril. L'archevêque de Santiago fonde un grand Séminaire, renommé dans toute l'Amérique, dans les heures mêmes où les présidents, d'autre part, multiplient les centres officiels d'instruction (1).

Au Frère Yon-Joseph trois établissements se trouvent proposés : la *Casa de Talleres*, organisée par les confrères de Saint-Vincent de Paul, l'*Obra pia de Zambrano*, et l'école patronnée par le Chapitre de la cathédrale. Il penche à les accepter en bloc (2). Des contrats sont passés : l'un, le 12 décembre 1876, avec don Joaquin Monge, agissant au nom de la Société charitable dont le Conseil central prend à sa charge l'entière dépense des « Ateliers » ; un autre, le 15 décembre, pour la fondation Ramon de Covarrubias : la signature donnée par le chanoine Joaquin Larrain Gandarillas engage « le doyen et les membres du Chapitre de l'église métropolitaine de Santiago ». Elle transmet aux Frères le soin de conduire une œuvre d'origine ancienne, instituée par legs du 15 mars 1811 (3).

Le Frère Visiteur, après ces accords de principe, se rembarque à destination de la France. Il laisse sur place le Frère Adrian avec mission d'aménager les locaux dès que le Supérieur général aura envoyé son assentiment (4).

C'est par une lettre du 6 mars 1877, adressée à Mgr Rafaël Valdivieso, que le Frère Irlide fait connaître la suite qui doit être réservée aux négociations du Frère Yon-Joseph : la Casa de Talleres et la fondation Covarrubias vont recevoir une équipe de religieux enseignants. Toutefois, jusqu'à nouvel ordre, les contrats n'auront que valeur provisoire ; l'expérience dira s'ils sont susceptibles d'une application définitive. Il faudra, dès lors, envisager la création d'un noviciat au Chili : sinon, l'effort de l'Institut resterait sans lendemain. Le Supérieur se tient assuré des bons offices de l'archevêque, dont la bienveillance s'est déjà manifestée, les mois précédents, aux délégués de la Congrégation. Dorénavant, le Frère Armin-Victor, Visiteur provincial pour l'Amérique, règlera les questions pendantes ; il fournira, s'il y a lieu, un personnel supplémentaire, qu'il puisera dans les communautés du Nouveau-Monde (5).

(1) J. T. Bertrand, II, pp. 296 à 298.
(2) Archives de la Maison Généralice, HB x.
(3) *Ibid.*, ID l.
(4) *Ibid.*, HB x.
(5) *Ibid.*, ID l.

Le 11 avril, le Frère Amédée, venant de l'Équateur, arrive à Santiago, tandis que le Frère Adrian of Jesus retourne aux États-Unis. Le 19 du même mois, les Frères Jucondus, Théophile et Donatorio, choisis en Europe et montés à bord d'un navire britannique, achèvent leur long parcours. Les quatre Lasalliens s'installent, le 1er mai, dans la maison que possède la *Junta directiva* de Saint-Vincent de Paul. Ils s'occuperont des apprentis recrutés et protégés par les confrères. Voilà, pour le moment, la seule œuvre qui fonctionne sous la direction des préposés du Frère Irlide (1).

Le Frère Armin-Victor s'en tient à cet essai. Il a été, d'ailleurs, impressionné favorablement par le Chili, dont le clergé prend nette conscience de ses devoirs, à la lumière des enseignements et des exhortations du vénérable Mgr Valdivieso (2). Il a confiance en l'avenir de ce pays. Les débuts du petit groupe d'éducateurs y sont très humbles. Mais le travail s'opère en terrain capable de porter fruit. C'est donc avec un sentiment de sérieux espoir que le Provincial passera la main au Frère Aulin, personnellement chargé de l'Amérique du Sud à partir du 16 juin 1877.

En 1878, le Frère Théodald est envoyé de France, avec l'obédience de directeur. Deux autres Lasalliens français l'accompagnent. Puis le Frère Visiteur Aulin amène de l'Équateur un renfort de quatre religieux.

Ainsi pourra-t-on assumer de plus nombreuses tâches. L'administrateur de l'église de la Esperanza, Francisco de Borja Gandarillas, avait, en décembre 1876, dressé un projet de convention que le Frère Yon-Joseph regardait comme acceptable. Le document va servir de base à la fondation d'une école. Le Frère Amédée la dirigera, entouré de trois adjoints. L'archevêché consent à tous les frais de premier établissement. Les classes sont ouvertes à la fin d'août 1878 : 115 élèves les fréquentent (3).

Don Joaquín Monge, grand ami de l'Institut, est allé au-devant du Frère Aulin, le 29 mai, et lui a témoigné une chaude sympathie. Toutefois, en qualité de président de la Conférence

(1) Archives de la Maison Généralice, HB x.

(2) *Ibid.*, cahiers du Frère Armin-Victor. Mgr Valdivieso, dit le Frère Provincial, gouverne son diocèse depuis 1845, et y déploie une action énergique.

(3) Archives de la Maison Généralice, ID l. Il n'est plus question de l'école Ramon de Covarrubias. Peut-être les ressources de la fondation de 1811 ont-elles été affectées à la Esperanza.

de Saint-Vincent de Paul, il s'est plaint des soucis que lui cause le budget des ateliers d'apprentissage. Il a même écrit, sur ce chapitre, au Supérieur général. Et le Frère Irlide lui expédie, le 5 juin, cette réponse : « Vous avez raison, monsieur, de dire que les œuvres de Dieu ont besoin, pour s'affermir, de passer par le creuset de l'épreuve. Je vois que la vérité de cette maxime se vérifie au Chili comme partout. Mais je regrette vivement ce que vous me dites du surcroît de dépenses que vous avez constaté cette année dans l'administration de la Casa de Talleres. Quoique la chose s'explique un peu par les besoins de première installation et les réparations indispensables, je vais recommander au Frère Directeur une économie sévère (1). »

Les Frères, sans aucun doute, se trouvaient en mesure de se justifier. Ils avaient eu quelque peine à remettre en ordre une maison glissant vers l'anarchie. Le personnel d'instituteurs et de contremaîtres auquel la Société fondatrice avait eu précédemment recours ne manquait peut-être pas de bonne volonté ; faute d'autorité, de méthode, de sens pédagogique, il n'avait su ni imposer une discipline, ni organiser le travail. L'œuvre n'atteignait pas ses buts et, en définitive, revenait trop cher pour ses résultats. Il fallait, désormais, de l'argent pour restaurer l'édifice, acquérir du matériel, payer des aides compétents. C'était le programme du Frère Théodald. Pour le mettre à exécution, le Frère sous-directeur Laurent-Martyr lui viendrait admirablement en aide. Excellent ouvrier manuel et très bon technicien, il avait obtenu de remarquables succès au Protectorat de Quito (2). Lorsqu'on l'appelle à Santiago, en 1878, il est dans la force de l'âge et jouit d'une expérience déjà ancienne. Il emploie ses talents à la serrurerie et à la forge. Il s'occupe, en outre, d'agriculture et oriente de ce côté plusieurs de ses pupilles. Ce Languedocien s'adapte à son cadre de Sud-Amérique. Mais il est religieux et ne l'oublie point : il aime les chants liturgiques et veut en répandre le goût autour de lui. On ne se souciait guère, à Santiago, de vraie musique d'Église, conforme aux traditions chrétiennes ; le Frère Laurent-Martyr donne l'exemple, que finissent par imiter certaines paroisses et, au premier rang, les chorales de la métropole (3).

Voilà en cours les nobles et les utiles besognes. Reste à pré-

(1) Archives de la Maison Généralice, ID 1.
(2) Voir *Histoire générale*, VI, p. 341.
(3) Notice nécrologique du Frère Laurent-Martyr, 1895.

parer les lendemains. Le Frère Aulin assure au Frère Irlide, dès le 1er juin 1878, qu'une dame charitable se dispose à faciliter l'établissement d'un noviciat par une donation d'immeuble et de meubles. En réalité, c'est à l'archevêché que seront attribuées maison et chapelle. Néanmoins, par l'intermédiaire de la Société de Saint-Thomas d'Aquin, l'Institut recevra les arrérages d'un fonds spécial. (Et le capital même lui sera versé en 1895, lorsque les novices se transporteront dans les bâtiments de l'avenue Providencia) (1).

Le 4 novembre 1878, l'Obra pia de Zambrano hospitalisait deux postulants. Le soin de les former appartenait au Frère Théotime-Marie. Ce commencement retenait l'attention du chanoine Joaquín Gandarillas, devenu vicaire capitulaire lors du décès de Mgr Valdivieso. Le haut dignitaire ecclésiastique se demande si les Frères, pour s'installer et se recruter au Chili, n'ont pas besoin d'une autorisation particulière du Saint-Siège ; il pose la question à Rome. « Veuillez prier le cardinal préfet de la Sacrée Congrégation des religieux de fournir tous apaisements à Mgr Gandarillas, » écrit le Frère Irlide au Frère Procureur général Floride, le 20 mars 1879. « Il lui rappellera que l'Institut a été approuvé par l'Église et peut créer des établissements ainsi que recevoir des novices dans tous les diocèses dont les Ordinaires l'accueillent (2). »

L'année passait sans que de plus nombreuses vocations se fussent déclarées. « De mes deux sujets actuels, l'un est prêt à entrer en communauté ; je vais rester avec l'autre. » Tel est, en bref, le rapport du Frère Théotime au Supérieur général, le 4 novembre 1879. Et le dévoué religieux ajoute mélancoliquement : « La vie presque inoccupée à laquelle m'oblige cette situation me semble une sorte de supplice (3). »

(1) Archives de la Maison Généralice, ID l et HB x.

(2) Archives de la Maison Généralice, ID l.

(3) *Ibid.* Le 10 novembre 1948 mourait au Chili le Frère Tomas. Doyen des Lasalliens de l'Amérique du Sud, il était entré au noviciat de Santiago le 17 septembre 1879, à l'âge de dix-huit ans. Le 2 février 1880, il revêtait l'habit religieux. Profès perpétuel le 3 février 1889, il devenait directeur de l'école San-Luis. En 1891, il passait aux *Talleres* avec le même titre. Il gouverna ensuite l'école San-Carlos. En 1907, on le retrouve à la tête de l'École normale catholique ; il travaillera aussi à Puerto Montt, à Temuco. En 1937 âgé de soixante-seize ans, il prit sa retraite dans la maison de Nuñoa. Beaucoup de ses anciens élèves ont occupé des situations de premier plan. L'un d'eux est devenu Visiteur du district (*Bulletin de l'Institut des Frères des É. C.*, nº d'octobre 1948, p. 316).

***

Les communautés lasalliennes continueront à vivre, sans large développement, durant cette période agitée que remplit, de 1879 à 1883, la « Guerre du Pacifique ». Redisons les causes et les péripéties d'un conflit très important dans l'histoire des États hispano-américains : conflit pénible, puisqu'il se produisit entre nations-sœurs ; et si violent qu'il a laissé subsister des regrets très amers et des rancunes encore vivantes au bout de soixante-dix ans.

Il existe, entre le dix-huitième parallèle au nord et le tropique du Capricorne au sud, des territoires riches en salpêtre. La Bolivie possédait la partie méridionale de cette zone, avec les ports de Mejillones et d'Antofagasta ; au Pérou se rattachaient Tacna, Arica et Tarapaca. L'affreux désert d'Atacama s'étendait vers l'intérieur.

Les Boliviens négligeant d'exploiter les gisements, leurs voisins du Chili, gens pratiques, se livraient, au-delà des frontières, à de fructueuses opérations. En 1874, un compromis intervint : la Bolivie conservait la souveraineté des districts salpêtriers, mais elle s'engageait à ne jamais recouvrer d'impôts sur les industriels chiliens, déjà établis ou qui s'établiraient dans le désert.

La promesse ne fut pas très exactement tenue. Le Chili protesta, menaça. Le Pérou voulut s'interposer. Il dut combattre, auprès des Boliviens, ses alliés. Les Chiliens, vainqueurs sur mer dès novembre 1879, poursuivirent la lutte sur les territoires ennemis. Le 10 juin 1883, la bataille de Huamachaco s'achevait, pour les confédérés de Lima et de Sucre, par un complet désastre.

Le 20 octobre, était signé le traité d'Ancón. Le Chili s'annexait la province péruvienne de Tarapaca, occupait celles de Tacna et d'Arica, jusqu'à un plébiscite éventuel... qui n'aura jamais lieu. Quant à la Bolivie, elle se voyait arracher le port d'Antofagasta et perdait tout accès à l'océan Pacifique (1).

La République du Sud s'enivrait de sa gloire militaire et de sa prospérité matérielle. Ce sont des bonheurs dangereux. Ils ne tarderont pas à lui coûter une part de sa traditionnelle sagesse.

(1) J. T. Bertrand, II, pp. 275 à 278.

Mais tout d'abord, les bénéfices de la victoire se manifestent. On construit de beaux édifices ; on réalise de magnifiques travaux d'art, ponts, digues, canalisation d'un fleuve. Les finances sont habilement administrées. Le progrès des sciences, de la culture intellectuelle, va de pair avec le succès de toutes les entreprises.

Dans ce milieu très actif, les Frères des Écoles chrétiennes ont chance, après le piétinement des années de la guerre, de marcher de l'avant, eux aussi. L'impulsion qu'ils pouvaient recevoir du Frère Bernon-Marie, Visiteur en habituelle résidence à Quito, demeurait nécessairement intermittente. Une mission de Visiteur auxiliaire pour le Chili fut confiée au Frère Théodald, en 1884. Elle préludait à la création d'un nouveau district dont Santiago deviendrait le chef-lieu. Le Frère Bernon conservait, jusqu'à la définitive répartition des territoires, ses droits de surveillance et le moyen de formuler ses avis judicieux. Visiteur provincial, il orientera encore les âmes.

Le Frère Théodald, cependant, assume le travail administratif, suit de très près la vie des communautés, la préparation pédagogique, les études scolaires. Il examine les possibilités de fondations. Les tendances « laïques » du gouvernement ont contraint les catholiques à multiplier leurs propres écoles. C'est, notamment, la raison d'être de la *Sociedad católica de Instrución primaria.* Dans le port de Valparaiso, « San Vicente » est l'un des établissements organisés et entretenus par les membres de l'Association. Les Frères en prennent la direction, le 2 mars 1885. Bientôt, l'école acquerra grand renom dans la cité (1).

Un état du personnel au 22 juillet 1887 fournit, quant aux maisons et aux Frères du Chili, les indications suivantes : à Santiago, les Ateliers de Saint-Vincent de Paul restent sous le gouvernement du Frère Théodald, secondé par trois autres profès de vœux perpétuels, par cinq Frères ayant des vœux temporaires et par deux « novices employés » ; l'école de la Esperanza, qui fonctionne aussi dans la capitale, se range sous l'autorité du Frère Théotime-Marie, en même temps maître des novices : le local des sujets en formation se trouve en effet compris dans le bâtiment des classes. Avec le Frère Directeur, la communauté se compose d'un profès, d'un Frère à vœux

(1) Archives de la Maison Généralice, HB x. — L'établissement fut détruit en 1906 par un tremblement de terre et dès lors abandonné.

temporaires et de quatre novices employés. Trois postulants et cinq novices se préparent, en cette année 1887, à l'existence de religieux enseignant. L'école de Valparaiso, depuis le mois d'octobre 1885, a pour chef le jeune Frère Mateo, qui n'a encore prononcé que des vœux pour trois ans, et qui persévérera, puisqu'en 1901, il n'aura pas cessé d'instruire les petits Chiliens des bords du Pacifique. Six Lasalliens travaillent avec lui, deux qui se sont liés pour trois ans ou pour un an, quatre qui n'ont pas prononcé de vœux ou n'ont pas renouvelé leurs premiers engagements (1).

Les succès obtenus par le Frère Mateo décide le curé de la paroisse de l'Esprit-Saint, à Valparaiso, don Cristobal Villalobos, à pourvoir d'instituteurs à rabat blanc l'école San-José. L'accord se conclut en 1889 ; les traitements des maîtres sont payés par la *Sociedad católica de Instrucción primaria* (2).

Une autre Association (3), dont les buts sont identiques, existe depuis longtemps à Santiago. Elle se place sous le patronage de saint Thomas d'Aquin. Recueillant souscriptions et aumônes, elle entretient, vers 1890, dix écoles populaires, six de garçons et quatre de filles. Son président d'alors, le chanoine Miguel de Prado, conjure les Frères de joindre leurs efforts aux siens dans ce labeur de primordiale importance, l'éducation religieuse, dont la République libérale se désintéresse, mais qui demeure sous la protection des lois. Il offre à l'Institut quatre de ses établissements ; à titre officieux, M. Fernandez Concha, commissaire du gouvernement chilien à Paris, accepte de transmettre rue Oudinot les propositions de l'ecclésiastique. La réponse, en date du 18 avril 1890, est signée du Frère Assistant Junien : « Le Conseil général de la Congrégation a discuté l'affaire. » Il en a reconnu « les avantages ». Mais pour se les assurer, l'envoi de 20 Frères, sachant parfaitement l'espagnol, ne manquerait pas de s'imposer. Les Supérieurs seraient bien empêchés de réunir pareille équipe. Ils ont donc le vif regret de retourner, sans suite, à M. Concha la lettre du chanoine de Prado. Toutefois, le Frère Junien se permet cette suggestion : « Il serait préférable de donner à l'école de la Esperanza

(1) Archives de la Maison Généralice, ID l.

(2) Archives de la Maison Généralice, HB x.

(3) Fondée en 1869 par Mgr Rafaël Valdivieso. En 1950, cette Société s'occupait encore de 10 écoles primaires, comptant 72 professeurs et 5 100 élèves des deux sexes. (*Bulletin de l'Institut des Frères des É. C.*, n° d'avril 1950, p. 120.)

et au noviciat y annexé un emplacement plus vaste. De la sorte, nous aurions sans doute augmentation du nombre des novices et bientôt un personnel suffisant pour nous charger d'abord d'une des écoles offertes et ensuite, progressivement, des autres (1). »

Si, à la Maison Mère, on ajourne la solution, en Amérique on aboutit à une réalisation au moins partielle. Le Frère provincial Bernon-Marie consent, dès le premier trimestre de 1890, à prêter quelques Lasalliens à la Société Saint-Thomas d'Aquin, pour l'école San Luis. En 1891, il récidive en faveur de l'école San Carlos. Son auxiliaire, le Frère Théodald, se montre peu enthousiaste des dispositions prises : « Il y a cinq Frères, écrit-il, dans chacune des deux maisons ; ils y ont à peine le nécessaire pour vivre. Aucun contrat n'a été passé entre l'Institut et l'Association. Les religieux enseignants doivent subir le contrôle des Associés et fournir un rapport hebdomadaire (2). »

Dans l'ensemble, les pionniers de la Congrégation au Chili ne se sentaient pas, après quatorze années de peines, en mesure de dominer l'avenir. Ils restaient peu nombreux, mal rétribués, très isolés au bout du monde, et comme un peu en marge des aspirations, de l'âme même, du pays. Non qu'ils ne fussent appréciés : les démarches du clergé local, des collectivités catholiques en vue d'obtenir leur concours, prouvaient qu'on rendait justice à tant de dévouement, à tant de savoir-faire. Les premiers initiateurs de l'appel enfin écouté par la Maison de la rue Oudinot, Mgr Valdivieso, don Joaquín Monge, le chanoine Gandarillas, n'avaient pas été déçus. Des protecteurs également favorables surgissent autour des *Talleres* et de la *Esperanza*. Par décision archiépiscopale du 24 juin 1890 et sur la proposition du Conseil supérieur des Conférences de Saint-Vincent de Paul, don Joaquín Echenique Gandarillas a été nommé administrateur de l'Œuvre des apprentis : ses sollicitudes à l'égard des maîtres et des pupilles ne se démentiront jamais pendant près d'un demi-siècle ; en des circonstances très critiques, après 1904, il saura témoigner aux Frères une fidélité méritoire (3).

On constate cependant que les modestes communautés de Santiago et de Valparaiso jouissent d'une assez faible considé-

(1) Archives de la Maison Généralice, ID l.
(2) *Ibid.*, note sans date.
(3) Archives de la Maison Généralice, HB x.

ration soit dans le public, soit même dans les hautes sphères de l'Église chilienne. Mgr Mariano Casanova, successeur de Rafaël Valdivieso sur le siège archiépiscopal, a exprimé assez rondement son opinion lors d'une visite au Très Honoré Frère Joseph. Il s'est arrêté à Paris en revenant d'un voyage en Espagne. Le Frère Assistant Junien transmet au Frère Bernon-Marie les propos sortis de la bouche du prélat : « Mgr l'archevêque, ébloui par le *brillant* (1) de la maison de Madrid, ébloui du sémillant Frère Justinus-Marie (2), a dit au Très Honoré Frère que le noviciat de Santiago était mal tenu, peu propre, etc. etc. et qu'il fallait voir là une des causes qui empêchaient notre Institut de prospérer dans son pays. « Donnez-moi, ajoutait-il, un Frère comme Justinus-Marie et tout réussira ! »

La conclusion que le Régime a tirée de ce discours, le Frère Junien la signifie à son correspondant en son langage alerte, et volontiers humoristique : « Eh bien ! nous avons pensé qu'un Parisien comme vous, qu'un Visiteur stylé, un Frère sérieux en un mot, ayant du jeu, de la tenue, de l'urbanité, le titre de Provincial et les pouvoirs que ce titre confère, produirait un bon effet sur l'esprit de Monseigneur et des autorités chiliennes (3). »

***

Le Frère Bernon-Marie, une fois de plus, a vogué au-delà du Tropique. Il a donné des apaisements et des encouragements à Santiago, des espoirs à Paris. Pourtant, il n'a pas caché aux Supérieurs majeurs qu'on aurait encore besoin, dans les maisons du Chili, de renforts envoyés par la France. Il a déclaré qu'au surplus ces unités étrangères seraient accueillies avec bienveillance, vite acclimatées au sein de la famille religieuse qui les entourerait.

Or, il s'est produit des malaises, des malentendus, peut-être quelques heurts. Et, le 31 août 1892 ces lignes du Frère Junien partiront à l'adresse du Visiteur provincial : « C'est bien pénible pour moi, je vous l'avoue, de voir qu'après tous mes efforts

(1) Souligné dans le texte original.

(2) Le fondateur des établissements d'Espagne. Voir *Histoire générale*, VIII, pp. 328 à 369.

(3) Archives de la Maison Généralice, ID 1 9, dossier de l'Équateur, lettre du 9 novembre 1890. — Sur le Frère Assistant Junien voir *Histoire générale*, VII, p. 40.

pour remonter le Chili, après les exhortations qui ont décidé une élite de jeunes Frères à se diriger vers ce pays, je semble avoir travaillé en vain, même avoir trompé par d'illusoires promesses la jeunesse qui m'a écouté. J'avais dit que les Frères chiliens aimaient beaucoup les Français. Certaines jalousies, néanmoins, certaines cabales ne sont-elles pas à craindre (1)? »

En ce temps, l'atmosphère où vivait la nation était chargée de nuages et d'orages. Les esprits demeuraient échauffés, irritables, instables, au lendemain de graves événements. Depuis la fin de la guerre avec la Bolivie et le Pérou, on remarquait la recrudescence des passions politiques. Elles se bloquèrent contre le président Manuel Balmaceda quand celui-ci pour appliquer son programme de réformes, prétendit garder ses coudées franches en dépit de l'opposition du Congrès. Entre le Chef autoritaire et les partis résolus à lui barrer la route de la dictature, on vit Mgr Casanova chercher, proposer une transaction. Un instant, l'archevêque parut en voie d'arbitrer utilement le débat. Puis, le Congrès refusa de voter le budget, mettant Balmaceda dans l'alternative de démissionner ou de recourir à la force. Le président ayant affirmé qu'il se passerait de l'appui des députés et des sénateurs, la résistance armée s'organisa. Jorge Montt, qui commandait la flotte, se prononça en faveur du Congrès. Sur terre, une lutte sanglante se termina par la défaite des troupes présidentielles. Balmaceda, que ses amis abandonnaient, que ses adversaires voulaient mettre en jugement, se donna la mort dans la nuit du 19 septembre 1891.

Telle fut cette « révolution », prélude de bien d'autres bouleversements dans les esprits et dans les mœurs. Le déséquilibre devait s'accentuer entre les classes sociales, aristocratie terrienne ou capitaliste longtemps maîtresse de l'État et conservant la puissance de l'argent, bourgeoisie intellectuelle tendant vers le socialisme et s'imprégnant d'irréligion, prolétariat ouvrier mécontent de son sort. Les présidents Jorge Montt, Federico Errazúriz (deuxième du nom), Pedro Montt, connaîtront les querelles partisanes, les déboires financiers, les difficultés économiques, les incidents diplomatiques, la peine de gouverner avec des ministères de brève durée (2).

Malgré tant de chocs, le fond solide subsiste. Le Chilien ne perd pas ses qualités d'énergie, d'ardeur au travail, de clair-

(1) Archives de la Maison Généralice, dossier ID 1 9.
(2) J. T. BERTRAND, II, pp. 300 à 302.

voyance et de hardiesse. Absorbant les éléments ethniques d'origine allemande, italienne ou espagnole, il reste un bel exemplaire de la race blanche, voire un type, nullement adultéré, de la Latinité.

Les catholiques ont les meilleures raisons de ne pas ralentir leur apostolat. Ils apportent un contrepoids aux entraînements de l'orgueil politique et de la haine sociale, ils maintiennent les traditions séculaires, l'idéal supra-terrestre de justice et de charité. Les collaborations qu'ils réclament des Frères durant les dernières années du siècle témoignent d'un zèle incontestable.

En 1893, c'est la donation d'un prêtre, Emilio Pomar, qui provoque l'ouverture de l'établissement lasallien de Limache (1). La même année, une intéressante tentative s'ébauche au petit séminaire des Saints-Anges, dans la capitale : plusieurs Frères sont chargés des classes de débutants. Leur chef, le Frère Ludolf-Honoré, se conduit avec tact et gagne toute la confiance de Mgr Casanova. Mais il sent la difficulté de sauvegarder règles et usages de la Congrégation dans ce milieu essentiellement ecclésiastique : le recteur du Séminaire y exerce une autorité sans limites ; les Frères professeurs se trouvent associés aux prêtres qui enseignent le latin. Au bout de quelques mois, ls membres de la petite communauté de la « Casa San Juan Evangelista » sont rappelés à d'autres occupations par le Frère Théodald (2).

Celui-ci n'en rêve pas moins d'élargir le champ d'action de ses auxiliaires. Le 2 novembre 1893, il a paraphé un projet de convention avec la Société de Bienfaisance de Santiago : l'orphelinat que ce groupement a fondé serait, dans le premier semestre de 1894, confié à huit religieux de l'Institut. On y pratique déjà l'enseignement agricole : les Frères ne le négligeraient point ; mais, en outre, ils installeraient et surveilleraient des ateliers de menuiserie, de serrurerie, de couture. La direction de la Casa de Talleres les a préparés à conduire ce genre d'établissement. Et le Frère Théodald, spécialiste en la matière, souhaite, de tout son cœur, de pouvoir se lancer dans la nouvelle entreprise.

Par lettre du 15 décembre, il prie le Supérieur général de ratifier le contrat : « La maison est très vaste ; le domaine

(1) Archives de la Maison Généralice, ID l, donation du 8 mars 1893.
(2) *Ibid.*, HB x.

s'étend sur 80 hectares ; une belle église est comprise dans les bâtiments. » Merveilleuse occasion pour l'Institut qui, au Chili, « n'a fait que végéter jusqu'à présent. » A peine le gouvernement sait-il que les communautés lasalliennes existent : or, l'œuvre dont il s'agit les mettra en nécessaires rapports avec les services publics.

Ce plaidoyer n'assure pas gain de cause rue Oudinot. Le Frère Junien répond, le 19 février 1894, que la prise en charge d'un orphelinat si important exigerait un personnel congréganiste dont la Maison Mère ne dispose point jusqu'à nouvel ordre (1).

Les initiatives du Visiteur ne se trouvent pas, néanmoins, jugulées. Il acquiert, en novembre suivant, l'immeuble de la rue Rosas où, depuis deux ans et demi, l'école San-Jacinto, dépendant de l'archevêché, fonctionne sous une direction d'Institut. Un collège secondaire va se créer en ce lieu et, dès septembre 1896, on en agrandira le périmètre. Avec l'agrément de Mgr Casanova, le Frère Ludolf préside à l'organisation des études. Il n'ouvre, pour commencer, que les classes préparatoires. Externes ou internes, les élèves viennent peu nombreux, les trois premières années. Puis, les chiffres monteront rapidement, jusqu'au cinq centième inscrit, en 1904 (2).

Les activités, discrètes mais efficaces, du noviciat se maintiennent. Et l'on peut relever la preuve d'une stabilisation dans l'achat de l'immeuble de l'avenue Providencia, où les jeunes sujets sont transférés de la Casa de Zambrano, en octobre 1894. Opération réalisée, comme les précédentes, par les soins du Frère Théodald, à la veille de la complète autonomie de son district.

Le Frère Théotime-Marie garde son poste de formateur à la vie religieuse jusqu'au mois d'octobre 1897. Près de vingt ans il aura veillé sur les âmes qui ont entendu l'appel de Dieu. Personne n'était plus capable de discerner le sérieux des vocations, d'écarter les obstacles, d'affermir les résolutions, que ce Lasallien de grande vertu, vénéré de ses confrères et de ses disciples, et auquel les Chiliens demeurés dans l'Institut vouèrent un culte de reconnaissance (3).

(1) Archives de la Maison Généralice, ID l.

(2) *Ibid.* Le collège dut être fermé en 1905, à la suite d'incidents pénibles.

(3) Archives de la Maison Généralice, HB x.

L'hommage de la nation et de ses chefs ecclésiastiques remontait des Frères des Écoles chrétiennes à leur Fondateur. Après la canonisation de mai 1900, Mgr Mariano Casanova prit l'initiative des fêtes qui se déroulèrent à Santiago en l'honneur de saint Jean-Baptiste de La Salle. Une magnifique lettre pastorale convia les fidèles à participer aux cérémonies en l'église « del Salvador ». La Société de Saint-Vincent de Paul ne pouvait oublier qu'elle était à l'origine de l'installation des Lasalliens au Chili : le président du Conseil central en activité sur le territoire de la République, don Francisco de Borja Echeverria coopéra, auprès de l'archevêque, au succès d'une célébration vraiment touchante.

A cette heure, les Frères se voyaient tirés de l'ombre, récompensés d'un labeur longtemps assez ingrat. En 1901, le geste généreux du prêtre Joaquín Ruiz Tagle souligna l'estime où le clergé et les catholiques tenaient les maîtres des Talleres et des écoles de la Esperanza, de San José, de San Luis, de San Carlos, de San Jacinto. Une propriété, à la Calera de Tango, est mise par don Ruiz à la disposition des membres de la Congrégation : elle comporte une maison à deux étages, une chapelle et 18 hectares de terrain. La seule obligation stipulée par le bienfaiteur consiste pour les bénéficiaires à maintenir une petite école gratuite. Telle est l'agréable nouvelle que communique, le 3 mai, au Régime le Frère Angel-Sardien, l'ancien Visiteur de Quito, exerçant alors les mêmes fonctions dans le district du Sud (1).

Une œuvre très considérable s'esquisse dans la capitale : c'est l'École normale catholique, fondée par Mgr Casanova. L'archevêque a jugé que les futurs instituteurs seraient en bonnes mains, s'il les confiait aux Frères. Bien guidé dans son choix, il a désigné, comme le plus capable des organisateurs et des pédagogues, le Frère Ludolf. Sous la direction de ce religieux, qui a laissé de si bons souvenirs aux séminaristes des Saints-Anges, une communauté procède à l'instruction des normaliens, dans le local de l'Obra pia de Zambrano. Elle s'incorpore les Frères de la Esperanza, dont les classes deviennent l'école d'application des élèves-maîtres. Les résultats s'annoncent favorables. En décembre 1903, on pourra

(1) Archives de la Maison Généralice, ID l. — Malheureusement, la donation fut révoquée, à la suite des faits survenus à San Jacinto. (*Ibid.*, HB x.)

commencer à construire le grand édifice adapté à l'importance de la fondation (1).

Enfin, au mois de mars 1904, s'ouvre à Temuco un nouveau collège, l' « Instituto San-José ». Ses débuts précaires ne permettaient pas d'augurer la prospérité que, cependant, il connaîtra au cours du siècle. Un futur archevêque de Santiago, don Gonzalez Eyzaguiru, a fortement aidé au développement de San-José en orientant vers ce centre d'éducation les libéralités d'une bonne chrétienne, elle aussi d'ascendance basque, Mme Echaurren de Ochegavia (2).

Au Chili, comme ailleurs en Amérique latine, les expatriés de France apporteront un concours très précieux. Passés les premiers instants de surprise et de nostalgie dans un pays si lointain et qui, généralement, se réserve encore à l'égard des Lasalliens, ils fourniront le témoignage incontestable de la valeur des méthodes de l'Institut, de la sainteté de ses Règles, du zèle et de la vertu de l'immense majorité de ses membres. Eux-mêmes, on n'aura pas besoin de les « convaincre », ainsi que le prétendait l'un de leurs devanciers, « qu'à l'étranger, il est possible de se sanctifier et de travailler au salut des âmes (3). » Sans phrases, ils auront offert à Dieu, pour rester fidèles à leur vocation, le sacrifice du sol natal, des affections de famille, des jours paisibles dans un cadre connu. Sans phrases, ils reprendront l'existence de communauté et les besognes quotidiennes du professeur devant les horizons grandioses de l'Océan, au pied des hautes montagnes, sous les étoiles d'un

(1) Archives de la Maison Généralice, HB x.

(2) *Ibid.* L'Institut San-José de Temuco comptait, en 1948, 570 élèves pour tous les degrés de l'enseignement Des vocations religieuses y éclosent dans une atmosphère de piété et de bon travail. (*Bulletin de l'Institut des Frères des É. C.*, nº d'octobre 1948, p. 315.)

(3) Archives de la Maison Généralice, ID l, lettre du Frère Junien-Joseph au Très Honoré Gabriel-Marie, 12 août 1904.

Les « Ateliers Saint-Vincent de Paul » de Santiago fonctionnent toujours, et à plein rendement : 573 enfants et jeunes gens les peuplaient en 1947. Les Frères y sont secondés par des laïcs. Ils tiennent toujours à Santiago deux des écoles de l'Association Saint-Thomas d'Aquin. En 1912, le collège « Blanco Encalada » leur fut confié à Talca. Et depuis 1934, ils dirigent, à Puente Alto, les classes et les ateliers de l'importante Fondation Matte Mesias. (*Bulletin de l'Institut*, nºs d'avril 1949, p. 137, de janvier 1950, pp. 37-38, d'avril 1950, pp. 120-121.)

Les petits-novices et scolastiques du district ont actuellement leur maison à Nuñoa. (*Ibid.*, nº d'avril 1950, p. 119.)

Au total, le Chili comptait 13 établissements lasalliens, avec 134 Frères et 6 890 élèves en décembre 1951.

autre hémisphère. Tandis que viendra l'âge mûr, que la vieillesse s'appesantira peu à peu sur leur énergie, sans la briser, ils se dévoueront à leurs nouveaux élèves, avec le même cœur qu'en leur jeunesse ils enseignaient le catéchisme et l'orthographe aux petits Français. Et leur joie demeurera de bien servir l'Église, les âmes rachetées par le Christ, et loyalement, sans intérêt personnel, sans troubles arrière-pensées, à la fois leur patrie d'adoption et leur patrie de naissance.

CHAPITRE III

LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE

Positions géographiques et historiques de l'Argentine. Le peuplement de ce pays. Sa foi religieuse. Ses chefs, avant 1880. Développement et orientation de l'enseignement public. — Entre 1876 et 1887, les Frères des Écoles chrétiennes reçoivent plusieurs demandes d'établissements dans la République Argentine et ne peuvent y donner suite. La famille Armstrong : les dernières volontés de Miss Justa. Décision prise rue Oudinot, en décembre 1888. — Les deux délégués de l'Institut à Buenos-Aires (janvier 1889) : le Frère Calimer, Visiteur de Bayonne ; le Frère Jumaélien, professeur au pensionnat de Toulouse. Lettre du Frère Junien au Frère Jumaélien. Celui-ci est reçu par les lazaristes et accepte de conduire leur école Saint-Vincent. L'enquête et le rapport du Frère Calimer : conclusions favorables à un établissement dans la République, malgré l'ajournement de la fondation Armstrong. — Le Frère Jumaélien, seul à Buenos-Aires, bénéficie des encouragements et de l'appui des lazaristes et des jésuites. Lettre du R. P. Révellière au Frère Supérieur général ; envoi de nouveaux Frères du district de Toulouse. Les deux communautés lasalliennes, de la calle Lorea et de la calle Rio Bamba. Origine du grand Collège de La Salle. — Suite des pourparlers avec la famille Dose-Armstrong. Envoi du Frère Fidèle-Marie à Buenos-Aires pour un projet de construction, lequel ne se réalise pas. Vingt années d'attente avant la création de l'École d'agriculture Saint-Thomas d'Aquin. — Le petit-noviciat à Lujan (1890), puis à Buenos-Aires. Le personnel lasallien en 1891. Développement du Collège. Création d'un noviciat, dirigé par le Frère Jadère-Joseph (1896). L'école de Villa del Rosario (1899) ; espoirs qu'elle suscite dans l'âme du Frère Jumaélien. Les Lasalliens en Argentine, au vingtième siècle.

En ajoutant à l'immatériel empire de saint Jean-Baptiste de La Salle le beau district de l'Argentine, le Frère Joseph, Supérieur général au cœur très apostolique, ouvrit l'avenir à son Institut dans un pays plein de ressources humaines et chrétiennes. La jeune République, principale héritière de la grande Vice-Royauté du Rio de la Plata, présente sur son territoire, vaste comme cinq fois la France, le climat, les produits, les activités qui peuvent attirer et retenir la race blanche. Posée

sur le versant oriental des Andes, elle tourne vers l'Atlantique ses plaines et les vallées de ses fleuves ; l'estuaire où viennent confluer les eaux du Parana, de l'Uruguay et de leurs tributaires, mène les navigateurs vers l'accueillante et riche capitale. Plus au sud, la côte se découpe encore en golfes et en havres, jusqu'au détroit de Magellan, passage vers les États échelonnés le long de la Cordillère et vers les immensités du Pacifique. Même les voies terrestres permettent accès au Chili et à la Bolivie ; les montagnes ne sont pas infranchissables : le général José de San-Martin le prouvait dès 1817, par l'admirable campagne de guerre qui libéra les Chiliens. Et, au cours des années de l'histoire sud-américaine, les routes se sont construites, les chemins de fer se sont établis, pour relier les peuples, multiplier les échanges industriels et agricoles. De part et d'autre des sommets et des murailles gigantesques, les immigrants d'Europe se sont installés : Espagnols, Italiens et Français ont élu l'Argentine pour champ de travail et, souvent, pour définitive demeure. Basques de Bilbao et Basques du Labourd et de la Soule se sont rejoints à Buenos-Aires. L'Italie a envoyé ses fils, par centaines de milliers, gagner leur vie dans les centres urbains et sur la terre féconde. Sur 9 millions et demi d'Argentins, vers 1925, un quart au moins étaient d'origine italienne.

La France, si elle fournissait un bien plus petit nombre d'hommes à ce pays nouveau, exerçait là-bas une forte influence sur les esprits. Toute l'Amérique latine s'est inspirée, en politique, en sociologie, comme en littérature, de certaines idées françaises. Cet attrait vers une nation si longtemps prestigieuse ne pouvait être que tout particulièrement caractérisé en ces contrées du Rio de la Plata qui saluaient parmi leurs défenseurs héroïques un Jacques de Liniers, vainqueur d'une invasion anglaise en 1806, vice-roi choisi par ses concitoyens d'adoption, et, aux côtés de ce gentilhomme poitevin, deux créoles d'origine française, Martin de Pueyrredon, José Rondeau. Puis l'Argentine n'oubliera point que San Martin, le plus illustre de ses libérateurs, le génial soldat, reçut à Boulogne-sur-Mer l'hospitalité durant un exil achevé seulement par la mort.

Séparés de l'Espagne par les guerres de l'Indépendance, mais gardant de l'ancienne mère patrie la langue, les mœurs, la religion, peu à peu se rapprochant de son âme par la puissance des souvenirs et les aspirations vers le même idéal, les habitants de Buenos-Aires, de Rosario, de Córdoba s'enrichissent d'un surcroît de sang latin par tout l'apport de l'Italie. Castillans ou

Basques, Toscans ou Napolitains, ils sont, à peu d'exceptions près, catholiques de naissance et de tradition, et, en majorité, de profession de foi. Manuel Belgrano, l'un de leurs chefs, consacra son armée à Notre-Dame, lors de la bataille de Tucumán, le 24 septembre 1812, et donna, en ce temps, à ses troupes le drapeau virginal, blanc et bleu, qui devint l'étendard de la nation.

C'est le même qui, ayant reçu de la Junte gouvernementale une somme de 40 000 pesos en récompense de ses services, affecta tout cet argent à la fondation de quatre écoles dans lesquelles, prescrivait le donateur, « on enseignerait aux enfants, avec les dogmes et la morale de notre sainte religion, l'horreur du vice, l'amour de la vertu, l'inclination au travail, le mépris du luxe dans le vêtement et dans les repas, et surtout un esprit patriotique capable de se prononcer toujours en faveur du bien public, en dépit des intérêts particuliers (1). »

La hiérarchie ecclésiastique était régulièrement constituée depuis les siècles de la domination espagnole, avec un archevêque au sommet. Des prêtres et des moines siégeaient, en plus grand nombre que les laïcs, au Congrès de Tucuman, réuni le 24 mars 1816. On voyait au premier rang de ces députés le Frère Justo Santa María de Oro, un Dominicain, docteur de l'Université de Cordoba. Excellent religieux, grand théologien, patriote irréductible, il décida ses collègues à opter pour la forme républicaine de l'État, selon les désirs des masses populaires (2).

Des éducateurs, tels que les Lasalliens, devaient trouver leur place en pareil milieu. Ils présenteraient les garanties nécessaires : parfaite orthodoxie, au regard de l'Église ; prudence et loyalisme, aux yeux des chefs du gouvernement ; discernement des valeurs intellectuelles et morales parmi les enfants de toute condition et spécial dévouement à l'égard des plus pauvres.

L'exemple de l'Équateur et du Chili ne tentait-il point leurs émules du Sud-Est ? Malheureusement, l'Argentine eut à traverser de dures périodes de semi-anarchie, dé guerres avec ses voisins, de luttes civiles. La paix qu'elle connut ensuite, sous Juan Manuel Ortiz de Rosas, fut celle qu'impose, au moyen de la terreur, la plus cruelle tyrannie. Rosas, « grand cacique »,

(1) Cité par J. T. BERTRAND, II, p. 127.
(2) J. T. BERTRAND, II, pp. 146 à 148.

idole des gauchos de la Pampa, masquait sous l'harmonie d'un noble visage une âme démoniaque. Pendant dix-sept années, son joug courba les consciences, sa police mata les résistances. Alberdi, Sarmiento, Mitre, Mármol, Gutiérrez, toute une élite nationale dut chercher refuge dans l'exil. Le clergé trembla et se soumit. Rosas esquissait des gestes de dévotion entre ses crimes. Il déclarait le catholicisme indispensable à son peuple. Il appela même à Buenos-Aires les jésuites : ceux-ci, l'ayant vu à l'œuvre, déclinèrent ses offres redoutables.

La chute du despote, en 1852, fut suivie de nouvelles discordes. Le général Bartolomé Mitre, qui stabilisa les institutions, entacha une présidence digne d'éloges par la guerre, profondément injuste et affreusement exterminatrice, qu'il entreprit d'accord avec le Brésil, contre le Paraguay.

Cependant, l'ordre intérieur régnant, la nation envisageait plus clairement ses destinées. Les provinces, après tant d'années d'agitations et de révoltes, reconnaissaient enfin la suprématie de la capitale. L'immigration européenne, que Juan Bautista Alberdi avait préconisée, s'accélérait autant qu'on pouvait le souhaiter. L'agriculture et l'élevage étaient d'abondantes sources de revenus. De grands travaux publics — voies ferrées, lignes de télégraphe — facilitaient les transactions. Des régions, jusque-là peuplées d'Indiens sauvages, étaient conquises et civilisées. Sagement, les contestations de frontières, d'abord avec le Paraguay, puis avec le Chili, se réglaient, vers 1880, à l'amiable.

Les hommes d'État ne s'étaient pas désintéressés des questions d'enseignement. Jadis, Bernardino Rivadavia avait agi, à cet égard, en précurseur. Durant son court passage au pouvoir, en 1827 et 1828, il avait créé une École de médecine, une Bibliothèque nationale et obtenu le concours de professeurs de l'Ancien Monde. Le général Mitre, lui-même historien très estimé, institua de nombreux collèges, de 1862 à 1868. Faustino Domingo Sarmiento, son successeur à la présidence, avait jadis dirigé, au Chili, l'École normale de Santiago, lorsqu'il avait dû fuir l'Argentine pour se soustraire à la tyrannie de Rosas. C'était un cerveau puissant, l'un des plus remarquables de l'Amérique espagnole. Élevé au premier poste en sa patrie, il tint à développer l'instruction populaire. Mais, nettement positiviste, son idéologie se dressa à l'encontre des croyances de ses concitoyens. Les écoles qu'il fonda, sans être antireligieuses, ne distribuèrent qu'un enseignement tout « laïque ». Auguste

Comte avait trouvé, au-delà de l'Océan, de fervents adeptes. Un philosophe, José Ingenieros, auteur d'un important ouvrage *l'Évolution des idées argentines*, prolongera jusque dans le vingtième siècle le succès d'une doctrine hostile à la Révélation (1).

***

Ainsi, l'Église ne pouvait assumer son antique mission qu'au prix d'une sérieuse vigilance sur le terrain des dogmes et d'un vigoureux effort d'adaptation aux modalités politiques et sociales de la jeune Amérique. Elle ne manquait pas, nous l'avons vu, de raisons d'espérer, même sur le plan des contingences terrestres. Elle conservait autorité sur les âmes. Et pour former les esprits, elle possédait toujours des établissements et des maîtres.

La présence des Frères des Écoles chrétiennes était néanmoins désirée. Une première demande parvenait rue Oudinot en 1876 : l'évêque de Paraná la formulait ; en 1879, une seconde, dont un Père dominicain avait pris l'initiative, arrivait de Tucuman ; elle était officiellement renouvelée, l'année suivante, par la municipalité de cette ville. Le 18 décembre 1882, c'était l'archevêque de Buenos-Aires lui-même, Mgr Federico Aneiros, qui, dans une lettre adressée au Frère Irlide, requérait le concours des Lasalliens. Le quatrième appel provenait, en 1887, de la région de Santa-Fe (2).

Tant d'insistances s'expliquaient : l'Argentine jouissait alors de la paix matérielle ; l'immigration lui apportait non seulement une abondante main-d'œuvre, une richesse humaine aussitôt utilisée, mais, dans les milieux familiaux qui, peu à peu, se constituaient, une multitude d'enfants à pourvoir de notions morales, d'esprit patriotique et de grammaire. En ce qui concernait spécialement l'éducation religieuse, il fallait suppléer à la carence d'un État imbu de laïcisme et, pendant ces années de la première présidence du général Roca, mal disposé à l'égard du Saint-Siège. Les catholiques, en présence d'un avenir si lourd et d'espoirs et de périls, pesaient leurs responsabilités.

Le Supérieur de l'Institut, cependant, refusait de s'engager ; les garanties lui semblaient insuffisantes. La médiocre position

(1) J. T. Bertrand, II, pp. 306 à 322, 417, 422.
(2) Archives de la Maison Généralice, dossier ID 1.

des Frères au Chili, en ce temps-là, n'encourageait pas une autre expérience dans la nation la plus voisine. Pour qu'aux réponses courtoises et dilatoires se substituât une promesse d'examen attentif, il était nécessaire que le Régime se trouvât mis en demeure de se prononcer sur un plan de réelle importance.

La « Fondation Armstrong » est à l'origine des œuvres des Frères dans la République argentine. Nous allons voir comment elle en détermina l'existence, tout en restant à l'horizon, durant de longues années, un singulier mirage.

Thomas Armstrong appartenait à cette famille anglaise dont les chantiers de constructions navales et les fabriques de canons eurent une célébrité. Laissant à son aîné les premiers rôles au pays natal, il vint lui-même chercher fortune aux rives du Rio de la Plata et finit par acquérir d'immenses domaines dans la province de Santa-Fe. De religion anglicane, il avait épousé une catholique, Justa Villanueva ; il comblait de ses bienfaits l'orphelinat irlandais de Buenos-Aires. Ses trois filles furent élevées dans le catholicisme. L'une d'elles, nommée Justa comme sa mère, manifesta une vive piété, s'adonna aux activités charitables ; elle rêva de créer une école gratuite d'Arts et Métiers, qui, en souvenir de Thomas Armstrong, serait placée sous le vocable de saint Thomas d'Aquin. Lors de plusieurs séjours en France, elle s'était intéressée aux succès pédagogiques des Frères des Écoles chrétiennes. Elle souhaitait confier à ces religieux le futur établissement. Le projet, pourtant, avait tardé à prendre corps. Miss Armstrong, sur le point de mourir, dicta ses dernières volontés à son neveu et héritier, Charles Dose. Un « vaste édifice » serait bâti, où une bonne éducation serait assurée à des enfants pauvres. On choisirait pour maîtres « des Frères, soit Français, soit Anglais ». Se rendant compte qu'il ne s'agissait pas d'un testament bien en règle, la moribonde fit jurer, par écrit, à Charles Dose, ainsi qu'à la sœur de celui-ci, de s'employer à l'exécution du projet.

Ce suprême entretien eut lieu le 21 avril 1888. Après la mort de Justa, les Pères jésuites, fixés à Buenos-Aires, reçurent la visite de la mère de Charles et de Marie-Louise. Elle les pria de communiquer les intentions de la défunte au Supérieur général de l'Institut lasallien. Le R. P. Martorell, directeur du collège du Sauveur, chargea de la démarche le P. Unzueta, qui s'occupait, à Paris, des intérêts de la Compagnie de Jésus en Amérique latine. Une lettre, en date du 14 novembre 1888,

demandait l'envoi de deux Frères dans la capitale de l'Argentine, pour une enquête préalable. La famille Armstrong paierait les frais du voyage.

Il fut décidé, en Conseil de Régime, que le Frère Assistant Junien prendrait toutes mesures utiles. L'Équateur et le Chili rentraient déjà sous son contrôle ; l'opération à diriger dans la troisième nation sud-américaine lui revenait normalement. Il était d'esprit assez délié, de jugement assez ferme pour fournir les conclusions les plus sages (1).

*

* *

Toutefois le Frère Assistant, qui compte soixante-six automnes, ne se verra pas imposer la longue navigation. D'accord avec le Frère Joseph, il choisit pour enquêteur le Frère Calimer : c'est un ami du feu Frère Irlide que ce Breton, transplanté en Béarn, ancien sous-directeur et directeur du pensionnat de Bayonne, Visiteur du district pyrénéen depuis 1882. Il a réputation de pédagogue et d'administrateur ; il possède la science des âmes ; ses avis sont recherchés ; ses déterminations sont vigoureuses (2).

Peut-être sa volonté s'affirme-t-elle trop inflexible, et son visage demeure-t-il trop impassible. Afin que cette froideur et cette rigidité ne déconcertent pas les interlocuteurs d'outre-Atlantique, le Frère Junien assigne pour compagnon au Frère Calimer un Méridional à la physionomie ouverte, au cœur chaleureux : regard vif et intelligent sous les verres des lunettes, front dégagé au-dessus des noirs sourcils, lèvres fines et souriantes, le Frère Jumaélien attire les sympathies, à la façon du Frère Junien lui-même, son chef et son compatriote. Celui-ci l'a connu et apprécié au pensionnat Saint-Joseph de Toulouse, où Gabriel-Bernard Athané, enfant du bourg de Saint-Martory en Haute-Garonne, novice lasallien à l'âge de treize ans, est devenu professeur dès 1856, en sa dix-huitième année (3). Il s'y trouve encore, diplômé de l'enseignement primaire, breveté de l'enseignement spécial, chef de division, lorsque lui

(1) Archives de la Maison Généralice. Historique de la fondation Armstrong, dossier ID 1.

(2) Voir sur le Frère Calimer *Histoire générale*, VII, pp. 61-62 et 153-154.

(3) Archives du district de Toulouse, cahier n° 2 du noviciat. Un bon portrait du Frère Jumaélien se voit dans un numéro de la revue du collège de La Salle de Buenos-Aires, *la Colmena* (la Ruche), en date du 15 août 1932.

parvient cette lettre du 23 décembre 1888, signée du Frère Assistant : « Une mission importante vient d'être confiée au Cher Frère Calimer. Il est envoyé à Buenos-Aires pour étudier sur place les conditions nécessaires à la création d'une école d'arts et métiers que devraient diriger nos Frères, selon les intentions formelles de la famille Armstrong. Au très cher Frère Calimer il faut un compagnon de voyage. Vous avez été désigné par le Régime. Inclinez-vous et recevez cette mission comme venant de Dieu. Le Frère Calimer passera un mois à Buenos-Aires pour étudier l'affaire. Si les plans proposés ne nous convenaient pas, si nous ne pouvions pas espérer de quoi nous recruter sur place et fonder là un noviciat, le Frère Calimer reviendrait en France et vous, vous seriez dirigé vers Quito pour aller fonder la colonie de la Colombie. Au contraire, si l'affaire de Buenos-Aires se présente bien, le Frère Calimer retournant en France, vous resteriez en Argentine pour devenir la pierre angulaire de l'édifice. Des renforts vous arriveraient le plus tôt possible ; vous pourriez compter sur quatre ou cinq Frères (1). »

Le contact des réalités modifiera ce programme esquissé à distance. Mais il en subsistera une clause essentielle : le Frère Jumaélien n'ira pas en Équateur, n'ira pas en Colombie ; la divine Providence, à laquelle le Frère Junien l'exhorte à s'abandonner, le veut père d'une postérité spirituelle sur les rivages où une courageuse obéissance conduit le maître quinquagénaire de la jeunesse languedocienne.

Le Visiteur de Bayonne et son *socius* s'embarquent à Bordeaux le 5 janvier 1889 sur le navire l'*Orénoque.* Exactement trois semaines plus tard ils sont à destination. Jésuites, lazaristes et pères du Sacré-Cœur de Bétharram, tous au courant des desseins des Armstrong et de l'Institut, accueillent les voyageurs. L'archevêque, Mgr Aneiros, donne audience aux deux délégués du Très Honoré Frère Joseph : bien volontiers, il approuve leurs démarches, il autorise tout projet qui aura pour but l'installation des religieux éducateurs en son diocèse.

Or, tandis que le Frère Calimer accepte l'hospitalité des bétharramites, le Frère Jumaélien, hébergé par les lazaristes, s'intéresse à l'école gratuite que les disciples de saint Vincent de Paul ont ouverte rue Cochabamba, sous le vocable de leur

(1) Archives de la Maison Généralice, dossier ID 1. — Revue *Información Lasaliana* nº d'avril-mai 1951, article anonyme sur les Frères en Argentine.

Fondateur. Ils y emploient cinq instituteurs séculiers. Le Frère distribue quelques conseils aux maîtres, quelque enseignement aux élèves. Il manie avec une certaine aisance la syntaxe castillane. Son langage est clair et vivant, ses méthodes sont précises, sa valeur personnelle se révèle aussitôt. Le voici sollicité de prendre la direction de l'établissement. A peine une semaine s'est-elle écoulée depuis qu'il a touché terre. Il consent, du moins jusqu'à nouvelles instructions de ses Supérieurs, à rendre service à ses hôtes (1).

Le Frère Calimer souscrit à l'arrangement. Lui-même ne paraît que deux fois rue Cochabamba. Les lazaristes le trouvent peu spontané, peu liant (2). Du côté des Armstrong, les pourparlers qui s'engagent n'aboutissent pas à des résultats tangibles. L'on s'en tient, après échange de vues, à une ébauche de plan. Charles Dose, sa mère et sa sœur annoncent qu'ils verront le Supérieur général à Paris, dans le courant de l'année (3). Leurs relations avec le représentant officiel de la Congrégation semblent être demeurées réticentes et contraintes. Le Frère Jumaélien le laisse entendre dans une lettre adressée à la Maison Mère, le 15 juillet 1889 (4). Le Frère Calimer lui-même a déclaré qu'il pensait « l'affaire tombée à l'eau (5) ».

Très objectivement, néanmoins, il en expose les éventualités dans son rapport au Régime. « L'établissement, dit-il, que veut former la famille Armstrong sera un internat. On y recevra un certain nombre d'enfants gratuitement et, en outre, si nous le voulons, des enfants payants. » Tous ces pupilles, après leurs études primaires, seront exercés à un métier manuel. On les dirigera notamment vers l'horticulture. La fondation d'un petit-noviciat, d'un noviciat, même d'un scolasticat, sera envisagée. L'Institut disposera d'un domaine et d'un capital évalués ensemble à près de 4 millions de francs.

Mais la liquidation de l'héritage demandera du temps : quatre années peut-être. En attendant, faut-il renoncer à un travail utile dans le pays? Ce n'est sûrement pas l'opinion de l'enquêteur. Chargé par le Frère Joseph de s'informer de la législation scolaire de l'Argentine, de l'opportunité des présences

(1) Archives de la Maison Généralice, ID l, lettre du Frère Jumaélien au Très Honoré Frère Joseph, 15 juillet 1889.
(2) *Ibid.*, même lettre.
(3) *Ibid.* Historique de la fondation.
(4) Celle que nous avons utilisée ci-dessus.
(5) Archives de la Maison Généralice, ID l, Historique cité.

lasalliennes, des chances de recrutement pour la Congrégation, il a rassemblé les éléments du problème et, loin de croire la solution impossible, il la souhaite prompte et entièrement satisfaisante.

Il étudie, en premier lieu, la loi argentine du 8 juillet 1884, il en retrace les grandes lignes, en dégage les principes. L'instruction publique est confiée à un organisme qui jouit d'une vie propre dans l'État, possède un budget indépendant, un patrimoine bien constitué. L'école est « obligatoire, gratuite, graduée et hygiénique ». Ainsi se sont exprimés les législateurs. En fait, une seule de leurs volontés est, malheureusement, trop bien comprise et observée : la neutralité absolue de l'enseignement au point de vue religieux. « Le peuple n'accepte pas cet athéisme ; il est chrétien, catholique, et il entend demeurer tel. » Mais, si la loi subsiste, son action n'épargnant ni les consciences ni les mœurs, les risques s'aggraveront d'une descente « dans un abîme d'indifférence, de matérialisme ».

Comment conjurer cette catastrophe? Seuls, au gré du Frère Calimer, des religieux français y réussiront. Déjà les bétharramites ont vaillamment commencé l'entreprise en leur collège. Des Sœurs enseignantes, elles aussi venues de France, poursuivent semblable apostolat auprès des jeunes filles.

« On attend les Frères. » On les réclame ; on a confiance en eux. Les familles, où les enfants sont nombreux, « jetteront 10, 15, 20, 25 000 élèves » sur les bras des maîtres que la Congrégation pourra offrir à l'Argentine.

Tout d'abord, il conviendra de créer des écoles populaires à Buenos-Aires, « tête et cœur de la République. » Cette ville, « avant dix ans, » comptera un million d'âmes : on imagine la quantité de petits chrétiens à instruire, à catéchiser. « Un vaste pensionnat » trouvera ici sa place. « Nulle part, il ne sera plus assuré » d'un merveilleux succès.

Reste la question du recrutement des instituteurs et professeurs sous la Règle du Bienheureux Jean-Baptiste de La Salle. Des vocations surgiront sans doute en quelques provinces, à Cordoba, à Catamarca, à Santa-Fe. Mais l'on ne jugera bien des chances d'avenir que si l'on étend le regard « par-delà les Andes, jusqu'au Pacifique ». Chili et Argentine ne devront former qu'un district : géographiquement, cette union est très réalisable ; « Buenos-Aires et Valparaiso ne tarderont pas à être reliées par un chemin de fer direct et rapide : les deux villes se trouveront à quarante-huit heures l'une de l'autre. » Les

Chiliens, dont la solidité religieuse a fourni d'incontestables preuves, apporteront aux communautés argentines le renfort qu'on ne peut leur demander pour l'Équateur, trop distant de leur patrie.

Ayant développé ces perspectives, le Frère Visiteur conclut : L'Argentine va progresser magnifiquement. De toutes les nations de l'Amérique latine, c'est elle, avec le Brésil et le Chili, qui montre le plus de maturité politique. Elle réserve aux ouvriers de Dieu d'immenses champs de labeur, de multiples moyens de réaliser leurs plus beaux espoirs de conquête spirituelle. Nous pouvons nous diriger hardiment vers le Rio de la Plata. Nous sommes, en conscience, obligés de répondre aux vœux de l'archevêque, du clergé, des Ordres religieux, des Français immigrés là-bas et de la masse profonde d'une population catholique (1).

***

Bien au-delà d'une fondation encore hypothétique, le Frère Calimer entrevoyait la féconde existence d'une nouvelle province lasallienne. Le 5 mars 1889, il s'était réembarqué pour la France. Avant de regagner Bayonne, il passait trois jours rue Oudinot et y parlait de l'Argentine avec enthousiasme (2). Les esprits, en haut lieu, se sentaient enclins, dès lors, à poursuivre l'entreprise, sans attendre l'exécution des souhaits testamentaires de Justa Armstrong.

Pourtant, durant ces premiers mois de 1889, le Frère Jumaélien restait, à Buenos-Aires, le seul religieux de son Institut. Cette position anormale lui causait — on ne saurait en douter — une souffrance qu'il supportait difficilement. Il eût même été sur le point de quitter l'Amérique — lit-on dans une notice conservée en son district d'origine (3) — si les conseils des lazaristes et des jésuites n'eussent soutenu son courage.

A la rue Cochambamba, il avait mérité l'estime et l'affection du Provincial, le R. P. Révellière. Ce Supérieur des prêtres de la Mission écrivait, le 4 avril, au Très Honoré Frère Joseph : « A en juger par les débuts du cher Frère Jumaélien, le succès lui est assuré sur la terre argentine. Avec ses aptitudes et son expérience, quelques mois lui ont suffi pour dominer complè-

(1) Archives de la Maison Généralice, ID l, rapport (non daté) du Frère Calimer.

(2) Archives de la Maison Généralice, ID l, Historique cité.

(3) Archives du district de Toulouse, cahier cité.

tement la situation. Cette noble simplicité qui le caractérise commande le respect et inspire la confiance : elle lui a gagné les sympathies des élèves aussi bien que des professeurs. Sa profonde piété nous édifie tous. J'ose vous prier, si cela est possible, de le laisser à la tête de notre établissement. J'espère que vous lui enverrez le personnel indispensable (1)... »

Dès que cette lettre parvient rue Oudinot, le Frère Joseph envoie au P. Révellière une déclaration fort nette au sujet des intentions de l'Institut. Si les générosités posthumes de Mlle Armstrong ont paru « la manifestation des desseins providentiels » au sujet d'un établissement des Frères dans un troisième pays de l'Amérique latine, il n'en est pas moins vrai que les fils du Bienheureux de La Salle « désirent commencer par des écoles gratuites » leur mission nouvelle. « C'est pourquoi le Frère Calimer, conformément aux instructions dont il était muni, a accepté pour le Frère Jumaélien » la collaboration offerte par les Pères Lazaristes (2).

Une équipe toulousaine a reçu l'ordre de se préparer au départ. Elle se compose de cinq religieux, à la tête desquels est placé le Frère Jadère-Joseph. Le navire qui les emmène va de Bordeaux à Buenos-Aires ; le 26 mai, le Frère Jumaélien accueille ses compatriotes. Il ne manque pas d'aller saluer avec eux les membres de la famille Dose-Armstrong : de ce côté, en effet, les engagements subsistent, si les délais d'exécution sont incertains. Mais aussi les nouveaux venus se dirigent, avec leur guide, vers les résidences et de la Compagnie de Jésus et de la Mission de Saint-Lazare. Le Frère Jumaélien va garder la direction de l'école Saint-Vincent pour plusieurs mois encore. Quant aux autres Lasalliens, c'est au *Salvador*, le collège des jésuites, qu'ils trouveront une tâche à remplir. L'accord, à cet égard, résulte d'entretiens préalables du mandataire de l'Institut avec le P. Recteur. Tout en se constituant, dès les premiers jours, en communauté autonome, les Frères se chargeront des classes élémentaires dans l'annexe de l'établissement, *calle* Rio Bamba (3). Le P. Provincial Saderea donne son consentement à ce *modus vivendi* provisoire : un toit

(1) Archives de la Maison Généralice, ID l.
(2) *Ibid.*, lettre du 1er mai 1889.
(3) Archives du district de Toulouse, cahier cité. Et Archives de la Maison Généralice, ID l, Historique. L'article cité de l'*Información lasaliana* ajoute que les Frères furent, en outre, chargés de deux classes de français au cours secondaire.

et une table seront assurés aux religieux français, tant que ceux-ci n'auront pas aménagé leur installation. Ils profiteront de l'hospitalité des jésuites pour étudier le milieu scolaire et s'acclimater au pays auquel, désormais, appartient leur zèle.

La faveur générale leur semble, d'ailleurs, acquise. De tous cotés, l'on voudrait des Frères. A peine les Toulousains ont-ils débuté dans leur enseignement que des appels parviennent au Frère Jumaélien, de Parana, de Rosario, de Santa-Fe, voire de la capitale de l'Uruguay, Montevideo. Le P. Révellière souhaite envoyer des éducateurs-missionnaires dans la province de San Juan. Parmi d'autres solliciteurs on rencontre l'abbé Kiernan, les richissimes señores Ayerza et Pereyra, et l'avocat Goyena, que le Frère Jumaélien nomme « l'Albert de Mun de la République Argentine (1) ».

Au total, et, avec de nouveaux renforts, les pionniers lasalliens forment dans les premiers jours de 1890, deux communautés : l'une, dirigée par l'ouvrier de la première heure, gouverne l'école des lazaristes et habite alors à la calle Lorea ; l'autre continue à travailler calle Rio Bamba, sous les auspices du R. P. Reverter ; quatre Frères assument toute la besogne du cours primaire, sous la responsabilité du Frère Jadère-Joseph. Mais un cinquième, le Frère Létus-Damien, professe le français dans les classes secondaires du Salvador. Son rôle va peu à peu s'élargir. Et de l'humble annexe de l'établissement des jésuites surgira le grand collège de La Salle (2).

***

Tandis que se prépare cette fondation qui sera l'honneur et la gloire des Frères de l'Argentine, les négociations de l'Institut avec les héritiers Armstrong se poursuivent et menacent de s'éterniser. Charles Dose a bien accompli son voyage en France, au mois d'août 1889 ; lui et les siens ont été reçus rue Oudinot par le Supérieur général et par le Frère Junien. Mais aucune décision n'a pu intervenir. En septembre, le Frère Assistant, se trouvant à Bordeaux, y a revu Mme Dolorès Dose-Armstrong, la mère du légataire universel. On ne peut

(1) Archives de la Maison Généralice, ID l, lettre citée du 15 juillet 1889.

(2) Revue *La Colmena*, nº du 15 août 1932. Et Archives du district de Toulouse, cahier cité. Le Frère Létus-Damien, futur directeur du collège, se nommait dans le monde Jérôme-Aristide Barbe. Il était né en 1864 à Goulier, dans le département de l'Ariège.

actuellement, lui a-t-elle dit, réaliser les capitaux de la succession (1).

Peut-être ce retard est-il en partie provoqué par la crise financière où la République sud-américaine se débat durant les présidences de Juárez Celman et de Sáenz Peña. Des spéculations imprudentes et les manœuvres moins qu'honnêtes de certains brasseurs d'affaires ont gravement compromis la prospérité du pays. Pour la rétablir, il faudra que Julio Roca, homme d'énergie, reprenne le pouvoir en 1898. Non seulement, il remettra de l'ordre dans l'État ; mais, assagi par l'expérience, il travaillera aux restaurations morales. La reprise des relations officielles avec le Souverain Pontife rouvrira l'ère de la paix religieuse (2).

Au cours des vicissitudes antérieures, les Frères se sont demandé si la fameuse donation « ne risquait pas de devenir un mythe (3) ». On avait chargé un architecte, M. Conchon, de jeter sur le papier une esquisse des futures constructions. Espérant que l'exécution suivrait, le Frère Joseph délégua en Argentine un religieux très compétent pour juger du bon emploi des matériaux et de la bonne disposition des locaux, le Frère Fidèle-Marie. Huit autres Lasalliens partirent pour le Nouveau-Monde, au mois de novembre 1890 en même temps que ce maître de l'œuvre.

Le travail scolaire ne leur manqua point. Le Frère Fidèle, au contraire, eut des loisirs qu'il déplora. Charles Dose atermoyait ; et comme s'il se fût défié de ses propres arrière-pensées, il invitait le Régime de la Congrégation à désigner « quelqu'un qui défendît les intérêts » des Frères. Le Frère Jumaélien devint cet avocat, bientôt sceptique sur l'efficacité de ses moyens d'action. Quant au Frère Fidèle-Marie, il se rembarqua pour la France au printemps 1891.

Les années se succèdent ; la nation argentine retrouve son équilibre ; l'Institut lasallien se stabilise à Buenos-Aires. Et les dernières volontés de Justa Armstrong semblent méconnues. Les Supérieurs des Frères ont offert de transiger : ils eussent accepté qu'on les mît en possession, avec les disponibilités du legs, d'un ancien hôpital français, rue Libertad, pour y créer un centre d'enseignement gratuit. Puis, ils ont proposé, tout

(1) Archives de la Maison Généralice, ID l.
(2) Bertrand, *op. cit.*, II, p. 318.
(3) Archives de la Maison Généralice, historique cité.

simplement, qu'on les aidât pour l'installation matérielle du collège de La Salle. Les héritiers ne se prêtèrent pas à ces arrangements.

En 1903, Mme Dolorès Dose meurt. Elle a stipulé, en son testament, que le partage de ses biens n'aura pas lieu avant que Charles et Marie-Louise, ses enfants, aient pris, par-devant notaire, l'engagement de réaliser la fondation de sa sœur Justa.

Le débat se trouve donc rouvert. Il devait durer neuf années encore, conduit, du côté de l'Institut, par le Frère Visiteur Libérien-de-Jésus, puis par le Frère Assistant Léandris. Charles Dose finit par donner la preuve de sa bonne foi en acquérant, à González Catán, un domaine où fut organisé l'établissement agricole Saint-Thomas d'Aquin (1).

***

Puisque la Congrégation lasallienne, dès son premier essai à Buenos-Aires, était décidée à ne pas abandonner la tâche, il lui fallait préparer les lendemains en cherchant sur place ses futurs collaborateurs. Le 20 février 1890, le Frère Lévien-Alphonse écrivait au Frère Assistant chargé de l'Amérique du Sud une lettre expédiée de Lujan. C'est l'endroit où s'élève le sanctuaire national dont la Madone très vénérée est la patronne de l'Argentine, de l'Uruguay et du Paraguay (2). « Le Frère Jumaélien — disait le correspondant du supérieur majeur — a fondé un petit-noviciat auprès du sanctuaire de la Vierge. La communauté se compose de trois Frères et de huit petits-novices ; ceux-ci sortent tous des premières classes de

(1) Archives de la Maison Généralice, ID l. — Le 17 décembre 1911, M. Dose vint au collège de La Salle : « L'affaire est faite ! » déclara-t-il. Trois Frères s'installèrent à González Catán dès le 27 décembre. Les fondations des premiers bâtiments furent bénites en 1913. L'école d'agriculture s'ouvrit en mars 1915. Elle comptait, en 1949, 160 élèves qui, en dehors des cours théoriques, étaient employés à l'exploitation des terres et au soin du bétail. L'établissement possède un magnifique cheptel et aussi plusieurs centaines de ruches sélectionnées. « Saint-Thomas d'Aquin » — que l'on nomme aussi la « Fondation Armstrong » — forme des travailleurs courageux et de francs chrétiens. Le clergé argentin a trouvé parmi eux plusieurs recrues. (*Bulletin de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes*, nº de janvier 1949, p. 20.)

(2) En 1947, les cérémonies du premier Congrès marial de la République argentine se déroulèrent et à Buenos-Aires et à Lujan, sous la présidence du cardinal Copello, primat d'Argentine et légat pontifical. Une consécration du pays à la Très Sainte Vierge termina la semaine mémorable du 7 au 12 octobre. (*Bulletin de l'Institut*, nº d'avril 1948, p. 137.)

l'école Saint-Vincent. » Le Frère Lévien-Alphonse lui-même gouvernait ces enfants, sur qui reposait l'espoir du nouveau district. Les deux autres religieux qui l'avaient accompagné à Lujan se rendaient, chaque jour, à une école dirigée par les lazaristes ; ils y donnaient des leçons de français et de calligraphie. De la sorte les Lasalliens payaient l'hospitalité des Pères. Dans le projet envisagé, les ressources nécessaires au petit-noviciat seraient fournies par les recettes du pensionnat qui viendrait, d'accord avec les Prêtres de la Mission, se souder à la primitive école. Mais le P. Sauvaire, curé de Lujan, ne put mener à bien l'entreprise, faute d'argent, faute aussi de durable entente avec les Frères. Le Frère Jadère-Joseph, substitué au Frère Lévien-Alphonse dans la direction de la communauté annonça, le 1er octobre 1890, au Très Honoré Frère Joseph la fermeture de la maison occupée par les petits-novices (1).

Ceux-ci, avec leurs maîtres, s'installèrent, en décembre suivant, au Salvador, grâce à la généreuse initiative du P. Recteur du collège (2).

Au début de l'année suivante, la répartition du personnel dont disposait le Frère Jumaélien s'opérait ainsi : à la calle Lorea, sept Frères, sous le contrôle du Frère Jadère, devenu, à cette époque, le chef de la communauté de Saint-Vincent ; au Salvador, onze Frères : quatre pour les classes de l'annexe de l'établissement des jésuites ; trois pour une école payante ; deux pour une école gratuite, deux pour le petit-noviciat. Le Frère Létus-Damien sera plus tard le principal professeur d'un cours secondaire créé de toutes pièces. Quant aux sujets en formation, ils font l'objet des spéciales sollicitudes du Frère Jumaélien qui, tous les jours, vient les pourvoir de bons conseils, inspirer leur vie religieuse, constater le progrès de leurs études. Un vétéran de l'Institut, passé en Argentine, le Frère Saflorein, apporte son concours à l'organisateur du district auprès des juvénistes et de leurs surveillants (3).

Quelques semaines plus tard, le Frère Jumaélien mande au Supérieur général : « Le Frère Saflorein reste avec nous. Il a compris que, n'ayant dans la communauté que des jeunes gens, il m'était impossible, avec des éléments si neufs et si inexpérimentés, de faire marcher de front une école gratuite, une école

(1) Archives de la Maison Généralice, ID 1.

(2) *Ibid.* Une lettre du Frère Jadère-Joseph au Frère Assistant Junien, du 5 novembre 1890, signale cette installation comme toute prochaine.

(3) *Ibid.*, lettre du Frère Jumaélien au Frère Junien, 3 février 1891.

payante, une école-annexe au collège des jésuites, un demi-pensionnat, un petit-noviciat. Il a pris goût à ce dernier, s'y est attaché. Avec les deux jeunes Frères, il se charge maintenant de cette œuvre naissante. Les petits-novices l'aiment bien (1). »

La Congrégation lasallienne, ce 4 mars 1891, compte en Argentine 22 de ses membres (2) : « Tous vont bien, » assure au Frère Joseph l'auteur du compte rendu. Il ajoute une nouvelle de haute importance : « Les Pères Jésuites ont complètement terminé notre établissement. Sans luxe, tout est propre, à grandes lignes, solide, et nous jouissons d'un excellent confortable... C'est hier, 3 mars, qu'a eu lieu la première entrée dans le bâtiment. » Voilà sonnée la première heure du collège de La Salle (3).

(1) Archives de la Maison Généralice, lettre du 4 mars 1891.

(2) Y compris le Frère Fidèle-Marie, sur le point de se réembarquer.

(3) L'*Información lasaliana* d'avril-mai 1951 nous permet d'apporter les précisions suivantes : « Les RR. PP. jésuites ne se bornèrent pas à donner aux Frères l'hospitalité. Ils leur cédèrent une partie de l'édifice pour l'installation d'une école de l'Institut ; c'était un morceau du bâtiment qui donnait sur la calle Rio Bamba, avec entrée au numéro 525. Durant l'année 1890, diverses réparations et aménagements s'opérèrent dans cet immeuble. Les Frères y élurent domicile le 18 février 1891. Ils allaient y ouvrir deux écoles : l'une pour les fils de familles aisées, qui au début comprit les trois premiers degrés de l'enseignement primaire ; l'autre pour les enfants pauvres et, par conséquent, gratuite. Le nouvel établissement [payant], ouvert le 3 mars sous le nom de *La Salle*, accueillit d'abord 50 ou 60 élèves, sans que la moindre publicité eût été faite. Cette clientèle s'accrut de jour en jour : aussi fallut-il, en juin, former une quatrième classe. Les brillants examens de fin d'année suscitèrent un nouvel afflux. L'étroitesse des locaux devenait préoccupante. On ne disposait, pour les deux écoles, payante et gratuite, et pour la communauté, que d'un rez-de-chaussée et d'un étage, sur 30 mètres de façade. Une galerie de 4 mètres de largeur servait de cour de récréation. Et l'on devait songer à créer un cours commercial... Heureusement, il se trouva qu'une maison était libre en face du collège : on y transporta l'école gratuite et la résidence des Frères.

« En 1894, le nombre des admissions au Collège de La Salle atteignait 600. Or, à cette époque, les Sœurs de la Miséricorde, qui dirigeaient l'orphelinat irlandais [cher à Thomas Armstrong] projetaient de vendre avant transfert. La propriété sise presque porte à porte avec les classes lasalliennes convenait singulièrement aux Frères. Mais il fallait s'engager à y maintenir jusqu'à nouvel ordre l'orphelinat des garçons. Le Frère Visiteur Jumaélien proposa aux religieuses — et finit par obtenir — de garder seulement deux classes pour les Irlandais : moyennant quoi, il ne paierait le prix de vente qu'à échéances successives. Le Frère Assistant Junien lui envoya, pour l'instruction de ces orphelins, deux maîtres de langue anglaise, les Frères Edward Joseph et Walter of Mary. L'acte d'acquisition fut signé en 1896. Les Frères occupèrent aussitôt une partie de l'immeuble, tandis que les Sœurs résidaient encore dans l'autre, jusqu'à l'achèvement du nouvel Orphelinat édifié à

Le petit-noviciat, semble-t-il, a gardé jusqu'à la prise d'habit certains adolescents qui ont, sans doute, achevé aux côtés des Frères Directeurs leur préparation religieuse. Le noviciat proprement dit ne s'est ouvert que le 11 janvier 1896. C'est ce qui ressort d'une lettre de son premier directeur, le Frère Jadère-Joseph.

Émile Boyer, de Mazamet en Languedoc, celui que l'Historique du district argentin nomme « le saint Frère Jadère-Joseph (1) », s'empresse, dans les jours qui suivent son entrée en fonctions, d'annoncer au Frère Junien, en termes de vive allégresse, le commencement de l'œuvre « providentielle ». On avait failli désespérer : quelques élèves du collège de La Salle, ayant manifesté le désir de suivre les voies spirituelles de leurs maîtres, s'étaient heurtés, dans leurs familles, à un refus catégorique. Le Frère Visiteur jugeait inutile de pousser plus avant. Mais le señor Lindor Ferreyra, curé de Villa del Rosario, en la province de Cordoba, voulant se ménager la collaboration des Lasalliens, leur avait promis deux postulants. Le Frère Jumaélien s'était rendu sur place. Et au total, cinq vocations avaient surgi, trois à Villa del Rosario, deux autres dans la capitale fédérale (2).

Donc, le Frère Jadère, avec cinq disciples, logeait dans un immeuble de la rue Lavalle, à Buenos-Aires. Afin d'entourer de plus de silence les exercices religieux, il transférait son *pusillus grex*, en 1897, dans la maison de campagne que le collège venait d'acquérir à San Martin (3). En 1901, le chiffre

Florès. Après démolition des anciens murs, la première pierre du pavillon central du nouveau Collège de La Salle fut posée en 1898. Le Frère Damien, cet homme en tous points remarquable, dirigea les travaux de construction. En mars 1899, la translation eut lieu.

« Après quoi, l'on put créer un Cours secondaire, réclamé par beaucoup de familles. L' « incorporation officielle », d'abord refusée, fut accordée grâce à la démarche du Frère Damien auprès du ministre de l'Instruction publique, le Dr Joaquin González. Celui-ci vint sur place, se rendit compte de la situation, félicita les maîtres et, deux jours après cette visite, signa le décret.

48 élèves inaugurèrent le Cours secondaire en 1900. Ce chiffre sera décuplé durant les premières décades du vingtième siècle. »

(1) Né en 1837, il était tout près de la soixantaine lorsqu'il assuma la charge de maître des novices argentins.

(2) Archives de la Maison Généralice, ID l, lettre du 3 février 1896 et article cité de l'*Información lasaliana.*

(3) Actuellement, un juvénat fonctionne à San Martin et un petit-noviciat, réservé aux aînés de cette jeunesse religieuse, est installé dans la maison provinciale du district, à Florida. La recherche et la culture des vocations portent leurs fruits, puisqu'en juillet 1949 les juvénistes et petits-novices

des novices est resté le même qu'au début. En 1902, il n'y a plus aucun sujet : le noviciat ferme ses portes. Des trente Argentins qui ont revêtu l'habit de Frère pendant les six années d'existence de l'établissement, sept seulement ont, en définitive, persévéré (1).

Villa del Rosario avait fourni dix-huit postulants, de 1896 à 1899. Aussi le Frère Jumaélien s'estimait-il heureux de pouvoir enfin, le 26 février 1899, inaugurer l'école chrétienne de cette cité, avec le Frère Zime-de-Jésus pour directeur et quatre Frères-adjoints. « Il n'y a que vingt-sept jours que l'établissement est ouvert — consignait-il en son rapport de visite, à la fin de mars — et on y dénombre déjà 14 pensionnaires, 30 demi-pensionnaires et 71 externes. Tous les externes bénéficient de l'entière gratuité. »

« La province de Cordoba est peut-être la meilleure de la république, lit-on dans le même document ; elle a conservé les mœurs et les usages implantés par les Pères jésuites. » D'un passé de fidélité à l'Église et au Décalogue, le Frère Visiteur tirait les promesses des jours à venir : il attendait de sa nouvelle fondation un recrutement de choix, pour le clergé comme pour l'Institut (2).

A l'aube du vingtième siècle, les 38 religieux éducateurs que le Frère Jumaélien rassemblait sous son commandement concentraient leurs efforts sur le Collège de La Salle et l'école de Villa del Rosario. Une augmentation des équipes apparaît urgente en vue de faire face aux exigences de la situation. Un afflux de Lasalliens français ne tardera pas à y pourvoir. Mais, dès juin 1903, le Frère Visiteur peut produire l'état de son personnel ainsi réparti selon la nationalité : Français, 34 ;

étaient 97 au total, en augmentation de 14 sur l'année précédente. (*Bulletin de l'Institut*, n° de janvier 1950, p. 35.)

(1) Archives de la Maison Généralice, ID l.

(2) Archives de la Maison Généralice, ID l. — Lors du cinquantenaire du « collège Saint-Joseph » de Villa del Rosario, en 1949, on comptait parmi les anciens élèves encore vivants 50 prêtres et religieux, dont 1 vicaire général, 1 secrétaire chancelier, 1 prosecrétaire, 1 vice-recteur de Séminaire, 5 professeurs de Séminaires, 5 pasteurs de paroisse, 3 Jésuites, 3 Mercédaires, 4 Franciscains, le prieur d'un couvent de Dominicains, 10 Frères des Écoles chrétiennes... Au commencement de l'année, une dizaine d'élèves étaient entrés au petit-noviciat de Florida ou au Séminaire diocésain. (*Bulletin de l'Institut*, n° d'octobre 1949, p. 283.)

Un cours secondaire a été organisé à San José en 1937. Au mois d'avril 1948, le chiffre total des élèves du collège montait à 220 (*Ibid.*, n° d'octobre 1948, p. 312).

Argentins, 13, dont 2 nés en France et 11 originaires de la province de Cordoba ; Espagnols, 2 ; Écossais, 1. Au total, 50 Frères (1). L'Institut préparait ses cadres pour de nombreuses et belles troupes de jeunes gens catholiques. Il allait agrandir son œuvre dans la mesure même où s'épanouissait une race bien vivante (2).

(1) Archives de la Maison Généralice, ID 1.

(2) Le Collège de La Salle, à Buenos-Aires, avec ses 1 200 internes et externes est devenu l'un des plus célèbres établissements de la Congrégation. Les anciens élèves des Frères s'y réunissaient, il y a quelques années, en « sessions interaméricaines ». Au mois d'octobre 1948, des délégations du Brésil, de la Bolivie, du Chili, de Cuba, de l'Équateur, du Mexique, de Panama, du Pérou, du Venezuela, y rejoignirent les Argentins. (*Bulletin de l'Institut*, n° d'avril 1949, p. 133.)

Aux fondations que nous avons étudiées s'ajoute présentement le collège Carmen Arriola de Marin, à San Isidro, qui compte parmi ses 500 pensionnaires des citoyens de toute l'Amérique latine. Il jouit d'une haute réputation, tant sous le rapport des études que sous celui de la formation sociale de la jeunesse. Il soutient une école paroissiale gratuite et comporte un « cours normal » destiné à fournir d'instituteurs les classes primaires de la région. (*Ibid.*, nos d'octobre 1947, p. 280, et d'octobre 1949, p. 282.)

En 1950, les statistiques lasalliennes pour la République Argentine donnaient les chiffres suivants : 210 Frères, 18 établissements, 4 908 élèves.

CHAPITRE IV

LA COLOMBIE

La Nouvelle-Grenade, après la dislocation de la Grande Colombie bolivarienne. Les années de Tomás Cipriano Mosquera : « Libéralisme » sud-américain et persécution religieuse. Situation des « États-Unis de Colombie » vers 1870. Les grands catholiques colombiens. Mgr Vicente Arbeláez, archevêque de Bogota : sa requête aux Supérieurs de la Congrégation lasallienne. — Un prélude : les Frères viennent de l'Équateur à Pasto, dans la province du Cauca (décembre 1874). Fondation hardie et éphémère. — Mgr Montoya, évêque de Medellin ; sa carrière ecclésiastique, sa personnalité ; son exil en France (1879) et ses rapports avec les Lasalliens. Création d'un Comité d'Éducation chrétienne après le retour du prélat dans son diocèse. Échec des négociations amorcées avec la Maison Mère de la rue Oudinot. Mort de l'évêque. — Rafael Nuñez et « l'ère de la réorganisation » (1884-1898) ; œuvre de cet homme d'État. Rôle et portrait de son collaborateur Vicente Restrepo. — Le peuple colombien, tel qu'il s'offre aux missionnaires éducateurs. Un grand prélat va lui donner les Frères : origine et formation de Bernardo Herrera. Il devient en 1885 évêque de Medellin. Il reprend les pourparlers avec l'Institut lasallien. — Rôle dévolu au ministre plénipotentiaire de Colombie auprès du Saint-Siège, le Dr Joaquin Vélez. Vicissitudes des négociations en 1886 et 1887 : intervention du Souverain Pontife. — Le Frère Bernon-Marie à Medellin ; accord de principe avec Mgr Herrera ; long échange de correspondance entre l'évêque et l'Institut ; diverses causes de retard dans l'exécution des plans. — Les six pionniers ; leurs origines. Le Frère directeur Largion-Jules ; sa physionomie. Départ de Bordeaux. Le séjour à Quito ; l'arrivée à Medellin (19 mars 1890). — Le *Colegio San José ;* satisfaction de Mgr Herrera ; enthousiasmes du Frère Jules ; la raison des succès. Les Frères à Medellin en 1891 et 1892. — Promotion de Mgr Herrera à l'archevêché de Bogota ; importance de l'événement pour l'avenir de l'Institut en Colombie. Négociations immédiates en vue d'une fondation lasallienne dans la capitale. — Le collège Saint-Bernard, rue San Felipe, à Bogota. Efforts de l'archevêque en vue d'étendre l'aire d'activité des Lasalliens. Le Frère Largion-Jules transporte sa résidence dans la capitale. Ses voyages à travers la Colombie. — Création d'un noviciat à Chapinero (1893). Le Frère Jaquelbert-Joseph, maître des novices ; ses liens d'amitié et sa féconde collaboration avec le Frère Jules. — L'Asile Saint-Joseph pour les enfants abandonnés, pris en charge par les Lasalliens en 1896. Commencements de « l'Institut de La Salle » ; une lettre de Mgr Herrera au Frère Assistant Narcellien. L'installation au

barrio de Egipto. Un grand directeur : le Frère Luis Gonzaga. — Fondation d'un établissement sur la côte de la mer des Antilles, à Barranquilla : le futur collège Biffi. — La guerre civile en Colombie (1899-1902). Courageuse attitude des Frères. Défaite des adversaires de l'Église. Visite du Frère Assistant Viventien-Aimé aux communautés lasalliennes. — Fondations après 1900 ; l'école apostolique. Lettre du ministre José Casas au Très Honoré Frère Gabriel-Marie et contrat relatif à l'École normale d'instituteurs (mars 1902). Suite donnée à ce grand projet. Fin de l'administration du Frère Largion-Jules. La Colombie et l'Institut au vingtième siècle.

Si proche de l'Équateur, et jadis ayant formé avec ce pays et avec le Venezuela une seule nation sous l'égide de Bolivar le Libérateur, la Colombie était appelée à bénéficier des mêmes dévouements religieux, des mêmes services pour l'éducation et l'instruction de son jeune peuple. L'emprise de la Franc-Maçonnerie sur la vie politique des Colombiens retarda l'heure où les Frères des Écoles chrétiennes purent commencer en sécurité leur œuvre.

Après la dislocation de la « Grande Colombie » bolivarienne en 1830, l'ancienne vice-royauté de la Nouvelle-Grenade, resserrée autour de sa capitale Bogota et, sous son nom ancien, constituant l'une des républiques de l'Amérique du Sud, s'était donné, d'abord, des chefs résolus à travailler au bien public, sinon exempts de passions violentes. Francisco de Paula Santander, qui s'était tristement signalé par sa jalousie à l'égard du Libertador, et qui se montra souvent « l'homme du sabre » plutôt que « l'homme de la loi », se soucia et du progrès matériel et du rayonnement intellectuel de sa patrie : il fonda « l'Académie nationale de la Langue », créa le Musée de Bogota, réorganisa l'Observatoire astronomique. Son successeur, le Dr Márquez, fut un juriste éminent et un sage administrateur. Puis, le général Pedro Alcántara Herrán, élu président en 1841, se proposa de fortifier l'armature morale de la république : il estima que les jésuites lui seraient de précieux auxiliaires et, leur ouvrant l'accès d'un territoire qu'ils avaient dû quitter lors de la suppression de leur Compagnie, les mit en mesure de diriger, comme autrefois, de florissants collèges.

Mais, dès 1845, arrivait au pouvoir Tomás Cipriano Mosquera. Pendant plus de vingt années, ce despote, soit officiellement, soit sous le couvert de comparses, soit d'une manière plus insidieuse et plus occulte encore, va imposer à ses concitoyens sa personne, ses volontés, l'assouvissement de ses ambitions. Il déclare la guerre à l'Église, confisque les biens des

monastères, asservit le clergé. La lutte antireligieuse se développe, après 1849, aux temps de José Hilario López, l'une des doublures de Mosquera. Les jésuites sont expulsés. L'enseignement est proclamé « laïque », en même temps qu'obligatoire et gratuit ; les tribunaux ecclésiastiques se voient enlever leurs immunités. L'archevêque de Bogota proteste ; il se nomme Manuel José Mosquera et c'est le propre frère de Cipriano : on le chasse de sa métropole, on le condamne à l'exil.

Tel apparaît le « libéralisme » des politiciens : prodigue de nobles et généreuses déclarations ; décidé à ne pas traduire ses paroles en actes. « Chaque réforme — note un historien sud-américain, Torrès Caïcedo — comportait une augmentation de libertés ; mais chaque liberté était nominale ; et, chaque fois, diminuait la somme de liberté véritable. Mosquera régnant, la liberté effective descendit à zéro, tandis que la liberté écrite sur le papier montait au degré maximum (1). »

La Constitution de 1863 fut, à cet égard, le modèle du genre. « Fédérale », jusqu'à relâcher dangereusement les liens entre les diverses provinces, et transformant la Nouvelle-Grenade en « États-Unis de Colombie ». Puis, sa promulgation étant intervenue, l'absolutisme tyrannique s'exerça de plus belle.

Cependant, les esprits les plus courageux s'efforceront de tirer des principes posés les conséquences logiques. « Liberté pour l'enseignement ! » disait cette fameuse Constitution « de Rionegro » — ainsi désignée en raison du lieu de sa naissance. Il s'agit de passer de la théorie à la pratique, d'insuffler dans les mots une puissance de vie.

Le pays a fini par se débarrasser de l'homme néfaste. En 1867, le territoire colombien est interdit à Cipriano Mosquera : ce septuagénaire connaîtra, comme ses victimes, l'amertume du pain de l'étranger. Dès qu'il est banni, on respire. Les catholiques envisagent la situation.

L'Université de Bogota est devenue un foyer de positivisme. Les écoles normales, d'ailleurs en petit nombre, sont en voie de subir l'influence de professeurs allemands, tout imprégnés de philosophie kantienne et de luthéranisme. Un clergé, mal préparé et trop peu nombreux, n'oppose qu'une résistance peu efficace. L'épiscopat, plus énergique, unanime à condamner la neutralité scolaire, se divise sur les moyens à employer en vue d'un accord avec le gouvernement.

(1) *Ensayos biográficos*, p. 435, cité par J. T. BERTRAND, II, pp. 246-247.

Il peut compter sur l'aide d'écrivains illustres, dont le talent est animé par la foi : Miguel Antonio Caro, l'humaniste, le philologue, traducteur splendide de tous les poèmes de Virgile ; José Manuel Groot, l'historien qui mérita, pour ses pages sur l'Église, les louanges de Pie IX ; José Joaquín Ortiz, poète qu'inspirent et la nature et l'Évangile, polémiste que l'on compare à Louis Veuillot. Par leurs publications et par leurs discours, ces hommes préparent des jours meilleurs aux âmes religieuses.

Évêques et chrétiens laïques, tous — ayant, pour ainsi dire, sous les yeux les résultats obtenus dans l'Équateur par Garcia Moreno — réclament la présence des disciples de Jean-Baptiste de La Salle. En des articles de propagande sont exposés la raison d'être, l'organisation, les travaux, les succès de l'Institut des Frères. Déjà, l'on se préoccupe de réunir des fonds, de dresser des budgets, de rechercher des locaux.

L'archevêque de Bogota est, depuis 1869, Mgr Vicente Arbeláez ; avant son accession au siège, il a, comme son prédécesseur, encouru la disgrâce de Mosquera, et vécu en exil. Très prudent et très humble, il sait néanmoins prendre sans crainte ses responsabilités. Il ne se contente pas d'approuver les suggestions de ses diocésains. De sa propre main, il écrit aux Supérieurs de la Congrégation lasallienne. Ce qu'il attend d'eux, c'est l'envoi de religieux enseignants « qui formeraient de bons maîtres pour tout l'archidiocèse ». Ainsi s'exprime-t-il dans une note destinée au Saint-Siège. On s'oriente donc, apparemment, vers la création d'une école normale.

Mais les obstacles surgissent : difficultés administratives, conflits de personnes, embarras politiques... Le catholicisme, en Colombie, n'est pas encore sorti, vers 1875, d'un état douloureux et confus (1).

***

Une tentative s'esquissera pourtant, juste à cette époque. Loin de la capitale, dans la vieille province, très particulariste, du Cauca. Isolés au sud, entre la Cordillère orientale et la chaîne côtière, les habitants de Popayán et de Pasto se tiennent en relations fréquentes avec les Équatoriens, dont les rapprochent

(1) BERTRAND, *op. cit.*, pp. 244 à 249. Revue *Información lasaliana*, nº de juin-juillet 1950, pp. 58-59, « los Hermanos en Colombia, » article du Frère EUGENIO-LEÓN.

non seulement la géographie mais des origines communes et des traits de caractère. Quelques notables prennent l'initiative d'une correspondance avec le Visiteur des Frères à Quito. Il voudraient quatre écoles pour la région, et parviennent à recueillir l'argent nécessaire (1).

Leur effort n'aboutira que partiellement, dans des conditions assez étranges, et pour un temps très bref. Le Supérieur général de l'Institut, pressenti par le Frère Yon-Joseph, son subordonné de l'Équateur, a décidé que la ville de Popayán serait la première servie. Or, voici que, le 16 novembre 1874, Mgr Serafino Vanutelli, délégué apostolique à Bogota, mande au Frère Yon, en un message direct, de ne pas se conformer exactement à l'ordre venu de Paris. « Il faut envoyer à Pasto les Frères désignés pour Popayán. » Et la raison d'un tel changement, bien pressante, bien grave, pour provoquer une intervention passablement surprenante? — Si les gens de Pasto se croient frustrés, ils s'en prendront à Mgr Canuto Restrepo, leur évêque ! Celui-ci, en mauvais termes avec ses principaux diocésains, vient de leur signifier qu'il n'agréait pas la fondation d'une école lasallienne. Brusque volte-face, car précédemment son approbation semblait acquise. Les colères grondent dans la ville : de très fâcheux excès sont à craindre. Mais, d'autre part, les Frères iront-ils braver les foudres épiscopales? Le délégué apostolique pense que tout s'arrangera dès lors que la population aura gain de cause. Sans doute, a-t-il lui-même discrètement averti le prélat récalcitrant (2).

La suite des événements confirme les prévisions de Mgr Vanutelli. Pasto possédera sa communauté de Frères, n'en déplaise aux « libéraux » qui s'apprêtent à ressaisir les rênes du gouvernement central à Bogota. « Cité belliqueuse par excellence, catholique avec frénésie — écrit le Frère Yon-Joseph — elle impose sa loi à toute la province du Cauca, contre les volontés des démagogues de la capitale. »

En ce compte rendu, adressé de Quito, le 30 janvier 1875, au Très Honoré Frère Jean-Olympe, le délégué de l'Institut explique pourquoi il fut obligé de préférer Pasto à Popayán. L'évêque, malgré ses déclarations antérieures, « a fait bon visage » au Frère Yon. Le 19 décembre 1874, le Frère Théotime a été installé comme directeur. 600 enfants ont aussitôt de-

(1) *Información lasaliana*, article cité, p. 59.
(2) Archives de la Maison Généralice, dossier ID k[5].

mandé leur admission : le local n'en a pu contenir que 220 (1).

Au moins provisoirement, Pasto triomphe. Quant aux citoyens de Popayán, profondément déçus, ils exhalent leur mauvaise humeur. Ils accusent, non sans motifs, le Frère Visiteur d'avoir failli à ses promesses. Manuel Maria Mosquera, président de la Société des pères de famille, se charge de rédiger une lettre « peu courtoise ». Parent du terrible Tomás Cipriano, s'il répudie le sectarisme de l'ancien dictateur, il garde le vif tempérament de la famille (2).

Le Cauca voulait ignorer la législation antireligieuse élaborée depuis un quart de siècle et toujours en vigueur. Et le Frère Yon-Joseph s'était bercé de l'espoir que Pasto, habile à se dérober aux injonctions de la Franc-Maçonnerie, saurait aussi échapper aux coups de force. Il n'en fut rien. Insurgés, en 1876, contre le parti libéral de nouveau maître de l'État, les conservateurs subirent sur le champ de bataille, une rude défaite. Après quoi, Mgr Canuto Restrepo et son collègue de Popayán, Mgr Carlos Bermúdez, se virent contraints à l'exil. L'établissement des Frères disparut dans la tourmente.

« Les émissaires du gouverneur survinrent chez nous à l'improviste, 30 soldats les accompagnaient. » Telle est la narration expédiée rue Oudinot par le Frère Visiteur des communautés sud-américaines, le 8 septembre 1877. La maison occupée, les meubles et les livres saisis, on donna deux heures aux religieux pour sortir de la ville. « Il leur fallut abandonner les 300 écoliers confiés à leurs soins. » Tandis que les personnalités les plus éminentes étaient jetées en prison, le petit groupe des Lasalliens put se replier vers la frontière équatorienne. Rentré à Quito, le Frère Directeur Théotime y recevra une obédience pour Santiago du Chili (3).

L'éphémère création était impitoyablement balayée. Elle laissait un souvenir, mais non pas une trace ineffaçable, un germe destiné à revivre. L'épisode de Pasto, certes digne d'intérêt, voire très instructif, se rattache à l'histoire du district lasallien de l'Équateur plus qu'au récit des fondations colombiennes. Nous le tiendrons ici pour un avant-propos.

(1) Archives de la Maison Généralice, ID k^5.

(2) *Ibid.*, lettre citée, du Frère Yon-Joseph.

(3) Archives de la Maison Généralice, ID k^6. — « *Información lasaliana,* » article cité, p. 59. — *Centenario y Bodas de Plata* (deuxième centenaire de la mort de saint Jean-Baptiste de La Salle et « Noces d'argent » de l'Institut à Bogota). Relation historique, Bogota, 1919, p. 102.

***

De quelque autre manière, la « Révolution » de 1876 apparaît comme un lointain prélude au définitif appel des Frères dans l'ancienne « Vice-Royauté de Terre ferme ». La très chrétienne province d'Antioquia s'était soulevée, comme celle du Cauca, pour la défense de la liberté religieuse ; enveloppée dans la déroute, elle subissait les représailles des vainqueurs. Ses évêques, Mgr Montoya, de Medellin, et Mgr González, de la cité métropolitaine, étaient condamnés, par décision du Congrès fédéral, à dix années de bannissement et à l'interdiction perpétuelle d'exercer le ministère pastoral sur le territoire des États-Unis de Colombie.

Cette iniquité même va donner à Mgr Montoya l'occasion d'observer de près les activités des Lasalliens et de souhaiter leur concours. Tout d'abord préservé de l'ostracisme par les soins d'un gouverneur de bonne volonté et simplement réfugié dans une maison de campagne, d'où il continuait à gouverner son diocèse, il fut brutalement expulsé par un autre politicien, durant la semaine sainte de 1879. C'est alors qu'il s'embarqua pour l'Europe et qu'il vint à Paris.

Il était homme à comprendre le dévouement poussé jusqu'à l'héroïsme. Fils de pauvres « campesinos », José Ignacio Montoya, né près de Medellin en 1816, avait dans son adolescence, conduit les mules à travers les sentiers abrupts de sa contrée d'origine. A l'âge de dix-huit ans, mû par le désir du sacerdoce, il trouva dans un presbytère rural des leçons de latin, de grammaire, d'arithmétique et d'histoire. Chaudement recommandé, ensuite, à l'évêque d'Antioquia, il passa au Séminaire quatre années d'études, jusqu'à son ordination en 1840. Ainsi que les autres curés des paroisses antioquiennes en ces temps-là, il parcourut, en quête de ses ouailles, de vastes solitudes, gravissant les montagnes, se risquant au bord des abîmes. Les menaces des persécuteurs de la foi, réclamant des serments schismatiques, suscitaient des périls plus redoutables encore. Il advint aux prêtres de chercher abri en des villages perdus, en des retraites inaccessibles.

En 1868, à une époque d'accalmie, un nouveau diocèse fut constitué avec Medellin pour chef-lieu : l'abbé Montoya devint successivement chanoine de la cathédrale, Supérieur du Séminaire, vicaire général. En 1874, après avoir rempli les

fonctions de vicaire capitulaire, il reçut le sacre épiscopal.

Son zèle pour l'enseignement avait trouvé à se manifester au Séminaire, qu'il transforma en une véritable Université catholique, puis, dès 1873, dans l'accueil bienveillant et large qu'il ménagea aux Sœurs dominicaines de la Présentation de Tours, appelées à jouer un rôle magnifique d'éducatrices auprès de la jeunesse féminine en Colombie.

Par ces religieuses, il avait mieux connu l'âme française. Ses sympathies et ses enthousiasmes s'accrurent, aux jours de son exil. Il se promit de donner aux fils de ses diocésains des pédagogues animés du même esprit que la communauté tourangelle.

Au mois de juin 1880, la loi de bannissement étant abrogée, Mgr Montoya rentrait publiquement et solennellement dans Medellin. Il s'empressa d'y former un Comité d'Éducation chrétienne, *el Instituto de Educación Cristiana*, pourvu de la personnalité juridique dont l'Église colombienne ne jouissait pas alors. Ensuite, à partir du 25 décembre 1883, la correspondance s'établit avec les Supérieurs des Frères. Peu de semaines avant sa mort, l'évêque lut ces lignes désolantes, émanées du Secrétariat général de la Maison Mère et transmises de Paris sous le couvert d'un diplomate ami, don Mariano Ospina Rodriguez : « Nous regrettons beaucoup de ne pouvoir accueillir votre demande. » De nouvelles instances se heurtèrent à d'aussi nets refus.

Le malade expirait le 16 juillet 1884, sans avoir ni goûté la joie ni même entrevu l'espérance des réalisations. Il laissait au Comité d'Éducation des sommes d'argent, assez considérables, destinées à l'installation des futurs maîtres. Ses déceptions et ses souffrances gardèrent valeur essentielle au jugement de Dieu ; ensevelies, elles porteront, pour ainsi parler, le poids de l'œuvre qui va grandir. Si l'Église de Medellin ne cesse de vénérer José Ignacio Montoya, son très pieux et très apostolique pasteur, les Lasalliens de Colombie doivent l'hommage de leur reconnaissance au précurseur clairvoyant et intrépide (1).

(1) Frère Eugenio-León, article cité, pp. 59-60. — Georges Goyau, *la Femme dans les Missions*, p. 70. — Archives de la Maison Généralice dossier HB x. — *Bodas de Plata*, pp. 102-103.

***

Dans les cahiers où le Frère Armin-Victor, durant sa mission aux Amériques, consignait ses observations, on lit ce qui suit, à la date de 1877 : « La Colombie, qui est convaincue de sa grandeur intellectuelle, n'a pas cru déroger en appelant à son secours les professeurs allemands ; elle en a dans tous les postes et ce sont eux qui forment les futurs maîtres de l'enfance. La plupart sont des libres penseurs... En même temps, le gouvernement exile les évêques, chasse les prêtres étrangers, déclare que ceux du pays ne pourront exercer qu'avec la permission de l'État... La Colombie est plus prussienne — officiellement — qu'on ne serait en droit de le soupçonner. Mais le pays n'est pas mûr pour le rationalisme (1). »

Des tristesses de l'heure, des ombres accumulées par les haines politiques, le sectarisme anticatholique, les préjugés favorables aux méthodes et aux principes de la Germanie bismarckienne, le religieux français dégageait le rayon de lumière : une nation, douée d'un génie tout latin, et restée chrétienne en ses profondeurs, ne pouvait pas ne pas secouer le joug qui la déshonorait.

Cinq ans s'écoulèrent. En 1882, Rafael Nuñez inaugura sa première présidence. Un nouveau chapitre d'histoire commençait ; il porte, là-bas, ce titre : « L'ère de la réorganisation. »

Nuñez avait servi Mosquera ; l'expérience et l'étude le détachèrent du libéralisme conçu à la manière sud-américaine. Il comprit que sa nation avait besoin d'être fortement unie et vigoureusement dirigée. Esprit à la fois réaliste et pénétré de l'importance d'un idéal, on ne le verra pas dissocier le progrès matériel du progrès moral et social. Puisque la Colombie s'enorgueillit, avec juste raison, d'une élite remarquable dans la pensée et dans l'action, cette élite devra travailler à instruire les masses populaires que les ambitieux et les ploutocrates ont maintenues dans la misère et l'ignorance. Respect de l'autorité politique, respect de l'autorité familiale, respect de l'autorité religieuse, telles seront les conditions de la puissance et de la paix pour la cité. L'Église, au moyen du Décalogue, garantit la civilisation.

Rafael Nuñez a résumé en termes lapidaires ses idées de

(1) Archives de la Maison Généralice, cahiers du Frère Armin-Victor.

Chef : « Les monarchies réclament des institutions libérales accessoires, et les républiques des institutions conservatrices ; sans quoi, celles-là dégénèrent en autocraties, et celles-ci en anarchies, annonciatrices de la tyrannie. »

Chaque fois que cet « homme providentiel » — ainsi l'a nommé son compatriote et collaborateur Miguel Antonio Caro — eut en mains le gouvernail, il manœuvra d'une façon très franche, très habile, quasi « infaillible ». Il sauvegarda la liberté, tout en lui interdisant l'indiscipline. La nouvelle Constitution qu'il promulgua en 1886 rendit au pouvoir central ses nécessaires prérogatives.

Vieillard au visage énergique et méditatif, Nuñez ressemblait à un sage de l'antiquité. A cause de sa santé fléchissante, il dut abandonner aux vice-présidents le souci des affaires courantes. Mais l'on sentit toujours son inspiration dans la conduite de l'État : les hauts fonctionnaires ne ralentirent pas leur zèle ; l'agriculture prospéra ; les voies de communication se multiplièrent. Quant aux « Belles-Lettres », gloire durable de la Colombie, elles ne perdirent rien de leur éclat. En de grands collèges, jésuites et clergé séculier se vouaient à l'éducation d'une jeunesse choisie (1).

En 1887, un concordat était signé, sanctionnant la paix entre la République et le Saint-Siège. L'artisan principal de cet acte si nécessaire se nommait Vicente Restrepo. Il convient que nous nous arrêtions à ce personnage de premier plan : s'il appartient à l'histoire de sa patrie, qu'il a servie si efficacement, il mérite aussi mieux qu'une mention pour le rôle qu'il a joué dans l'implantation d'un rameau lasallien en Colombie.

Un article publié dans *la Revue diplomatique*, le 26 octobre 1889 (2), déclarait que don Vicente Restrepo figurait « parmi les hommes d'État qui avaient le plus contribué à substituer au régime des révolutions et des *pronunciamientos* celui de l'évolution fondée sur des institutions sérieuses » et secondé le plus utilement les efforts du président Nuñez.

Comme Ignacio Montoya, Vicente était originaire de cette province d'Antioquia, dont la population laborieuse, de robuste complexion, de mœurs sévères, joint un fonds de solides croyances à des qualités que certains se plaisent à dire « anglo-

(1) J. T. Bertrand, *op. cit.*, pp. 249 à 252.

(2) Sous la signature d'Auguste Meulemans ; imprimé conservé dans les Archives de la Maison Généralice, dossier ID k^5.

saxonnes ». Restrepo les héritera de sa famille et saura les cultiver. La France l'y aidera, n'en doutons point. Et, spécialement, les Frères français des Écoles chrétiennes. Car l'adolescent, quittant vers 1850 sa ville natale de Medellin, sera l'élève du pensionnat de Passy. Même, il y deviendra président de l'académie littéraire.

On imagine donc avec quelle aisance il s'exprimait dans la langue de Bossuet et de Racine, avec quelle ardeur il s'est assimilé nos grands classiques. Mais il fut un savant, autant qu'un lettré. Dans le laboratoire du chimiste Pelouze, il eut pour compagnon Gabriel Garcia Moreno. Des études de géologie et de minéralogie lui offrirent le moyen — après son retour en Amérique — d'accroître sa fortune et de préparer le développement économique de son pays.

Intelligent, distingué, habile et probe, il a conquis l'estime des gens de bien, mais il s'est attiré l'animadversion des politiciens pêcheurs en eau trouble. Expulsé de Medellin après un mouvement révolutionnaire, il s'établit à Bogota, poursuit des recherches historiques, rédige un ouvrage relatif aux richesses minières de la Colombie.

Rafael Nuñez lui confie le portefeuille des Finances, puis, à la fin de 1884, celui des Affaires étrangères. Catholique militant et membre, très influent, du ministère colombien, c'est à ce double titre que don Vicente se trouvera mêlé aux préliminaires et aux débuts de l'installation des Frères dans l'une des principales villes, puis dans la capitale même, de la République.

***

Ce grand pays, baigné à la fois par l'Atlantique et le Pacifique et situé aux avant-postes de l'Amérique latine, valait la peine d'être aimé, servi, amené à une claire conscience de lui-même, de ses ressources spirituelles, de ses chances d'avenir. L'Espagne lui avait donné son *Credo*, sa langue, ses institutions essentielles, sa forme de civilisation ; elle vivait toujours dans le sang et dans le cerveau de plus de la moitié des Colombiens, 5 pour 100 pouvant justifier d'une ascendance purement européenne, 50 pour 100 étant issu de l'union de la nation conquérante avec la race indienne. En dehors de ces « blancs » et de ces métis, il restait environ 30 pour 100 d'indigènes autochtones, et 15 pour 100 de noirs, dont les ancêtres avaient été arrachés à l'Afrique. Au total, ce n'était, à la fin du dix-neuvième siècle,

que 4 à 5 millions d'êtres humains, qui occupaient un territoire de 1 100 000 kilomètres carrés : en masses compactes à Bogota, Medellin, Barranquilla, Cartagena, et dans quelques autres villes, tant des neuf « États » existant avant 1885, que des « départements », qui furent alors créés.

Espaces déserts, itinéraires à peine tracés, outillage primitif, tribus demeurées sauvages ; et, même parmi les gens des centres urbains, bien des âmes violentes et farouches, bien des esprits grossiers, des cœurs sensuels. Un labeur énorme, mais passionnant et fécond, attendait les équipes de missionnaires, d'éducateurs.

Allait-on reculer devant les aléas de la politique, les dangers des guerres civiles et des révolutions? Il semble qu'en 1883-1884 les refus du Frère Irlide aient été inspirés par le souvenir de l'aventure de Pasto. Et vainement don Mariano Ospina, l'of-fi-cieux et zélé intermédiaire, avait affirmé que les changements de gouvernement ne seraient jamais très redoutables pour les Lasalliens (1).

D'autres négociateurs seront bientôt plus heureux. Mgr Bernardo Herrera, mieux compris à Paris, approuvé et fortement épaulé à Rome, s'assurera les résultats que n'a pu obtenir son prédécesseur à Medellin, Mgr Ignacio Montoya.

Il s'agissait, en vérité, d'un chef prestigieux. Traits puissants, regard pénétrant et grave, bouche impérieuse, dans l'ovale d'un noble visage, ainsi nous le révèle son portrait. La constance de la volonté, comme l'étendue et la souplesse de l'intelligence apparaîtront dans le récit de ses entreprises.

Né à Bogota le 11 septembre 1844, de don Bernardo Herrera Buendia et de Maria de Jesus Restrepo, fille de l'historien José Manuel Restrepo, l'enfant grandit au foyer de parents illustres. Deux années il étudia sous la direction des jésuites, jusqu'en 1861, date de l'expulsion des Pères. Vers ce temps-là, le jeune Bernard était déjà un latiniste capable de composer une ode superbe, en strophes saphiques, pour célébrer le bienheureux Pierre Claver.

En 1863, il accompagnait son père, le Dr Herrera, en qualité de secrétaire, au Congrès de Rionegro. Ce fut, pour lui, une expérience amère de la vie politique : il ne lui plut jamais d'évoquer les souvenirs de ces jours où triomphait Cipriano Mosquera.

(1) Archives de la Maison Généralice. Historique des fondations de Colombie, dossier HB x.

Résolu à se consacrer à Dieu, il n'eut pas de difficulté à convaincre sa famille du bel aloi de sa vocation. Avec l'agrément des siens, il partit pour la France : les six ans qu'il passera au Séminaire de Saint-Sulpice imprégneront profondément et définitivement, son âme de la doctrine de M. Olier, de toutes les conceptions et habitudes sacerdotales du clergé formé par la docte, discrète et vénérable Compagnie.

Ordonné prêtre le 19 mai 1869, l'abbé Herrera s'en fut à Rome conquérir le grade de docteur en théologie. Le 12 décembre 1871, déjà de retour à Bogota, il recevait sa nomination de Supérieur du Séminaire, inaugurant, à cette date, la tâche essentielle de son existence : la formation d'un clergé exempt de défaillances, capable d'instruire et d'édifier les fidèles.

Mgr Ignacio Montoya était mort depuis cinq mois lorsque, le 28 décembre 1884, le jeune Supérieur — tout juste quadragénaire — fut choisi pour remplacer le défunt sur le siège épiscopal de Medellin. Le Dr Bernardo Herrera Restrepo, sacré dans la cathédrale de Bogota par l'archevêque Telesforo Paúl, célébra sa première messe pontificale en son diocèse, pour la Chandeleur de l'année 1886 (1).

Au sujet des écoles chrétiennes, il ne pouvait tarder beaucoup à entrer dans les vues de feu son prédécesseur. Les questions d'enseignement occupaient son esprit. Et soucieux de préparer à la Colombie une armature religieuse d'un métal solide et pur, comment n'aurait-il pas songé à résoudre par une excellente éducation de la jeunesse le problème des vocations ecclésiastiques? Disciple des sulpiciens, comme Jean-Baptiste de La Salle, séminariste parisien aux regards attirés par les Frères au rabat blanc dans maint quartier et mainte église de la capitale française, et en premier lieu dans la paroisse même de M. Olier, il s'était trouvé en mesure — plus encore que Mgr Montoya — de juger l'œuvre du Fondateur de l'Institut.

Les pourparlers s'ouvrirent dès le semestre qui suivit l'intronisation du nouvel évêque. Ils prirent immédiatement tournure de négociation diplomatique. C'était sagesse. Assuré de l'appui du ministre des Affaires étrangères, don Vicente Restrepo, Mgr Herrera offrait aux Lasalliens la garantie des plus hauts personnages de l'État. Et en confiant sa cause,

(1) Frère Eugenio-León, article cité, pp. 60-61. — *Bodas de Plata*, pp. 104-105.

avec l'assentiment du pouvoir civil, au représentant de la Colombie auprès du Saint-Siège, il doublait ses chances de succès : le Pape Léon XIII, si on le priait d'intervenir, agirait certainement dans le sens le plus favorable.

Considération secondaire, non toutefois sans quelque importance, on remédiait, par le truchement du ministre plénipotentiaire, à la lenteur des communications entre Medellin et la rue Oudinot. Les atermoiements seraient moins faciles, les explications plus abondantes et plus nettes, les accords plus complets. Il fallut pourtant déployer bien des efforts, user de patience, recourir à tous les arguments et à de puissantes aides, avant d'aboutir.

***

Le Dr Joaquin Vélez devint, à Rome, le porte-parole de l'évêque de Medellin. Il se présenta au Frère Robustinien, Procureur général de l'Institut. Dans une lettre du 22 juin 1886, le religieux rendit compte au Très Honoré Frère Joseph de son entrevue avec le diplomate : celui-ci ne s'était pas borné à transmettre la requête de son mandant ; il avait parlé, très chaudement, en son nom personnel.

Le Régime, ayant délibéré, pencha une fois de plus vers la négative. « Nous manquons de sujets pour les districts de France. A moins d'événements extraordinaires ici, ou dans la République de l'Équateur, il ne nous sera pas possible, avant bien longtemps, d'établir des maisons en Colombie. » Une fondation à Medellin semblait donc subordonnée à l'éventualité de quelque catastrophe : si la persécution venait à sévir soit à Paris, soit à Quito, les Frères envisageraient de chercher refuge sur un territoire qui s'annonçait hospitalier...

Les termes d'une pareille réponse n'étaient rien moins qu'encourageants. L'Institut persistait dans une très prudente réserve. Sans doute, les Supérieurs majeurs, estimant les communautés équatoriennes et chiliennes déjà fort exposées aux aventures, voulaient un temps d'arrêt dans l'expansion vers l'Amérique du Sud.

Mais ils comptaient sans la ténacité d'un chef de l'Antioquia. Le 13 septembre 1886, Mgr Herrera saisissait du différend le cardinal Jacobini, Secrétaire d'État de Léon XIII ; il lui disait les heureuses dispositions du gouvernement colombien, l'appui que recevait du président et de ses collaborateurs l'éducation catholique : en toute sécurité, la Compagnie de Jésus

venait d'instaurer son enseignement dans le diocèse du requérant. Les hautes classes de la société garderaient-elles le privilège d'utiliser le dévouement et la compétence de maîtres religieux? A l'exemple du regretté Mgr Montoya, l'actuel évêque de Medellin entourait de ses sollicitudes les enfants du peuple; il souffrait de leur abandon, de leur ignorance; il ne cesserait pas de plaider en leur faveur. Sa supplique irait jusqu'au Souverain Pontife : que le Saint-Père daignât examiner la cause et mettre dans la balance tout le poids de son autorité!

Le Frère Robustinien, sur l'invitation du cardinal, transmit rue Oudinot l'exposé de Mgr Herrera. La réponse, sans être satisfaisante, marquait un léger progrès : « Faute, absolue, de personnel disponible, le souhait des Colombiens n'était pas, pour le moment, réalisable; mais on lui donnerait suite aussi promptement que possible. »

Dès lors, Joaquin Vélez, habile ambassadeur, vit l'opportunité de fournir au Frère Joseph toutes précisions et tous apaisements. Il obtint de l'évêque un mémorandum détaillé, où figuraient les articles de la récente Constitution de 1886, réglant les relations de l'Église et de l'État; où s'esquissaient d'intéressantes données sur la ville et le diocèse de Medellin; où, enfin, étaient énoncés les voies et moyens de la fondation.

Ainsi pourvu, le ministre de Colombie écrivit, de Rome, le 23 juin 1887, au Frère Supérieur général. Il commençait par rappeler sa démarche initiale auprès du Frère Robustinien, mettait en relief les bonnes paroles accordées par le Vatican, et notamment les assurances qui lui étaient venues de Mgr Mocenni, substitut à la Secrétairerie d'État. Puis, il transcrivait le mémoire épiscopal; les Frères trouveraient, en cette lecture, les motifs d'une décision sans regrets : la Colombie allait leur ménager un accueil parfait, des labeurs récompensés par mainte consolation. Un Comité les attendait, pour ouvrir une école primaire et un modeste internat. Le diocèse s'engageait à payer le voyage, l'installation, l'entretien de six religieux, pionniers d'une œuvre dont la croissance était certaine.

Dans sa réponse du 22 juillet, le Frère Joseph confirmait la promesse antérieure et ajoutait qu'il avait communiqué les pages de Mgr Herrera au Visiteur du district de Quito, le Frère Bernon-Marie, chargé de se transporter à Medellin, d'étudier sur place les conditions de la fondation et de soumettre à l'évêque un projet de contrat.

Le Dr Vélez réagit vivement. Le processus envisagé lui

sembla moyen dilatoire et marque de défiance. « Votre Révérence me signifie un *non* respectueux, » écrivit-il. Au gré du diplomate colombien, le Frère Bernon allait entreprendre une randonnée fatigante, coûteuse et inutile ; d'énormes distances, de gigantesques montagnes, des plaines désertes, des fleuves dangereux séparaient Quito de Medellin. Même si l'on choisissait de s'embarquer à Guayaquil pour atteindre, plus au nord sur le Pacifique, le port de Buenaventura — itinéraire évidemment préférable — il fallait encore compter deux semaines de voyage pénible et de grosses dépenses — que Joaquin Vélez déclarait *a priori* sans compensation.

L'ordre de départ, cependant, avait été envoyé au Frère Visiteur dès le 24 juillet. Le 8 août, le Supérieur général tenta de calmer l'inquiétude de son correspondant de Rome : la mission dévolue au Frère Bernon-Marie était conforme aux us et coutumes de l'Institut ; un examen *de visu* et un rapport circonstancié incombaient au délégué du Régime, avant toute ouverture d'établissement. Aucun retard particulier ne résulterait de cette méthode justifiée par l'expérience.

Le ministre plénipotentiaire se fût peut-être résigné à l'inaction provisoire, sans un très mince incident : lors d'une conversation échangée avec le Frère Assistant Louis-de-Poissy, qui visitait les communautés italiennes, Vélez crut surprendre chez son interlocuteur « un doute » au sujet de l'issue du projet colombien. Il s'en plaignit au Très Honoré Frère Joseph dans une lettre du 25 novembre, ajoutant que le gouvernement de Bogota le pressait d'enlever la solution, selon les désirs de Mgr Herrera.

En conséquence, le diplomate, chaudement alerté, s'était déjà rendu à la Secrétairerie du Saint-Siège. Un télégramme du Vatican parvenait au nonce apostolique en France, Mgr Rotelli. Et le nonce, à la date du 30 novembre, invitait très formellement les dirigeants de l'Institut à mettre une équipe lasallienne à la disposition de la Colombie. Léon XIII se félicitait de l'évolution de ce pays et tenait à marquer ses sympathies à Nuñez et à Restrepo.

Le 2 décembre 1887, le Frère Joseph déclarait que les communautés équatoriennes céderaient à Medellin plusieurs de leurs membres (1).

(1) Archives de la Maison Généralice, dossier HB x. — *Bodas de Plata*, pp. 104 à 109. — Frère Eugenio-León, p. 61.

***

Quinze jours plus tard, le Frère Bernon-Marie se présentait à Mgr Bernardo Herrera. Une loyale amitié allait très vite surgir. L'ancien professeur du pensionnat d'Orléans méritait et l'affection et l'estime de l'ancien élève de Saint-Sulpice : homme de vaste savoir, religieux très fidèle à sa Règle, il joignait à ses qualités profondes un langage éloquent, une noble prestance, un don de plaire. Aspirations, inclinations, sollicitudes — voire souvenirs de France et d'Amérique — créaient spontanément l'harmonie entre les deux interlocuteurs.

Aussi, la rédaction d'un projet de contrat ne souffrit-elle pas de difficultés. Les signatures s'échangèrent dès le 20 décembre ; sous la réserve d'une ratification rue Oudinot, le Frère Visiteur s'engageait à établir une communauté enseignante dans la capitale de l'Antioquia.

Puis il partit pour l'Europe, dans l'intention de soumettre ses plans au Régime. Il devait, en outre, assister aux fêtes de la béatification du Vénérable de La Salle. Des fièvres paludéennes l'ayant saisi au cours de 1888, il fut contraint d'ajourner le retour vers son district. Et le consentement obtenu du Supérieur général ne put se traduire par une rapide mise en œuvre.

De l'évêque aux chefs de l'Institut, la correspondance ne chômait pas. Mais les pères de famille commençaient à se décourager : ne verrait-on jamais ces Frères dont les talents pédagogiques étaient si prônés ?

« Nous les attendons pour février 1889, » écrivait Mgr Herrera au Frère Joseph, le 21 septembre 1888. Le Supérieur répondait, le 27 octobre : « J'ai donné au Frère Bernon tous les pouvoirs nécessaires. J'ai complètement accepté les bases de l'arrangement convenu à Medellin. »

Revenu à Quito, le négociateur se préoccupait de rassembler un personnel apte à satisfaire la nation voisine. Le choix de quelques Hispano-Américains s'imposait ; et le Frère Bernon passait en revue les éléments de ses communautés. Cependant, un cadre français lui semblait indispensable pour soutenir l'effort, pour ordonner le travail. Le Frère Assistant Junien devait fournir un contingent de bons éducateurs, prélevés sur le Languedoc, sa province d'origine. A ces missionnaires il fallait demander non seulement le courage et l'esprit d'obéissance, mais les capacités intellectuelles, la vigueur physique.

En outre, ils auraient besoin d'un délai pour parler couramment l'espagnol et pour former, avec leurs confrères du district équatorien, un groupe homogène.

Tantæ molis erat... Le 21 mars 1889, Mgr Herrera déclarait qu'il se rendait parfaitement compte des soucis du Frère Visiteur en face d'une réalisation très ardue ; mais il réitérait ses instances, priant que l'on ne manquât point de considérer ses propres embarras, sa longue attente et sa patience depuis trois ans. « Hâtez l'envoi des Frères, » s'exclamait-il le 21 juillet.

Le Frère Bernon-Marie avait espéré que l'équipe serait prête à la fin de septembre. Malheureusement l'époque des pluies survenait dans l'Antioquia. Mieux valait renoncer, jusqu'à la saison sèche, aux périlleuses cavalcades à travers monts et vaux. Le départ des Lasalliens français se trouva remis. Et d'accord avec le prélat fondateur, l'ouverture de l'école fut envisagée pour le mois de février 1890 (1).

***

Six noms de religieux s'inscrivent à la base de l'édifice colombien ; trois noms de France, trois noms du Nouveau-Monde : d'une part, les Frères Largion-Jules, Libérien et Judulien, dans le siècle François-Jules Mazens, Jean-Baptiste Barrère, Jean Aguirre ; d'autre part, les Frères Filemón, Alfredo-Maria, Alonso ; le premier, Juan Isidoro Sanchez et le troisième, Manuel Valencia, regagnent la patrie d'où leur vocation religieuse les avait éloignés provisoirement. Le second, Camilo Aro, est, en définitive, l'unique sujet de nationalité équatorienne désigné pour la nouvelle entreprise. A l'exception du Frère Largion-Jules, aucun des voyageurs n'atteignait la trentaine : le plus âgé, le Frère Filemón, était né en 1862 ; les plus jeunes, les Frères Alfredo-Maria et Judulien, ne comptaient que vingt printemps (2).

Bien entendu, l'homme en pleine maturité est celui qui a reçu le commandement de la troupe. Le Frère Largion-Jules possède l'expérience et montre le caractère d'un véritable chef. Méridional comme ses subordonnés J.-B. Barrère et Jean Aguirre, il naissait à Lavaur le 23 janvier 1841. A vingt-six

(1) Archives de la Maison Généralice, dossier HB x. — *Bodas de Plata*, pp. 109-110. — Frère EUGENIO-LEÓN, pp. 61-62.

(2) Archives de la Maison Généralice, dossier ID k^5.

ans, il recevait du Très Honoré Frère Philippe la direction de l'école de Foix. L'Ariège devait le garder jusqu'au jour de sa transformation en religieux missionnaire. Après une longue résidence au chef-lieu du département, le Frère Largion-Jules gouvernait depuis 1887 la maison de Pamiers lorsque les Supérieurs l'invitèrent à s'expatrier. Ils le connaissaient robuste, infatigable, d'esprit vif et plein de ressources, de cœur ardent et sensible, de volonté patiente, persévérante et intrépide devant l'obstacle.

L'excellent homme va se dépenser, dix-huit années durant et jusqu'à la mort, au service de l'Amérique latine. Il se passionnera pour son labeur, pour son champ d'activité, avec tout l'enthousiasme d'une nature optimiste et expansive ; volontiers prêt aux conquêtes apostoliques et les menant à bien ; religieux dévoué, délicat, oublieux de lui-même. Une corpulence assez gênante n'arrêtera pas ses fantastiques randonnées. L'intelligence restera très agile, sous la lourde chair. Et dans le visage vieilli, les yeux noirs conserveront une flamme de jeunesse.

Dès longtemps Jules Mazens rêvait de consacrer son existence aux âmes des lointains pays. Pressenti par le Frère Junien pour la fondation colombienne, il n'objecta point ses quarante-huit ans. De Pamiers, il gagna Bordeaux, vers la fin des vacances de 1889. Ses deux compagnons de route arrivaient au même moment. L'embarquement n'eut lieu que le 25 novembre. La traversée, en d'heureuses conditions, s'acheva, le 26 décembre, à Guayaquil. Nos Lasalliens s'engagèrent ensuite dans les durs chemins de la Cordillère des Andes, épreuve décisive pour les nouveaux venus en la carrière des Missions. Les Frères Largion, Libérien et Judulien la soutinrent sans faiblir. L'année 1890 était commencée quand ils parvinrent à Quito.

Un repos nécessaire et une suprême étude de la langue castillane occupèrent les semaines de janvier. Puis le Frère Bernon-Marie décida de conduire lui-même à Medellin l'équipe franco-américaine. Voyage par mer de Guayaquil à Panama ; passage de l'isthme ; réembarquement à Colon ; au port de Sabanilla, on touche le sol de la Colombie continentale ; on remonte en bateau le cours de la Magdalena. Enfin, chevauchant dans la brousse, on oblique vers l'ouest, dans la direction de Medellin. Itinéraire compliqué, très lent, où l'on risque les aventures. Le Frère Bernon et le Frère Largion-Jules sauront le modifier, une fois le pays mieux connu.

Le 19 mars 1890 marqua leur entrée dans la cité de Mgr Her-

rera. Fête de saint Joseph, date radieuse, pensèrent les disciples de M. de La Salle. L'évêque en témoigna aussi de l'allégresse. Il tenait « ses Frères », si inlassablement réclamés. Les membres du Comité scolaire et plusieurs ecclésiastiques étaient allés à leur rencontre, aux environs de Barbosa. Le ministre de l'Instruction publique, Jesús Casas Rojas expédiait au prélat ce télégramme : « J'ai l'honneur de féliciter très cordialement votre illustrissime Seigneurie d'avoir appelé les Frères des Écoles chrétiennes, dont j'escompte la puissante influence sur l'éducation catholique de la jeunesse. »

Le 13 mai, deux jours avant son départ de Medellin, le Frère Visiteur écrivait à Paris que tout marchait régulièrement, que les maîtres religieux jouissaient des sympathies des autorités diocésaines, du pouvoir civil et des pères de famille (1).

***

Quatrième nation sud-américaine à « naturaliser » sur son territoire la famille spirituelle du chanoine de Reims (2), la Colombie va promptement rejoindre, voire dépasser, ses devancières en son intelligent usage de la pédagogie chrétienne.

Le logement aménagé, le mobilier scolaire en place, un externat — dit « collège Saint-Joseph » — s'ouvrit, sous les auspices de Mgr Herrera et de l'*Instituto de Educación*, le 9 avril 1890. Dès le 9 mai, les instances de l'évêque auprès du gouvernement procuraient à la Congrégation lasallienne la personnalité juridique. L'avenir apparaissait sans nuages ; et le prélat-fondateur dans une lettre qu'il adressait au Frère Assistant Junien le 21 mai, exprimait son contentement, élargissait ses perspectives.

« Le Cher Frère Jules, disait-il, me semble tous les jours plus digne d'estime et parfaitement apte à son œuvre. » Mgr Herrera, charmé d'un pareil auxiliaire, souhaitait que celui-ci bénéficiât, sans tarder, d'une certaine autonomie administrative : « Passer par Quito » — au lieu de rendre compte directement à Paris — c'était, au gré de l'éminent représentant de l'Église colom-

(1) Archives de la Maison Généralice, dossier HB x. — *Bodas de Plata*, pp. 109-110. — Frère Eugenio-León, pp. 61-62. — Choix de Notices nécrologiques, III, pp. 467 à 471. — *Bulletin des Écoles chrétiennes*, nº d'avril 1911, p. 134.

(2) Rappelons que les Frères sont arrivés en Argentine le 26 janvier 1889, un peu plus d'un an avant leur installation à Medellin.

bienne, détour inutile, propre uniquement à retarder les solutions, et de plus, fâcheux système au point de vue politique, car, les « jalousies » régnant entre les Républiques, on pouvait froisser des susceptibilités facilement à vif.

L'externat fonctionnait, avec 173 élèves. Mais, à l'étroit en son immeuble de *los Uerfanos*, rue Girardot, il ne se développerait que moyennant transfert. D'autres projets étaient en vue : la création d'une école gratuite, d'un orphelinat. Le domaine suburbain de Marinilla, tout en abritant encore quelques classes, pourrait convenir aux novices qu'on espérait recruter ; il serait aussi un lieu de repos pour les Frères fatigués. Enfin, le gouverneur de l'Antioquia méditait de confier aux Lasalliens une « École des arts ».

Plusieurs lettres du même genre, d'une noble écriture, d'un impeccable français, d'une invariable bienveillance, partiront vers la rue Oudinot, tant que vivra Mgr Bernardo Herrera Restrepo. Un accord officiel prélude à la majeure partie de cette correspondance : il s'agit du contrat du 14 juillet 1890, auquel interviennent, outre l'évêque de Medellin, le Frère Largion-Jules et un délégué du Comité, Abraham Moreno. Il est stipulé que l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes prendra à sa charge la direction et l'administration d'un deuxième établissement, dit collège Saint-Joseph de Marinilla ; que « l'enseignement primaire et supérieur » y sera distribué par les maîtres. Le « Directoire », dont Mgr Herrera et Abraham Moreno sont les représentants, entretiendra les constructions et fournira le traitement des professeurs. Un internat est prévu : les Frères pourront fixer et percevoir les prix de pension.

La joie du Frère Jules se manifeste, au diapason le plus élevé ; il mande, le 15 octobre, au Frère Junien : « Vous pouvez dire en toute vérité aux chers Frères qui se sentent la vocation pour venir ici : qu'ils trouveront à Medellin une population chrétienne qui nous accorde son entière sympathie ; des enfants faciles à conduire à Dieu ; des messieurs amis du bien, qui nous sont profondément dévoués ; un clergé, digne à tous égards, qui nous porte le plus grand intérêt ; un évêque, Français par le cœur, grand ami de notre cher Institut, qui a pour nous les bontés du plus tendre des pères. »

La Colombie devient pour le directeur de la petite communauté lasallienne une seconde patrie, bientôt aimée à l'égal de la terre des ancêtres. Il se répand volontiers en éloges sur la

piété des habitants, sur leur respect pour l'habit religieux, sur l'empressement que montrent les familles à sauvegarder la foi chrétienne des enfants.

Louanges sincères, complaisances justifiées. Le Frère Jules s'est acquis l'affection des Colombiens, parce qu'il les a compris et aimés. « Votre Révérence, lui certifiait Mgr Herrera, obtiendra les résultats les meilleurs parce qu'elle a pénétré l'âme du pays et parce qu'elle a su s'adapter aux us et coutumes de nos concitoyens. »

Le succès s'attestant, un renfort de quatre Lasalliens rallie Medellin. On va créer « l'école du Bienheureux Jean-Baptiste de La Salle », établissement qui accueillera — *gratis pro Deo* — les plus pauvres garçons et dont la dépense se trouvera couverte par les recettes du collège et les aumônes des bienfaiteurs.

Personne, dans la ville, n'ignore l'œuvre entreprise. Au début de décembre 1890, des « examens publics » ont lieu à Saint-Joseph de Medellin. Le Frère Directeur s'est ingénié à leur donner du relief ; il a convoqué les autorités locales. L'évêque a présidé la séance de clôture : « Le gouverneur, le secrétaire général de la province, le consul de France, l'inspecteur général et l'inspecteur provincial, de nombreux conseillers municipaux, tout le clergé » se groupaient autour de Mgr Herrera. Un élève a récité un compliment, en langue française ; les applaudissements ont crépité ; l'assemblée a crié : « Vive la France ! » Ainsi se déroule le compte rendu, sous la plume du Frère Jules, impresario habile et légitimement satisfait.

En février 1891, le *Colegio San José* se transporte rue Bolivar ; l'école gratuite est annexée à l'établissement. La vitalité de ces créations s'affirme ; le nombre des élèves va croissant. Au mois de mars 1892, on comptera 320 écoliers payants — dont 23 pensionnaires — et 255 gratuits. En outre, un modeste asile s'ouvre à 10 orphelins. Et la maison de Marinilla, organisée l'année précédente, appelle en ses classes 124 enfants.

Le saint Frère Jaquelbert — dont nous reparlerons — la dirige. Il est arrivé d'Europe, en compagnie d'autres expatriés volontaires. Deux ans après la mise en train, le Frère Largion-Jules a sous ses ordres 14 religieux (1).

(1) Archives de la Maison Généralice, dossier HB x et ID k[5]. — Choix de notices nécrologiques, III, p. 471. — *Bodas de Plata*, p. 111. — Frère Eugenio-León, p. 62.

***

Le 27 août 1891, Mgr Bernardo Herrera provoquait une émotion au cœur de son ami le Lasallien : il lui annonçait que le Souverain Pontife et la République étaient d'accord pour transférer l'évêque de Medellin sur le siège archiépiscopal de Bogota. « Je ferai tous mes efforts, ajoutait le prélat, pour établir les Frères dans la capitale. Quel bonheur ce sera pour moi de voir le Cher Frère Jules, que j'aime et que j'estime tant, à la tête du district de Colombie ! »

Il s'agissait de bien considérer la situation. Les Frères de Medellin allaient être privés des sollicitudes quotidiennes d'un protecteur aimable et généreux. Que de fois celui-ci, en ses promenades à pied, avait pris pour but la maison de la communauté ! Il s'intéressait à l'existence et aux travaux des humbles religieux, fortifiait leur courage, s'informait discrètement de leurs besoins matériels. Il avait enrichi leur chapelle de précieux cadeaux. A songer qu'on ne le verrait plus, sans doute, que de loin en loin, on éprouvait une vraie tristesse à San José, au Beato de La Salle, à Marinilla.

Chez le Frère Jules, les sentiments devaient être plus complexes : la lettre de l'archevêque élu posait les jalons d'un grand avenir. Sous les auspices du premier dignitaire de l'Église colombienne, sous les yeux du Chef de l'État, l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes donnerait les preuves de sa valeur humaine et religieuse ; de Bogota, il rayonnerait sur toutes les provinces. Un vaste et beau district s'étendrait entre les frontières d'une nation dont la jeunesse ardente et la foi sincère apparaissaient pleines de promesses. Les vœux de Mgr Herrera coïncidaient avec les espérances du missionnaire français. Mais pour celui-ci, comme pour le prélat, s'aggraverait le poids des responsabilités : au Frère Largion-Jules reviendraient l'honneur et la peine des fondations nouvelles.

Il recevra bientôt le titre de Visiteur auxiliaire. Le Frère Bernon-Marie demeure, en principe, son chef : mais le poste de l'Équateur est trop lointain et trop assujettissant pour que toute initiative n'appartienne point, sur les rives de l'Atlantique et au long des vallées de la Magdalena et de la Cauca, à l'homme qui possède la confiance et des autorités de la Colombie et des Supérieurs majeurs de la rue Oudinot.

Mgr Herrera engage immédiatement des négociations avec

le Régime pour la création d'un établissement au centre politique du pays. Il ne craint pas, cette fois, de se heurter aux hésitations, de subir d'interminables délais : l'œuvre si bien commencée retient l'attention du Très Honoré Frère Joseph ; un prompt développement s'impose.

Le 16 mars 1892, le Frère Jules prend connaissance, à Medellin, d'un télégramme de l'archevêque : Paris accepte les propositions de Bogota ; 10 Frères doivent constituer le corps enseignant ; ils sont impatiemment attendus.

Huit jours après, c'est au Frère Assistant Junien que s'adressent les lignes suivantes de Mgr Herrera : « M. le ministre de l'Intérieur, avec qui je me suis mis d'accord, a bien voulu se charger de toutes les démarches en vue de l'installation des Frères des Écoles chrétiennes dans la capitale de la République. » L'équipe des dix aura plusieurs mois pour se préparer, pour accomplir le voyage et organiser ses travaux ; on envisage l'ouverture des classes pour février 1893.

La reconnaissance légale de la Congrégation, déjà obtenue dans le diocèse de Medellin, se trouve garantie sur l'ensemble du territoire national. Instruits des circonstances favorables, le Frère Joseph et le Frère Junien expédient à leur délégué l'ordre de se rendre auprès de l'archevêque.

Le Frère Visiteur écrit de Bogota, au Frère Assistant, en septembre 1892 : « J'ai hâte de vous dire que les Frères seront très bien ici sous tous les rapports. Bogota est une ville toute française par les mœurs, les coutumes, la courtoisie, la générosité. La religion y est en honneur et sincèrement pratiquée... J'ai pu voir M. le Président de la République ; il m'a fait le plus gracieux accueil, m'a parlé avec éloge de nos méthodes et de nos ouvrages classiques, qu'il a eu l'occasion d'examiner... Il voudrait établir des Frères dans toutes les villes tant soit peu importantes. Il a ajouté : L'établissement d'un noviciat s'impose et vous devez l'ouvrir le plus tôt possible ; le gouvernement vous viendra en aide ; les vocations ne vous manqueront pas. »

On juge de la félicité de notre Languedocien : elle déborde de son âme, en jaillissements de patriotisme français, de loyalisme colombien, elle ne se défend pas des admirations les plus vives et des plus beaux rêves. Elle s'épanouit encore à la suite d'un entretien avec un catholique de marque, personnage consulaire dont l'action et l'influence restent considérables : « M. Vicente Restrepo, ancien élève de Passy, aujourd'hui

président de la conférence de Saint-Vincent de Paul et du conseil municipal de Bogota, voit avec le plus grand plaisir notre arrivée dans la capitale. »

Le contrat relatif à la fondation d'un collège était signé, le 10 septembre, par Mgr Herrera et le Frère Jules. Il prévoyait les augmentations successives de personnel et l'intervention possible du gouvernement de la République.

Dès le 6 novembre, il était ratifié par le Supérieur général (1).

***

Multiplier les écoles chrétiennes et dans l'archidiocèse et, au-delà, dans les cités les plus populeuses, c'était aussi bien l'intention du grand prélat colombien que le désir du Chef de l'État. Au cours d'un demi-siècle, ce programme se réalisera (2).

La maison de la rue San Felipe, à Bogota, fut le premier foyer des disciples du Bienheureux de La Salle, formant nou-

(1) Archives de la Maison Généralice, dossiers ID k[5] et HB x. — *Bodas de Plata*, pp. 112 à 114. — Frère EUGENIO-LEÓN, p. 63.

(2) Actuellement, on peut classer en trois groupes les établissements que les Frères dirigent en Colombie : *a*) sur la côte atlantique, deux collèges d'enseignement secondaire et commercial, l'un à Barranquilla (collège Biffi) l'autre à Carthagène (collège de La Salle) avec une population scolaire d'environ 1 200 enfants et jeunes gens ;

b) dans le district de Bogota, 200 Frères, plus de 5 000 élèves, répartis en 13 établissements ;

c) dans le district de Medellin, 180 Frères, 5 000 élèves, 15 maisons. Le clergé et la Société de Saint-Vincent de Paul ont fortement aidé les Lasalliens à créer des écoles populaires. En 1950, un millier d'enfants, au total, bénéficiaient de l'entière gratuité.

Écoles primaires, écoles normales, écoles techniques, écoles d'agriculture, centres catéchistiques, écoles « de pénétration » en territoires indiens, les Frères de Colombie déploient en tout sens leurs activités.

En ce qui concerne l'enseignement secondaire et supérieur, il faut citer, parmi les organisations les plus prospères, le collège San José, toujours existant à Medellin, le collège Biffi de Barranquilla, les maisons de Pamplona et de Cucuta.

Dans la capitale, l'*Instituto de La Salle* et le lycée de Chapinero sont les deux principaux centres d'éducation chrétienne et d'instruction supérieure. Le second accueille quelque 800 élèves et le premier 900, dont 350 internes.

En avril 1948, lors des journées révolutionnaires, l'Institut de La Salle fut pris d'assaut, pillé, incendié par les émeutiers. Les splendides collections entomologiques, ornithologiques, minéralogiques et autres, réunies par ce grand savant que fut le Révérend Frère Apollinaire-Marie, et par son collègue, le Frère Niceforo-Maria, disparurent en cet affreux désastre. (*Información lasaliana*, n° d'août-septembre 1950, article du Frère PABLO ; et *Bulletin de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes*, n° d'octobre 1948, pp. 316 à 318.)

veau district en terre hispano-américaine. Elle demeure aujourd'hui une relique sacrée, qui garde les souvenirs d'une époque déjà entrée dans l'histoire.

Don Thomas Escobar, prêtre et architecte, l'avait construite. Le Frère Jules y vint, au début de 1893, aménagea les locaux, régla les tâches de la communauté. « Le collège Saint-Bernard, écrivait-il au Frère Assistant le 13 avril, est ouvert depuis le 4 de ce mois. Déjà nous avons ce qu'il y a de mieux dans Bogota : les enfants des ministres anciens et nouveaux, des sénateurs, des députés, etc. etc. Tous ces élèves nous font la meilleure réputation (1). » *San Bernardo :* le nom témoignait de la gratitude des Lasalliens envers le fondateur. Sous le patronage du moine cistercien, docteur de l'Église, les maîtres rassemblèrent une clientèle de plus en plus nombreuse. En 1895, on comptait 300 écoliers, en 7 classes. Le local devenait trop étroit ; la création de l'Institut de La Salle va le désencombrer et à partir de 1902, des migrations successives facilitèrent les progrès du plus ancien établissement (2).

Fidèle à sa ligne de conduite, Mgr Herrera suggérait à ses compatriotes de requérir les services des religieux éducateurs et se chargeait lui-même de préparer les accords avec la Congrégation. C'est ainsi que, le 15 septembre 1892, il agit au nom du gouverneur du département de Tolima en vue d'arrêter les clauses de deux fondations d'écoles primaires : l'une, sous le vocable de saint Simon, à Ibagué, l'autre qui aurait sainte Librada pour patronne, à Neiva (3).

Malgré l'insuccès de l'une et l'autre tentatives (4), le Frère Visiteur ne saurait, certes, se montrer moins entreprenant que par le passé. Il va bientôt fixer sa résidence dans la capitale, laissant la direction de la communauté de Medellin au Frère Filemón.

(1) Archives de la Maison Généralice, ID k[5].

(2) Le nom de *San Bernardo* n'a pas été abandonné : il désigne, de nos jours, un centre d'enseignement professionnel. C'est en 1896 que naît l'*Instituto La Salle.* Dans le cloître de San Felipe a été créée, en 1902, l'*École apostolique* destinée aux petits clercs de la cathédrale. (*Bodas de Plata,* pp. 114 à 116 et 404-405.)

(3) Archives de la Maison Généralice, HB x.

(4) Le Frère Jules écrivait au Frère Junien le 10 décembre 1895 : « Nous n'avons plus à songer à Ibagué. Voyant notre lenteur, l'évêque du diocèse, d'accord avec le gouverneur du département, a fait appel aux maristes. » (Archives de la Maison Généralice, dossier ID k[5].) Il n'est plus question de Neiva dans les documents.

Avant son départ, est inaugurée et bénite la chapelle de San-José, remarquable par l'élégante sobriété de son style. Cette cérémonie a eu lieu le 5 juillet 1893 (1). Le 25 août, le Frère Jules est à Bogota et confie ses pensées du moment au Frère Junien : « En quittant nos chers Frères de Medellin, lui dit-il, j'avais le cœur bien gros. Mais je partais tranquille, parce que je les voyais dans les meilleures dispositions : pieux, charitables, réguliers, mortifiés, zélés, et décidés à faire à qui mieux mieux pour aider le cher Frère sous-directeur (2). Ce dernier est un petit saint, d'un dévouement admirable, mais il redoute la responsabilité de la direction d'une maison aussi importante... C'est tout un monde à gouverner : collège, pensionnaires, école gratuite, orphelinat. Et 9 Frères seulement pour cette besogne (3) ! »

Afin de maintenir très haut le moral de ses subordonnés, le Visiteur n'hésitera jamais devant la fatigue des voyages. Les communications restent, en ce temps, singulièrement difficiles d'un point à l'autre du vaste pays. A cheval durant des journées entières, le Frère Jules affronte la chaleur, les orages et les vents ; que de risques d'accidents, que de chances de mauvaise rencontre ! La monture peut broncher sous le poids du cavalier, dont l'embonpoint augmente avec l'âge. Une figure patibulaire peut tout à coup surgir au milieu des solitudes. Méditant et priant, égrenant son chapelet — les rosaires se succèdent pour le soulagement des âmes du Purgatoire — notre religieux ni ne s'effraie ni ne s'ennuie. A peine regarde-t-il le paysage, tant il s'absorbe en sa vie intérieure. On l'interrogera sur les péripéties du chemin sans obtenir beaucoup de détails pittoresques. Et, dans une période de guerre civile, l'un de ses anciens élèves, engagé parmi les guérilleros, l'apercevra traversant une zone dangereuse, fort tranquillement, et signalera en hâte à ses camarades ce passant inoffensif, qu'il faut épargner (4).

***

En cette année 1893, décisive pour l'existence du nouveau district, il importe de s'assurer l'avenir par la création d'un

(1) *Bodas de Plata*, p. 204.
(2) Le Frère Filemón, qui va prendre la direction de la maison lasallienne et qui a trente et un ans.
(3) Archives de la Maison Généralice, ID k^5.
(4) Choix de notices nécrologiques, III, pp. 472-473.

noviciat. Le Frère Largion-Jules nourrit l'espoir d'un recrutement sérieux. Mais le problème d'une installation adéquate le préoccupe. Il expose ses perplexités au bon archevêque, tout disposé à les comprendre et à les alléger. Mgr Herrera lui offre l'une des propriétés de l'archidiocèse, la *Quinta de la Santa Familia*, la Villa de la Sainte-Famille, vaste domaine, situé en bon air, dans une campagne agréable et paisible, à Chapinero.

Le maître des novices sera le Frère Jaquelbert-Joseph, que les Colombiens nomment le Frère Albert. Une vieille et profonde amitié le lie au Frère Jules ; entré dans l'Institut en 1862, il a longtemps appartenu à cette communauté de l'école de Foix, que Jules Mazens a dirigée pendant vingt et un ans. Communauté heureuse sous un chef paternel et jovial ; communauté pieuse, à l'exemple de son directeur. De celui-ci, le Frère Jaquelbert a constaté la charité, l'humilité, le zèle ; il l'a aidé dans l'organisation d'un patronage, dans la formation religieuse des jeunes Foxiens. Quand il a su les intentions missionnaires de son ami, bien que lui-même quadragénaire il a rêvé d'être son collaborateur au-delà des mers. Et, comme nous l'avons noté, il a rejoint le Frère Jules à Medellin, en 1891. Désigné pour mener à bien l'essai d'un collège à Marinilla, il a été reçu avec enthousiasme par la population. Ses dons de pédagogue et d'administrateur se sont immédiatement manifestés. Il s'attache les cœurs ; et ses subordonnés qui l'observent de près admirent en lui un modèle de dévouement, de travail et de mortification.

C'est pourquoi nul ne s'étonne que le Frère Visiteur lui confie le noviciat. Les Lasalliens prennent possession, le 31 octobre 1893, de la villa de la Sainte-Famille. Il faut songer à l'aménagement du local, à la mise en culture du sol. Beaucoup de labeurs en perspective : car si la propriété ne manque pas d'étendue, le bâtiment — simple maison de campagne du séminaire de Bogota — est fort exigu ; et la terre ne produira des fruits qu'une fois améliorée. Le Frère Jaquelbert ne s'épargnera ni les peines ni les sacrifices pour les transformations nécessaires.

La besogne matérielle n'enchaîne pas son âme. Il s'est préparé devant Dieu à gouverner les futurs Frères. Les premiers postulants arrivent au début de 1894. « Nous en avons dix, » annonce le Frère Visiteur au Frère Junien, le 12 mai. Et il ajoute que, le soir même, il donnera l'habit religieux au plus

anciennement admis, « qui est de Marinilla ». Cet élève du collège a été conquis par les vertus de son maître ; il n'a pas tardé à rejoindre le Frère Jaquelbert à Chapinero. Il reçoit le nom de Frère Julio Nepomuceno ; sa vie sera courte, mais édifiante. Il mourra le 22 novembre 1900 à l'âge de vingt-quatre ans, laissant le souvenir d'un digne fils spirituel du Frère Jaquelbert, d'un émule de ces premiers disciples de M. de La Salle, Frère Jean-François, Frère Maurice, Frère Nicolas Bourlette, dont les morts prématurées, et généreusement acceptées, parurent aux yeux du Fondateur la garantie des bénédictions divines sur son œuvre.

Le Frère Jules ne saurait douter de la bienfaisante influence du directeur du noviciat. En sa lettre de mai au Frère Assistant, il souligne la haute vertu de son très cher confrère et compatriote, l'abnégation, le désintéressement, la bonté qui inspirent chacune des démarches du Frère Jaquelbert. C'est un religieux qui « se fait tout à tous » ; c'est un formateur duquel on peut attendre la plus judicieuse sélection des vocations lasalliennes.

Sur le plan pédagogique, toutefois, la préparation des futurs instituteurs et professeurs demandera bien du temps, bien des efforts. Les postulants accueillis à Chapinero « sont généralement peu instruits ; et quoique d'une intelligence incontestable, il sera — conclut le Frère Visiteur — difficile de les employer aussitôt après leur noviciat ».

Les insuffisances s'atténueront par la pratique de l'enseignement, l'observation des règles de la *Conduite des Écoles*, et au moyen des conseils des Frères Directeurs envoyés d'Europe. Mais un scolasticat ne pourra être organisé qu'en 1903, sur l'ordre et sous le contrôle du Frère Assistant Viventien-Aimé (1).

***

Sans noviciat, point d'enracinement de l'Institut dans une nation ; et, par conséquent, danger de laisser croître trop vite des œuvres qui pourront, un jour, manquer de sève. C'est bien l'avis du responsable dans l'organisation du district. On en trouve l'expression dans son rapport du 12 mai 1894. Et l'on remarque, en même temps, qu'il doit freiner les impatiences,

(1) Archives de la Maison Généralice, ID k[6] et HB x. — *Bodas de Plata*, pp. 129-130 et pp. 147-148.

très explicables, très amicales, de ses protecteurs. « Je garde à Bogota, déclare-t-il, le Frère Jean-Théodore [récemment arrivé de France] pour l'initier et en faire le directeur du futur pensionnat. Puissions-nous ouvrir cet établissement au mois de février prochain ! Mais, malgré les instances des Herrera, des Vicente Restrepo, des Ernesto Restrepo, des Condé, du consul français, de toute la noblesse et de tout le commerce de la capitale, nous attendrons d'avoir un bon personnel. »

L'archevêque, si désireux qu'il soit d'un « pensionnat du Bienheureux de La Salle », se range en définitive à l'opinion du Visiteur. Jusqu'à nouvel ordre, il convient de s'appliquer essentiellement à la « bonne marche » de l'Externat Saint-Bernard « qui compte 300 élèves inscrits », studieux et « fort sages » (1).

Deux ans, pourtant, ne s'écouleront pas que les Lasalliens ne doivent, au moins partiellement, céder aux requêtes et des pouvoirs publics et des autorités sociales. Des chrétiens bien inspirés avaient fondé, en 1885, l'*Asilo San José de niños desamparados* et y avaient appelé les Sœurs de la Présentation de Tours. Ces enfants abandonnés, ces petits orphelins, devenus adolescents, avaient tendance à se soustraire à l'influence maternelle des religieuses. Une direction masculine apparut souhaitable.

Le 28 novembre 1895, un accord fut passé entre le Frère Jules et don Bernardino Medina, président du Comité général de bienfaisance. Les Frères des Écoles chrétiennes — par engagement valable pour dix années — prenaient en charge l'Asile Saint-Joseph. Le Frère Directeur, avec le titre de syndic, exercerait tous les droits légalement attachés à cette fonction.

Comme l'établissement bénéficie de subventions officielles et se voit attribuer le montant de certaines taxes sur les ventes et acquisitions, le gouvernement intervient à l'acte qui, le 30 novembre, est revêtu de la signature du vice-président de la République, Antonio Caro (2).

Les nouveaux tuteurs des abandonnés prennent l'œuvre en mains, au mois de janvier 1896. Le nombre des pupilles ne dépasse point 6 à 7 dizaines. Les aînés apprennent un métier : maçonnerie, menuiserie, cordonnerie... En 1899, les Frères profiteront de la liquidation des ateliers nationaux de Bogota

(1) Archives de la Maison Généralice, ID k⁶.
(2) Archives de la Maison Généralice, ID k⁶.

pour acheter quelques instruments mécaniques. En 1904, ils transformeront l'asile en école professionnelle. Et ce sera l'origine de « l'Institut technique central » (1).

Quant à l'*Instituto La Salle*, le voici en germe dès février 1896. Un internat — qui admet aussi des demi-pensionnaires — s'installe dans la maison de don Medardo Rivas. Simple ébauche, qui est une satisfaction accordée aux pères de famille. On ne sortira du provisoire qu'en investissant des capitaux dans une opération immobilière.

Au cours d'un voyage outre-Atlantique, Mgr Herrera entretient du problème les Supérieurs de la rue Oudinot. Revenu à Bogota le 3 octobre 1896, il écrit, le 23, au Frère Narcellien, le nouvel Assistant substitué au Frère Junien pour l'Amérique latine : « Je crois pouvoir vous assurer que le Frère Visiteur est dans le vrai quand il vous affirme que l'Institut ne risque rien à consentir un emprunt [pour la construction du pensionnat]. Soyez certain que la Caisse de la Congrégation touchera les intérêts en or à Paris, avec exactitude, et à un taux qu'elle ne pourrait obtenir en France. La maison du noviciat, à Chapinero, et celle du pensionnat garantiront le capital. L'effet moral [de votre décision] sera excellent... Je vous prie de soumettre ces réflexions au Très Honoré Frère Joseph, qui s'est montré si disposé à nous aider. Je garde un souvenir bien reconnaissant de l'accueil que j'ai trouvé soit à votre Maison Mère, soit au pensionnat de Bordeaux... Ici, en mon absence, tout a bien marché (2). »

Le plaidoyer du prélat emporta l'assentiment du Régime (3). Le domaine où s'édifierait l'*Instituto* était déjà trouvé : terrain et bâtiment au *barrio de Egipto*, au « quartier d'Égypte », dans une atmosphère limpide, devant un panorama incomparable : toute la splendeur du ciel, toute la puissance de la montagne, au-dessus du décor monumental de la grande cité. L'offre de vente provenait d'un ami personnel de Miguel Antonio Caro, M. Acosta. Le vice-président de la République poussait vivement à la conclusion de l'affaire. Le Frère Jules eut le bon esprit de l'écouter (4).

La translation des classes ne tarda guère. Dès 1897, le pen-

(1) Archives de la Maison Généralice, HB x.
(2) Archives de la Maison Généralice, ID k⁶.
(3) *Ibid.*, lettre du Frère Narcellien à Mgr Herrera, 24 novembre 1896.
(4) *Bodas de Plata*, p. 236 — Archives de la Maison Généralice, dossier HB x.

sionnat s'organisait au *barrio*, sous la responsabilité personnelle du Frère Visiteur. Il recevra ultérieurement d'un éducateur d'élite sa plus forte impulsion. Le Frère Luis Gonzaga — dans le siècle Pacifico Coral — était un Équatorien, dont la physionomie distinguée conservait quelques traits de la race indienne. Élevé à Pasto, il avait achevé, en cette ville colombienne, le cycle des humanités classiques. Il se destinait au sacerdoce ; étudiant en philosophie et en théologie, il reçut les ordres mineurs. Mais une vocation, bientôt irrésistible, l'entraîna vers l'Institut des Frères. Il prit l'habit lasallien à Quito, en 1875, et résida vingt ans dans sa patrie d'origine. Appelé en France, il y prononça ses vœux perpétuels. Les Supérieurs le restituèrent, dès 1896, à l'Amérique, avec l'obédience de directeur du collège Saint-Bernard de Bogota. Il devint ensuite directeur de l'Institut de La Salle, et, en dernier lieu, sous-directeur de l'École centrale des instituteurs colombiens. Auteur de livres pour l'enseignement, il fut élu membre de l'Académie nationale d'Histoire, quelques mois avant son décès survenu le 26 février 1916 (1).

Parmi ses successeurs à « La Salle », deux surtout contribuèrent à donner à l'établissement un caractère de magnificence : le Frère Victor, en 1908, le Frère Marc, en 1913. Et si nous allions plus loin dans les années du vingtième siècle, nous rencontrerions d'autres visages de grands administrateurs, de remarquables pédagogues, d'hommes d'action et d'hommes d'études : un Frère Apollinaire-Marie, un Frère Athanase-Paul...

***

Après Medellin et Bogota, une troisième ville importante réclame le concours des Lasalliens : Barranquilla, le port qui, sur la mer des Antilles, supplante Carthagène. Autres aspects, autre climat que dans les vallées fluviales et sur les cimes ; la terre est plate ; les chaleurs du tropique et le harcèlement des moustiques dissolvent les énergies humaines. Plus de 700 kilomètres, à parcourir en bateau puis à cheval ou à dos de mulet, séparent la côte atlantique des espaces salubres de la capitale.

Cependant, le Frère Jules acceptera d'envoyer là-bas plusieurs ouvriers apostoliques. Deux prêtres, don Pedro Brochi

(1) *Bodas de Plata*, pp. 149 à 151.

et don Carlos Valiente, sont venus le trouver de la part de Mgr Eugenio Biffi, évêque du diocèse de Carthagène. Ils lui ont démontré l'intérêt d'un centre d'éducation religieuse en cette contrée où se coudoient les races, où le flot du large apporte, avec des émigrants, des businessmen, des marins, un pêle-mêle d'idées, de passions, tant des vieilles colonies européennes que des lointaines métropoles, ou bien de l'Amérique anglo-saxonne.

Le 20 septembre 1895, un projet de convention est paraphé. L'école chrétienne à fonder recevra des élèves payants ; les sommes économisées serviront à bâtir une maison de communauté, qui restera la propriété de l'Institut (1).

Tel est le prélude à l'histoire du Collège Saint-Joseph de Barranquilla, devenu Collège Biffi après la mort de l'évêque fondateur et aujourd'hui établissement florissant et superbe (2).

Le Frère Lédibérien commence les classes le 25 janvier 1896, en la maison de la rue Saint-Roch. C'est un maître compétent et un homme actif, qui jouera dans le district un rôle assez large en qualité de secrétaire du Frère Visiteur et d'inspecteur des écoles et collèges de l'Antioquia. Il rassemble aussitôt 139 élèves. Mais le travail des Lasalliens sera gêné très longtemps par une espèce d'insécurité matérielle. Le Frère Bernon-Marie, qui vient à Barranquilla par devoir de Visiteur provincial, mande au Frère Narcellien, le 30 août 1899 : « Il semblerait que cette communauté veuille imiter la vie nomade des patriarches pliant leurs tentes tous les six mois... Elle en est déjà à son troisième local et ses membres aspirent à en trouver un meilleur. L'école est séparée du logement des Frères d'environ un kilomètre. » La fatigue des allées et venues est accrue par une température « sénégalienne ». Pour comble, des difficultés financières causent maint souci au directeur (3).

Ces débuts pénibles ne sauraient néanmoins troubler les disciples de Jean-Baptiste de La Salle : l'Institut est accoutumé aux obstacles et finit par les surmonter. Ici, la situation ne se rétablira qu'en 1905, après les rafales d'un cyclone politique (4).

(1) Archives de la Maison Généralice, dossier ID k.

(2) Depuis 1938, une école gratuite est annexée au collège Biffi et se lie, en même temps, à une société d'entraide populaire, dont un Lasallien fut le promoteur. (*Bulletin de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes*, n° d'octobre 1948, pp. 318-319.)

(3) Archives de la Maison Généralice, ID k[n].

(4) *Bodas de Plata*, pp. 118-119.

***

La mort de Rafael Nuñez, en 1898, n'empêchera point les hommes d'État les plus sages de continuer l'œuvre de stabilisation et de progrès du grand président. Il fallut toutefois qu'au lendemain de cette disparition redoutée le pays connût encore la guerre civile. Allumée par les adversaires des conservateurs et de l'Église, elle se prolongera jusqu'en 1902. La Colombie, profondément agitée, semée de ruines, risquera de tomber dans la misère, la famine et l'anarchie. Dieu aidant, elle aura les sursauts nécessaires. Le gouvernement légitime se maintiendra et, après des jours douloureux, jugulera l'insurrection.

Le Frère Largion-Jules se trouvait en France lorsque les discordes des partis tournèrent au tragique. Un ordre formel du Supérieur général l'avait obligé à un repos momentané et à un séjour en famille, au bout de dix années d'absence (1). Depuis 1896, il consolidait ses fondations, ne s'en permettant qu'une supplémentaire, en 1897, à Honda, sur la requête de don Thomas Gallégo, personnalité estimée en cette ville (2).

La situation s'aggravant, le Frère Bernon-Marie accourut à Bogota. Et voici l'exposé qu'il envoyait au Frère Assistant, le 24 octobre 1899 : « La révolution met le désordre un peu partout. Ici, on ramasse tous les hommes valides, on les enferme dans les casernes, on les arme, on les dispose à la résistance... Les grands établissements d'éducation ont licencié leurs élèves, même les Révérends Pères jésuites. On craint que sous peu l'incendie de la rébellion n'ait pénétré dans toutes les provinces. Je tâche d'inspirer la confiance à nos chers Frères. Ils sont décidés à rester calmes et soumis à la volonté divine. Nos classes ne fermeront pas avant l'époque ordinaire des vacances (3). »

Très vaillamment, le Frère Jaquelbert épaulait le Frère Provincial. C'était lui qui, remplaçant le Frère Jules, avait pris l'initiative de ne pas interrompre le travail scolaire (4). En fait, presque toutes les communautés lasalliennes poursuivirent leur tâche. Toutefois, l'école de Honda, sise dans le sec-

(1) Choix de notices, III, pp. 173-174.
(2) *Bodas de Plata*, p. 144.
(3) Archives de la Maison Généralice, ID k⁶.
(4) *Bodas de Plata*, p. 149.

teur de la capitale, fut complètement brûlée. Et la région maritime étant bouleversée par les événements, l'on dut supprimer le collège de Barranquilla (1).

Un grand acte religieux précéda — et hâta sans doute — la fin des hostilités. En août 1902, sous la présidence de Manuel Marroquin, catholique ardent, moraliste austère, et fin poète, la république de Colombie se consacra solennellement au Sacré-Cœur de Jésus. Peu après, les rebelles étaient cernés dans leurs derniers retranchements. La pacification s'accomplissait en octobre.

Le Frère Largion-Jules avait regagné son poste au fort de la bataille et ressenti, jusqu'au fond de l'âme, toutes les souffrances de sa patrie adoptive. Aux approches de la soixantaine, sa santé demeurait très ébranlée par les secousses de la révolution.

Il apprenait, en mai 1901, le décès de son Frère Assistant. Au Frère Narcellien succédait, dans le haut commandement des Lasalliens de l'Équateur et de la Colombie, le Frère Viventien-Aimé, qui manifestera aux districts américains une sollicitude et un attachement sans pareil, une préférence poussée plus tard jusqu'à les choisir pour abris de son ultime vieillesse et gardiens de son tombeau. En 1902, le Très Honoré Frère Gabriel-Marie déléguait à Bogota ce membre éminent du Régime. Une trentaine de jeunes religieux, dont la moitié étaient de naissance colombienne, suivirent pour la première fois, sous les auspices du Frère Viventien, les Grands Exercices selon la méthode de saint Ignace. Les subordonnés du Frère Jules témoignaient de leur bon esprit, de leur fidélité aux Règles, de leur volonté d'accroître autour d'eux le renom et le rayonnement de l'Institut (2).

***

Déjà les chemins se rouvraient, pour de nouveaux élans. Les écoles de Chiquinquera, de Tunja, de la Ceja étaient fondées. Les deux premières fortifiaient les positions des Frères au cœur du pays. L'établissement de la Ceja, dans la province d'Antioquia, était dû au zèle d'une religieuse, la Mère Gertrude, qui employait son patrimoine à l'éducation chrétienne des enfants de sa ville natale. Quatre Lasalliens, en mars 1901, furent appelés à distribuer un enseignement élémentaire en ce coin

(1) Choix de Notices, III, p. 475.
(2) *Ibid.*

pittoresque de l'accueillante et très fidèle contrée. Plus tard, un cours supérieur fut organisé, sous le titre de Collège Saint-Joseph et sept professeurs constituèrent le corps enseignant (1).

En 1902, le primitif Collège Saint-Bernard émigrait en l'immeuble de la *Enseñenza*. Le bâtiment de la rue San Felipe devenait disponible ; placé derrière la cathédrale, il pouvait convenir à une maîtrise dont les élèves seraient choristes et servants de messe. Telle fut la décision de l'archevêque. L' « école apostolique » s'ouvrit en 1903 ; elle tenait alors en une seule classe, d'une cinquantaine d'enfants. L'année suivante, une deuxième classe recueillit une partie de la clientèle, qui augmentait — d'ailleurs exclusivement formée de garçons de familles pauvres. A leur instruction primaire s'ajoutaient des leçons de musique et de liturgie assez substantielles pour qu'ils fussent capables de remplir leur rôle dans toutes les cérémonies du culte (2).

Le gouvernement de la République songeait à demander aux Frères des réalisations de plus vaste envergure. Avant même que l'équilibre politique fût complètement rétabli, José Joaquin Casas, ministre de l'Intérieur, signait, le 22 mars 1902, une très importante missive, à l'adresse du Supérieur général (3).

« En me chargeant du ministère, il y a trois mois, mon premier désir — déclarait don Casas — fut de confier aux Frères l'instruction normale primaire, d'ouvrir de nouveaux établissements sous leur direction ; de favoriser et de développer ceux qui existent. Peu à peu, et suivant que le permettent les circonstances, je travaille à l'exécution de ces projets si agréables à mon cœur et desquels — j'en suis convaincu — dépend la régénération sociale de la Colombie.

« Le gouvernement a 70 boursiers dans les deux collèges que dirigent les Frères à Bogota. On s'occupe d'agrandir autant que possible leur orphelinat de San José pour l'apprentissage des arts et métiers. On vient en outre d'accorder aux mêmes religieux le pouvoir de délivrer, en leurs collèges de Bogota et de Medellin, les diplômes de bachelier de l'enseignement secondaire moderne et d'aptitude pour le commerce. »

Ainsi, sous la plume ministérielle, s'accumulaient, pour la plus haute satisfaction du Frère Gabriel-Marie, les preuves

(1) *Bodas de Plata*, p. 177.
(2) Archives de la Maison Généralice, HB x. — *Bodas de Plata*, pp. 404-405.
(3) Archives de la Maison Généralice, HB x.

et des féconds labeurs des Lasalliens et de l'appui sans réserve que l'Institut obtenait des hommes d'État d'une nation catholique. Alors, en effet, les Frères dressaient et menaient à bien de larges programmes d'enseignement ; sans délaisser les écoliers des classes primaires, ils offraient à la jeunesse une formation intellectuelle adaptée à maintes conditions de vie ; et, renouant toutes les traditions de leur pédagogie, ils se préparaient à doter d'une culture technique une élite ouvrière et artisane.

Admirateur de leurs principes et de leurs méthodes, José Casas se plaisait à dire au Supérieur qu'une image de saint Jean-Baptiste de La Salle avait pris place au milieu des dossiers officiels. Le recrutement et le soutien des vocations entraient au nombre des préoccupations du ministre, qui entendait établir à Bogota une « Œuvre » analogue à celle de Paris (1).

Mais la lettre du 22 mars avait un autre objet. Elle présentait à l'agrément du Chef de la Congrégation — avec des mots triomphants (2) — l'acte que venait de souscrire le Frère Visiteur Largion-Jules, le 14 du même mois, et qui portait, outre la signature du ministre, l'immédiate approbation du président José Manuel Marroquin.

« Le gouvernement confie aux Frères la direction de l'École normale d'instituteurs de Cundinamarca (3), établissement destiné à la formation de directeurs d'école normale et de maîtres diplômés pour l'enseignement primaire. Les édifices de l'école seront remis à la Congrégation pour vingt ans. Les Frères s'engagent à faire venir d'Europe, dans un délai de trois mois, cinq religieux au moins, choisis avec soin et particulièrement compétents. On entretiendra dans l'école jusqu'à 100 boursiers, désignés par les gouverneurs des départements. Avec l'assentiment du ministère, les Frères pourront admettre, en sus, des élèves internes. Ils s'obligent à tenir deux classes primaires annexes, pour les exercices pratiques de pédagogie. Le plan d'études et le règlement de l'école seront établis, d'un commun accord, par le ministre et par le Supérieur général, conformément à l'esprit et aux Règles de l'Institut de saint Jean-Baptiste de La Salle (4). »

(1) Voir, sur l'Œuvre dite primitivement « des petits-noviciats », puis « du Vénérable de La Salle », *Histoire générale*, VII, p. 89.

(2) « Véritable triomphe et grande espérance, » ainsi s'exprimait don Casas.

(3) Nom du « département » dont Bogota est le chef-lieu.

(4) Archives de la Maison Généralice, HB x. — « Un soin spécial sera donné à l'enseignement de l'agriculture, » dit encore le document.

Mgr Herrera s'était vivement intéressé au succès de cette négociation et n'avait pas manqué d'expédier rue Oudinot une lettre chaleureuse et pressante. Le Frère Gabriel-Marie ratifia le contrat, à la date du 18 mai. Exactement quatre mois plus tard, le personnel enseignant arrivait à Bogota, sous la conduite du futur directeur, le Frère Justinien-Martyr.

A ce moment, les difficultés surgirent. L'édifice, où précédemment 36 élèves-maîtres étaient instruits, avait servi de caserne durant les trois années de guerre civile. Une réfection totale s'imposait. En attendant, l'équipe des professeurs ne put qu'ouvrir une petite école primaire, ébauche des classes d'expériences pédagogiques prévues dans l'acte du 14 mars. Ici même, les résultats ne furent pas obtenus sans beaucoup de peine. Enfin, une centaine d'enfants du quartier de San Victorino vinrent suivre les leçons des bons éducateurs.

Au cours de 1903, José Joaquin Casas cessa d'être ministre. Malencontreuse retraite, qui faillit tout remettre en question ! L'administration départementale de Cundinamarca protestait contre la trop longue durée de la jouissance consentie aux Frères dans un local public. Sur ces entrefaites, le Frère Jules dut abandonner son cher district. Les Supérieurs, informés de ses fatigues, lui avaient prescrit de se rendre à León de Nicaragua, pour un repos de plusieurs mois. Il partit de Bogota en novembre 1903, l'âme déchirée, mais le sourire aux lèvres, religieux toujours obéissant, toujours prêt à modeler sa vie selon les plans de Dieu (1). Il n'était pas encore au terme de ses activités. Celles-ci se déploieront ailleurs, dans un suprême effort...

Son successeur, le Frère Victor, conclut un nouvel arrangement avec l'autorité civile, à la date du 26 mars 1904. La période pendant laquelle l'Institut disposerait, sans réserves, de l'immeuble de l'École normale était réduite à cinq années à compter du 1er avril suivant. Les travaux de remise en état se poursuivirent dès lors, aux frais de l'administration, et avec une louable activité. Les leçons professorales commencèrent le 5 février 1905, devant 30 élèves boursiers (2).

La Providence accordait à la nation colombienne un temps de bonheur. En ce premier quart du vingtième siècle, l'historien Carlos Pereyra, étudiant le monde hispano-américain,

(1) Choix de Notices, III, p. 476.
(2) Archives de la Maison Généralice, HB x. — *Budas de Plata*, pp. 346 à 348.

pourra dire : « Les mandataires du pouvoir en Colombie augmentent chaque jour leur provision de bon jugement, de haute culture et de probité. Ils conservent à ce pays les avantages d'un système stable ; et leur noble patrie apparaît l'une des plus brillantes lumières de notre civilisation latine (1). »

De ces gouvernants, amis de la justice et de la vérité, l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes demeurait le loyal auxiliaire. Le président Marco Fidel Suarez, philosophe chrétien que le pape Benoît XV proclama « l'insigne confesseur et protecteur de l'Église », a donné aux Lasalliens de précieux témoignages de sympathie : « Plaise à Dieu, s'écriait-il, que la Colombie bénéficie toujours sans obstacle des services de ces maîtres éducateurs, universellement estimés, et qui trouvent une patrie partout où l'humanité a besoin d'eux ! »

De nos jours encore, un homme d'État dans la ligne de Suarez, le président Mariano Ospina Pérez, n'a pas craint d'ajouter que le rôle des Frères dans l'éducation publique et dans le développement de la culture intellectuelle et morale leur méritait « l'impérissable gratitude » du peuple colombien (2).

(1) *Historia de America,* tome VI, p. 319. Cité par J. T. BERTRAND, II, p. 253.

(2) *Información lasaliana,* nº d'août-septembre 1950, p. 44.

CHAPITRE V

NICARAGUA ET PANAMA

Les nations de l'Amérique centrale ; leurs vicissitudes. Rôle des U. S. A. ; leur intervention au Nicaragua. La question du canal interocéanique. Création de la République de Panama en 1903. — Commencement des œuvres lasalliennes au Nicaragua ; Maximo Zepeda, don Mariano Dubón et l'hospice-orphelinat Saint-Jean de Dieu dans la ville de León. Le Frère Visiteur Jébert et son équipe. Accueil du Président Zelaya. — Rapport du Frère Jébert au Frère Assistant Viventien-Aimé (21 décembre 1903) : le Comité des Dames ; les grands espoirs du Frère Visiteur. Réalités moins belles ; mais persévérance des Frères en leurs travaux. — Le Frère Largion-Jules dans la République de Panama. Son plan de 1904. Le nouveau district et ses ouvriers venus de France.

Un très bref chapitre terminera ce tour du Nouveau-Monde. La chronologie des fondations lui assigne sa place à la fin du volume. Sur un plan géographique, et même à considérer certains aspects de l'histoire américaine, il serait plutôt transition, voire soudure, entre Nord et Sud. Avec le Nicaragua et la jeune république de Panama, nous abordons l'Amérique centrale. Et, sans cesser d'être en contact avec le passé espagnol et tout ce qu'il garde, là-bas, d'indestructible vitalité, nous nous retrouvons en face de la puissance matérielle et politique des États-Unis anglo-saxons.

Les petites nations dont le chapelet s'égrène sur une bande de terre entre deux océans ne sont dépourvues ni de qualités humaines ni des richesses du sol. Constituant jadis la capitainerie générale de Guatemala, elles ont, de haute lutte, conquis leur indépendance. Elles formaient, en 1825, une Fédération qui, parmi plusieurs vicissitudes, se maintint jusqu'en 1842. Mais les rivalités de races entre Blancs, Indiens et métis, les ambitions des « caudillos », la turbulence inhérente aux âmes des descendants de hardis aventuriers, l'influence du climat sur les passions, tout devait contribuer à rompre des

liens pourtant nécessaires à la sécurité de l'Amérique centrale.

Désunis, et en proie aux révolutions, aux guerres, aux tyrannies, Guatemala, Honduras, Nicaragua, Costa-Rica, Salvador résisteront difficilement aux pressions de l'extérieur. Le Nicaragua, particulièrement, intéresse les dirigeants de Washington. Il occupe, dans l'isthme, auprès d'un lac immense, une position qui permettrait le percement d'un canal interocéanique. Si les États-Unis parviennent à réaliser l'œuvre, ils rapprocheront les rivages de New-York des rivages de San-Francisco. Il leur importe d'exercer un contrôle sur le gouvernement nicaraguayen. Les Anglais, installés sur la côte des Mosquitos, pourraient contrecarrer les projets yankees : une lente action diplomatique finira par écarter leur gênant voisinage.

A partir de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, la politique nord-américaine multiplie ses interventions, occultes ou officielles, à Managua. Encourageant et finançant, dans cette capitale, les opérations d'un Guillaume Walker, « le chevalier aux yeux bleus ; » puis, s'assurant, à coups de dollars, la vassalité des « caciques » ; garantissant, à de tels hommes-liges, les moyens d'exercer une autorité flatteuse pour leur amour-propre, profitable à leur avidité. De République à République les jalousies étaient entretenues : si l'entente se réalisait, ce ne devait être que par les soins, sous la tutelle et au bénéfice de la Grande Nation (1).

Celle-ci, au Nicaragua, réservait l'avenir. Mais du jour où Ferdinand de Lesseps, auréolé du prestige de Suez, entreprit de creuser le canal américain entre Colon et Panama, l'attention des Yankees se reporta vers le sud. Ils désarçonnèrent Lesseps, ils éliminèrent la France. Enfin, ils résolurent de mener eux-mêmes à bonne fin le gigantesque travail.

La Colombie était souveraine sur le territoire qu'il s'agissait d'ouvrir aux navires. Or, non seulement le commerce international, mais les flottes de guerre des États-Unis, emprunteraient la nouvelle voie maritime. D'évidentes raisons stratégiques allaient dicter la conduite du président Théodore Roosevelt.

En janvier 1903, un traité fut négocié entre les représentants diplomatiques de Bogota et le gouvernement de Washington. La Colombie concédait aux États-Unis, pour cent ans, le droit

(1) J. T. BERTRAND, *op. cit.*, II, pp. 365 à 373.

de construire, d'exploiter et de protéger le canal ; une zone neutre, large de 5 milles, était créée et passait sous l'administration nord-américaine. En échange, la nation lésée recevrait un capital de 10 millions de dollars, puis une rente annuelle de 250 000 dollars.

Le Parlement colombien s'insurgea contre ces clauses léonines et en refusa la ratification. Le 3 novembre, une « révolution » éclatait à Panama. Une République naissait, dont l' « indépendance » était reconnue par ses parrains du continent septentrional. Un ultimatum, appuyé de la menace des canons d'un croiseur, ne laissait nulle équivoque sur les intentions et les buts des politiques et des stratèges. Huit jours plus tard, un ingénieur français, Bunau-Varilla, nommé ministre de Panama à Washington, signait le traité qui cède à perpétuité aux États-Unis un territoire large de 10 milles, englobant le tracé du canal (1).

***

Voilà les milieux humains où les Frères des Écoles chrétiennes sont appelés à exercer leur pacifique apostolat. Ils sauront, selon leurs très sages principes, se tenir en dehors des querelles partisanes et de toute question étrangère à la vie religieuse, à l'éducation de la jeunesse. Le Nicaragua, d'abord, Panama, peu après, les accueillent en des temps troublés ; ces pédagogues étrangers ne paraîtront-ils point suspects? Non, discrets et loyaux en leurs rapports avec les autorités civiles, s'adaptant aux usages des pays, respectant les convictions d'autrui sans minimiser les exigences de leur foi, ils obtiennent d'universels égards et de réconfortantes sympathies.

C'est en 1903 que, pour la première fois, ils se hasardent dans l'Amérique centrale. Un Nicaraguayen de bonne famille, Maximo Zepeda, fut, durant ses années d'études à Paris, pensionnaire de la maison de famille des « Francs-Bourgeois ». Revenu à Managua et occupant un poste dans la magistrature, il gardait souvenir du Frère Amédée, du Frère Agnelis, du Frère Paul, et certainement aussi du fondateur de l'Œuvre parisienne, le Très Honoré Frère Joseph, qu'il avait dû au moins entrevoir.

« Le Dr Zepeda — écrivait, en 1912, l'un des Lasalliens du

(1) HALPHEN et SAGNAC, *Peuples et Civilisations*, tome XVIII, p. 283, [par M. BAUMONT].

Nicaragua — devint l'instrument de la Providence pour notre établissement à León (1). » Un prêtre qu'il vénérait, don Mariano Dubón, avait ouvert en cette ville de León, ancienne capitale du pays, un orphelinat placé sous le vocable de saint Jean de Dieu. L'établissement n'était pas superflu, maint enfant, métis ou mulâtre, se trouvant abandonné dès sa naissance. Pour élever ces pauvres petits, un personnel spécialisé faisait défaut à don Mariano. L'ancien « Franc-Bourgeois » conseilla de recourir à la Maison Mère de la rue Oudinot.

La réputation des Lasalliens était si fermement établie depuis les rives du Saint-Laurent jusqu'aux extrémités de la chaîne des Andes que l'avis de Zepeda ne pouvait manquer de prévaloir. Le Frère Supérieur général Gabriel-Marie ne répugna point à envisager le départ d'un groupe français : il se préoccupait déjà de sauvegarder, au moyen de l'expatriation, les vocations religieuses que menaçait le sectarisme d'Émile Combes.

Dans la pensée du Chef de l'Institut, les labeurs d'une communauté à León préluderaient aux développements des organismes lasalliens à travers toute la région isthmique. Et l'équipe initiale avait à sa tête le Frère Visiteur Jébert qui, gardant sous ses ordres le Frère Directeur Baudran-Marie, devait mettre au point l'œuvre du Nicaragua pour ne regagner qu'ensuite son poste de Quito.

Embarqués en octobre, les voyageurs parvinrent à destination le 14 novembre 1903. L'accueil des autorités locales et d'une foule nombreuse, manifestant une curiosité respectueuse et cordiale, les toucha vivement. On les complimenta, on leur offrit des fleurs, on les accompagna en cortège vers leur résidence. Le lendemain, Mgr Siméon Pereira y Castellón, évêque de la cité, leur rendit visite (2). Ils pouvaient se demander si le Chef de l'État leur montrerait également bon visage. Le président Zelaya passait pour très hostile aux gens d'Église. En outre, il s'estimait au-dessus des lois : sa dictature assez lourde se prolongera jusqu'au jour de 1907 où, renié par le gouvernement de Washington, il sera contraint de chercher refuge sur une canonnière mexicaine (3).

Cependant, un geste récent — l'agrément accordé à l'installa-

(1) Note figurant au dossier ID k des Archives de la Maison Généralice. — Cf. *Bulletin des Ecoles chrétiennes*, nº d'avril 1929, pp. 131-132.

(2) Archives de la Maison Généralice, ID k, rapport du Frère Directeur Baudran-Marie, 30 novembre 1903.

(3) J. T. BERTRAND, II, p. 373.

tion de nos Congréganistes — rassurait ceux-ci, tandis que, le 21 novembre, le Frère Visiteur et le Frère Directeur s'en allaient à Managua saluer le maître de l'heure. Il daigna leur dire qu'il se félicitait de leur présence dans la République (1).

***

Un abondant compte rendu, adressé de Guayaquil par le Frère Jébert au Frère Viventien, le 21 décembre 1903 (2), nous donnera une idée des commencements de l'Institut au milieu des Nicaraguayens.

Le contrat passé avec don Mariano Dubón pour le transfert de la maison des orphelins aux mains des Frères a été « bien étudié », dit le Frère Visiteur, et permet d'espérer un *modus vivendi* sans heurts et sans surprises.

« Pour le moment, une somme d'environ 800 pesos [4 000 francs-or] est assurée chaque mois par le gouvernement, la municipalité ou par des bienfaiteurs. Il faut tabler ensuite sur les aumônes accidentelles, assez fortes parfois. Enfin, les ateliers produiront de bonnes ressources, s'ils sont bien administrés. »

Un comité de dames, sous le patronage de saint Jean-Baptiste de La Salle et sous la présidence de l'évêque, a été constitué le 1er décembre. Il va certainement provoquer de nouveaux apports de recettes. Lors de la réunion où le Frère Jébert a exposé les buts et commenté les statuts de l'œuvre, devant une centaine de personnes appartenant à la meilleure société de León, il a « rencontré un enthousiasme et un esprit de sacrifice émouvants ». « Presque toutes ces dames, » très spontanément, se déclaraient disposées à devenir quêteuses. On établira des comités analogues en d'autres villes. Et « la femme du président de la République a promis son concours pour le comité de Managua ». Quant à Mgr Pereira, il ne demande qu'à favoriser toutes les entreprises des Frères.

« Cher Frère Assistant, ajoute l'auteur de la lettre, vous vous étonnez peut-être que nous prenions tant de moyens pour aider l'orphelinat. » C'est que, son développement, son existence même réclament beaucoup de dépenses ; des constructions s'im-

(1) Archives de la Maison Généralice ID k, rapport cité.

(2) *Ibid.*, ID k. Le Frère Visiteur rédigeait ces pages dès son retour en Équateur.

posent ; l'outillage manque aux ateliers. Maîtres et élèves ont besoin des objets les plus indispensables.

Un robuste optimisme soutient le Frère Jébert. Il s'est édifié au spectacle de don Mariano, saint prêtre, d'une simplicité et d'une humilité admirables. Aumônier des Lasalliens, le fondateur de l'hospice-orphelinat Saint-Jean-de-Dieu, « est la providence de la maison. » « De porte en porte, de ville en ville », il sollicite les secours de ses compatriotes.

Vertu sacerdotale, bienveillance épiscopale, générosité des classes dirigeantes, le Frère Visiteur reste sous l'empire des impressions heureuses. Ses conclusions s'en ressentent :

« Je vois que, si nous méritons d'être bénis du Seigneur par notre vie de vrais disciples de saint Jean-Baptiste de La Salle, nous pourrons avoir au Nicaragua un assez bon nombre d'écoles gratuites municipales, de collèges payants et même une bonne école d'agriculture. Cette dernière sourit beaucoup au président Zelaya ; et le pays se prête à merveille à un établissement de ce genre. C'est peu à peu que l'on a chance de réaliser un bien immense dans cette République dont les populations se caractérisent en général par une grande simplicité et par une foi chrétienne qui se manifeste dans les fêtes religieuses. »

L'on constate que notre religieux ne doute pas des excellentes dispositions du cacique, dictateur. « Nous pouvons compter sur son appui moral et même matériel, » affirme-t-il. Instruit par une expérience assez longue à Quito, il n'hésite point à se montrer franchement — et honnêtement — sceptique au sujet de l'anticléricalisme professé par maint politicien de l'Amérique latine : « Sans bassesse aucune et sans abdication de conscience, il est habituellement possible de vivre en bons termes avec les autorités de ces pays, alors même qu'on les nomme libérales ou radicales. »

Cependant, les Lasalliens demeurés sur place n'auront pas toujours des motifs de réconfort. Le climat les débilitera, les ressources pécuniaires leur feront défaut, l'arbitraire gouvernemental leur semblera parfois odieux. « On s'est fourré dans un guêpier, » se permettra d'écrire à la Maison Mère un Frère Barthélemi-Henri, le 18 juillet 1904. Et certaine confidence d'un Frère Salathiel-Félix, au même instant, laisse supposer que les difficultés matérielles et morales ont aigri quelques caractères, compromis la fraternelle entente des membres de la communauté. Le Frère Directeur Baudran donne lui-même

une note pessimiste : il voit autour de lui des malades ; il se demande comment équilibrer son budget.

Mais ni lui ni ses auxiliaires n'envisagent de s'avouer vaincus. S'ils redoutent les lendemains de l'orphelinat, où l'afflux des pauvres êtres sans famille pose des problèmes presque insolubles, l'unanimité est acquise sur un point capital : « On ne peut pas se retirer. » L'effet d'un départ serait déplorable. Engagé au Nicaragua, l'Institut se doit, et doit à ses garants, de s'y maintenir. Et l'idée de créer une école d'agriculture est de nouveau agitée (1).

En attendant, les dévouements persistent auprès des enfants dont eut pitié, à l'exemple de saint Vincent de Paul, Mariano Dubón, prêtre au grand cœur. Un Frère Gélisaire, arrivé de France avec le Frère Jébert en 1903, obtient des résultats appréciables à force de savoir-faire et de patience (2).

Et lorsque grondent les orages politiques, le petit groupe de León reste, en définitive, impavide. Son Visiteur peut écrire, le 24 janvier 1905, au Frère Viventien : « Je suis sûr que vous serez satisfait de la prudence et je dirai même de la diplomatie de cette communauté... Enfin, notre maison est bien assise (3)... »

***

L'organisateur du district colombien, le Frère Largion-Jules, était, nous le savons, au repos près du Frère Baudran-Marie depuis les dernières semaines de 1903. « Saint vieillard ! disait son hôte, type du Frère selon l'esprit et la Règle de notre Fondateur ! »

Mais si âgé et si fatigué que parût le sexagénaire aux pion-

(1) Archives de la Maison Généralice, lettres du dossier ID k.

(2) Notice nécrologique, 1905.

(3) Archives de la Maison Généralice, ID k. — Présentement, l'Institut dirige cinq établissements au Nicaragua. L'hospice-orphelinat de Saint-Jean-de-Dieu a conservé son personnel lasallien, compétent — ici de même qu'aux États-Unis, au Chili, ailleurs encore — en matière d'instruction technique et de rééducation morale. Dans la même ville de León, une école dédiée au Bienheureux Salomon a été fondée en 1913. A Managua et à Diriamba fonctionnent deux Écoles normales ou « Instituts pédagogiques ». Le premier existe depuis trente ans ; le second date de 1940. Enfin, à Bluefields, sur la côte des Mosquitos, les Frères des districts des États-Unis, appelés en 1945 par le vicaire apostolique, Mgr Matthew Niedhammer, s'emploient à civiliser chrétiennement une population très primitive, dans leur école Saint-Joseph. (*Bulletin de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes*, n° d'avril 1948, pp. 147-148 et n° d'avril 1949, p. 140.)

niers du Nicaragua, le Supérieur général n'allait pas le laisser prolonger sa vie contemplative. La République de Panama, à peine son indépendance proclamée, voulait des Lasalliens pour former ses instituteurs, pour diriger ses écoles. Le Frère Gabriel-Marie estima que tout le passé du Frère Jules le préparait à cette tâche. L'intéressé aurait pu objecter certain dépérissement de ses forces. Et lui, si connu, si aimé à Bogota, à Medellin, à Barranquilla, était en droit de dire que sa présence à Panama semblerait à d'aucuns regrettable... Il se mit à l'œuvre avec vaillance et sérénité.

Le 6 mai 1904, il exposait son plan au Frère Viventien de la façon suivante : « Nous devons prouver à la jeune République, et aux Américains qui viennent de prendre la direction du canal, que nous sommes à la hauteur de notre réputation. Les Frères de l'École normale doivent être bien choisis ; parmi eux, il faut qu'un ou même deux sachent l'anglais... Nous débuterons par sept écoles gratuites, et une école normale, avec école d'application — gratuite, elle aussi — pour annexe. »

Si l'entreprise s'annonçait singulièrement vaste, c'est que le nouveau district, sur son territoire relativement exigu, deviendrait un lieu d'accueil pour les religieux français atteints par la loi du 7 juillet 1904. En adjoignant à ceux-ci quelques confrères déjà familiarisés avec l'Amérique de langue espagnole — tel le Frère Gélisaire, bientôt appelé de León — le Frère Visiteur serait à même de répondre aux désiderata des 400 000 habitants de l'isthme (1). Quatorze établissements s'ouvriront aux activités généreuses des exilés. Plusieurs maîtres — à commencer par le Frère Gélisaire — y sacrifieront leur santé et leur vie. Et, après les Frères Ariston, Zophore-Marie, Arcadius-Paul, le Frère Jules lui-même expirera, en 1908, soldat mourant sur la brèche, apôtre jusqu'à son dernier souffle (2).

En ce carrefour mondial qui se créait, de l'Atlantique au Pacifique, les disciples de saint Jean-Baptiste de La Salle étaient bien placés pour préluder aux immenses travaux du troisième siècle de leur histoire (3).

(1) Il convient d'observer que le Frère Jules avait en outre dans son ressort les maisons de la côte colombienne.

(2) Archives de la Maison Généralice, ID k. — Notices nécrologiques du Frère Gélisaire, 1905, et du Frère Largion-Jules, 1908.

(3) Ne dirigeant plus les écoles du gouvernement, les Lasalliens ont aujourd'hui, sur le territoire de la République, trois importants collèges : deux, à

Panama, le *Colegio La Salle* et le *Colegio Miramar*, un à Colon, le *Colegio San José* : au total, plus de 1 200 élèves, sous la conduite de 35 Frères. Plusieurs des titulaires de hautes charges politiques ou administratives ont eu les Frères pour professeurs. Au collège San José, la langue castillane et la langue anglaise sont au même rang dans l'enseignement, ainsi que dans l'usage quotidien. (*Bulletin de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes*, nº de janvier 1948, p. 59, d'octobre 1948, p. 324, d'octobre 1949, p. 289.)

Depuis 1904, l'expansion lasallienne s'est largement accentuée dans toute l'Amérique latine. Les Frères ont créé des établissements à Cuba, au Mexique, au Brésil, au Venezuela, au Pérou, en Bolivie, à Saint-Domingue, au Costa-Rica. Les premières fondations cubaines, mexicaines et brésiliennes remontent aux temps mêmes de l'expatriation des Frères français allant demander aux Républiques du Nouveau-Monde la liberté de servir Dieu et les âmes conformément à leur vocation. Les pionniers vinrent notamment dès districts de Paris et du Puy à la Havane et à Puebla, du district de Lille dans la ville brésilienne de Porto Alegre. Actuellement, le « Vedado » de la Havane est un magnifique collège comptant plus d'un millier d'élèves. Au Mexique, après des années de persécution terribles, 9 maisons — dont 5 dans la capitale — sont en pleine prospérité. Le Brésil possède aujourd'hui 18 établissements, 200 Frères, 200 scolastiques, novices et petits-novices, pour l'instruction présente ou future de plus de 6 000 enfants et jeunes gens. Voilà plus d'un quart de siècle que les Frères ont conquis droit de cité à Caracas, à Lima, à La Paz. Récente, enfin, est leur installation dans la République dominicaine et au « Reformatorio San Dimas » du Costa-Rica.

ÉPILOGUE
A L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'INSTITUT

BILAN
DE LA CONGRÉGATION LASALLIENNE
EN L'ANNÉE 1904

Tournant de l'histoire des Frères des Écoles chrétiennes en 1904. Vue rétrospective sur leur œuvre durant deux siècles. Fidélité des disciples à l'esprit et à la Règle du Fondateur. Leur vocation de religieux enseignants. Leur rôle de catéchistes. Leurs programmes d'instruction. Leur mission auprès du peuple. Leur « cinquième vœu » et, d'une manière générale, la question de la « gratuité ». Leur apostolat universel.

Ce n'est pas décision arbitraire que d'arrêter — provisoirement — à l'année 1904 une histoire générale de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes. Bien sûr, la vie de ce grand organisme n'est pas, un seul instant, suspendue ; toutes ses activités d'hier et d'autrefois subsistent, s'amplifient dans sa mission présente. Mainte page de nos livres offre un aperçu de l'incessant progrès. Mais pour une vue d'ensemble le recul des temps nous paraît indispensable. Les rédactions de nombreuses monographies, le dépouillement et le classement de textes essentiels devront précéder la publication d'une nouvelle synthèse. Qui s'en chargera? De jeunes travailleurs, munis d'une préparation et d'un outillage adéquats. Avec plus de science, plus de méthode, plus de succès que leur devancier, ils prolongeront la route que celui-ci s'efforça d'ouvrir.

Aujourd'hui, il faut conclure. L'œuvre de saint Jean-Baptiste de La Salle, sans changer de caractère, élargit son cadre au vingtième siècle. Deux cents années durant, elle avait trouvé en France, exclusivement d'abord, principalement ensuite, ses fidèles et diligents ouvriers. Même au-delà des frontières

de sa patrie originelle, elle gardait, sauf exception, une physionomie française.

Dieu a permis, pour un plus grand bien, l'intervention de législateurs malfaisants. Si la fermeture des établissements congréganistes et l'ostracisme qui frappa les religieux enseignants contribuèrent hélas ! à la déchristianisation de millions d'âmes au pays de saint Louis, la foi, le courage, l'intelligence des Frères, exilés volontaires, décuplèrent la puissance de rayonnement du génie lasallien — génie français, sans doute, mais plus encore génie catholique tendant, comme l'Église, à l'universalité.

Quels développements prodigieux du germe rémois de 1680 ! Toute la persévérance et toute la souffrance du Fondateur ont porté leurs fruits. Déjà lorsqu'il meurt en 1719, une sève très riche circule dans la tige jaillissant du sol. Loin de tarir, au cours de la période suivante, elle se nourrit de multiples apports : la pensée de M. de La Salle anime les Supérieurs généraux de l'Institut, un Frère Barthélemy, un Frère Timothée, disciples immédiats, très pieux continuateurs du saint prêtre ; la Règle, lentement et sagement élaborée, mise à l'épreuve avant d'être énoncée en termes quasi définitifs, a reçu confirmation de Rome ; une expérience pédagogique sans cesse accrue, scrupuleusement utilisée, gagne la confiance des familles, l'estime des pouvoirs publics : les Frères jouissent du droit de cité dans le royaume de Louis XV. Et les exemples d'énergie surnaturelle, d'héroïques vertus, qui ne manquent point parmi eux, leur garantissent les bénédictions du Ciel.

Cependant, au long du dix-huitième siècle, la croissance de la petite société lasallienne ne se manifeste qu'à des regards très attentifs. On ne compte, vers 1750, qu'environ 600 Frères, enseignant dans un peu plus de 80 localités. L'esprit du temps n'est guère favorable à la vie religieuse. Sous les sarcasmes de Voltaire, sous le choc des Encyclopédistes, le dogme chrétien chancelle en bien des âmes. Le cynisme d'un Diderot, les cris passionnés d'un Jean-Jacques troublent les consciences. Simultanément, l'Église reste sapée, à l'intérieur, par les querelles gallicanes et les aberrations du jansénisme. Ni les railleries, ni les dédains, ni les calomnies n'épargneront les humbles maîtres d'école, appliqués à la prière et apôtres du catéchisme. Des entreprises injustifiées de certaines autorités ecclésiastiques sur leur autonomie compliqueront encore la situation, à l'époque des généralats des Frères Claude et Florence.

En dépit des obstacles, des réalisations non médiocres sont obtenues. Les fils du saint Instituteur sauvegardent les croyances du plus grand nombre de leurs élèves. Ils forment barrage à l'indiscipline des mœurs. Et ce peuple, qui leur doit la connaissance et l'amour de Jésus-Christ, reçoit en outre, sur les bancs de leurs classes, une instruction peu à peu élargie. L'enseignement du dessin, des mathématiques, s'ajoutant à celui de la grammaire, provoquera une hausse de niveau social. Les Frères explicitent leur intention de former des « citoyens » utiles à la nation, comme des chrétiens pénétrés de la doctrine de l'Évangile, soumis à la loi du Saint-Siège. En leurs écoles, en leurs pensionnats, se crée une élite moralement solide, une armature capable de résister aux tempêtes. A ce grand ouvrage s'emploie très particulièrement, de 1777 à 1789, le Frère Supérieur général Agathon.

D'un zèle égal, et avec la même clairvoyance, il a travaillé au perfectionnement intellectuel, professionnel, spirituel, de tous ses subordonnés. Toutefois, il ne pouvait pallier à leur insuffisance numérique : moins de 1 000 religieux, c'était le chiffre total de la Congrégation, à la veille de bouleversements terribles. En face des instigateurs et des tenants du schisme, les Lasalliens seront, pour la plupart, les témoins de l'orthodoxie. Chassés, à partir de 1791, de leurs maisons, ils verront leur Institut supprimé par le décret du 18 août 1792. Le Bienheureux Salomon, Secrétaire du Supérieur général, devient, le 2 septembre, l'un des martyrs de la prison des Carmes. D'autres Frères succomberont, en 1794, sur les affreux « pontons » de la Charente. Réservé pour une suprême immolation, le Frère Moniteur montera sur l'échafaud, après une longue captivité et un procès où il apparaîtra en vaillant confesseur de la foi.

Arrestations, dispersion, exodes, tel est, d'un bout à l'autre du territoire, le sort des maîtres qui n'ont pas voulu « jurer ». Achevés les jours les plus sanglants, beaucoup de ces anciens religieux essaieront de reprendre, individuellement, une activité scolaire, non sans péril quand se réveillent, au 18 fructidor an V, les fureurs sectaires.

Le Frère Agathon, échappé à la guillotine, meurt le 17 septembre 1798, dans la maison tourangelle où il trouva réconfort. Un an plus tôt, il a écrit une très noble et très ferme épître, son geste ultime, son testament de Chef.

Il s'est adressé au Frère Vicaire général Frumence, domi-

cilié « à Rome, place Saint-Sauveur ». Là-bas, en effet, grâce au pape Pie VI, l'Institut conserve une étincelle d'existence. Que cette petite flamme, protégée du souffle révolutionnaire. soit transportée d'Italie en France, et le feu se rallumera, L'heureuse décision est acquise en novembre 1804. Le Frère Frumence vient à Lyon, y voit le foyer tout préparé. Bonaparte, Premier Consul, autorise les recommencements.

Oh ! la tâche sera difficile ! Toute la délicatesse, toute la douceur, toute la patience — et aussi la volonté très droite — du Reconstructeur entreront en jeu. Elles se concilieront la bienveillance du cardinal Fesch, l'affection et l'obéissance d'un groupe, de plus en plus compact, de Lasalliens rendus à leur vocation. Et l'empereur Napoléon se prononcera en faveur des instituteurs religieux, leur assignera une place dans l'immense Corps professoral qui se nomme « l'Université ».

Restent à craindre les pires assujettissements. La politique du grand-maître Fontanes en ajourne les risques. La restauration de la royauté bourbonienne, en 1814, semble au Frère Supérieur Gerbaud, un gage de bonheur et de sécurité. Il faudra néanmoins que le Chef de la Congrégation se montre inflexible devant certaines prétentions des hommes au pouvoir. Son sang-froid, son courage forceront le respect de ses adversaires ; de même, ses hautes vertus aideront puissamment à la totale remise en vigueur des Règles primitives.

De nouveau, les maisons de formation s'ouvrent à d'assez nombreux postulants. Les novices parisiens s'installent rue du faubourg-Saint-Martin, dans le vaste enclos que le Conseil général du département de la Seine a mis à la disposition du Régime. Dès lors, et pour quatre-vingt-quatre ans, les Supérieurs de l'Institut se fixent dans la capitale de la France.

C'est de là qu'ils président aux destinées des établissements tant du territoire national que des pays d'outre-frontière ; non seulement Rome, Orvieto, Spolète, mais le Piémont bénéficient, dès le premier tiers du siècle, des labeurs de nos pédagogues. Leurs services sont requis, d'autre part, dans la Belgique séparée de la France et intégrée à la Hollande en 1815. La Louisiane, l'île Bourbon, la Guyane voient des ébauches de fondations, avant 1830. Et, à Bourbon du moins, ces préludes aux « missions » lointaines des Lasalliens seront suivis de lendemains consolants.

Nous voici arrivés aux années du Frère Anaclet et du Frère Philippe. Elles débutent dans l'inquiétude d'une Révolution.

Mais franchie la dure passe des journées de juillet, l'horizon, par degrés, se rassérénera. Multiplication des écoles, résurrection des pensionnats, ouverture des premiers scolasticats de l'ère nouvelle, création du petit-noviciat de Paris, commencement et développement de l'École normale de Rouen, telle est en bref, pour la France, l'œuvre menée à bien, de 1830 à 1874. Les circonstances historiques la facilitent. L'esprit religieux et le souverain bon sens du Frère Philippe obtiennent d'étonnantes réalisations, avec le concours de précieux et discrets auxiliaires. La physionomie populaire du Supérieur de l'Institut rayonne au centre du tableau. Pour achever de la mettre en relief, pour lui conférer son plus émouvant caractère, il y aura les grandes douleurs de la guerre de 1870 et de la Commune de 1871.

Parmi les nations européennes, et au-delà des mers, on assiste à la diffusion des idées et des méthodes lasalliennes, aux travaux des éducateurs apostoliques. Appelés par les évêques, les prêtres, les fidèles, encouragés par les Papes Grégoire XVI et Pie IX, voire obéissant à l'exprès commandement de Rome, les Frères des Écoles chrétiennes se répandent à travers le monde. L'Italie les conserve ; la Belgique les accueille de nouveau, dès qu'elle a proclamé son indépendance. Le Canada s'offre, peu après, comme l'un de leurs plus vastes champs d'action. Au Frère Anaclet appartient la gloire de ces « annexions ». Puis, successivement, le pacifique empire du Frère Philippe s'étendra sur la Suisse, la Turquie, les États-Unis, l'Égypte, l'Allemagne rhénane, la Malaisie, l'Algérie, la Tunisie, l'Angleterre, l'Autriche, l'Hindoustan, l'île Maurice, la Birmanie, l'Équateur, la Cochinchine, Madagascar et Ceylan.

Ainsi, d'un rapide regard, revoyons-nous ce brillant généralat, qui a son zénith vers 1860. Il s'assombrit aux dernières années. Comme Charlemagne pressentant les invasions normandes, le Supérieur octogénaire scrute les nuages qui s'accumulent à l'horizon et qui fondront en tempête sur l'héritage français de M. de La Salle. Un quart de siècle empli de dénis de justice, d'ingratitudes, d'offensives sournoises et systématiques, de persécutions, sans effusion de sang, mais non pas sans haine. Un quart de siècle où s'organise une résistance courageuse, où se produisent de beaux recommencements, d'heureuses initiatives, où s'affirment la confiance en Dieu, les dévouements à l'égard de l'enfance et de la jeunesse, une volonté de perfectionnement spirituel et de progrès pédagogique.

Et simultanément, sous l'impulsion vigoureuse d'un Frère Irlide, sous l'égide paternelle et par la sagesse très avisée d'un Frère Joseph, ce sont les magnifiques fondations d'Espagne, d'Irlande, les grands ouvrages dans les pays de missions, les résultats des labeurs et des luttes dans l'Europe occidentale et dans l'Europe centrale, les immenses développements outre-Atlantique, de Québec à San-Francisco, et les débuts prometteurs dans l'Amérique latine.

A l'heure où le Très Honoré Frère Gabriel-Marie s'apprête à quitter, le cœur serré, la Maison Mère de la rue Oudinot, pour se réfugier à Lembecq-lez-Hal, le bilan de l'Institut calme ses angoisses, élargit et fortifie ses espérances. Les Frères des Écoles chrétiennes, loin de démériter de leur Fondateur, restent les disciples authentiques du saint canonisé quatre ans plus tôt. Se conformant au modèle proposé et réalisé par leur Père, ils gardent « l'esprit de foi, l'esprit de zèle », une régularité, une obéissance, une tendance à l'*ama nesciri*, et, à un degré non moindre, un attachement à leurs devoirs professionnels, qui, chez plusieurs d'entre eux, va jusqu'à l'héroïsme, jusqu'à la sainteté. Ils se tiennent, au plus profond de leur conscience, pour des religieux. Les instructions de leurs chefs leur rappelleraient souvent, s'il en était besoin, ce caractère surnaturel de leur vocation. Le règlement quotidien, les retraites annuelles, les « grands Exercices » à la manière ignacienne, le « second-noviciat » — dont l'idée s'accorde avec celle du « Troisième An » des Jésuites — tout les arrache aux routines de la piété, aux mols accommodements des « gens du siècle ».

Cependant, ils persistent à ne pas rêver du sacerdoce. Saint Jean-Baptiste de La Salle leur a commandé de concentrer leur idéal, leurs talents, leurs efforts, sur leur mission d'éducateurs. Rien ne doit les en distraire. Aux constantes sollicitudes que réclame la formation morale et intellectuelle des écoliers, les maîtres sacrifieront le plus haut honneur, les plus intimes consolations. Enseigner n'est pas l'un des moyens de leur apostolat, l'une des modalités de leur ministère : c'est leur but unique, sous la caution de l'Esprit-Saint.

Ils méditent toujours ces textes capitaux, contemporains des travaux et des pénitences de leurs aînés de 1694, en l'enclos de Vaugirard, et de 1698, en la Grand-Maison de la rue Neuve Notre-Dame des Champs : « L'Institut des Frères des Écoles chrétiennes est une Société dans laquelle on fait profession

de tenir les écoles gratuitement... La fin de cet Institut est de donner une éducation chrétienne aux enfants... Ç'a été dans la vue de procurer cet avantage aux enfants des artisans et des pauvres qu'on a institué les ecoles chrétiennes (1). »

Éducation chrétienne ; instruction gratuite ; services premièrement destinés aux pauvres, aux besogneux, aux gagne-petit : voilà, sous la plume du Fondateur, la raison d'être et le programme, non facultatif, de son œuvre.

Réduit aux éléments de la lecture, de l'écriture et du calcul, ou étoffé de littérature, d'histoire, de géométrie, d'algèbre, le savoir humain ne prendra sa valeur aux yeux des religieux enseignants qu'en fonction des vérités de foi et des obligations du Décalogue. Le maître est un guide dont les capacités, l'intelligence et la vertu inspirent confiance aux élèves qu'il achemine vers Dieu. Les Frères n'oublient point leur rôle essentiel de « catéchistes ». De la théologie dogmatique et morale, de l'Écriture sainte, de l'histoire de l'Église, de la liturgie — présentées sous les formes et dans les termes qui conviennent à l'âge de leurs auditeurs — ils restent, plus que jamais, les specialistes, les « apôtres ».

Ils savent néanmoins que l'existence terrestre, prélude à la vie éternelle, reclame elle-même une préparation. Puisque leur clientèle préférée vient des milieux populaires, ils s'ingénieront à la pourvoir d'une science pratique, de la technique indispensable au bon ouvrier moderne, a l'artisan inventif et habile, au chef d'atelier, voire au directeur d'usine. C'est ainsi que, fidèles aux principes posés par leur Père, et aux traditions des organisateurs des ecoles de dessin, de commerce, de pilotage, d'hydrographie, dans la France du dix-huitième siecle, les Lasalliens du dix-neuvième ont bien mérité de la civilisation occidentale et des régimes politiques et sociaux qu'on nomme « les démocraties ».

Dans leurs pensionnats, ils se sont employés à des tâches semblables. L'élite chrétienne qu'ils ont cherché à constituer est issue du peuple ou d'une bourgeoisie non radicalement coupée de ses attaches populaires. L'instruction qu'elle recevait chez eux ne différait qu'en degré des leçons fondamentales distribuées dans les classes primaires. Elle nouait plus forte-

(1) *Règles communes* (dites « de 1705 »), manuscrit de la Bibliothèque municipale d'Avignon ; textes reproduits dans le *Recueil de différents petits traités* de 1711 et dans la Règle de 1718. Voir *Histoire générale*, I, pp. 507 à 513.

ment les liens religieux entre les consciences des diverses catégories d'écoliers, elle maintenait entre les intelligences une communauté de points de vue et de méthodes. De toute manière, il est aisé de comprendre le *non possumus* opposé par le Frère Gabriel-Marie aux partisans des humanités classiques. La Règle lasallienne formulait à cet égard une interdiction absolue. Si, aux États-Unis, le latin et le grec, pour des motifs assez graves, et longtemps valables, avaient bénéficié d'une exceptionnelle tolérance, l'unité familiale, pédagogique, psychologique, risquait en définitive d'être compromise et à l'intérieur de l'Institut et entre les diverses clientèles des Frères.

La question de la « gratuité » n'apparaissait guère moins préoccupante. Elle touchait au cœur les représentants les plus autorisés de la Congrégation. Sans doute, l'objet du « cinquième vœu » des Lasalliens (1) ne concerne que l'enseignement gratuit *des pauvres.* Et M. de La Salle a lui-même fondé le pensionnat « payant » de Saint-Yon, dont les recettes, selon ses intentions, serviraient à l'entretien de la maison du noviciat. Mais la Règle va beaucoup plus loin que le vœu introduit dans la Bulle d'approbation de 1725 : elle exige des Frères qu'ils ne reçoivent des enfants fréquentant les écoles élémentaires ni rétribution, ni secours accidentel. Aucune discrimination, à ce propos, entre fils de parents plus ou moins fortunés et fils d'indigents. Le Fondateur, restaurant l'antique tradition chrétienne, a tenu à mettre le désintéressement à la base de son œuvre scolaire. L'Église, l'État ou les bienfaiteurs particuliers doivent seuls se charger du traitement des maîtres, de la construction et de la conservation des immeubles.

Dès le dix-huitième siècle, cette noble intransigeance avait coûté aux maîtres de rudes sacrifices, mainte privation matérielle, mainte souffrance obscure et quotidienne; elle avait provoqué des discussions et des conflits avec plusieurs administrations civiles. Le règne de l'argent achevant de s'établir après la Révolution française, et le capitalisme du dix-neuvième siècle montrant son dédain du pauvre, son indifférence à l'égard de la misère de l'ouvrier, les dispositions de la Règle s'étaient heurtées aux lois publiques, au mauvais vouloir des gouvernements, à l'incompréhension même de beaucoup de catholiques. Le Frère Philippe dut exposer au Saint-Siège son em-

(1) Les quatre premiers sont ceux de chasteté, de pauvreté, d'obéissance et de stabilité dans l'Institut.

barras : il obtint de Pie IX, en 1855, en 1859, en 1861, en 1863, en 1866, en 1870, une série de « rescrits » autorisant des dérogations temporaires à la gratuité, en France, aux États-Unis, en Angleterre, en Belgique, en Allemagne. Le Frère Calixte et ses collègues du Régime, quelques semaines après le décès du Supérieur général, sont contraints de solliciter, pour les écoles françaises, de plus larges mesures d'exception. Rome n'y consent que pour cinq années. Mais, dans l'intervalle, la situation se complique : les Frères se trouvent exclus, déjà, d'un certain nombre d'écoles communales, « laïcisées ». La Franc-Maçonnerie va promptement développer ses victoires. Il faut, pour sauvegarder la foi, créer des écoles libres. Les dépenses sont lourdes ; les fondateurs des nouveaux établissements imposent la rétribution scolaire, non seulement par nécessité, mais par principe : la gratuité, qu'aux mêmes jours la République accorde à tout enfant des écoles primaires officielles, suscite les critiques et les condamnations des partis de droite ; et le risque, hélas ! trop certain, de perdre le contact avec les masses populaires, n'empêche pas les catholiques de prôner, au moyen des classes payantes, la « sélection » des élèves.

Considérées les innombrables difficultés financières, le Frère Irlide demande à Léon XIII de bien vouloir proroger, *sine die*, les permissions antérieures. Ainsi entre et reste en vigueur le rescrit du 15 janvier 1879.

La vigilance des Chefs de la Congrégation s'active à bien délimiter la portée et les conséquences d'un pareil texte. Il est évident que les conditions économiques du monde actuel, aggravées pour les écoles libres, en maint pays, par les effets d'une législation défavorable, interdisent l'espoir d'un complet changement. Les Frères, néanmoins, ne sauraient méconnaître les volontés et oublier les paroles de saint Jean-Baptiste de La Salle ; sans la pratique de l'enseignement gratuit, sans une spéciale consécration au service des pauvres, ils ne demeureraient pas exactement les héritiers du grand Éducateur. Ils maintiennent leur Règle en sa force, ne pouvant et ne voulant douter de sa valeur absolue, de son importance religieuse et sociale. Ils se refusent à laisser leur cinquième vœu dans une sorte de sommeil. Leurs élèves gratuits, au nombre de 238 800 en 1850, représentaient alors les neuf dixièmes de leur clientèle scolaire. Ils sont encore 225 000 en 1903 ; et l'Institut dénombrant, à cette date, 321 000 enfants et jeunes gens dans ses

établissements du monde entier, la proportion des non-payants reste de 70 pour 100 (1).

Riches et pauvres, blancs, jaunes et noirs, catholiques, chrétiens dissidents, israélites, musulmans, bouddhistes, païens d'Asie et d'Afrique, il n'est pas de fils des races humaines, d'adhérents à une confession religieuse, à l'une des normes de la morale naturelle et de la croyance spontanée, que les Lasalliens n'accueillent, n'instruisent, ne se proposent de rendre meilleurs, plus utiles à la société, plus intimement heureux, plus proches de Dieu. Partout, ils travaillent en ouvriers de la civilisation, de la paix, de la fraternité universelle. Qu'il s'agisse de la science ou de la conscience, leur objet n'est pas de satisfaire les curiosités, les vanités, les ambitions. De toute leur âme, ils souhaitent le triomphe de la vérité. Mais respectueux de la bonne foi, résolus à mériter la confiance des familles, loyaux envers les pouvoirs publics et ne revendiquant rien de plus que la liberté de l'apostolat par l'exemple et la prière, c'est d'abord en éclairant et nourrissant les intelligences, en réconciliant les cœurs, qu'ils préparent les voies du Royaume du Christ.

Rôle bien d'accord avec leur vocation d'éducateurs, et bien dans la ligne de leur filiation spirituelle, de leurs irrécusables antécédents français. Leur Père et Fondateur appartenait à une nation qui ne se replie pas volontiers sur elle-même ; impatiente de répandre ses idées, de conquérir les sympathies, de réaliser, sur tous les plans, l'unité du genre humain. Nation « missionnaire » : la phrase *Gesta Dei per Francos* retentit dans son histoire.

Instrument de la Providence pour ses compatriotes, Jean-Baptiste de La Salle a-t-il envisagé la multiplication de ses communautés de religieux enseignants sur toute la surface du globe? La réponse aux appels des peuples lointains se trouvait implicitement contenue dans la formule des vœux de 1694 : « ...Tenir ensemble et par association les écoles gratuites en quelque lieu que ce soit... » Plus explicitement, le Saint, en

(1) Chiffres donnés dans la circulaire du Très Honoré Frère Athanase-Émile, en date du 6 janvier 1951. Actuellement, (1952) sur les 437 000 élèves des maisons lasalliennes, 171 000, soit tout près de 40 pour 100, bénéficient de la gratuité.

Nous nous sommes largement inspiré de la circulaire en question dans les pages qui précèdent. Elle a pour titre : « Notre vœu d'enseigner gratuitement les pauvres. »

chargeant Gabriel Drolin de tenir une école à Rome, esquissait un geste spécifiquement « catholique » : il regardait au-delà des frontières, il s'affirmait « Romain », prêtre d'une Église plus vaste que la patrie terrestre, membre et, en quelque sorte, mandataire d'une chrétienté ouverte à tous les êtres humains.

En février 1718, le Frère Barthélemy écrivait au Frère Gabriel : « Il y a beaucoup d'apparence que nous aurons bientôt un établissement au Canada. » Si M. de La Salle témoigna, par une interrogation et un soupir, qu'il désapprouvait ce projet déjà en voie d'exécution, ce ne fut qu'en raison de certaines « suites fâcheuses » dont il avait la prescience.

Ses successeurs à la tête de la Congrégation songèrent encore à l'Amérique. Sur l'ordre du Frère Timothée, deux enquêteurs, les Frères Denis et Pacifique, se rendirent à Montréal entre 1733 et 1737. Une fois de plus, les Lasalliens durent renoncer à s'établir dans la Nouvelle-France, où les pires ennuis les guettaient. Mais, en 1774, sous le généralat du Frère Florence, ils acceptèrent la direction du collège Saint-Victor, à Fort-Royal, dans l'île de la Martinique. Ils ne se résignèrent à un abandon définitif que vers les dernières années de la Révolution.

Les maisons de Ferrare, en Italie, d'Estavayer, en Suisse, datent de 1741 et de 1749. Pie VI les place, en 1795, sous l'autorité du Frère Vicaire général Frumence. L'on sait que, du même coup, ce Bref *Inter graves* donnait à l'œuvre de Jean-Baptiste de La Salle, maintenue au centre de la catholicité, la protection la plus efficace, la plus sûre garantie d'avenir.

C'est une intervention du Souverain Pontife Pie VII qui, en 1816, détermine l'envoi de trois Frères à la Nouvelle-Orléans. On ne reverra point dans l'Institut les pauvres exilés, victimes de l'isolement, de l'abandon. Un échec fortuit en Louisiane ne saurait toutefois décourager le Frère Gerbaud. Ce Supérieur, d'âme si énergique, a entonné un chant d'allégresse au moment de choisir les « six François Xavier, les six apôtres » destinés à l'île Bourbon.

Voilà l'hymne qui prélude aux grandes conquêtes. Pour les disciples de saint Jean-Baptiste de La Salle, se formule dès lors le commandement évangélique : « Allez ! Enseignez toutes les nations ! » L'élan qui entraîne les Frères français ne se ralentira point. Il se communique à l'ensemble de la Congrégation. Irlandais et Anglo-Saxons, Belges, Canadiens, Espagnols, Italiens et Germains s'associent au mouvement magnifique, par-

tagent avec les premiers pionniers l'honneur et les périls des expéditions sous tous les climats. Au cours du présent siècle, les Chefs de l'Institut pourront assigner une aire d'activité apostolique à des groupes homogènes prélevés dans tous les milieux d'Europe et d'Amérique où se recrutent les Lasalliens. Tel sera l'un des grands sujets d'étude qui s'offriront à l'histoire religieuse : l'extension du Règne du Christ, réalisée chez tous les peuples par une Congrégation enseignante, supra-nationale, vouée exclusivement à la formation des intelligences, des cœurs, des volontés juvéniles, dans le quotidien recommencement des besognes du professeur et du maître d'école, dans l'obéissance à une Règle conventuelle, dans la subordination très humble au magistère ecclésiastique, dans la foi la plus intrépide et le plus entier renoncement.

APPENDICE

NOTES RECTIFICATIVES ET SUPPLÉTIVES

I

LE RECUEIL DE DIFFÉRENTS PETITS TRAITÉS (1)

Le regretté Frère Félix-Paul, de la Maison Généralice, a minutieusement étudié les dix exemplaires que les Archives lasalliennes conservent du *Recueil de différents petits traités à l'usage des Frères des Écoles chrétiennes.* Voici ses conclusions :

Huit de ces volumes, bien que portant tous la date 1711, sont en réalité d'une date ultérieure : six, en effet, contiennent une mention relative à la Bulle d'approbation de 1725. Dans les deux autres, cette mention a été effacée : les traces en restent bien visibles.

Ces huit exemplaires appartiennent à une seule et même édition. On les a classés sous les numéros 3 à 10.

Quant aux numéros 1 et 2, ils méritent une attention particulière. La page du titre, avec le millésime 1711, est absolument identique pour l'un et l'autre, alors qu'en plusieurs détails (vignette, typographie, dimensions de la gravure) elle diffère de celle des numéros 3 à 10.

Il est à noter que ladite page, dans les deux documents, a été *collée* après coup. L'on se trouve, semble-t-il, en présence d'un texte antérieur à l'édition Chastanier de 1711.

Le NUMÉRO 1 (qui n'est pas un abrégé, mais un ouvrage incomplet, de 69 pages, les premières du *Recueil* « *in-extenso* ») se termine par un chapitre « de la Récréation », de très près apparenté au chapitre sur le même sujet contenu dans la Règle manuscrite de 1705 (conservée à la Bibliothèque municipale d'Avignon).

Le NUMÉRO 2 n'a pas de lacunes et le règlement de la Récréation y figure aussi.

Du collationnement des trois rédactions (nº 1, nº 2, Règle

(1) *Histoire générale*, I, p. 469.

de 1705) et de l'examen de leurs variantes il résulte que le *Recueil* numéro 1 est antérieur, non seulement à 1711, mais à la Règle de 1705 et qu'il remonte peut-être à l'époque de « Vaugirard ».

II

LES LASALLIENS A NANTES, AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Les Frères des Écoles chrétiennes sont-ils venus à Nantes dès 1721 (1)? Il convient d'émettre, à ce sujet, au moins un doute très sérieux. On lit, en effet, dans l'acte du 14 avril 1774, par lequel Mgr Pierre Mauclerc de la Musanchère abandonne à l'Institut ses droits sur l'immeuble de la rue Mercœur (2) : « Étant pleinement instruit du bien que font dans cette ville les Frères des Écoles chrétiennes et charitables par les enseignements gratuits et la bonne et pieuse éducation qu'ils donnent à la jeunesse *depuis quarante-quatre ans* (3)... » Ce qui nous reporte seulement à 1730, comme date initiale.

D'autre part, Mgr Turpin de Crissé de Sanzay, prédécesseur de Mgr de la Musanchère sur le siège épiscopal, a déclaré, lors de la négociation de 1742 (4), qu'il appela, quelques années auparavant, « six Frères de Saint-Yon. » Or Mgr de Sanzay devint évêque de Nantes le 11 décembre 1724.

Les maisons destinées aux écoles par M. de Barberé, magistrat de la Cour des Comptes de Bretagne, ont pu être primitivement occupées non par des disciples de M. de La Salle mais par quelques « Frères » de saint Louis-Marie Grignion de Montfort. Le testament du saint Évangélisateur des provinces de l'Ouest, stipule, en effet, que « tous les meubles qui sont à Nantes seront pour l'usage des Frères qui tiennent l'école tant qu'elle subsistera ». Ces premiers pédagogues ont, vraisemblablement, poursuivi leur labeur jusqu'aux environs de 1730. L'œuvre scolaire de Montfort ne s'étant alors maintenue qu'en ce qui concerne l'éducation féminine, les Lasalliens auraient assumé la direction des classes de garçons, à la demande de Mgr de

(1) *Histoire générale*, II, p. 51.
(2) *Ibid.*, p. 549.
(3) Archives municipales de Nantes, série G 4.
(4) *Histoire générale*, II, pp. 248-249.

Sanzay. Et, tout logiquement, ils auraient, en 1730, bénéficié des avantages concédés aux Frères montfortains par M. de Barberé (1).

III

MARÉVILLE AU TEMPS DE LA RÉVOLUTION (2)

Les heureuses investigations du Cher Frère Maxime aux Archives départementales de Meurthe-et-Moselle ont porté la lumière sur l'établissement de Maréville à l'époque de la Révolution. Les 16 et 17 février 1793, furent arrêtés les ci-devant Frères des Écoles chrétiennes André Toye, Blaise Benectin, Jean Vasserot, Jean-Claude Martin (Frères Jean-Marie, André Corsini, Athanase, Frenin) et cinq civils de leur entourage. Ils étaient tous accusés de faux pour avoir signé un certificat attestant que Christophe-François Mengin de Laneuveville, ex-conseiller au Parlement de Nancy, suspect d'émigration, avait en réalité transféré sa résidence à Maréville. Après interrogatoires et de Mengin et de ceux que l'on considérait comme ses complices, l'inculpation fut abandonnée. Un acquittement général intervint le 19 août 1793 (3).

Le Frère Jean-Marie avait répondu avec beaucoup d'à-propos et de sang-froid. On sait qu'il put, en janvier 1794, franchir la frontière, atteindre Liège, et, de la Belgique, gagner, par l'Allemagne, l'Italie, où il mourut en 1799.

Le Frère Antide (Philippe Quertant), auquel fut commise la garde de la grande maison lorraine, ne mérite guère, semble-t-il, l'indulgence de l'Histoire. Il se maria le 6 frimaire an II (26 novembre 1793), alors que les autres Frères vivaient encore à Maréville. La jeune veuve qu'il épousa, Anne Brandon, était la sœur d'un fonctionnaire, Toussaint Brandon, devenu, bientôt après, secrétaire général du département de la Meurthe. Jacques Charon, secrétaire-greffier du district, et Saunier, commissaire du Directoire exécutif, figurèrent comme témoins au mariage.

Lors du grand incendie du 21 février 1794, Quertant fut

(1) L'auteur doit cette nécessaire mise au point à une communication de S. Ém. le cardinal TISSERANT, doyen du Sacré Collège.

(2) *Histoire générale*, III, pp. 284 à 287.

(3) Archives départementales de Meurthe-et-Moselle, L u 100.

emprisonné, comme ses anciens confrères, mais promptement élargi, à la demande de Brandon. L'ex-Frère Probe — J.-M. Baverel — bénéficia de la même faveur, tandis que les douze autres Lasalliens restèrent sous les verrous jusqu'en janvier 1795 ; l'un d'eux, le Frère Maclou, avait quatre-vingt-trois ans et trois autres étaient septuagénaires.

Les ravages causés par le feu réduisirent fortement la surface habitable. Aussi bien l'*État des employés* dressé au mois de thermidor an III (juillet-août 1795) ne comporte-t-il que six noms : « Philippe Quertant, économe, J.-M. Baverel, surveillant des fous, Joseph Gaudé, surveillant-adjoint, Louis Baptiste, pour la basse-cour, Catherine Noël, cuisinière, Jeanne Gaudé, pour la boulangerie et le jardin. » On ne compte, à la même date, que 22 hospitalisés : 8 à la charge de la Nation, 14 dont la pension est payée par leur famille. En 1799, les deux catégories ne donneront plus qu'un total de 21 pensionnaires (1).

Quertant mourut à Maréville le 14 février 1805 et Baverel (qualifié d'ex-Frère des Écoles chrétiennes dans l'acte de décès) le 16 octobre 1811...

IV

LE PÈRE CHAMINADE ET LES FRÈRES (2)

Le P. Guillaume Chaminade — incontestablement — fut le restaurateur de l'Institut lasallien à Bordeaux. Et si la correspondance du Frère Frumence et du Frère Gerbaud avec lui et avec Mgr d'Aviau laisse entrevoir, chez ces Supérieurs, la volonté très ferme de garder tout contrôle sur leurs subordonnés bordelais (3), rien ne permet de supposer que le futur fondateur de la Société de Marie ait rêvé de constituer le noyau d'une Congrégation nouvelle avec Louis Lafargue, Joseph Darbignac et leurs jeunes confrères.

Dans les listes des Frères des Écoles chrétiennes présents à Bordeaux en 1808, puis en 1811 — listes fournies par M. Cha-

(1) Archives de Meurthe-et-Moselle, L 3323, L 484, L 490.
(2) *Histoire générale*, III, pp. 477 à 482 et IV, pp. 38 à 43.
(3) *Ibid.*, IV, pp. 185 à 187 et 298 à 301.

minade à l'archevêché — on ne relève aucun nom de religieux ayant appartenu ensuite à la Société de Marie. Le Père avait rassemblé autour de lui, depuis 1801, une admirable élite, masculine et féminine ; il orienta ses disciples selon leur vocation. Pour son œuvre principale, il put s'inspirer de Jean-Baptiste de La Salle dont il connaissait la Règle religieuse et la méthode pédagogique. Mais les éléments de la famille « marianiste » se recrutèrent, à partir de 1817, tout à fait en dehors des milieux lasalliens (1).

V

MONSEIGNEUR DE FORBIN-JANSON A CHAMBÉRY

Charles-Auguste de Forbin-Janson, cette haute figure du clergé français au temps de l'Empire, de la Restauration et de la monarchie de Juillet, ne fut jamais évêque en Savoie (2). Mais ayant provoqué la colère de Napoléon en raison de ses activités « ultramontaines », il se réfugia auprès de Mgr Irénée Yves de Solle, à Chambéry. Le prélat, qui était en assez bons termes avec l'Empereur, osa ordonner prêtre l'abbé de Forbin, en décembre 1811. Il procéda, sans bruit, à cette ordination et s'abstint d'inscrire Forbin sur les registres diocésains. En 1812 il le choisit pour vicaire général et Supérieur en second du Séminaire, toujours sans notification officielle.

Le jeune abbé, présent au Séminaire Saint-Sulpice en 1809 et 1810, et investi de la confiance de M. Emery, put se trouver

(1) En 1808, la liste dressée par Chaminade comporte les noms de Louis-Arnaud Lafargue (Frère Eloi), J. Darbignac (Frère Paulin), Louis Tuech (Frère Séraphin), Jean Boirac (Frère Seurin), Jean Quentin (Frère Augustin), Calixte Dubréna (Frère François), Léon Soclet (Frère Fortuné). Treize autres sujets s'ajoutent aux précédents, en 1811 : les Frères Domnin, Gratien, Apollinaire, Timothée, Euloge, Justin, Orens, Aubin, Alexandre, Denis, Laurent, Cyprien (Jean Carayon, Arnaud Brouard, Antoine Séré, Charles Pujol, Jean Guyonneau, Justin Maraval, Louis Pujet, Antoine Serres, Jean Noyel, Joseph Hostein, Antoine Lafitte, Jean Teyssoneau) et le Frère servant, André Chamban. (Listes copiées par M. l'abbé KLOBB, en 1901, aux Archives de l'archevêché de Bordeaux.) Communication du R. P. SCHERRER, Procureur général de la Société de Marie.

(2) *Histoire générale*, IV, pp. 284 et 291.

en relations avec la Savoie dès cette époque, par l'intermédiaire de son Supérieur, lui-même originaire du pays de Gex (que le Concordat avait rattaché au diocèse du Mont-Blanc). C'est ainsi que son nom apparaît dans l'histoire de l'Institut lasallien à Chambéry. En 1812, les Frères, n'ayant pas encore de logement, furent les hôtes de l'abbé de Forbin et prirent leurs repas à sa table.

Mais le fondateur de la première école des Frères dans la capitale savoyarde fut bien le chanoine Aubriot de la Palme, plus tard évêque d'Aoste. Le 5 novembre 1810, le Frère Gerbaud — élu deux mois auparavant Supérieur général — lui annonçait l'envoi du Frère Pierre pour l'organisation des classes. Il ajoutait qu' « ayant vu le petit livre du Frère Agathon (1) corrigé d'une manière très judicieuse par M. le chanoine », il pensait « recourir au zèle éclairé » de cet ecclésiastique « pour la correction d'un autre livre » que l'Institut voulait rééditer (2).

VI

L'INSTITUT DES FRÈRES AUX TEMPS DE LA RESTAURATION BOURBONIENNE (3)

Les articles de M. Jean Poirier, publiés en août-septembre 1926, janvier-février et juillet-août 1927, par la *Revue d'Histoire Moderne*, sous le titre « l'Université provisoire », contiennent une intéressante documentation à laquelle il importe de se référer.

M. Poirier a produit notamment beaucoup de textes découverts dans les papiers du ministre Joseph-Joachim Lainé et du célèbre naturaliste Georges Cuvier, fort mêlés, l'un et l'autre, à toute la politique scolaire des débuts de la Restauration.

Il dit quelle fut la mission de Cuvier en Hollande, après qu'en 1810 Napoléon eût décidé l'annexion du royaume de

(1) Certainement les *Douze Vertus d'un bon maître.*

(2) Communication de M. l'abbé Bernard SECRET, auteur d'un ouvrage sur *les Frères des Écoles chrétiennes en Savoie* (Chambéry, 1944). — Cf. en ce livre, les pp. 20, 21, 23, 25.

(3) *Histoire générale*, IV, II[e] partie, chap. I[er] et II, notamment pp. 352 et 359 à 400.

son frère Louis ; en ce pays, l'instruction primaire apparaissait remarquablement organisée, capable de servir de modèle à un système pédagogique pour tout l'Empire.

Puis, se trouve analysé le rapport du même haut fonctionnaire — et de ses coenquêteurs Ambroise Rendu et Joseph-Marie baron de Gérando — sur l'école mutuelle de la rue Jean-de-Beauvais (24 octobre 1815). Parallèlement, l'œuvre des Congrégations religieuses enseignantes est commentée au moyen des rapports des préfets Chabrol et Tournon.

Des « papiers Lainé » est tiré un travail rédigé par le cardinal de Bausset — et corrigé par l'ancien président de la « Chambre introuvable » : projet d'ordonnance, résultant des échanges de vues entre Bausset, Fontanes, Chateaubriand, Royer-Collard et l'abbé Eliçagaray, en juillet-août 1816. Ces cinq « commissaires » concluaient au maintien du monopole universitaire. La majorité d'entre eux envisageait la création d'une « Congrégation des collèges royaux », l'admission de certaines autres sociétés religieuses dans l'instruction publique ; l'enseignement primaire serait « de préférence » confié à des associations du même genre.

Un autre schéma, datant de la fin de 1816 et intitulé « Projet de loi sur l'instruction publique ; note des dispositions qui peuvent paraître [*sic*] », montre Lainé s'inspirant d'un contre-projet de Royer-Collard. Une place, néanmoins, reste attribuée aux Congrégations dans le Corps enseignant.

Le projet Cuvier, de décembre 1817, est aussi catégorique en ce qui concerne le monopole, et nettement défavorable aux congréganistes. Le cardinal de la Luzerne s'inquiète. Il pense toutefois que « si M. Lainé est le maître » de la situation, on conservera « les grands et petits séminaires et les Frères des Écoles chrétiennes ».

En 87 articles, Cuvier exposait son plan : l'Université serait formée des membres d'une sorte de Congrégation mi-laïque, mi-ecclésiastique ; un « Conseil supérieur » de neuf membres, sans grand maître, sans président à pleins pouvoirs, occuperait le sommet de la hiérarchie ; le contrôle gouvernemental s'exercerait par celui des ministres de qui relèverait l'instruction publique.

Des sanctions étaient prévues contre les établissements dont les chefs essaieraient de se soustraire au joug officiel. Des diplômes étaient exigés pour l'accès aux professions libérales, aux postes d'Église et d'État.

Tandis que l'enseignement secondaire demeurerait le privilège de l'aristocratie et de la classe bourgeoise, l'instruction primaire devait être largement distribuée. Des écoles normales seraient créées. En chaque paroisse fonctionnerait une école du premier degré. Pour le traitement du maître, pour l'entretien de l'immeuble scolaire, des fonds seraient prélevés sur les recettes communales.

Nous trouvons en tous ces essais d'organisation, en tous ces travaux des personnages investis de l'autorité publique ou de la confiance des ministres, le prélude au conflit qui s'éleva, en 1818 et 1819, entre les Frères et l'Université. Lainé, pour obliger le Frère Gerbaud à introduire l'enseignement mutuel dans les écoles de l'Institut, aurait médité de recourir au Saint-Siège : c'est, du moins, ce qu'on peut inférer d'une lettre écrite par lui au duc de Richelieu, dès le 12 avril 1817.

Dans l'affaire des brevets, Cuvier se révèle singulièrement hostile aux Lasalliens : « Cette querelle serait tout à fait puérile, lit-on sous sa plume, si, les prétentions des Frères une fois reconnues, d'autres sociétés beaucoup plus importantes n'en pouvaient tirer des conséquences dangereuses. » Ailleurs, il affirme qu' « il n'y aurait eu aucun inconvénient à supprimer tout l'Institut ». Mais la Commission de l'Instruction publique ne voulut pas « injustement léser les particuliers de la Congrégation » et déchaîner les clameurs !

Les hommes au pouvoir soupçonnaient les congréganistes de chercher les moyens d'échapper à tout contrôle universitaire, afin de ne plus dépendre que du clergé, des autorités locales et, en dernier ressort, du ministre de l'Intérieur et du Grand Aumônier. Celui-ci (le cardinal de Périgord) aurait accepté de présenter à Louis XVIII un projet d'ordonnance sanctionnant cette libération.

« L'ingénieuse transaction » de février 1819 aurait été suggérée par la Commission de l'Instruction publique. « Le Supérieur général serait, vis-à-vis de ses Frères, assimilé à un président de comité cantonal vis-à-vis des autres instituteurs. Ses lettres [d'obédience] leur tiendraient lieu de brevets et de certificats de bonne vie et mœurs. Mais l'autorisation du recteur resterait nécessaire pour toute ouverture d'école et serait renouvelée à chaque changement de directeur. Le Frère Directeur, en chaque maison, deviendrait une sorte de chef d'institution, répondant de ses collaborateurs. »

Le Frère Gerbaud demanda au ministre Élie Decazes que

ces conditions fissent l'objet d'une ordonnance spéciale. De la sorte l'ordonnance du 29 février 1816 ne se serait plus appliquée aux écoles catholiques congréganistes. Celles-ci eussent bénéficié d'une « charte « propre. Decazes allégua que c'était inutile, les directives nécessaires ayant déjà été envoyées aux administrations intéressées.

ERRATA

TOME I

Page 10, 13e ligne ; *au lieu de :* Pierre Gerson, *lire :* Jean Gerson.

Page 154, 18e ligne, *au lieu de :* 1590, *lire :* 1690.

Page 204, lignes 37 et suivantes. Le Frère Michel, décédé à Chartres en 1705, est Michel Loyson et non pas Michel Jacquinot. Ce dernier a dû faire défection vers 1695.

Page 214, 3e ligne, *au lieu de :* Saint-Nicolas *de* Lorraine, *lire :* Saint-Nicolas *en* Lorraine.

(Ce sont les Annonciades de sainte Jeanne de France qui avaient un monastère à Saint-Nicolas.)

Page 238, 30e ligne ; *au lieu de :* 1699, *lire :* 1698. Date rectifiée par W. J. Battersby, p. 162 de son ouvrage *De La Salle a pioneer of modern Education* (Londres, 1948).

L'intervention de Mme de Maintenon auprès du président de Harlay se rapporte par conséquent à des procès antérieurs à la violente offensive des maîtres d'école contre les locaux de la rue Saint-Placide.

Page 285, 8e ligne ; *au lieu de :* Tour Gobelin, *lire :* Tour de Ravelin.

Page 290, dernier paragraphe. Rétablir ainsi le texte de la lettre de saint J.-B. de La Salle : « ...J'ai cru m'avoir assez expliqué [*sic*] avec vous vers Noël. Nous avons des Frères à Dijon. »

Page 315, 31e ligne ; *au lieu de :* plus tard, *lire :* au plus tard.

Page 322, 37e ligne ; *au lieu de :* cadeaux, *lire :* quadrins.

« Quadrin, nom d'une menue monnaie. Le quadrin est proprement le denier romain moderne. Il faut 50 quadrins pour le jule. » *(Dictionnaire de Trévoux).*

Page 328, 29e ligne. La formule des vœux du Frère Gabriel Drolin était connue avant 1934.

Page 373, lignes 25 et suivantes. La radiographie du tableau de Gravières a prouvé qu'il s'agissait d'un « repeint », de la fin du XVIIIe siècle, sur le portrait primitif représentant un ecclésiastique.

Page 396, 19e ligne ; *lire :* 9 hectares et demi de jardin, de prairie, etc... *au lieu de :* 7 hectares.

Page 408, 19e ligne ; *au lieu de :* Frère Albert, *lire :* Frère Alexis.

Page 411, 21e ligne et note 1 : le Frère Joseph (Jean Le Roux) est bien né à Lerzy, près Marle. Son acte de baptême y a été récemment trouvé par le Frère Directeur de la communauté de Laon.

Page 469, 24e et 25e lignes. Supprimer la phrase : « Il existe en outre un abrégé du *Recueil* ayant les mêmes caractères d'ancienneté. » Voir ci-dessus l'annexe n° I.

Page 564, 22e ligne ; *au lieu de :* livré à l'impression, *lire :* préparé pour l'impression.

TOME II

Page 89, 34e ligne ; *au lieu :* d'autres Frères, *lire :* d'autres confrères. (Et supprimer la note 3.)

Page 91, 36e ligne ; *au lieu de :* « tels que nous les lirons dans la Bulle », *lire :* « tels que, dans l'ensemble, nous les lirons... »

Page 93, 1re ligne ; *au lieu de :* Frère Procureur Anaclet, *lire :* Frère Assistant Anaclet.

Pages 383, lignes 24 et suivantes. En réalité, il doit s'agir ici de Claude-Louis de Tourny qui occupa le poste d'intendant de Guyenne après son père. Celui-ci quitta Bordeaux le 18 juillet 1757.

Page 384, 9e ligne ; *au lieu de :* 1750, *lire :* 1758. Le Frère Santin fut le premier directeur. Le Frère Amand de Jésus lui succéda en mars 1759.

Page 554, note 2. C'est le Frère Lucard, et non *la Gazette de la Martinique*, qui est responsable du *lapsus :* 6 000 louis, *au lieu de :* 6 000 livres.

TOME III

Page 115, 30e ligne ; *au lieu de :* Jean Alleron, *lire :* Hugues Huet. (Tel est, après vérification, le nom civil du Frère Hugues qui prêta serment. Né à Vieux-Saint-Rémy en 1770,

il n'appartenait certainement pas à l'Institut avant 1789. Son noviciat, s'il en fit un, dut être court.)

Page 480, 24e à 26e ligne ; *au lieu de :* Peyron, *lire :* Peyras.

Page 569, 25e ligne *au lieu de :* Frère Pierre (André Perron) *lire :* Frère Paphnuce dit Pierre (Pierre Vasserot).
(Ce Frère est celui dont il est question page 100 du même volume, 39e ligne, et pages 508, 560 et 565).

TOME IV

Page 40, 19e à 22e ligne *au lieu de :* « Parvenu à la cinquantaine, Valentin Lambert appartient à l'Institut depuis 1778 ; il s'est formé à Maréville, maison la plus proche de son diocèse natal de Laon, » *lire :* « Parvenu à la soixantaine, Louis Tuech appartient à l'Institut depuis 1768 ; né à Alès le 27 septembre 1747, il s'est formé à Avignon et il a prononcé ses vœux perpétuels en 1773. » (A Louis Tuech, en effet — Frère Séraphin-Marie — doit être attribué le rôle donné par erreur à Valentin Lambert, autre Frère Séraphin, lequel ne rentra pas dans l'Institut après la Révolution.)

Page 212, 7e ligne ; au sujet du Frère Joseph-Marie (Joseph Bardou) disciple et successeur du Frère Bernardin, noter que s'il « mérite de prendre place auprès des vétérans », c'est « malgré sa jeunesse ».

Page 293, 30e ligne ; *supprimer les mots :* « Au lieu d'obéir. » (Le Frère Ferréol se rendit effectivement à Lyon. Il y figure sur les listes de vieillards en mai et juin 1811. Néanmoins, il n'appartenait plus à la Congrégation lors de son décès.)

TOME V

Pages 204 à 207, *au lieu de :* Frère Adalbertus, *lire :* Frère Adelbertus.

Page 256, 2e paragraphe. Les Frères qui, selon Ambroise Rendu, organisèrent l'Institut royal d'agriculture de la Saulsaie, ne semblent pas avoir appartenu à la Société lasallienne.

Page 451, 11e ligne ; *au lieu de :* « Le 8 mai 1839, cinq mois et demi après l'élection du Frère Philippe, » *lire :* « Le 6 mai 1840, un an et demi après l'élection du Frère Philippe. »

Page 482, 13e ligne ; *au lieu de :* quarante années *lire :* vingt années.

TOME VI

Page 210, 4e ligne de la note ; *au lieu de :* 60 élèves, *lire :* 80.
Page 235, 25e ligne ; *supprimer :* depuis trois cents ans.
Page 242, supprimer tout le 3e paragraphe et se reporter aux pp. 250 à 252 du tome VIII.
Page 256, 6e ligne ; *au lieu de :* méditait, *lire :* méritait.
Page 289, 3e paragraphe. *Après les mots :* « Des vocations germèrent sur le sol du Maryland, » *ajouter :* « Et s'y développèrent sur place. »
Page 291, 29e ligne ; *au lieu de :* Frère Alban, *lire :* Frère Albien.
Page 303, note 1 : la Congrégation des Frères de Saint-Joseph a été fondée à Ruillé-sur-Loir par l'abbé Dujarié puis réorganisée au Mans par M. Moreau.
Page 398, 6e ligne ; *au lieu de :* Bigaudet, *lire :* Bigandet (et de même pp. 407, 413, 414).

TOME VII

Page 77, 16e ligne ; *au lieu de :* « Jadis, les Frères de Saint-Yon », *lire :* « Les novices de Saint-Yon ; et 17e ligne, *au lieu de :* « 8 décembre », *lire :* « 15 décembre ».
Même page, 23e ligne ; *lire :* « Le jour *même* de la grande fête. »
Page 152, 20e ligne ; le portrait du cardinal Bourret, attribué au Frère Isidore-de-Péluse, serait en réalité l'œuvre du Frère Ingaud-Ernest.
Page 478, 3e ligne ; *au lieu de :* 8 mai 1839, *lire :* 6 mai 1840.

INDEX HISTORIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE

Les noms se rattachant à la bibliographie de l'ouvrage sont en lettres *italiques*.

Le nom « civil » des Frères des Écoles chrétiennes — quand il a pu être indiqué — suit leur nom de religion.

A

ABBAN (Frère), François-Xavier GENDREAU, p. 9, 50, 54-55, 132.
ABNIS OF MARY (Frère), Patrick MAC AULIFFE, p. 79-80.
ABRAHAM DE JÉSUS (Frère), p. 159.
ABRE-DE-JÉSUS (Frère), p. 80.
ACOSTA, à Bogota, p. 332.
ADALRICK OF MARY (Frère), p. 201.
ADELBERIAN OF MARY (Frère), Patrick DUGAN, p. 129.
ADELBERTUS (Frère), Pierre-Louis LESAGE, p. 12, 29, 35-36, 50.
ADELPHUS-JOSEPH (Frère), p. 142.
ADJUTOR OF MARY (Frère), p. 177-178.
ADRIAN OF JESUS (Frère), p. 236, 266, 267, 268.
AGAPIAN JOSEPH (Frère), Denis PHELAN, p. 193-194.
AGATHON (Frère), p. 170.
AGGEUS-VICTOR (Frère), p. 148.
AGNON (Frère), John MAC CANN, p. 197.
AIKEN, professeur à Rock Hill College, p. 159.
AIMARUS (Frère), Jules-Édouard GAUSSUIN, p. 19-20, 65, 73, 212 à 217.
ALBANIUS (Frère), Stanislas GILLET, p. 22-23, 25, 63, 71.
ALBARUS (Frère), p. 241.
ALBANY (ville et établissements d'), p. 120, 127-128, 135.
ALBERDI (Juan-Bautista), p. 285.
ALBERT (Frère), p. 60.
ALBERT-ÉDOUARD, prince de Galles, p. 29.
Albeus-Jerom (Frère), p. 92, 114, 132, 146, 160, 161, 180, 185, 189, 207, 224, 226.
ALBIEN (Frère), p. 110, 134.
ALEMANY (Mgr), p. 102, 192 à 198.
ALEXANDRE DE JÉSUS (Frère), Pierre DELORME, p. 188.
ALFARO (Eloy), p. 254-255, 260.
ALFREDO-MARIA (Frère), Camilo ARO, p. 319.
ALICIAN (Frère), Gaspard SHELLE, p. 147.
ALLEAU, curé à Ottawa, p. 66.
ALLEN (Mgr), p. 186, 188.

ALONSO (Frère), Manuel VALENCIA, p. 319.
ALPHONSE (Frère), à Bordeaux, p. 265.
ALPHONSE (Frère), au Canada, p. 25.
ALPHONSIS (Frère), p. 30, 49.
AMADOR (Frère), p. 257.
AMAWALK (établissements d'), p. 114 à 116.
AMÉDÉE (Frère), p. 268.
AMMEN (amiral Daniel), p. 147.
AMMENDALE (établissement d'), p. 146 à 149.
AMMIAN (Frère), Michaël SCHNEIDER, p. 109.
AMOS-MARIE (Frère), p. 246-247.
AMPHIAN OF MARY (Frère), Patrick LAVILL, p. 127-128.
AMULWIN (Frère), Julius GIMMI, p. 137.
ANATOLE-ARSENIUS (Frère), Patrick, TALLON, p. 153, 155.
ANDRÉ (Frère), Louis LABERGE, p. 39.
ANDREW (Frère), p. 66.
ANEIROS (Mgr Federico), p. 286, 289.
ANGEL (Frère), Ange-Joseph ROUX, p. 243, 247, 257, 279.
Angelus-Gabriel (Frère), p. VI, 84, 86, 88, 91, 92, 95, 96, 98, 101 à 103, 105 à 111, 113 à 124, 126 à 130, 133 à 140, 142 à 147, 149 à 154, 156 à 158, 160, 161, 163, 165, 166, 168 à 170, 172, 173, 175 à 180, 182, 183, 185, 189, 192, 193, 195, 197 à 202, 205, 207, 222 à 226.
ANTHONY (Frère), William BYRNES, p. 133, 139-140.
ANTHONY OF ROME (Frère), John WALSH, p. 173, 184, 185.
ANTONIN (Frère), p. 107.
APHRAATES (Frère), Jean-François DUBOIS, p. 12, 43, 159.
APOLLINAIRE-MARIE (Frère), p. 326, 333.
ARBELAEZ (Mgr Vicente), p. 305.
ARCADIUS-PAUL (Frère), p. 348.
ARCADIUS (Frère), WALTER, p. 119.
Archives du district de Toulouse, p. 288, 292, 293, 294.
ARISTON (Frère), p. 348.
ARIZAGA (Dr), p. 231-232.
ARMIN-VICTOR (Frère), Victor-Nicolas VIGNEULLES, p. 12 à 17, 20 à 22, 33, 34, 61 à 64, 166-167, 206, 235 à 240, 267, 268, 310.
ARMSTRONG (fondation), p. 287, 290, 295, 296.
ARMSTRONG (Justa), p. 287, 295, 296.
ARMSTRONG (Thomas), p. 287, 298.
ARNOLD OF JESUS (Frère), William FRUIN, p. 31, 72, 76.
ARNOLD OF MARY (Frère), Joseph MERTENS, p. 135.
ARPIN (R. P.), p. 70.
Arsenius (Frère), p. 189.
ARTHÉMIAN (Frère), Édouard DENIS, p. 169, 170.
ATHANASE-ÉMILE (Frère), p. VII.
ATHANASE-PAUL (Frère), p. 333.
ATHANASIUS (Frère), p. 188.
AUCLAIR (abbé), p. 44.
AUGUSTINE OF JESUS (Frère), p. 140.
AUGUSTUS-VICTOR (Frère), p. 133.
AULIN (Frère), p. 238, 239, 241, 268, 270.
AUSTIN (Frère), p. 33.
AYERZA, citoyen argentin, p. 294.
AZARIAS DE LA CROIX (Frère), Patrick Francis MULLANY, p. 133, 159-160.
AZARIE (Frère), Alexandre VIGNON, p. 112.

B

BAIE-DU-FEBVRE (ville et établissement de la), p. 56.
BAILE, Supérieur du séminaire de Montréal, p. 14.
BALDWIN PETER (Frère), p. 116.
BALÈTE, à Montréal, p. 41.
BALMACEDA (Manuel), p. 276.
Baltimore (Album du district de), p. 147, 150, 153, 157, 158, 160, 161, 163.
BALTIMORE (ville et établissements de), p. 143 à 146, 149, 151-152, 158 à 160.
BANGOR (établissement de), p. 122.
BARBAS (Frère), John FINIGAN, p. 168.

Barnabas (Frère), Edward Mac Donald, p. 125-126.
Barranquilla (ville et établissements de), p. 326, 333-334, 336.
Barthélemy-Henri (Frère), p. 346.
Bartholomew (Frère), Xavier Beauchamp, p. 108.
Barry (Rév.), p. 157.
Baton-Rouge (ville et établissement de), p. 186.
Baudon (Ad.), p. 262-263.
Baudran-Marie (Frère), p. 344 à 347.
Baumont, p. 343.
Beauharnois (ville et établissement de), p. 50-51.
Bégin (cardinal), p. 70.
Belaunde (Victor-André), p. vi.
Belgrano (Manuel), p. 284.
Bellerose, à Ottawa, p. 17.
Bello (Andrès), p. 263-264.
Belmead (établissement de), p. 155-156.
Benedict (Frère), p. 159.
Bénédictins (RR. PP.), p. 156, 181.
Bénézet-Thomas (Frère), Roderick Kane, p. 115, 139, 194.
Benignus Austin (Frère), Thomas Mac Geehan, p. 107, 223.
Benoist (Joseph), p. 171.
Beran (Frère), p. 191.
Bermúdez (Mgr Carlos), p. 307.
Bernalillo (ville et établissement de), p. 190-191.
Bernardine Peter (Frère), John Robinson, p. 168.
Bernier (capitaine),. p. 52.
Bernon-Marie (Frère), p. 241, 254 à 257, 272, 274, 275, 316-317, 318, 319, 320, 321, 324, 334, 335.
Berthulian (Frère), p. 130.
Bertrand (Jean-Toussaint), p. vi-vii, 231, 233, 235, 242, 258, 263, 265, 267, 271, 276, 284, 286, 295, 304, 305, 311, 340, 342, 344.
Bertulien (Frère), p. 34.
Bétharram (RR. PP. du Sacré-Cœur de), p. 289, 291.
Bettelin (Frère), John Mac Mahon, p. 105-106, 159, 195 à 197, 211, 223.
Biffi (Mgr Eugenio), p. 334.
Bilodeau (Ernest), p. 10, 52-53.
Bilodeau (F.), p. 53.
Blais (François-Xavier), p. 57.
Blake, à Ottawa, p. 17.
Blanc (Mgr Antoine), p. 186.
Bluefields (établissement de), p. 347.
Bogota (ville et établissements de), p. 304, 324 à 328, 331 à 333, 335, 337, 339.
Bolivar (Simon), p. 263.
Bonhomme (R. P.), p. 71.
Bonin (chanoine), p. 60.
Bonitus (Frère), Jean Schiesser, p. 108.
Borrero (Antonio), p. 234, 235, 236, 241.
Boston (ville de), p. 121.
Botthian (Frère), Peter Schneider, p. 109, 119.
Botulph (Frère), Josef Schneider, p. 109, 189 à 192.
Bourassa (R. P.), p. 71.
Bourgade (Mgr), p. 192.
Bourget (Mgr Ignace), p. 14, 16, 32, 34.
Bradley (Mgr Denis), p. 122.
Brassard, curé de Nicolet, p. 58.
Breen (Frère), p. 140.
Brochi (Pedro), p. 333.
Brooklyn (établissements de), p. 120, 134.
Brosnahan (Rév. Timothée), p. 121.
Brossard (Louis-Moïse), p. 53.
Brown (Dr), p. 79.
Brown (John), p. 184, 185.
Bruchési (Mgr Paul), p. 13-14, 32, 60, 68.
Buenos-Aires (ville et établissements de), p. 289 à 301.
Buffalo (ville et établissements de), p. 120, 136.
Buies (Arthur), p. 47.
Bulletin des Écoles chrétiennes, p. 115, 116, 135, 156, 163, 192, 321, 344.
Bulletin de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes, p. 140, 143, 160, 192, 270, 273, 280, 295, 300, 301, 326, 334, 347, 349.
Bunau-Varilla, p. 343.
Bureau, à Ottawa, p. 17.

Burke (Dr), à Utica, p. 128.
Burlington (établissement de), p. 122.
Byrne (Mgr), p. 213, 215, 220, 221.

C

Cabrini (sainte Françoise-Xavier), p. 117.
Caillet (Rév.), p. 182.
Calderon (Francisco Garcia), p. 231.
Calimer (Frère), p. 288 à 292.
Candidian (Frère), John Howard, p. 176.
Candidus Francis (Frère), John Burke, p. 130.
Cantien (Frère), François-Xavier Boucher, p. 67.
Caro (Miguel Antonio), p. 305, 311, 331, 332.
Carondelet (établissement de), p. 172.
Carroll (Mgr), p. 144.
Carthagène (ville et établissement de), p. 326.
Carthagh (Frère), Mathias Adam; p. 108, 121.
Casanova (Mgr Mariano), p. 275, 276, 277, 278, 279.
Casas (José Joaquin), p. 337 à 339.
Casey (Rév. Peter), p. 200.
Cauchon, à Ottawa, p. 17.
Cauvin (R. P.), p. 71.
Ceja (établissement de la), p. 336-337.
Centenario y Bodas de Plata, p. 307, 309, 314, 317, 319, 321, 323, 326, 327, 328, 330, 332, 333, 334, 335, 337, 339.
Cesarius-Paulian (Frère), Mark John Hamilton, p. 133, 141-142.
Chambly (ville et établissement de), p. 54-55.
Chapais (Thomas), p. 68.
Chapelle (Mgr), p. 215.
Chaperon, curé de Sainte-Marie de Beauce, p. 53.
Chapinero (établissement de), p. 329-330.
Charbonnel (Mgr de), p. 71.
Charest (abbé), à Québec, p. 48.
Charité (Frères de la), p. 60.
Charité d'Emmitsbourg (Sœurs de la), p. 127, 128, 144-145.
Charlottetown (ville et établissement de), p. 63, 64.
Chatam (ville et établissement de), p. 63-64.
Checa y Barba (Mgr), p. 236.
Cheverus (Mgr de), p. 121.
Chicago (ville et établissements de), p. 176 à 180.
Chicopee (établissement de), p. 121.
Chidwick (Mgr John), p. 101.
Chiquinquera (établissement de), p. 336.
Christian of Mary ou Chrétien (Frère), Joseph Panneton, p. 15, 16, 25, 26, 51, 103, 144 à 149, 161, 180, 211, 220, 223.
Christie (Mgr Alexandre), p. 201.
Chronian (Frère), p. 119.
Chrysostome (Frère), Charles Gagnon, p. 52.
Chrysostom John (Frère), Joseph Conlan, p. 140, 141.
Cianan (Frère), Joseph Griffin, p. 198.
Clair-Stanislas (Frère), p. 9, 50, 55, 118, 132.
Claudius (Frère), p. 137.
Clearey (Mgr), p. 76.
Clement Bernward (Frère), p. 184.
Clementian (Frère), Pierre Muth, p. 98-99, 120, 128, 156, 207, 218, 223.
Cleveland (ville et établissement de), p. 175.
Cleveland (président Grover), p. 92.
Coamano (Placido), p. 242.
Colmena (Revue *la*), p. 288, 294.
Colon (ville et établissement de), p. 349.
Concha (Fernandez), p. 273.
Conchon, architecte, p. 295.
Connolly (Mgr), p. 110.
Conroy (Mgr), p. 127.
Constantius of Mary (Frère), Matthias Grahn, p. 168, 170, 173.
Cordero (Doña Anna), p. 232, 249.

CORDERO (Francisco Febres), père du Frère Miguel, p. 231-232, 234, 237, 248 à 250.
CORDERO (Léon Febres), p. 248.
CORDERO (Luis), p. 242, 243, 244, 253.
CORLEY (Rév.), p. 120.
CORRIGAN (Mgr), p. 125, 161, 211, 224.
COSTA (John), p. 143.
Côté (Gabriel), p. 29.
Côté (R. P.), p. 77.
CÔTE-DES-NEIGES (ville et établissement de la), p. 55.
COTS (R. P. Louis), p. 265.
CRÉPEAU (Eugène), p. 68.
CRETIN (Mgr Joseph), p. 88, 180 à 183.
CRÈVECŒUR (Hector Saint-John DE), p. 110.
CRISPIAN (Frère), p. 136.
CUCUTA (ville et établissement de), p. 326.
CUENCA (ville et établissements de), p. 234, 235, 240, 246, 249, 257.
CUERVO (Rufino), p. 252.
CUESTA (chanoine Vicente), p. 250.
CUNDINAMARCA (École normale de), p. 338-339.
CUSACK (Mgr), p. 119.
CYPRIEN (Frère), p. 52.
Cyrille (Frère), p. VI.

D

DAGAN (Frère), p. 245.
DAMIAN (Frère), Johann DIEFENBACH, p. 109.
DANIEL ALPHEUS (Frère), p. 157.
DAVY (Frère), p. 191.
DEFOURI (R. P.), p. 190.
DEMERS, curé à Québec, p. 47.
DENYS (Frère), Thomas Patrick MURPHY, p. 158.
DERACHES (Rév.), p. 192.
DÉSAUTELS (Mgr), p. 60.
DÉSILETS (Gédéon), p. 24.
DÉSILETS (abbé Luc), p. 25.
DESJARDINS (Dr), p. 25.
DESROCHES (Jean), p. 28.
DETROIT (ville et établissements de), p. 120-121, 136-137.
DEVEREUX (famille), p. 128.
DIEGO (Frère), Marcelino ORTIZ, p. 191.
DIOGENIUS (Frère), p. 181.
DIRIAMBA (établissement de), p. 347.
DODSWORTH (Rév.), p. 79.
DOHERTY (Rév.), p. 170.
DOMINIQUE (Frère), p. 58.
DOMNAN (Frère), Joseph LAVOIE, p. 108, 177.
DONATIAN JOSEPH (Frère), Patrick KENNY, p. 106, 223, 224.
DONATORIO (Frère), p. 268.
DONELAN (R. P.), p. 151.
DORION, curé de Yamachiche, p. 51.
DOSAS (Frère), Johann SCHNEIDER, p. 109.
DOSE (Charles), p. 287, 290, 294, 295, 296.
DOSE (Mme Dolorès), p. 290, 294, 296.
DOSE (Marie-Louise), p. 287, 290, 296.
DOUGHERTY (cardinal), p. 150.
DOVER (établissement de), p. 122.
DOWLING (Mgr), évêque de Hamilton, p. 77.
DOWLING (Mgr Austin), archevêque de Saint-Paul, p. 183.
DOYLE (R. P.), p. 194.
DREXEL (Catherine), p. 152, 154.
DREXEL (Francis), p. 152.
DROUET (R. P.), p. 48.
DUBOIS (Mgr Claude), p. 110, 111.
DUBÓN (Mariano), p. 344 à 347.
DUBOURG (Mgr), p. 107, 127.
DUBUC (Arsène-Pierre), p. 33.
DUBUQUE (ville et établissement de), p. 176.
DUGGAN (Mgr James), p. 178.
DUHAMEL (Mgr), p. 13, 24, 65, 69, 71.
DUMPHY (chanoine), p. 63.
DUROCHER (R. P.), p. 48.

E

EATON (John), p. 179.
ECCLESTON (Mgr), p. 144-145.
ECHAURREN DE OCHEGAVIA (Mme), p. 280.

ECHEVERRIA (Francisco de Borja), p. 279.
EDDINGTON (établissement d'), p. 152 à 154.
EDWARD (Frère), Narcisse-Dominique REGAUD, p. 105, 165, 184, 186.
EDWARD JOSEPH (Frère), p. 298.
EDWARD OF MARY ou ÉDOUARD-DE-MARIE (Frère), Augustin BÉLANGER, p. 27-28, 69, 112, 114.
EGUILLON (R. P.), p. 190.
ELIPHUS VICTOR (Frère), assistant, p. III.
ELIPHUS VICTOR (Frère), John MAC CONNELL, p. 117.
ÉLISÉE (Frère), Godefroy ROY, p. 128, 151-152.
ELIXUS (Frère), p. 132.
ELLIOT (R. P. Walter), p. 224.
ELZÉAR (Frère), p. 168.
ELZÉAR STEPHEN (Frère), p. 170.
EMERY ILDEFONSUS (Frère) Owen CURRAN, p. 168-169, 183.
EPHREM (Frère), p. 12, 34.
ERMINOLD (Frère), Charles O'DONNELL, p. 197.
ERRAZÚRIZ (Federico), p. 266.
ERRAZÚRIZ (Federico), deuxième du nom, p. 276.
ESCOBAR (Thomas), p. 327.
ESTANISLAO (Frère), p. 244.
EUGÈNE-ABEL (Frère), p. 44, 49.
Eugenio-Léon (Frère), p. 305, 306, 307, 309, 314, 317, 319, 321, 323.
EUGÉNIUS (Frère), Henri TOUPIN, p. 41.
EULOGIUS-AUSTIN (Frère), p. 133.
EVARISTE-ABEL (Frère), p. 208.
EXUPÉRIEN (Frère), p. 217.
EYZAGUIRU (Mgr Gonzalez), p. 280.

F

FABRE (Mgr), p. 13, 32, 36, 37, 39.
FABRICIAN (Frère), Félix PELLERIN, p. 108, 223, 225.
FACILE (Frère), p. 96, 112, 127, 146, 186.
FAGAN (sénateur Edward), p. 140.
FAGUY (Mgr), p. 44.
FALLON (R. P.), p. 76.
FALL-RIVER (établissement de), p. 121.
FARLEY (cardinal), p. 122.
FATLAND (établissement de), p. 157.
FAURE (Rév.), p. 190.
FEEHAN (Mgr Patrick), p. 176 à 178, 183 à 185, 211.
FEEHANVILLE (établissement de), p. 178-179.
FÉLIX JOHN (Frère), p. 168, 211, 222.
FERREYRA (Lindor), p. 299.
FEUILTAULT (Mgr), p. 53.
FIDÈLE-MARIE (Frère), p. 295.
FIDELIS GERMANUS (Frère), Michael SCHMITT, p. 172-173.
FILEMÓN (Frère), Juan Isidoro SANCHEZ, p. 319, 327, 328.
FITZGERALD (R. P.), p. 188.
FLAMIAN ou FLAMIEN (Frère), Jean ROUTHIER, p. 15, 16, 18, 25, 26, 30, 34, 49, 66, 69.
FLORES (Antonio), p. 242, 252.
FLORIAN JOSEPH (Frère), p. 159.
FLORIDE (Frère), p. 270.
FLOWER (Walter), p. 188.
FOREST (Léon), p. 56.
FORTIER (Alcee), p. 188.
FORTUNATUS (Frère), James MAC GUIRE, p. 152.
FRANCIS (Frère), John MAC MULLINS, p. 145, 151.
FRANK (Frère), Thomas WALDROM, p. 136.
FRASERVILLE (ville et établissement de), p. 57.
FRÉCHETTE (Louis), p. 39, 47.
FRIEDLAND (Rév. John), p. 121.

G

GABRIEL-MARIE (Frère), p. 174, 211 à 213, 217, 225, 259, 336, 337, 339, 344, 348.
GABRIEL OF MARY (Frère), p. 191.
GAGNÉ, curé de Saint-Ferdinand, p. 60.
GALLAGHER (Rév.), p. 200.
GALLÉGO (Thomas), p. 335.
GALMIER-JOSEPH (Frère), p. 190-191.

GALWAY (Dr Thomas), p. 140.
GANDARILLAS (Francisco de Borja), p. 268.
GANDARILLAS (Joaquin Echenique), p. 274.
GANDARILLAS (Joaquin Larrain), p. 262, 267, 270.
GASPARRI (cardinal), p. 203-204.
GÉDÉON-MARIE (Frère), p. 30.
GÉLISAIRE (Frère), p. 347, 348.
GÉMEL-MARTYR (Frère), Jean AUDIBERT, p. 27.
GENEBERN (Frère), p. 197.
GERARDUS (Frère), William DWYER, p. 106-107, 175, 183, 223.
GERMANTOWN (établissement de), p. 150.
GERTRUDE (Mère), à la Ceja, p. 336.
GIBBONS (cardinal), p. 87, 94, 146, 148, 158, 210, 211, 214, 219, 221-222.
GLEESON (Rév. William), p. 199.
GLENCOE (établissement de), p. 173 à 175.
GLENNON (cardinal), p. 171.
GONTHIER (R. P.), p. 67, 68.
GONZALEZ (Mgr), évêque de Bogota, p. 308.
GONZALEZ (Dr Joaquin), p. 299.
GONZALEZ CATAN (établissement de), p. 296.
GONZALEZ Y CALISTO (Mgr), p. 244, 253, 256.
GORDIEN-DÉSIRÉ (Frère), p. VII.
GOSWIN AMBROSE (Frère), Charles Moïse, p. 175, 183.
Goyau (Georges), p. 309.
GOYENA, avocat à Buenos-Aires, p. 294.
GRACE (Mgr Thomas), p. 199.
GRAVEL (Mgr), p. 57, 58.
GRENIER (R. P.), p. 48.
GROOT (José Manuel), p. 305.
GROSS (Mgr William), p. 201.
GRUNEWALD (William), p. 188.
GUARANDA (ville et établissement de), p. 235, 236.
GUAYAQUIL (ville et établissements de), p. 232, 235, 236, 240, 245, 254.
GUIGUES (Mgr), p. 66, 71.
GUSTAVUS OF MARY (Frère), Francis Fitzpatrick, p. 194, 197.

H

HALIFAX (ville et établissements d'), p. 62, 64-65, 129-130.
HALLIGAN (Rév.), p. 176.
HALWARD (Frère), p. 76.
HAMILTON (ville et établissement de), p. 77.
HARPER, curé de Saint-Grégoire, p. 57.
HARRIS, curé de St-Catharines, p. 77.
HARRISON, maire de Chicago, p. 177.
HART (Rév. William), p. 79.
HARTFORD (établissement de), p. 121.
HAVANE (ville et établissement de), p. 349.
HAVERMANS (Rév.), p. 126, 135.
HAWES, à Chicago, p. 178.
HAYES (cardinal), p. 133.
HAYES (Rév. Edmond), p. 194.
HEALEY (Rév.), p. 121.
HECKER (R. P.), p. 87.
HENNESSY (Mgr), p. 176.
HERMÉNÉGILDE (Frère), p. 7, 40, 62, 73.
HERRAN (Pedro Alcántara), p. 303.
HERRERA (Dr Bernardo), p. 313.
HERRERA (Mgr Bernardo), p. 313 à 327, 331-332, 339.
HOGAN (Mgr John), p. 170.
HONDA (ville et établissement de), p. 335, 336.
HORAN (Mgr), p. 76.
HOSÉA (Frère), Ephrem GAGNON, p. 20, 112.
Hubert-Gérard (Frère), p. 84, 88, 109.
HUGHES (Mgr John), p. 110-111, 118.
HULL (ville et établissement de), p. 66, 70-71.
HUNTER (R. P. George), p. 144.
HYNES, à Toronto, p. 79.

I

IBAGUÉ (ville d'), p. 327.
IGNATIUS (Frère), p. 130.
IMÉLIUS (Frère), p. 244, 257.
IMIER-DE-JÉSUS (Frère), p. 203, 217-218, 223.

IMMANUEL OF MARY (Frère), Bernard FLYNN, p. 174.
IMONIS (Frère), Joseph VIARROUGE, p. 246, 260.
Información Lasaliana (Revue), p. 289, 293, 298, 299, 305, 306, 307, 309, 314, 317, 319, 321, 323, 326, 340.
INGENIEROS (José), p. 286.
INSTITUTO DE EDUCACIÓN CRISTIANA, à Medellin, p. 309, 321-322.
INSTRUCCIÔN PRIMARIA (Sociedad catolica de), p. 272, 273.
INSTRUCTION CHRÉTIENNE (Frères de l'), ou MENNAISIENS, p. 55.
IRELAND (Mgr), p. 87, 93, 95, 100, 176, 180 à 183.
IRLIDE (Frère), p. 160-161, 167, 206, 210, 233, 235, 236, 242, 265-266, 267, 269-270, 286, 313.
ISAAC JOHN (Frère), p. 132.
IVES (Dr Silliman), p. 123-124.

J

JACOBINI (cardinal), p. 315.
JADÈRE-JOSEPH (Frère), Émile BOYER, p. 293, 294, 297, 299-300.
JAMES (Frère), à Montréal, p. 31.
JAMES (Frère), Hugh CARNEY, p. 166-167.
JAQUELBERT-JOSEPH (Frère), p. 323, 329-330, 335.
JASPER OF MARY (Frère), Joseph BRENNAN, p. 113, 140.
JEAN-OLYMPE (Frère), p. 265, 306.
JEAN-THÉODORE (Frère), p. 331.
JÉBERT (Frère), p. 243, 260, 344 à 347.
JÉRÉMIE-DE-JÉSUS (Frère), Grégoire DÉPIN, p. 127-128.
JEROM (Frère), George FISHER, p. 36-37.
JÉRÔME (Frère), Honoré GAGNON, p. 48, 52.
JÉSUITES (RR. PP.), p. 240-241, 285, 287, 289, 293-294, 298, 300, 303, 304, 311, 335.
JIPIJAPA (ville et établissement de), p. 235.
JOHN BAPTIST (Frère), Toussaint DUFRESNE, p. 187.
JOHN CHRYSOSTOM (Frère), Francis BARAT, p. 117, 139, 223-224.
JOHN OF MARY (Frère), William ELDRIDGE, p. 126, 145.
JOSEPH (Frère), Supérieur général, p. 24-25, 73, 98, 174, 179, 207, 208, 209, 210, 211, 243, 247, 275, 282, 290, 293, 294, 316, 317, 318, 325.
JOSIAH (Frère), Garrett FITZPATRICK, p. 137.
JOVITUS (Frère), EDWARD O'ROURKE p. 175.
JUCONDIAN (Frère), p. 181.
JUCONDUS (Frère), p. 268.
JUDE (Frère), p. 34.
JUDULIEN (Frère), Jean AGUIRRE, p. 319.
JULIAN (Frère), p. 116.
JULIO-NEPOMUCENO (Frère), p. 330.
JUMAÉLIEN (Frère), Gabriel-Bernard. ATHANÉ, p. 288 à 290, 292 à 300.
JUNIEN (Frère), p. 243, 245, 273, 275, 278, 288-289, 294, 298, 318, 325, 332.
JUNIEN-JOSEPH (Frère), p. 280.
JUNIEN-VICTOR (Frère), p. VII.
JUSTIN (Frère), Stephen MAC MAHON, p. 73, 101 à 103, 113, 121-122, 128, 130, 132, 141, 148, 180, 193 à 199, 206, 211, 213, 214, 216, 217, 225-226.
JUSTINIEN-MARTYR (Frère), p. 339.
JUSTINUS-MARIE (Frère), p. 275.
JUSTO SANTA MARIA DE ORO, Frère prêcheur, p. 284.
JUSTUS PATRICK (Frère), p. 170.

K

KAIN (Mgr John), p. 210, 215, 219-220.
KANSAS CITY (ville et établissement de), p. 170 à 172.
KEANE (Mgr), archevêque de Dubuque, p. 117.
KEANE (Mgr John), p. 94, 160, 163-164, 205.
KELLY (Anthony), p. 182.

KENNEDY (Mgr Thomas), p. 161.
KENNEDY (W.), p. 75.
KENNY (Rév. Thomas), p. 188.
KENRICK (Mgr Pierre-Richard), p. 165-166, 169, 173-174, 207.
KIERNAN (abbé), p. 294.
KINGSTON (ville et établissement de), au Canada, p. 72, à 74, 76.
KINGSTON (ville et établissement de), (U. S. A.), p. 120.

L

LABELLE (Mgr Antoine), p. 59.
LABRECQUE (Mgr), p. 43.
LACHINE (ville et établissement de), p. 55-56.
LAFLAMME (Mgr), p. 43.
LAFLÈCHE (Mgr), p. 13, 14, 25.
LAFONTAINE (R. P.), p. 79.
LAFORTUNE, curé de Saint-Jérôme, p. 59.
LAMY (Mgr), p. 189 à 191.
LANGEVIN (Mgr), p. 13.
LAPIERRE, à Montréal, p. 31.
LARGION-JULES (Frère), François-Jules MAZENS, p. 319 à 336, 338, 339, 347-348.
La Roncière (Charles de), p. 29.
LAROCQUE (Mgr), p. 50.
LA SALLE (ville et établissement de), p. 169.
LASO (Elias), p. 243.
LASTARRIA (Victoriano), p. 266.
LAS VEGAS (ville et établissement de), p. 190-191.
LATACUNGA (ville et établissement de), p. 235, 236, 244, 245, 257.
LAURENT-MARTYR (Frère), p. 245, 269.
Lauvrière, p. 61.
LAVELLE (Mgr Michael), p. 118.
Lavenir (Hervé), p. 87.
LAZARISTES (RR. PP.), p. 136, 169, 188, 289-290, 292, 293, 294, 297.
LÉANDRIS (Frère), p. 296.
Lecanuet (R. P.), p. 180.
LEDIBÉRIEN (Frère), p. 334.
LEDOCHOWSKI (cardinal), p. 209-210, 221-222.
LEFÈVRE (Mgr Paul), p. 120.
LEGENDRE, à Montréal, p. 39.
LEMAY (Pamphile), p. 39, 47.
LEMOYNE, à Ottawa, p. 17.
LE MOYNE DE MARICOURT (Paul), p. 28-29.
LEO (Frère), p. 143.
LEÓN (ville et établissement de), p. 344 à 347.
LÉON XIII, p. 68, 92-93, 154, 209.
LEONARD (Frère), Patrick BRENNAN, p. 150.
LEONIDIAN (Frère), John Kilkenny, p. 187.
LEONTINE (Frère), Thomas GOULDEN, p. 124, 135.
LÉOPOLD (Frère), p. 145.
LEPAILLEUR, à Montréal, p. 34.
LESSEPS (Ferdinand DE), p. 342.
LÉTUS-DAMIEN (Frère), Jérôme-Aristide BARBE, p. 294, 297, 299.
LÉVIEN-ALPHONSE (Frère), p. 296-297.
LEWIS GONZAGA (Frère), p. 191.
LIBÉRIEN-DE-JÉSUS (Frère), Jean-Baptiste BARRÈRE, p. 296, 319.
LILLIS (Rév.), p. 171.
LIMACHE (établissement de), p. 277.
LINCOLN (Abraham), p. 163, 168.
LINIERS (Jacques DE), p. 283.
LOJA (ville et établissement de), p. 234, 235.
LONERGAN (James), p. 31.
LONGUEUIL (ville et établissement de), p. 53.
LÓPEZ (José Hilario), p. 304.
LORAS (Mgr), p. 180.
LORNE (marquis DE), p. 43.
LOTHAIRE (Frère), Antoine COMBES, p. 100, 167.
LOUIS-DE-POISSY (Frère), p. 210, 221, 317.
LOWLER (général), p. 175.
LUDOLF-HONORÉ (Frère), p. 277, 278, 279.
LUIS GONZAGA (Frère), Pacifico CORAL, p. 333.
LUJAN (ville et établissement de), p. 296-297.
LUKE OF MARY (Frère), Nicolas LAUER, p. 108.
LUPERCIAN (Frère), p. 170.
LUPERIUS (Frère), p. 184.

LYNCH (Mgr), p. 72, 73, 76.
LYNCH (Dominique), p. 112.
LYNN (établissement de), p. 121.

M

MAC AULIFFE (James), p. 136.
MAC CARTHY (Mgr), p. 65.
MAC CLOSKEY (cardinal), p. 113, 127, 206.
MAC CLOSKEY (Mgr James), évêque de Jara, p. 161.
MAC CLOSKEY (Joseph), p. 141.
MAC CORT (Mgr), p. 161.
MAC DEVITT (Mgr), p. 161.
MAC DONOUGH (Rév.), p. 120.
MAC EVAY (Mgr), p. 77.
MAC GOLRICK (Rév.), p. 182.
MAC GRATH, à Saint-Louis, p. 166.
MAC INTYRE (Mgr), p. 63.
MAC KENNA (Rév.), p. 119.
MAC LAUGHLIN (père et fils), professeurs à Rock Hill College, p. 159.
MAC NEIRNY (Mgr), p. 129.
MAC NULTY (Rév.), p. 150.
MADIR-JOSEPH (Frère), p. 212 à 217.
MAISONNEUVE (Paul CHOMEDEYDE), p. 28.
MAISONNEUVE (faubourg de), à Montréal, p. 34, 35, 38.
MAKENNA (Vicuña), p. 266.
MALACHY EDWARD (Frère), James MURPHY, p. 64, 67, 74-75.
MAMERTUS-ANDRÉ (Frère), Joséph CHARBONNEAU, p. 46.
MANAGUA (ville de), p. 342, 345, 347.
MANCHESTER (ville et établissements de), p. 122, 137.
MANDELLUS (Frère), Joseph BOURQUE, p. 57.
MANHATTAN COLLEGE, p. 137 à 143, 225.
MARC (Frère), à Bogota, p. 333.
MARCEL (Frère), p. 55.
MARCELLIAN (Frère), p. 170.
MARCH (Mary Ann), p. 144.
MARCIEN (Frère), p. 245.
MARIE-VICTORIN (Frère), Conrad KIROUAC, p. 10, 11, 46, 54, 60.
MARINILLA (établissement de), p. 323, 329.
MARIUS-ANSELME (Frère), Borromée PERRAULT, p. 58.
MARQUEZ (Dr), p. 303.
MARROQUIN (Manuel), p. 336, 338.
MARTINELLI (Mgr), p. 224.
MARTINEZ (établissement de), p. 195.
MARTIN-JOHN (Frère), Thomas O'BRIEN, p. 48.
MARTINUS-ALFRED (Frère), Antoine CHOUINARD, p. 42.
MARTORELL (R. P.), p. 287.
MATEO (Frère), p. 273.
MATHIAS-GORDIEN (Frère), Antoine LAPOINTE, p. 66, 71.
MAURICE JOSEPH (Frère), p. 207.
MAURELIAN (Frère), George SCHELL, p. 179-180, 184-185, 220, 226.
MAXIMINIEN (Frère), p. 55, 59.
MEDELLIN (ville et établissements de), p. 308-309, 320 à 324, 326, 327, 328, 337.
MEDINA (Bernardino), p. 331.
MEMPHIS (ville et établissement de), p. 184-185.
MENÉNDEZ Y PELAYO, p. 264.
MERCIER (Honoré), p. 45.
MERRY DEL VAL (Mgr), p. 68.
MÉTHODE-CYRILLE (Frère), p. 40.
Meulemans (Auguste), p. 311.
MICHAEL (Frère), Patrick O'HANLAN, p. 67, 72, 143.
MIGUEL (Frère), Francisco FEBRES CORDERO, p. IV-V, 231-232, 234, 242, 243, 247 à 253, 255, 259.
MILLIER, curé de Sorel, p. 51.
MINNEAPOLIS (ville et établissement de), p. 182.
MISÉRICORDE (Sœurs de la), p. 179, 200, 298.
Mississipi Vista, p. 84, 109, 166, 169, 170, 172, 175, 177, 178, 183, 185.
MITRE (Bartolomé), p. 285.
MITTY (Mgr John), p. 133.
MOCENNI (Mgr), p. 316.
MODÉRATUS (Frère), Dominique LESCAUT, p. 33.
MODESTUS-ALBAN (Frère), Joseph PERRON, p. 35, 37.
MONDOLF OF JESUS (Frère), p. 245.

MONGE (Joaquin), p. 267, 268-269.
MONTALVO (Juan), p. 233, 235.
MONT-DE-LA-SALLE (établissement du), p. 35 à 38.
MONTOYA (Mgr José Ignacio), p. 308-309, 314.
MONTRÉAL (ville et établissements de), p. 5, 18, 28 à 42.
MONT-SAINT-LOUIS (collège du), à Montréal, p. 38 à 42.
MONTT (Jorge), p. 276.
MONTT (Manuel), p. 264.
MONTT (Pedro), p. 276.
MOONEY (Rév.), p. 120.
MOOR OF JESUS (Frère), p. 62.
MOREAU (Mgr), p. 13.
MORENO (Abraham), p. 322.
MORENO (Gabriel Garcia), p. 231 à 233, 236, 240, 312.
MORRELL (général Edward), p. 154-155.
MORRELL (Mrs. Louise BOUVIER DREXEL), p. 152 à 156.
MOSQUERA (Mgr Manuel José), p. 304.
MOSQUERA (Manuel Maria), p. 307.
MOSQUERA (Tomás Cipriano), p. 303-304.
Mourret (Fernand), p. 68, 87, 92, 93, 94, 259.
MULLIGAN, curé de St-Catharines, p. 77.
MUNDELEIN (cardinal), p. 133.
MOYNAHAN (colonel), p. 134.

N

NABOR (Frère), p. 34.
NARCELLIEN (Frère), p. 254, 256, 257, 258, 332, 336.
NARCISSUS-DENIS (Frère), James LING, p. 25, 64-65.
NAZAIRE (Frère), Philippe HÉROUX, p. 58.
NEIL (Frère), Henri OUELLETTE, p. 46.
NEIVA (ville de), p. 327.
NÉTHELME (Frère), p. 37-38.
NEUMANN (Mgr John), p. 98.
NEWBURGH (établissement de), p. 120.
New-Orleans-Santa-Fe (Album du district de), p. 192.
NEW-ORLEANS (ville et établissements de), p. 185 à 189.
New-York (Album du district de), p. 113, 114, 115, 120, 126, 127, 128, 130, 133, 134, 135, 136, 137, 138.
NEW-YORK (ville et établissements de), p. 109 à 112, 118-119, 122, 123 à 126, 131 à 133, 137 à 143, 225.
NICEFORO-MARIA (Frère), p. 326.
NICHOLAS (Frère), Bernard FARK, p. 165.
NICOLAS (Frère), p. 8.
NICOLET (ville et établissement de), p. 57-58.
NIEDHAMMER (Mgr), p. 347.
Nivard-Anselme (Frère), p. VI, 60.
NOAH (Frère), Francis CURRAN, p. 12, 121, 140, 160, 170.
NOAH (Frère), Joseph WÜRFEL, p. 109.
Notices nécrologiques (Choix de), p. 28, 75, 169, 183, 192, 247, 321, 323, 328, 335, 336, 339.
Notices nécrologiques trimestrielles, p. 64, 69, 80, 99, 101, 102, 103, 108, 124, 140, 218, 223, 241, 244, 246, 257, 268, 347, 348.
NUGENT (R. P.), p. 110.
NUNEZ (Raphaël), p. 310-311, 335.

O

OAKLAND (établissements d'), p. 194-195, 196-197, 199.
OBLATS DE MARIE IMMACULÉE, p. 48-49, 53, 70-71.
O'BRIEN (Mgr Cornelius), p. 129-130, 208-209, 210.
O'CONNELL (Nicolas), p. 198.
O'CONNOR (Mgr Denis), p. 79.
O'CONNOR (William), p. 79.
ODÉRIC (Frère), p. 52.
ODO BALDWIN (Frère), Edward KELLY, p. 76.
Œuvre d'un siècle (L'), p. 6, 7, 8, 10, 12, 13, 14, 15, 18, 20, 21, 23, 24, 26 à 42, 44 à 58, 60, 63 à 77, 80, 98, 108, 245.

O'GORMAN (Mgr Thomas), p. 181.
O'LEARY (Dr Cornelius), p. 140.
OLIPPIUS (Frère), p. 60.
O'NEIL (Charles), p. 185.
ORANGE (ville et établissement d'), p. 149.
ORBANUS MARTYR (Frère), John GALLAGHER, p. 79.
ORESTUS (Frère), p. 12.
ORTIZ (José Joaquin), p. 305.
O'SHEA (Mgr), p. 161.
OSMUND WILLIAM (Frère), John DUGGAN, p. 48.
OSWALD OF JESUS (Frère), Jeremiah KENNA, p. 48.
OTTAWA (ville et établissement d'), p. 65 à 71.
OUIMET (Gédéon), p. 15, 33.

P

Pablo (Frère), p. 326.
PALASIS (Frère), p. 59-60.
PALLADIUS (Frère), Romuald OUIMET, p. 36, 49.
PAMPLONA (ville et établissement de), p. 326.
PANAMA (établissements de), p. 348-349.
PANNETON (Joseph-Élie), p. 57.
PAPHYLINUS (Frère), Théophile PÉPIN, p. 108, 148.
PAPINEAU (Mgr), p. 52.
PARADIS, curé de la Baie-du-Febure, p. 56.
PARTHÉUS (Frère), p. 70.
PASS CHRISTIAN (établissement de), p. 184, 186, 187.
PASSIONISTES (RR. PP.), p. 149-150.
PASTO (ville et établissement de), p. 305 à 307.
PASTORIS-JULIEN (Frère), Michel FRÉCHETTE, p. 60.
PATERSON (ville et établissement de), p. 150.
PATRICK (Frère), John-Patrick MURPHY, p. 19, 71, 72, 96 à 98, 112, 113, 132, 167, 186, 205, 207.
PATTERSON (Malcolm Rice), p. 185.
PAUL (Mgr), p. 236, 314.
PAULIAN (Frère), Patrick FANNING, p. 92, 100-101, 129, 167, 168, 170, 174, 180, 206, 211, 217.
PAULIAN-BASILE (Frère), p. 47.
PAULINUS (Frère), p. 66.
Paul-Joseph (Frère), p. 232, 234, 236, 241 à 243, 248, 253, 256, 259, 260.
PEABODY (Mme), p. 89.
PENA (Belisario), p. 252.
PEORIA (ville et établissement de), p. 176.
PEREA (Jesus Maria), p. 190.
PEREA (José Leandro), p. 190-191.
PEREIRA Y CASTELLÓN (Mgr Siméon), p. 443, 345.
PEREYRA (Carlos), p. 339-340.
PEREYRA, citoyen, argentin p. 294.
PÉREZ (Joaquin), p. 262, 264-265, 266.
PÉREZ (Mariano Ospina), p. 340.
Perrault (J. E.), p. 5.
PERRAULT (Joseph), p. 60.
PERSAN (marquis DE), p. 255.
PHILADELPHIE (ville et établissements de), p. 150-151, 160-161.
PHILADELPHUS (Frère), p. 70.
PHILIPPE (Frère), p. 145, 262, 265.
PICHÉ (chanoine), p. 56.
PIE XI, p. 203-204, 225.
PIRMIAN (Frère), Friedrich MOLLER, p. 172, 194, 195.
PITAVAL (Mgr), p. 192.
PITRA (cardinal), p. 242.
PLAMONDON (François-Xavier), p. 47.
PLANTIN (chanoine), p. 68.
PLAZA (général), p. 258.
POLYCARPE (Frère), à Lachine, p. 55.
POLYCARPE (Frère), Antoine ROUSSEAU, p. 127.
POMAR (Emilio), p. 277.
POPAYAN (ville de), p. 305 à 307.
PORTALES (Diego), p. 264.
PORTLAND (ville et établissement de), p. 201-202.
PORTO-ALEGRE (ville et établissement de), p. 349.
POTAMIAN (Frère), Michel O'REILLY, p. 119, 135, 141 à 143, 221, 223.
POTTSVILLE (établissement de), p. 150.

Power (Patrick), p. 129.
Prado (chanoine Miguel de), p. 273.
Prairie-du-Chien (établissement de), p. 175-176.
Préclin (Edmond), p. 85, 86, 87.
Prelini (Charles), p. 143.
Prendergast (Rév.), p. 157.
Présentation de Tours (sœurs de la), p. 309, 331.
Presidius of Mary (Frère), Jacques Allain, p. 77.
Probatus (Frère), p. 25.
Proulx, curé de Sainte-Marie de Beauce, p. 52.
Providence (ville et établissements de), p. 122, 137.
Provost (R. P.), p. 71.

Q

Quarter (Rév.), p. 128.
Québec (ville et établissements de), p. 5, 14 à 16, 43 à 49.
Quiblier (Joseph Vincent), p. 29.
Quigley (Mgr Edward), archevêque de Chicago, p. 136.
Quigley (Rév.), à Toledo, p. 175.
Quinlan (Mgr), p. 187.
Quinones (Mgr Ulpiano Perez), p. 256.
Quintilien (Frère), p. 34.
Quintinian (Frère), Thomas Meade, p. 104-105, 148, 179, 211, 218, 220, 223.
Quito (ville et établissements de), p. 234 à 240, 242 à 244, 254 à 256.

R

Rabertus (Frère), p. 12.
Racine (Mgr), p. 13.
Raphael-Félix (Frère), Francisco Monroy, p. 191.
Ravoux (Mgr), p. 181.
Raymond (Rév.), p. 187.
Reboul (R. P.), p. 70-71.
Régis (Frère), Philippe Routhier, p. 58.
Renfrew (bourg et établissement de), p. 77.
Restrepo (Mgr Canuto), p. 306-307.
Restrepo (Ernesto), p. 331.
Restrepo (José Manuel), p. 313.
Restrepo (Maria de Jesus), Mme Herrera, p. 313.
Restrepo (Vicente), p. 311-312, 314, 325-326.
Réticius (Frère), Louis Gonnet, p. 12, 20, 23 à 26, 38, 53, 72, 73, 76, 103, 146, 174, 206, 221.
Révellière (R. P.), p. 292-293, 294.
Reverter (R. P.), p. 294.
Ricard (Sévère), p. 33.
Riobamba (ville et établissement de), p. 240.
Riordan (Mgr Patrick William), p. 196-197, 210, 215-216, 221.
Rivadavia (Bernardino), p. 285.
Rivas (Medardo), p. 332.
Rivista lasalliana, p. 143.
Robidoux (Joseph), p. 169.
Robustinien (Frère), p. 210, 315-316.
Roca (général), p. 286, 295.
Rock Hill College, p. 159-160.
Rodriguez (Mariano Ospina), p. 309, 313.
Rogatian (Frère), p. 245.
Rogers (Mgr), p. 64.
Roiz Silva (José), p. 110.
Rójas (Jesús Casas), p. 321.
Roméus (Frère), p. 63.
Romuald (Frère), p. 170.
Romuald-Hoséa (Frère), p. 77.
Roosevelt (Théodore), p. 85-86, 123, 342.
Rosas (Juan Manuel Ortiz de), p. 284-285.
Rougier, curé de Renfrew p. 77.
Rouleau (cardinal), p. 70.
Rousseau (Edmond), p. 47.
Roy (Mgr Camille), p. 47.
Rumilly (Robert), p. 11, 12, 23, 35, 42, 46, 49, 60.
Rumwald (Frère), Jean-Pierre Lentz, p. 100, 105, 143, 155, 167, 180.
Ryan (Rév. Abram), p. 187.
Ryan (Mgr), à Renfrew, p. 77.
Ryan (Mgr Patrick-John), archevêque de Philadelphie, p. 100, 156-157, 210.

S

Sacramento (ville et établissement de), p. 198-199.
Saderea (R. P.), p. 293.
Saflorein (Frère), p. 297-298.
St-Catharines' (établissement de), p. 73, 77.
Saint-Dominique (Ordre de), Frères Prêcheurs, p. 67, 70, 184, 192, 202.
Sainte-Croix (Frères de la Congrégation de), p. 51, 55, 59.
Sainte-Marie de Beauce (ville et établissement de), p. 52-53.
Sainte-Famille (Frères de la), p. 180
Saint-Ferdinand (ville et établissement de), p. 60.
Saint-Grégoire (ville et établissement de), p. 57.
Saint-Jean de Dorchester (ville et établissement de), p. 52.
Saint-Jérôme (ville et établissement de), p. 59.
Saint-John (ville et établissement de), p. 62-63, 64.
Saint-Joseph (ville et établissements de), p. 169-170.
Saint-Joseph (sœurs de la Congrégation de), p. 183.
Saint-Louis (ville et établissements de), p. 165 à 169, 172.
Saint-Paul (ville et établissements de), p. 180 à 183.
Saint-Sulpice (Compagnie des Prêtres de), p. 25, 29, 30, 31, 144.
Saint-Thomas d'Aquin (Société de), p. 270, 273, 274, 280.
Saint-Thomas de Montmagny (ville et établissement de), p. 50.
Saint-Viateur (clercs de), p. 51, 53, 59.
Saint-Vincent de Paul (Société de), p. 129, 156, 262, 267, 269, 274, 279, 326.
Salathiel-Félix (Frère), p. 346.
Salazar (général). p. 253.
Salmon (John), p. 33.
Salpointe (Mgr), p. 190, 191.
Salustien (Frère), p. 51.
Salvator (Frère), p. 55.
Sanchez (Dr Quintiliano), p. 253.
San-Francisco (Album du district de), p. 195, 197 à 198, 200.
San-Francisco (ville et établissements de), p. 193 à 198.
San Isidro (ville et établissement de), p. 301.
San Martin (établissement de), p. 299-300.
San Martin (général), p. 283.
San-Rafael (ville et établissement de), p. 200-201.
Santa-Cruz (ville et établissement de), p. 200.
Santa Fe (ville et établissements de), p. 189 à 192.
Santa-Inez (établissement de), p. 199.
Santander (Francisco de Paula), p. 303.
Santiago du Chili (ville et établissements), p. 265, 267 à 270, 272-275, 277 à 280.
Sardien (Frère) Voir Angel.
Sarmiento (Faustino Domingo), p. 285.
Satolli (Mgr François), p. 93 à 95, 209.
Sauvaire (R. P.), p. 297.
Scanlon (Rév. Thomas), p. 169-170.
Scranton (ville et établissement de), p. 162.
Seton (Anne-Elizabeth), p. 127.
Severian (Frère), p. 213.
Shaw (R. P. Thomas), p. 169.
Shea (R. P. Leo), p. 141.
Sigebert (Frère), p. 58.
Sixtus (Frère), Samuel Laberge, p. 51-52.
Smith (Alfred), p. 119.
Smith (Mrs. Elizabeth Drexel), p. 152-153.
Smith (Rév. John Talbot), p. 160.
Snowden (Albert), p. 89, 91.
Sorel (ville et établissement de), p. 51.
Spalding (Mgr John Lancaster), p. 179, 211.
Stanislas (Frère), Arthur Bayard, p. 12, 30.
Starrs (Rév.), p. 118.
Steinmayer (R. P.), p. 110.

STEPHEN (Frère), Thomas LESSARD, p. 44 à 46.
STEPHEN OF JESUS (Frère), Damase GOSSELIN, p. 120, 187.
SUAREZ (Marco Fidel), p. 340.
SULPICIUS (Frère), p. 77, 133.
SWENEEY (Mgr), p. 62-63.
SYMPHORIEN-LOUIS (Frère), Stanislas ROBERGE, p. 12, 15, 21, 25, 26, 35, 40-41, 45, 58, 59, 66.
SYMPHRONIEN (Frère), Siméon PERRAULT, p. 67.
SYRACUSE (ville et établissements de), p. 120, 136.

T

TAGLE (Joaquin Ruiz), p. 279.
TASCHEREAU (cardinal), p. 13, 14, 43, 48.
TEEFY (Dr), p. 76.
TEELING (Mgr Arthur), p. 121.
TELIOW (Frère), Bernard FACKLEDEI, p. 123-124, 174, 235-236, 239.
TEMUCO (ville et établissement de), p. 280.
TÉRENTIEN (Frère), p. 70.
TERTULLIEN (Frère), Élie NADEAU, p. 53-54.
THÉODALD (Frère), p. 268, 269, 272, 274, 277-278.
THEODORUS-DE-MILAN (Frère) Théophile MARCOUX, p. 107-108, 113, 223.
THÉODOSIUS-LUCIEN (Frère), Auguste SERRES, p. 47.
THÉODULF (Frère), Charles LANCTÔT, p. 56.
THÉOPHANIUS-LÉO (Frère), Joseph-Adolphe HARDY-CHATILLON, p. 58.
THÉOPHILE (Frère), p. 268.
THÉOTIME-MARIE (Frère), p. 270, 278, 306, 307.
THÉRIEN (Louis-Candide), p. 40.
THOMAS (Frère), p. 133, 143.
THURIEN (Frère), Paul GÉLINAS, p. 174-175, 186.
TIMON (Mgr Jean), p. 136.
TIMOTHÉE (Frère), p. 53.
TOBAR (Dr Carlos), p. 252-253.
TOBIAS (Frère), Henry WALL, p. 147, 155, 162-163.
TOBIAS JOSEPHUS (Frère), James O'REILLY, p. 12, 73-74.
TOBIAS STEPHEN (Frère), William CULLITON, p. 31, 72-73.
TOLEDO (ville et établissement de), p. 175.
TOMAS (Frère), p. 270.
TORONTO (ville et établissements de), p. 71 à 80.
TORRÈS CAÏCEDO, p. 304.
TROIS-RIVIÈRES (ville et établissements des), p. 5, 49.
TROY (ville et établissements de), p. 120, 126-127, 135.
TRUDEL (François-Xavier), p. 14.
TRUMAN (Harry), p. III.
TUNJA (établissement de), p. 336.

U

URBAN (Frère), Michael KELLY, p. 127-128.
URBICE (Frère), p. 145-146.
UNZUETA (R. P.), p. 287.
UTICA (ville et établissements d'), p. 120, 128-129, 135-136.

V

VALDIVIESO (Mgr Rafaël Valentin), p. 262, 265 à 267, 268, 270, 273.
VALIENTE (Carlos), p. 334.
VALIQUETTE (R. P.), p. 71.
VALPARAISO (ville et établissements de), p. 272, 273.
VAN DE VYVER (Mgr), p. 155.
VANUTELLI (Mgr Serafino), p. 306.
VARENNES (ville et établissement de), p. 60.
Vattier (Georges), p. 5, 11, 59.
VEINTIMILLA (Ignacio), p. 235, 237-238, 242.
VÉLEZ (Dr Joaquin), p. 315 à 317.
VERGA (cardinal), p. 258.
VICTOR (Frère), à Bogota, p. 333, 339.
VICTOR AMBROSE (Frère), John O'MALLEY, p. 199.

VICTORIEN-DE-MARIE (Frère), p. 245.
VICTORIEN-PIERRE (Frère), p. 49, 57.
VICTOR-LUCIUS (Frère), p. 201.
VICTURNIAN (Frère), Anthony GELINAS, p. 108, 127-128.
VILLA DEL ROSARIO (ville et établissement de), p. 299-300.
VILLALOBOS (Cristobal), p. 273.
VILLANUEVA (Justa), Mme ARMSTRONG, p. 287.
VILLENEUVE (Rodrigue, cardinal), p. 33, 41, 42.
VINCENT (Frère), à Mont-Saint-Louis, p. 42.
VINCENT OF JESUS (Frère), Philippe GAYNOR, p. 152.
VINCENTIANS. Voir LAZARISTES.
VINCENTIUS LEO (Frère), p. 197.
VIVENTIEN-AIMÉ (Frère), p. 258, 259, 330, 336.
VIVÈS Y TUTO (cardinal), p. 259.

W

WALKER (Guillaume), p. 342.
WALSH (Dr James), p. 143.
WALSH (Mgr), p. 76, 78-79.
WALTER OF MARY (Frère), p. 298.
WALTHAM (établissements de), p. 121, 137.
WASHINGTON (ville et établissements de), p. 162 à 164.
Weill (Georges), p. 85, 86.
WELDON (Rév. Thomas), p. 188.
WESTCHESTER (établissements de), p. 112-113, 123 à 126, 134.
WEST HOBOKEN (ville et établissement de), p. 149-150.
WHEELER (Dr), p. 135.
WHEELER (Rév.), p. 165.
WHITE (Rév. Charles), p. 162-163.
WILLIAM (Frère), HIGGINBOTTOM, p. 176.
WOOD (Mgr James Frédéric), p. 160-161.

Y

YAMACHICHE (ville et établissement de), p. 51.
YON-JOSEPH (Frère), p. 232 à 236, 238, 266-267, 268, 306-307.
YONKERS (établissement de), p. 120.

Z

ZELAYA, président de la République du Nicaragua, p. 344-345, 346.
ZEPEDA (Maximo), p. 343-344.
ZIME-DE-JÉSUS (Frère), p. 300.
ZOPHORE-MARIE (Frère), p. 348.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION..... 1

PREMIÈRE PARTIE

L'AMÉRIQUE DU NORD

CHAPITRE PREMIER

LE CANADA

Aire d'établissement des Frères dans le « Dominion ». Progrès de l'Institut en ce pays ; sources et importance de son recrutement. Part considérable de la province de Québec. Aperçu des œuvres lasalliennes : leurs caractères. Éducation des milieux populaires. Orientation pratique des études. Culture du patriotisme. L'enseignement de l'anglais. Nécessité d'une initiation scientifique. Ouvrages publiés par les Frères du Canada. — Les rapports de la Congrégation avec l'Église et avec l'État. Encouragements et éloges de l'épiscopat. Mgr Fabre ; Mgr Bruchési. Reconnaissance légale de l'Institut dans la province de Québec. Bill de 1876. Insuccès des démarches à Ottawa pour une « incorporation » fédérale ; décision négative de la Cour suprême. Rôle des Commissions scolaires. — Les chefs de l'Institut au Canada : les Frères Assistants Patrick, Aimarus, Réticius. Les Frères Visiteurs durant le dernier quart du dix-neuvième siècle. Le Frère Armin-Victor, Visiteur provincial. Le Frère Albanius. Physionomie et action du Frère Réticius, au temps de son obédience de Provincial. Les Frères Christian of Mary, Flamian, Gémel-Martyr. Augustin Bélanger, Frère Édouard-de-Marie, haute figure canadienne, — Le « berceau de l'Institut » au Canada ; les écoles de Montréal : l'école Saint-Laurent. Le Frère inspecteur Stanislas. L'école Saint-Patrice et le Frère James. Saint-Ann's school et le Frère Arnold. Sainte-Brigide, Saint-Henri des Tanneries, l'Académie de l'Archevêché ; ses notes caractéristiques. L'école Plessis : l'un de ses élèves, Rodrigue Villeneuve. L'école de la Pointe Saint-Charles. Sainte-Cunégonde et le Frère Modératus.

Saint-Édouard, au faubourg de Maisonneuve. — Les groupes de formation à Montréal ; le noviciat lasallien de la rue Côté ; le juvénat dans la maison Laframboise. Transfert de 1887 : le Mont-de-La-Salle à Maisonneuve. Le Frère Adelbertus, directeur général du nouvel établissement : ses derniers jours. Visages de guides de la jeunesse religieuse : les Frères Palladius-Jerom, Modestus-Alban. Les grandes heures du Mont-de-La-Salle : guérison miraculeuse du Frère Néthelme. Triduum de 1900. — Un grand collège canadien : Mont-Saint-Louis. Le Frère André, premier directeur. La vie religieuse des élèves. Le cours commercial. Les années mémorables du Frère Symphorien-Louis. Les auxiliaires du maître-éducateur. — L'Académie commerciale de Québec : caractère de l'enseignement donné dans cette fondation. Les successeurs du Frère Aphraates ; le Frère Eugène-Abel, le Frère Stephen. Le Cercle De La Salle. Transfert de l'Académie en 1890. Trio de professeurs : le Frère Mamertus-André, le Frère Neil, le Frère Lucien. Les écoles québecoises : Saint-Jean, Saint-Patrice, Saint-Roch, Saint-Sauveur. — Les établissements de la Province ; tournée aux pays du Saint-Laurent : les Trois-Rivières ; Saint-Thomas de Montmagny ; Beauharnois ; Sorel ; Yamachiche et le Frère Salustien ; l'Islet et le Frère Sixtus ; Saint-Jean de Dorchester ; Sainte-Marie de Beauce, chère aux Bilodeau ; le collège de Longueuil et le Frère Tertullien ; Chambly, où le Frère Abban fut directeur. Les fondations postérieures à 1874 : Lachine, la Baie-du-Febvre, Saint-Grégoire, la Rivière-du-Loup, Nicolet ; Mgr Labelle, curé de Saint-Jérôme, et la « colonisation » dans la province de Québec. Derniers établissements avant 1904 : Saint-Ferdinand, Saint-Paul de Varennes. — Les provinces maritimes : difficultés et périls de la situation des Frères en ces contrées ; le rapport du Frère Armin-Victor, du 30 novembre 1875. Disparition des établissements d'Halifax ; de l'école de St.-John ; de celle de Charlottetown ; du collège de Chatham. Éloge du Frère Narcisse-Denis par Mgr Mac Carty, ancien archevêque d'Halifax. — Les maisons lasalliennes d'Ottawa ; la première école, sur la paroisse Notre-Dame. Les autres centres d'enseignement ; l'école Sainte-Anne et le Frère Cantien. Saint-Jean-Baptiste, paroisse dominicaine. Années orageuses ; la poussée de laïcisme. Fermeture des écoles en 1895. Le retour de 1899 : l'Académie La Salle. Coup d'œil sur le vingtième siècle. Hull et son collège Notre-Dame. — Les Frères à Toronto. Rattachement éphémère au district de New-York (1875-1876). Un noviciat pour les Frères de langue anglaise (1880-1883) ; la prise d'habit de William Culliton. Le district de Toronto est créé en 1888 ; son premier Visiteur, le Frère Tobias Josephus ; le second chef le Frère Malachy Edward, sa physionomie, sa carrière. Suppression du district en 1896. Les établissements de la province : *De La Salle Institute;* le Frère Odo Baldwin, directeur. Écoles de Kingston, de Hamilton, de Saint-Catharines. Le *Saint-John's Industrial school* de Toronto : ses buts, ses organisateurs, ses résultats. — Conclusion : les apports de l'année 1904 3

CHAPITRE II

LES ÉTATS-UNIS

Vues sur les États-Unis à la fin du vingtième siècle. Le peuplement ; les forces directrices ; la politique. Un homme représentatif : Théodore Roosevelt. Progrès du catholicisme. L'émigration irlandaise. Total des catholiques

en 1876 ; en 1900. Caractères du catholicisme américain. Origine de ses adhérents. L'apport germanique, notamment dans le *Middle West*.. 83
Organisation de l'enseignement aux États-Unis. Fonctionnaires de l'Instruction publique. Degrés de la culture intellectuelle, depuis les jardins d'enfants jusqu'aux Universités. Attitude des catholiques : comment ils usent de la liberté. Importance des *elementary schools*. Dangers des écoles publiques pour la foi. Décisions des Conciles américains. Recherche d'un concordat scolaire. La mission de Mgr Satolli. La lettre de Léon XIII, du 31 mai 1893..... 88
L'Institut des Frères des Écoles chrétiennes dans l'Union. Le Frère Assistant Patrick ; son successeur, le Frère Clementian. — Les *leaders* lasalliens dans les districts : le Frère Paulian, le Frère Justin, le Frère Christian of Mary, le Frère Quintinian. — Autres Frères Visiteurs : les Frères Rumwald, Edward Bettelin. Le groupe des Visiteurs après 1898 : les Frères Donatian Joseph, Gerardus, Bénignus Austin, Theodorus. Visages de Frères Canadiens, de Frères Allemands..... 95
Le district de New-York. Vue rétrospective sur le passé du catholicisme aux rives de l'Hudson : Mgr Hughes, champion de l'enseignement chrétien. Les recrues lasalliennes et leurs demeures successives, de 1861 à 1903 : Second Street, Saint-Joseph's Woods à Westchester, Amawalk : novices, petits-novices, scolastiques, et leurs maîtres. — Les écoles paroissiales : œuvre des Frères en ce domaine ; établissements dans la Cité de New-York, Saint-Patrick's, Saint-James'... ; dans l'État de New-York, à Brooklyn, à Yonkers, à Newburgh... ; dans le reste du district (Michigan et Nouvelle-Angleterre). Les directives du cardinal Farley en 1902. — Les *Boys Welfare Institutions :* le *Catholic Protectory* de New-York ; son « réalisateur », le Frère Teliow. Un autre directeur en renom : le Frère Leontine. Évolution des procédés pédagogiques : le Frère Barnabas, *boyologist*. L'Orphelinat Sainte-Marie à Troy ; le *Saint-Vincent's Asylum*, d'Albany ; le *Saint-Vincent's Protectorate*, d'Utica ; le *Home Saint-Patrick*, d'Halifax. — L'enseignement secondaire : son extension ; sa place dans la pédagogie des Frères aux États-Unis. *De La Salle Institute* à New-York ; le Frère Anthony. *La Salle Academy*, à Brooklyn. L'Académie du Sacré-Cœur, à Westchester. Établissements de Troy, d'Albany, d'Utica, de Buffalo, de Detroit, de Providence, de Manchester, de Waltham. — L'enseignement supérieur : Manhattan College. Sa clientèle et son aspect vers 1880. Un patriarche : le Frère John Chrysostom. Des professeurs et des chefs illustres : les Frères Benezet Thomas, Anthony, Jaspar, Noah, Chrysostom. Un précurseur : le Frère Cesarius Paulian. Le « Dr Michel O'Reilly » Frère Potamian.. 99
Le district de Baltimore ; sa création en 1878. Brève histoire du Maryland et rappel du passé lasallien en cette contrée. Le noviciat primitif de Calvert Hall. Son recommencement avec le Frère Visiteur Christian of Mary. Transfert des novices du district dans le domaine d'Ammendale en 1880. Le Frère directeur Alician. Le petit-noviciat et le scolasticat. — Écoles élémentaires : à Baltimore ; dans l'État de New Jersey ; en Pennsylvanie. Un visage de maître religieux dans l'enseignement primaire : le Frère Léonard. Institutions pour l'enfance malheureuse, l'orphelinat Saint-Vincent de Baltimore ; *Saint-Francis Industrial School*, à Eddington, et la famille Drexel. Mère Catherine, apôtre des Indiens et des Noirs. Fondation de *Saint-Emma's Industrial and Agricultural School* par le général Morrell et sa femme, Louise Drexel. Mgr Patrick Ryan, promoteur des

œuvres en son archidiocèse de Philadelphie : le *Protectory* construit à Fatland. — *Institutes* et *Colleges*. Le vieux Calvert Hall de Baltimore ; son transfert en 1891. Rock Hill College : ses grands jours. L'enseignement et les ouvrages du Frère Azarias. La Salle College, à Philadelphie. Une lettre du Très Honoré Frère Irlide à Mgr Wood. « Bouvier Mansion. » Les Frères dans la capitale fédérale. Rôle et physionomie du Frère Tobias, son œuvre à Washington : Saint-John's College. Un discours de Mgr Keane.... 105

Marche vers l'Ouest. Le district de Saint-Louis. Établissements lasalliens au chef-lieu : écoles paroissiales ; maisons d'enseignement secondaire et supérieur. *Christian Brothers College*. Les plans du Frère James. Le colossal édifice de Côte-Brillante. Le poids et la liquidation des dettes. Quelques professeurs : les Frères Constantius, Barbas, Bernardine Peter. Le Frère Directeur Emery Ildefonsus. Autres institutions dans l'État du Missouri : à Saint-Joseph, à Kansas City. Le futur cardinal Glennon. — Maisons de formation : le premier noviciat, Cerre Street, à Saint-Louis. Les novices à Carondelet (1866-1886). Glencoe : origine et vicissitudes de ce domaine ; le *Catholic Protectorate*, sa destruction par le feu. Les jeunes sujets du district remplacent les enfants du *Catholic Orphan Board*. Le Frère Gerardus, directeur du noviciat et du scolasticat ; le Frère Jovitus, directeur des petits-novices. — Les établissements du district de Saint-Louis dans l'Ohio, le Wisconsin, l'Iowa. Deux grands bastions septentrionaux de la Congrégation : Chicago et Saint-Paul du Minnesota. L'incendie de 1871 à Chicago : survivance de l'école Saint-Patrick. Le Frère Adjutor, créateur de La Salle Institute. L'archevêque Patrick Feehan ; l'école professionnelle Sainte-Marie à Feehanville. L'Exposition de Chicago en 1893. John Ireland, archevêque de Saint-Paul. Création du diocèse au temps de Mgr Joseph Cretin. Rôle du P. Ireland auprès des Lasalliens. Les Écoles chrétiennes à Saint-Paul. *Cretin School* à partir de 1889. Halte au Tennessee : le collège des Frères à Memphis et le Frère Maurelian. — Les Frères en Louisiane : lendemain de la guerre et des épidémies. Fermeture des établissements en 1875. La seule survivance : l'Académie Saint-Joseph. Sa fin en 1900. Aperçu de la renaissance actuelle. Le Frère Botulph et ses auxiliaires au Nouveau-Mexique : Santa-Fé, Bernalillo, Las Vegas..... 109

Le district de San-Francisco. L'archevêque Joseph Alemany, fondateur de Saint-Mary's College. Le noviciat lasallien de Californie à Oakland, à Martinez. Le collège Sainte-Marie de San-Francisco ; ses programmes ; son transfert à Oakland. Le collège du Sacré-Cœur, sa construction en 1872-1873 ; ses maîtres. L'école des Frères à Sacramento. Établissements d'enseignement primaire sur la côte de l'Océan Pacifique. Le collège Saint-Michel à Portland, dans l'Oregon..... 192

Résumé de l'histoire d'un demi-siècle. « La question du latin, » Elle appartient aujourd'hui tout entière au passé. Pourquoi elle souleva tant de controverses et provoqua tant de malentendus. Situation intellectuelle et pédagogique des Lasalliens aux États-Unis. Le retour à la Règle toujours voulu par les Supérieurs majeurs. Mission du Frère Armin-Victor. Réquisitoire du Frère Réticius. Arrêté du Chapitre de 1882. Ligne de conduite du Très Honoré Frère Joseph, de 1884 à 1894. Le Frère Evariste-Abel et l'arrêté capitulaire de 1894. Requête de l'archevêque d'Halifax à Rome, en 1895 ; décision de la Sacrée Congrégation de la Propagande. La démarche des quatre archevêques. Décret pontifical du 25 juin 1895. — Le problème n'est pas encore résolu. Intervention des huit prélats lors du Chapitre de 1897. Vote quasi unanime des Capitulants à l'encontre de l'enseigne-

ment du latin. Arrêté du 2 avril 1897 ; circulaire du Très Honoré Frère Gabriel-Marie, le 26 avril. Mission, aux États-Unis, des Frères Assistants Aimarus et Madir-Joseph (mars à juin 1898) ; leurs entretiens avec les membres de l'épiscopat. Audiences du cardinal Gibbons, de l'archevêque de Saint-Louis, de l'archevêque de la Nouvelle-Orléans, de l'archevêque de San-Francisco. Conclusions de l'enquête. Suprême conversation du Frère Aimarus et du Frère Justin. — Rescrit de la Sacrée Congrégation, du 20 juin 1898. Circulaire du Supérieur général, du 19 juillet. Exil des Frères Justin et Paulian. Le Frère Imier-de-Jésus devient Visiteur provincial aux États-Unis ; il est à la hauteur de sa tâche difficile. Agitation dans les communautés américaines ; attitude de l'épiscopat, favorable à l'enseignement du latin ; mission confiée par les archevêques à Mgr Byrne, évêque de Nashville. Échange de « mémoires » avant le jugement du Saint-Siège. « Plébiscite » dans les districts. Déclarations de Mgr Riordan, archevêque de San-Francisco. — Lettre du cardinal Ledochowski transmettant au cardinal Gibbons la décision de la Sacrée Congrégation de la Propagande, datée du 11 décembre 1899 et sanctionnée par Léon XIII le 6 janvier 1900. Circulaire du Supérieur général, du 18 janvier. Effet produit en Amérique. Renouvellement complet du haut personnel des districts. Triomphe de l'obéissance. Fêtes de la canonisation de saint Jean-Baptiste de La Salle. Circulaire du 11 avril 1901. Tristesses, et définitive sérénité..... 202

DEUXIÈME PARTIE

L'AMÉRIQUE LATINE

CHAPITRE PREMIER

LA RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR

Les Frères en Amérique latine. Caractère des nations qui les accueillent. — La République de l'Équateur. Le Président Garcia Moreno ; ses rapports avec les Lasalliens ; épisode significatif : la réconciliation de Francisco Febres Cordero avec son fils, le Frère Miguel. Une lettre du Supérieur général, le Frère Irlide, au Président. Les ennemis de Moreno ; le drame du 6 août 1875. — Le pays au lendemain de cet assassinat. Situation des établissements des Frères en 1876. Le *pronunciamiento* d'Ignacio Veintimilla. Mission du Frère Visiteur provincial Armin-Victor. Le rappel des Frères envisagé à Paris. Voyage du Frère Armin-Victor vers Quito. Il obtient audience de Veintimilla. Maintien de l'œuvre, sous la direction du Frère Aulin. — Tableau de la situation intellectuelle et religieuse des Équatoriens, par le Frère Armin-Victor (1877). — Mort du Frère Aulin. Le Frère Bernon-Marie, Visiteur en Amérique du Sud. Retour au pouvoir des conservateurs, à Quito (1883). Prospérité des maisons lasalliennes : le *Beaterio*, l'*Instituto de La Salle*. Le recrutement de la Congrégation dans le pays. Les Frères venus du Canada et de France. — Biographie et portrait du grand religieux équatorien, le Frère Miguel ; ses ascendants ; sa vocation ; ses obédiences ; ses ouvrages ; ses amitiés. Son élection à l'Académie équatorienne. — Révolution de 1895 ; dictature du général Alfaro. Angoisse

du Frère Bernon-Marie. Le nouveau Président dénonce le contrat de 1862. Le Visiteur provincial ferme les écoles de la capitale. Puis, ouverture d'une école libre, la *Sagrada Familia*. Réduction du nombre des établissements et du personnel enseignant de l'Institut sur le territoire de la République. Bilan dressé par le Frère Bernon. L'antichristianisme à l'œuvre. Les hommes de foi et de courage restent en action. Le Frère Miguel, directeur des novices. Relèvement progressif du district. L'aube du vingtième siècle 229

CHAPITRE II

LE CHILI

Le décret chilien de 1862. Mgr Rafael Valdivieso. Démarches des autorités ecclésiastiques auprès du Frère Philippe pour obtenir des Frères. Appui de M. Baudon, président général des Conférences Saint-Vincent-de-Paul. Le Chili et ses habitants depuis les guerres de l'Indépendance ; Andrès Bello, Diego Portales : leur rôle dans la formation et dans l'orientation de la République. Les Présidents. Manuel Montt et l'Éducation nationale. — Nouvelles tentatives des Chiliens rue Oudinot entre 1867 et 1874. Envoi des Frères Yon-Joseph et Adrian of Jesus à Santiago en 1876. Les temps du « libéralisme » : situation de l'Eglise catholique en face de l'État. Offres d'établissements aux Lasalliens. Décision du Frère Irlide. Arrivée d'un groupe de Freres (avril 1877). Ils prennent en charge la *Casa de Talleres*, centre d'apprentissage créé par la Société de Saint-Vincent-de-Paul. Le Frère Provincial Armin-Victor au Chili. Nouveaux envois de Lasalliens. L'école de la Esperanza. Les plaintes de don Joaquin Monge ; œuvre des Freres Théodald et Laurent-Martyr aux Ateliers. Le noviciat et son directeur, le Frere Théotime-Marie. — « La Guerre du Pacifique » (1879-1883). Les Frères dans le Chili victorieux. Le Frère Bernon-Marie, Provincial, et le Frère Théodald, Visiteur auxiliaire. L'école San Vicente à Valparaiso. État du personnel et des maisons de la Congrégation en juillet 1887. Deuxième école à Valparaiso, encore sous les auspices de la « Sociedad católica de Instruction primaria ». Les établissements de la Société de Saint-Thomas-d'Aquin a Santiago ; écoles San Luis et San Carlos. Position des Frères au Chili après quatorze ans de travail ; lettre du Frère Assistant Junien au Frère Bernon-Marie. — Malaises en 1891-1892. La « Révolution » politique de 1891 et le suicide du Président Balmaceda. Le Chili à la fin du dix-neuvième siècle. Collaborations demandées aux Frères par les catholiques : l'école de Limache ; la *Casa San Juan Evangelista ;* le projet de la Société de Bienfaisance de Santiago ; le collège San Jacinto ; le noviciat à l'avenue Providencia. La canonisation de M. de La Salle célébrée en l'église « del Salvador ». La donation Ruiz Tagle. L'École normale catholique, dirigée par le Frère Ludolf Honoré. L'*Instituto San José* à Temuco. Les lendemains des communautés chiliennes, au vingtième siècle... 261

CHAPITRE III

LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE

Positions géographiques et historiques de l'Argentine. Le peuplement de ce pays. Sa foi religieuse. Ses chefs, avant 1880. Développement et orienta-

tion de l'enseignement public. — Entre 1876 et 1887, les Frères des Écoles chrétiennes reçoivent plusieurs demandes d'établissements dans la République Argentine et ne peuvent y donner suite. La famille Armstrong : les dernières volontés de Miss Justa. Décision prise rue Oudinot, en décembre 1888. — Les deux délégués de l'Institut à Buenos-Aires (janvier 1889) : le Frère Calimer, Visiteur de Bayonne ; le Frère Jumaélien, professeur au pensionnat de Toulouse. Lettre du Frère Junien au Frère Jumaélien. Celui-ci est reçu par les Lazaristes et accepte de conduire leur école Saint-Vincent. L'enquête et le rapport du Frère Calimer : conclusions favorables à un établissement dans la République, malgré l'ajournement de la fondation Armstrong. — Le Frère Jumaélien, seul à Buenos-Aires, bénéficie des encouragements et de l'appui des lazaristes et des jésuites. Lettre du R. P. Révellière au Frère Supérieur général ; envoi de nouveaux Frères du district de Toulouse. Les deux communautés lasalliennes, de la calle Lorea et de la calle Rio Bamba. Origine du grand Collège de La Salle. — Suite des pourparlers avec la famille Dose-Armstrong. Envoi du Frère Fidèle-Marie à Buenos-Aires pour un projet de construction, lequel ne se réalise pas. Vingt années d'attente avant la création de l'École d'agriculture Saint-Thomas d'Aquin. — Le petit-noviciat à Lujan (1890), puis à Buenos-Aires. Le personnel lasallien en 1891. Création d'un noviciat, dirigé par le Frère Jadère-Joseph (1896). L'école de Villa del Rosario (1899) ; espoirs qu'elle suscite dans l'âme du Frère Jumaélien. Les Lasalliens en Argentine, au vingtième siècle..... 282

CHAPITRE IV

LA COLOMBIE

La Nouvelle-Grenade, après la dislocation de la Grande Colombie bolivarienne. Les années de Tomas Cipriano Mosquera : « Libéralisme » sud-américain et persécution religieuse. Situation des « États-Unis de Colombie » en 1870. Les grands catholiques colombiens. Mgr Vicente Arbeláez, archevêque de Bogota : sa requête aux Supérieurs de la Congrégation lasallienne. — Un prélude : les Frères viennent de l'Équateur à Pasto, dans la province du Cauca (décembre 1874). Fondation hardie et éphémère. — Mgr Montoya, évêque de Medellin ; sa carrière ecclésiastique, sa personnalité, son exil en France (1879) et ses rapports avec les Lasalliens. Création d'un Comité d'Éducation chrétienne après le retour du prélat dans son diocèse. Échec des négociations amorcées avec la Maison Mère de la rue Oudinot. Mort de l'évêque. — Rafael Nuñez et « l'ère de la réorganisation » (1884-1898) ; œuvre de cet homme d'État. Rôle et portrait de son collaborateur Vicente Restrepo. — Le peuple colombien, tel qu'il s'offre aux missionnaires éducateurs. Un grand prélat va lui donner les Frères : origine et formation de Bernardo Herrera. Il devient en 1885 évêque de Medellin. Il reprend les pourparlers avec l'Institut lasallien. — Rôle dévolu au ministre plénipotentiaire de la Colombie auprès du Saint-Siège, le Dr Joaquin Vélez. Vicissitudes des négociations en 1886 et 1887 : intervention du Souverain Pontife. — Le Frère Bernon-Marie à Medellin ; accord de principe avec Mgr Herrera ; long échange de correspondance entre l'évêque et l'Institut ; diverses causes de retard dans l'exécution des plans. — Les six pionniers ; leurs origines. Le Frère directeur Largion-Jules ; sa physionomie. Départ de

Bordeaux. Le séjour à Quito ; l'arrivée à Medellin (19 mars 1890). — Le *Colegio San José;* satisfaction de Mgr Herrera ; enthousiasmes du Frère Jules ; la raison des succès. Les Frères à Medellin en 1891 et 1892. — Promotion de Mgr Herrera à l'archevêché de Bogota ; importance de l'événement pour l'avenir de l'Institut en Colombie. Négociations immédiates en vue d'une fondation lasallienne dans la capitale. — Le collège Saint-Bernard, rue San Felipe, à Bogota. Efforts de l'archevêque en vue d'étendre l'aire d'activité des Lasalliens. Le Frère Largion-Jules transporte sa résidence dans la capitale. Ses voyages à travers la Colombie. — Création d'un noviciat à Chapinero (1893). Le Frère Jaquelbert-Joseph, maître des novices ; ses liens d'amitié et sa féconde collaboration avec le Frère Jules. — L'Asile Saint-Joseph pour les enfants abandonnés, pris en charge par les Lasalliens en 1896. Commencements de « l'Institut de La Salle » ; une lettre de Mgr Herrera au Frère Assistant Narcellien. L'installation au *barrio de Fgipto.* Un grand directeur : le Frère Luis Gonzaga. — Fondation d'un établissement sur la côte de la mer des Antilles, à Barranquilla : le futur Collège Biffi. — La guerre civile en Colombie (1899-1902). Courageuse attitude des Frères. Défaite des adversaires de l'Église. Visite du Frère Assistant Viventien-Aimé aux communautés lasalliennes. — Fondations après 1900 ; l'école apostolique. Lettre du ministre José Casas au Très Honoré Frère Gabriel-Marie et contrat relatif à l'École normale d'instituteurs (mars 1902). Suite donnée à ce grand projet. Fin de l'administration du Frère Largion-Jules. La Colombie et l'Institut au vingtième siècle... 302

CHAPITRE V

NICARAGUA ET PANAMA

Les nations de l'Amérique centrale ; leurs vicissitudes. Rôle des U. S. A. ; leur intervention au Nicaragua. La question du canal interocéanique. Création de la République de Panama en 1903. — Commencement des œuvres lasalliennes au Nicaragua ; Maximo Zepeda, don Mariano Dubón et l'hospice-orphelinat Saint-Jean-de-Dieu dans la ville de León. Le Frère Visiteur Jébert et son équipe. Accueil du Président Zelaya. — Rapport du Frère Jébert au Frère Assistant Viventien-Aimé (21 décembre 1903) : le Comité des Dames ; les grands espoirs du Frère Visiteur. Réalités moins belles ; mais persévérance des Frères en leurs travaux. — Le Frère Largion-Jules dans la République de Panama. Son plan de 1904. Le nouveau district et ses ouvriers venus de France..... 341

ÉPILOGUE

A L'HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'INSTITUT
BILAN DE LA CONGRÉGATION LASALLIENNE EN L'ANNÉE 1904

Tournant de l'histoire des Frères des Écoles chrétiennes en 1904. Vue rétrospective sur leur œuvre durant deux siècles. Fidélité des disciples à l'esprit et à la Règle du Fondateur. Leur vocation de religieux enseignants. Leur rôle de catéchistes. Leurs programmes d'instruction. Leur mission auprès du peuple. Leur « cinquième vœu » et, d'une manière générale, la question de la « gratuité ». Leur apostolat universel..... 350

APPENDICE

NOTES RECTIFICATIVES ET SUPPLÉTIVES 363

I. — Le Recueil de différents petits traités 365
II. — Les Lasalliens à Nantes, au dix-huitième siècle 366
III. — Maréville au temps de la Révolution 367
IV. — Le P. Chaminade et les Frères 368
V. — Mgr de Forbin-Janson à Chambéry 369
VI. — L'Institut des Frères aux temps de la Restauration bourbonienne 370

ERRATA 375

INDEX HISTORIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE 379

TABLE DES MATIÈRES 395

PUBLICATIONS HISTORIQUES

JACQUES BIVORT DE LA SAUDÉE. — **Anglicans et catholiques (1833-1933).** 2 vol. in-8° carré. I. *Le problème de l'Union anglo-romaine.* II. *Documents sur le problème de l'Union anglo-romaine.*

MAURICE BOUVIER-AJAM. — **Histoire des doctrines économiques.** In-8° carré.

Mémoires du général de Caulaincourt, *duc de Vicence, grand écuyer de l'Empereur.* Trois volumes in-8° carré sur alfa.

DANSETTE (Adrien). — **Les Origines de la Commune de 1871.** (Collection *l'Abeille.*) In-16.

ÉMILE DARD. — **Le comte de Narbonne. (1775-1813).** *Un confident de l'Empereur.* In-8° soleil avec un portrait.

— **Napoléon et Talleyrand.** In-8° carré.

LOUIS GARROS. — **Le général Malet, conspirateur.** In-16.

COLONEL GIRARD. — **Cahiers (1766-1940),** publiés par PAUL DESACHY. In-8 carré.

Histoire du commerce de Marseille. — I. *L'Antiquité par* RAOUL BUSQUET. *Le Moyen-âge jusqu'en 1291,* par RÉGINE PERNOUD. — II. *De 1291 à 1423,* par EDOUARD BARATIER. *De 1423 à 1480,* par FÉLIX RAYNAUD. — III. *De 1480 à 1515,* par RAYMOND COLLIER. *De 1515 à 1599,* par JOSEPH BILLIOUD. Trois vol. in-8° carré avec planches et cartes.

PIERRE DE LA GORCE, de l'Académie française. — **Au temps du Second Empire.** In-8° écu avec un frontispice.

ÉMIL LUDWIG. — **Cléopâtre.** *Histoire d'une reine.* In-8° soleil.

MICHEL MOLLAT. — **Le Commerce maritime normand à la fin du moyen-âge.** In-8° carré avec 5 gravures, de nombreux graphiques et cartes.

PIERRE RAIN. — **La Diplomatie française d'Henri IV à Vergennes.** In-8° carré avec une carte en dépliant.

— **La Diplomatie française de Mirabeau à Bonaparte.** In-8° carré.

PAUL SAINTE-CLAIRE DEVILLE. — **La Commune de l'An II.** *Vie et mort d'une Assemblée révolutionnaire.* In-8° soleil.

ODETTE VIENNET. — **Napoléon et l'Industrie française :** *La Crise de 1810-1811.* In-8° carré.

— **Le Voyage du Hambourgeois André Nemnich.** *Une enquête économique sur la France Impériale.* In-8° carré.

Imprimé en France. — TYPOGRAPHIE PLON, PARIS. — 1952. 63574. - XXVIII - 10.
Printed in France.

900 fr.